

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRÉS

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE M^{SR} PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS HOLLANDISTES,

TOME CINQUIÈME

MOIS DE MAI

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1872

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE PALMIER SÉRAPHIQUE



TOME CINQUIÈME

Tous droits réservés.

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE MAI

LE VÉNÉRABLE VIVALDUS

ERMITE DU TIERS ORDRE (XIV^e SIÈCLE)

SOMMAIRE : Sa charité pour un lépreux. — Son amour pour la solitude. —
Prodiges après sa mort.

Le vénérable Vivaldus naquit à San-Geminiano, en Italie. Dès ses plus jeunes années, il s'attacha au bienheureux Bartholus, dont nous raconterons la vie le 12 décembre. Ce saint prêtre était affligé d'une lèpre hideuse, dont la laideur repoussante faisait fuir tous ceux qui l'approchaient. Mais Vivaldus, fortifié par la grâce divine et par les exhortations de son maître, le soigna avec un zèle et une patience admirables. Vivaldus reçut l'habit du Tiers Ordre et continua de rendre au pauvre lépreux tous les soins que réclamait sa triste position. Après la mort de ce dernier, qui arriva vingt ans après, Vivaldus se retira dans une forêt, et y vécut dans les austérités de la pénitence, ignoré des hommes, mais connu de Dieu et des habitants du ciel qui le favorisaient de fréquentes visites. Il n'avait pour demeure que le tronc d'un vieux châtaignier dans lequel il pouvait à peine se mettre à

genoux. Il mourut dans cette retraite le 1^{er} mai, au commencement du quatorzième siècle.

Dieu fit connaître la mort et les vertus de son serviteur par différents prodiges qui éclatèrent alors. Les cloches du village voisin, appelé Montaione, s'ébranlèrent d'elles-mêmes et sonnèrent joyeusement. En même temps un chasseur vint raconter aux habitants que ses chiens s'étaient arrêtés autour d'un vieux châtaignier, aboyant d'une manière extraordinaire, et que, s'étant approché pour découvrir la cause de cet événement, il y avait trouvé un ermite à genoux et glacé par la mort. On s'empressa de courir au lieu indiqué pour vérifier son récit : les restes du vénérable serviteur de Dieu furent alors transportés dans l'église paroissiale de Montaione, où ils furent enterrés au milieu d'un grand concours de peuple. On construisit plus tard une église et un couvent à l'endroit où il était mort.

Le pape Léon X a accordé des indulgences à ceux qui vont prier sur son tombeau le jour de sa fête.

(GONZAGUE.)

LE VÉNÉRABLE BONAMICUS

ET FRÈRE BENOIT DE SAN-LAURINO

Le vénérable Bonamicus était lié d'amitié avec saint Bernardin de Sienne : il naquit à Volterra, en Italie, et mourut le 1^{er} mai 1424 avec une grande réputation de sainteté. En 1586 on découvrit ses restes dans cette ville et on les réunit à ceux de saint Florentin, évêque et martyr.

On garde encore, dans un autre couvent de l'Ordre, les ossements de frère Benoît de San-Laurino, surnommé le jardinier, ainsi appelé, parce qu'il consacrait à la culture du jardin tout le temps qui lui restait en dehors de la méditation et de la prière. Son amour pour la pauvreté et la simplicité, son humilité et ses austérités lui concilièrent le respect de ses frères et des habitants du pays. De nombreux miracles opérés sur son tombeau augmentèrent la vénération qu'on avait conçue pour ce vénérable serviteur de Dieu.

(GONZAGUE.)

PÈRE JACQUES SCHUERMANS

FRÈRE FÉLIMÉE O' HARA ET AUTRES MARTYRS

EN IRLANDE

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Jacques Schuermans. — Son zèle pour la gloire de Dieu et son martyre.

Père Jacques Schuermans avait acquis une grande réputation par son éloquence. Son zèle à prêcher la parole divine lui mérita la couronne du martyr. Envoyé par ses supérieurs d'Anvers à Wert, il fut saisi par les Gueux, chargé de chaînes et cruellement massacré par les protestants le 1^{er} mai 1579, à Peer, dans le pays de Luik. Ses restes furent recueillis par les habitants du pays et enterrés par les fidèles dans l'église de cette ville.

Le frère Félix ou Félimée était fils de Jean O' Hara,

gentilhomme irlandais d'un rang distingué. Mais son amour pour la pauvreté volontaire lui fit embrasser dès l'âge de douze ans la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-François. Il y vécut de longues années dans l'observation exacte de la règle. Envoyé avec frère Henri de la Hayde, né comme lui d'un seigneur irlandais, pour quêter en faveur du couvent de Kilalla, il tomba entre les mains des hérétiques, qui les pendirent l'un et l'autre en haine de la foi. Ils consommèrent leur sacrifice le 1^{er} mai 1582.

La même année plusieurs Irlandais obtinrent aussi la couronne du martyr : c'étaient Roger Donellanus, gentilhomme du pays, Charles Goran, Pierre O' Chillan, Patrice O'Kenna, Jean Pillinus, prêtres, et frère Royer O' Henla. Ils furent surpris dans l'exercice de la charité et du saint ministère par les protestants, et enfermés dans le château de Dublin, où ils moururent tous l'un après l'autre, victimes des mauvais traitements que lui firent endurer les enfants rebelles de la sainte Eglise.

(EX SEDULIO, ARNOLDO DE RAISSE et BRUODUNO.)

CATHERINE DE SAINT-FRANÇOIS

DU TIERS ORDRE

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son amour pour la pauvreté et la pénitence. — Consolations célestes. — Persécutions de sa mère.

Catherine de Saint-François naquit de parents chrétiens, en Portugal. Bien jeune encore, elle consacra sa virginité au céleste Epoux, et quand elle entra dans le Tiers Ordre,

elle ne fit que renouveler son vœu de chasteté. On remarqua surtout en elle un grand amour pour la pauvreté et la pénitence. Des jeûnes austères, les chaînes de fer, la discipline, ne l'effrayèrent pas; et elle sut toujours se contenter d'habits simples et grossiers.

Mais le Seigneur adoucissait la rigueur de ses austérités par les consolations célestes dont il la favorisait; car on la vit souvent ravie en extase au milieu de ses méditations, pendant que ses yeux semblaient se changer en deux sources de larmes. Néanmoins, malgré ces faveurs, elle était entièrement soumise à son confesseur, qui, pour éprouver son obéissance, la privait quelquefois de la sainte communion.

De toutes les croix qu'elle eut à supporter, la plus pénible fut sa mère qui voyait d'un mauvais œil tout ce qu'elle faisait, et ne lui épargnait ni railleries ni mauvais traitements. Mais Catherine supportait avec joie tous ces affronts, et elle les regardait comme des faveurs particulières du ciel. Dieu l'honora du don de prophétie. Elle mourut le 1^{er} mai 1640, consolée à ses derniers instants par saint François et sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait toujours eus en grande vénération.

(CARDOSE.)

ELISABETH RICŒUR

DU TIERS ORDRE

1653. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Elle entre au couvent, puis se marie. — Sa charité pour les pauvres. — Elle embrasse la règle du Tiers Ordre. — Ses longues et cruelles maladies et sa mort.

Elisabeth Ricœur était née en France, à Meulan, de parents très-honorables. Sa mère, nommée Charlotte Racine, lui laissa en héritage un très-grand amour pour les pauvres. Dès l'âge de huit ans, Elisabeth se fit remarquer par sa piété et son goût pour la solitude ; elle fuyait souvent les jeux de ses compagnes, pour offrir ses vœux et ses prières à Dieu présent dans le très-saint Sacrement.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, elle fit connaître à ses parents le désir qu'elle avait de se consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, et, sur sa demande, on la conduisit au couvent de Pontoise. Mais son père, qui l'aimait tendrement, la fit revenir huit mois après pour la marier malgré sa répugnance. Elisabeth fut assez heureuse pour rencontrer un mari qui réunissait en lui les avantages de la vertu et de la fortune. Elle redoubla ses jeûnes, ses veilles, ses prières et ses austérités. Sa maison devint une hôtellerie où, pendant l'absence de son époux, elle faisait manger les pauvres à sa table. Lorsqu'il était présent, elle leur envoyait les aliments qu'elle leur avait préparés, se contentant pour elle-même d'un peu de pain bouilli avec du sel et quelques assai-

sonnements. Elle habita quelque temps à Fresnes, où elle passait souvent la nuit en prières, dans une chapelle voisine de sa demeure. Son mari mourut en lui laissant des dettes considérables, et elle fut obligée de revenir habiter chez son frère, à Meulan; mais elle ne cessa point d'aimer les pauvres et les églises.

En 1646, elle reçut l'habit du Tiers Ordre, et commença à marcher avec une nouvelle ardeur dans la voie de la perfection. Son zèle et sa piété envers la sainte Vierge la portèrent à faire établir dans sa paroisse une confrérie du Saint-Rosaire, pour laquelle elle fonda un grand nombre de messes.

Dieu l'éprouva par des maladies violentes pendant les cinq dernières années de sa vie; mais, au milieu même de ses souffrances, elle ne cessait de vaquer à la prière, et on la surprit, pendant une nuit d'hiver, à genoux au pied d'une croix, dans le cimetière. Dix-huit mois avant sa mort, elle fut affligée d'un cancer et d'une tumeur au bras; mais elle supportait tous ces maux sans se plaindre, et le nom de Jésus, qu'elle prononçait avec amour, la soulageait d'une manière visible. Malgré sa faiblesse, elle se rendait chaque jour à l'église; enfin, la veille de sa mort, elle fut saisie de violentes douleurs après avoir reçu la sainte communion. On se hâta de la ramener à sa demeure et de lui donner l'Extrême-Onction. Elle mourut le 1^{er} mai 1653, couchée sur un lit de paille, après avoir reçu une dernière fois le très-saint Sacrement. Des miracles nombreux opérés sur son tombeau sont une preuve évidente que le Seigneur l'a reçue dans la gloire éternelle.

DEUXIÈME JOUR DE MAI

**LE VÉNÉRABLE FRÈRE JEAN SIMPLEX
ET MARC DE HONGRIE**

1220. — Pape : Honorius III. — Roi de France : Philippe II.

SOMMAIRE : Sa vocation extraordinaire. — Comment il imite saint François.

En 1214, saint François revenait d'Afrique, où il était allé chercher inutilement la palme du martyre, et partout il recevait l'accueil le plus empressé des Frères Mineurs et des fidèles. Il avait toujours montré le plus grand soin pour la propreté des églises, et non content de se plaindre en chaire de la négligence de certains prêtres, il leur donnait l'exemple en la balayant lui-même. Un jour qu'il accomplissait ce devoir de zèle sacerdotal, il reçut la visite de quelques chrétiens accourus pour le voir et l'entendre. Or, parmi eux se trouvait un homme des champs, nommé Jean, qui, saisi d'admiration pour le spectacle qu'il avait sous les yeux, pria le saint de se reposer un instant, prit à son tour le balai et enleva la poussière et les toiles d'araignées. Il demanda ensuite à saint François de le recevoir dans son Ordre. L'homme de Dieu répondit que, s'il voulait marcher sur ses traces, il devait d'abord distribuer ses biens aux pauvres. Le jeune homme revint aussitôt dans les champs, détacha un des bœufs avec lesquels il labourait la terre, et l'amena devant l'église où l'attendait le saint

patriarche. Il regardait cet animal comme le prix des services qu'il rendait depuis longtemps à ses parents : il pouvait donc, disait-il, le vendre et en donner le prix aux pauvres. Mais son père, affligé de cette détermination, vint supplier saint François de ne pas le recevoir. Celui-ci le consola un peu et finit par lui promettre d'aller lui demander à dîner. Après le repas, l'homme de Dieu prit la parole : « Votre fils », dit-il, « est appelé de Dieu ; cessez donc de vous affliger. C'est une créature que le Seigneur veut reprendre pour lui-même, et qui peut résister à la volonté de Dieu ? » Ces paroles apaisèrent ces parents chrétiens, et Jean put suivre l'appel de son maître.

Dès ce jour, Jean marcha avec ardeur dans les voies de la perfection. Il s'était proposé la vie du saint patriarche comme un modèle qu'il devait imiter en toutes choses. Lorsqu'il le voyait prier, lever les mains au ciel, soupirer, se prosterner la face contre terre, il se hâtait de faire comme lui, et, comme saint François lui faisait remarquer qu'une conduite pareille pouvait le rendre un objet de raillerie pour ses frères : « Mon Père », répondait-il, « laissez-moi continuer. J'ai promis de vous suivre autant que j'é pourrais : pardonnez à ma simplicité qui craint de s'égarer ; je ne puis me fier à ma science, puisque je ne sais rien : maintenant que j'ai trouvé un bon maître, je veux l'imiter autant qu'il me sera possible ». L'homme de Dieu admira l'innocence et la droiture de son disciple, qui mérita bientôt par son obéissance et son humilité, d'être proposé comme modèle à tous ses frères. Il ne vécut pas longtemps après avoir prononcé ses vœux. Il mourut en 1220, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de la Portioncule.

On honore également, le 2 mai, la mémoire du vénérable frère Marc, né en Hongrie et mort en odeur de sainteté au couvent de Coneliano, sur le territoire de Venise. Ses restes reposent sous le grand-autel, dans l'église de cette ville. Les habitants ont conservé pour lui une grande vénération, et ont été délivrés par son intercession d'un siège qu'ils avaient à soutenir contre leurs ennemis.

(WADDING.)

PIERRE DE XÉRÈS

1577. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Sa vie dans le désert. — Il embrasse la vie religieuse. — Ses austérités. — Il fonde le couvent de Saint-Bernardin à Madrid. — Sa modestie frappe le pape. — Son humilité et sa patience. — Son zèle pour l'observation de la règle. — Persécutions du démon. — Sa sainte mort.

Ce serviteur de Dieu naquit en Espagne, de parents recommandables. D'un caractère doux, tranquille et porté à la vertu, il aimait la solitude. Après avoir achevé ses études, il se retira dans un désert pour s'y consacrer à la prière, à la pénitence et à la lecture des livres saints. Il avait choisi saint François pour son patron, et il avait avec lui son image, afin de se rappeler sans cesse l'esprit de mortification et le mépris du monde. Le démon le tourmenta beaucoup dans son désert par des apparitions effrayantes, mais sans pouvoir le détourner de la piété.

Ayant reconnu que la vie religieuse est plus parfaite, à cause du vœu d'obéissance et du renoncement à la volonté propre, il entra dans un couvent de Frères Mineurs de l'étroite observance, que dirigeait alors saint

Pierre d'Alcantara. Son obéissance, son humilité, sa douceur et sa piété, lui concilièrent l'affection de tous ses frères ; et, peu d'années après sa promotion au sacerdoce, il fut choisi pour être gardien du couvent. Dans l'exercice de cette charge, il fit paraître un très-grand zèle pour la sainte pauvreté. Les mets les plus ordinaires et simplement apprêtés lui suffisaient ; un vêtement court et d'étoffe grossière couvrait sa nudité, sans protéger contre le froid son corps malade. Une natte lui servait de lit. Le médecin l'ayant condamné à coucher sur la plume et dans les draps : « Laissez-moi », dit-il, « traiter mon corps comme je veux ; personne ne sait mieux le flatter que moi ». Il marchait pieds nus, même sur des cailloux aigus et brûlants pendant l'été, ou sur la neige pendant l'hiver. Il ne voulait pas arracher les épines qui le blessaient, parce que, disait-il, à l'endroit où elles le piquaient, d'autres pourraient entrer. Il portait constamment un rude cilice qu'il avait fait lui-même. Jamais il ne voulut interrompre ses austérités, pas même dans les voyages qu'il fit à Rome, et pour visiter les maisons de sa province.

Il fut presque toujours gardien ou définitif de son Ordre. Elu provincial en 1569, il fonda le grand couvent de Saint-Bernardin de Sienne, à Madrid, en dépit de l'opposition qui s'élève toujours contre l'érection de nouvelles maisons religieuses. Il fut aidé dans cette bonne œuvre par la princesse Jeanne, fille de Charles-Quint et mère de Sébastien, roi de Portugal. A Rome, dans ses rapports avec les cardinaux, il fit paraître une telle prudence et une telle humilité, que bientôt les princes de l'Eglise, frappés de sa vertu, ne l'appelèrent plus que le

saint provincial. Il s'était fait accompagner par le Père Alphonse Loup qui porta la parole devant saint Pie V, dans une audience qu'ils obtinrent. Lorsqu'il eut fini de parler, le pape se tournant vers les prélats qui l'entouraient : « Le Père Alphonse », dit-il, « m'a fortement édifié par sa parole, et le provincial par son silence ». Puis, s'adressant directement à Pierre, il lui demanda le secours de ses prières pour ses propres besoins ; il ajouta même qu'il lui accorderait tout ce qu'il demanderait. L'homme de Dieu se contenta de demander un rosaire indulgencié.

Au milieu des témoignages de respect que lui rendaient les seigneurs et les princes, il s'efforçait de conserver l'humilité ; il défendait à ses religieux de faire connaître qu'il était le provincial, afin d'être reçu comme un simple religieux. Il avait écrit de sa propre main une lettre d'obédience, par laquelle il se faisait envoyer dans telle ou telle ville : ce qui lui procura quelques réceptions assez humiliantes. Il arriva un jour dans un couvent de sa province ; le gardien qui le reçut, lui fit des reproches sévères, parce qu'il avait présenté sa lettre d'obédience avant de demander la bénédiction. Il fuyait avec soin la visite des hommes du monde, et quand il était obligé de les recevoir, il était heureux d'avoir quelques humiliations à supporter. Quelquefois cependant il eut à lutter contre les honneurs qu'on rendait à sa vertu. Un jour un vieillard très-instruit vint le voir pour accomplir la promesse qu'il avait faite de lui baiser les pieds. Ce fut un spectacle édifiant de voir la lutte qu'ils se livrèrent, celui-là, pour exécuter son vœu, celui-ci pour éviter cet honneur. Le provincial fut très-humilié

dans cette circonstance, et édifié de l'humilité de ce vieillard.

Quoique rigide observateur de la règle, il était d'une patience et d'une douceur admirables pour ses religieux, surtout lorsqu'ils étaient malades. Jamais on ne le vit s'emporter, tant il avait d'empire sur la nature déchue, et quoiqu'il ait eu à supporter des paroles bien dures. Un jour un de ses religieux refusa de lui obéir : Pierre essaya de fléchir son obstination par quelques paroles pleines de douceur ; puis, voyant qu'il ne gagnait rien, il se jeta aux genoux du coupable, l'embrassa en le priant de se rappeler qu'il avait promis obéissance. Ensuite il le fit conduire dans un autre couvent. « Dieu », dit-il, « ramènera bientôt ce frère au repentir ». Et, en effet, un peu après le religieux indocile revint se jeter aux pieds de son provincial et lui demander avec larmes une pénitence pour sa faute. Pierre le releva et l'embrassa ; puis, refusant de le punir, « parce que », disait-il, « ce sont mes exemples qui sont la cause de cette désobéissance, il se fit imposer à lui-même une peine qu'il accomplit avec joie ».

Sa douceur ne dégénérait cependant pas en faiblesse ; il ne connaissait ni ami, ni ennemi, ni veillesse ni jeunesse ; il renvoya dans le monde, malgré l'opposition de tous ses religieux, deux novices qui s'entretenaient de choses mondaines. Un jour il invita un excellent prédicateur, qui venait de prêcher dans des cathédrales, à monter dans la chaire du réfectoire pour édifier sa communauté ; mais ce religieux refusa, ne voulant pas s'abaisser jusqu'à parler dans une salle à manger. Le provincial le renvoya aussitôt dans sa province.

Pendant qu'il était au chapitre général de l'Ordre, à

Rome, un Père espagnol, renommé pour son éloquence, le pria de l'emmener avec lui ; mais ce religieux y mettait pour condition que Pierre veillerait à ce que partout ils fussent bien reçus ; l'homme de Dieu ne voulut pas y consentir, disant qu'il n'avait pas l'esprit de pauvreté.

Pierre, si sévère pour les autres, était encore plus dur pour lui-même. Usé, malade, et pouvant à peine marcher, il venait encore à matines. Les religieux, peïnés de le voir ainsi souffrir, résolurent de ne plus l'éveiller pour cet exercice. Mais le saint provincial vint, le lendemain, se mettre à genoux au réfectoire pour demander pardon de sa faute, et il ne voulut accepter qu'un peu de pain et d'eau. Cette pénitence força ses frères à renoncer à leur projet. Outre le bréviaire commun, il récitait chaque jour l'office des morts et celui de la sainte Vierge. Il n'omettait jamais de célébrer la sainte messe, et en voyage il emportait toujours avec lui un corporal et un purificateur, afin de ne pas être privé de cette faveur, quand il trouvait ces objets en mauvais état.

Dans la visite de sa province, il se donnait la discipline jusqu'au sang en arrivant dans un couvent, afin d'obtenir les grâces nécessaires pour remplir sa charge ; il suivait les exercices de la communauté, s'occupait de travaux manuels, nettoyait la sacristie, balayait la cour, servait à la cuisine comme le dernier des frères ; un tel exemple était plus efficace pour enseigner l'obéissance que toutes les instructions.

Après avoir été provincial pendant quatre ans, il fut nommé gardien du couvent de Pennaranda et s'acquitta de ces fonctions avec le même soin qu'il mettait à tous ses exercices ; il sortait rarement, parlait avec modestie

aux gens du monde, et évitait le plus qu'il pouvait toute relation avec les personnes du sexe. Dieu récompensa ses vertus en lui accordant le don des miracles. Il guérit plusieurs malades par ses prières.

Pendant une nuit d'hiver, il s'égara dans un pays inconnu, et ni lui ni son guide ne savaient où ils se trouvaient. Tout à coup un beau jeune homme leur apparut et, après leur avoir demandé quel était le but de leur voyage, il les conduisit à une hutte, leur prépara un léger repas et un lit de paille. Le lendemain, ils furent très-étonnés, en se réveillant, de se trouver sur leur route au milieu de la foule. Il obtint de Dieu une autre faveur du même genre dans un voyage qu'il fit à Rome.

Il arriva un jour très-fatigué à Cantalapedra, où les soins d'un ami lui avaient préparé un lit excellent ; mais Pierre se coucha à terre avec son compagnon de voyage et s'éloigna au point du jour. Le Seigneur montra par un prodige la sainteté de son serviteur ; car les gens de la maison trouvèrent le lit couvert de roses très-belles, quoiqu'on fût au cœur de l'hiver.

Le démon, jaloux de sa sainteté, employait toutes sortes de moyens pour le troubler : tantôt il faisait résonner de petites clochettes dans les manches de son vêtement, tantôt il l'accablait d'une grêle de pierres ; il l'attaquait aussi par la vaine gloire et par des images lascives ; il lui apparaissait quelquefois sous la figure de bêtes monstrueuses et prêtes à le dévorer ; un jour il le prit à la gorge et le serra fortement, comme pour l'étouffer ; mais le serviteur de Dieu, prenant le crucifix d'une main et le goupillon de l'autre, le mit en fuite.

Après avoir édifié les religieux de la province de Saint-Joseph, et avoir défendu son Ordre contre la persécution des gens du monde ; après avoir ramené au bien un grand nombre de pécheurs par ses exhortations, il voulut encore gagner la couronne du martyr. Frère Antoine du Saint-Esprit était venu en Espagne pour réunir de nouveaux missionnaires. Pierre s'offrit avec vingt autres religieux, et comme on lui objectait son âge et sa santé, il répondit que le Seigneur l'appelait et qu'il mourrait en route. Il obtint de partir ; mais pendant la traversée il fut saisi de fièvres violentes qui le réduisirent bientôt à l'extrémité. Il reçut les derniers Sacrements et trouva le port de la bienheureuse éternité en l'an 1577, avant d'arriver à Mexico.

(Chroniques de la province de Saint-Joseph.)

PÈRE JEAN CHAVES

1594. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Succès de Père Jean dans l'apostolat, au Pérou.

Le premier prêtre qui offrit le saint sacrifice de la messe dans l'Amérique fut le Père Jean Pérez, portugais, et frère mineur de la province d'Andalousie. Christophe Colomb avait obtenu, grâce à son crédit, une audience du cardinal de Mendoza et de la reine Isabelle, et après avoir, dans son premier voyage, découvert Haïti, il revint en Europe pour annoncer le succès de ses efforts. Le pape Alexandre VI confirma aux rois d'Espagne la possession

des terres qu'ils découvriraient en Amérique, mais à condition qu'ils y enverraient des prêtres pour convertir les Indiens. Colomb fit un nouveau voyage et emmena avec lui le Père Jean Pérez avec quelques autres frères mineurs. On compte encore parmi les premiers missionnaires de ce pays, le Père Marc, de Nice, qui établit plusieurs couvents franciscains dans la province des Douze-Apôtres, au Pérou.

Le Père Jean Chaves, né en Portugal, reçut l'habit religieux dans cette province un peu après sa fondation. Après s'être préparé à l'apostolat par la prière, le jeûne et d'autres austérités, il parcourut à pied un grand nombre de pays et baptisa plus de dix-neuf mille païens dans les provinces de Pacaxes, Coxalmalca et Collaguas ; il brûla beaucoup d'idoles et réduisit en cendres un grand nombre de temples consacrés aux faux dieux. Il traitait les Indiens avec une grande douceur, les aidait dans leurs besoins et leur distribuait tout ce qu'il pouvait obtenir de personnes pieuses. Aussi était-il regardé comme leur père et leur défenseur. Comme le grand Apôtre, il se réjouissait des fruits abondants que produisait cette vigne nouvelle plantée par lui et arrosée de ses sueurs. Après avoir travaillé pendant longtemps à la conversion des infidèles, il revint à Lima, où il avait reçu l'habit de l'Ordre. Il s'appliqua aux exercices de la vie commune jusqu'à ce que, succombant sous le poids de l'âge et des infirmités, il alla jouir, en l'an 1594, de la vie éternelle. Il était âgé de cent ans, et il en avait passé soixante dans la vie religieuse.

(WADDING et CARDOSE.

FRÈRE JEAN GOMEZ

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son zèle pour la pénitence et sa modestie. — Sa dévotion pour le mystère de l'Incarnation.

Frère Jean Gomez naquit dans l'Estramadure, en Espagne. Il était encore très-jeune quand il partit pour l'Amérique. C'est là qu'il entra chez les Frères Mineurs, dans un couvent qu'ils avaient à la Plata. De là il vint habiter la ville de Lima, où il mena une vie angélique et se consacra au service des religieux malades. Il portait un habit étroit, d'étoffe grossière, et, sur la chair nue, un dur cilice, des chaînes de fer et d'autres instruments de pénitence. Il marchait nu-pieds et mangeait si peu qu'on s'étonnait de le voir résister à un jeûne si rigoureux. Souvent, au milieu de l'hiver, il allait se jeter dans un étang glacé, et le feu qui brûlait son âme échauffait les eaux. Il s'appliquait continuellement aux œuvres de charité et de miséricorde, et lorsqu'il ne pouvait aller demander l'aumône, il s'occupait du nettoyage de la maison, de la cuisine, et se livrait aux services les plus humiliants. Il se mettait au rang des novices, et lorsque ceux-ci recevaient la discipline au réfectoire, en expiation de quelque faute, il savait toujours trouver quelque chose à accuser afin de partager leurs mortifications. Il marchait dans les rues de Lima avec une modestie admirable, comme s'il eût été dans un désert.

En dehors des austérités de la règle, il se donnait deux

fois chaque nuit la discipline jusqu'au sang. Il arriva un jour qu'un gentilhomme passa devant sa cellule pendant la nuit, pour se rendre dans une maison de débauche ; le bruit des coups de discipline vint frapper son oreille et le fit revenir sur ses pas. Mais bientôt la passion reprit son empire, et il retourna vers cette maison. Trois fois il fut arrêté par le même bruit. Enfin, honteux de sa faiblesse, il rentra chez lui pour pleurer ses péchés ; et le lendemain il apprenait que deux de ses ennemis l'avaient attendu toute la nuit auprès de cette maison pour l'assassiner. Il ne put dès lors assez remercier le Seigneur qui l'avait ainsi préservé de la mort temporelle et de la mort éternelle, et il vécut désormais en bon chrétien.

Un autre gentilhomme venu à Lima pour tirer vengeance d'un de ses ennemis, rencontra frère Jean dans les rues de la ville et s'approcha de lui pour baiser le bord de son vêtement. Le serviteur de Dieu, qui avait lu dans son cœur, lui dit : « Que Dieu vous donne la paix ». Aussitôt cet homme est changé ; il va se jeter aux genoux de son ennemi et renonce à ses projets sanguinaires.

Frère Jean avait une grande dévotion pour le mystère de la naissance de Jésus-Christ, et il faisait éclater sa joie, devant les images qui représentaient l'enfant Jésus, par des cantiques qu'il répétait souvent. Il était aussi très-zélé pour le culte de la sainte Vierge, et il célébrait ses fêtes avec des larmes de bonheur.

Il se confessait tous les jours, quoiqu'il trouvât à peine matière à absolution. Le démon le tourmentait fréquemment et cherchait souvent à le détourner de la prière par des apparitions effrayantes et des images voluptueuses.

Mais Dieu le fortifia contre ses persécutions. Il a fait plusieurs miracles et diverses prophéties qui se sont réalisées.

Sa patience fut mise à l'épreuve par une longue maladie qui dura environ vingt ans, et qu'il appelait sa compagne ; mais, au milieu même de ses souffrances, il n'interrompit pas le cours de ses mortifications. Enfin, couvert de plaies, brûlé par une fièvre ardente, il comprit que sa dernière heure était venue. Quand on apprit qu'il touchait à sa fin, on vint en foule demander sa bénédiction. Il reçut les derniers sacrements avec une foi profonde, et rendit son âme à Dieu dans sa quatre-vingtième année, après avoir passé cinquante ans dans la vie religieuse. Toute la ville de Lima pleura ce grand serviteur de Dieu, et accompagna sa dépouille mortelle au lieu de sa sépulture. La cérémonie se fit avec une grande pompe, et son corps fut enterré dans la chapelle des Anges gardiens.

On répandit dans le Pérou beaucoup d'images représentant ce grand serviteur de Dieu, et de nombreux miracles s'opérèrent par son intercession. Ils ont été recueillis avec soin dans une vie du saint, imprimée à Lima en 1643, par les soins de l'archevêque de cette ville.

(Vie de saint François Solanus.)

JEAN ESTÉVAN

1629. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa perfection dans la vie religieuse.

Environ deux ans avant la mort de frère Jean Gomez, mourut à Lima, mais dans un autre couvent de l'Ordre, frère Jean Estévan. Il était né en Espagne, mais il avait reçu l'habit religieux à Cuzco, dans les Indes orientales. Il fit paraître pendant toute sa vie l'obéissance la plus parfaite, une humilité profonde, un grand amour de la pauvreté et une pureté angélique. Il eut à souffrir de longues et cruelles maladies, à la suite desquelles il perdit successivement la vue et l'ouïe. Mais, loin de s'en affliger, il se réjouissait de ces privations qui lui permettaient de s'appliquer plus librement à l'oraison. Il avait horreur de tout ce qui le détournait de Dieu ; aussi regardait-il ses yeux et ses oreilles comme ses deux plus grands ennemis. Cependant, malgré cette double infirmité, il ne voulut pas rester oisif, et il cherchait à se rendre utile en lavant le linge du monastère. Il mourut en 1629, âgé de quatre-vingt-sept ans ; il avait embrassé la vie religieuse à l'âge de vingt-neuf ans.

(*Vie de saint François Solanus.*)

PIERRE PALACIOS

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il est envoyé au Brésil pour y prêcher la foi. — Sa mort et prodiges qui la suivent.

Le vénérable frère Pierre Palacios, né en Espagne, était déjà avancé en âge lorsqu'il s'engagea dans la vie religieuse. Il fut reçu au nombre des frères laïcs, dans la nouvelle province d'Arabida, en Portugal, et s'appliqua particulièrement au soin des malades. Mais un de ses parents, Paul Palacios, confesseur et aumônier de la reine, l'envoya prêcher la foi dans le Brésil. Déjà l'Évangile avait été annoncé dans cette contrée lorsque Alvarez Cabral l'eut découverte ; mais cette prédication n'avait pas été couronnée de succès et les habitants étaient restés sauvages. Frère Pierre Palacios n'était pas prêtre ; cependant la sainteté de sa vie, ses exhortations et ses reproches, produisirent des fruits merveilleux de salut parmi ces barbares. Vêtu grossièrement, et vivant de mortifications et de jeûnes, il frappa d'étonnement et d'admiration ces esprits simples, et il en convertit un grand nombre. Il s'était construit une petite hutte près de laquelle il avait érigé une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge.

Il passa environ vingt ans sur les rochers qui avoisinent la ville du Saint-Esprit, menant une vie de prières et d'austérités. Dieu lui ayant révélé l'heure de sa mort, il alla aussitôt faire ses adieux à ses amis du voisinage, puis

il revint dans sa cabane pour s'endormir dans le Seigneur. C'était le 2 mai 1575.

Le vénérable serviteur de Dieu avait un chien et un chat qui vivaient familièrement avec lui, et qui, le voyant mort, vinrent pendant sept jours dans la ville en poussant des cris plaintifs. Quelques habitants les suivirent sur la montagne où ils avaient coutume de se réfugier pendant la nuit, et trouvèrent Pierre Palacios à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel, comme s'il eût été encore vivant. Après avoir baisé et arrosé de leur larmes les mains du saint ermite, ils l'enterrèrent dans sa chapelle, devant l'autel. Le bruit de sa sainteté se répandit au loin, et trente-quatre ans après sa mort, arrivée en 1609, le 18 février, on transporta ses restes dans le couvent de la ville. De nombreux miracles attestèrent sa sainteté dans cette circonstance. Le Père Joseph Anchieta, provincial de la Compagnie de Jésus au Brésil, dont Dieu a honoré la sainteté par le don des miracles et de prophétie, rend le plus beau témoignage au vénérable Pierre dans une lettre qu'il envoya en Portugal. Il l'appelle un homme évangélique, qui a vécu et qui est mort saintement. Ce saint frère arriva en 1549 au Brésil, en même temps que six Pères de la Compagnie de Jésus envoyés dans ce pays pour y établir leurs premières missions. L'Ordre de Saint-François possède au Brésil vingt-trois couvents divisés en deux provinces, et qui appartiennent à la réforme de saint Pierre d'Alcantara. La vie édifiante de ces religieux a complètement changé le cœur des idolâtres, et la religion catholique est florissante dans cette vaste contrée.

CONSTANCE DE JÉSUS

CLARISSE

1635 Pape : Urbin VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa captivité. — Elle embrasse la vie religieuse et dirige le couvent de Lisbonne en qualité d'abbesse.

Constance de Jésus, née en Espagne, d'Alphonse de Portugal, seigneur de Vimioso, et de Louise Gusman, rehaussa la noblesse de sa naissance par la perfection qu'elle montra dans l'Ordre de Sainte-Claire. Son père était mort dans la malheureuse expédition que le roi de Portugal avait dirigée contre l'Afrique. Quelque temps après, elle fut saisie avec sa mère et ses huit sœurs, par Philippe II, roi d'Espagne, et renfermée dans un château près de Tolède. Constance les fortifia par son courage et sa foi. Lorsqu'elles furent rendues à la liberté, elles résolurent de quitter le monde et d'entrer dans un couvent. Constance les y précéda et reçut la première l'habit de clarisse à Lisbonne, au grand étonnement du monde ; car elle réunissait en elle toutes les qualités qu'on admire : beauté, intelligence, douceur, etc. Ses vertus dans le cloître lui méritèrent quatre fois la charge d'abbesse ; mais elle profitait de cette position pour s'humilier davantage et se réserver ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus rebutant. Quand le président du conseil royal venait au monastère pour y visiter une novice sa parente, elle se cachait, afin de ne pas le voir. Son frère, l'évêque de Viseu, étant venu prêcher un jour dans son couvent, elle eut soin de

rester les yeux baissés pour éviter son regard. Ce n'était point cependant par indifférence pour sa famille qu'elle agissait ainsi ; car elle sentait vivement la perte de ses parents ; un jour même, elle éprouva tant de chagrin à la mort du président du conseil royal, du prince Alvarez et de sa femme, enlevés tous les trois en une semaine, que Dieu vint la consoler et lui dire de ne pas s'affliger quand les âmes étaient dans la voie de la sainteté.

Le Seigneur la favorisa du don d'oraison à un très-haut degré : il lui arrivait souvent de tomber en extase lorsqu'elle méditait sur les souffrances de notre divin Sauveur. A la prière elle joignait l'amour de la mortification, et un jour, pour imiter la honteuse flagellation de son Maître, elle se fit battre de verges jusqu'au sang par une de ses sœurs. Son zèle pour le culte de Marie lui mérita plusieurs apparitions de la sainte Vierge.

Elle mourut le 2 mai 1635, après avoir passé cinquante ans dans le cloître, regrettée des religieuses qui presque toutes avaient fait profession entre ses mains.

(CARDOSE.)

TROISIÈME JOUR DE MAI

LE VÉNÉRABLE ALEXANDRE VINCIOLI

ÉVÊQUE DE NOCERA

1363. — Pape : Urbain V. — Roi de France : Jean II.

SOMMAIRE : Il administre sagement son diocèse.

Le bienheureux Alexandre, originaire de Pérouse, était de l'illustre famille des Vincioli. Jeune encore, il entra chez les Frères Mineurs, où il se fit remarquer par sa science et sa piété. Le pape Jean XXII le choisit pour confesseur ; élevé à l'évêché de Nocera, en 1328, il fut l'ornement de ce siège par sa prudence et ses vertus. Il était intimement lié avec Bartoli, professeur de droit très-remarquable, qui l'aida à gouverner son diocèse par ses sages conseils. Il mourut le 3 mai 1363, après trente-cinq ans d'épiscopat. Son corps repose dans le chœur de l'église de cette ville. Il n'a pas cessé, après sa mort, de protéger cette cité ; les habitants de Nocera et de Saxo-Ferrato ont été délivrés de la peste par son intercession.

ZACHARIAS DE ROME

(XIII^e SIÈCLE.)

SOMMAIRE : Zacharias est envoyé par saint François en Portugal et y établit plusieurs couvents, grâce à la protection de la reine et de sa sœur. — Il est honoré du don des miracles. — Son zèle pour la pureté et la pénitence.

En 1212, saint François vint à Rome demander au pape Innocent III la permission d'aller prêcher la foi aux Maures d'Afrique. Pendant qu'il sollicitait cette autorisation, il prêcha deux fois devant un auditoire considérable d'hommes parmi lesquels se trouvait Zacharias. Celui-ci, touché par la grâce, embrassa la vie religieuse sous la conduite du patriarche séraphique, et comme celui-ci, retenu par la maladie, fut obligé de rester en Italie, Zacharias fut envoyé en Portugal avec quelques autres frères, pour travailler à la conversion des Maures. Mais la singularité de leur vie et de leurs vêtements les fit prendre pour des espions. Zacharias recourut alors à Urraca, reine de Portugal, et grâce à son intervention, il obtint pour lui et ses compagnons la permission de rester dans ce royaume. Il reçut du roi une petite chapelle de saint Antoine à une demi-lieue de Coïmbre; par ses soins, on bâtit en cet endroit un petit couvent dans lequel saint Antoine de Padoue reçut l'habit religieux quelques années plus tard. La même année, il fonda un autre couvent à Lisbonne.

La reine, qui avait soupçonné la sainteté de ce serviteur de Dieu, le fit connaître à la sœur du roi, qui se nommait Sancia. Cette princesse, enflammée du désir de

faire le bien et de sauver les âmes, reçut le saint religieux avec une grande joie ; elle puisa dans ses entretiens une ardeur si grande pour le service de Dieu qu'elle prit en dégoût les honneurs et les richesses du monde, et consacra ses forces à l'extension de l'Ordre franciscain en Portugal. Elle donna au Père Zacharias une chapelle de sainte Catherine, à côté de laquelle elle fit construire quelques cellules. C'est dans ce couvent que furent reçus Bérard, Pierre, Accursius, Adjutus et Othon, envoyés plus tard en Afrique pour travailler à la conversion des Maures. Ils versèrent leur sang pour la foi et furent les premiers martyrs de l'Ordre : la princesse Sancia apprit leur glorieuse mort par une révélation particulière.

Cette pieuse servante de Dieu consacra le reste de ses forces et de ses biens à établir d'autres couvents. Elle changea son palais d'Alanquer en monastère, et en chapelle la chambre qu'avaient habitée les saints martyrs. Zacharias en fut le gardien pendant de longues années.

Dieu honora son serviteur du don des miracles. Un jour ses frères se réunirent au réfectoire, où le saint n'avait à leur offrir que deux petits pains. Après avoir adressé une fervente prière à Dieu, et les avoir partagés à ses religieux, il fut appelé à la porte par un beau jeune homme qui lui remit autant de pains qu'il y avait de frères au monastère. Ils avaient un goût exquis, et la princesse Sancia en conserva un dans le trésor de ses reliques.

Un homme du monde qui doutait de la présence réelle vint trouver le Père Zacharias et lui fit connaître l'état de son âme. Celui-ci, ne pouvant le tirer de son incrédulité, le fit venir le lendemain à sa messe. Lorsque le moment de la consécration fut arrivé, cet homme vit le

pain changé en viande jusqu'à la communion. Alors cette viande reprit l'apparence du pain pour que le Père Zacharias pût communier et achever le saint sacrifice. Ce prodige leva tous ses doutes, et il vécut dès lors dans les exercices de la piété.

L'homme de Dieu vivait au milieu du monde avec une grande retenue, et, dans ses relations avec les personnes du sexe, il savait conserver la modestie et la prudence chrétiennes. La princesse Sancia avait amené à la piété une de ses dames d'honneur, nommée Marie Garcia. Celle-ci aimait à s'entretenir avec le Père Zacharias, qu'elle estimait beaucoup. Un jour, elle le fit demander au parloir. Notre saint, qui redoutait beaucoup ces sortes de conversations, la fit attendre longtemps. Il vint enfin calmer son impatience ; mais il portait du feu et de la paille qu'il faisait brûler dans ses mains : « Voici « pourquoi j'évite de vous rencontrer », lui dit-il, « les « religieux qui, sans nécessité, parlent aux femmes, sont « saisis comme cette paille par le feu et perdent les fruits « spirituels qu'ils peuvent acquérir par leurs prières et « leurs entretiens avec Dieu ». Cette dame fut saisie d'un saint effroi et se retira pleine d'admiration pour une vertu si élevée. Elle fit dès lors de grands progrès dans la vie spirituelle, et mourut plus tard en odeur de sainteté.

Zacharias menait une vie austère ; ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications et son oraison étaient presque continuels. Dans les choses qui intéressaient la gloire divine et le salut de ses frères, son principal appui était la confiance en Dieu. Il avait aussi une très-grande dévotion pour l'Immaculée Conception de la très-sainte

Vierge. Il mourut plein de mérites, et fut enterré dans la grande chapelle du monastère. Les fidèles vont y chercher quelques morceaux de terre de son tombeau, qu'ils emploient comme un remède efficace dans leurs maladies. En 1611, le Père Ambroise Silva de Jésus, témoin de cette confiance, prit aussi un peu de cette terre pour la conserver avec honneur : il y trouva un fragment de doigt très-bien conservé après trois cent cinquante ans. Il résolut alors de placer les restes du serviteur de Dieu en un lieu plus honorable : il accomplit ce projet avec la permission de l'archevêque de Lisbonne, au milieu d'un grand concours de peuple, le jour de Quasimodo de la même année. Les ossements du vénérable Zacharias reposent maintenant dans une belle châsse avec ceux des religieux qui l'avaient accompagné en Portugal.

(WADDING.)

MARTIN MARTINI

SOMMAIRE : Dieu récompense sa ferveur par des miracles.

Dans les commencements de l'Ordre, vivait au couvent de Lisbonne un frère nommé Martin Martini, qui s'éleva à un haut degré de perfection. Il se fit surtout remarquer par son amour pour la prière et pour la méditation des choses saintes. Un jour qu'il goûtait les consolations divines dans l'oraison, il oublia de remplir les fonctions de cuisinier qu'on lui avait confiées. Le gardien du couvent vint à la cuisine vers midi, et, ne trouvant pas de feu allumé ni d'aliments préparés pour les frères, il gronda

fortement frère Martin de sa négligence. Celui-ci demanda humblement pardon de sa faute et promit à son supérieur que Dieu pourvoirait à tout. Il se renferma aussitôt dans la cuisine et pria le Seigneur de venir à son secours. Tout à coup parurent quelques anges qui apportaient tout ce qui était nécessaire pour le dîner. Les religieux eurent connaissance de ce miracle et conçurent dès lors une grande vénération pour ce serviteur de Dieu. Il mourut avec une grande réputation de sainteté et fut enterré avec de grands honneurs.

(WADDING ET CARDOSE.)

Dans la province de Paris, on rappelle, le 3 mai, le souvenir de *Claude Rolet*. Ce religieux, revenant d'un pèlerinage qu'il avait fait au tombeau du saint martyr Quirinus, fut surpris par les Huguenots, qui, après lui avoir fait endurer toutes sortes d'injures et de mauvais traitements, le mirent à mort en haine de notre sainte religion. Ce martyr eut lieu en 1575, près du couvent de Mont-de-Vauge.

(GONZAGUE.)

LA VÉNÉRABLE JEANNE DE LA CROIX

DU TIERS ORDRE

1481-1534. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa sainteté et ses austérités dans le monde.

Jeanne de la Croix naquit le 3 mai 1481, à Hazanna, paroisse située entre Madrid et Tolède. Son père, Jean Vasquez, et sa mère, Catherine Guttierrez, étaient de bons paysans qui élevèrent chrétiennement leurs enfants. Dieu la prévint dès son enfance d'une foule de grâces ; sa douceur, sa bonté, son obéissance la faisaient chérir de ses parents ; et son éducation ne leur coûta aucunes difficultés. Elle joignait à ces qualités une grande beauté et une bienveillance telle que tous étaient prévenus en sa faveur. Mais elle connaissait déjà le prix de la mortification : elle ne prenait aucune nourriture les vendredis et les jours de jeûne, une fois même elle passa trois jours sans manger. Ces privations la firent tomber malade ; elle devint si pâle et si froide qu'on la crut morte, et sa mère désolée la porta à l'église, où elle passa la nuit en prières. La pieuse enfant tomba aussitôt dans un ravissement céleste, et le calme dont elle jouit alors fut attribué par ses parents à d'autres causes.

Elle tomba gravement malade à l'âge de deux ans. Son

père la porta en pèlerinage à une chapelle de saint Barthélemy : là, il lui fit joindre les mains et la tint les yeux fixés sur l'image du saint Apôtre. Aussitôt Jeanne témoigna une grande joie et reprit sa couleur et sa santé. Elle expliqua plus tard la raison de cette joie extraordinaire, en révélant que l'Apôtre lui avait apparu et l'avait guérie.

Les entretiens de Jeanne avec Dieu et les saints la formèrent de bonne heure à la perfection et à la piété, et loin de paraître portée aux jeux de son âge, elle montra bientôt une inclination très-prononcée pour la prière et la solitude.

A l'âge de quatre ans, elle jouit d'une faveur divine bien rare pour sa jeunesse. Sa mère, qui la croyait triste parce qu'elle parlait peu, voulut chercher à la distraire, et la confia à un jeune homme qui se rendait à la paroisse. Celui-ci l'avait prise avec lui sur son cheval. Tout à coup Jeanne, apercevant le saint Sacrement qu'un prêtre portait à un malade, fut ravie en extase et tomba sur la route sans que son conducteur s'en aperçût. A son retour, il la trouva privée de tout sentiment et la transporta dans une maison voisine. Ceux qui la virent dans cet état croyaient à un évanouissement causé par sa chute; mais Jeanne s'était vue transportée dans un pays semé de fleurs agréables au goût et à la vue : au milieu coulait une rivière limpide dont les bords étaient plantés d'arbres magnifiques : des oiseaux de toutes sortes faisaient entendre de ravissants concerts. Des enfants vêtus d'habillements très-beaux se pressaient autour d'une vierge qui semblait être leur reine et les surpassait tous en éclat et en beauté. Ayant appris de leur

bouche que c'était la sainte Vierge, Jeanne se mit à réciter la Salutation angélique. Son Ange gardien lui apparut alors, et elle demanda qu'il la reconduisît à ses parents. Elle revint aussitôt à elle et se trouva couchée sur le lit où on l'avait déposée.

Depuis cette époque, elle vit souvent le divin Sauveur sous la forme d'un petit enfant d'une beauté merveilleuse, et elle s'imaginait que tous les hommes le voyaient comme elle. Ces faveurs du ciel ne l'enorgueillissaient pas, et elle continuait de se montrer humble, douce et soumise.

Dans une maladie qu'elle eut à souffrir vers l'âge de sept ans, sa mère lui fit connaître la promesse qu'elle avait faite de la consacrer à la Mère de Dieu. Craignant que son père ne s'y opposât, Jeanne voulait aller elle-même à l'église et se faire religieuse pour accomplir le vœu de sa mère ; mais son père ne voulut pas y consentir, parce qu'elle était trop jeune. La pieuse enfant redoubla ses instances auprès du Seigneur, afin d'obtenir la liberté de se consacrer à lui. Sa tante, qui prononçait alors ses vœux, fit connaître ses désirs et la promesse de sa mère aux religieuses de son couvent, et toutes firent leurs efforts afin de l'avoir parmi elles ; mais ce fut inutile : Dieu la voulait dans un autre monastère.

Ses oncles, émerveillés de sa conduite et reconnaissant qu'en elle la prudence avait devancé les années, la demandèrent pour lui confier la direction de leur maison. Elle fit l'édification de tous ceux qui l'approchaient et continua avec une nouvelle ardeur de s'appliquer à la prière et à la mortification. Les jeûnes, les veilles, la discipline, le cilice, les chaînes de fer lui étaient familiers.

On la surprit un jour gémissant et priant pendant une froide nuit, au milieu de sa chambre ; mais loin de renoncer à ses mortifications, Jeanne chercha une retraite plus cachée, afin de s'y livrer plus librement à la pénitence.

Dieu la favorisait déjà de révélations et de communications célestes. Un jour qu'elle priait devant une belle image de la sainte Vierge, elle en vit tout à coup jaillir une source d'eau très-abondante, que deux Séraphins recueillaient dans des vases d'or, sans qu'elle pût voir où cette eau s'écoulait. Cette apparition se reproduisit souvent, et Jeanne aurait voulu demeurer constamment dans cette chambre. Son Ange gardien lui apprit que cette eau était l'emblème de la grâce divine que la sainte Vierge obtient principalement pour les âmes enflammées d'amour pour Dieu, et que, si elle n'avait pu découvrir par où s'enfuyait cette eau, c'était pour lui rappeler avec quel soin il faut recueillir les moindres grâces du Seigneur, parce que nous les perdons facilement, si nous n'y répondons pas avec fidélité.

Pour éviter le regard des indiscrets, Jeanne se réfugiait dans une partie reculée de la maison, et se traînait sur ses genoux jusqu'à ce qu'ils fussent ensanglantés, pour imiter le divin Sauveur portant sa croix sur le Calvaire. Elle prenait ensuite une image de Notre-Seigneur, qu'elle portait toujours sur elle, et elle le conjurait de la recevoir comme son épouse dans un couvent. Sa tente la retint à la maison le jour du Vendredi saint, pendant qu'elle envoyait tous ses domestiques à l'église ; mais Jésus-Christ dédommagea sa fidèle servante de cette contrainte en se montrant à elle sur la croix, entouré des

saintes femmes qui compatissaient à ses souffrances. Cette vue lui causa tant de peine, qu'elle pâlit et tomba privée de tout sentiment. Ses oncles, en rentrant, la crurent en danger de mort, mais elle ne tarda pas à revenir à elle.

Un soir elle pria en silence dans la cour de la maison, tout en s'occupant de soins domestiques, lorsque tout à coup elle vit le ciel s'ouvrir et Marie lui apparaître avec son divin enfant dans les bras. Ne pouvant contenir l'ardeur qui la consumait, elle demande à grands cris à la Mère de Dieu qu'elle lui obtienne de son Fils la grâce de devenir religieuse. Les voisins accoururent à ses cris et la trouvèrent à genoux aux pieds d'une vierge d'une grande beauté, à qui elle parlait avec beaucoup de familiarité. Jeanne fut très-contrariée de voir ces témoins; cependant, malgré ses instances, elle ne put encore obtenir de son père la permission d'abandonner le monde.

Enfin, fortifiée par les paroles de Notre-Seigneur, elle prit la résolution d'exécuter son dessein. Quelques jours avant Pâques, elle se revêtit d'habits d'homme, suspendit une épée à son côté; puis, prenant ses vêtements de femme sous le bras, elle se rendit au monastère de Notre-Dame, à Cubas, à deux lieues de sa paroisse. Le démon l'attendait sur la route pour la détourner de son dessein. Il lui représenta la peine qu'elle allait causer à ses parents, les dangers qu'elle courait parce que tout le monde la reconnaissait malgré son déguisement. Jeanne se mit à trembler de tous ses membres et s'affessa sur elle-même; en même temps elle pria Notre-Seigneur et sa sainte Mère de vouloir bien fortifier sa volonté. Elle entendit alors la voix de son bon Ange qui lui disait :

« Avancez hardiment, Dieu vous aidera ». La pieuse enfant reprit sa marche avec une ardeur nouvelle. Mais après avoir fait quelques pas, elle se vit poursuivie par un jeune homme qui, charmé de ses qualités, l'avait demandée en mariage. Elle le reconnut avec frayeur : cependant Dieu conduisait ses pas ; il détourna d'elle ce danger en faisant prendre une autre route à ce jeune homme. Lorsqu'il fut passé, Jeanne remercia son divin Libérateur, et elle entendit au même instant la sainte Vierge qui lui adressait ces paroles : « Ayez confiance, « ma fille, je prends soin de vous et je vous ai demandée « à mon Fils pour rétablir et augmenter mon couvent de « Sainte-Croix. Avancez donc, car je vous protégerai ». Notre fugitive continua sa route et arriva enfin au monastère qu'elle avait choisi. Après avoir remercié Dieu de l'avoir protégée pendant son voyage, elle reprit les habits de son sexe et vint demander l'habit religieux. Avant d'entrer dans le couvent, elle se prosterna devant une statue de la sainte Vierge, et la conjura de disposer le cœur des religieuses afin qu'elles l'acceptassent parmi elles. Alors la statue sembla s'animer, et une voix se fit entendre : « C'est bien, ma fille, vous êtes chez moi ; « entrez avec joie. Dieu vous destine à rétablir ce cou- « vent et à enseigner aux religieuses le chemin de la « perfection ».

Cette statue est encore en grande vénération parmi les fidèles, et une lampe brûle aujourd'hui encore devant elle pendant toute la nuit.

L'église du monastère dans lequel entra Jeanne devait sa fondation au prodige suivant :

La très-sainte Mère de Dieu était honorée depuis long-

temps déjà dans la catholique Espagne. En 1449, elle apparut à une petite fille de treize ans nommée Agnès Martinez, pendant qu'elle faisait paître son troupeau, et lui commanda d'exhorter les habitants de Cubas à la pénitence, pour détourner les fléaux suspendus sur leur tête. Mais on refusa de croire à ses paroles. Alors, après trois apparitions, Marie prit la main droite d'Agnès, replia les doigts sur la paume et plaça le pouce sur l'index de manière à former une croix. La jeune fille, ne pouvant plus les redresser, revint à son village. Le curé et les habitants, frappés de ce prodige, suivirent Agnès au lieu qu'elle leur indiqua : celle-ci planta en terre la croix qu'elle portait, et fit connaître que la volonté de la sainte Vierge était qu'on bâtît en cet endroit une église sous le nom de Sainte-Marie-de-la-Sainte-Croix. On trouva sur la terre la trace des pas de la Mère de Dieu, et des prodiges nombreux attestèrent bientôt la réalité de ces apparitions. L'archevêque de Tolède, qui en fut informé, les fit examiner avec soin, et chaque année on en célèbre la mémoire le 1^{er} mars. On bâtit l'église que la sainte Vierge avait demandée, et bientôt s'éleva aussi à côté un couvent dont Agnès fut la fondatrice. Mais peu à peu le relâchement s'était introduit parmi les religieuses : Jeanne était destinée à les ramener à leur ferveur définitive.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Profession de Jeanne. — Ses austérités, son humilité et sa patience.

Jeanne n'avait que quinze ans, lorsqu'elle vint demander à être reçue au couvent de Sainte-Croix en qualité de ser-

vante : son courage, sa prudence et ses autres qualités causèrent tant de satisfaction aux religieuses qu'elles prièrent l'abbesse de l'admettre à la profession ; car elles croyaient que Dieu leur envoyait cette enfant pour la gloire et le bonheur de leur monastère. La provinciale, qui était partie depuis huit jours, revint sans être attendue et permit de lui donner l'habit religieux. Jeanne n'était pas encore revêtue de l'habit religieux, lorsque son père vint la réclamer avec ses parents. Il lui reprocha durement la fuite de la maison paternelle, et la menaça de l'y ramener par force ; mais Jeanne répondit qu'elle mourrait plutôt que de quitter ce saint asile, parce qu'elle avait résolu d'y finir ses jours. Son père comprit alors que ses instances seraient inutiles, et lui donna en pleurant la permission qu'elle sollicitait. Jeanne reçut le saint habit en sa présence, et se mit aussitôt à observer la règle avec un zèle ardent et une soumission complète. Le silence, le jeûne, la mortification, la discipline et la méditation étaient ses exercices préférés.

Pendant son noviciat, elle cessa de voir le Fils de Dieu sous la forme d'un bel enfant dans la sainte hostie, et elle s'en plaignit à son confesseur qui fut très-étonné de l'entendre parler de ces faveurs célestes. Mais l'homme de Dieu lui fit comprendre que ces grâces étaient très-rare, parce que le Seigneur ne voulait pas nous priver du mérite de la foi ; que jusque-là notre divin Sauveur l'avait traitée comme un enfant, et qu'elle devait désormais mériter de croire ce que ses yeux ne voyaient pas. Jeanne fut consolée par ces paroles, et s'efforça d'avancer dans la vertu, sans chercher les douceurs célestes.

Un jour, ayant entendu lire que saint François avait

envoyé dans la ville un de ses religieux, une corde au cou et sans autre vêtement que celui de dessous, elle voulut l'imiter. Elle vint donc au confessionnal dans le même état, pendant l'hiver, et se confessa avec larmes : elle tremblait de froid. Une religieuse qui l'aperçut, en avertit son directeur, qui la blâma fortement et lui défendit de faire aucune mortification sans sa permission. Jeanne se soumit et se montra toujours obéissante à son guide spirituel.

Après un an d'épreuves, elle fit profession le 3 mai, jour de l'invention de la sainte Croix. C'était l'anniversaire de sa naissance et de son entrée au couvent : c'est encore ce même jour qu'elle fut nommée abbesse et qu'elle mourut. C'est donc avec raison qu'on l'a appelée Jeanne de la Croix. D'ailleurs, elle n'a pas cessé de porter sa croix pendant toute sa vie, à l'exemple de son Rédempteur.

Dès qu'elle eut prononcé ses vœux, elle redoubla d'ardeur pour marcher dans la voie de la perfection. Vêtue d'un habit grossier, retenu autour d'elle par une corde, elle n'avait pour chaussures que des sandales. Sa vie n'était pour ainsi dire qu'un jeûne continu : elle ne prenait qu'un peu de sommeil vers l'aurore. La méditation de la passion lui inspira un grand désir du martyre : « O mon Sauveur », s'écriait-elle souvent, « faites-moi la grâce de mourir pour vous. Ordonnez aux démons, aux Anges, et à toutes les créatures de me tourmenter ». Elle unissait, du reste, le désir et l'action : ainsi il lui arriva quelquefois de se donner la discipline avec tant de violence qu'elle tombait tout ensanglantée ; ou bien, prenant un caillou, elle s'en frappait si durement que le sang jaillissait.

Les démons lui apparurent une fois pendant la nuit sous des figures monstrueuses et indécentes. Jeanne sortit aussitôt et se roula dans un buisson ; puis elle se coucha dans un marais en disant avec raillerie à ses ennemis : « Lavez-vous maintenant dans cette boue ,
« quoique vous n'ayez pas encore éprouvé beaucoup
« de plaisir ». Après avoir passé de longues heures dans cet état, elle fit tomber la boue dont elle était salie avec des chaînes de fer qu'elle portait presque toujours sur elle pour tourmenter son corps. Elle avait aussi une cuirasse armée de pointes de fer, qui s'enfonçaient dans la chair, toutes les fois qu'elle faisait un mouvement. Quelquefois elle se suspendait à une croix qu'elle avait construite dans sa chambre, et restait dans cette position pendant une heure.

Notre vertueuse enfant joignait une grande douceur à une rare fermeté : elle savait réparer par un sourire angélique ce que ses paroles pouvaient avoir de dur et de blessant. Son intelligence saisissait promptement la conduite d'une affaire, mais elle excellait surtout dans la méditation des choses célestes. A ces qualités de la nature et de la grâce, elle unissait une profonde humilité, et elle se regardait comme la dernière des créatures.

Peu après sa profession, elle fut employée au service de la cuisine. Considérant qu'elle préparait des aliments pour les épouses de Jésus-Christ, elle regardait la cuisine comme un paradis, et les charbons ardents du foyer comme des diamants. Comme on lui reprochait un jour sa maladresse, elle se mit aussitôt à genoux pour implorer son pardon ; mais cette humilité n'adoucit point les religieuses chargées avec elle de préparer le dîner. Alors

Jeanne courut au chœur pour chercher des consolations auprès de Dieu. Ses compagnes la suivirent et lui demandèrent ce qu'elle faisait : « Je prie Notre-Seigneur », dit-elle, « de me pardonner les fautes par lesquelles je vous ai offensées, et de vous accorder le courage de les supporter avec patience ». A ces paroles les religieuses ne purent retenir leurs larmes et oublièrent le passé. Dieu l'honora de plusieurs miracles dans l'exercice de ces fonctions.

L'abbesse lui confia ensuite le soin des malades. Jeanne fit paraître dans cette charge une telle charité qu'elle semblait ressentir elle-même les souffrances de ses sœurs. Nuit et jour elle les assistait et les consolait ; mais elle recherchait de préférence celles qui étaient atteintes de maladies repoussantes ou contagieuses, afin de vaincre sa répugnance naturelle et d'honorer dans leur personne Notre-Seigneur qui s'était chargé de la lèpre du péché sans l'avoir jamais commis. Diverses guérisons opérées par ses prières la rendirent l'objet de la vénération générale.

Nommée ensuite portière et sacristine, elle exerça cette double fonction à la satisfaction de tous, à l'exception d'une ancienne religieuse, qui trouvait à redire à tout ce qu'elle faisait. Souvent même, lorsqu'elle avait lavé le vestibule du couvent, qui n'était pas encore cloîtré, cette religieuse venait tout bouleverser et tout salir. Mais Jeanne ne perdait point patience, elle se jetait à genoux pour demander pardon de sa faute, et s'efforçait d'apaiser, par de douces paroles, sa sœur irritée. Dieu la favorisa aussi de faveurs célestes pendant qu'elle remplissait cette charge. Souvent l'enfant Jésus lui appa-

rut au guichet, on les entendit même converser ensemble avec une douce familiarité. Quand ce guichet, qui était très-vieux, fut brisé, on se le disputa comme une relique. Le roi Philippe III et sa fille, la reine de France, en obtinrent un morceau qu'elles conservèrent précieusement.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Merveilleuse familiarité de Jeanne avec son Ange gardien et d'autres Anges.

Jeanne avait été en relations fréquentes avec son Ange gardien dès sa plus tendre enfance. C'est à lui qu'elle devait ses progrès dans la vertu ; c'est lui qu'elle consultait dans ses doutes et qui la consolait dans ses épreuves. Il lui apparaissait sous la figure d'un homme d'une grande beauté : en lui parlant elle ne l'appelait jamais que Votre Beauté, comme nous disons des princes et des grands de la terre : Votre Grandeur, Votre Excellence. Son visage brillait d'un éclat plus vif que le soleil ; ses vêtements, qui variaient suivant les circonstances, étaient ordinairement plus blancs que la neige : il portait une couronne de diamants surmontée d'une croix d'or. Des sentences de l'Écriture sainte étaient inscrites sur les franges de sa tunique et sur sa chaussure : il tenait souvent à la main un étendard sur lequel étaient représentés les instruments de la passion, la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras, ou assise sur un trône entouré d'Anges.

Dans ses conversations avec son céleste gardien, Jeanne apprit à connaître la grande puissance que Dieu a donnée aux esprits bienheureux par les mérites de son Fils, prin-

ciéalement pour consoler et soulager les âmes du purgatoire. Quand il paraissait dans cette prison de la justice divine, avec la croix dont il était armé, Jeanne voyait les démons s'enfuir comme des chiens furieux. Il visitait de préférence les âmes que la sainte connaissait, et pour lesquelles elle priait ; et lorsque ces personnes étaient à l'agonie, il allait les fortifier contre les derniers assauts de l'ennemi. Il prévenait même ses désirs, et quand elle lui recommandait un pécheur, il lui disait souvent qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Plusieurs fois même Jeanne, remarquant que telle ou telle âme sortait du purgatoire par son intercession, fit observer à son bon Ange qu'elle ne l'en avait point prié ; mais celui-ci lui répondit que cela n'était point nécessaire, et qu'il lui suffisait de savoir que ces personnes avaient été pleines d'affection pour son couvent. Il lui dit encore qu'il avait été l'Ange gardien du saint roi David, du martyr saint Grégoire, du pape saint Grégoire, et que Dieu les avait placés dans le ciel au-dessus des neuf chœurs des Anges. Il lui ordonna plusieurs fois de faire connaître à ses sœurs les grâces et les faveurs que lui accordaient Notre-Seigneur, la sainte Vierge et d'autres saints. Ces communications avec les esprits célestes donnèrent à son corps une odeur si agréable, que les personnes du monde sentaient sa présence quand elle venait à la grille du monastère, bien qu'elles ne pussent la voir.

Le démon, redoutant la sainteté d'une religieuse encore si jeune, s'efforçait de la détourner de la prière par tous les moyens possibles : il la frappait de verges jusqu'à ce qu'elle tombât privée de tout sentiment ; les traces bleuâtres de ses coups parurent quelquefois sur

ses membres pendant plusieurs jours : mais Jeanne implorait le secours de son Ange gardien qui mettait en fuite ces esprits furieux. Comme elle se plaignait un jour de ce qu'il l'avait abandonnée, il la rassura en lui disant qu'il ne l'avait point quittée et que ces mauvais traitements lui mériteraient une couronne éternelle, parce que sa patience et sa fidélité étaient très-agréables à Dieu ; puis d'un signe de croix il guérit toutes ses blessures.

Jeanne apprit beaucoup à l'école de son Ange gardien ; grâce à ses leçons, elle ne pouvait assez remercier le Seigneur de l'avoir créée avec une âme capable de le connaître, de lui avoir donné des parents chrétiens, et d'avoir mis à sa disposition tant de secours spirituels dans les Sacrements. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt, et des hommes de toute condition vinrent s'entretenir avec elle des intérêts de leur âme. La pieuse servante du Seigneur les écoutait tous avec patience, et leur donnait des conseils pleins de prudence que chacun recevait comme une réponse venue du ciel. Une personne spirituelle, tourmentée par le démon, ne voulait plus réciter son office, ni aucune autre prière. Jeanne, ayant consulté son Ange gardien, lui répondit : « Il est vrai
« que Dieu n'a pas besoin de nos prières ; mais nous
avons besoin de ses grâces, et nous devons les obtenir
par ce moyen ; d'ailleurs, ses bienfaits exigent notre reconnaissance et nos remerciements. Car, de même que les rois exigent l'impôt et punissent ceux qui refusent de le payer, de même le Seigneur châtie ceux qui, lui
« devant leur vocation à la foi, ne lui paient pas le tribut
« de leurs prières ». Une autre personne lui ayant

demandé de quelle manière elle pourrait le mieux servir le divin Maître : « La concorde », dit Jeanne, « le silence et « la prière, voilà trois vertus qui plaisent beaucoup à « Notre-Seigneur ; mais la pénitence, le regret de nos « péchés, la compassion pour les souffrances du divin « Sauveur nous procurent l'habit nuptial qui nous « donne le droit de nous asseoir au festin de l'Agneau ».

Une religieuse avait demandé quelques paroles de consolation à l'Ange de Jeanne pendant une forte maladie qu'elle eut à souffrir. Celle-ci lui répondit en son nom, qu'un malade, placé dans l'impossibilité d'offrir à Dieu autre chose que ses peines, mériterait la gloire éternelle, pourvu qu'il les supporte en union avec notre divin Sauveur mourant pour nous. Son Ange gardien lui ordonna aussi d'adresser de sévères reproches à une personne très-portée à la paresse, parce que nous aurons à rendre compte du temps mal employé aussi bien que des grands crimes, et surtout des paroles légères dont l'oisiveté est la source.

L'humble religieuse était en communications fréquentes avec une foule d'autres Anges, et en particulier avec les Anges gardiens de ses sœurs. Ils se montraient à elle le visage tantôt joyeux, tantôt triste, selon l'état intérieur des âmes dont ils étaient chargés. Aussi, quand Jeanne fut abbesse, elle exhortait souvent ses religieuses à remplir fidèlement leurs obligations, afin d'épargner à leurs Anges gardiens la tristesse qu'ils ressentaient de leurs imperfections. Il ne faudrait pas croire cependant que ces esprits bienheureux souffrent quelque peine ; mais lorsqu'ils se montraient à Jeanne, ils paraissaient affligés pour indiquer le tort que causaient aux âmes

leurs infractions volontaires. Elle remarqua un jour que les Anges de quelques religieuses semblaient fort attristés, parce qu'elles avaient refusé d'obéir, tandis que ceux des religieuses fidèles souriaient et portaient au-dessus de leurs étendards des couronnes d'or qu'ils offraient à Dieu. Une autre fois elle entendit les esprits bienheureux se plaindre de ce qu'elles ne se rendaient pas assez promptement au lieu où la cloche les appelait. Elle les vit aussi entourer de leur respect et de leur vénération les religieuses qui s'approchaient avec ferveur du saint Sacrement, tandis qu'ils semblaient se détourner avec dégoût de celles qui faisaient la sainte communion plutôt par habitude que par dévotion. Aussi les exhortait-elle vivement à concevoir un ardent amour pour Notre-Seigneur dans le Sacrement et une grande piété pour leurs Anges qui prenaient tant de soins de leur avancement dans la voie de la perfection.

La provinciale s'opposa longtemps aux instances des religieuses qui demandaient Jeanne pour abbesse ; car elle redoutait sa jeunesse et même ses extases : il lui semblait inconvenant de la distraire de ses ravissements. Elle céda enfin, et Jeanne fut nommée à l'unanimité.

Jeanne surpassa les espérances qu'on avait conçues d'elle. Son couvent n'avait pour tous revenus que quelques champs dont le produit ne pouvait suffire à l'entretien des religieuses. Celles-ci étaient obligées d'y suppléer en allant mendier dans les bourgs voisins. La nouvelle abbesse, qui regrettait beaucoup ces occasions de dissipation, fit clore le monastère, espérant que la divine Providence ne permettrait pas d'en violer la clôture. Elle ne se trompait pas : bientôt des personnes du

monde, remarquables par leur piété, et entre autres Gonzalve de Cordoue et le cardinal Ximénès, se firent un devoir de lui venir en aide. Nous verrons plus bas comment Jeanne obtint pour son couvent la cure de Cubas.

Jeanne gouvernait ses religieuses avec une grande prudence, elle savait corriger l'amertume de ses reproches par sa douceur et son humilité. Jamais une religieuse ne sortit mécontente de sa cellule, même quand elle avait dû recevoir une réprimande ou une punition. Mais pourquoi s'en étonner ? la sainte Vierge avait promis à sa servante qu'elle-même serait à l'avenir l'abbesse perpétuelle de ce monastère.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ravissements et révélations. — Instructions de Jeanne.

Quoique Jeanne fût déjà familiarisée avec les faveurs célestes, cependant elles augmentèrent encore lorsqu'elle devint abbesse. Ni les préoccupations de sa charge, ni ses relations avec les gens du monde ne pouvaient la détourner de ses entretiens avec Dieu. Elle demeura même jusqu'à trois jours et trois nuits dans le ravissement, immobile comme une statue, le visage radieux et brillant d'un éclat divin. Dans ces extases elle voyait la Jérusalem céleste avec ses habitants, resplendissants comme le soleil et revêtus d'ornements qui indiquaient leurs vertus et leurs souffrances.

Environ sept ans après avoir fait profession, ses sœurs la virent plongée dans un ravissement bien différent de

ceux qu'elle éprouvait ordinairement. Son visage était devenu pâle, ses lèvres violettes, ses yeux et sa bouche étaient fermés, et ses membres avaient pris une teinte bleuâtre, comme si elle eût été privée de vie. Elle avait été transportée en esprit dans une contrée triste et enveloppée de ténèbres ; en même temps une angoisse mortelle s'était emparée de son cœur, parce qu'elle ignorait ce que Dieu lui réservait. Mais son Ange gardien lui apparut et la tira des angoisses où elle était plongée ; en même temps il lui apprit que le Seigneur voulait la faire passer par un grand nombre de tribulations et de croix, avant d'arriver à la gloire, et il lui promit de ne pas l'abandonner. Au commencement de ces extases, elle ressentait une douceur et une joie divines qui fortifiaient son cœur ; puis elle voyait sa cellule remplie de fleurs et de fruits d'agréable odeur, qui indiquaient les vertus et les mérites dont elle devait se revêtir.

Un jour, pendant qu'elle considérait une construction nouvelle qu'elle avait commandée pour son monastère, elle tomba tout à coup dans le ravissement : elle fut transportée sur un monceau de pierres très-élevé, d'où on ne put la faire descendre qu'avec beaucoup d'efforts. Les ouvriers se demandaient avec étonnement comment elle avait pu y rester sans tomber, lorsqu'un petit enfant de cinq ans leur apparut et leur dit : « Comment aurait-elle pu tomber, puisque les anges la soutenaient ? » Elle aimait le chant des oiseaux et sortait souvent pour jouir de leurs concerts ; mais, pour l'éprouver, Dieu la rendit sourde, au grand regret de ses religieuses et des personnes du monde. Enfin le Seigneur céda aux prières qu'on faisait pour obtenir sa guérison, et le jour de

sainte Claire, l'apôtre saint Pierre lui apparut, plaça les mains sur ses oreilles, et la guérit par un signe de croix.

La sainte Vierge daigna se montrer à Jeanne avec son divin Fils dans les bras, pendant que des milliers d'Anges s'empressaient autour d'elle. La pieuse servante de Dieu, se voyant l'objet d'une attention particulière de la part du divin enfant, le pria de lui donner un signe de son alliance éternelle avec lui. Marie et les Anges appuyèrent sa demande, et l'enfant Jésus, prenant la main de Jeanne, lui passa un anneau au doigt, pour marquer son union avec elle.

Les Anges n'étaient pas les seuls à favoriser Jeanne de leurs apparitions. Elle voyait fréquemment les saints. Saint François et saint Dominique se la disputèrent et lui demandèrent dans quel Ordre elle préférerait entrer. Elle choisit celui du patriarche séraphique.

Ne pouvant un jour célébrer la fête du glorieux Père à cause d'une maladie qui la retenait dans sa chambre, elle reçut la visite de ce grand saint, qui la consola et l'engagea à se soumettre à la volonté divine ; il l'assura qu'elle pouvait gagner de grands mérites dans son lit aussi bien qu'à l'église ; puis il disparut en lui donnant sa bénédiction.

Dès ses jeunes années Jeanne avait reçu de nombreuses faveurs de saint Antoine de Padoue, qu'elle choisit même pour son patron particulier. Ce saint lui apparut plusieurs fois portant l'enfant Jésus dans ses bras. Dans une de ces apparitions le divin enfant lui révéla qu'une de ses religieuses devait mourir dans un mois, et la pria de la prévenir afin qu'elle pût se préparer à la mort.

Jeanne avait aussi beaucoup de dévotion pour sainte Barbe qui daigna se montrer à elle plusieurs fois avec une foule d'autres vierges. Souvent, dans ses extases, elle contemplait les tourments des martyrs et la récompense que leur avaient méritée leurs glorieux combats. Dieu la préparait ainsi aux épreuves qu'elle devait supporter : « Ma fille », lui dit-il un jour, « voulez-vous gagner les fruits de la croix ? Sachez me suivre dans la voie des souffrances, car nul homme ne saurait mériter de partager ma gloire, s'il ne veut m'accompagner au Calvaire ».

Le jour de sainte Lucie, elle vit cette illustre vierge, comblée d'honneurs par le Fils de Dieu et les esprits célestes, à cause de sa pureté virginale et du courage qu'elle avait déployé pendant son martyre. Etonnée de ce respect dont elle était entourée, elle reçut de Notre-Seigneur cette réponse : « Vous serez, comme Lucie, l'objet de mes hommages, pourvu que comme elle vous demeuriez constante et ferme dans les souffrances ».

Les faveurs dont elle était l'objet n'avaient pas seulement pour but sa propre sanctification, elles étaient aussi destinées au bonheur et au salut du prochain. Trois ans après le jour où on la vit pour la première fois ravie en extase, le Fils de Dieu lui dit : « Vous vous tairez, et vous cacherez mes merveilles jusqu'à ce que je parle par votre bouche ». Aussitôt elle devint muette, et fut ainsi débarrassée des questions continuelles qu'on lui adressait sur ses visions : elle parut dès lors plus que jamais unie à Dieu et dégagée des soucis de la terre. Mais ce n'était qu'une épreuve ; quelques mois après l'enfant Jésus lui apparut et lui annonça qu'il voulait

parler par sa bouche. Alors commencèrent de nombreux prodiges que le Saint-Esprit opérait en elle. Pendant ces ravissements, elle était sans force, de sorte qu'on était obligé de la coucher sur un lit. Mais l'éclat céleste qui brillait sur son visage indiquait d'une manière évidente que l'esprit de vérité habitait dans son âme. Ordinairement, après avoir passé une demi-heure dans l'immobilité la plus complète, elle commençait à parler ; mais sa voix, ses gestes animés prouvaient une fois de plus la réalité des merveilles dont elle entretenait ses auditeurs. Elle voyait Notre-Seigneur tantôt brillant de l'éclat dont il est revêtu dans le ciel, tantôt sous l'apparence ignominieuse de l'homme de douleurs. La sainte Vierge, les Apôtres et beaucoup d'autres saints venaient aussi s'entretenir avec elle et recevaient les prières qu'elle leur adressait pour ses religieuses ou pour d'autres personnes.

Lorsqu'elle avait passé quelque temps dans la prière, on pouvait remarquer, aux signes d'adoration qu'elle donnait, que Notre-Seigneur était près d'elle. Sa voix s'affaiblissait peu à peu pendant qu'elle priait pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire. Elle gardait ensuite le silence pendant quelques instants, puis le divin Sauveur parlait par sa bouche pendant trois ou quatre heures, sur l'Évangile ou sur les mystères du jour ; il donnait ensuite sa bénédiction aux personnes qui l'écoutaient. Lorsque Jeanne revenait à elle, elle ignorait tout ce qui s'était passé. Elle retombait souvent dans le ravissement à la simple vue de Jésus souffrant, ou bien lorsqu'elle entendait prononcer son nom ; mais elle ne parlait pas toujours pendant ses extases ; c'était selon le bon plaisir de Dieu.

Le bruit de ces merveilles se répandit dans toute l'Espagne, et des hommes de tout rang vinrent la visiter et l'entendre. Charles-Quint lui-même la vit et la consulta. Chacun des visiteurs était surpris d'admiration, parce qu'elle parlait à chacun selon l'état intérieur de son âme. A celui-ci elle adressait des reproches, à celui-là des encouragements ; elle parlait quelquefois en son nom, quelquefois au nom des trois divines personnes ; tantôt elle adressait à Dieu diverses demandes, tantôt elle expliquait les passages les plus obscurs des saintes Ecritures selon la capacité de ses auditeurs. Quand elle sortait de ces ravissements, son visage demeurait radieux et une odeur céleste s'échappait de ses vêtements, comme une preuve convaincante de la réalité de ces apparitions.

On venait aussi la visiter par curiosité, ou bien avec un esprit sceptique et incrédule ; mais Dieu confondait ces âmes orgueilleuses par une parole et leur reprochait de vouloir sonder avec leur chétive intelligence les merveilles du Créateur, comme si celui qui a parlé par la bouche des prophètes ne pouvait se servir d'une pauvre femme. Un inquisiteur, habitué à voir des supercheries dans les révélations de religieuses, vint l'entendre caché sous un déguisement. Mais dès que Jeanne eut commencé à parler, il tomba à genoux et l'écouta en pleurant ; puis quand elle se tut, il demanda pardon de son incrédulité. On l'éprouva de toutes manières, sans rien trouver qui justifiât les appréhensions des incrédules. Cependant la provinciale, craignant quelque fourberie, fit défendre à Jeanne par l'abbesse de parler en public pendant ses révélations et ordonna de l'enfermer dans sa

cellule quand elle serait en extase. Malgré le mécontentement de la foule, cet ordre fut exécuté. Mais Dieu fit servir cette défense à sa gloire. Jeanne ne pouvant plus se faire entendre des hommes, se vit entourée d'oiseaux qui prêtaient une oreille attentive à ses paroles et qui s'éloignaient lorsqu'elle avait cessé de parler. La provinciale, ayant appris ce nouveau prodige, leva sa défense et l'humble religieuse put reprendre ses instructions extatiques.

Dans ces entretiens elle parlait avec une rare perfection le latin, le français, le basque et l'arabe, selon la langue des personnes qui venaient la consulter. Tandis que la provinciale hésitait à lui confier la direction du couvent en qualité d'abbesse, Dieu lui dit par la bouche de Jeanne en langue basque : « Ne craignez point la jeunesse dans ceux en qui vous voyez de la perfection et de la prudence ».

L'évêque d'Avila, François Ruyz, avait obtenu deux mauresques du cardinal Ximenès à son retour d'Afrique, et les avait données comme esclaves au couvent de Cubas. L'une était déjà d'un âge mûr ; l'autre n'avait que quatorze ans ; mais elles étaient tellement zélées pour leur fausse religion, qu'à la seule pensée de se convertir elles entraient en fureur et se déchiraient le visage. Les religieuses les firent assister aux instructions de Jeanne, espérant que Dieu changerait leurs dispositions par le moyen de son humble servante. Et en effet celle-ci se mit à leur parler en arabe avec tant de force, qu'elles demandèrent aussitôt le baptême. On le leur accorda quand elles furent suffisamment instruites, et elles continuèrent de servir le Seigneur jusqu'à la mort.

Les prédications de Jeanne durèrent treize ans, et pendant tout ce temps le couvent fut assiégé par une foule avide d'entendre les paroles de la sagesse divine ; mais, afin que ces renseignements ne fussent point oubliés, Dieu apprit à lire et à écrire à une religieuse nommée Marie Evangélista, qui vint à toutes les instructions et écrivit soixante et onze discours qui remplissent sept cent trente-trois pages. Le Seigneur l'avait douée d'une mémoire si heureuse, qu'elle retenait des sermons entiers, bien qu'ils fussent remplis des choses les plus ardues sur la sainte Ecriture et la théologie. Assurément, sans un secours surnaturel, il était impossible qu'une religieuse écrivît si promptement et avec tant de précision sur des sujets aussi variés. Ce livre a été examiné par un inquisiteur qui n'a rien trouvé de contraire aux enseignements de la foi. Les hommes les plus remarquables de l'Ordre l'estiment beaucoup ; François de Torrès, célèbre prédicateur en Espagne, et le vénérable frère Julien de Saint-Augustin, dont nous avons donné la vie le 8 avril, disaient que ce livre aurait dû être écrit en lettres d'or. Les religieuses du monastère de Cubas le conservent avec une grande vénération.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Piété de Jeanne envers le très-saint Sacrement, la croix et la sainte Vierge.

Les douceurs célestes que goûtait l'heureuse vierge dans la réception du très-saint Sacrement, inondaient tellement son âme, qu'elle désirait à chaque instant le recevoir, et pour s'y préparer elle redoublait de vigilance

et d'attention dans ses prières. Cependant, malgré la pureté de son âme, elle s'estimait très-indigne de cette nourriture divine et se contentait des permissions que lui accordait son confesseur. Mais sa vie semblait être une communion spirituelle permanente, et le Seigneur lui montrait par des grâces nombreuses combien ce mode d'union lui est agréable. Aussi, dans l'excès de sa joie, elle s'écriait souvent : « Mon Dieu, quelle excellente
« manière de vous recevoir ! je puis donc m'unir à vous
« sans témoin et sans devoir de reconnaissance à d'autres
« qu'à vous, ô mon Sauveur. Si un ardent désir de man-
« ger votre chair sacrée procure des grâces si abon-
« dantes, quels effets produira la participation réelle à
« votre très-saint Sacrement, dans lequel on goûte à sa
« source vos célestes douceurs ». La piété de Jeanne pour la sainte Eucharistie fut honorée de plusieurs prodiges.

Quand Jeanne était à la cuisine et qu'elle entendait sonner la clochette avant la consécration, elle se jetait à genoux pour prier, et voyait la sainte hostie dans les mains du prêtre, quoiqu'elle en fût séparée par quatre ou cinq murs. Un jour de Pâques, retenue par la maladie dans sa chambre, lorsque le son des cloches lui fit connaître qu'on chantait le *Gloria in excelsis*, elle vit et entendit alors tout ce qui se passait au chœur ; un peu après, elle aperçut Notre-Seigneur sortant du tombeau et entouré d'une foule d'Anges qui venaient saluer leur Roi vainqueur de la mort. Souvent, lorsque l'obéissance l'empêchait de se rendre au chœur, elle entendait tout ce que ses sœurs chantaient, comme si elle eût été au milieu d'elles.

Un jour qu'elle se confessait pendant la grand'messe, son confesseur la renvoya au chœur lorsque le moment de la consécration approcha : il était trop tard ; Jeanne arriva devant le portail de l'église lorsque la clochette se fit entendre. Elle tomba aussitôt à genoux pour adorer Notre-Seigneur. Mais le mur qui lui cachait la sainte hostie s'entr'ouvrit, et elle put l'apercevoir comme si elle eût été dans l'intérieur de la chapelle. Il se referma ensuite après la consécration. Pour conserver le souvenir de ce prodige, Dieu permit qu'une des pierres du mur restât complètement blanche et marquée d'une croix. On la conserve avec respect, et Philippe III, qui vint visiter le couvent en 1615 avec ses enfants, la fit apporter devant lui pour la vénérer.

Jeanne recommandait à la messe une sœur qui désirait communier encore une fois avant de mourir. Notre-Seigneur lui dit, au moment de la consécration, qu'il la protégerait lui-même, mais qu'elle n'avait pas besoin de le recevoir de nouveau, parce qu'elle était munie de tous les Sacrements. Cette religieuse apprit avec joie cette réponse et s'endormit dans le Seigneur. Quelques jours après, elle apparut à Jeanne dans tout l'éclat de sa beauté nouvelle, une couronne de diamants sur la tête, et lui dit qu'elle était richement récompensée d'avoir cédé depuis longtemps une rente à son couvent ; puis, après avoir répété avec force ces paroles : « Au ciel ! au ciel ! » elle disparut.

Une religieuse, qui était venue un matin dans sa cellule pour lui demander un service, la trouva prosternée devant un petit coffret garni de verdure. Jeanne lui fit connaître qu'il renfermait une hostie recueillie dans la

bouche d'un chrétien mort après avoir communiqué indignement, et que les Anges la lui avaient apportée pour qu'elle la consommât, en la priant d'offrir cette communion pour une âme du purgatoire qui devait être délivrée par son intercession.

La dévotion de Jeanne pour le saint Sacrement fut récompensée par un grand nombre d'autres faveurs ; mais sa piété s'étendait à tout. La croix était aussi l'objet de sa vénération, et nous pouvons dire d'elle ce que saint Grégoire de Nazianze dit de saint Basile : « Toute sa fortune consistait à ne posséder que la croix ». Elle était vraiment fille de la croix ; cet arbre de vie faisait tout son bonheur, et sa plus douce consolation était d'en cueillir les fruits. Chaque jour de la semaine, elle voyait l'arbre du salut chargé de fleurs et de fruits, dont les formes et les couleurs variées avaient des significations diverses. Le dimanche, elles représentaient les trois personnes divines avec leur unité substantielle ; le lundi, la Conception immaculée et la pureté virginale de Marie ; le mardi, l'éloquence et le courage des Apôtres qui avaient élevé dans le monde entier l'étendard du salut ; le mercredi, la force et la constance des martyrs qui rappelaient par leurs tourments la passion du divin Sauveur ; le jeudi, les vertus des confesseurs qui avaient trouvé dans ses souffrances des échelons pour monter au ciel ; le vendredi, les lumières et la science des docteurs qui avaient fait briller sur les hommes la gloire de la croix ; le samedi, le dévouement des vierges qui avaient triomphé par la croix du démon, du monde et de la nature déchue. Des Anges nombreux se pressaient autour du bois sacré et ramenaient avec eux les âmes

qu'ils venaient d'arracher aux flammes du purgatoire par l'intercession des saints. Ces révélations enflammaient Jeanne des ardeurs d'une tendre piété pour la passion de Notre-Seigneur. Aussi exhortait-elle souvent ses religieuses à une dévotion qui devrait être commune à tous les chrétiens et qui est plus agréable à Dieu et plus utile aux âmes que toutes les autres œuvres de piété.

La dévotion de Jeanne pour Notre-Seigneur crucifié lui mérita une grande faveur. Le Vendredi saint de l'année 1524, elle fut ravie en extase et resta pendant longtemps les bras en croix, et froide comme un marbre. Le divin Maître lui apparut alors et lui fit sentir une partie de ses souffrances avec tant de force qu'elle revint à elle-même. Elle se rendit alors au chœur en s'appuyant à la muraille, parce qu'elle était trop faible pour marcher seule. Les religieuses, apercevant des traces de sang, l'examinèrent avec soin et découvrirent sur ses pieds et ses mains des traces sanglantes d'où s'échappait une odeur très-agréable. La violence des douleurs qu'elle ressentait fut telle qu'on dut la porter sur son lit, et là elle fut obligée de reconnaître ce qui était arrivé. La fièvre brûlante qui consumait ses pieds et ses mains ne lui laissait aucun repos, et les linges mouillés qu'on appliquait sans cesse sur ses membres souffrants se séchaient presque aussitôt. Ces stigmates furent visibles depuis ce jour jusqu'à l'Ascension, et une foule nombreuse vint visiter Jeanne dans cet état. L'humble fille de Saint-François pria Notre-Seigneur de la délivrer de ces visites continuelles ; enfin ses prières furent exaucées, et le divin Crucifié lui dit dans une extase : « Puisque
« vous ne voulez pas accepter mes roses, je vous don-

« n'eraient mes épines qui vous feront encore plus souffrir ». Dès ce jour les stigmates disparurent ; mais peu après, Jeanne eut à supporter des maladies et des persécutions violentes qui en firent une image vivante du Sauveur souffrant, comme nous le raconterons plus tard.

Jeanne était née par l'intercession de la sainte Vierge, pour être un miroir de la perfection chrétienne, et pour rendre le couvent de Cubas à sa ferveur primitive. Aussi, pleinement convaincue des vues que Dieu avait sur elle, la pieuse servante de Marie s'efforçait de témoigner à sa protectrice une reconnaissance d'autant plus vive qu'elle en recevait chaque jour des bienfaits plus grands. Lorsqu'elle trouva l'enfant Jésus dans la tour du monastère, alors qu'elle était portière du couvent, elle lui demanda la permission de l'embrasser. Mais la sainte Vierge lui apparut, et prenant le divin enfant dans ses bras, elle s'envola vers le ciel entourée d'une grande multitude d'AnGES. Confuse de cette privation, Jeanne se plaignit à Marie et lui fit connaître son désir. Elle entendit alors la voix de la sainte Vierge qui lui disait : « Ma fille, allez dans la cour, et vous nous y trouverez ». Jeanne s'y rendit aussitôt, et aperçut Marie et son Fils entourés d'AnGES qui chantaient leur gloire. Elle était tellement hors d'elle-même, qu'elle n'entendit point la cloche qui par trois fois l'appelait à la porte du couvent. « Allez, ma fille », lui dit la Mère de Dieu, « allez où vous appelez l'obéissance ». Jeanne quitta ainsi Dieu pour Dieu, et quand elle eut satisfait au devoir de sa charge, elle revint avec empressement au lieu où elle avait laissé l'apparition. Mais quelques religieuses ayant remarqué

un éclat extraordinaire dans son regard, la suivirent secrètement et l'entendirent s'écrier : « O grande Reine
« du ciel, vous montrez bien à une pauvre pécheresse
« que vous êtes la Mère de miséricorde, puisque vous avez
« bien voulu m'attendre avec votre cher Fils ». Marie
répondit : « Ma fille, vous nous avez retrouvés, parce
« que vous nous aviez quitté par obéissance. C'est pour
« le même motif que Jésus est descendu du ciel, et qu'il
« est monté sur une croix. Une âme soumise gagne
« le cœur de Dieu, et se rend capable de toutes sortes
« de grâces et de faveurs ». Ces paroles furent enten-
dus des autres religieuses, de sorte que Jeanne ne put
cacher la vision dont elle avait été honorée.

Un jour qu'elle repassait dans sa mémoire les joies de cette apparition céleste, elle vit tout à coup la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras ; et comme elle pria Marie de le lui confier pendant quelques instants, la Mère de Dieu la regarda d'un air sévère et la blâma d'avoir osé, malgré ses imperfections, formuler une telle demande. Confuse et humiliée, Jeanne demanda pardon de sa témérité ; mais le divin Jésus, tendant ses petites mains vers l'épouse qu'il s'était choisie, parut vouloir s'élancer dans ses bras. L'heureuse vierge reçut ce précieux trésor sur son scapulaire, pendant que Marie lui disait : « Recevez, ma fille, le fruit béni de mes
« entrailles, et possédez Celui qui est la splendeur du
« Père éternel et la gloire des saints. Souvenez-vous de
« ce qu'il a fait et souffert pour vous ». Jeanne demeura plusieurs jours dans l'enivrement que lui avait causé cette faveur céleste.

On conservait pieusement, au monastère de Sainte-

Croix, un vieux tableau qui représentait l'Assomption, et devant lequel de nombreux prodiges s'étaient opérés. Les couleurs ayant été effacées par le temps, les religieuses le firent réparer et le placèrent sur un autel, dans la cellule de leur abbesse. La nuit suivante, Jeanne vit la sainte Vierge et lui demanda de vouloir bien honorer encore ce tableau par des miracles ; mais la Mère de Dieu répondit que son Fils s'y opposait parce que cette image n'était plus bénie, vu le changement qu'on lui avait fait subir. Alors l'enfant Jésus descendit du ciel et bénit ce tableau de sa propre main. On le garde encore aujourd'hui, et chaque année on le porte en procession au milieu d'un grand concours de fidèles. Le jour de l'Épiphanie Jeanne eut une longue extase pendant laquelle la sainte Vierge lui apparut, assise sur un trône d'une merveilleuse beauté ; devant elle, l'enfant Jésus reposait dans une crèche, entouré d'Anges qui attendaient les rois de l'Orient. Marie invita Jeanne à s'approcher et à offrir ses hommages à la Majesté divine cachée sous les dehors de l'humanité ; en même temps elle ordonnait à toutes les religieuses de venir lui rendre compte des difficultés qu'elles commençaient à lui susciter. Mais l'humble abbesse les excusa toutes, à la satisfaction de la sainte Vierge, qui fortifia de nouveau sa servante et l'affermir dans le projet de réformer son monastère.

Les neuf premiers jours du mois de mars, on célèbre chaque année, dans le couvent de Cubas, neuf apparitions de la sainte Vierge à Jeanne. Pendant ces neuf jours, celle-ci voyait entrer Marie dans le monastère avec les âmes des religieuses qui s'y étaient sanctifiées, des bienfaiteurs du couvent et des fidèles qui avaient assisté à ses

fêtes. La sainte Vierge bénissait le cloître et les cellules ; puis les Anges plaçaient des couronnes de roses sur la tête de celles qui faisaient paraître la plus grande perfection. Le dernier jour, pendant que la procession s'approchait de Cubas avec le tableau miraculeux, Jeanne vit Notre-Dame s'envoler dans les airs, suivre le cortège et disparaître après avoir donné une dernière fois sa bénédiction. D'autres religieuses furent également témoins de ce prodige, et Jeanne, pénétrée de reconnaissance, disait que les hommes se traînaient à genoux dans cette église, s'ils savaient combien Dieu est porté à y accorder ses grâces par l'intercession de Marie.

Jeanne apprit encore dans ses révélations que la sainte Vierge avait vu clairement l'essence divine, que, par sa soumission à la volonté de Dieu, elle avait acquis plus de mérites que tous les Anges par leur obéissance, et que tous les saints par leurs vertus, qu'elle avait joui de sa raison dès le premier instant de sa conception, qu'elle avait été favorisée la première d'une apparition de Notre-Seigneur ressuscité, parce qu'elle avait souffert des tourments de son Fils plus qu'aucune créature, et parce que sa confiance dans la résurrection avait été inébranlable. C'était surtout le jour de l'Immaculée Conception, que Jeanne jouissait des faveurs de Marie. Elle passait ce jour dans les transports les plus vifs, et la joie de son cœur s'échappait au dehors par des paroles brûlantes de dévotion envers la Mère de Dieu. Sa confiance en elle augmentait de jour en jour, et les grâces qu'elle en obtint sont une preuve nouvelle de cette vérité proclamée par saint Bernard : « C'est la volonté de Dieu « que nous obtenions tout par Marie ».

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Amour de Jeanne pour les âmes du purgatoire.

Parmi les vertus de cette vertueuse servante du Seigneur, nous devons mentionner sa compassion pour les âmes du purgatoire, et le soin qu'elle avait de les soulager et de les délivrer par ses prières. Déjà, dans les apparitions dont elle avait été favorisée, elle avait vu les Anges leur porter secours, et cette vue avait beaucoup augmenté sa charité pour ces saintes âmes. Son Ange gardien la transporta un jour dans ce séjour de supplices et lui montra de quels tourments sont punies les fautes légères. Aussi exhortait-elle fréquemment ses religieuses à racheter les péchés de ces infortunées par leurs mortifications et leurs bonnes œuvres. Elle leur disait souvent : « O mes filles, comme vous trembleriez, quand vous tombez dans ces imperfections qui vous échappent chaque jour, si vous connaissiez les rigueurs de la justice divine et si vous compreniez avec quelle sévérité les âmes du purgatoire doivent payer leurs fautes dans ce lieu de souffrances indicibles ! »

Le séraphin qui était chargé d'elle, la conduisit un jour dans un lieu rempli d'abîmes profonds d'où s'élevait une fumée très-épaisse et mêlée à des flammes. Elle entendit alors des cris, des plaintes et des gémissements épouvantables, et des voix qui demandaient miséricorde au ciel et secours à la terre. Son effroi fut tel qu'elle serait morte de frayeur si son gardien ne l'eût fortifiée. Une fois, vers minuit, pendant qu'elle se rendait à matines, elle enten-

dit un grand cri comme celui d'une personne qui souffre beaucoup ; peu après elle vit une âme du purgatoire qui la pria d'écrire à une dame afin de lui demander des messes pour sa délivrance ; en même temps l'âme de son frère, mort comme elle, la pria d'adresser la même requête à sa mère. Cette dame répondit à Jeanne qu'elle ne croyait pas à ces visions, et qu'elle ne dépenserait rien ni en messes ni en aumônes. Elle mourut bientôt à son tour, et Jeanne la vit cruellement punie de son insensibilité. Puis, comme elle n'avait pas écrit à la mère du jeune seigneur, parce qu'elle craignait un refus semblable au premier, l'âme de celui-ci vint lui en faire de graves reproches et la menaça des châtimens de Dieu si elle ne faisait aussitôt la commission dont il l'avait chargée. En même temps il la fit entrer dans sa cellule et plaça la main sur sa coiffure qui, en un instant, fut réduite en cendres. Jeanne en ressentit une peine très-vive et se hâta d'écrire à la mère de ce gentilhomme, qui fit acquitter des messes à son intention.

Jeanne exhortait vivement ses religieuses à s'accuser humblement au chapitre de toutes leurs fautes, afin de ne pas avoir à les confesser dans l'autre vie ; car elle avait vu dans le purgatoire un grand nombre d'âmes pour lesquelles cet aveu était insupportable. L'âme d'une dame de Tolède la pria de demander à une religieuse de son monastère de vouloir bien lui payer en prières et en bonnes œuvres les services qu'elle lui avait rendus pendant qu'elle était dans le monde ; cette religieuse ne pouvant douter de la vérité de cette révélation, parce qu'elle seule savait avec sa sœur ce que cette dame avait fait pour elle, s'empressa d'accéder à sa demande et s'efforça de la sou-

lager par ses mortifications et ses prières. Une année, le jour des Rameaux, Jeanne se vit transportée en esprit aux saints lieux, et là elle vit un grand nombre d'Anges qui baisaient avec respect la trace des pas du Sauveur. Avec eux s'avançaient une foule d'âmes qui donnaient les mêmes témoignages de respect, parce qu'elles devaient être délivrées ce jour-là. Parmi elles se trouvait celle d'une femme du monde qu'elle avait connue, et dont les habits étaient en lambeaux. Cette âme lui apprit qu'elle expiait ainsi la légèreté de ses conversations, ses paroles blessantes qui nuisaient à la réputation du prochain, sa vanité et son goût pour la parure, le théâtre, les promenades et d'autres pertes de temps, et que si elle avait encore des chaussures, c'était parce qu'elle en avait souvent donné aux pauvres sur la terre. « O combien », s'écriait-elle, « les jugements de Dieu diffèrent de ceux des hommes ! »

Dès que l'amour de Jeanne pour les âmes du purgatoire fut connu, on vint de toutes parts recommander à ses prières des parents défunts. Un jour une femme lui ayant demandé de lui faire connaître l'état de son père, la pieuse abbesse interrogea son Ange gardien, et apprit de lui que cet homme était retenu en purgatoire pour avoir commis de graves négligences dans l'accomplissement de ses devoirs. Sa fille profita d'un jubilé pour lui appliquer l'indulgence plénière qu'elle avait gagnée ; mais cette faveur ne lui profita pas, car Dieu l'accorda au père de cet homme qui était resté depuis longtemps en purgatoire, parce que son fils avait négligé de faire acquitter des messes que son père avait demandées par testament. « Malheur », ajoutait l'Ange gardien de notre

sainte, « malheur aux enfants qui n'ont pas soin de prier
« pour l'âme de leurs parents et qui dépensent leurs
« biens en vanités et en prodigalités ! Le même châti-
« ment attend ceux qui n'exécutent pas les dernières
« volontés de leur père, principalement celles qui regar-
« dent les bonnes œuvres ».

Une personne qui avait causé beaucoup d'ennui à ses inférieurs, vint à mourir, et Jeanne désirant connaître l'état de son âme, interrogea son bon Ange sur ce sujet. Celui-ci répondit que Dieu ne voulait pas le lui faire savoir, mais qu'elle devait néanmoins prier pour elle, parce que ses prières seraient du moins utiles à d'autres âmes, si elles ne servaient pas à celle-là. La pieuse abbesse fut effrayée de cette réponse ; cependant elle fut docile à l'avis qui lui était donné. Quelque temps après, un grand bruit se fit entendre pendant la nuit, et un monstre effrayant parut devant elle : il ressemblait à un lion et jetait des flammes par la bouche et les yeux. C'était l'âme de ce malheureux, qui portait sur elle les âmes de ceux qu'il avait fait souffrir par son caractère ; il souffrait horriblement. Notre sainte, ignorant si elle était en purgatoire, lui ordonna au nom de Dieu de lui dire qui elle était. « Ceci est mon héritage », répondit l'apparition, et elle disparut. Jeanne conçut néanmoins quelque espoir, et redoubla pour elle ses prières et ses austérités, pensant que Dieu lui ferait miséricorde à cause de la dévotion que cette personne avait eue pour quelques saints. Elle lui apparut de nouveau, sous la figure d'un taureau qui portait entre ses cornes l'image de ces saints, avec une croix sur le devant de la tête : « Je suis », dit-elle, « l'âme
« pour laquelle vous avez tant prié et souffert. Grâce à

« vos mérites et à ces célestes protecteurs, le Seigneur « m'a fait miséricorde ». Cependant, elle n'avait pas encore achevé de satisfaire à la justice divine, et ce ne fut que longtemps après qu'elle revint remercier sa bienfaitrice.

Ces révélations inspirèrent à Jeanne la pensée de demander à Dieu autant de souffrances qu'elle pourrait en supporter, pour la délivrance de ces âmes. Cette prière fut agréable à Notre-Seigneur ; car il lui apparut avec un visage souriant, et lui dit : « Ma fille, il vous en « coûtera beaucoup de payer pour les autres ; car sans « ma protection, vous succomberiez bientôt. Cependant, « préparez-vous au combat et soyez assurée que je ne vous « abandonnerai pas ». Peu après, elle ressentit de violentes douleurs dans tout son corps ; c'était tantôt une fièvre brûlante dont rien ne pouvait éteindre les ardeurs, tantôt un froid glacial que le feu le plus intense ne parvenait pas à combattre ; tous ses membres et ses articulations étaient brisés, et elle ressentait de si violentes douleurs à la tête, que souvent elle ne pouvait prendre d'autre nourriture qu'un peu d'eau. Au milieu de ces tortures, sa plus grande consolation était d'entendre une lecture pieuse, principalement sur les souffrances du divin Sauveur, dont l'exemple la fortifiait et la portait à désirer des peines encore plus grandes pour le salut du prochain. Quelquefois, cependant, ces tourments étaient suspendus par des révélations et des faveurs célestes.

Un jour, d'après l'avis de son Ange gardien, elle fit placer sur son corps glacé une pierre énorme qu'on avait fait chauffer. Tout à coup elle entendit sortir de cette pierre une voix qui lui disait : « Je suis l'âme d'un pé-

« cheur qui depuis de longues années fais ici mon purgatoire ; en offrant pour moi quelques-unes de vos souffrances, vous pouvez me délivrer de cette prison où je suis enfermée par la justice de Dieu ». Jeanne fut très-surprise de ces paroles et promit de la soulager. Elle apprit ensuite de son Ange gardien que le Seigneur condamne quelquefois certaines âmes, dont les dettes ne sont pas très-grandes, à s'acquitter de la sorte envers lui, sans passer par les flammes du purgatoire, mais en souffrant des peines plus légères, comme le froid, la tristesse, l'ennui, selon qu'elles l'ont mérité. Nous trouvons le même enseignement dans les écrits des saints Pères et dans l'histoire ecclésiastique ; c'est aussi le sentiment des théologiens.

Quoique de nombreux visiteurs vinssent lui recommander les âmes de leurs amis, notre digne religieuse consacrait principalement ses prières à ceux qui sont surpris par une mort subite, sans avoir pu se préparer au jugement de Dieu. Quelques-unes de ces âmes qui avaient passé jusqu'à cinq cents ans dans les flammes du purgatoire, lui durent leur délivrance et vinrent la remercier de les avoir soulagées.

Jeanne, ayant appris de son Ange gardien que certaines âmes faisaient leur purgatoire en différents endroits, le pria de demander à Dieu que celles qui invoquaient son secours fussent placées au milieu des fleurs dont les religieuses ornaient sa cellule, afin que, les ayant sous les yeux, elle priât plus ardemment pour leur soulagement. L'Ange du Seigneur lui répondit que ce changement n'adoucirait pas leurs souffrances, mais que cependant il appuierait sa demande, parce qu'elle procédait d'un

ardent amour pour le prochain. Sa prière fut exaucée, et dès ce jour elle vit au milieu de ses fleurs un grand nombre d'âmes qui achevaient de se purifier de leurs fautes. Elle s'entretenait avec elles et leur témoignait la plus tendre compassion. Les religieuses du couvent la surprirent un jour qu'elle chantait avec elles, et elles remarquèrent avec étonnement que ces fleurs s'inclinaient au *Gloria Patri*. La pieuse abbesse se vit obligée de leur expliquer cette merveille, et elle profita de cette circonstance pour leur apprendre quelques-uns des secrets qu'elle avait reçus de Dieu dans ses visions sur l'état de ces pauvres âmes. A partir de cette époque, les religieuses ornèrent sa cellule d'un plus grand nombre de fleurs, et lorsqu'elles étaient fanées, elles les conservaient précieusement parce qu'elles répandaient une très-suave odeur. Un jour une sœur enleva une tige de basilic desséchée qu'elle remplaça par d'autres fleurs; Jeanne la pria de la rapporter dans sa cellule et la plaça dans un vase qu'elle tint pendant quelque temps dans ses mains. Cette plante aride reprit bientôt une vie nouvelle et donna des feuilles et des fleurs. C'est ainsi que souvent Dieu lui faisait connaître la délivrance des âmes qui avaient recours à ses prières. Le jour de la fête de saint Michel, elle vit en esprit les Anges se réunir autour de leur chef et descendre dans le purgatoire, d'où ils ramenèrent une foule d'âmes qu'ils en avaient arrachées malgré l'opposition et les hurlements des démons. Dans une révélation qu'elle eut le Vendredi saint, elle vit saint Jean, Marie-Madeleine, Lazare, Marthe et Marcelle à genoux devant la croix et demandant à Dieu de vouloir bien délivrer ses serviteurs, au nom des souffrances

du divin Sauveur et des peines qu'ils avaient eux-mêmes endurées par amour pour lui. Notre-Seigneur se joignit à eux, puis ils descendirent ensemble dans le purgatoire et en ramenèrent un grand nombre d'âmes affligées.

C'est ainsi que Dieu montrait à sa servante la vérité de ces paroles de l'Écriture : « C'est une sainte et salutaire « pensée de prier pour les défunts, afin qu'ils soient dé- « livrés de leurs péchés ».

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Prophéties et miracles de Jeanne.

Les relations de Jeanne avec le ciel la mirent souvent à même de connaître les choses secrètes et l'avenir. Les religieuses savaient qu'elles ne pouvaient rien cacher à leur abbesse ; car elle était informée, par Dieu et son Ange gardien, de tout ce qui se passait dans le cloître. Elle les appelait souvent chez elle pour les réprimander des fautes que le Seigneur connaissait seul. Quand une observation devait tourner au bien de la communauté, elle réunissait ses sœurs en chapitre, et, par les avis qu'elle leur donnait, elle leur montrait clairement qu'il ne fallait pas chercher à se dérober à ses regards, parce que le Seigneur lui révélait tout. Aussi le monastère brillait-il par l'observation exacte de la règle. S'il arrivait que Jeanne blessât quelques coupables par ses reproches, elle savait les adoucir par son humilité et sa bonté. Un jour, une religieuse fortement tentée vint implorer son secours ; des esprits infernaux l'entouraient,

et la tourmentaient cruellement à coups de chaînes de fer. La pieuse abbesse apprit dans cette circonstance que le Seigneur emploie toutes sortes de moyens pour conserver les âmes dans l'état de grâce ; les unes s'attachent à lui par des consolations et des douceurs, les autres sont retenues à son service par les souffrances et les persécutions. Une sœur, chargée du soin des malades, vint demander à la sainte abbesse d'en être déchargée afin de servir Dieu avec plus de tranquillité ; mais Jeanne ne voulut point la priver des mérites qu'elle gagnait en remplissant cette fonction de charité. Consolée par ces paroles, la religieuse se retira ; mais le démon redoublant ses efforts, elle revint de nouveau formuler sa demande. L'abbesse n'y consentit point et promit de lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour les malades ; cependant, les inquiétudes de cette pauvre sœur augmentaient, et déjà elle ne voulait plus obéir. Jeanne se rendit alors à l'infirmerie, et annonça qu'elle venait plutôt pour servir les malades que pour les visiter. L'infirmière confuse tomba à genoux devant elle et apprit de sa bouche qu'elle était tombée dans un péché mortel par sa désobéissance, ainsi que Dieu le lui avait révélé ; mais que le Seigneur ne voulait point la débarrasser de son emploi. Elle reconnut aussitôt sa faute, s'humilia et reprit ses fonctions.

Un homme du monde, qui avait longtemps vécu dans la piété, tomba dans un piège que lui tendit le démon : il se figurait qu'il était un nouveau rédempteur. Il vint un jour rendre visite à Jeanne qui vit avec surprise un hideux chat noir autour de son cou ; une de ses griffes était placée sur la tête, et l'autre sur le cœur. Dans sa

folie, cependant, il aimait à réciter la Salutation angélique. Il commença cette prière aussitôt que Jeanne arriva ; le démon la quitta aussitôt ; puis, quand il eut achevé, il reprit sa place accoutumée. La sainte abbesse ne pouvait l'encourager dans son illusion ; elle l'exhorta donc à chasser de son esprit ces vaines pensées. Cet homme rebelle jusqu'alors écouta ses conseils et pleura amèrement sa faute. Aussitôt le démon s'enfuit et le laissa désormais en repos.

La pieuse servante de Dieu connaissait l'état intérieur des personnes qui l'approchaient, surtout quand elles étaient coupables de quelque péché contre la pureté ; une odeur infecte trahissait leur présence. Elle profitait de ces lumières surnaturelles pour exciter ces âmes à la vertu et les fortifier contre de nouvelles rechutes. Une personne lui demandait-elle le secours de ses prières, Dieu lui faisait sentir d'une manière très-vive ses besoins, afin que ses prières fussent plus ferventes. Quelquefois, lorsqu'on lui recommandait des malades, elle les engageait à recevoir les derniers Sacraments, afin de les avertir de leur mort prochaine. Elle guérit d'un signe de croix une petite fille de sept ans, malade depuis longtemps d'un mal inconnu, et que Jeanne reconnut être l'œuvre du démon.

Une dame de la cour de Charles-Quint, nommée Anne Manrique, avait souvent demandé les prières de Jeanne. Etant tombée dangereusement malade, elle envoya un messenger pour informer la pieuse abbesse de son état. Déjà on n'attendait plus que son dernier soupir, lorsque Jeanne lui apparut ; puis, après avoir légèrement touché le côté de la malade, elle disparut. Aussitôt cette dame

fut guérie. Elle demanda aux personnes qui l'avaient soignée pendant sa maladie, si elles n'avaient point vu Jeanne, et comme aucune d'elles ne l'avait aperçue, elle ne douta point que son apparition n'eût été miraculeuse. Elle lui écrivit alors une lettre de remerciements et la pria de ne point cacher ce qu'elle avait déjà fait connaître à toute la cour. L'humble religieuse attribua cette guérison aux prières de cette dame, et se garda bien d'en parler ; mais ses religieuses, soupçonnant quelque merveille secrète, la prièrent si instamment de leur révéler ce qui s'était passé, qu'elle fut obligée de se rendre à leurs désirs. Elle leur dit alors que son Ange gardien l'avait transportée au chevet de cette malade, et que sur son ordre elle avait fait sur elle un signe de croix ; elle ajouta ensuite que cette guérison était due à son bon Ange.

Elle exhorta longtemps une dame du monde à élever ses enfants dans la crainte et l'amour de Dieu ; mais cette mère de famille n'avait tenu aucun compte de ses conseils. Jeanne vit un jour l'âme d'un de ses enfants s'envoler vers le ciel : c'était une punition de Dieu, qui avait voulu châtier la mère en lui ravissant son fils, et sauver l'enfant avant qu'il fût corrompu par cette mauvaise éducation.

Le jour de la fête de sainte Madeleine, Jeanne fut transportée en esprit devant un échafaud sur lequel on exécutait un coupable, et vit l'âme de ce malheureux s'élancer directement vers le royaume céleste, où elle fut immédiatement reçue. La sainte abbesse en fut très-étonnée ; elle apprit de son Ange gardien que ce pécheur, surpris et traîné en prison après avoir commis un grand crime,

s'était repenti de ses fautes et les avait pleurées amèrement. Son juge, ne trouvant pas de preuves convaincantes pour établir sa culpabilité, voulait le délivrer. Mais ce criminel repentant ne voulut pas nier sa faute, afin de pouvoir expier, par une mort violente, les péchés de sa vie passée. C'est pour cela que le Seigneur l'avait accueilli avec une bonté paternelle. Jeanne reçut l'ordre de faire connaître cette révélation, afin d'engager les pécheurs à ne jamais désespérer de leur salut ni de la miséricorde divine.

Elle connut aussi par révélation le sort de son confesseur, qui mourut pendant qu'elle était abbesse. Il n'avait fait que traverser le purgatoire, et le bonheur dont il jouissait était immense : « Qu'il est bon », s'écriait-il, « le Seigneur qui récompense si généreusement ceux « qui le servent avec fidélité ! »

Dieu lui faisait connaître quelquefois les dangers que couraient les personnes qui lui étaient chères, afin qu'elle les secourût par ses prières. Un jour, le domestique du couvent, qui revenait à Cubas avec une voiture chargée de froment, traversait la rivière de Xarama ; mais les eaux étaient fortes, et le cheval s'écarta du gué. C'en était fait du domestique, il allait être englouti ; mais Jeanne l'apprit par le Seigneur lui-même, et elle le pria de le sauver. Aussitôt il fut transporté sur l'autre rive, et la sainte abbesse invitait ses religieuses à remercier Dieu de cette marque de protection. Une autre fois, ce même domestique ramenait une voiture chargée de chaux vive ; mais, pendant le voyage, il tomba de la pluie, et, la chaux s'échauffant, la voiture menaçait de s'enflammer. Jeanne le recommanda au même instant aux prières

de son couvent, et la chaux s'éteignit aussitôt. Elle assista de la même manière une de ses religieuses, nommée Antonia Rodriguez, qui, revenant d'Ocana, rencontra sur sa route un taureau furieux. Déjà celui-ci se préparait à l'enlever avec ses cornes ; Antonia se recommande à son abbesse, et l'animal sauvage tombe renversé devant elle.

On apporta un jour à Jeanne une petite fille morte d'une fluxion, et dont les parents pleuraient amèrement la perte. La pieuse abbesse la prit dans ses bras, lui fit toucher un crucifix de cuivre qu'elle portait toujours sur elle, et après quelques instants d'une prière fervente, elle la rendit pleine de vie à son père et à sa mère, au grand étonnement de plus de huit cents personnes. On conserve encore aujourd'hui, dans le chœur du couvent, le crucifix dont elle s'était servie en cette circonstance.

Le confesseur du monastère avait été renversé par un taureau furieux, et sali par sa bave vénéneuse. A la suite de cet accident, il était tombé gravement malade. Il fut guéri en mangeant d'un pain que Jeanne avait béni. Une religieuse, qui ressentait au bras une inflammation très-vive, en fut délivrée par ses prières ; une autre, souffrant d'un cancer, dut aussi sa guérison à son intercession. Une clarisse de Madrid, qui était venue à Cubas pour se recommander à ses prières, ressentit tout à coup un mal de tête si violent qu'elle se mit à crier comme une insensée ; un de ses yeux sortit de son orbite et tomba à terre ; Jeanne le ramassa, le remit à sa place et la renvoya complètement guérie.

Pendant une absence de l'empereur Charles-Quint, Dieu fit connaître à Jeanne que des séditeux avaient

formé le projet de ravager son couvent; la sainte abbesse réunit aussitôt ses religieuses et les fit mettre en prières en attendant le danger. Lorsqu'ils arrivèrent, ils furent surpris de voir le monastère entouré de soldats qu'ils prirent pour des troupes du roi, et ils s'enfuirent aussitôt. Ces soldats étaient des Anges que le Seigneur avait envoyés à la défense de ses religieuses.

Jeanne opéra encore beaucoup d'autres miracles que les historiens de sa vie ne nous ont pas conservés. Nous avons raconté ceux-ci comme une preuve de sa perfection et de sa sainteté.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Patience de Jeanne dans les maladies et les persécutions.

La croix est la pierre de touche de la vertu; aussi l'apôtre saint Paul place-t-il la patience comme un des caractères principaux de son apostolat, et il la met avant les miracles. Jeanne dut aussi éprouver l'or de sa vertu dans le creuset de ses souffrances. Déjà son Ange gardien lui avait fait connaître que ses prières étaient exaucées, et que le Seigneur voulait faire d'elle une martyre par les maladies et les peines intérieures que le Seigneur devait lui envoyer. Le combat contre la nature commença par de grandes craintes, et le Saint-Esprit parlant par sa bouche annonça que le Seigneur allait la priver des consolations célestes et la faire marcher dans la voie des épines et des croix. « Je veux montrer en vous », disait-il, « ce que peut souffrir la faiblesse humaine fortifiée par la grâce; votre corps sera un tableau vivant des supplices les plus variés, et votre âme deviendra un

« champ de bataille sur lequel les puissances de l'enfer
« se livreront de durs combats. C'est ainsi que vous mé-
« riterez la couronne que je réserve à ceux qui ont bien
« travaillé ».

Les religieuses du monastère entendirent ces paroles , mais elles ne les comprirent pas. Cependant, Jeanne ne tarda pas à être tourmentée par des souffrances horribles : ses bras étaient disloqués, tous ses membres rompus ; les douleurs devinrent si vives qu'elle ne pouvait s'empêcher de se plaindre et de pousser des gémissements ; ses jambes se rétrécirent et se courbèrent à un tel point qu'il lui fut impossible de les allonger ; il fallait la porter dans un fauteuil pour la changer. Ses mains s'enflèrent, et ses doigts devinrent d'une sensibilité si grande qu'elle ne pouvait porter aucune nourriture à sa bouche. C'était à la tête qu'elle ressentait les douleurs les plus cuisantes, et souvent même elle souffrait tellement, qu'elle ne pouvait prendre une simple goutte d'eau. Chacun de ses membres avait un supplice particulier ; la langue seule était libre, et elle s'en servait pour remercier Dieu et le prier d'augmenter sa patience. Quelquefois aussi la douleur était si vive qu'il lui était impossible de faire le moindre mouvement. Le seul signe de vie qu'elle donnait alors, était de lever les yeux vers le ciel. Elle éprouvait ces souffrances tous les quinze jours, quelquefois plus souvent, en sorte que les personnes de la maison n'y comprenaient rien et ne pouvaient trouver de remèdes à son état. Les douleurs d'entrailles et d'estomac qu'elle ressentait fréquemment étaient devenues plus insupportables que jamais ; une sueur froide se répandait sur tous ses membres, et on

était obligé de la changer de linge et de lit deux ou trois fois par jour. Ces maladies durèrent quatorze ans.

Vers le même temps, Dieu donna au prince des ténèbres une grande puissance sur son épouse privilégiée. Sa vie n'avait été jusque-là qu'un long combat contre eux ; mais à partir de cette époque, ils semblèrent se déchaîner contre elle avec une violence inaccoutumée, afin d'assouvir toute leur rage contre son corps souffrant. Souvent ils la tiraient de son lit et la flagellaient avec tant de violence qu'on voyait pendant longtemps les traces de leurs coups ; mais la pieuse servante de Dieu se raillait de leurs efforts en leur disant qu'ils l'aidaient à soumettre le corps à l'esprit. Un jour, elle vit le couvent rempli d'une foule de démons qui, sous la figure d'animaux immondes et effrayants, faisaient du monastère un véritable enfer. Pleine de dégoût pour ce spectacle, elle pria le Seigneur de les faire disparaître ; aussitôt son Ange gardien lui apparut avec saint Michel et un grand nombre d'esprits célestes, qui mirent en fuite les légions infernales. Mais comme elle les remerciait de sa délivrance, son libérateur lui dit que les démons ne viendraient pas en si grand nombre dans un couvent de la Mère de Dieu, si les infidélités de quelques religieuses ne les invitaient à y venir, et qu'il était inutile de les chasser, parce que leurs fautes les rappelaient pour faire de ce lieu, autrefois le rendez-vous de la cour céleste, un repaire d'animaux horribles. La sainte abbesse convoqua aussitôt ses sœurs, leur raconta en pleurant ce qu'elle avait vu, et les pria instamment de changer de vie ; elles promirent toutes d'y travailler, et les démons s'enfuirent.

Au milieu de toutes ces peines, le Seigneur venait quelquefois consoler et fortifier son épouse bien-aimée. Un jour qu'elle était plongée dans la tristesse, son Ange gardien lui apparut et lui fit connaître les leçons que le Fils de Dieu lui donnait à observer : un instant après, elle aperçut son divin Rédempteur assis sur un trône plein de majesté, entouré d'esprits célestes et jetant sur elle des regards pleins de bonté. Jeanne se plaignit alors de ne plus ressentir de consolations spirituelles. « Ma « fille », lui répondit le divin Sauveur, « n'en soyez pas « étonnée ; car vous avez pris pour fiancé celui que les « prophètes ont appelé l'homme de douleurs. Voulez- « vous me prouver que vous m'aimez, cherchez à devenir « semblable à moi, et prenez pour entrer dans ma gloire « la voie que j'ai suivie ». Et comme elle s'étonnait de rester dans une si grande aridité, malgré les témoignages de l'amour si ardent que lui prodiguait son Sauveur, celui-ci lui répondit « qu'il voulait ainsi éprouver « sa fidélité, et qu'elle devait chercher à faire ses délices « de son lit de souffrances plutôt que des consolations « célestes ». La pieuse abbesse fut grandement fortifiée par ces paroles. Le même jour Notre-Seigneur lui apparut encore, mais sans lui dire un mot : il montrait aux Anges avec quel soin les parents cherchent à laisser leurs biens à leurs enfants. « Combien plus », ajouta-t-il, « mon Père « s'efforcera-t-il de faire de ses élus les héritiers des « richesses éternelles. Mais les hommes sont trop inintel- « ligents ; bien qu'ils sachent que la souffrance est la « source du bonheur céleste, et qu'ils ne peuvent mois- « sonner dans la joie ce qu'ils n'ont pas semé dans les « larmes, cependant ils se plaignent quelquefois, lorsque

« mon Père met entre leurs mains le moyen de gagner
 « des biens infinis, au lieu d'être reconnaissants de ce
 « que, après une souffrance passagère, il leur permet
 « d'espérer une joie éternelle ». Jeanne fut tellement
 encouragée par cette révélation, qu'elle demandait sou-
 vent à Dieu de ne pas la priver de ses maladies.

Comme le fumier de Job, son lit était pour elle une chaire du haut de laquelle elle donnait des leçons de patience, d'humilité et de soumission à la volonté divine. Elle s'affligeait cependant encore souvent de ce qu'elle était privée des douceurs spirituelles, non par impatience, mais parce qu'elle craignait d'avoir éloigné d'elle le Seigneur par des péchés secrets. Son bon Ange lui apparut et lui apprit que telle était la conduite de Dieu envers ses plus chers amis. Quand les âmes sont encore jeunes dans la voie de la perfection, le Seigneur se plaît à les prévenir par sa bonté et par des consolations sensibles ; mais dès qu'elles sont plus avancées dans la vertu, il se cache souvent dans le but de les humilier et de les rendre plus ferventes. Elle devait donc se réjouir de ce que Dieu voulait bien la conduire par cette voie, et se montrer reconnaissante des nombreuses faveurs qu'il lui avait accordées quand elle ne les méritait pas, et de même qu'un orfèvre peut changer un vase d'honneur en un vase d'ignominie, ainsi le Seigneur voulait briser l'argile de son corps par la douleur, et en faire un vase de persécutions et de honte ; elle devait donc se préparer fortement à ces nouvelles épreuves.

Le jour de la Purification, elle vit dans un ravissement la joie des saints et des Anges, qui félicitaient Marie de s'être soumise à la loi. En même temps son Ange gardien

lui disait : « De même qu'aujourd'hui le vieillard Siméon
 « a prédit à notre Reine qu'un glaive de douleurs trans-
 « percerait son âme, et que son Fils serait l'objet de toutes
 « sortes d'outrages, ainsi vous aurez bientôt à supporter le
 « même sort, et alors vous chercherez votre consola-
 « tion dans les souffrances de votre Dieu et de sa sainte
 « Mère ». Une nuit, pendant qu'elle priait avec ferveur
 devant une image qui représentait l'agonie de Notre-
 Seigneur au jardin des Olives, le divin Jésus lui apparut :
 « Ma fille », lui dit-il, « j'ai pitié de vous ; mon Père veut
 « que le reste de votre vie se passe dans les tribulations
 « et les larmes, et de même que je n'ai pu, par ma tris-
 « tesse et ma sueur de sang, faire changer le décret
 « éternel de ma mort, ainsi vos souffrances passées ne
 « vous dispenseront pas de ce qui vous reste encore à
 « endurer. Préparez-vous donc, et prenez exemple sur
 « moi ; car ce que vous avez supporté est bien peu de chose
 « en comparaison de ce que vous aurez à souffrir. Invo-
 « quez l'assistance de votre patronne et particulièrement
 « de ma Mère ».

Peu après éclata la tempête annoncée. Jeanne montra en cette occasion la profondeur de son humilité ; car, selon la pensée de saint Augustin, il est facile de porter des habits en lambeaux, des cheveux en désordre, un voile devant les yeux ; mais la patience dans les mépris et les ignominies est le propre des âmes vraiment humbles.

Aussitôt qu'elle avait été élevée à la dignité d'abbesse, elle s'était efforcée de pourvoir son couvent de revenus nécessaires à son entretien, afin de prévenir les distractions et les ennuis que causait aux religieuses la

nécessité d'aller mendier dans les bourgs et les villages. Quand le cardinal Ximénès vint lui rendre visite, elle le pria de donner à son monastère la cure de Cubas et promit de pourvoir le curé de revenus convenables. Le cardinal accéda à sa demande, et quand il fut de retour à Madrid, il lui écrivit que, en vertu d'une autorisation du pape, il lui donnait, à elle et aux abbesses qui lui succéderaient, la cure qu'elle désirait, avec obligation pour elles de choisir un curé capable, qu'il munirait lui-même des pouvoirs spirituels nécessaires. En vertu de cette concession, Jeanne choisit son frère comme curé de Cubas. C'était un homme vertueux et instruit, dont le choix fut approuvé par l'archevêque. Tant que celui-ci vécut, personne n'osa réclamer contre cet ordre de choses ; car le cardinal aimait beaucoup ce couvent, et souvent même il lui envoyait des aumônes. Mais après sa mort quelques ecclésiastiques voulurent obtenir ce bénéfice pour eux-mêmes, et prétendirent qu'il ne convenait pas à des religieuses de nommer un curé. Jeanne fut très-affligée de ces contrariétés ; mais après avoir pris conseil de quelques hommes éclairés et prudents, et de son Ange gardien, qui lui conseillèrent de demander une bulle du pape qui confirmât la donation du cardinal, elle réunit les plus anciennes religieuses qui avaient autrefois signé avec elle la demande de cette concession, et, de concert avec elles, elle écrivit à Rome pour avoir cette bulle. Elle l'obtint enfin, moyennant quelques frais, et en vertu de ce titre le couvent demeura en possession de la cure.

Cette affaire, qu'elle avait conduite avec autant de prudence que de courage, et qui aurait dû lui mériter

la reconnaissance de toutes les religieuses, lui attira au contraire la haine de la sous-prieure. Celle-ci, qui avait ambitionné la charge d'abbesse, s'unit à quelques sœurs pour accuser leur sainte mère, devant la provinciale, d'avoir fait de grandes dépenses pour obtenir la bulle, afin de pourvoir son frère de la cure de Cubas. Cette accusation et d'autres calomnies jetées sur la digne servante de Dieu décidèrent la provinciale à se rendre au monastère de Sainte-Croix. Elle ordonna à Jeanne de comparaître devant elle et de rendre compte de sa conduite. La servante de Dieu ne dit pas un mot pour sa défense, remit la bulle à sa supérieure, et demanda, en pleurant, pardon de tout ce qu'elle avait mal fait par ignorance. Les bonnes religieuses qui n'avaient pas trempé dans le complot s'aperçurent bientôt que l'ambition l'emporterait sur l'innocence ; elles voulurent cependant protester contre ces calomnies et prièrent la provinciale de ne point ajouter foi à des accusations aussi fausses. Mais celle-ci était gagnée d'avance à la cause de l'injustice, elle priva Jeanne de sa charge et mit la sous-prieure à sa place. Malgré la honte qui en rejaillissait sur elle et le tort que ce changement devait causer au pays, où le nom de Jeanne était si avantageusement connu, l'humble religieuse se soumit et s'efforça de calmer l'irritation de ses amies, en disant qu'elle avait mérité une punition exemplaire et qu'elle était incapable de gouverner à cause de ses maladies continues. Elle témoigna le plus grand respect et une vive affection pour la nouvelle abbesse ; elle craignait surtout d'être chassée du couvent pour ses fautes ; mais son bon Ange la rassura en lui disant que si, dans l'exercice

de sa charge, elle n'avait pas toujours servi le Seigneur d'une manière parfaite, ses négligences étaient excusables; qu'elles ressemblaient à une paille légère que purifierait le feu de l'amour divin; qu'elle n'avait pas péché en demandant la bulle à Rome, mais qu'elle aurait dû, par prudence, obtenir la permission de sa provinciale. Jeanne lui confessa ensuite qu'elle avait été très-sensible aux reproches qu'on lui avait faits, et qu'elle craignait d'avoir offensé Dieu par orgueil. Mais l'Ange la rassura en lui disant que ce sentiment n'avait pas été trop vif, vu que Dieu lui-même nous ordonne d'avoir soin de notre nom, dont l'honneur est plus précieux que tous les trésors de la terre, et il l'exhorta à servir le Seigneur avec paix et tranquillité d'âme.

Bientôt on vit Dieu lui-même prendre soin de rétablir l'honneur de sa fidèle servante.

Peu après cette apparition, la nouvelle abbesse tomba gravement malade. La crainte du jugement qui l'attendait ne lui laissait aucun repos, et avant d'entrer à l'infirmerie, elle demanda pardon à Jeanne de l'avoir traitée si indignement. La pieuse servante de Dieu la remercia du bien qu'elle avait procuré à son âme, et promit de prier Dieu pour sa santé. Lorsque l'abbesse reçut les derniers Sacrements, elle engagea les religieuses à choisir de nouveau Jeanne pour abbesse. Celle-ci se fit porter à l'infirmerie pour consoler la malade, et comme elle lui demandait si elle mourrait, Jeanne lui répondit qu'elle l'engageait à se préparer de plus en plus à l'éternité. La nuit suivante, pendant les matines, Jeanne eut un long ravissement, après lequel elle exhorta l'abbesse à se soumettre à la volonté divine et à faire des actes d'hu-

milité et de contrition. Elle mourut le lendemain.

Dieu avait souvent ordonné à notre sainte de faire connaître les grâces admirables qu'il lui accordait pour la gloire de son nom et le salut des âmes. Après avoir résisté fort longtemps, elle écrivit quelques uns des entretiens qu'elle avait eus avec son Ange gardien ; mais ses mains enflèrent, et, sur l'ordre du Seigneur, elle dut recourir à sœur Marie Évangéliste, qui avait appris de Dieu lui-même à écrire, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Cette religieuse apparut après sa mort à une de ses sœurs avec un visage radieux et un livre garni de lettres d'or, et elle lui révéla qu'elle était amplement récompensée d'avoir écrit la vie et les discours de leur sainte abbesse par la gloire dont elle jouissait dans le paradis.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Sainte mort de Jeanne. — Exhumation de son corps et honneurs qu'on lui rend.

La vierge séraphique était depuis longtemps déjà sur son lit de souffrances, lorsque son Angé gardien lui apporta l'heureuse nouvelle de sa mort. Il lui dit que, si tous les amis de Dieu ne versaient leur sang pour lui, cependant l'Eglise a dans le calme et la paix un genre de martyr dans lequel la patience peut gagner beaucoup de couronnes. Une nouvelle maladie diminua encore ses forces déjà si affaiblies, et le médecin désespéra de sa guérison. Les religieuses redoublèrent leurs instances auprès de Dieu, pour obtenir la conservation de celle qu'ils regardaient comme leur mère. Au milieu de ses

souffrances elle s'entretenait presque continuellement avec son céleste gardien, qui lui apparaissait alors avec une figure souriante, comme s'il fût déjà prêt à conduire au festin de l'Agneau cette sainte âme sur laquelle il avait veillé avec tant d'amour. Dans la nuit du 1^{er} mai, il lui témoigna la plus grande tendresse et il lui dit de se remettre entre les mains de Dieu, et que tous les remèdes étaient inutiles ; qu'il avait pitié de ses sœurs et qu'il offrirait leurs larmes au Seigneur, mais qu'elles ne lui conserveraient pas la vie. Il ajouta qu'elle devait employer le reste de son temps à faire du fond du cœur des actes de contrition pour ses péchés. Peu après, les saints apôtres Philippe et Jacques vinrent la fortifier pour son dernier combat contre les puissances de l'enfer. Le 2 mai au matin, elle engagea le médecin à ne prescrire désormais aucun remède, parce qu'elle allait bientôt mourir ; en même temps, elle le fit savoir à ses religieuses. Le bruit du danger qu'elle courait se répandit rapidement dans tout le pays, et une foule nombreuse se rendit au couvent pour demander de ses nouvelles. Des dames d'un haut rang obtinrent la permission de franchir la clôture et purent ainsi contempler de leurs propres yeux les merveilles de cette sainte mort.

Le soir du 1^{er} mai, elle avait eu à soutenir une lutte très-violente contre les démons ; plusieurs fois on l'entendit s'écrier avec un profond soupir : « Malheur à moi ! que j'ai été inattentive ! » Elle s'accusait et s'excusait tour à tour ; d'autres fois, elle appelait à son secours : « Quel abominable blasphémateur ! Retenez-le bien, de peur qu'il ne me tue ». Sainte Madeleine lui apparut un instant. Après un moment de calme, elle se mit de

nouveau à trembler ; on put remarquer alors que son bon Ange se montrait à elle avec d'autres saints qui luttèrent avec elle contre les légions infernales. Tantôt elle était remplie de crainte, tantôt la confiance renaissait. Bien que toute sa vie elle ait eu soin de tenir la lampe de son âme allumée au feu de l'amour divin, pour aller à la rencontre de l'Époux céleste, elle eut à soutenir dans ses derniers instants un combat des plus terribles, afin que son exemple réveillât les âmes présomptueuses et les portât à se préparer avec soin au jugement de Dieu. Le pouls cessa de battre pendant quatre heures, et pendant deux jours elle ne prit aucune nourriture. Cependant elle remuait les lèvres et les dents comme si elle eût mangé ; le médecin en était étonné. « Oui », dit-elle, « je mange les doux fruits de la sainte croix, que mon Ange m'a donnés ». Alors, le pouls devint si fort, que toute maladie semblait avoir disparu.

Dans la nuit du samedi, elle fut ravie et parla de la gloire céleste avec tant d'ardeur que les sœurs, retenues dans sa cellule pour la veiller, crurent n'y avoir passé que deux heures. Le samedi, elle répéta plusieurs fois ces paroles : « Partons donc, ô grande Reine ; marchons sans plus tarder. Permettez-moi de quitter la terre, ô mon divin Rédempteur ; il est temps, ne me retenez pas plus longtemps ici ». Sur la demande des religieuses, elle leur donna sa dernière bénédiction.

Tout à coup son visage, qui avait été défiguré par ses longues maladies, se revêtit d'un éclat céleste, et sa bouche qui auparavant laissait échapper une haleine fétide, exhala une odeur très-agréable. Ses dernières

paroles indiquèrent la tranquillité de son âme et la ferme espérance qu'elle avait de posséder bientôt le ciel ; elle répéta deux fois : « Demandez à partager mon « bonheur et réjouissez-vous avec moi ». Elle demeura dans un profond ravissement, avec une figure souriante et des joues vermeilles, depuis le samedi soir jusqu'au dimanche après les vêpres. Sa cellule semblait changée en un paradis, et l'odeur agréable qu'elle répandait remplissait tout le couvent. Enfin, à six heures du soir, le jour de l'Invention de la sainte Croix, pendant que son confesseur récitait ces paroles de l'office divin : « Jésus ayant « incliné la tête, rendit l'esprit », cette sainte âme s'envola vers le ciel. C'était le 3 mai 1534, le jour anniversaire de sa naissance, de son entrée au couvent, de sa profession et de sa nomination à la charge d'abbesse. Elle avait cinquante-quatre ans, et en avait passé quarante et un dans la vie religieuse.

La mort ne changea point son visage ; le parfum qui s'échappait de ses vêtements était tel, que les religieuses chargées de l'ensevelir le sentaient encore plusieurs jours après ; les chapelets, les mouchoirs et autres objets qu'on fit toucher à son corps, gardèrent pendant longtemps cette céleste odeur. On porta son cadavre dans le chœur extérieur, et on chanta l'office des morts ; mais, avant de l'enterrer, on dut attendre plusieurs jours. Dès qu'on apprit sa mort, une foule nombreuse arriva de toutes parts, même de Madrid et de Tolède, pour vénérer ses précieux restes : l'affluence était telle, qu'on ne pouvait plus entrer à l'église, et pour satisfaire la piété des fidèles, on le porta en procession : les religieuses le ramenèrent dans l'église avec beaucoup de

difficultés, et furent obligées de le laisser encore quelque temps exposé à la vénération publique. Enfin, cinq jours après, il fut enterré sans cercueil, et recouvert d'une forte couche de chaux vive et d'eau.

Parmi les merveilles opérées à cette occasion, nous citerons les suivantes : Une religieuse du couvent et une jeune fille de Torregon étaient boîteuses, et grâce à la protection de Jeanne, elles furent guéries instantanément. Il y avait à Almeria, au couvent de l'Immaculée-Conception, une religieuse d'une grande sainteté, qui était en relations spirituelles avec la sainte abbesse, quoiqu'elle ne l'eût jamais vue. Quatre jours après sa mort, elle lui apparut et lui dit, qu'ayant fait son purgatoire sur la terre, elle était entrée immédiatement dans le ciel, dont elle avait commencé à goûter les délices deux jours avant sa mort.

Depuis sept ans déjà le corps de Jeanne reposait dans la terre, lorsque Dieu fit ouvrir son tombeau par le moyen d'une jeune fille de Puebla, âgée de six ans. Cette enfant s'amusant à jouer dans l'église, grattait la terre avec ses doigts, à l'endroit où la pieuse abbesse était enterrée ; tout à coup elle s'écria que la terre exhalait une douce odeur. Les religieuses furent témoins de cette merveille, et d'un commun accord elles firent ouvrir le tombeau. Elles trouvèrent le corps de la sainte encore intact, malgré la chaux, tandis que les autres cadavres étaient consumés : ses habits n'étaient presque pas endommagés. Ravies de retrouver leur sainte mère dans cet état, elles ne pouvaient se rassasier de la voir et de l'embrasser. Elles la revêtirent de nouveaux habits, et, après avoir contenté la foule qui était venue vénérer

ces précieux restes, elles la placèrent dans une châsse sous l'autel du chœur supérieur. Leur piété alla si loin, que chaque semaine elles lavaient son visage et changeaient ses vêtements. Ces soins auraient suffi pour réduire ce corps en poussière, si Dieu n'avait pris soin de le conserver. Il resta ainsi pendant quatorze ans, jusqu'à ce que, sur la demande de quelques personnages considérables, on résolut de le placer sous une voûte garnie de barreaux de fer dans le mur qui sépare le chœur des religieuses de l'église publique, afin de satisfaire en même temps les séculiers. Les restes sacrés de Jeanne furent déposés dans une châsse dorée, qu'Isabelle de Mendoza, comtesse de Chacon, avait donnée. La cérémonie de la translation eut lieu au moins de septembre 1552, au milieu d'un grand concours de peuple.

Le Père François de Sosa, général de l'Ordre, et dans la suite évêque de Ségovie, vint au couvent de Cubas pour vénérer ces restes sacrés avec le provincial Pierre Gonzalès de Mendosa, depuis archevêque de Saragosse. Il trouva le corps de la sainte encore intact, à l'exception d'une partie du visage. Quoique personne ne fût prévenu de son projet, des fidèles nombreux semblaient s'être donné rendez-vous pour assister à l'ouverture de la châsse. Le général ayant voulu se procurer un des petits orteils, arracha en même temps le nerf qui était encore frais et sanglant.

On ouvrit souvent cette châsse, principalement quand un nouveau provincial arrivait au couvent, et quoiqu'on s'efforçât de tenir la chose secrète, il arrivait toujours un grand nombre de personnes pour y assister.

Des offrandes considérables, des lampes d'argent et

d'autres objets précieux furent envoyés en grand nombre au tombeau de la sainte. Le Père Antoine de Trego, vicaire général de l'Ordre, qui fut plus tard évêque de Carthagène, vint en 1614 avec des gentilshommes de la cour et fit ouvrir devant lui la châsse qui renfermait le corps de Jeanne. Pendant deux jours on l'exposa à la vénération publique ; une procession solennelle termina cette fête, après laquelle le trésor sacré fut remis à sa place ordinaire.

Le roi Philippe III, son fils Philippe IV, sa fille, reine de France, et ses autres enfants vinrent, le 15 mai 1615, au couvent de Cubas pour vénérer les reliques de la vénérable abbesse. La châsse fut ouverte pour satisfaire la piété du monarque, et il passa la journée tout entière en prières dans l'église. La reine Marguerite, qui avait été deux fois consolée par l'intercession de notre abbesse, vint, au mois de mai 1622, à Cubas avec ses deux fils Charles et Ferdinand, cardinal-archevêque de Tolède, afin de témoigner sa reconnaissance pour la protection qu'elle avait obtenue. Elle obtint la croix que Jeanne portait sur elle, et son vêtement en échange duquel elle en offrit un autre d'une grande valeur. La même année, le 4 septembre, la châsse fut encore ouverte devant les évêques de Troie et de Cyrène, nommés tous deux commissaires du pape pour constater l'état du corps de la sainte. Ils étaient accompagnés de médecins et de pharmaciens de la cour, qui, après avoir tout examiné, certifièrent que la conservation et la bonne odeur de ce cadavre étaient surnaturelles. Il fut exposé pendant trois jours ; la foule était si grande que bien des fidèles durent rester dans la campagne sous un soleil brûlant, et il n'y en eut aucun qui

manifestât la moindre impatience, parce que tous étaient contents d'avoir vu le corps de la sainte.

Les miracles opérés par la protection de Jeanne depuis sa mort jusqu'au commencement du dix-septième siècle n'ont pas été racontés en détail ; mais à cette époque Dieu fit connaître sa servante par de nombreux prodiges.

En 1619, dans un village à trois milles de Tolède, un enfant était tombé dans un puits, et ne put en être retiré que quelques heures après. Il était sans vie. La mère, affligée au plus haut point, invoqua le secours de notre bienheureuse ; et aussitôt son fils commença à rejeter une grande quantité d'eau ; puis il ouvrit les yeux et fit quelques mouvements : deux heures après il était guéri. Le même prodige se renouvela pour une petite fille de cinq ans, dans un bourg près de Madrid. La même année, deux enfants, sur qui un mur venait de tomber, furent trouvés sains et saufs au milieu des pierres, parce que leur mère les avait recommandés à la sainte. Une aveugle recouvra la vue grâce aussi à son intercession. François de Sepulveda, juge inquisiteur, se trouvant en danger de mort, invoqua le secours de la bienheureuse qui lui apparut la nuit suivante et lui dit : « Ayez confiance, mon fils, vous serez bientôt guéri ». Au même instant, il se sentit mieux, et peu de jours après il n'avait aucun mal. Lucrèce Galbarro, qui ne pouvait marcher depuis cinq ans, se fit porter de Séville au tombeau de Jeanne, et après avoir prié pendant quelque temps, se trouva entièrement guérie, au grand étonnement des assistants, et principalement de son frère, chanoine de Séville et conseiller au tribunal de l'inquisition. François Ramirez,

soldat espagnol, grièvement blessé en 1617 dans l'expédition de Savoie, fut transporté à demi mort sous une tente : là, il invoqua notre sainte et promit de se rendre à pied à son tombeau aussitôt qu'il serait guéri. Quelques jours après sa blessure fut entièrement fermée, et il accomplit son vœu. André Lupus, chapelain de l'armée dans cette même expédition, fut guéri pareillement d'une infirmité qui l'empêchait de marcher. Gabriel Alvarez, dont la jambe avait été broyée en deux endroits, entendit les médecins se dire entre eux qu'il serait incapable de marcher ; mais il en appela de leur sentence aux mérites de Jeanne, et sa confiance fut exaucée. Marie Ruyz, tourmentée du démon depuis longtemps, fut conduite à Cubas, et on appliqua sur elle des grains de rosaire qui avaient touché le corps de la sainte ; le démon résista, et les assistants tremblaient en voyant les horribles grimaces que faisait l'infortunée. Alors on la porta devant la châsse, et l'esprit malin fut obligé de s'enfuir.

La bienheureuse Jeanne opéra un grand nombre d'autres guérisons que nous sommes obligés de passer sous silence ; mais ces miracles augmentaient de plus en plus la vénération qu'on avait conçue pour elle, et les cortès espagnoles réunies en 1615 votèrent 4,000 ducats pour subvenir aux frais de sa béatification. En 1622, le pape fit faire les dernières enquêtes, dont les conclusions favorables furent approuvées dans une assemblée de cardinaux. Tout paraissait terminé lorsque tout à coup cette affaire fut abandonnée : on essaya vainement de la reprendre en 1650, jamais elle ne fut achevée. Néanmoins la réputation de la sainte abbesse n'a pas diminué, on continue à visiter son tombeau comme par le passé ; on

s'y rend en pèlerinage, non-seulement de toute l'Espagne, mais encore des contrées lointaines, et, le jour de sa fête, Cubas et les villages voisins regorgent d'étrangers qui viennent l'invoquer. Une dame nommée Thérèse de Cardenas fit construire une magnifique chapelle à l'endroit où reposaient ses restes ; elle a demandé à y être entermée et elle a laissé tous ses biens au monastère de Sainte-Croix.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Miracles opérés par les chapelets bénits dans le ciel sur la demande de Jeanne.

Les religieuses du couvent, qui étaient chaque jour témoins des merveilles opérées par les prières de leur sainte abbesse, lui demandèrent une faveur particulière pour elles-mêmes. Il semble que Dieu lui-même leur inspira la pensée de lui adresser cette prière, afin de confondre, par des miracles opérés au moyen de leurs chapelets, les sectateurs de Luther qui à cette époque s'efforçaient de détruire dans le cœur des chrétiens la dévotion au saint Rosaire. Après avoir consulté son Ange gardien, Jeanne fit réunir par ses religieuses leurs chapelets, ceux de leurs parents et de leurs amis, et les mit dans un coffret dont elle confia la clef à une de ses sœurs ; puis elle alla prier le Seigneur de vouloir bien les bénir. Pendant ce temps quelques religieuses, excitées par la curiosité obtinrent à force d'instances qu'on ouvrît le coffret, et, à leur grand étonnement, elles le trouvèrent complètement vide. Elles le refermèrent en toute hâte et attendirent que Jeanne fût sortie de son ravissement. Un peu après,

une délicieuse odeur s'échappa de la boîte où avaient été renfermés les chapelets. Ravies de voir leurs désirs accomplis, elles s'empressèrent d'aller trouver leur sainte mère qui les exhorta à louer et à remercier le Seigneur, parce que son Ange gardien avait porté leurs chapelets dans le ciel, et que, sur sa demande, le Fils de Dieu les avait bénits et enrichis de faveurs nombreuses : les chapelets qu'on leur ferait toucher devaient jouir de la même bénédiction.

Cette grâce céleste que la sainteté de Jeanne rendait bien digne de foi, fut confirmée par des miracles sans nombre opérés au moyen de ces chapelets. Nous allons raconter les principaux.

François Rodriguez, forcé par la cécité de mendier son pain, vint demander l'aumône au couvent de Cubas. La portière, qui avait toujours sur elle un de ces chapelets, le mit sur ses yeux pendant la nuit, et le lendemain il était guéri. Un enfant qui avait une grosse tumeur au cou, avait déjà les yeux éteints, les dents serrées, la poitrine gonflée : on n'attendait plus que son dernier soupir, lorsqu'on plaça sur son cou trois grains de ces chapelets ; aussitôt la tumeur s'ouvrit et l'enfant recouvra la santé. Marie de Gamarça était atteinte d'une paralysie qui lui avait fait perdre la parole, et d'un tremblement nerveux tel que personne ne pouvait la tenir. On lui fit toucher un de ces pieux objets, et elle revint aussitôt à elle. Cependant le mal n'avait pas entièrement disparu, et on le lui appliqua de nouveau ; elle se mit alors à trembler si fortement, que six personnes avaient peine à la retenir sur son lit. Enfin, après avoir repris ce chapelet avec une confiance entière, elle fut guérie complètement.

Gaspard de Artiaga , qui se trouvait en danger de mort par suite d'une contraction de nerfs et d'une forte fièvre, recouvra la santé de la même manière. Maric de Mata, et un habitant de Madrid furent également délivrés par ce moyen d'une forte paralysie qui leur avait enlevé la parole et la raison pendant plusieurs jours. Une clarisse de Valdemero souffrait de battements de cœur, d'accès de paralysie et d'autres maladies ; elle tremblait si fortement qu'on ne pouvait lui donner à manger. On mit alors sur son bras un chapelet béni par Notre-Seigneur, aussitôt il fut guéri ; on le fit alors toucher successivement à tous ses membres malades, et la santé lui fut rendue. Dans ce même couvent une religieuse condamnée à rester au lit depuis dix-huit mois par des battements de cœur et une paralysie, dut aussi sa guérison à un de ces chapelets. Une jeune fille de Torregon, qui était tombée dans une cave profonde, en fut retirée à demi morte ; mais à peine eut-elle touché un de ces précieux objets qu'elle se mit à parler. Elle n'avait plus aucun mal. Pierre Garcia souffrait depuis six mois d'une blessure qu'il s'était faite à la jambe avec un poignard : il appliqua un jour un de ces chapelets sur sa plaie ; presque aussitôt Jeanne lui apparut et lui commanda de lui montrer sa jambe : un craquement s'y fit entendre, et au même instant il se trouva si bien guéri, qu'il put, le lendemain, aller remercier sa bienfaitrice à son tombeau.

Les démons redoutaient beaucoup la puissance de ces pieux objets. Une femme de Cubas, en proie à la tristesse et à des peines de cœur très-violentes, se jetait souvent à terre et demeurait quelquefois deux jours dans cette

position, sans boire ni manger. On suspendit à son cou un chapelet béni par Notre-Seigneur, et elle entendit la voix du démon qui l'engageait à le rejeter loin d'elle : elle finit par céder à ce conseil, et le désespoir, qui avait cessé un instant, la reprit avec une force nouvelle. Elle résolut alors de ne plus se séparer de ce précieux trésor, et sa délivrance fut complète. Les esprits infernaux savaient reconnaître parmi ces chapelets ceux que Jésus-Christ avait bénis lui-même, de ceux qu'ils avaient seulement touchés. Souvent on les vit s'enfuir avec horreur des personnes qui les portaient sur elles. Parmi les nombreuses délivrances de possession opérées par la vertu de ces rosaires, nous devons un souvenir particulier à celle dont nous allons faire le récit.

Le Père Antoine de Trégo, commissaire général de l'Ordre dans les Indes, se rendait à Rome avec plusieurs Pères espagnols, pour y assister au chapitre général. Pendant qu'ils se reposaient à Aix en Provence, ils apprirent qu'il y avait dans un couvent de la ville vingt-quatre religieuses possédées du démon, au grand étonnement de la France tout entière. L'archevêque les avait fait amener dans son palais, où il pourvoyait secrètement à leurs besoins. Quelques-uns de ces religieux allèrent les visiter, et furent reçus dans une salle supérieure, où le saint Sacrement était exposé. Lorsqu'on eut amené ces malheureuses devant eux, elles se mirent à trembler, à écumer de rage et à se déchirer la figure. Un des Pères ayant placé sur la tête de l'une d'elles un de ces chapelets, le visage de cette religieuse changea d'une manière effrayante ; le démon témoigna la plus grande fureur et demanda à grands cris qu'on enlevât cet objet ; et comme

on lui demandait ce que c'était : « C'est », dit-il, « un cha-
« pelet de Jeanne l'espagnole ; il a sur nous une très-
« grande puissance. — Et pourquoi cela ? — A cause de la
« bénédiction de Dieu qu'il a reçue, et parce qu'il a été
« porté au ciel par un Ange ». Pendant ce temps les
autres religieuses s'étaient enfuies, et on ne parvint à les
ramener qu'après beaucoup d'efforts. Les autres Pères
s'empressèrent de faire toucher à chacune d'elles des
grains de ces rosaires bénits, malgré la répugnance
qu'elles manifestaient, et le soir du même jour elles
étaient toutes délivrées. Pendant quelque temps elles
furent très-fatiguées ; puis quand elles eurent repris leurs
sens, elles firent le signe de la croix et témoignèrent le
plus grand respect pour ces pieux objets qui les avaient
sauvées. On a rédigé une relation détaillée de ce miracle,
et une foule de témoins la signèrent.

La vertu de ces rosaires n'était pas moins efficace
contre la foudre et les orages. Louis Pauli, allant de Ma-
drid à un village voisin, se vit enveloppé par une affreuse
tempête : des éclairs sillonnaient la nue, et le tonnerre
retentissait avec tant de fracas, que la terre semblait
trembler. Dans cette extrémité, il invoqua la vénérable
abbesse dont il portait le précieux chapelet. Sa prière fut
exaucée, et quand l'orage s'apaisa, il vit à côté de lui son
domestique et son cheval foudroyés, et les récoltes de la
terre brûlées. Plein de reconnaissance, il consacra le
reste de sa vie au service de Jeanne. Le Père Pierre Sa-
lazar, provincial de Castille, fut assailli en mer par une
furieuse tempête ; tous ceux qui étaient avec lui n'atten-
daient plus que la mort. Mais ce religieux, plein de con-
fiance en Jeanne, jeta dans la mer un grain de ces cha-

pelets, et le calme se rétablit aussitôt. Pendant que le Père Jacques de la Croix revenait des Indes occidentales, le vaisseau qui le portait échoua sur un banc de sable et se fendit. Les passagers croyaient périr ; mais le Père leur dit de se confier à la bienheureuse ; puis, comme le Père Salazar, il laissa tomber dans l'eau un de ces grains bénits ; aussitôt le vent s'apaisa, et le vaisseau, après avoir erré sur les flots pendant trois jours, arriva dans un pays où l'on put réparer ses avaries. Dans un couvent de Valladolid, un maçon occupé à renverser un mur, fut surpris par l'écroulement de la chambre dans laquelle il travaillait. Ses compagnons s'empressèrent de le dégager ; mais ils ne purent y parvenir qu'après une heure de travail. Cet ouvrier n'avait aucun mal, et il devait son salut à Jeanne ; car il l'avait invoquée, et il portait toujours sur lui trois grains de ses chapelets.

Ces vénérables objets opérèrent aussi des conversions extraordinaires. Il y avait à Alcalá une fille de mauvaise vie, dont la beauté avait été une occasion de scandale pour un grand nombre d'âmes. Des religieuses qui la connaissaient avaient mis tout en œuvre pour la convertir, mais sans pouvoir y arriver. Deux prêtres qui depuis longtemps consacraient leurs efforts à ramener au bien les pécheresses publiques, essayèrent aussi de la gagner à Dieu. Ils en parlèrent à une sainte religieuse qui lui fit demander de venir lui rendre visite. La malheureuse fille se rendit à son invitation, mais elle se moqua de ses exhortations en disant qu'elle se convertirait quand elle serait vieille ; enfin, pour se débarrasser d'un entretien pénible, elle promit de porter sur elle un de ces chapelets : c'était plutôt pour se moquer que par piété. Mais qu'elles

sont admirables, les voies de la miséricorde divine ! A peine eut-elle accepté ce léger présent, qu'elle revint à elle et demanda à être conduite dans une maison où elle pourrait faire pénitence. Là elle se dépouilla des vanités du monde et se revêtit d'un sac grossier. Sa vie fut désormais un exemple de pénitence et de renoncement.

La vénération pour ces chapelets était universelle. Les rois d'Espagne, Philippe II et Philippe III, les reines d'Espagne et de France les portaient avec respect ; Clément VIII qui, avant d'être pape, avait été envoyé en Espagne par la cour de Rome, en avait obtenu un de l'abbesse de Sainte-Croix. De grands princes et des prélats les recherchaient avec empressement. Le cardinal Dietrichstain, évêque de Nichelsbourg, en Bohême, en demanda plusieurs fois à sa sœur. Ceux qui avaient le bonheur de les posséder, les léguaient à leurs amis comme de précieux trésors. Le Père François de Torrès et frère Julien de Saint-Augustin, dont la sainteté et les miracles sont connus de toute l'Espagne, publiaient partout la merveilleuse puissance de ces chapelets et excitaient tous les fidèles à en porter sur eux. Ils se faisaient apporter d'autres chapelets, et les touchaient avec ceux qui avaient été bénits par Notre-Seigneur. Le démon essaya plusieurs fois de les gêner dans cette œuvre de charité. A Villeneuve, Marie Sanz voulait faire toucher son rosaire à celui de frère Julien. Celui-ci lui ordonna de jeter d'abord une pierre qui était auprès de lui, et comme elle reculait après avoir essayé plusieurs fois, parce qu'elle était brûlante comme un fer rougi au feu : « Ne faites plus d'efforts inutiles », lui dit le frère, « ce n'est pas une pierre, mais le démon qui cherche à vous empêcher de réaliser votre pieux désir ».

Des faits semblables eurent lieu à Villeneuve et à Gamarre ; mais les ruses du démon furent toujours découvertes par l'homme de Dieu, qui en profitait pour exalter la sainte abbesse.

(DAZA et NAVARRE.)

FRÈRE CHRISTOPHE DE GAMBOLATO

1648. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Il passe ses premières années dans la piété. — Son entrée en religion chez les Observantins. — Il embrasse la réforme des Récollets. — Ses vertus et ses ravissements. — Sa charité pour les malades. — Don des miracles et de prophétie. — Estime que l'archevêque de Milan a pour lui. — Sa mort et miracles qui attestent sa sainteté.

Ce saint homme naquit, en 1564, de parents pauvres, à Gambolato, dans le Milanais. Dès sa jeunesse il fit paraître une grande maturité d'esprit : paisible, modeste, réservé dans ses paroles, recueilli à l'église, il faisait l'édification de tous ceux qui le voyaient. Sa présence gênait les libertins, parce qu'il ne craignait pas de les blâmer ouvertement. La prière faisait ses délices, et il commença de bonne heure à châtier son corps par la discipline, le cilice et les veilles. Il se rendait pendant la nuit à la porte de l'église franciscaine, une heure avant qu'on ne l'ouvrît, pendant que les frères chantaient matines. Dieu le prévenait ainsi par sa grâce, et lui faisait goûter combien il est doux de mortifier ses sens et de ne servir que lui seul. Il avait une grande dévotion pour la sainte Vierge, dont il récitait chaque jour le saint rosaire, et il jeûnait le samedi au pain et à l'eau ; il lui avait recommandé sa

vocation, et il la priaït souvent de l'éclairer sur le genre de vie qu'il devait embrasser.

Il avait déjà vingt-quatre ans, lorsqu'un jour, s'entretenant avec quelques amis sur des sujets de piété, il rencontra deux frères mineurs Observantins : ceux-ci connaissant sa vertu l'engagèrent à entrer dans leur Ordre. Cette invitation eut sur lui la même puissance que les paroles de Notre-Seigneur à ses Apôtres ; il se rendit le lendemain au couvent de Lodi, et reçut le saint habit quelques jours après. Sa joie fut grande de voir enfin ses désirs accomplis ; il fit de rapides progrès dans le mépris de lui-même, et apprit en très-peu de temps toute la règle de Saint-François. Un jour, pendant que le Père Sanctus Ferrari, musicien célèbre, chantait la grand'messe, il eut un long ravissement dont tous les frères s'aperçurent. L'oraison mentale faisait ses délices, et après la prière, son visage était si beau, qu'il semblait sortir du ciel. Sa douceur était très-grande, et malgré ses efforts pour se faire mépriser, il était chéri de tous. Il recherchait de préférence les occupations les plus viles.

Deux ans après sa profession, il quitta les Observantins pour embrasser la réforme des Récollets. Jamais il ne porta de vêtement neuf, et dans tous les couvents qu'il habita, il choisissait toujours la plus petite cellule, dans laquelle il n'avait qu'un crucifix et quelques images de papier. Ses austérités redoublèrent quand il fut religieux ; il jeûnait presque continuellement et se donnait la discipline jusqu'au sang. Son amour pour l'obéissance semblait lui donner des ailes. Un jour, le gardien cherchait un frère qu'il pût envoyer à une grande distance, et il n'en trouvait aucun assez robuste pour suppor-

ter le voyage. Christophe, qui était alors malade, vint se jeter à ses genoux pour le prier de lui confier cette charge, sans prendre garde à sa faiblesse ; il espérait que l'obéissance le fortifierait, et il disait qu'il aimerait mieux abandonner toutes ses mortifications que de mettre son supérieur dans l'embarras. Pendant qu'il était cuisinier au couvent de Giardino, à Milan, il obéissait aveuglément, quoiqu'il fût chargé en même temps des fonctions de portier. Malgré la fatigue que lui causaient ces deux charges, jamais il ne se plaignit, et il sut les remplir avec autant de perfection que s'il n'en avait eu qu'une seule. Six ans après avoir fait ses vœux, il fut envoyé à Côme avec un autre Père, afin de porter aux Pères Observantins un ordre du général qui leur enjoignait de céder leur couvent aux Récollets. Ce message n'était pas agréable, et le Père qu'il devait accompagner craignait beaucoup de s'en charger ; mais Christophe le fortifia par ses encouragements, et ils remplirent cette mission avec tant d'humilité que les Observantins se soumirent sans résistance.

Christophe vint y habiter avec quelques autres frères ; mais, inconnus dans la ville, regardés de mauvais œil par les habitants, ils ne rencontraient que des mépris et des humiliations lorsqu'ils allaient mendier. Le saint religieux goûtait avec bonheur ces déboires, et il consolait ses frères en leur répétant qu'ils étaient ainsi les dignes fils de saint François. Du peu que Dieu leur procurait, il trouvait encore de quoi donner aux pauvres, mais il le faisait avec tant de charité qu'il gagna peu à peu le cœur des habitants. Cependant il n'était, à ses propres yeux, que le plus indigne pécheur, et il s'imaginait

que tous les hommes devaient le mépriser et le haïr.

Il méditait presque toujours sur les souffrances de Notre-Seigneur et sur la douleur que ressentit sa sainte Mère sur la croix. Quand il servait la messe, il s'imaginait les voir, en sorte que, fondant en larmes, il portait les prêtres eux-mêmes à la piété, et chacun d'eux désirait l'avoir comme servant de messe. Cette dévotion pour la sainte Vierge fut dignement récompensée ; car, pendant qu'il était retenu à Milan dans son lit par une forte fièvre, elle lui apparut et le guérit en un instant. Souvent on le trouva au chœur plongé dans le ravissement et goûtant une céleste douceur.

Les péchés des hommes le faisaient pleurer amèrement, et pour obtenir leur conversion, il se condamnait à d'austères pénitences. Il parlait souvent des souffrances que le Fils de Dieu a endurées pour notre salut, et bien des fois ses pieuses exhortations amenèrent les pécheurs à se corriger. Ses supérieurs, connaissant son zèle, l'envoyaient souvent visiter les malades, et, pour les préparer à la mort, il passait les jours et les nuits à côté d'eux ; quelquefois il obtint leur guérison par ses prières.

Dans sa vieillesse il habita le couvent de Novare, dont l'air malsain rendait malades tous ceux qui venaient y rester. Seul, Christophe conserva sa santé pour soigner ses frères. Afin de mieux les assister, il exécutait le matin tous les travaux que réclamait l'entretien de la maison, et quand on s'étonnait qu'il pût venir à bout de tout faire : « Mon Père », disait-il humblement, « ce n'est pas moi qui travaille, mais Dieu qui m'en donne la force ; lorsqu'il me la retirera, il m'indiquera qu'il ne veut plus se servir de moi ».

Le Seigneur honora ses efforts de plusieurs miracles. Il se présenta un jour dans une maison pour demander l'aumône ; mais on venait de mettre le pain au four et on lui dit de revenir dans une demi-heure. Le maître de la maison, craignant qu'il ne crût à un refus, ouvrit le four et trouva le pain complètement cuit. Il lui donna la part qu'il lui réservait ordinairement, et fut encore très-étonné de retrouver autant de pains qu'il en avait faits.

Au don des miracles, il ajoutait celui de prophétie. Quand il disait à un malade : « Ayez confiance, Dieu vous secourera », c'était un signe qu'il guérirait ; les engageait-il à se soumettre à la volonté de Dieu, ils ne devaient plus attendre que la mort. Le marquis François Sforza, enfermé pour ses crimes, était menacé d'un châtiment terrible. Dans cette extrémité il demanda les prières de Christophe, qui l'assura de sa délivrance, mais à la condition de lire chaque jour la passion du Sauveur. Il obéit et fut relâché quelque temps après. Mais il n'était point corrigé ; il retomba dans ses excès et fut de nouveau mis en prison ; il dut encore cette fois son salut à cette même lecture que le saint homme lui avait conseillée.

Il habita Milan pendant les dernières années de sa vie, et Dieu révéla sa sainteté par de nouveaux miracles. Il alla un jour demander un peu de vin chez un gentilhomme nommé François Beccaria ; et comme celui-ci avait donné l'ordre de remplir son vase du meilleur vin de sa cave, Christophe dit que ses frères se contenteraient du moins bon, et voulut absolument que le domestique reportât le vin dans le tonneau d'où il l'avait tiré ; mais, à sa grande surprise, celui-ci le trouva complètement

rempli. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la ville, et bien des malades qui purent se procurer un peu de ce vin, furent guéris.

Quand il demandait la santé ou d'autres faveurs pour les bienfaiteurs du couvent, il invoquait les saints de l'Ordre et leur disait avec une grande simplicité : « Ré-
« fléchissez que nous sommes enfants du même père, et
« de même qu'un frère ne peut rien refuser à son frère,
« vous devez m'accorder telle grâce pour un ami qui me
« l'a demandée ». On l'entendait souvent parler de la sorte devant les images des saints, et il obtenait par sa confiance tout ce dont il avait besoin. Ses miracles étaient connus de tout Milan, et chacun désirait le voir et lui parler. Le cardinal Monti, archevêque de Milan, l'estimait beaucoup et le faisait souvent venir dans son palais pour s'entretenir avec lui de choses spirituelles et des intérêts de son diocèse. Cet honneur lui était très-pénible et il disait souvent, les larmes aux yeux, qu'on était bien aveugle si l'on ne voyait pas les défauts dont il était rempli. Ses supérieurs éprouvaient souvent sa vertu par des réprimandes sans raison et le traitaient comme un hypocrite ; après lui avoir commandé des choses impossibles, ils le soumettaient à des pénitences publiques. Mais le saint homme montrait toujours un visage souriant, et reconnaissait que sans le secours de Dieu il serait devenu un plus grand pécheur.

Enfin, le Seigneur voulut récompenser la fidélité de son serviteur, et lui envoya, le Vendredi saint, une fièvre violente avec un érysipèle à la jambe. Il souffrait beaucoup, mais aucune plainte ne sortit de sa bouche. Le cardinal étant venu le visiter, il se leva aussitôt, malgré

sa faiblesse, pour recevoir sa bénédiction. Chaque jour l'archevêque lui envoyait des mets de sa table et un gentilhomme pour le consoler ; quand il apprit que sa mort approchait, il lui fit une nouvelle visite pour montrer combien il estimait ce pauvre frère, et en sortant d'un long entretien qu'il eut avec lui, il dit aux autres religieux : « Mes Pères et mes frères, réjouissez-vous, car « vous aurez un grand serviteur de Dieu parmi vous. Je « le confie de tout mon cœur à vos soins. Si j'étais pape, « je le mettrais au nombre des saints, vu la connais- « sance que j'ai de sa perfection ». Le lendemain, le saint homme mourait après une agonie de deux heures, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. C'était le 3 mai 1648.

La comtesse Gallaroti et la princesse Lucrece Borromée firent peindre son portrait, afin de le conserver dans leur famille. Un grand nombre de personnes vinrent à la sacristie et à l'église contempler une dernière fois ses traits que la mort n'avait pas changés. Ses habits furent deux fois mis en pièces par ceux qui venaient le visiter ; chacun voulait en avoir sa part. On fut obligé de l'enfermer dans la sacristie, et les fidèles purent y entrer par petits groupes de six ou huit personnes que l'on faisait sortir par une autre porte. Jean Vasquez, administrateur d'un château, fut introduit de la sorte avec un médecin qui remarqua avec surprise que tous les membres étaient encore flexibles : il ouvrit alors la veine du bras, et le sang jaillit abondamment. On raconte plusieurs miracles opérés en cette occasion, entre autres la délivrance d'une femme possédée du démon et la guérison complète et subite d'un boiteux qui pouvait à peine marcher avec deux béquilles.

La comtesse Livia Taverna fit faire deux cercueils , l'un de bois, l'autre de plomb, dans lesquels le corps fut déposé ; le jour de l'enterrement étant arrivé, les religieux furent obligés de fermer leur église au public, afin de pouvoir célébrer l'office divin.

Le concours des fidèles à son tombeau est toujours considérable, et la confiance des fidèles obtient encore chaque jour des prodiges. Un prêtre s'étant moqué de ces miracles avec d'autres personnes, fut saisi d'une fièvre violente qui mit ses jours en danger. Alors, reconnaissant sa faute, il invoqua le saint homme et fut aussitôt guéri.

(Tirée d'une vie du saint éditée à Plaisance.)

PÈRE JEAN MANCEBON

1590-1660. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Austérités et perfection de Jean dans le monde et dans le cloître.

Ce serviteur de Dieu naquit en 1590, dans la ville d'Orihuela. Ses parents, Martin Mancebon et Josèphe Asor n'étaient pas moins distingués par la naissance que par les richesses. Mais Dieu avait prévenu leur enfant par sa grâce dès sa plus tendre enfance, et, à l'âge de quatre ans, il savait déjà discerner le bien du mal. Il manifestait déjà pour le péché une aversion aussi grande que son

goût pour la piété ; il fit même, à cette époque, vœu de chasteté devant une image de la sainte Vierge, qu'il aimait comme sa mère ; un peu après, il promit d'entrer chez les Frères Mineurs Déchaussés. Ce désir lui fit consacrer son enfance à la mortification et à la prière. Il jeûnait quelquefois, et donnait son déjeuner et son goûter à une pauvre femme qui avait plusieurs enfants, et devant la porte de laquelle il passait en se rendant à l'école. Pendant la nuit, il se levait à l'insu de ses frères pour se livrer à la prière et à la méditation ; puis, quand le sommeil s'emparaient de lui, une simple natte lui servait de lit. Il redoubla ses austérités après une confession qu'il fit à un religieux, qui, connaissant sa promesse, lui dit que dans le monde sa pureté courait de grands dangers, et qu'il ne pourrait la conserver s'il ne pratiquait la mortification et s'il ne fuyait avec le plus grand soin les compagnies dangereuses et toute familiarité avec les personnes du sexe.

Le démon, prévoyant le tort que lui causerait cet enfant, le poursuivit ouvertement. Un jour que ses parents étaient occupés dans les champs, notre pieux enfant s'amusait avec sa jeune sœur ; tout à coup ils aperçoivent une chèvre qu'ils s'efforcent de saisir. L'animal s'enfuit, et, en courant, saute sur un pont. Jean n'osa pas s'y élancer après elle, parce qu'il craignait de tomber dans l'eau. Le démon, qui avait pris cette forme, essaya plusieurs fois de l'attirer dans le piège ; enfin, voyant toutes ses ruses déjouées, il disparut en disant à haute voix : « Si vous aviez osé me suivre, je vous aurais noyés tous les deux ».

Quoique très-jeune encore, Jean avait une très-grande

compassion pour les pauvres, et il s'efforçait de les soulager par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Quand il rencontrait des enfants à demi nus, il les emmenait dans sa chambre pour leur donner sa chemise, et il aurait voulu se dépouiller de tout pour les revêtir.

Le démon semait sur ses pas toutes sortes d'embûches afin de compromettre sa vertu. Il y avait dans le voisinage de sa demeure une jeune fille qui joignait à une beauté remarquable une perversité plus grande encore. Un jour, Jean vint dans la maison de ses parents, et elle se mit à employer tous les moyens possibles pour l'amener à satisfaire ses coupables désirs ; elle en vint même jusqu'à mettre ses mains impies sur le chaste enfant. Mais celui-ci, se mordant la langue, lui cracha au visage et la fit du moins rougir, sinon de honte, au moins du sang qu'il lança sur sa figure.

A l'âge de douze ans, Jean renouvela son vœu de chasteté, et supplia la sainte Vierge de présenter son âme à son Fils, afin qu'il en fît son épouse. La Mère de Dieu lui apparut alors avec son divin enfant, et prit sa main pour la mettre dans celle de Jésus : « Cette alliance », lui dit-elle, « demeurera éternellement ». En même temps elle disparut, laissant dans le cœur de son serviteur un ardent désir de se consacrer désormais tout entier à son Bien-Aimé. Lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, il songea de plus en plus à embrasser l'état religieux, et, un jour qu'il était plongé dans la prière devant une image de Jésus-Christ crucifié, une voix sortit de cette image et lui ordonna d'entrer chez les Frères Mineurs de la province de Saint-Jean-Baptiste ; et, comme il tardait d'obéir, une voix céleste se fit entendre de nouveau :

« Allez », disait-elle, « allez immédiatement où je vous ai commandé ». Jean n'hésita plus et se rendit aussitôt à Valence, où il reçut l'habit religieux.

Pendant son noviciat, le démon le tourmenta de toutes manières, et particulièrement par des maladies très-pénibles qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Jean était sur le point de rentrer dans le monde quand Dieu le guérit miraculeusement. Car le Seigneur permet souvent au démon de tourmenter ses serviteurs pour éprouver leur courage, mais non pour les vaincre. Le saint jeune homme, ne sachant plus à qui demander secours, invoqua le nom de Dieu avec confiance, et sa guérison fut si complète que, à partir de ce jour, il fut débarrassé de ses souffrances. Il prononça ses vœux devant le Père Jean Ximénès, dont nous avons raconté la vie le 23 février.

Il redoubla dès lors ses prières et ses austérités, afin d'obtenir la grâce d'être fidèle à ses engagements, et il surpassa en mortification les religieux les plus robustes de la province, malgré la faiblesse de son tempérament. Il portait différentes sortes de cilices : l'un était comme une rape munie de pointes de fer, un autre était fait de crins de cheval ; il mit aussi autour de lui une grosse chaîne dont les anneaux entrèrent si profondément dans son corps que, pour l'enlever, il se vit obligé de se couper la chair. Outre les disciplines de règle, il se frappait avec des chaînes dont les extrémités munies de clous ensanglantaient son corps. Souvent il se fouettait au réfectoire avec tant de violence que ses confrères en avaient le frisson. Il conserva toute sa vie ce zèle pour la mortification.

Au couvent de Sainte-Anne-du-Mont, près de Jumilla, il sortait après matines, au milieu même de l'hiver, et, se dépouillant de ses habits, il s'exposait à un froid rigoureux sur les rochers les plus élevés. Il marchait toujours nu-pieds, malgré les plaies que le froid lui occasionnait; et, quand il allait demander l'aumône, il rapportait sur ses épaules ce qu'on lui avait donné. Il jeûnait souvent au pain et à l'eau, principalement le vendredi; il avait dans sa cellule un vase rempli de fiel, afin de châtier sa langue lorsqu'il lui échappait quelque parole inutile; en un mot, il n'épargnait rien pour maintenir ses sens dérégés dans la soumission et la dépendance.

Comme il se rendait en Italie avec un Père très-instruit et d'une grande piété, qui désirait souvent s'entretenir avec lui, il ne voulut pas y consentir; parce que, sous prétexte de le consoler, il pouvait s'exposer à parler sans nécessité. Il se retirait dans sa cellule aussitôt que les exercices communs étaient achevés. Pendant les chaleurs de l'été, il refusait même de descendre, le soir, dans la cour afin d'y jouir pendant quelques instants de la fraîcheur, parce qu'il craignait les conversations oiseuses. C'est ainsi qu'il fuyait tout ce qui pouvait le distraire de la présence de Dieu. Par amour pour la pauvreté, il n'avait qu'un habit grossier déjà porté par d'autres frères; souvent même il faisait mettre aux manches la lisière du drap, afin qu'elles parussent plus grossières. Il fit rapiécer son manteau si fréquemment, que le même lui suffit pendant toute sa vie.

Il conserva intacte l'innocence de son baptême, et le plus grand péché qu'il eut à se reprocher était d'avoir

donné, dans un moment de vivacité, quand il était jeune, un soufflet à un homme qui l'avait gravement injurié; cette faute qui, d'après les théologiens, n'était pas mortelle, lui causa un chagrin très-vif, et il s'en accusa presque toujours en confession.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pureté angélique de Jean. — Sa science et son zèle pour le salut des âmes.

Jean sut conserver avec soin le lis de la pureté virgine, malgré les embûches que lui tendit l'esprit impur. Dans les combats qu'il livrait contre la chasteté, le démon avait d'autant plus de chances, que le saint religieux était doué d'une grande beauté et qu'il joignait aux charmes de la figure des manières prévenantes et pleines de douceur. Mais plus l'ennemi se montrait opiniâtre dans ses attaques, plus Jean redoublait de vigilance sur lui-même pour dompter sa chair; de sorte que, fortifié par la grâce divine et par son ardeur pour la mortification, jamais il ne se permit rien qui pût ternir l'éclat de cette belle vertu.

Une dame de Murcie avait souvent jeté sur lui des regards pleins de convoitise et désirait lui faire partager la passion qu'elle avait conçue pour lui. Elle feignit donc une maladie et pria le Père Jean de venir la consoler; après quelques paroles légères, elle lui déclara son infâme projet. Effrayé et indigné, le saint homme invoque le secours de Dieu et la protection de Marie; aussitôt son Ange gardien lui apparaît et le console en lui disant de ne rien craindre. Alors le chaste religieux,

s'armant de courage, fit à cette dame des reproches si sévères qu'il la fit rougir de sa criminelle tentative. L'homme de Dieu courut plus de vingt fois les mêmes dangers, et il en sortit toujours victorieux, grâce au secours de Dieu qu'il ne se lassait pas d'invoquer. Aussi évitait-il avec le plus grand soin les conversations avec les personnes du sexe, et jamais il ne voulut s'entretenir avec elles à moins d'une absolue nécessité.

La fuite des dangers extérieurs dépend ordinairement de notre bonne volonté et de notre prudence; mais quand le combat provient de notre nature déchue, d'où part l'étincelle qui allume le feu impur dans notre cœur, nous avons besoin d'une force beaucoup plus grande pour résister à cet ennemi intérieur. Jean eut à soutenir fort longtemps ces dernières luttes, à cause de sa charité pour le prochain. Le Père Olarte, qui avait dignement administré sa province, était tombé gravement malade; Jean Mancebon et Père Alphonse Zunniga sentant quelle perte leur causerait sa mort, résolurent d'un commun accord d'offrir chacun dix années de leur propre vie pour obtenir sa guérison. Dans ce but, ils se rendirent à la chapelle, et, après une fervente prière, ils trouvèrent le Père Olarte beaucoup mieux. Père Alphonse sembla se repentir plus tard d'avoir fait cette offrande héroïque; alors Mancebon prit tout sur lui seul. Il pria donc le Seigneur d'abrèger sa vie de vingt ans, ou de lui envoyer autant d'années de souffrances qu'il en fallait pour obtenir la guérison de son digne provincial. Cette prière fut exaucée, et le Père Olarte vécut justement encore pendant vingt ans.

Mais, en même temps qu'il guérissait, Jean fut saisi de

violentes douleurs aux genoux, aux reins et dans les épaules : il souffrait horriblement, et il avouait, que couché sur la plume et dans des draps fins, il n'aurait pas eu plus de repos que si on l'avait étendu sur la paille ou sur une planche. Cependant ces peines corporelles n'étaient rien en comparaison de celles que lui causait sa chair révoltée. Son cœur était si tourmenté, son imagination lui représentait des figures tellement déshonnêtes, qu'il ne savait de quel côté se tourner afin de ne pas être souillé par le péché. Rien ne pouvait le délivrer ; car il avait beau prier les bras étendus en croix, se jeter à terre pour s'humilier, se flageller jusqu'au sang et s'imposer toutes sortes de mortifications, l'esprit impur le poursuivait avec plus d'opiniâtreté que jamais. Les séductions du démon redoublaient surtout pendant la nuit et ne lui laissaient aucun repos ; le sommeil s'emparait-il de lui, mille fantômes impurs se présentaient à son esprit, et il se réveillait en poussant des gémissements et en priant Dieu de le délivrer. Il eut à soutenir ces combats pendant vingt ans, et sa résistance fut si parfaite que jamais il ne put s'accuser d'aucune faute volontaire. Il craignait cependant toujours d'avoir plus ou moins offensé Dieu. Un jour, après avoir prêché dans un couvent de religieuses, à Murcie, la supérieure lui dit, après le sermon, d'avoir confiance et que le Seigneur dont la grâce l'avait jusque-là préservé du péché, saurait le conserver dans l'état de grâce. Cette exhortation le consola beaucoup ; car il savait bien que cette supérieure n'avait pu lire dans son cœur sans une permission particulière de Dieu.

Le Seigneur fit aussi connaître la pureté virginale de son

serviteur à une autre religieuse de l'Ordre de Saint-Augustin. Pendant la nuit de la Circoncision, en 1659, elle vit dans un ravissement l'âme de ce saint homme, ornée d'un vêtement blanc qu'il avait reçu de Dieu en récompense de sa chasteté. L'année suivante, elle la vit encore, mais avec un habit beaucoup plus beau, de diverses couleurs et orné de pierres précieuses. Le Seigneur lui apprit alors qu'il avait donné ce second vêtement à son serviteur en récompense de la patience, de l'humilité et de la soumission avec lesquelles il avait repoussé les tentations de l'esprit impur. Nous pouvons donc croire qu'il conserva sa pureté jusqu'à la fin de sa vie, et qu'il dut à cette aimable vertu les grâces particulières dont Dieu l'honora. Il distinguait à l'odorat les pécheurs infectés du vice impur, des fidèles qui conservaient la chasteté ; aussi n'épargnait-il aucun effort pour exciter les chrétiens à garder cette vertu chacun selon leur état. S'il apprenait que des jeunes filles étaient sur le point de vendre leur honneur à cause de leur pauvreté, il pourvoyait à leurs besoins par des aumônes. Il envoya un jour une jeune fille d'une grande piété à une femme de mauvaise vie, pour l'exhorter à quitter son infâme commerce, et comme elle s'y refusait en disant qu'une telle mission ne lui convenait pas, il insista : « Allez donc », lui dit-il, « vous réussirez sans ternir votre réputation ». Et en effet, cette femme dont la vie n'était qu'un scandale, renonça aux vanités du monde et mourut plus tard en odeur de sainteté.

Le seigneur de Montalègre, obligé d'aller à Madrid pour soutenir un long procès, ne faisait ce voyage qu'à contre-cœur, parce qu'il craignait d'y perdre le trésor de

la pureté. Le saint homme, auquel il communiqua ses craintes, le tranquillisa en disant qu'il prenait tout sur lui. Ce seigneur fit connaître plus tard comment il s'était senti changé en un autre homme pendant les six mois qu'il passa dans la capitale, vu qu'il n'avait pas été tenté par le démon impur, malgré l'inclination de sa nature qui l'y poussait auparavant.

Le Père Jean avait beaucoup de goût pour l'étude ; le jour ne suffisait pas à son zèle, et il consacrait presque toute la nuit au travail. Il prenait si peu de sommeil qu'on peut se demander comment il pouvait résister à tant de fatigues ; car il veillait jusqu'à onze heures et demie, et il se levait à minuit pour matines. Il étudiait encore après l'office, et se contentait de quelques instants de repos avant prime. Ce zèle infatigable pour l'étude, loin de diminuer ses progrès dans la vertu, servit de lest et d'aliment à son âme ; car il était toujours le premier pour toutes les œuvres de charité et d'humilité, et il s'y appliquait avec autant d'empressement que s'il n'eût eu rien de plus à faire. Pendant qu'il enseignait la théologie, il ne laissait pas d'assister au chœur ; car il savait par sa propre expérience, que l'esprit élevé vers Dieu par la prière est beaucoup plus capable de recevoir les leçons de la sagesse divine et apprend plus dans l'oraison que dans les livres. Chargé d'annoncer la parole divine, il s'acquittait de ce soin avec un zèle extraordinaire, et sa vertu ne poussait pas moins les âmes à la perfection que ses instructions. A Murcie, sa sainteté lui avait concilié l'estime générale, et on l'écoutait comme un envoyé du ciel. Ses paroles étaient simples, prévenantes et remplies d'une tendre piété. Fuyant tout luxe inutile de rhétorique

et les subtilités inconvenantes, il se pénétrait de ce qui pouvait édifier ses auditeurs, et ne quittait presque jamais la chaire sans les avoir fait pleurer. Du reste, les motifs qui frappaient si fortement le peuple ne faisaient pas sur lui une impression moins profonde, et souvent les larmes qu'il versait lui-même ne lui permettaient pas de continuer son discours. Son cœur était comme une fournaise ardente d'où il tirait des traits enflammés pour les enfoncer dans les cœurs des fidèles.

Il avait beaucoup de goût pour la sainte Ecriture, et pendant que Dieu lui-même éclairait son âme pour comprendre les obscurités dont elle est remplie, il se sentait porté à écrire de nouveaux commentaires. Cependant il craignait encore que ce travail ne fût point agréable au Seigneur lorsqu'il fut confirmé dans son projet de la manière suivante : Il s'entretenait un jour, dans un couvent de Clarisses, avec trois religieuses, lorsque l'une d'elles fut tout à coup ravie en esprit ; au milieu de cette extase elle s'écria en latin : « Ecrivez, mon Père, écrivez ». Interrogé sur ce que signifiaient ces paroles, Jean répondit qu'il était venu prier l'abbesse de le recommander à cette religieuse, afin que Dieu lui révélât s'il devait s'appliquer uniquement à la prédication, ou bien s'il devait achever l'ouvrage qu'il avait commencé sur la sainte Ecriture. La volonté divine lui était donc manifestée, et il n'épargna désormais aucun soin pour l'accomplir. Il a écrit trente-sept gros volumes qu'on conserve avec soin dans le monastère de Sainte-Anne, près de Jumilla.

Au milieu de ces travaux, Jean ne perdait pas de vue la présence de Dieu, et trouvait dans l'exercice de l'oraison des lumières et des consolations célestes. Le Seigneur

fit connaître combien ses travaux et son zèle lui étaient agréables, car quelques mois avant sa mort, le Père Jean apparut à une sainte religieuse avec un vêtement d'une merveilleuse beauté, plus brillant que le soleil et parsemé de pierres précieuses d'un éclat surprenant et de différentes couleurs. « Ma fille », lui dit le Seigneur, « j'ai donné ce vêtement à mon serviteur, en récompense des grands travaux qu'il a exécutés, soit comme prédicateur, soit comme écrivain par zèle pour ma gloire et pour le salut des âmes ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Méditations et révélations du Père Jean. — Son amour pour Dieu et sa charité pour le prochain.

Le Père Jean n'ignorait pas que la perfection de l'homme ici-bas consiste dans une union continuelle de notre âme avec Dieu, et pour y arriver, il s'appliquait avec beaucoup de soins à l'oraison mentale. Il s'entretenait donc intérieurement avec le Seigneur, de sorte qu'il pouvait dire avec le grand Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux ». Comme saint François, il s'élevait jusqu'au Créateur par le moyen des créatures ; dans leur beauté et leurs qualités, il voyait autant de miroirs qui lui rappelaient les perfections infinies. Son amour ne s'enflammait pas moins à la vue des images de Notre-Seigneur, qu'il considérait comme des figures de son fiancé ; son cœur s'unissait à lui par des soupirs ardents et des oraisons jaculatoires, courtes mais ferventes. Souvent son enthousiasme éclatait dans la conversation, quand il par-

lait sur des sujets de piété, et excitait dans son âme et dans ses auditeurs un vif amour pour Dieu.

Les charges de réfectoier, de cuisinier, de prêtre et de prédicateur ne l'empêchèrent jamais d'assister au chœur, et même, lorsqu'il fut accablé de vieillesse et d'infirmités, il s'y rendait à l'aide d'un bâton. C'est là que son âme trouvait le repos, quoique, même au milieu des occupations les plus absorbantes, son cœur se séparât à peine de la présence de Dieu, et quand ses supérieurs l'engageaient à ne point venir à matines, il répondait que c'était sa plus grande consolation. La piété et l'attention avec lesquelles il récitait l'office divin, montraient clairement de quelles grâces il y était favorisé, surtout quand on le voyait plongé dans la méditation sur les mystères dont les psaumes et les autres parties du bréviaire rappellent le souvenir.

Pendant que le Seigneur le comblait ainsi de faveurs célestes, il affligeait son corps de peines cuisantes ; mais de toutes les souffrances que le bienheureux avait à endurer, la plus vive pour lui était de ne pouvoir marcher pour assister à matines. Il y était si sensible, qu'un jour à Valence, en confessant le Père Joseph Garcia, il lui dit en pleurant : « Est-il donc possible que tant de saints
« religieux s'adressent à moi, et qu'aucun d'eux ne puisse
« m'obtenir de Dieu la grâce d'être délivré des infirmités
« qui m'empêchent d'aller au chœur. Recommandez
« cette affaire à Notre-Seigneur, car il n'est rien qui me
« fasse autant souffrir ». Ce Père communiqua son désir à ses confrères et vint bientôt lui annoncer que sa prière était exaucée. Et en effet, Jean fut aussitôt délivré et put le même jour assister à matines.

Dans une révélation que Dieu fit à une de ses servantes les plus illustres, Marie de Jésus, il fit connaître combien lui était agréable la demeure qu'il s'était choisie dans l'âme de Jean. Cette sainte religieuse ayant vu l'homme de Dieu s'approcher de sa demeure, descendit aussitôt pour le recevoir, et, se jetant à ses pieds, les baisa avec respect. Tout à coup elle fut saisie d'un ravissement et élevée dans les airs à une hauteur considérable, les bras étendus et les yeux tournés vers le ciel. Elle avait été surprise par cette faveur céleste en voyant le divin enfant que portait le saint religieux méditant sur la sainte enfance du Sauveur.

Quelquefois ces faveurs divines faisaient place à un vif dégoût pour la prière et les exercices spirituels ; mais, toujours fidèle au règlement, il ne cessait de montrer pour Dieu un amour généreux, qui agit sans cesse et fait renoncer aux consolations. Lorsque son âme fut préparée par la pureté et la patience, comme une lampe destinée à contenir l'huile qui alimente la flamme de l'amour divin, le Seigneur y alluma le feu céleste de la charité. Un jour, pendant qu'il était gardien du couvent de Sainte-Anne, il resta en prières après matines, dans la chapelle du Rédempteur, et se mit à considérer avec larmes les plaies sanglantes de son Bien-Aimé. Il demandait pour lui-même une part de l'amour infini de l'Homme-Dieu, lorsque Notre-Seigneur lui apparut, le corps tout couvert de blessures. Prenant alors trois gouttes de son sang, il les versa dans la bouche de son serviteur en disant : « J'ai apporté le feu sur la terre, et que demandé-je, « sinon qu'il s'allume ». Aussitôt Jean ressentit une ardeur si vive, qu'il s'affaissa sur lui-même et tomba à

terre. Pendant quatorze jours la chaleur qu'il ressentit sur la poitrine fut si violente, que toutes les nuits, malgré le froid, il était obligé d'ouvrir sa fenêtre et de se dépouiller de ses habits afin de ne pas étouffer. Jamais cette flamme ne s'éteignit dans son cœur, et souvent, pendant l'été, il descendait dans un puits et cherchait à se rafraîchir en se lavant avec de l'eau glacée. Cette apparition excita dans son cœur un ardent désir d'endurer les tortures que les tyrans ont pu inventer, et il disait souvent que jamais il ne pourrait assez souffrir par amour pour Dieu et pour le prochain.

A cette charité pour son Sauveur il unissait une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. Il avait dans sa cellule une de ses images qu'il appelait sa gardienne ; il lui demandait conseil en tout, et il en recevait des réponses admirables. Lorsqu'il fut pour la première fois gardien du couvent près de Jumilla, il aperçut la glorieuse Mère de Dieu debout au-dessus du lecteur et donnant sa bénédiction aux religieux pendant qu'ils faisaient la genuflexion devant le saint Sacrement, avant de quitter le chœur. Elle l'avertit encore, quand il était à Valence, de se préparer à de grandes contrariétés qui allaient fondre sur lui. Pendant la nuit qui suivit son retour de Valence au couvent de Sainte-Anne, Marie vint le consoler et déposa son divin Fils entre ses bras ; il jouit de cette faveur pendant trois heures. Une autre fois il vint pendant la nuit demander la clef du jardin au portier, et se rendit au pied d'un pin où la sainte Vierge l'attendait avec l'enfant Jésus. Le portier le suivit et fut témoin d'un long entretien qu'ils eurent ensemble. Le lendemain, passant auprès de cet arbre, il l'embrassa et fit connaître à ses

frères qu'un religieux du couvent avait reçu en cet endroit une grande faveur. Souvent il voyait pendant la méditation Notre-Seigneur en butte aux mauvais traitements et aux injures ; une vision qu'il eut de l'Homme-Dieu mourant sur la croix, lui causa une impression si forte qu'il s'évanouit et resta pendant deux heures privé de ses sens.

Ces faveurs célestes augmentèrent la tendresse du Père Jean pour le prochain. Nous avons déjà vu comment, dès son enfance, il savait pratiquer la charité et se dépouiller de ses propres habits pour en revêtir les pauvres. Quand il fut religieux, il leur donnait tout ce qu'il recevait, sans même attendre qu'on l'en priât ; aussitôt qu'il remarquait un besoin, il s'empressait d'y porter remède. Il souffrait de voir une demande refusée sous prétexte de pauvreté, et lorsqu'on lui envoyait de la ville des légumes ou d'autres aliments, il les distribuait aux malades et aux religieux étrangers. Sa bonté pour ses sujets, quand il était gardien, éclatait même pendant son sommeil. Un Père revenant de prêcher au dehors, vint le trouver pour lui demander sa bénédiction : Jean dormait ; mais croyant qu'on venait lui demander un service : « Allez, mon Père », lui dit-il, « et que les frères vous traitent de leur mieux ». Le lendemain il rencontra ce Père et lui demanda depuis quand il était rentré au couvent. Ce Père lui raconta qu'il était arrivé la veille et qu'il avait reçu sa bénédiction. Il montrait la même bienveillance pour tous ses frères sans distinction de personnes, et veillait aux besoins des plus jeunes avec autant de soins qu'à ceux des plus anciens. Afin de soulager les frères qui veillaient pour matines, il per-

mettait de temps en temps à l'excitateur de dormir et il se chargeait de l'éveiller à temps pour l'office.

Il recevait avec beaucoup de bonté les pauvres étrangers, partageait avec eux sa propre part, et quand il n'avait plus rien, il demandait au cuisinier de lui avancer ce qu'il devait manger le repas suivant. Pendant qu'il était gardien, il faisait distribuer aux pauvres les restes qui pouvaient leur être utiles, et comme le cuisinier s'affligeait de le voir ainsi priver la communauté du nécessaire, il lui ordonna de préparer beaucoup plus d'aliments qu'il n'en fallait pour les religieux. Aussi les pauvres venaient à toute heure du jour se recommander à lui. Ceux mêmes qui rougissaient de leur misère, n'étaient jamais embarrassés devant lui. Il avait commandé au portier de ne jamais renvoyer de mendiants sans les soulager, et quand la maladie les retenait dans leur demeure, il savait encore pourvoir à leurs besoins.

Sa charité bien connue lui causa une aventure assez extraordinaire pendant qu'il était gardien du couvent de Valence. Un cavalier vint le demander avec un enfant de deux à trois ans, et lorsque le Père Jean se présenta, il le prit à part et lui dit : « Mon révérend Père, cet enfant « m'a été remis pour être confié à vos soins, parce que sa « famille désire rester inconnue », et comme le saint homme répondit qu'il ne pouvait se charger de ce fardeau, il s'emporta et menaça de tuer l'enfant de sa propre main. Le serviteur de Dieu ne soupçonnant aucune malice, et effrayé de cette menace, courut après lui et garda ce petit infortuné pendant que le rusé visiteur s'applaudissait en lui-même d'avoir si bien joué son jeu. Sur ces entrefaites, les religieux arrivèrent et trouvèrent

leur gardien occupé à jouer avec un petit enfant ; quand ils eurent appris son histoire, ils se raillèrent de sa simplicité. Jean fit élever cet enfant avec le plus grand soin.

Ses exhortations poussèrent quelques personnes pieuses à secourir les malheureux qu'il ne pouvait soulager lui-même, et Dieu récompensa amplement ceux qui, sur sa recommandation, s'efforçaient de pourvoir aux besoins spirituels et corporels du prochain. Son cœur ne souffrait pas seulement des misères qui affligeaient les hommes : sa compassion s'étendait aussi aux animaux. Il réprimanda un jour fortement un conducteur qui maltraitait son mulet ; mais, loin de se corriger, le brutal frappa le saint homme d'un violent coup de fouet : « Al-lons, mon frère », dit Père Jean à son compagnon qui avait été atteint, « ne vous effrayez pas, ce n'est rien ». Par son calme, il montrait que la véritable charité n'est pas seulement généreuse pour faire le bien, mais qu'elle sait aussi ne pas rendre le mal pour le mal et supporter tout avec patience par amour pour le Seigneur.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Lumières, prophéties et miracles du Père Jean.

Les lumières de la sagesse céleste qu'il puisait dans la méditation et son union avec Dieu lui permettaient de lire dans les cœurs ; il dissipait leur doutes et leurs inquiétudes par quelques paroles, et rendait le calme à leurs âmes. Une de ses filles spirituelles raconta elle-même même qu'un jour, tourmentée par des peines très-vives,

elle se rendit à l'Eglise, et que le Père Jean vint au confessionnal sans qu'elle l'eût demandé. Avant même qu'elle lui eût parlé de ses souffrances, le saint homme lui découvrit à elle-même ses ennuis et la congédia tellement fortifiée, qu'elle désirait en ressentir encore de semblables afin d'en tirer la même consolation.

Une autre personne également tourmentée par des peines de conscience, n'avait pu trouver de soulagement auprès des hommes instruits qu'elle avait consultés ; mais aussitôt qu'elle les eut découvertes au Père Jean, elles se dissipèrent parce qu'il lui en découvrit la cause secrète ; et comme elle se présentait quelques jours après à son confessionnal pour lui communiquer des inquiétudes semblables, le saint homme lui dit : « Allez com-
« munier, ce que vous avez à me confier n'a pas d'im-
« portance ; j'ai en moi-même quelque chose qui me le
« garantit ». Il savait aussi, par quelques lettres très-courtes, rassurer les âmes timides non-seulement sur le passé, mais encore sur le présent dont rien ne pouvait lui donner connaissance.

Dieu l'honora également du don de prophétie, et il a prédit plusieurs événements qui tous se sont réalisés. Il cherchait à corriger un gentilhomme de Murcie de ses mauvaises habitudes, et il le menaça d'un grand malheur, s'il ne se hâtait de les abandonner. Ce gentilhomme fut effrayé de ses paroles, mais ne changea point de conduite. Il continuait cependant de rendre visite au Père Jean, et un jour Roderic Pusmarin, seigneur de Montalègre, le rencontra au moment où il quittait le vénérable serviteur de Dieu. Celui-ci alla au-devant du nouveau visiteur et lui dit : « Prions pour

« l'âme de ce seigneur ; car nous n'avons plus à nous occuper de son corps ». Un instant après, ce gentilhomme, que la ville avait choisi pour chef, était blessé mortellement dans un combat. Néanmoins, sur les instances de son serviteur, Dieu lui accorda encore trois jours de vie pendant lesquels il se prépara sérieusement à la mort. Quelques jours après son décès, le Père Jean entendit pendant la nuit frapper à sa fenêtre, et une voix qui lui parlait : c'était l'âme de ce gentilhomme qui venait lui annoncer qu'elle était en purgatoire.

Lazare Uzo d'Alcantarilla, qui scandalisait toute la ville de Murcie par ses débauches, fut frappé d'une maladie mortelle, et, grâce au Père Jean qu'on avait appelé pour le confesser, il reconnut la main de Dieu et se repentit amèrement de sa vie licencieuse. Sa mère, que le danger de son fils avait plongée dans le chagrin, se réjouit beaucoup de ce changement ; mais quoiqu'elle eût à craindre beaucoup pour le salut de son enfant, s'il venait à guérir, elle pria le Seigneur de lui rendre la santé. Sa demande fut exaucée. « Gardez-vous bien de retomber dans vos anciennes fautes », dit l'homme de Dieu au jeune homme, « car si vous retombez dans vos débauches, cette année sera la dernière pour vous ». Néanmoins, la force de l'habitude l'entraîna, et il s'enfonça dans un tel abîme d'impiété, que, méprisant les lois de la nature aussi bien que les commandements de Dieu, il en vint jusqu'à frapper sa mère. Celle-ci s'en plaignit au saint religieux, qui s'écria en apprenant cette nouvelle : « Mauvais fils, vous ne serez pas en vie demain matin ». Et, en effet, l'année dont Jean lui avait parlé expirait, et la nuit suivante il mourait

subitement. Cependant, la miséricorde divine et les prières du saint religieux lui procurèrent la grâce d'une contrition parfaite, et il fut sauvé, comme Jean l'apprit par une révélation.

A Murcie, il annonça à une dame, nommée Louise Carillo, que son fils malade ne mourrait pas, et que Dieu en prendrait un autre pour le mettre dans le ciel. Une autre dame, nommée Marie-Angèle Astorch, employait toutes sortes de moyens pour obtenir la santé de son fils; mais le Père Jean vint lui dire, au nom de Dieu, de se soumettre à la volonté divine, parce que sa mort était décidée, et il la pressa d'offrir de bon cœur son enfant au Seigneur. La pauvre mère le fit, malgré son chagrin, et l'âme du petit malade passa aussitôt de cette vie dans la bienheureuse éternité.

Revenant un soir d'une procession avec ses frères, il leur annonça la mort prochaine de trois religieux. Un frère qui revenait de mendier, aperçut des figues mûres, dont la beauté le tenta fortement. Lorsque, à son retour, il alla demander la bénédiction du gardien : « C'est bien, « mon frère », lui dit-il, « les figues étaient-elles « mûres ? » Ces paroles ne surprirent nullement le religieux; car on savait que le Père Jean voyait souvent des choses qui se passaient loin de ses yeux.

Il prédit au seigneur de Montalègre, qui n'avait encore pu obtenir d'enfants, qu'il serait père de trois fils. Et, en effet, peu de temps après son épouse lui donna successivement trois garçons que leurs noms et leur beauté fit appeler *les trois rois*.

Il annonça également à une dame, nommée Constance Balcarcel, la naissance d'un fils qui rétablirait la paix et

la concorde dans sa famille et la mort d'une de ses amies nommée Marie de Jésus.

Une de ses pénitentes, tourmentée par d'horribles souffrances intérieures et dont le pouls ne battait plus depuis quatre jours, demanda son confesseur, qui vint la consoler et lui donner l'assurance que sa maladie ne la conduirait pas au tombeau. A l'instant elle se sentit mieux, et le lendemain elle était complètement guérie, au grand étonnement du médecin. Elle eut encore à endurer un mal très-violent, et sa vue était tellement menacée qu'on désespérait de la lui conserver. Le Père Jean vint la voir et prier Dieu pour elle : « Dites-lui », répondit le Seigneur, « que je trouve mon plaisir dans la « soumission à ma volonté, et qu'elle supporte cette « croix sans recourir à des remèdes inutiles pour sa « guérison ». L'homme de Dieu lui transmit cette réponse ; mais en même temps, il l'assura qu'elle ne serait pas aveugle, mais que ses yeux continueraient de la faire horriblement souffrir.

Une religieuse, nommée Augustine de Jésus, malade d'un cancer, était sur le point de mourir, et on avait déjà préparé l'habit de l'Ordre pour sa sépulture. Le Père Jean entra pendant qu'on lui donnait l'Extrême-Onction. « Ecartez cet habit », lui dit-il, « c'est inutile « de vous le donner ; car vous avez encore de longs com- « bats à soutenir ». Et, en effet, elle vécut encore vingt ans, pendant lesquels elle eut beaucoup à souffrir.

Le seigneur de Montalègre était tourmenté par des douleurs d'entrailles très-vives, et déjà le frisson de la mort se faisait sentir. Repassant alors dans sa mémoire les bienfaits qu'il avait reçus par les soins du Père Jean,

il se disait en lui-même : « Je meurs, ô mon Père, priez Dieu pour qu'il me fasse miséricorde, et secourez-moi en ce moment ». A peine avait-il achevé ces paroles qu'il se trouva complètement guéri, et en même temps le Père Jean fut saisi d'une colique très-violente qui le tortura pendant deux jours.

Un gentilhomme, nommé Antoine de Almunia, lui avait donné des secours pour des familles pauvres de Beniganim ; l'homme de Dieu, touché de sa générosité, lui dit : « Je ne puis vous montrer ma reconnaissance qu'en vous assurant que le Seigneur gardera votre fils ». Le soir même, ce seigneur se rendit au marché avec son aîné, qui, très-jeune encore, s'amusait à courir çà et là, lorsqu'il fut entouré par trois mules furieuses, renversé à terre et foulé aux pieds sans qu'on parvînt à les apaiser. Le père, désolé, releva son fils, qu'il croyait meurtri, écrasé ; mais, à sa grande surprise, il n'avait pas d'autre mal que l'empreinte du sabot des mules, imprimée sur ses membres ; et chacun de crier au miracle. Antoine de Almunia se souvint alors des paroles du Père Jean, et remercia le Seigneur de sa protection.

Dieu lui révélait aussi l'état des mourants et la délivrance des âmes du purgatoire. Quelques jours après la mort du Père Louis de Bénévent, qui avait été trois fois provincial, et dont le nom était avantageusement connu en Espagne et en Italie, le Père Jean dit à un religieux qui entrait dans sa cellule : « Venez, mon fils, et réjouissez-vous ; car l'âme du Père Louis vient de sortir du purgatoire, où il a souffert pendant quelques jours pour expier les vivacités de son caractère.

Jean Ramirez, jeune enfant de neuf ans, était à l'agonie.

Sa mère, ne pouvant le voir mourir, s'était réfugiée dans une chambre voisine, où son père vint l'engager à se soumettre à la volonté divine. Alors la pauvre femme courut hors d'elle-même au couvent, et demanda le Père Jean, ajoutant qu'elle ne rentrerait pas à la maison avant que saint Pascal n'eût rendu la vie à son enfant. L'homme de Dieu se rendit aussitôt à l'église, et, après avoir prié avec ses confrères, vint annoncer à la mère désolée que son fils était vivant et guéri. Elle partit en toute hâte, et faillit s'évanouir, lorsqu'elle revit plein de santé ce cher enfant dont elle avait pleuré la mort. Ce miracle fut connu de toute la ville et attesté par de nombreux témoins.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Réputation de sainteté du Père Jean. — Sa mort.

On estimait et on honorait le Père Jean comme un saint qui vivait plutôt dans le ciel que sur la terre et que le Seigneur avait comblé de ses grâces. Ses habits furent souvent déchirés, et on s'en partageait les morceaux comme des reliques; on se disputait ses lettres et tout ce qui lui avait servi. Sa réputation s'étendait au loin; mais les habitants de Murcie surtout le regardaient comme leur ange tutélaire et lui témoignaient le plus grand respect. Au couvent de Sainte-Anne, près de Jumilla, les personnes les plus considérables venaient le visiter de Carthagène, d'Orihuela, d'Alicante, de sorte que ce monastère, autrefois le refuge de ceux qui cherchaient la solitude, fut bientôt troublé par l'affluence des fidèles. Ses exhortations portèrent un grand nombre

d'âmes à la perfection, et ses paroles douces et pressantes rendirent le calme à beaucoup d'affligés.

Les inquisiteurs eux-mêmes venaient souvent demander ses avis, et s'en rapportaient à sa décision pour des affaires importantes. Il y avait à Murcie une religieuse qui avait une grande réputation de sainteté, et qui recevait, disait-on, de grandes faveurs du ciel, dont la moindre était de recevoir la sainte communion de la main des Anges. La sainte Inquisition examina ses révélations et les soumit au jugement de plusieurs hommes distingués par leur science, dont les avis furent partagés. Mais, désirant approfondir cette affaire, et connaissant la sainteté et les lumières du Père Jean, ils le chargèrent de cette affaire et lui permirent d'entrer à toute heure au couvent de cette religieuse, pour s'éclairer. Il se mit donc en relation avec elle et pesa très-attentivement ses paroles, ses actions, et en particulier sa manière de communier qui le surprenait étrangement. Il remarquait, en effet, que la sainte hostie était moins belle que les autres, quoique sa beauté eût dû être bien plus grande si elle était venue du ciel. Un jour qu'elle se trouvait dans sa cellule avec trois de ses sœurs, elle assura que le lendemain sa sœur viendrait au couvent, quoiqu'elle l'eût engagée autrefois à se marier : « Et cela », dit-elle, « est aussi certain qu'en ce moment un oiseau va venir se reposer sur mes épaules ». La porte et la fenêtre étaient fermées, néanmoins au même instant les religieuses virent la réalisation de cette prédiction. Elles appelèrent aussitôt le Père Jean, qui vit de ses yeux la preuve de ce prodige. Il emporta l'oiseau avec lui dans une cage, afin de voir s'il ne découvrirait pas quelque ruse cachée du démon, et il

fit part de cet événement aux inquisiteurs, qui l'engagèrent à peser le tout et à formuler son jugement afin de l'envoyer au tribunal supérieur de l'Inquisition. Le saint homme demanda quelques jours encore pour se recommander à Dieu; parce que, selon la parole du divin Maître, il y a une espèce de démon qu'on ne peut chasser que par le jeûne et la prière. Après avoir prié, il apprit du Seigneur que cette religieuse était trompée par l'esprit de ténèbres, qui, voyant venir le Père Jean, avait manœuvré très-habilement afin de prolonger son séjour. Les inquisiteurs revinrent au jour marqué, et il leur annonça, en se rendant au monastère, que, les ruses diaboliques étant découvertes, ils ne seraient pas reçus avec la même douceur qu'autrefois. Et en effet, à peine fut-il entré, que l'infortunée se mit à crier et à pleurer; mais le serviteur de Dieu commanda au démon de sortir. Avant de se retirer, celui-ci avoua que cette religieuse lui avait donné lieu d'entrer dans son corps par son imprudence et sa vanité, sans avoir eu néanmoins aucune mauvaise intention, mais qu'il l'avait plongée dans de profondes ténèbres en se transformant en Ange de lumières; puis, sur une nouvelle injonction, il abandonna la place. Jean laissa, en partant, à cette religieuse une règle de conduite, pour qu'elle fût désormais à l'abri de semblables tromperies. Cette délivrance fit grand bruit et augmenta l'estime qu'on avait dans la ville pour le vénérable religieux.

La nouvelle de sa mort lui fut annoncée deux mois à l'avance par Notre-Seigneur lui-même qui lui apparut avec sa glorieuse Mère et plusieurs autres saints. Une heure avant cette vision, sa cellule fut remplie d'une odeur

céleste, et les Anges y firent entendre leurs concerts longtemps après. Jean ressentit ce parfum et entendit cette musique jusqu'à sa mort. Il reçut les derniers Sacrements avec une grande piété qui édifia tous ses frères, et il s'endormit dans le Seigneur le 29 avril 1660, à l'âge de soixante et onze ans.

A peine sa mort fut-elle connue qu'on accourut de toutes parts pour le voir et le vénérer ; on se disputait les moindres objets qui lui avaient servi. Le jour de ses funérailles, la ville de Jumilla semblait déserte ; presque tous les habitants s'étaient rendus au couvent de Sainte-Anne avec des flambeaux, pour accompagner son corps à sa dernière demeure.

Dieu révéla la gloire dont jouissait son serviteur, à Didace Maçon, dont nous raconterons la vie le 1^{er} novembre. Il fut ravi en esprit et vit sur une haute montagne un nombreux troupeau d'une grande beauté, et il remarqua sur le point le plus élevé un mouton qui surpassait tous les autres en éclat. C'était, ainsi que le Seigneur l'expliqua, l'image de Jean Mancebon, dont les mérites étaient plus grands que ceux des autres religieux de sa province.

Une religieuse d'une grande perfection, qui assistait au saint sacrifice de la messe le jour de sa mort, aperçut en esprit l'âme du Père Jean, revêtue d'un éclat extraordinaire et d'une gloire céleste. « Si j'avais su », lui dit-il, « que je serais délivré du purgatoire, avec quelle joie j'aurais supporté mes peines et mes maladies ! » Alors cette pieuse fille se rappela que, longtemps avant sa mort, Dieu lui avait révélé qu'il serait délivré du purgatoire en récompense de sa pureté et de sa patience. Plusieurs

guérisons à Jumilla, Cieza et autres lieux, sont attribuées à son intercession.

(Chroniques de la Province de Saint-Jean-Baptiste.)

QUATRIÈME JOUR DE MAI

MARTYRE DU PÈRE JACQUES

GARDIEN DE SYRIE

ET DE PLUSIEURS FRÈRES MINEURS ET CLARISSSES

1291. — Pape : Honorius IV. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Prise de Saint-Jean-d'Acre et massacre des chrétiens. —
Courage héroïque des Clarisses.

Le 5 avril 1291, le sultan d'Egypte, Méleh-Séraf, vint assiéger Saint-Jean-d'Acre avec une armée de 60,000 cavaliers et de 160,000 fantassins, et s'en empara le 4 mai de la même année. 60,000 habitants furent passés au fil de l'épée, consumés dans les flammes ou jetés à la mer; c'est ainsi que tous les éléments combattaient contre les chrétiens coupables qui, pendant la paix, avaient souillé la Terre-Sainte par leurs crimes. Avec Saint-Jean-d'Acre furent prises quinze autres villes, et ainsi furent anéantis les restes de la foi dans cette contrée. Un couvent de Franciscains fut enveloppé dans la ruine de cette cité; parmi les frères qui l'habitaient, quelques-uns avaient pris la fuite avec les habitants; mais le plus grand nombre d'entre eux mérita la couronne du martyr en confessant généreusement la foi chrétienne. Les

plus connus de ces religieux sont le Père Jacques, gardien et supérieur de tous les couvents de Syrie, et son compagnon, le Père Jérémie.

Les Clarisses, qui avaient aussi un couvent dans la ville, furent également mises à mort. Lorsqu'elles se virent menacées de la fureur des Turcs, l'abbesse réunit toutes ses religieuses et les exhorta fortement à garder la foi, la charité et la virginité qu'elles avaient consacrée à Dieu. L'ennemi était à la porte pour tuer leur âme et leur corps ; si elles ne peuvent empêcher le dernier malheur, elles doivent prévenir le premier par un moyen sûr, quoique pénible ; et comme ces barbares se font un plaisir de souiller la beauté des vierges, il faut garantir leur pureté de cet affront. Que celles qui veulent préserver leur corps et leur âme de toute souillure, la suivent et imitent son exemple. Après cette exhortation, cette courageuse héroïne se coupa le nez et vit avec joie toutes ses compagnes marcher sur ses traces. Les Turcs vinrent, et voyant ces visages défigurés, ils entrèrent en fureur et les massacrèrent toutes. C'est ainsi qu'elles méritèrent la double palme de la virginité et du martyre.

Les théologiens enseignent que personne ne peut se tuer ni se mutiler, pour éviter un danger quelconque ; mais saint Antoine, rapportant ce fait, suppose qu'elles ont agi par une inspiration spéciale du Saint-Esprit, comme les Pères l'ont dit de Samson et de quelques autres martyrs.

PHILIPPE D'AQUILA

1456. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Sa pieuse enfance et son entrée dans l'Ordre de Saint-François. — Son zèle pour la pureté, la mortification et la prière. — Il est nommé maître des novices et gardien. — Ses miracles et sa mort.

Ce saint homme naquit de parents vertueux, à Castina, petit village près d'Aquila. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père et sa mère et fut confié à son oncle. On remarquait déjà en lui un caractère doux et de grandes dispositions pour la piété. Pendant un an il vint chaque jour prier sur la tombe de ses parents, afin de leur rendre ainsi ce qu'il en avait reçu. Il commença dès cette époque à châtier son corps par de rudes mortifications, pour mieux éviter le péché ; les jeûnes, les veilles et la prière lui devinrent familiers ; il couchait sur une planche et garnissait intérieurement ses habits d'orties et de chardons.

Il avait d'abord cherché à entrer dans l'état ecclésiastique ; mais, craignant les dangers du monde, il prit l'habit religieux dans l'Ordre de Saint-François. Son obéissance était parfaite, et il supportait les reproches avec d'autant plus de soumission qu'ils étaient plus durs ; sa compassion pour les défauts du prochain égalait sa sévérité pour lui-même. Zélé pour la pureté, il ne supportait pas les paroles légères ou à double sens, et il les blâmait avec une liberté qui ne faisait acception de personne ; il fuyait avec un grand soin la rencontre des femmes, et

pendant quinze ans il n'en regarda jamais aucune en face. Aussi était-il insensible devant elles comme devant un arbre.

Il eut beaucoup de peine à vaincre le sommeil ; tantôt il se flagellait fortement, tantôt il se suspendait par une corde attachée à un bloc, afin de ne pas tomber à terre lorsque le sommeil s'emparerait de lui. Quelquefois il se liait les pieds et les mains autour d'un billot et se couchait ainsi le corps recourbé sur lui-même. Le seul repos qu'il permît à son corps était de dormir assis pendant quelques instants. Il combattait le sommeil avec d'autant plus de soins que le démon faisait plus d'efforts pour lui suggérer de mauvaises pensées, et comme il demandait un jour à saint Jean Capistran un moyen de repousser ses attaques : « La patience et l'énergie pour résister », répondit-il, « et la persuasion que Dieu permet ces attaques pour augmenter nos mérites ». Pour ne point donner carrière à son imagination, il fuyait l'oisiveté. Il copia ainsi des livres de chant pour tous les couvents de sa province ; il construisit dans les bois de petits ermitages pour ceux qui voulaient profiter de la solitude afin de se livrer à la méditation. Il récitait son bréviaire au chœur, sans jamais s'appuyer sur la stalle, et il entendait chaque jour toutes les messes qui se disaient au couvent. Il prenait occasion de tout pour s'élever jusqu'à Dieu : au chœur, il se représentait les chants du ciel ; pendant la prière, il contemplait les saints dont la protection est si utile à l'Eglise militante ; se livrait-il au repos, il se rappelait le sommeil de la mort ; l'aumône lui représentait la pauvreté volontaire du Fils de Dieu.

Aussi bien son esprit était-il toujours prêt à méditer,

et le Seigneur le comblait de douces consolations pendant qu'il se livrait à ce saint exercice. Chaque soir il examinait sévèrement sa conscience et se punissait des moindres fautes. Le démon voulut un jour le troubler pendant cette revue de la journée : il lui apparut sous la figure d'une chèvre et éteignit la lampe qui brûlait devant le saint Sacrement. Le saint la ralluma aussitôt, et comme le démon l'avait éteinte une seconde fois, Philippe lui défendit au nom de Dieu de l'interrompre dans sa prière.

Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses vertus, elles étaient connues de ses supérieurs et même des personnes du monde. On le fit maître des novices, et pendant tout le temps qu'il eut cette charge, il mit toute son application à rappeler les belles leçons qu'il avait reçues pendant son noviciat du vénérable Sabinus de Campello. Il excitait dans ces jeunes gens l'amour de la prière intérieure; il les excitait à la mortification de nos facultés naturelles, à la méditation sur la Passion de Notre-Seigneur et à l'union du cœur avec Dieu.

Ses supérieurs le nommèrent gardien d'un couvent, et, dans cette charge, il se montra plutôt le serviteur de ses frères que leur maître; sa douceur faisait aimer l'obéissance, et son exemple portait tous ses sujets à l'observation parfaite de la règle. Il se montrait ardent dans les réprimandes, fort dans le commandement, doux et persuasif dans les exhortations, et il savait si bien unir la justice et la miséricorde, que jamais il ne blessa les coupables, quand il avait des reproches à faire. Il ne pouvait souffrir l'oisiveté, et malgré son amour pour la pauvreté, il ne permettait pas qu'on allât mendier des vêtements, parce

qu'un vrai religieux met sa gloire dans les vêtements usés et déchirés.

Dieu l'honora du double don des miracles et de prophétie. Pendant qu'il était gardien du couvent de Sulmone, il se rendait à la ville par le chemin le plus long et le plus difficile, et il annonça qu'il serait bientôt le plus fréquenté. Cette prophétie se réalisa après sa mort, quand les fidèles se rendirent en foule à son tombeau pour obtenir des grâces particulières.

Il demandait souvent à Dieu d'être délivré de son corps pour jouir de sa présence dans la gloire, et il était saintement jaloux de ceux qui le précédaient. Enfin la maladie vint le visiter, et malgré des souffrances aiguës, on ne l'entendit jamais se plaindre. Lorsqu'il sentit la mort approcher, il reçut le saint Viatique à genoux, la corde au cou, et après avoir demandé pardon à saint François de toutes ses fautes contre la règle, il s'endormit saintement dans le Seigneur le 4 mai 1456. Il avait quatre-vingts ans. La mort ne changea point ses traits, ses joues s'empourprèrent et ses membres devinrent flexibles.

A la nouvelle de sa mort, saint Jean Capistran laissa éclater sa douleur : « Malheur à moi », s'écria-t-il, « parce que mon pèlerinage s'est prolongé, et que je dois encore, après le départ de ce saint homme, demeurer « parmi ces aveugles ! Heureuse ville de Sulmone, qui a « mérité de posséder un si grand trésor ! » Et en effet, cette cité, qui se glorifie d'avoir donné le jour au poète Ovide, n'est pas moins fière de posséder les restes de ce saint homme, et elle le regarde comme un puissant protecteur.

Parmi les guérisons obtenues par son intercession, on

cite celle d'un habitant de Juliano, qui souffrait de violentes douleurs aux mains, aux jambes et dans tous ses membres ; d'un homme de Megnano, qui ne pouvait marcher, et d'une femme qui, à la suite d'une longue maladie, avait perdu la vue et la parole et qui depuis quinze jours n'avait pris aucune nourriture. Bien d'autres miracles se sont opérés sur son tombeau et des pèlerins nombreux s'y rendent encore chaque jour en pèlerinage.

(WADDING et PAPEBROECK.)

CINQUIÈME JOUR DE MAI

GONZALVE MENDEZ

1582. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Premiers travaux évangéliques des Franciscains au Guatemala. — Fruits de salut qu'y opère Gonzalve Mendez. — Son zèle pour la perfection religieuse, et sa mort. — *François Colmenarius.*

Le pays de Guatemala, en Amérique, était habité par des idolâtres sauvages qui vivaient dans des cavernes ou sous de petites huttes, lorsque Toribius Motolinia et André d'Olmos vinrent y prêcher la foi en 1524. Ils convertirent un grand nombre d'Indiens, mais on ignore s'ils y ont fondé des monastères, soit que les habitants du pays eussent été mal disposés, à cause des mauvais traitements que leur faisaient endurer les soldats espagnols, soit que ceux-ci n'aient pas voulu souffrir la présence des religieux, qui auraient pu être témoins de leurs cruautés

envers les pauvres Indiens. Ces ouvriers évangéliques allèrent travailler dans d'autres contrées.

En 1539, Vincent Lunellus, général de l'Ordre, permit à Gonzalve Mendez, de Guadalaxara, et à cinq autres religieux, d'aller prêcher la foi dans le pays de Guatemala. Après avoir pris un peu de repos à Vera-Cruz, ils se rendirent à pied, à travers les montagnes, au lieu de leur destination, et furent reçus avec joie par les Espagnols qui venaient de bâtir une ville, et par les Indiens nouvellement convertis. Ils fondèrent aussitôt un monastère, et comme la moisson était grande et les ouvriers peu nombreux, ils demandèrent d'autres religieux ; mais des douze qu'on leur envoya, il n'y en eut presque aucun qui put arriver jusqu'à eux. Enfin, Jacques de Stora leur amena deux cents Pères qui remplirent cette province.

Après avoir fondé un premier couvent à Guatemala, Gonzalve en établit un second à Atitlame, petite ville située entre deux volcans, et comme il était parvenu à rendre poissonneux un étang profond qui jusque-là n'avait aucun poisson, les habitants chérissent les religieux, et bientôt, dociles à leurs leçons, ils embrassèrent presque tous la foi qu'ils prêchaient.

Gonzalve fut ensuite nommé supérieur de la custodie établie à Guatemala, sous le titre du Saint-Nom-de-Jésus, et plus tard d'une nouvelle custodie érigée dans le Yucatan. Son zèle et ses travaux furent couronnés de succès, et il convertit un grand nombre d'idolâtres. Ces custodies furent bientôt changées en provinces : la première comptait vingt-neuf couvents, quatre-vingt-dix missions et vingt-neuf résidences ; la seconde trente-trois couvents, douze missions et quinze églises paroissiales dont les reli-

gieux étaient curés. On a peine à se figurer toutes les fatigues que ces premiers missionnaires eurent à supporter. Ils avaient souvent plus de cinquante milles flamands à parcourir, à travers des marais et des rivières profondes, afin de procurer aux Indiens malades les secours de la religion, et ils avaient à pénétrer sous des huttes basses et humides, placées au milieu des eaux, et où l'on ne pouvait arriver qu'avec de grandes difficultés.

Malgré tant d'occupations, le saint religieux n'oubliait pas le soin de son âme ; sa régularité était parfaite, et son zèle pour la pureté si grand qu'il fuyait avec le plus grand soin la rencontre des personnes du sexe. Son jeûne était presque continuel : l'eau, le pain et quelques fruits composaient tout son repas ; il dormait sur une planche, avec un billot sous sa tête. Lorsqu'il était obligé d'aller à Mexico pour conférer avec le commissaire général, il s'y rendait pieds nus et refusait le secours d'un cheval, quoique la route comptât plus de trois cents milles flamands. Il faisait de la même manière la visite de sa province, et savait encore trouver du temps pour prêcher la foi aux infidèles et fortifier les néophytes. Il n'oubliait pas, au milieu de ces travaux, l'exercice de la méditation, et souvent Dieu lui révélait pendant cet exercice la connaissance de choses cachées. Dans tous les couvents, il assistait aux exercices de la communauté et ne manquait jamais de dire la messe ; il disait souvent que le plus grand bonheur d'un religieux doit être de chanter au chœur avec les Anges, et de traiter les plus grands mystères de la foi pendant le saint sacrifice.

Il tomba enfin gravement malade à Guatemala ; l'évêque de cette ville et le président du conseil vinrent le

visiter, et il leur adressa de précieuses exhortations sur les obligations de leur état.

Il avait souvent recommandé à Dieu, dans ses prières, l'âme de l'empereur Charles-Quint; un jour, après sa messe, il vit en extase une représentation du jugement de ce prince. Le souverain Juge était assis sur un trône entouré d'anges et de saints. On amena devant lui l'âme de l'empereur, mort depuis quatre ans, qui semblait sortir d'une horrible prison, les mains liées derrière le dos. Le démon l'accusait de fautes nombreuses, mais Charles ne montrait aucune peine, il fixait avec confiance et respect ses yeux sur Notre-Seigneur, comme pour lui demander de prendre sa défense. Alors Notre-Seigneur fit connaître à ses saints que le prince n'était pas coupable de toutes les fautes dont on l'accusait, ou qu'il en avait fait pénitence, et que ses bonnes œuvres méritaient récompense. Aussitôt les esprits de ténèbres s'enfuirent, et l'âme de Charles-Quint suivit le Fils de Dieu dans la gloire éternelle. Le Père Gonzalve fit connaître cette révélation un peu avant sa mort, et le roi Philippe II, qui en eut connaissance, en fut grandement consolé.

Le Père Gonzalve mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 5 mai 1582. Une foule nombreuse se pressait à son enterrement, et on se partagea ses vêtements comme des reliques vénérables.

Dans le même couvent de Guatemala mourut aussi, en odeur de sainteté, le Père François Colmenarius, originaire d'Espagne, et qui pendant trente-cinq ans travailla au salut des Indiens. Son humilité, son zèle pour la gloire de Dieu, son amour pour la pauvreté et ses autres

vertus lui méritèrent la réputation de perfection qu'il a conservée.

(GONZAGUE et DAZA.)

SIXIÈME JOUR DE MAI

PÈRE BARTHÉLEMY GENECTAR
ET AUTRES RELIGIEUX

MARTYRISÉS PAR LES TURCS

1538. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Prise de Citadella dans l'île de Minorque, par les Turcs, et martyre de plusieurs religieux et religieuses à Mahon, Sorrento, etc.

En 1538, des pirates turcs s'emparèrent de la ville de Citadella, capitale de l'île de Minorque, et, après l'avoir pillée, brûlèrent le couvent des Franciscains qui s'y trouvait. Presque tous les religieux du monastère échappèrent à la mort ; mais Père Barthélemy Genectar et frère François Coll tombèrent entre leurs mains et gagnèrent la couronne du martyr par une mort sanglante. Une clarisse, nommée Agathe Amarella, eut le même sort ; mais nous ne connaissons ni le jour ni le genre de son martyre.

Nous mentionnons ici plusieurs autres martyrs sur lesquels nous n'avons aucune date précise. Le pirate Barbe-rousse avait réussi à s'échapper de Tunis avec seize vaisseaux, pendant que Charles-Quint assiégeait cette ville.

Mahon fut prise, et les couvents franciscains rasés complètement. Le gardien, sachant qu'ils arrivaient, consumma la réserve et tomba entre les mains de ses ennemis. Il fut indignement mis à mort avec un de ses confrères.

Pendant que les Turcs menaçaient les côtes du pays de la Marche, en Italie, ils surprirent à Sorrento, le Père Chérubin de Civitella, dans le royaume de Naples, et après lui avoir fait endurer toutes sortes de tourments, le mirent à mort en haine de la foi. Un religieux d'Espagne, nommé Michel Agullon, eut le même sort à subir de la part des pirates d'Alger.

En 1526, après la malheureuse défaite de Mohacz, dans laquelle périt la fleur de la noblesse hongroise, Soliman II poursuivit ses succès et s'empara de plusieurs villes presque sans résistance. Au milieu de ces désastres, un grand nombre de frères mineurs eurent le bonheur de remporter la couronne du martyr dans la Hongrie ; les deux provinces que l'Ordre y possédait perdirent quinze grands monastères. L'Autriche eut aussi à compter des martyrs, lorsque Soliman vint mettre le siège devant Vienne. A ces héros il faut ajouter les noms du Père Michel de Kéolis et de Nicolas de Iras, mis à mort par les hérétiques de Valachie, et de Conrad Molder, martyrisé en Saxe par les Luthériens.

(WADDING, GONZAGUE et DAZA.)

SEPTIÈME JOUR DE MAI

FRÈRE BONAVENTURE VENIERI

ERMITE DU TIERS ORDRE

1627. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : A l'âge de dix ans il se retire dans la solitude. — Son retour dans sa famille. — Il s'enfuit de nouveau ; tentatives de ses parents pour le retrouver. — Il embrasse la règle du Tiers Ordre, à Assise. — Il se rend à Spolète. — Après avoir essayé de partir pour les Indes, il se rend à Castilioncello et s'y fixe pour toujours. — Ses vertus, sa réputation de sainteté et sa mort.

Chieti, capitale des Abruzzes, dans le royaume de Naples, est la patrie de ce grand serviteur de Dieu, qui naquit en 1557, de parents avancés en âge et distingués par leur noblesse. Ils s'appelaient Jean-Antoine Venieri et Marguerite du Puits. Il reçut au baptême le nom d'Horace. Son éducation fut très-soignée, et dès sa plus tendre jeunesse il donna les plus belles espérances. Il jeûnait fréquemment, couchait sur une planche et pratiquait toutes sortes de mortifications. Sa piété envers la sainte Vierge lui mérita des faveurs célestes, et afin de les goûter sans témoin, il quitta la maison paternelle vers l'âge de dix ans, pour se retirer dans un désert et ne converser qu'avec Dieu. Il vint à Aquila pour vénérer les reliques de saint Bernardin de Sienne, et conçut dès lors le désir d'entrer chez les Franciscains ; mais la mort de son père le rappela dans sa famille après quatre ans d'absence. Un jour il lui arriva de répondre un peu

vivement à sa mère ; mais celle-ci le reprit si fortement, et il conçut de sa faute un si profond regret, qu'il s'enferma dans sa chambre et se mit à pleurer amèrement devant une image de la sainte Vierge. Il fit vœu de jeûner tous les samedis au pain et à l'eau, pour se punir d'avoir offensé de la sorte le Seigneur. Pendant toute sa vie il se reprocha cette parole et, quelques instants avant de mourir, il se disait encore à lui-même : « Grand pécheur, vous avez offensé votre mère contre le précepte du Seigneur ! »

Cependant il avait atteint l'âge de dix-huit ans, et il repassait un jour dans sa mémoire les bienfaits dont il était redevable à la bonté de Marie ; alors, se jetant à terre, il lui demanda la force d'exécuter son dessein ; puis il s'éloigna de sa famille sans la prévenir, et se rendit dans un désert, à trois journées de marche de Naples. Il y demeura cinq ans sans être connu, vêtu comme un solitaire et ne vivant que de pain et d'eau. Un prédicateur passant par cet endroit le reconnut et fit connaître le lieu de sa retraite à sa mère qui fit prier son fils de venir la voir avant sa mort. Horace, ému à cette nouvelle, vint dans le voisinage de Chieti ; mais désirant ne pas entrer dans la ville, il fit savoir à sa mère que si elle désirait le voir, elle trouverait, dans une église qu'il indiqua, un homme qui lui en donnerait des nouvelles. Marguerite y envoya aussitôt son fils Mutius, pour prier cet étranger de l'attendre un peu. A la vue de son frère, Horace ne put se contenir, et il l'embrassa plusieurs fois : il le chargea ensuite de dire à sa mère de venir le voir en cet endroit, parce qu'il ne voulait pas entrer dans la ville. Marguerite, apprenant que son fils portait l'habit d'ermite, refusa de le voir sous

ce costume, et lui envoya d'autres vêtements. Horace ne voulut pas changer d'habits. Alors sa mère résolut de le prendre par force ; elle réunit ses domestiques et leur ordonna d'aller se saisir du déserteur. La ville tout entière s'était portée sur les remparts, pour voir comment se terminerait cette aventure. Mais, par un prodige surprenant, les gens envoyés contre Horace ne le virent point, quoiqu'il fût au milieu d'eux ; enfin, après avoir invoqué le secours de la sainte Vierge, il s'élança sur le cheval d'un gentilhomme qui passait sans son valet et se fit ainsi porter pendant plusieurs heures.

Horace s'éloigna davantage de son pays, sous le nom de l'ermite étranger : il se rendit en pèlerinage à Lorette et à Assise ; il aurait désiré entrer chez les Frères Mineurs, mais comme il était obligé de se faire connaître, il se contenta de suivre la règle du Tiers Ordre sous le nom de Bonaventure ; il s'unit à quelques ermites dont il prit l'habit et imita la vie pénitente. Un dimanche de Carême, il assistait à Assise, avec ses frères, à un sermon dans lequel le prédicateur, faisant le portrait du démon, le compara indignement à ces pieux solitaires, et pour qu'on ne se méprît pas sur le sens de ses paroles, il eut la malheureuse idée de les indiquer du bout du doigt. Leur étonnement singulier excita les risées de la foule, et ils furent obligés de chercher un autre asile. Bonaventure se retira sur une haute montagne près de Spolète, où il vécut pendant cinq ans, caché dans une caverne. Un jour, surpris par la pluie, à Antignolla, près de Pérouse, il fut obligé de demander un abri dans un château et fut logé dans une étable. Le soir le seigneur vint voir un mulet qu'il venait d'acheter, et fut très-étonné de sentir une chaleur étouf-

fante et d'apercevoir une vive lumière ; il crut que son écurie était en feu, et il appela au secours. En entrant il aperçut une colonne ardente qui s'élevait de la poitrine du saint ermite ; il lui demanda pardon de l'avoir traité de la sorte, le conduisit dans sa chambre et le pria de rester dans ses domaines , en lui promettant de le pourvoir de vivres et de vêtements. Bonaventure accepta avec reconnaissance.

Après avoir séjourné environ dix mois dans ce pays, il rencontra un Carme qui avait reçu du pape mission de réunir des religieux sous le nom de Chevaliers du Christ, afin d'aller prêcher dans les Indes. Bonaventure le suivit; et lorsqu'ils eurent trouvé quelques compagnons, ils se rendirent à Gênes pour s'embarquer. Mais des vents contraires les ayant retenus pendant un mois, notre serviteur de Dieu les quitta ; le supérieur voyant en cela le doigt de Dieu, renvoya les religieux qu'il avait avec lui avec la permission du pape. Bonaventure vint en Toscane, à Castilioncello, et passa la nuit dans l'église de Notre-Dame. Le lendemain il se fit conduire dans la maison de Saint-François, disant qu'il voulait y finir ses jours. On donnait ce nom à quelques ermitages où le patriarche séraphique avait séjourné, et qui, situés sur une montagne aride et escarpée, étaient favorables au recueillement et à la méditation. Ils furent abandonnés parce que l'air y est trop vif et l'abord très-difficile.

Bonaventure fut charmé de ce désert, parce que saint François y avait habité, et il demanda au propriétaire la permission d'y habiter. C'était en 1585, il avait alors vingt-huit ans. Il choisit pour sa demeure une caverne froide, où il ne pouvait faire de feu sans être incommodé

par la fumée, et souvent il était obligé d'en sortir pour ne pas être étouffé. Il couchait sur la terre nue et mortifiait son corps par le feu, la glace, des chardons et d'autres instruments de pénitence ; il marchait nu-pieds, quel que fût le froid. Chaque jour il entendait la sainte messe à Castilioncello, à Sarthiano, ou chez les Pères Capucins. Souvent il arrivait à l'église inondé de pluie ou couvert de neige, et il passait de longues heures en prières dans un coin de l'église. Son confesseur s'aperçut un jour que ses pieds et ses jambes étaient en sang et lui ordonna de porter des sandales ; le pieux solitaire obéit aussitôt ; de l'eau et du pain cuit sous la cendre composaient toute sa nourriture ; cependant, dans sa vieillesse, il dut, sur l'ordre des médecins, adoucir un peu ce régime austère : il ajouta dès lors à son repas quelques légumes grossiers et un peu de vin. Quand on lui donnait un poisson, il attendait qu'il fût pourri pour le manger, afin de mortifier son appétit. Chaque année il se rendait en pèlerinage à Assise, pour gagner l'indulgence de la Portioncule ; il visitait aussi quelquefois la sainte maison de Lorette, les reliques des saints à Rome et le mont Alverne, où saint François avait reçu les stigmates. Quatre ou cinq fois, en revenant de ces pèlerinages, il fut arrêté comme un malfaiteur et mis en prison. Il eut aussi beaucoup à souffrir des démons qui venaient l'effrayer pendant la nuit et le détourner de la prière ; quelquefois la lutte était longue, et il ne pouvait vaincre qu'après de longs efforts. Souvent il se roulait tout nu au milieu des épines ; son corps était meurtri et ensanglanté par ces mortifications. Après sa mort, le démon révéla par la bouche d'un possédé que cette péni-

tence avait été très-agréable à Dieu et que Lucifer en avait eu un profond dépit.

Son humilité l'empêchait de faire connaître le nom de sa famille, et quand on le questionnait sur ce sujet : « J'ai à peine connu mon père », disait-il, « ma mère était obligée de laver quand elle voulait manger ». Il comprenait sous cette expression qu'elle se lavait les mains avant de prendre ses repas, et il donnait à entendre qu'elle gagnait son pain à la sueur de son front. « Et « moi », ajoutait-il, « je n'étais qu'un vaurien, et comme « je ne voulais pas travailler, je me suis fait ermite, afin « de vivre sans rien faire ». Néanmoins le cardinal Cennini connaissait sa haute naissance par un médecin et un seigneur du pays. Mais le serviteur de Dieu cherchait plutôt l'estime de Dieu que celle des hommes ; il récitait chaque jour le bréviaire romain, l'office de la sainte Vierge et celui des défunts, le rosaire et beaucoup d'autres prières : il faisait la sainte communion trois fois par semaine, et il restait ensuite pendant deux ou trois heures dans la méditation et souvent dans le ravissement.

Malgré le soin qu'il prenait de cacher ces faveurs divines, on le surprit quelquefois en extase, même pendant les actions les plus ordinaires ; ainsi à Montepulciano, il fut ravi pendant qu'il parlait, à table, du bonheur du ciel ; une dame de Pérouse et des religieuses de Rome furent également témoins de ces ravissements. Dieu l'honora aussi du don de prophétie : il annonça entre autres choses que son ermitage serait détruit trois ans après sa mort, si les Frères Mineurs ne revenaient l'habiter. Un gentilhomme, nommé Nicolas Copsi, étant venu le visiter sur le soir, fut surpris par d'épaisses ténèbres, et il

se vit en danger de périr de froid ou d'être dévoré par des bêtes sauvages. Dans sa détresse, il invoquait le secours du ciel, quand Bonaventure vint à lui et le conduisit dans sa demeure ; ce seigneur lui ayant demandé comment il avait eu connaissance du danger qu'il courait, l'homme de Dieu éluda la question et parla d'autre chose.

Il allait toutes les nuits prier dans l'église de Castilione, où il s'entretenait familièrement avec la sainte Vierge. Un habitant de la ville l'avait entendu plusieurs fois et s'était enfui tout effrayé. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il vint à l'église et trouva l'homme de Dieu à genoux devant une image de Notre-Dame. Un rayon de flamme partait de cette statue et venait éclairer le visage de Bonaventure. Alors le seigneur se montra et demanda au saint ermite ce que signifiait ce prodige. Bonaventure, pressé par ses questions, avoua tout, mais en lui défendant de jamais parler de ce miracle, assurant qu'il quitterait le pays, s'il venait à la connaissance du public.

Sur les instances que lui firent ses bienfaiteurs, le pieux solitaire vint habiter pendant deux ans une petite chapelle près de Sienne, où saint François était honoré ; mais, fatigué des fréquentes visites que lui rendaient les jeunes gens de la ville, il revint à son désert. Il y tomba malade ; alors le curé le fit transporter chez lui, pourvut à tous ses besoins et lui défendit toute mortification. A sa mort, ce curé lui laissa un revenu annuel de pain et de vin, parce qu'il ne pouvait plus aller mendier. Le pieux solitaire refusa ce legs ; alors ses bienfaiteurs contruisirent, avec la somme destinée à son entre-

tien, quelques ermitages pour lui et ceux qui voudraient l'imiter. Le seigneur Chigi établit une chapelle à côté, et la dota de revenus pour qu'un prêtre y allât célébrer la messe au gré de Bonaventure. Celui-ci obtint plus tard une indulgence plénière pour ceux qui la visiteraient le 2 août.

En 1625, il se rendit à Rome pour le jubilé et fut reçu avec beaucoup de charité par les religieuses de la Tour-du-Miroir qui appartiennent toutes aux premières familles de la ville. Des personnages considérables recherchaient son entretien ; la princesse Constance Barberini, sœur du pape Urbain VIII, lui avait demandé une entrevue ; mais il refusa de se rendre à ses instances. L'année suivante, il vint à Sienne sur la demande du seigneur Chigi qui le logea dans son palais et lui montra des lettres du cardinal Frédéric Borromée. Celui-ci le pria de venir habiter Milan. Le serviteur de Dieu demanda un délai pour réfléchir, et partit le lendemain sans prévenir personne : « Dieu », disait-il, « me pardonnera d'avoir été à Sienne ; si j'avais su, je n'y serais jamais allé. Que peut faire un grand cardinal d'un pauvre ermite comme moi ? » De grands seigneurs venaient souvent le trouver dans son ermitage ; mais aussitôt qu'il les voyait approcher, il se cachait dans un buisson ; quelquefois, cependant, on le surprenait dans son trou, et il adressait de pieuses exhortations à ses visiteurs ; il prêtait une oreille attentive à ceux qui venaient lui confier leurs peines, et ses conseils salutaires consolait les âmes affligées. De grands pécheurs furent convertis par sa parole douce et insinuante. Quoiqu'il n'eût jamais étudié, il était néanmoins très-intelli-

gent; il composa même un livre d'entretiens spirituels sous le nom de l'Ermite étranger. Dans sa vieillesse, il dut accepter les secours d'un domestique dont la grossièreté mit bien souvent sa patience à l'épreuve. Tous les soirs il le renvoyait chez lui, afin d'accomplir librement ses exercices de pénitence.

Chaque année il se rendait à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, et lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'y aller à pied, il se servait d'un âne. Son confesseur et d'autres personnes lui conseillaient de ne pas faire ce voyage, parce qu'il pouvait gagner cette indulgence dans sa chapelle; mais il répondit qu'il n'irait pas l'année où il mourrait. Il prédisait ainsi sa mort, dont il annonça également le jour et l'heure. Il avait résolu d'aller encore une fois à Lorette, ensuite à Aquila, pour vénérer le corps de saint Bernardin de Sienne, et de revenir par Rome. Mais il ne put aller bien loin; il tomba malade à Pérouse, et resta deux mois chez le seigneur Meniconi, qui l'accueillait avec le plus grand respect toutes les fois qu'il passait. Il revint ensuite à sa demeure. Le 3 mai, il voulut encore aller à sa chapelle pour entendre la messe, et communier; mais on fut obligé de le rapporter à son ermitage: « C'est la dernière fois », dit-il en s'agenouillant devant l'autel, « que je rends à Dieu cet hommage. Saint François, soyez mon défenseur ». On le ramena ensuite à Castilioncello. Après avoir reçu les derniers Sacraments, il fit promettre au curé de l'enterrer devant la porte de l'Eglise, parce qu'il se jugeait indigne d'avoir une place dans l'intérieur. De nouvelles instances faites pour connaître son nom et son origine, n'aboutirent à aucun

résultat. Des prêtres vinrent le visiter et versèrent des larmes en entendant ses pieuses exhortations sur la perfection et le mépris du monde. Lorsqu'on eut achevé les prières des agonisants, il demanda qu'on récitât le psaume : *In te, Domine, speravi* ; car, disait-il, le démon a horreur de cette prière, parce que Notre-Seigneur s'en est servi lui-même avant de rendre le dernier soupir. « Et maintenant », ajouta-t-il, « commençons en l'honneur de Dieu ». Quand il eut prononcé les dernières paroles : « Je remets mon âme entre vos mains ; vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité », il expira « si doucement que le curé répéta trois fois *Gloria Patri*, attendant sa réponse ; il ne s'était pas aperçu qu'il était mort. C'était le 7 mai 1627. Il avait soixante et onze ans.

Une odeur céleste se répandit aussitôt dans sa chambre ; on porta sa dépouille mortelle à l'église, et les fidèles qui vinrent la vénérer furent si nombreux, que, pendant deux jours, il fut impossible de l'enterrer. La mort ne l'avait point changé ; il semblait vivre encore. Les enfants, obéissant à une impulsion secrète, le couvrirent de fleurs.

Tous les Ordres religieux et le clergé séculier assistèrent à son convoi, et son corps fut déposé, sur l'ordre d'Alphonse Petrucci, évêque de Clusi, dans une belle châsse devant l'autel de Saint-François. Quoique de nombreux miracles se soient opérés en tout temps à son tombeau, Dieu parut surtout vouloir honorer son serviteur vers l'an 1640. Des guérisons de toutes sortes sont dues à son intercession ; mais sa puissance éclatait surtout contre le démon. Les esprits de ténèbres manifes-

taient leur haine contre une grosse chaîne de fer, dont le saint ermite se frappait trois fois par jour, et ils proclamaient par la bouche des possédés que le pieux solitaire avait un grand pouvoir sur le cœur de Dieu, à cause de ses jeûnes, de son humilité et de sa pureté. Quoique ce témoignage vienne du père du mensonge, il n'en est pas moins important, parce que le Seigneur le force quelquefois à dire la vérité.

Ses derniers confesseurs, Fabien Mancini et Fabius Nuzzi, ont écrit un abrégé de sa vie : le premier avait entrepris ce travail sur l'ordre du prince de Toscane, Mathias de Médicis, en 1640.

(Tiré de sa vie par ses confesseurs.)

HUITIÈME JOUR DE MAI

—

JEAN DE STRONCONE ET FRANÇOIS DE STRONCONE

1418. — Pape : Jean XXIII. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Réforme de l'Ordre. — Jean est nommé commissaire en Toscane, vicaire de l'Ordre en Italie. — Son zèle pour ramener les religieux à la ferveur primitive. — *François de Stroncone.*

Quand le bienheureux Paulutius de Trincis commença la réforme de l'Ordre Séraphique au second siècle de son existence, Dieu lui envoya plusieurs saints religieux pour exécuter son entreprise. Parmi eux on compte Jean, né à Stronccone, dans l'Ombrie, de la noble famille

des Vici. C'était un homme instruit, un prédicateur éloquent et un religieux zélé pour la règle. En 1390, il fut nommé par Paulutius son commissaire en Toscane, et il établit le premier monastère de l'Observance à Presoli. C'est cette maison qu'Angelo de Monteleone avait indiquée comme devant être une école remarquable d'où sortiraient un grand nombre de saints héros qui accompliraient la nouvelle réforme et seraient l'honneur de l'Ordre. Sous la conduite de Jean, les religieux firent de si grands progrès dans la perfection que la renommée de leurs vertus se répandit partout. La pauvreté la plus absolue y régnait ; un flacon de vin suffisait pour quinze jours et aux malades seulement : ils sortaient rarement, et quand on les apercevait, les mères couraient à leur rencontre pour faire bénir leurs enfants. Jean reçut dans ce couvent le Père Nicolas de Uzano, qui, après avoir fondé plusieurs couvents avec ses biens, vint demander l'habit religieux avec plusieurs jeunes seigneurs de Florence ; il y forma aussi à la perfection le bienheureux Antoine de Stronccone, son neveu, dont la fête se célèbre le 17 février.

Secondé par les papes Boniface IX et Grégoire XII, fort de l'appui de Pyrettus, général de l'Ordre, qui l'avait nommé vicaire de tous les Observantins d'Italie après la mort de Paulutius, il ramena plusieurs maisons religieuses à la ferveur primitive, et en fonda beaucoup d'autres. Il avait mérité la considération de ses supérieurs par sa politesse et sa soumission aux Conventuels dont les Observantins n'étaient pas encore séparés. Il évitait ainsi les conflits qui s'élèvent ordinairement à l'origine de toute réforme et augmenta sa nouvelle famille dans le

calme et la paix. Le supérieur général permit enfin aux Observantins d'avoir leur chapitre particulier, et de se choisir un vicaire, afin de favoriser leur extension. Jean fut envoyé, en 1415, dans le royaume de Naples, pour y fonder un couvent. Tandis qu'il cherchait un endroit convenable pour s'y établir, il vit une flamme s'élever d'un buisson et retomber dans une belle vallée ; il vit dans ce prodige une preuve de la volonté divine, et établit en ce lieu le monastère de Saint-Julien, d'où sortirent un grand nombre de parfaits religieux.

Peu après de nouvelles maisons de l'Observance s'établirent à Chieti, Penna, Monte-Piano, et formèrent la province de Saint-Bernardin de Sienne. Jean pénétra ensuite plus avant dans le royaume de Naples, et y fonda une nouvelle province sous le nom des Saints-Anges, dont il confia la direction au vénérable Thomas de Scarlino. A Lucera, la construction du couvent marchait lentement, faute de ressources ; mais un riche habitant de la ville lui laissa tous ses biens en mourant, ainsi que le serviteur de Dieu l'avait prédit. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie augmentèrent la réputation de sainteté qu'il avait déjà, et après avoir travaillé fortement à la réforme, il mourut à Lucera en 1418 ; il fut enterré devant le grand-autel. Cent ans après on exhuma son corps pour agrandir le chœur ; ses ossements étaient blancs comme de l'ivoire et parfaitement conservés, son cœur était intact. Ses restes reposent maintenant sous le maître-autel et des ex-voto nombreux témoignent de la piété des fidèles envers lui et du crédit dont il jouit devant le Seigneur.

Nous rappelons ici les noms de François de Lucera et

du vénérable Jérôme de Stroncône, dont la sainteté a été garantie par plusieurs miracles après leur mort.

Le vénérable François, également né à Stroncône, embrassa la vie religieuse dans sa ville natale. Il se fit remarquer par ses mortifications, par son amour de la prière, par son humilité et son obéissance, et surtout par son zèle pour l'observation de la règle. Il fut envoyé à Monte-Falco comme gardien du monastère que les habitants de cette ville venaient de fonder. Il mourut en 1495, entouré de l'estime générale et avec une réputation de sainteté bien méritée. Son corps repose dans l'église du couvent, sous un magnifique tombeau.

(WADDING, GONZAGUE et JACOBILLE.)

SŒUR DIOMIRA BINI

DU TIERS ORDRE

1608. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa piété pendant sa jeunesse. — Elle embrasse la règle du Tiers Ordre. — Son zèle pour la pauvreté et la prière. — Elle meurt d'amour pour Dieu.

Cette digne épouse de Jésus-Christ était née en 1574, à Assise, de Matthieu Bini et de Quinta Léonelli. La famille Bini habita la maison des parents de saint François d'Assise jusqu'à ce que, en 1615, cette demeure fut changée en église, grâce à la générosité de Philippe III ; mais Matthieu conserva l'étable voisine, dans laquelle le saint patriarche est né, et qui plus tard devint une chapelle. C'est au-dessus de cette étable que Diomira demeura.

rait avec ses parents. Elle aimait, pendant son enfance, à construire de petits autels qu'elle ornait d'images, et devant lesquels elle faisait ses prières. Quand elle sut lire, son plus grand plaisir était la lecture des livres spirituels ; elle commença également de bonne heure à se livrer à la mortification. A l'âge de treize ans, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, et pour s'unir plus intimement à l'époux de son âme, elle reçut cinq ans après l'habit du Tiers Ordre dans l'église de Notre-Dame-des-Anges, le jour de la fête de la Portioncule. Humble et se regardant comme la plus indigne créature du monde, elle se réjouissait d'être méprisée et reconnaissait que si Dieu n'avait soutenu sa faiblesse, elle serait tombée dans des fautes très-graves.

Elle recevait la sainte communion avec une humilité très-édifiante et se confessait avec des larmes et des gémissements tels qu'on aurait pu la regarder comme une très-grande pécheresse ; les désirs de ses parents étaient des ordres pour elle, et jamais elle ne se retirait dans sa chambre sans avoir demandé leur bénédiction. Par amour pour la pauvreté, elle portait des habits grossiers. Sa compassion pour les pauvres était si grande que souvent elle se privait du nécessaire pour les soulager. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche une parole vive ou légère ; sa vie était une prière continuelle ; à l'église, elle se plaçait dans un coin hors de la vue des hommes, et y demeurait immobile, plongée dans la prière, sans faire attention à ce qui passait autour d'elle. Les chants sacrés et l'harmonie de l'orgue la plongeaient dans le ravissement ; le nom de Jésus lui faisait éprouver une délicieuse émotion ; souvent elle répétait : « Mon

« Jésus, qui êtes-vous et qui suis-je ? Sans vous je ne puis être qu'une misérable ». Dieu lui avait accordé l'intelligence des passages les plus obscurs de la sainte Ecriture, ainsi que l'atteste Barthélemy Saluthius qui était intimement lié avec elle. Elle mérita cette faveur par ses mortifications, ses jeûnes, son humilité et ses autres vertus.

L'amour de Dieu avait allumé dans son cœur des flammes si vives, que ses vêtements étaient quelquefois brûlants, et que son corps exhalait une odeur d'incendie. Elle demanda un jour à son confesseur si jamais personne était mort d'amour pour Dieu, et elle apprit de lui que le bienheureux Jacopone avait expiré de la sorte : « Et moi aussi », dit-elle, « j'ai demandé à mon époux de mourir d'une semblable blessure ». On le vit bien quand, à la fin de sa vie, ne pouvant éteindre les ardeurs qui consumaient son âme, elle s'écriait : « O mon Jésus, ô mon Sauveur, ô mon amour, conduisez-moi vers vous ». Elle semblait s'évanouir quand elle voyait le Seigneur offensé ; aussi priait-elle sans cesse pour la conversion des pécheurs. Elle savait consoler les affligés et porter à la vertu les cœurs tièdes ou endurcis. Elle disait aux prédicateurs que Dieu les avait choisis pour convertir et corriger les âmes, et non pour montrer leur éloquence ; aux confesseurs, qu'ils devaient refuser l'absolution aux femmes mondaines et mises avec trop de vanité.

En méditant sur la passion de Notre-Seigneur, Diomira mérita de partager ses peines et ses souffrances ; sa vie en fut abrégée, et lorsqu'elle eut atteint l'âge de trente-trois ans, ses forces l'abandonnèrent. Elle mourut le

8 mai 1608, après avoir reçu les derniers Sacrements. Des fidèles de toute condition vinrent la contempler une dernière fois et se disputer comme des reliques les objets qui lui avaient servi. Son corps fut transporté et enterré dans l'église de la Portioncule. Mais l'évêque, absent en ce moment, ordonna de l'exhumer lorsqu'il fut de retour; la mort n'avait pas changé ses traits, ses chairs étaient fermes et exhalaient une délicieuse odeur. Le prélat garda pour lui son scapulaire du Carmel, et après avoir déposé sa dépouille mortelle dans un cercueil solide, il la fit enterrer devant le jubé. Une inscription rappelle la date des principales actions de sa vie. Des miracles ont attesté plusieurs fois sa sainteté après sa mort.

(JACOBILLE.)

SŒUR BENOITE NASTASI

VIERGE DU TIERS ORDRE

SOMMAIRE : Elle reçoit l'habit du Tiers Ordre des mains de saint Benoît de San-Fradello, son oncle. — Ses miracles, ses prophéties, sa mort.

Cette pieuse vierge naquit en 1578, à Misetello, près de Messine, en Sicile, de parents maures convertis, qui, d'abord d'esclaves, avaient été affranchis sous la promesse de servir leurs maîtres toute leur vie. Sa mère était la sœur de saint Benoît de San-Fradello; elle reçut au baptême le nom de Yolande, mais elle prit celui de son oncle, à l'âge de huit ans, lorsqu'on la conduisit à Palerme pour le voir, et reçut de ses mains l'habit du Tiers Ordre. Le serviteur de Dieu mourut peu après; en

ce moment Benoîte récitait le rosaire devant une image de la sainte Vierge, lorsque son oncle lui apparut sous la figure d'une colombe brillante, et lui dit : « Benoîte, ne me demandez-vous rien ». L'enfant reconnut sa voix et le pria de lui dire où il allait : « Au ciel », répondit-il, et il disparut. Aussitôt Benoîte se mit à pleurer, et raconta cette apparition aux habitants de la maison, qui s'empressèrent de courir au couvent, où ils trouvèrent le saint homme mort. Benoîte était infirme depuis son enfance, mais, le soir même de ce jour, elle mit sur son corps un morceau du vêtement de son oncle et fut aussitôt guérie. Elle se consacra dès lors à la mortification et à la pénitence ; la prière, les veilles, la discipline jusqu'au sang devinrent son habitude. Elle avait une grande reconnaissance pour la sainte Vierge qui lui avait obtenu des grâces nombreuses, et qui lui parlait souvent d'une image de l'Immaculée-Conception.

La modestie de ses manières et de ses paroles était une preuve de sa pureté virginale, et elle conservait cette vertu par la réception presque quotidienne du sacrement de l'Eucharistie, par la fuite de la vaine gloire et par son zèle à rechercher les humiliations. Elle se montrait reconnaissante des reproches qu'on lui adressait, et ressentait pour les souffrances du prochain une si grande compassion, que souvent elle rendit à leurs mères désolées des enfants morts ou gravement malades. Egalemeut douée du don de prophétie, elle prédit à une jeune fille qui allait se marier, que son mari serait condamné aux galères pour un grand crime ; elle annonça aussi à plusieurs personnes leur mort ou leur guérison.

Enfin, riche en vertus et en mérites, elle tomba

gravement malade ; le 7 mai, elle dit à son confesseur qu'elle mourrait le lendemain et qu'une foule considérable viendrait à son enterrement. Le 8, au matin, pleine d'une joie céleste, elle se mit à réciter le *Magnificat*, et lorsqu'elle fut arrivée au *Gloria Patri*, elle expira. La sainteté de sa vie était connue au loin, et un grand nombre de fidèles se rendirent à son convoi. Quelques gentilshommes de la ville, qui l'estimaient beaucoup, firent ouvrir deux de ses veines, et il en sortit une telle quantité de sang, que non-seulement le médecin, mais tous les assistants, en furent inondés. Son corps fut porté et enterré au couvent des Franciscains, à une lieue de Palerme. Des miracles nombreux éclatèrent après sa mort et furent recueillis en 1681 par l'archevêque de cette ville, pour servir à sa canonisation.

(*Chroniques de Sicile.*)

NEUVIÈME JOUR DE MAI

PÈRE LOUIS DE BRENO

1679. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Ses succès dans l'étude. — Il embrasse la vie religieuse et reçoit le sacerdoce. — Il enseigne les langues à Rome. — Ses travaux apostoliques en Suisse. — Il meurt à Bergame.

Le Père Louis, né à Breno, dans le duché de Milan, donna les plus belles espérances dès sa jeunesse ; il aimait beaucoup les Frères Mineurs et pleurait quand il était obligé de les quitter. Il commença de bonne heure ses études latines et sut unir dans un même amour la

piété et le travail ; les compagnons de son âge admireraient également la pureté de sa vie et la force de son intelligence. Il fréquentait souvent les Sacraments, cherchait les églises où se célébrait quelque cérémonie religieuse, afin d'y prendre part, et s'exerçait à la méditation. Reçu le premier à l'Université de Milan pour son examen de philosophie, il revint dans sa ville natale sans en prévenir ses parents qui espéraient beaucoup de ses talents pour son avancement dans le monde ; mais déjà son choix était fait, et en 1636, à Bergame, il embrassait la vie religieuse chez les Récollets. Après avoir achevé ses études de théologie, il professa cette science à son tour, prêcha pendant quelque temps et fut envoyé à Rome, au couvent de San-Pietro-Montorio, pour y enseigner le grec, l'arabe et d'autres langues aux missionnaires du pape. Ses succès dans l'enseignement lui valurent d'être choisi par la sainte Congrégation des cardinaux pour être envoyé comme missionnaire apostolique dans les vallées de Lucerne, en Suisse. Il s'acquitta de cette fonction avec le plus grand zèle : il prouvait la vérité de la religion catholique par des raisons tirées de la sainte Ecriture et des Pères, et fortifiait ses leçons par les vertus, dont il était un modèle achevé. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et du pain seulement, fuyait la louange et obéissait comme un enfant aux ordres de ses supérieurs. Après avoir fortifié et consolé les catholiques de ce pays par des instructions pendant le jour, il passait la plus grande partie de la nuit dans la prière et la méditation, afin que le Seigneur bénît ses travaux pour le salut des âmes.

Il passa vingt-deux ans au milieu de ces occupations ;

il désirait terminer sa vie par le martyre, lorsqu'il fut rappelé dans sa province. Il redoubla dès lors ses jeûnes et ses austérités et se livra sans relâche au travail de sa propre sanctification. Dieu l'honora du don de miracles et de prophétie. Il mourut le 9 mai 1679, au couvent de Brescia, en Lombardie. Pendant trois jours on ne put l'enterrer, tant était nombreuse l'affluence des fidèles accourus pour vénérer ses restes. On travaille à sa béatification.

(EX MENOLOGIO.)

SŒUR OLALIA GOMEZ

VEUVE DU TIERS ORDRE

XVI^e siècle. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Son zèle pour la pénitence. — Sa patience dans les maladies.

Dans le livre des saints de l'Ordre, nous trouvons au 9 mai la mémoire d'Olalia Gomez, morte en odeur de sainteté vers l'année 1583. Elle était de la province de Carthagène, en Espagne, et vivait dans un couvent du Tiers Ordre. Comme on ne lui permettait pas de marcher pieds nus, elle avait décousu la semelle de ses chaussures, afin que personne ne fût témoin de sa mortification ; elle observait tous les jeûnes de l'Ordre, dormait à peine sur un lit grossier, se donnait la discipline avec une pierre, et se consacrait tout entière aux services les plus humiliants du monastère. Pendant la nuit elle méditait sur les souffrances de Notre-Seigneur, et la passion excitait en elle une compassion si vive qu'on l'entendait gémir dans toute la maison.

Elle fut atteinte d'une hydropisie à l'âge d'environ quatre-vingts ans, et son corps exhalait une odeur si fétide, qu'elle fut abandonnée de toutes ses sœurs. Le jour de sa mort, elle fut ravie en extase et appela les religieuses pour contempler les instruments de la passion qu'elle avait sous les yeux; la puanteur de ses plaies avait fait place à un parfum délicieux, et celles de ses compagnes qui s'étaient rendues à son dernier appel, furent témoins de son dernier soupir.

(EX MARIANO.)

DIXIÈME JOUR DE MAI

TRANSLATION DE SAINT DIDACE

SOMMAIRE : Exhumation de son corps. — Miracles nombreux opérés par son intercession. — Sa conservation merveilleuse. — Il est transporté dans une chapelle érigée en son honneur. — Guérison du fils du roi.

Après la mort et l'enterrement de saint Didace, en 1463, le gardien du couvent d'Alcala, Jean Pennalver, était si affligé qu'il ne pouvait ni manger ni dormir. Enfin, pressé par le désir de revoir encore une fois son saint ami, il le fit déterrer. Le frère chargé de cet ordre, atteignit, par mégarde, avec sa bêche, la main du cadavre, et aussitôt le couvent trembla; saisi d'effroi, il enleva le reste de la terre avec ses mains, et retira du tombeau le corps de Didace. Il était encore intact et exhalait une odeur délicieuse. Le gardien l'embrassa tendrement et lui parla comme s'il eût été vivant. Après avoir satisfait sa piété, il songeait à le rendre à la terre, lorsque les habitants de la ville se présentèrent en

foule pour le vénérer. Cette exhumation avait été conduite avec un grand mystère ; mais Dieu l'avait fait connaître d'une manière merveilleuse. Alvarez de Goa, écuyer de l'archevêque de Tolède, avait un fils de trois ans, guéri quelques jours auparavant par saint Didace. Cet enfant se mit tout à coup à demander qu'on le conduisît au couvent pour le voir, et quoique son père l'assurât qu'il était en terre : « Non », dit-il, « le saint vit, et il me prie d'aller le voir ». On fut obligé de se rendre à son désir pour l'apaiser, et Alvarez fut très-surpris de voir, dans le chœur des religieux, le corps de saint Didace avec une croix d'or sur la poitrine et une de bois aux pieds. A son retour, il raconta dans la ville ce qu'il avait vu, et en un instant l'affluence fut si grande qu'on dut renoncer à l'enterrer de nouveau. Le corps du saint demeura pendant six mois dans cet état, sans qu'on remarquât la moindre trace de corruption ; enfin, on le renferma dans une châsse après lui avoir coupé la main droite qu'on mit dans un coffret en argent, pour la porter aux malades.

Le bruit de cette exhumation se répandit rapidement, et cinq jours après Henri IV, roi d'Espagne, arrivait au couvent d'Alcala pour voir de ses yeux l'état du cadavre. Ses membres étaient souples comme si le saint eût été en vie ; on le plaça sur un fauteuil, et le prince, après l'avoir examiné, déclara qu'il était dans le même même état que celui de saint Isidore, patron de Madrid. Il se dépouilla ensuite des insignes de sa royauté, et s'agenouillant devant le corps de Didace, il appliqua la main du serviteur de Dieu sur son bras malade ; il fut aussitôt guéri. Peu après, l'archevêque de Tolède

vint lui-même constater que la conservation du cadavre était surnaturelle. Pendant ce temps, Dieu manifestait la sainteté de Didace par des miracles sans nombre que le Père Alphonse de Sainte-Marie fit recueillir par un notaire, et, en moins d'un an, plus de cent miracles étaient soumis au jugement de l'archevêque. La fille du roi ayant été guérie par le saint religieux d'une maladie mortelle, son père reconnaissant fit ériger une chapelle dans laquelle on déposa ses reliques. Nous ne raconterons pas tous les prodiges opérés par l'intercession de notre saint à cette époque. Voici les plus remarquables :

Léonore Gonzalez, dame d'honneur de la reine, ayant été guérie d'une grave maladie en promettant d'aller visiter le tombeau de Didace, fut atteinte du même mal dans sa chapelle. Voyant les guérisons se multiplier autour d'elle pendant que son état s'aggravait, elle se demanda si elle n'avait rien sur elle qui s'opposât à sa guérison. Comme elle portait un papier chargé de caractères arabes, elle le remit à un prêtre qui reconnut bientôt un talisman chargé de caractères diaboliques, et le jeta au feu. A l'instant même, Léonore fut rendue à la santé.

Un habitant de Madrid était venu demander sa guérison au tombeau du saint ; il l'aperçut dans une vision et remarqua qu'il étendit la main sur les malades qui l'entouraient, et qu'il se contenta de le toucher du bout du pied. Il lui demanda la raison de cette différence : « Ceux-ci », répondit Didace, « guériront ; pour vous, au contraire, votre mort est décidée ; mettez donc ordre à vos affaires ». Quelques jours après, la prédiction se réalisa et ce seigneur mourut.

En l'année 1554, Marie de Pennuela souffrait de battements de cœur et d'un tremblement nerveux à la tête et dans tous ses membres ; ses pieds et ses mains étaient quelquefois tout rompus. Après ces crises, elle éprouvait de violentes douleurs au côté et au ventre ; ses oreilles laissaient échapper chaque jour une grande quantité de sang corrompu. La maladie augmentait ; déjà elle ne prenait plus aucune nourriture, et, pendant un mois ses membres se rétrécirent au point qu'elle pouvait à peine porter la main sur sa poitrine. Tout le côté gauche semblait mort, et on la perçait avec des épingles sans qu'elle versât une goutte de sang. Après onze mois de souffrances pareilles, elle fut portée au tombeau de saint Didace. Elle se mit d'abord à trembler, puis elle tomba dans un profond sommeil qui ressemblait à la mort. Enfin, trois heures après, elle étendit ses membres comme une personne qui se réveille ; le côté malade répandit une sueur abondante : ce que le médecin n'avait jamais pu obtenir. Pendant qu'elle priait, elle entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous et venez avec moi ». Aussitôt elle s'écria : « Miracle ! miracle ! » Elle vint ensuite embrasser la châsse du saint, puis, sur son ordre, elle passa sa main malade à travers le grillage, et ne put la retirer qu'après avoir entendu Didace une seconde fois : « Allez », disait-il, « remerciez Dieu et sa glorieuse Mère de votre guérison ». Elle fit aussitôt le vœu de consacrer sa pureté au Seigneur dans un couvent. Il était à peu près onze heures du soir ; mais en un instant la foule avait rempli l'église, et chacun désirait voir la pauvre malade. Le démon chercha plus tard à la détourner de son projet ; mais le saint la fortifia

par une nouvelle apparition ; elle prit le voile dans un couvent du Tiers Ordre, sous le nom de Marie-de-Saint-Didace.

La guérison du prince Charles, fils de Philippe II, en 1562, fut encore plus admirable. Il était tombé d'un étage supérieur au palais d'Alcala et s'était blessé mortellement à la tête ; les médecins ne virent cependant aucun vestige de lésion grave, et firent espérer qu'il guérirait rapidement. Onze jours après sa chute, le prince fut saisi d'une fièvre brûlante qui leur donnait à penser que le crâne était brisé ; mais, en entr'ouvrant un peu la blessure, ils ne trouvèrent ni fracture, ni aplatissement. L'enfant royal ne pouvait plus ni manger, ni dormir ; le délire s'empara de lui, et sa tête enfla tellement qu'on ne distinguait plus les yeux, ni le nez, ni les oreilles. Les hommes de l'art mirent le crâne à découvert, afin de voir s'il ne se serait pas glissé quelque chose par les jointures du cerveau ; ils ne trouvèrent encore rien ; mais malgré leurs efforts, ils ne purent faire disparaître la tumeur ; enfin, le pus qui sortait de la plaie fit croire que le cerveau était en putréfaction, et ils déclarèrent que l'enfant mourrait probablement vers le milieu de la nuit du dix-huitième jour. Déjà son tombeau était prêt et la cour d'Espagne dans l'affliction.

Au milieu de ce désespoir général, le Père Bernard Fresneda, frère mineur, évêque de Cuença et confesseur du roi, et le Père Manzius, confesseur du prince, se rappelèrent que l'enfant royal avait toujours eu la plus grande dévotion pour Didace, et qu'il visitait souvent son tombeau. Ils proposèrent d'apporter le corps du saint dans sa chambre. On ouvrit donc la grille de

fer qui l'enfermait depuis quatre-vingt-dix-huit ans. Le cadavre était encore parfaitement conservé, la barbe très-épaisse, les yeux fermés comme ceux d'un homme qui dort, les membres souples et revêtus de chair ; les linges qui l'enveloppaient étaient aussi blancs qu'ils l'étaient le premier jour, et exhalaient une odeur délicieuse. On le transporta processionnellement au palais , au milieu d'ecclésiastiques nombreux qui tenaient un flambeau à la main. L'enfant royal parut aussitôt sortir de sa léthargie et prier avec ferveur ; puis on mit sur sa figure un morceau de soie qui avait touché la tête du saint, pendant que le roi, les courtisans et les évêques, adressaient à Dieu de ferventes prières. Un instant après, le prince s'endormit et vit en songe saint Didace qui lui promit une prompte guérison. En se réveillant, il demanda de la nourriture. Quelques jours après, il marchait et sa santé était complètement rétablie. Cette guérison porta le roi et son fils à poursuivre activement la canonisation du saint, et la cour de Rome accéda volontiers à leurs désirs.

Pour cette cérémonie, le roi fit reconstruire et orner la chapelle du vénérable serviteur de Dieu. Bientôt elle fut trop étroite pour contenir les pèlerins, et Philippe IV, qui avait une grande dévotion pour saint Didace, fit bâtir une église beaucoup plus vaste. On y transporta solennellement le corps du grand religieux, et il fut déposé dans une belle châsse sous l'autel de la chapelle qui lui est dédiée. Alexandre VIII permit aux Franciscains de célébrer chaque année cette translation par un office particulier.

PÈRE PIERRE-JEAN DE CALAFAT

1572. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Ses travaux apostoliques et ses vertus.

Ce serviteur de Dieu, né dans l'île de Majorque, était professeur de théologie à l'Université de Salamanque, lorsqu'il entra chez les Frères Mineurs de la province de Majorque ; il enseigna longtemps et se fit remarquer par son éloquence ; car ses leçons ne l'empêchaient pas de se livrer à la prédication, et il produisait des fruits abondants de salut dans l'âme des pécheurs. Il joignait à ces travaux un esprit fourni et plein d'humilité ; il aimait le service des pauvres et le soin des malades, et recherchait les charges les plus basses du monastère. Ces occupations ne l'empêchaient point de méditer. Le soir, après complies, il réunissait quelques élèves et leur enseignait, dans des conversations pleines de charme, le moyen d'unir l'étude à la prière, et il les exhortait à ne pas moins travailler à leur perfection qu'à la culture de leur intelligence. Il passait souvent la nuit à genoux, dans la contemplation des saints mystères, et puisait dans l'oraison mentale le courage de mortifier fortement sa chair. Dieu lui fit connaître le jour et l'heure de sa mort. Enfin, après avoir prêché une dernière fois le Carême avec un courage apostolique, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 10 mai 1572. On trouva sur lui une grosse ceinture de fer qui était entrée dans sa chair et lui causait d'horribles souffrances. Il fut enterré à Majorque.

On conserve, dans le même couvent, les restes du Père Raphaël Serra, qui avait saintement gouverné cette province et dont on poursuit la béatification.

(DAZA.)

ONZIÈME JOUR DE MAI

—

JEAN DE LA PUEBLA

1495. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Une vision le décide à quitter le monde. — Il entre d'abord chez les Hiéronymites, puis chez les Frères Mineurs. — Il rétablit l'Ordre de Saint-François dans sa ferveur primitive en Espagne. — Ses austérités et sa mort. — Vertus de quelques membres de sa famille qui embrassèrent la vie religieuse.

Les Ordres religieux les plus parfaits tombent souvent dans le relâchement, et Dieu les rend de temps en temps à leur première ferveur par des réformes. L'Ordre de Saint-François avait perdu son éclat, environ cent ans après que Pierre Villacret, Pierre Régalat et Pierre de Santoyo y avaient rétabli l'observance régulière, quand Dieu voulut lui rendre son premier éclat dans ce pays. Ce fut par le moyen du vénérable Jean de la Puebla, fils aîné d'Alphonse de Soto-Mayor et neveu du roi d'Espagne. Un jour, pendant sa jeunesse, il se vit tout à coup entouré d'un nuage épais et mis en présence des supplices de l'enfer. Cette vision lui inspira le désir de quitter le monde et de choisir un genre de vie qui lui fît éviter ces tourments. Mais son père s'opposait à son dessein, et il fallut que Dieu le fortifiât par une nouvelle vision, et

le menaçât de sa justice, s'il ne rompait les liens qui le retenaient dans le monde. Aussitôt, sans prévenir ses parents, il alla demander l'habit religieux dans l'Ordre de Saint-Jérôme, au couvent de Guadalupe. Les efforts de sa mère pour le rappeler auprès d'elle furent inutiles, et il eut le bonheur de prononcer ses vœux quand il eut achevé son noviciat. Il aspirait néanmoins à une vie plus austère, et quatre ans après, en 1480, il venait à Rome et demandait au pape la permission d'entrer chez les Frères Mineurs. Le souverain Pontife, ancien général de l'Ordre, lui en donna l'habit et lui assigna pour demeure un couvent très-pauvre sur le mont Subasio, près d'Assise. Jean y demeura sept ans.

Son frère, qu'il avait laissé héritier de tous ses biens, fut tué dans la guerre contre les Maures, et sa belle-sœur, Thérèse Henriquez, fille de l'amiral de Castille, obtint du vicaire général de l'Ordre que son beau-frère retournât en Espagne pour élever son neveu. Jean saisit cette occasion pour travailler au salut de ses frères et rétablir en Espagne la perfection de l'Ordre Séraphique. Afin de réussir dans son dessein, il emmena trois religieux avec lui, et, secondé par la reine Isabelle, il établit des couvents très-petits et très-pauvres où sembla revivre l'esprit de Saint-François. Il eut beaucoup à souffrir de la jalousie de ceux qui étaient accoutumés au relâchement, et qui regardaient la nouvelle réforme comme une censure de leur imperfection ; mais il supportait tout sans murmure, sachant bien que les contradictions et les injures sont le lot de tous ceux qui entreprennent une réforme. Le premier couvent fut bâti en 1490 sur la montagne de Sierra-Morena, et fut appelé

monastère de Notre-Dame-des-Anges : de la paille, de la glaise, du bois en furent les matériaux. Mais le démon, jaloux de cette entreprise, mit le feu à un bois voisin et le couvent fut réduit en cendres. Bientôt, cependant, il était reconstruit, et avec quelques autres monastères établis dans les mêmes conditions, il forma une province qui prit le nom des Saints-Anges. Jean la gouverna jusqu'à sa mort.

Il se fit construire sur la montagne quelques cabanes pour les religieux qui désiraient vivre en ermites, et où il se retirait lui-même quelquefois. La pureté, la mortification, la pauvreté, lui étaient excessivement chères. Un jour qu'il visitait un couvent, il trouva la table bien servie. « Que me servira », dit-il, « d'avoir tout abandonné, « si je suis toujours dans l'abondance ! » — « Des biens « plus précieux et éternels vous sont préparés », répondit une voix du ciel, « parce que, par amour pour Dieu, « vous avez méprisé les choses de la terre ». Malgré l'épuisement que lui causaient ses mortifications sanglantes, il savait encore fatiguer son corps par des travaux pénibles ; quoique dur pour lui-même, il avait beaucoup de douceur pour les autres, et surtout pour les malades. Enfin, riche en vertus, il couronna sa vie par la patience admirable avec laquelle il supporta sa dernière maladie : « Venez, mon fils », lui dit Notre-Seigneur, pendant qu'il était à l'agonie, « jouissez maintenant du centuple que j'ai promis à ceux qui quittent « tout pour me suivre ». Après ces consolantes paroles, il expira le 11 mai 1495.

Soixante ans après, on retrouva son corps parfaitement conservé, et on le mit dans un tombeau plus honorable.

Un peu plus tard, on plaça sa tête dans la petite église de Sierra-Morena, où il avait commencé sa réforme.

A côté de lui reposent les restes de plusieurs autres religieux de sa famille, également morts en odeur de sainteté.

Il y a d'abord le Père Alphonse de Soto-Mayor, neveu du Père Jean, qui, après la mort de son épouse, abandonna le monde et vint recevoir l'habit religieux des mains de son oncle au couvent de Belalcasar. Deux de ses fils suivirent son exemple : le premier, nommé Antoine de Zunniga, mourut à l'âge de vingt-trois ans. A sa mort, une religieuse vit son âme s'envoler au ciel, la palme de la pureté à la main, escortée d'un grand nombre d'anges. Son frère Louis était à la cour de Charles-Quint. Il eut une vision dans laquelle Dieu le menaça de la damnation s'il ne se hâtait d'entrer dans l'Ordre de Saint-François, et, comme il s'y refusait, le démon le flagella si fortement qu'il fut obligé de garder le lit. Aussitôt qu'il fut guéri, il prit l'habit religieux à Belalcasar, comme son père et son frère, et mourut après une vie de mérites et de bonnes œuvres. Après sa mort, on trouva son corps couvert de blessures qu'il s'était faites par la discipline et d'autres instruments de pénitence.

Dans le même couvent mourut un frère appelé André, qui avait été écuyer de Charles-Quint. Il jeûnait presque toute l'année au pain et à l'eau et se tenait toujours prêt à remplir les services les plus humiliants. Il couchait à terre, portait un rude cilice, qu'il échangeait les jours de fête contre une espèce de cuirasse armée de pointes de fer. La prière était son occupation continuelle, et il y était presque toujours plongé. Il annonça que le

monastère où il était serait une seconde fois brûlé par le démon. Il mourut avec une réputation de sainteté bien méritée, au jour et à l'heure qu'il avait indiqués.

(GONZAGUE, DAZA et autres.)

FRÈRE JEAN CLÉMENT

1590. — Pape : Grégoire XIV. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il est envoyé aux îles Philippines, soigne les malades et fonde pour eux un grand hôpital à Manille. — Sa sainte mort.

Le soin des malades est vraiment une œuvre apostolique ; aussi Notre-Seigneur, envoyant ses Apôtres prêcher l'Évangile, leur commande-t-il de les guérir, afin que, par la santé corporelle, ils pussent arriver à la guérison des âmes. Telle fut aussi la pratique des premiers martyrs du Japon, quand ils abordèrent dans ce pays. Le frère Jean Clément marcha sur leurs traces, lorsqu'il fut envoyé d'Espagne aux îles Philippines. Comme il était incapable de travailler à la conversion des infidèles parce qu'il ignorait leur langue, il se chargea du service intérieur du couvent fondé à Manille, et s'acquitta de ses fonctions comme s'il n'eût eu qu'une charge à remplir. Pendant qu'il était portier, il montrait une bonté extraordinaire pour les pauvres et les malades qui venaient chaque jour le trouver ; il emmenait avec lui les lépreux, les lavait et pansait leurs plaies avec la même tendresse qu'il aurait témoignée à Notre-Seigneur. Dieu lui avait fait connaître les vertus médicinales de certaines plantes qui croissent dans le pays, et il composait des sirops, des

onguents et des boissons pour les malades. Il en guérit un grand nombre en leur donnant ces remèdes et en invoquant sur eux le saint nom de Jésus. Bientôt le bruit de ces cures merveilleuses se répandit au loin, et on vint de toutes parts se recommander à lui.

Il avait fait construire près du couvent une maison pour recevoir ses visites ; mais bientôt elle fut trop petite, et il résolut de fonder un grand hôpital. Un riche espagnol lui donna un vaste terrain, sur lequel il bâtit deux grands bâtiments, longs de soixante-dix pieds, et capables de contenir un grand nombre de malades. Il y ajouta quelques habitations et une pharmacie pour les remèdes que Dieu et son amour pour le prochain lui avaient fait inventer. C'est là que les Indiens, les soldats espagnols et les marins se rendaient pour la guérison de leurs maux. On appela cet hospice, la Miséricorde des Frères Mineurs. Mais ceux-ci, craignant d'engager l'avenir, lui donnèrent le nom de Sainte-Anne et le placèrent sous la protection de l'archevêque. Le frère Jean conserva la haute direction de tout.

Le zèle que le vénérable serviteur de Dieu déployait pour procurer la santé aux malades, lui servit beaucoup pour attirer les païens à embrasser notre sainte religion ; car les Indiens, témoins de son dévouement, ouvraient les yeux et reconnaissaient la nécessité d'une autre vie pour récompenses des travaux dont les richesses de ce monde ne peuvent dédommager. On accourait des contrées lointaines pour voir et entendre le saint religieux et ses frères ; mais ce qui touchait plus que les exhortations les plus pressantes, c'était la charité de Jean pour les lépreux et ceux qui étaient atteints des maladies les plus rebutantes.

Car, dans ce pays, les liens de famille n'étaient plus respectés pour ces pauvres malades, et on voyait même des parents porter leurs enfants atteints de ces maux horribles dans les bois et les y abandonner. C'était pour ces infidèles un grand sujet d'étonnement de voir les religieux rechercher de préférence ces malades, les porter sur leurs épaules et leur prodiguer les soins les plus tendres. Ils confessaient alors que les coutumes de leurs ancêtres et les enseignements de leurs prêtres n'étaient que tromperie et que le seul vrai Dieu était celui des chrétiens. En se répandant dans les pays voisins, les religieux établissaient des hôpitaux et soignaient les malades avec les remèdes que leur envoyait le frère Jean. La guérison de leurs infirmités, qu'ils attribuaient à la réception du baptême et aux prières des missionnaires, les attachait fortement à la foi, et bientôt tout le pays fut chrétien.

Après avoir fondé l'hôpital de Manille, Jean ne demeura pas oisif, quoiqu'il fût chargé d'années ; il s'occupait sans cesse de procurer des vivres à ses malades et à leurs infirmiers. La diversité des langues n'était point un obstacle à son zèle ; il se faisait comprendre par signes, et chacun lui témoignait un profond respect et une obéissance parfaite. Néanmoins le serviteur de Dieu craignait que cet hospice, construit en bois, ne résistât pas assez aux injures du temps, et que, dépourvu de tous revenus, les religieux ne pussent continuer de secourir les malades. Il recommandait depuis longtemps ce double souci à Notre-Seigneur. Enfin ses désirs furent accomplis. Il arriva tout à coup, d'une source inconnue, des aumônes si abondantes qu'on fut obligé de construire une étable pour huit cents vaches, et bientôt elles se multi-

plèrent tellement, qu'on put entretenir plus de deux cents malades avec leurs infirmiers. Peu après, l'hospice était reconstruit en pierres, avec une belle église dédiée à sainte Anne. Des murs entourèrent la propriété, et on put dire avec vérité que ce grand ouvrage était achevé aux frais de la Providence.

Jean avait rempli sa tâche, et il n'avait plus qu'à demander sa récompense. Dieu ne tarda pas à la lui accorder : une fièvre brûlante le saisit, et en quelques jours il perdit toutes ses forces. Bien qu'il eût désiré mourir au milieu de ses chers malades, le gardien le retint à l'infirmerie du monastère ; et c'est là que, après avoir reçu les derniers Sacraments avec piété, et demandé à ses frères de continuer son œuvre, il rendit le dernier soupir vers l'an 1590. Une foule nombreuse assistait à ses funérailles ; on y vit, entre autres personnages remarquables, l'archevêque de la ville, le clergé séculier et tous les Ordres religieux, le gouverneur et ses conseillers, avec les insignes de leur dignité : et comme on craignait que les fidèles ne mutilassent son corps, pour lui arracher les doigts, les dents, et même des lambeaux de chair qu'ils auraient conservés comme des reliques, on fut obligé de le faire garder par des soldats. Sixte-Quint enrichit l'église de Sainte-Anne de plusieurs indulgences.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.* — GONZAGUE.)

BENOIT DE COGOLLUDO

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Son amour pour la pauvreté, l'obéissance et la mortification. — Il est nommé maître des novices et forme un grand nombre de saints religieux.

Ce Père, né à Cogolludo, dans le diocèse de Tolède, étudia d'abord le droit ecclésiastique à l'Université d'Alcala ; mais, plus soucieux du salut de son âme que des avantages de la science, il pria Dieu de l'éclairer sur sa vocation. Craignant les dangers du monde et le compte que nous devons rendre au souverain Juge de toutes nos actions, il embrassa la vie religieuse au couvent d'Aranas, placé sous la réforme austère de saint Pierre d'Alcantara. Il fut d'abord chargé du soin des malades et fit paraître dans l'exercice de cette fonction une grande patience pour supporter les reproches et les vivacités de ceux qu'il avait à servir. Après sa profession, sa joie fut complète, et il ne pouvait assez remercier le Seigneur de l'avoir appelé dans ce paradis où il n'avait que lui seul à servir. Son zèle pour la pauvreté était tel qu'il n'avait même pas de bréviaire à son usage, ni de rosaire ; il se servait des livres du chœur et récitait son chapelet sur ses doigts. Il n'avait pour lit qu'une simple natte et pour oreiller qu'un billot ; le plus souvent il dormait assis ou à genoux, le dos appuyé contre un mur. Les services les plus pénibles étaient ceux qu'il préférait, il portait un rude cilice et s'armait quelquefois d'un fer chaud pour mortifier sa chair révoltée. Souvent ses supérieurs lui

donnaient des ordres très-difficiles à exécuter, et il obéissait avec empressement. Un jour, le gardien du couvent lui avait ordonné d'aller emprunter un tonneau pour huit jours ; un peu après, trouvant ce fût vide, il le blâma fortement de ne point l'avoir rendu à son propriétaire. Benoît le prit sur ses épaules et se mit en marche pour le reporter, répondant à ceux qui cherchaient à le retenir que tel était l'ordre de son supérieur. Mais celui-ci, prévenu aussitôt de ce qu'il faisait, le rappela, lui fit des reproches et le punit sévèrement.

Tout son désir était de se rendre le serviteur de tous et de souffrir des humiliations ; il était mécontent de ne pas en recevoir, et il priait ses supérieurs de le corriger, disant qu'ils rendraient compte à Dieu de n'avoir pas assez châtié un religieux si indigne. Il chérissait la solitude, parce qu'il n'aimait pas voir des créatures, pendant que les yeux de son âme contemplaient la beauté du Créateur. Jamais il ne demanda la permission de retourner dans sa patrie, malgré les désirs de ses parents et de sa famille ; cependant, sur leurs instances, on envoya Benoît dans un couvent de son pays ; mais le saint religieux resta dans la solitude la plus complète pendant tout le temps qu'il y séjourna. Un de ses frères étant venu le visiter avec un costume magnifique, le gardien lui demanda s'ils étaient parents ; mais Benoît ne voulant pas faire connaître qu'il était d'une famille riche et puissante, répondit : « Je n'aime pas trouver autant de soie « chez mes frères ». Quand il voyait des troupeaux, il disait souvent qu'il saurait les mener paître, comme pour faire entendre que dans le monde il avait été chargé de ce soin.

Il fut nommé maître des novices pendant quelques années, et il s'efforça de leur inspirer le goût de la prière et de la pénitence ; il donnait lui-même l'exemple et pratiquait tout ce qu'il enseignait. Il s'efforçait de pourvoir à leurs besoins ; et en même temps, il les exhortait à la retraite, au silence à la mortification, à l'obéissance. Malgré sa prudence, il eut à souffrir dans sa réputation ; mais sa patience n'était pas moindre que son zèle pour l'observation de la règle. Il dormait si peu qu'on se demandait comment il prenait du repos ; toujours le premier aux exercices de la communauté, il n'en n'en sortait que le dernier : son cœur était rempli d'une tendre compassion pour ses frères, et il excusait leurs défauts avec une très-grande indulgence. Lorsqu'il n'avait rien à faire, il se plongeait dans la méditation ; son recueillement se faisait surtout remarquer pendant la sainte messe, et son visage enflammé indiquait le feu qui consumait son cœur. Il demanda souvent à être déchargé des fonctions qu'il remplissait, parce qu'il craignait le jugement rigoureux qu'il aurait à subir.

Lorsque le vénérable François de Saint-Michel, son disciple, martyrisé plus tard au Japon, fut envoyé aux îles Philippines, il désirait ardemment l'accompagner ; mais Dieu lui révéla qu'il gagnerait plus de mérites en restant maître des novices, et que de son couvent partiraient pour les Indes un grand nombre de Pères dont la vie sainte et les instructions éclaireraient le monde. Et en effet, l'année suivante, le gardien du monastère envoyait quarante de ses religieux en mission, et de ce nombre il y en eut quatre qui souffrirent le martyre au Japon. Il avait conclu avec le Père François d'Inochosa un pacte

en vertu duquel le premier qui mourrait ferait connaître au survivant son état dans l'autre vie. Le Père François le précéda dans la tombe, et bientôt Benoît apprit de lui qu'il était au ciel et qu'il avait acheté son bonheur à force de travaux et d'efforts. Cette révélation le consola beaucoup, et lui fit redoubler ses austérités. Il fut surpris par la mort vers l'année 1580 en se rendant à Notre-Dame de Guadalupe pour le chapitre provincial.

(Chron. de la prov. de St-Joseph.)

MARIE DES CINQ PLAIES

CLARISSE

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Humilité et austérités. — Elle réforme le couvent de Bragance. — Son zèle pour la prière et ses peines intérieures.

Cette parfaite épouse de Jésus-Christ naquit à Estremoz, en Portugal, l'année 1543, le soir de la Présentation de la sainte Vierge au temple ; elle appartenait à une des familles les plus considérables de la ville. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt-sept ans qu'elle embrassa la vie religieuse dans l'Ordre des Clarisses. Dès ce jour, elle s'efforça d'établir le fondement de sa perfection sur l'humilité ; elle avouait ses moindres fautes avec une grande sincérité, et demandait à sa sœur, qui vivait avec elle dans le même couvent, de la gronder fortement et de lui imposer de sévères pénitences. Mais celle-ci avait une sorte de faiblesse pour Marie, qui choisit une autre religieuse

pour l'avertir et se corriger. Elle désirait être méprisée des autres, et s'étonnait qu'une créature aussi imparfaite ne fût pas condamnée à vivre au fond de l'enfer. Les services les plus rebutants ne l'effrayaient pas, et souvent elle serait tombée dans le désespoir, si Dieu ne l'eût soutenue par un secours particulier de sa grâce. Elle appelait l'humilité et la soumission à la volonté divine, la pierre fondamentale de la perfection, et elle confessait dans sa vieillesse qu'elle avait demandé pendant quarante ans la véritable humilité, et qu'elle n'avait pu l'obtenir.

Ses jeûnes et ses austérités lui causèrent des maladies pénibles, et c'était pour tout le monde un sujet d'étonnement qu'elle pût vivre avec un si dur régime. Elle aimait beaucoup le silence et fuyait comme un supplice la conversation avec les gens du monde ; aussi eût-elle désiré vivre dans un couvent de Chartreux, dont elle estimait particulièrement la solitude. Cependant ses paroles étaient pleines de force et excitaient puissamment les cœurs à la perfection ; on la regardait néanmoins comme ignorante, parce qu'elle parlait fort peu. Elle fit preuve d'une grande capacité quand on l'envoya au couvent de Bragance pour le réformer ; trois fois elle fut élue abbesse et s'acquitta de cette charge avec une rare perfection. Elle cherchait toujours à s'humilier et profitait de sa position pour remplir les offices les plus vils, qu'on ne donne ordinairement qu'aux sœurs converses. Elle profitait de tout pour s'élever jusqu'à Dieu ; entendait-elle des cris dans les rues, elle se figurait les clameurs des Juifs contre Notre-Seigneur ; des escaliers lui rappelaient les degrés du prétoire. Aidée par la méditation des mystères dou-

loueux, elle n'éprouvait presque aucune distraction pendant la récitation de l'office, et souvent elle fut ravie en extase, pendant qu'elle contemplait le divin Sauveur dans ses souffrances.

Elle restait au chœur depuis matines jusqu'à prime et consacrait ce temps à la récitation de trois Pater, d'abord en l'honneur de l'amour qui a porté le Fils de Dieu à descendre sur la terre, ensuite de sa patience et de sa prière au jardin des Oliviers, enfin de sa mort douloureuse sur la croix. Puis elle recommandait à Dieu les âmes du purgatoire et les besoins de l'Eglise militante. En sortant de la prière elle avait soin de cacher sous son voile l'ardeur qui enflammait son visage et les larmes qui jaillissaient de ses yeux. Elle avait une grande dévotion pour le très-saint Sacrement, qu'elle recevait avec une grande piété, et souvent elle passait de longues heures en prière devant le tabernacle. Chaque jour elle faisait la communion spirituelle, et elle s'y préparait avec autant de soins que si elle eût communié sacramentellement. Le divin Sauveur lui témoigna par des consolations spirituelles et des révélations combien cette piété lui était agréable.

Le démon, jaloux d'une telle perfection, lui dressa toutes sortes d'embûches : il prenait les formes les plus hideuses pour l'effrayer, il la pressait sur son lit comme pour l'étouffer et il la couvrait de blessures sanglantes. Mais la pieuse servante de Dieu le mettait en fuite avec des signes de croix. Ces apparitions de l'esprit infernal lui étaient si pénibles que ses sœurs eurent pitié d'elle et demandèrent au Seigneur de la délivrer. Mais ses luttes contre l'ennemi du genre humain ne firent que

changer de théâtre, et son esprit fut obscurci de ténèbres telles, que souvent elle ne pouvait s'expliquer avec son confesseur. Elle souffrit pendant le reste de sa vie les assauts du démon de l'impureté, qui offrait sans cesse à son imagination les figures les plus obscènes. Elle pria souvent le Seigneur de lui épargner ces tentations ; enfin, un peu avant sa mort elle fut exaucée : le divin Sauveur lui révéla le jour et l'heure de son dernier soupir, et dès cet instant elle fut à l'abri de ces attaques incessantes. Le calme dont elle jouit depuis fut tel que déjà elle se croyait dans le ciel avec les Anges et les saints. Mais en même temps, ses forces diminuèrent et on la conduisit à l'infirmerie, où elle reçut les derniers Sacrements avec une piété admirable. Les religieuses, qui la croyaient privée de la vue et de l'ouïe, lui demandèrent cependant de songer à elles lorsqu'elle serait au ciel, et furent très-étonnées de l'entendre parler ; elle les pria de vouloir bien lui pardonner les mauvais exemples qu'elle leur avait donnés, et de l'assister au jour du jugement. Elle rendit le dernier soupir le 11 mai 1631.

Aussitôt les religieuses malades se firent porter près de son lit, et furent aussitôt guéries ; quoique personne n'eût annoncé sa mort, un grand nombre de personnes vinrent au monastère dès le lendemain, et, pour satisfaire la piété des fidèles, il fallut placer son corps au chœur, où chacun put la voir. Les roses déposées sur elle et les autres objets qu'on lui fit toucher avaient une grande puissance pour guérir toutes sortes de maladies. Les merveilles opérées par son intercession la firent invoquer comme une sainte, avant même que le souverain Pontife l'eût déclarée bienheureuse. Le duc Théo-

dose II, fils du roi de Portugal, témoin des grâces nombreuses obtenues sur son tombeau, engagea les supérieurs à poursuivre le procès de sa canonisation ; mais il ne fut jamais achevé.

(CARDOSE.)

DOUZIÈME JOUR DE MAI

—

MADELEINE BUDRISIG

COMTESSE DE CITENA, DU TIERS ORDRE

1532. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Elle perd son mari après trois ans de mariage et refuse toute autre union. — Après la mort de ses parents et l'éducation de ses frères, elle se retire dans la ville de Darbe, embrasse la vie religieuse et y fonde un nouveau couvent. — Ses vertus et sa sainte mort.

Parmi les plus illustres familles de Croatie, on compte les Budrisig, comtes de Zirovo, qui descendaient des anciens Romains et ne se distinguaient pas moins par leur piété envers Dieu que par leur fidélité à leur souverain. Au milieu des guerres civiles qui désolèrent ce pays, le comte Jacques Budrisig combattit toujours pour le roi Sigismond. Nommé gouverneur de Belgrade, il soutint énergiquement le siège de cette ville avec saint Jean Capistran, quand Mahomet II essaya de s'en emparer. Pendant cette glorieuse campagne, en 1456, sa femme, qui descendait également d'une noble famille de Croatie, donna le jour à une petite fille dans son château de Zirovo. Cette enfant, nommée Madeleine, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions, et dès l'âge de quatre ans, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres la firent aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Elle n'avait, du reste, qu'à suivre les exemples de sa mère.

Elle fut fiancée, à cette époque, à Jean Boboinovich, comte de Citena, en Dalmatie ; mais elle resta dans sa famille jusqu'à l'âge de treize ans. Pendant ce temps elle grandit dans la perfection sous la conduite du Saint-Esprit, et montra le plus grand zèle pour la vertu. Sa conduite était si parfaite qu'on l'aurait crue plutôt destinée à la vie religieuse qu'au mariage, et souvent elle disait des choses admirables de la vertu angélique qu'elle estimait plus que toutes les couronnes du monde : cependant elle parlait peu et fuyait avec soin la compagnie des jeunes filles légères et frivoles ; elle préférait la compagnie des personnes âgées et prudentes qui venaient la voir et admirer les trésors que la nature et la grâce avaient déposés dans son âme. Bien que ces visites lui fussent pénibles, elle était obligée de les recevoir, parce que ses parents ayant remarqué en elle une grande inclination pour la solitude, s'efforçaient de l'arracher à la mélancolie. Elle ne restait pas oisive au milieu de ses entretiens, mais elle travaillait pour les pauvres qu'elle aimait tendrement, et souvent même elle prenait de longues heures sur son sommeil, afin de les aider davantage. Cependant ses aumônes n'égalaien point sa charité, et lorsqu'elle allait porter des secours aux malades, elle savait trouver dans son cœur des paroles douces pour les consoler et les fortifier. Sa pieuse mère la conduisait elle-même à l'église, et s'efforçait ainsi de la former pour le ciel plutôt que pour la terre. Son fiancé, témoin quelquefois de sa conduite, l'estimait chaque jour davantage, et il s'efforçait lui-même d'imiter ses vertus. Son mariage

fut célébré lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année.

Madeleine continua de s'appliquer à la perfection dans son nouvel état ; quoiqu'elle portât des vêtements conformes à son rang, elle ne les estimait pas, et évitait avec soin les vanités frivoles et la compagnie des dames légères. Si elle était forcée de subir leur entretien, elle y consacrait peu de temps ; quelquefois même elle leur adressait de douces exhortations qui en portèrent plusieurs à changer de conduite. Elle était comme une mère pour ses domestiques, et ne leur commandait aucun ouvrage, sans y mettre elle-même la main. A l'égard de son beau-père et de sa belle-mère, qui étaient avancés en âge, elle montrait la soumission d'une esclave : elle demandait leurs conseils en tout, et les préférait à son propre jugement. Les soins domestiques ne pouvaient la détourner de la prière, et, au milieu de ses occupations, elle savait s'unir à Dieu par de ferventes oraisons jaculatoires. Entraîné par son exemple, son époux ressemblait plutôt à un religieux qu'à un puissant seigneur.

Mais cette union, que le ciel semblait avoir formée, fut rompue par la mort. Après trois ans de mariage, le comte tomba malade, et, malgré les soins de son épouse, mourut en 1472, après avoir reçu pieusement les secours de l'Eglise.

Madeleine était veuve à dix-sept ans ; cependant, quoique cette perte lui fût très-sensible, elle reconnut la main du Tout-Puissant, et, s'enfermant dans sa chambre après avoir rendu les derniers devoirs à son mari, elle remercia le Seigneur de ses bienfaits et lui offrit son cœur tout entier qui jusqu'alors avait été partagé entre sa divine Majesté et un époux choisi non par elle, mais

par ses parents. Délivrée des liens du mariage, et libre de toute soumission à ses parents sur ce point, elle pria Dieu d'accepter cette offrande et de ne pas abandonner sa faiblesse. Quelque douloureuses que fussent les épreuves dont il l'affligerait, elle s'y soumettait à l'avance, espérant de sa miséricorde infinie qu'elle ne servirait jamais que lui seul. La mort de son époux était à ses yeux une preuve visible que le Seigneur la voulait pour servante. Après cette prière, elle congédia tous ceux qui étaient venus la consoler, en leur montrant par quelques paroles que ces visites la fatiguaient, qu'elle préférait leurs prières pour le soulagement de son mari dans l'autre monde et qu'elle devait maintenant songer aux obligations de son nouvel état.

Quinze jours après ses funérailles, il lui apparut, les mains et les pieds enchaînés, et torturé par d'horribles souffrances : « Comment donc, ingrate », lui dit-il, « ne pensez-vous plus à mes peines ? oubliez-vous si promptement votre mari ? » Puis il disparut en poussant un profond gémissement. Cette apparition aurait pu effrayer Madeleine ; mais elle fut seulement étonnée de ce que le comte lui avait reproché son indifférence, puisque, depuis sa mort, elle s'efforçait de le soulager par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Cependant elle garda le silence et continua de prier. La nuit suivante, elle eut la même vision ; mais, malgré son affliction, elle préféra se taire, plutôt que d'amoindrir la bonne réputation dont jouissait son époux. La troisième nuit, l'âme du comte lui apparut encore, mais sans faire entendre de nouvelles plaintes ; il lui dit de ne pas s'effrayer et de venir à son secours ; il ajouta que si elle voulait mettre fin à ses

souffrances, elle devait ouvrir un petit reliquaire qu'il portait au cou autrefois, et qu'elle y trouverait, écrite de sa main, une pénitence qu'on lui avait donnée en confession et qu'il n'avait jamais achevée parce qu'il espérait vivre plus longtemps. Le lendemain, elle fit connaître le désir de son mari à tous ses parents, et, après l'avoir accompli, elle le vit de nouveau. Il la remercia affectueusement, lui souhaita le bonheur du ciel dont il jouissait, et l'assura qu'elle viendrait le rejoindre, si elle persévérât dans la vertu. Madeleine l'engageait à demander à Dieu pour elle la grâce d'une prompte mort ; il lui répondit que le Seigneur l'avait destinée à la gloire, mais qu'elle devait s'attendre à une vie pleine de misères : après avoir enterré tous ceux qu'elle aimait, après avoir vu sa patrie ravagée, sa famille humiliée, elle aurait elle-même de grandes souffrances à endurer ; elle serait réduite à la pauvreté et mourrait sur une terre étrangère : elle devait donc se soumettre à la volonté de Dieu, auprès duquel il serait son protecteur, jusqu'à ce qu'ils fussent réunis dans la gloire éternelle. Après cette apparition, Madeleine s'offrit au Seigneur pour recevoir de sa main les croix qu'il voudrait bien lui envoyer, et demanda le secours de sa grâce pour les supporter.

Elle resta encore un an au château de son mari pour consoler son vieux père et ses autres parents : elle les servait avec humilité et faisait oublier la perte du comte par sa vie édifiante. Mais, désirant ne servir que Dieu seul, elle revint au palais de ses ancêtres, et bientôt ses vertus firent l'admiration de chacun. Malgré les instances qu'on lui fit dans le but de la marier, elle refusa tous les partis qui se présentèrent ; elle répondait avec tant de pru-

dence aux raisons qu'on lui alléguait, qu'on n'insista plus. Elle s'appliqua dès lors avec un grand soin au soulagement des pauvres et des malades ; elle fuyait la conversation des hommes et vivait dans le monde comme une parfaite religieuse. Comprenant néanmoins que sa perfection courait de grands dangers, elle songeait à quitter sa famille, lorsque la mort de son père et de sa mère la força de retarder l'exécution de son projet pour prendre soin de ses plus jeunes frères.

Elle s'efforça d'imprimer dans le cœur de ces enfants la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes, afin que leur vie fût une image vivante des vertus de leurs ancêtres. Comme ils possédaient de vastes domaines et un grand nombre de serfs, elle leur apprenait à traiter les hommes comme leurs propres frères, à terminer leurs querelles et à faire leur bonheur ; elle leur rappelait le compte rigoureux qu'ils auraient à rendre de leurs talents et de leur fortune ; elle les engageait à honorer les ecclésiastiques comme les représentants de Dieu, à préférer comme conseillers des vieillards prudents aux flatteries dont regorgent les cours ; elle les soignait comme une mère et pourvoyait à tous leurs besoins. Cependant la renommée de ses vertus se répandait de toutes parts ; et on s'étonnait beaucoup qu'une veuve jeune, riche et belle, pût mener une vie si parfaite. Aussi de nouveaux efforts furent-ils tentés pour la décider au mariage : mais elle savait repousser les demandes de ses prétendants avec tant de douceur, qu'ils se retiraient pleins de vénération pour sa personne.

Cependant un gentilhomme, irrité de son refus, voulut se rendre maître par la violence de celle que ses présents

n'avaient pu gagner. C'était Jean, comte de Mogorovich, palatin de Croatie : il réunit quelques troupes et surprit pendant la nuit le château de Zirovo, que Madeleine habitait ; mais, par une permission particulière de la Providence, elle était restée dans un bourg voisin pour soigner un malade. Le palatin, déçu, n'osa point l'y poursuivre et demeura dans le château dont il s'était emparé. La comtesse rallia autour d'elle quelques soldats et se mit à prier pendant que ses hommes cernaient le rocher sur lequel était construite sa demeure. Deux fois ils furent découverts par les sentinelles de l'ennemi et forcés de se retirer sans avoir rien fait. Mais, fortifiés par les exhortations courageuses de leur maîtresse, ils attaquèrent une troisième fois le château et s'en emparèrent sans verser une goutte de sang. Le comte était prisonnier avec tous ses compagnons. Madeleine aurait pu, selon les lois du pays, les condamner tous à mort ; mais elle se contenta de les humilier. Elle les fit attacher sur leurs chevaux sans selle ; leurs mains enchaînées tenaient des cordes en guise de rênes : c'est ainsi qu'ils rentrèrent dans leurs foyers avec la honte d'un échec. Ce succès fit honneur à la comtesse et mit fin complètement aux instances qu'on réitérait souvent pour obtenir sa main.

Cependant l'éducation de ses frères était achevée, et Madeleine songea sérieusement à se donner à Dieu. Elle se retira dans la ville de Darbé, laissant croire que son absence ne serait pas longue, et entra dans un couvent de religieuses franciscaines. Elle observait la règle du Tiers Ordre, portait un habit grossier, jeûnait presque toute la semaine, et passait la plus grande partie du jour et de la nuit dans la prière et la méditation. S'estimant

indigne de vivre au milieu des vierges, elle avait choisi pour sa demeure une chambre solitaire ; et elle profitait de ce choix pour se livrer plus facilement à la mortification. Sa beauté disparut, et elle ressembla bientôt à un cadavre plutôt qu'à une créature vivante. Elle n'avait de relations qu'avec une baronne, qui, veuve comme elle, était bannie de son pays et vivait dans le voisinage du couvent. Un jour, un religieux étranger l'appela dans l'église et lui dit que son occupation était de parcourir le monde pour fortifier les âmes encore jeunes dans la piété, et qu'il l'engageait à persévérer dans le genre de vie qu'elle avait choisi, qu'elle devait fonder un nouveau couvent dans la ville, et ne point s'effrayer des contradictions qu'elle aurait à subir.

Fortifiée par ces instructions, la pieuse veuve s'appliqua courageusement à la pénitence, sans avoir aucun souci de sa santé ; le démon redoublait en vain ses assauts pour la forcer à changer de vie : il lui apparut même sous la figure de bêtes horribles ; mais Madeleine le repoussait en multipliant ses jeûnes, ses prières et ses veilles ; seul son confesseur savait tout ce qu'elle avait à souffrir. Pendant les treize années qu'elle passa dans ce monastère, elle ne cessa de demander à Dieu qu'il l'éclairât sur ce qu'elle devait faire. Enfin elle vint habiter, avec deux religieuses, dans une maison de chétive apparence, située auprès de l'église Saint-Antoine, et y établit un nouveau monastère du Tiers Ordre. C'était en 1499. Bientôt d'autres villes la demandèrent pour réformer leurs couvents ; mais elle s'y refusa par humilité. Elle reçut encore trois autres jeunes filles et les dirigea dans la voie de la perfection. Elle ne voulut pas que son

couvent eût des revenus, parce qu'elle voulait que ses religieuses travaillassent de leurs propres mains. Elle avait d'abord accepté quelques enfants de la ville pour leur donner une éducation chrétienne ; mais elle y renonça bientôt, parce que, disait-elle, ils étaient la ruine des monastères. Elle exhortait souvent ses religieuses à se supporter mutuellement, à aimer la pauvreté et la patience ; à ses leçons elle joignait l'exemple, et gagnait par sa douceur tous ceux qui venaient la consulter. Il y avait à Darbé un grand nombre de filles, de femmes et de veuves qui suivaient en particulier la règle du Tiers Ordre et qui profitaient admirablement de ses conseils. Quoiqu'elle ne fût presque jamais exempte de maladies, elle ne négligeait aucune occasion de rendre service au prochain. Atteinte d'une cruelle hydropisie, elle continuait de travailler comme si elle eût été en bonne santé, et à ceux qui lui conseillaient un peu de repos, elle répondait que ses souffrances n'étaient rien en comparaison des souffrances de l'enfer et des tourments que notre divin Sauveur avait endurés. Cependant elle s'affaiblissait de plus en plus ; depuis qu'elle était religieuse, elle ne mangeait qu'une fois par jour.

Enfin, à l'âge de cinquante-quatre ans, elle devint si impotente, qu'elle fut obligée de s'arrêter ; pendant neuf mois elle resta étendue sur son lit comme un cadavre, sans pouvoir se remuer autrement qu'avec une corde suspendue au-dessus de sa tête. Elle reçut les derniers Sacrements, entourée de ses sœurs qui pleuraient déjà sa mort, lorsque tout à coup elle se mit à leur parler, et leur dit de ne point s'affliger, parce que Dieu lui donnait encore vingt-quatre ans de vie. Elle était rendue à la

santé, et sa guérison inespérée comblait de joie tous ceux qui la connaissaient. Elle reprit aussitôt ses occupations ordinaires avec une ardeur nouvelle, comme pour réparer le temps perdu.

Souvent, les jours de fête, le Seigneur lui accordait la grâce de contempler en esprit les mystères qu'on honore ; elle eut ainsi plusieurs révélations sur l'incarnation, la naissance et la circoncision de Notre-Seigneur, sur l'institution de la sainte Eucharistie et la passion. Elle profitait des lumières qu'elle puisait dans ces extases pour exciter plus fortement les âmes à l'humilité et à la mortification des sens. Jamais elle ne laissait échapper la moindre parole qui sentît l'aigreur ou l'aversion, même lorsqu'on l'avait offensée ; ses manières et son langage respiraient la même douceur que si on ne l'avait pas humiliée. Dans sa vieillesse, sa plus grande peine était de ne pouvoir travailler ; mais son âme était remplie de consolations divines, et malgré ses efforts pour les dissimuler, elle fut épiée et découverte. On la vit, à travers les fentes de sa porte, les yeux baignés de larmes, le visage souriant, plongée dans le ravissement et quelquefois même suspendue en l'air. Quand elle sortait de sa cellule, son visage resplendissait d'un éclat céleste. Par une grâce particulière du Seigneur, elle savait un grand nombre de passages de la sainte Ecriture et des saints Pères, dont elle nourrissait ses exhortations, au grand étonnement de ses sœurs et des hommes instruits qui venaient la consulter.

Cependant les prophéties de son mari étaient accomplies : de toute sa famille, il ne restait qu'un colonel ; la Croatie envahie par les Turcs et changée en désert, la

Bosnie ravagée, la famille royale et la noblesse réduites en esclavage, la Hongrie et la Servie quatre fois envahies par les Mahométans, Belgrade conquise, le Frioul et la Carniole mis à feu et à sang, l'hérésie luthérienne répandue presque partout, tous ces malheurs, la pieuse veuve les avait vus ; elle avait souffert elle-même de longues et cruelles maladies ; il ne lui restait donc plus qu'à mourir. Le soir de la Toussaint, en 1531, elle dit à ses religieuses qu'elles ne verraient pas toutes la même fête l'année suivante, mais elle refusa de s'expliquer davantage. En 1532, elle avait envoyé à Venise un vaisseau dont la vente devait faire vivre son couvent : « Hé bien, mes « sœurs », dit-elle le 1^{er} mai, « comment pourvoirez-« vous à mon enterrement, puisque nous n'avons plus « d'argent ». Etonnées et affligées, elles répondirent que Dieu prendrait soin d'elles. « Oui, ne vous inquiétez pas », reprit-elle, « mettez votre confiance dans la Providence ; « car le Seigneur ne me rappellera pas à lui avant qu'on « ne nous apporte le fruit de nos travaux ». Le 3 mai, elle fut frappée de paralysie ; le 5, elle reçut les derniers Sacraments. Le lendemain, qui était un vendredi, elle se fit mettre à terre.

Au commencement de la nuit, sa chambre fut remplie d'une lumière céleste et de saintes vierges qui disparurent, laissant entendre après elles un concert de voix célestes. La nuit suivante la même lumière apparut, mais avec un éclat beaucoup plus vif que la veille ; le couvent tout entier semblait en feu ; vers minuit, une flamme brillante comme le soleil s'éleva du lit de Madeleine, qui, d'une voix mourante, décrivait à ses sœurs les joies du ciel et les exhortait à souffrir patiemment les épreuves de

la vie. Elle embrassa une religieuse qu'elle savait peu fervente dans sa vocation, et lui montrant la beauté de cette lumière, la pressa fortement de marcher avec plus d'ardeur dans la voie de la perfection. Son agonie fut très-calme ; son visage ridé par la vieillesse reprit la beauté de ses premières années ; enfin sa sainte âme s'envola dans le ciel pour y jouir des embrassements éternels de son céleste Epoux, le 12 mai 1532. Une odeur délicieuse remplit le couvent pendant plusieurs jours après sa mort. Les habitants de la ville lui rendirent de grands honneurs après sa mort. Elle fut enterrée dans l'église des Franciscains, à une demi-lieue de la ville. Sa vie, écrite par son confesseur, a été traduite en italien par Jean Tonco Marnavich, évêque de Bosnie et coadjuteur de Zagabrie.

(CARDOSE.)

TREIZIÈME JOUR DE MAI

—
SAINT PIERRE RÉGALAT

1390-1456. — Pape : Callixte III. — Roi de France : Charles VII.

—
CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Commencements de sa sainteté et de la réforme de l'Ordre en Espagne.

Cet illustre réformateur de l'Ordre Séraphique naquit à Valladolid (Espagne), en 1390, de Pierre Régalat et de Marie de Costanilla. Les vertus de ses parents furent récompensées par la naissance de cet enfant béni, qui commença de bonne heure à donner les plus belles espérances. Il perdit bientôt son père et resta sous la garde de sa pieuse mère qui lui portait un amour particulier, à cause de ses heureuses dispositions. Elle lui apprit elle-même à prier, à se mortifier, à chérir la pureté, à fuir le vice et les compagnies dangereuses. Si les mères de famille avaient le même soin pour élever leurs enfants, nous ne verrions pas régner partout une corruption si grande.

Les exemples et les instructions de Marie de Costanilla portèrent leur fruit dans ce jeune cœur, et bientôt ses vertus et ses progrès dans l'étude le firent aimer de tous ceux qui le connaissaient. Mais, prévenu par la grâce, il se mit à détester le monde avant de le connaître. Sa

pieuse mère cherchait à se consoler dans le Seigneur, de la perte de son mari, et souvent elle recevait les Sacrements dans une église de Franciscains. Pierre l'accompagnait ; il conçut bientôt un vif désir d'entrer dans leur couvent. Il aurait mis à exécution son projet, dès l'âge de dix ans, si sa jeunesse et l'amour de sa mère ne l'eussent retenu quelque temps encore, pour mieux éprouver sa vocation. Enfin, après un délai de trois ans, il obtint d'elle la permission qu'il désirait, et l'année suivante il faisait profession, à l'âge de quatorze ans, ce que l'Eglise n'avait pas encore défendu. Ses vœux furent pour lui un nouveau motif de s'avancer dans la perfection, et il fit paraître un amour de plus en plus grand pour la mortification, la prière et l'humilité. Ses vertus faisaient l'admiration de ses frères. Cependant Marie de Costanilla, ravie de voir ces signes précurseurs d'une éminente sainteté, lui faisait de fréquentes visites, qui détournaient souvent le jeune religieux de ses exercices de piété ; aussi demandait-il au Seigneur d'en être délivré ou d'être envoyé dans un autre couvent, afin de mieux observer sa règle.

Pierre Villacret commençait alors sa réforme avec l'autorisation du pape et du général. Il se rendit à Valladolid, dans le but de trouver de nouveaux compagnons. Pierre Régalat n'hésita pas à se mettre sous la conduite d'un tel maître, malgré l'opposition que lui firent les Conventuels ; car déjà son mérite avait percé, et ils espéraient beaucoup de ses talents. Frère de l'évêque de Burgos, considéré des princes et des rois, Villacret profita de son crédit à la cour pour rétablir l'Ordre dans sa ferveur primitive.

L'évêque possédait sur la paroisse d'Aquilera, non loin d'Aranda, un désert où les habitants des pays voisins avaient aperçu pendant la nuit une grande lumière, et, voyant dans ce prodige une manifestation de la volonté divine, il y avait fondé une petite chapelle, appelée la *Maison de Dieu* ; un prêtre et un frère desservaient cette église. Villacret se plaisait beaucoup dans cette solitude, et il l'obtint de son frère. C'est là qu'il conduisit Pierre Régalat, et il revêtit en même temps le prêtre et son serviteur de l'habit religieux : puis l'évêque fit construire en cet endroit un couvent pour douze religieux, et établit dans le chœur de l'église trois trous qui ressemblaient plutôt à des tombeaux qu'à des cellules, pour ceux qui recherchaient le voisinage du très-saint Sacrement. Cette fondation fut achevée en 1604, et fut le premier monastère de la réforme : un grand nombre de saints personnages y ont passé leur vie sans qu'on connaisse leurs noms, et quand on creusait le cimetière, on trouvait fréquemment des cadavres non corrompus. Mais comme la foule se pressait pour assister à ces exhumations, on défendit d'en faire de nouvelles, afin de ne pas troubler le calme des religieux.

Pierre Régalat renouvela ses vœux entre les mains de Villacret, et reçut de lui un sac pour vêtement ; il s'efforça d'établir sa perfection sur le fondement de l'humilité, en se livrant aux fonctions les plus humiliantes, sans s'effrayer des poursuites du démon. Après onze années de solitude et de méditations, ils fondèrent un nouveau couvent sur le territoire d'Abrono, dans la pauvreté la plus absolue et sur le modèle du premier. Leur éloignement du monde n'avait pas empêché que

leur sainteté fût connue, et on s'empressait de venir les consulter. Plusieurs conventuels qui aspiraient à l'observation de la règle d'une manière complète, se rangèrent sous leur conduite, et parmi eux on compte Pierre de Santoyo, qui embrassa leur réforme. Il se rendit en Terre-Sainte, et obtint du pape une bulle pour commencer une nouvelle réforme. C'est ainsi que ces trois saints, Pierre Villacret, Pierre Régalat et Pierre de Santoyo, furent les premiers ouvriers dont Dieu se servit pour rendre à l'Ordre sa ferveur primitive en Espagne.

Villacret désirant garantir ses deux monastères contre les tempêtes que le démon pouvait susciter, se rendit au concile de Constance, où le pape Martin V, nouvellement élu, confirma la fondation de ces deux monastères avec les usages du couvent de la Portioncule. Villacret et Régalat y ajoutèrent quelques observations auxquelles tous les religieux se soumirent sans difficulté. La viande et le vin sont interdits, en été ils couchent sur la terre et en hiver sur le foin ; pendant presque toute l'année, ils se contentent de légumes grossiers cuits sans sel, et ils gardent l'huile et le hareng pour les jours de fête ; le poisson est proscrit les jours de jeûne ; envoyés dans un autre couvent, ils doivent y observer une clôture rigoureuse et un silence continu ; ils consacrent chaque jour onze heures à la prière et à la méditation. Les couvents sont bâtis avec de grosses pierres unies avec de la boue, les cellules avec du bois, sans aucun meuble ; la soie est interdite à l'église, même pour le grand-autel. Ces règlements furent strictement observés par Pierre Régalat et Villacret. Un grand nombre de religieux formés à cette école, ont été honorés par Dieu du don

des miracles, et plusieurs gentilshommes, renommés pour leur noblesse en Espagne, vinrent demander à ces illustres maîtres la voie de la perfection : c'est de là que sortirent plusieurs évêques pour l'Espagne et l'Amérique, et des confesseurs pour les rois et les princes du sang. Mais la vie de ces héroïques et saints personnages a été perdue dans une incendie, en 1624. Seules, la chapelle du très-saint Sacrement et une image de l'Immaculée Conception échappèrent aux flammes. Deux ans après, le monastère fut reconstruit par les soins de Philippe IV, qui, à l'exemple des rois, ses prédécesseurs, portait beaucoup d'intérêt à ces religieux. Charles-Quint avait fait construire un palais près de ce couvent, et il venait y passer la semaine sainte chaque année. Il tira de ce couvent le Père Jean Zumarraga, pour l'envoyer en Amérique avec le titre d'archevêque de Mexico et de protecteur des Indiens. Nous raconterons sa vie le 3 juin.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Patience de Pierre. — Sa charité pour le prochain.

Le bienheureux Pierre Villacret mourut en 1422. Les religieux d'Aquilera et d'Abrosco se réunirent pour l'élection d'un nouveau commissaire, selon la bulle de Martin V, et choisirent Pierre Régalat.

Ainsi placé sur le chandelier pour éclairer ses frères par ses instructions et ses exemples, l'homme de Dieu montra bientôt de quelles grâces le Seigneur avait orné son âme. Il savait si bien unir la douceur et la fermeté, que tous le craignaient, l'estimaient et l'aimaient.

Il n'ignorait pas que si les paroles ont une grande force pour exciter les sujets à l'obéissance, la vertu est cependant mieux goûtée, lorsque les supérieurs sont des modèles de perfection religieuse. Aussi était-il sans cesse préoccupé du soin de porter ses frères à l'observation de la règle par une conduite irréprochable. Il marchait nu-pieds, même dans les plus longs voyages, excepté lorsque la vieillesse le contraignit à porter des sandales; il avait un grand zèle pour la pureté, et, pour la conserver, il se servait d'un rude cilice, se flagellait jusqu'au sang et pratiquait un jeûne presque continu.

Dieu l'avait honoré du don des larmes, surtout pendant la sainte messe; aussi était-il forcé de porter un linge pour s'essuyer le visage et calmer la douleur que lui causaient ses yeux brûlants. Il exhortait fortement ses religieux à résister avec courage aux efforts que l'on tentait pour les détourner de sa juridiction; il eut beaucoup à souffrir lui-même des persécutions de ses ennemis; mais sa patience surpassa la violence de la tempête, son visage toujours souriant montrait jusqu'à quel point il ressentait les injures et les mépris. Souvent, pour se consoler, il disait que Dieu, saint François et la vérité ne meurent jamais. D'ailleurs, il savait que les réformes ne peuvent s'accomplir sans difficultés, et qu'on ne doit pas les craindre, parce qu'elles tournent toujours à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Pendant ses contradicteurs l'empêchèrent de fonder de nouveaux couvents. Mais lorsque, après sa mort, Dieu eut manifesté la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, ses religieux accomplirent sans peine ce qu'il n'avait pu faire lui-même. Neuf autres monastères

furent bientôt établis et érigés en custodie. Aussi Pierre Régalat est-il regardé comme le fondateur de la réforme connue sous le nom de Récollets.

Son amour pour Dieu semblait le changer en séraphin, et pendant la méditation son recueillement était tel qu'on pouvait le croire parti pour le ciel. On le vit souvent ravi en extase, le corps enveloppé d'un nuage éclatant, élevé dans l'air et couronné de flammes. Le Fils de Dieu avait allumé dans son cœur une étincelle de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre, et témoigna souvent, par des prodiges, quelle en était la violence. Une fois, pendant la nuit, les habitants d'Aquilera virent une flamme brillante s'élever au-dessus du couvent, et, croyant que c'était un incendie, s'empressèrent d'accourir pour l'éteindre. Mais ils trouvèrent, à leur grande surprise, que cette lumière s'échappait du cœur brûlant de Pierre. Le bruit de cette merveille se répandit au loin, et l'évêque d'Osma se rendit sur les lieux pour vérifier le fait par lui-même. Vers minuit, il aperçut des flambeaux qui formaient une couronne brillante sur le toit du monastère. Il vint au couvent et trouva le serviteur de Dieu plongé dans la méditation, et la poitrine enflammée comme une fournaise ardente. Plein d'admiration, le prélat s'écria : « En vérité, c'est « la maison du Seigneur, celle qui possède de tels habitants ». Le même prodige se renouvela pendant qu'il était au couvent d'Abrosco.

Cet amour ardent pour le Seigneur portait le saint religieux à se consacrer entièrement à son service et au salut du prochain. Ses manières douces et affables consolait ceux qui venaient lui confier leurs peines, et il

les assistait par ses prières et même par les aumônes qu'il avait mendrées. Il gardait pour les pauvres tous les aliments dont il se privait lui-même ou qu'il pouvait trouver dans le monastère ; aussi était-il continuellement surveillé par ses frères, parce qu'il donnait tout ce qui lui tombait sous la main. Dans les premières années de sa vie religieuse, il cherchait à consoler une femme d'Alzono, qui était venue lui demander l'aumône avec ses trois enfants. Pendant ce temps, quelques gentils-hommes prenaient leur repas au couvent. Lorsqu'ils furent sortis, l'homme de Dieu réunit secrètement les restes de viande et de pain et se disposait à les donner à cette pauvre veuve, lorsqu'il rencontra le vicaire. Celui-ci voulut savoir ce qu'il portait, il répondit que c'étaient des roses dont elle avait grand besoin ; et, comme on était en hiver, il reçut l'ordre de les montrer à ses frères, et, de fait, la viande était changée en roses rouges, et le pain en fleurs blanches. Le supérieur étonné et saisi d'admiration lui dit alors : « Allez donner à cette femme « ces roses et ce que vous aviez préparé pour elle ».

Dieu fit connaître par un autre prodige combien la générosité de son serviteur lui était agréable. Il donnait chaque jour une aumône à un vieillard, qui vint après sa mort recevoir son tribut ordinaire ; mais, confondu dans la foule, il ne reçut rien, parce que les dons étaient épuisés. Alors il se rendit à l'église, près du tombeau de son bienfaiteur, et se plaignit d'être ainsi abandonné. Tout à coup Pierre lui apparut, lui donna un beau pain blanc et le renvoya consolé.

Que dirai-je de sa compassion pour les lépreux ? Il les portait dans ses bras, lavait et baisait leurs plaies,

leur donnait des vêtements propres, et semblait voir en eux Notre-Seigneur lui-même qui s'est revêtu de la lèpre de nos péchés pour nous en délivrer. Sa charité fut récompensée par des guérisons nombreuses, qu'il opéra en soignant ces infortunés.

Il n'était pas moins attentif aux besoins de ses frères, et les biens que lui avait laissés sa pieuse mère lui permettaient de faire face à bien des dépenses. Un jour, pendant l'hiver, on vint lui annoncer qu'il n'y avait plus rien à manger. Pierre ordonna à ses frères de se rendre au réfectoire, et, au moment où il récitait la prière qui précède le repas, le portier trouva devant le monastère un mulet sans guide, et chargé de provisions abondantes. La bête de somme disparut ensuite sans laisser de traces de son passage. C'était la Providence qui était venue au secours des religieux.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Miracles et prophéties de saint Pierre.

Les vertus dont ce serviteur de Dieu conseillait le plus souvent la pratique, étaient l'humilité, la pauvreté et l'exercice de l'oraison. Il voulait qu'on priât avec recueillement et qu'on évitât avec soin tout ce qui porte aux distractions. Il ordonna un jour à des hirondelles, dont le bruit troublait son recueillement, de se retirer dans une autre contrée, et de fait on n'en vit plus aucune. Deux oiseaux qui poussaient des cris pendant le service divin, tombèrent morts sur un signe du saint religieux. Un jour il se rendait à Valladolid, où se donnait un combat de taureaux ; un de ces animaux, blessé à mort, s'échappa et

menaçait dans sa fureur de le percer de ses cornes. Mais Pierre leva les yeux au ciel, et mettant son bâton sur le nez du taureau, l'apaisa sur-le-champ.

Les petits enfants eux-mêmes publiaient sa sainteté. « Quelle âme pure et belle vous avez reçue de Dieu », disait-il un jour à un de ces petits innocents qu'il caressait. — « Oui, mon Père », reprit celui-ci, « mais « bien plus magnifique est la vôtre, car elle est ornée de « tant de grâces et de vertus ».

Il avait une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, et il révérait particulièrement une peinture de l'Annonciation qui se trouvait dans le chœur du couvent d'Aquilera. Le jour de cette fête, se trouvant au couvent d'Abrosco, il désirait ardemment contempler sa chère image, après les matines. Tout à coup il dit à son voisin : « Je m'absente un instant ; si on me demande, vous « direz que je serai bientôt de retour » ; puis il disparut et fut transporté par les Anges, au monastère d'Aquilera, dont les religieux furent très-surpris de le voir. Après avoir prié pendant quelques instants, il s'éloigna comme il était venu. Les lettres qu'on échangeait entre les deux couvents firent connaître cette merveille, et le respect qu'on avait conçu pour le saint religieux s'accrut encore.

Ce miracle se renouvela souvent dans la suite ; car, obligé de défendre ses deux maisons religieuses contre le relâchement, il passait alternativement de l'une dans l'autre, sans recourir à des moyens rapides de transport, espérant que Dieu viendrait à son secours. Sa confiance ne fut pas trompée ; souvent, le vendredi, après avoir tenu le chapitre à Aquilera, qu'il quittait à sept heures, il se

trouvait à Abrosco à huit heures du matin le même jour, quoique la distance à parcourir fût de quatorze lieues. Les Anges le transportaient ainsi par-dessus les montagnes et les rivières, et on le représente souvent, dans ses images, porté par les princes de la cour céleste.

Près du couvent d'Abrosco coule le Douro, rivière profonde et large qui le sépare d'une forêt où les frères allaient chercher leur provision de bois en se servant d'un bateau pour passer. Un jour Pierre s'y trouvait avec eux. Quand ils eurent achevé leur travail, il leur ordonna de retourner à la maison avec leurs fardeaux, pendant qu'il restait dans la forêt avec un d'entre eux. Quand ils voulurent revenir, le religieux ne trouva ni barque ni frère, et appela pour qu'on vînt à son secours. Pendant ce temps le réfectoier sonnait le dîner, et personne ne venait. Alors Pierre dit à son confrère : « Il faut partir, « les religieux nous croient rentrés et ne songent pas à « nous ; nous ne pouvons plus passer par le pont, qui est « trop éloigné ; suivez-moi, je vais prendre le chemin le « plus court ». Mais le frère hésitait ; l'homme de Dieu s'avança sur les eaux avec autant d'assurance que sur la terre ferme. Les religieux l'aperçurent et vinrent aussitôt lui demander pardon. Pierre les reçut avec bonté et leur ordonna d'aller chercher son compagnon qu'il avait laissé sur l'autre rive.

Il renouvela plusieurs fois le même prodige dans la suite. Quand il allait mendier dans les paroisses voisines, il étendait son manteau sur l'eau, y faisait monter son âne pesamment chargé et passait ainsi le fleuve. Il agissait de même lorsqu'il se rendait dans un village voisin pour subvenir aux besoins temporels et spirituels

de son prochain, et qu'il ne trouvait pas de bac. Ces miracles étonnants étaient si bien connus, qu'aujourd'hui encore on les raconte dans le pays, et ils ont été attestés par deux témoins bien dignes de foi, qui vivaient de son temps, Inricus Manriquez, archevêque de Siguenza, et Pierre de Castille, neveu du roi et évêque de Placentia. Lorsque ce dernier vint donner l'Extrême-Onction à Pierre Régalat, il prit avec lui son neveu Didace Gomez, fils du comte de Castro, qui, depuis sa naissance, était horriblement contrefait ; ses mains étaient tellement recourbées que, pour manger, il était obligé de recourir à un domestique. Le prélat désirait que le serviteur de Dieu priât pour ce malade. Le saint religieux lui ordonna de se confesser et de communier ; puis il adressa au Seigneur une courte et fervente prière ; aussitôt une sueur froide couvrit les membres de Didace qui se crut sur le point de mourir ; ensuite Pierre lui commanda de s'approcher de lui, et toucha de sa main tous ses membres malades qui furent aussitôt guéris. Le jeune comte rejeta ses béquilles et se mit à sauter de joie, pendant que son oncle et les assistants remerciaient le Seigneur d'une grâce aussi extraordinaire.

Le saint religieux était également doué du don de prophétie. Dans un village situé sur les bords du Douro, demeurait une dame très-riche qui donnait d'abondantes aumônes aux religieux, mais qui vivait dans le désordre. Elle se noya de désespoir, et deux jours après son mari trouva dans un petit coffret en bois un billet ainsi conçu : « Que personne ne recueille ce cadavre ; c'est
« celui d'une femme qui s'est enlevé la vie ». Mais, la nuit suivante, un Ange révéla au bienheureux Pierre que, par

un effet de la miséricorde infinie de Dieu, cette infortunée avait mérité par ses aumônes, la grâce de faire, au milieu de ses dernières souffrances, un acte de contrition parfaite ; il l'engagea donc à faire retirer son corps et à l'enterrer honorablement.

Quelque temps avant sa mort, apprenant les difficultés que rencontraient en Italie les religieux de l'étroite observance, il craignit pour la réforme qu'il avait si heureusement commencée. Afin d'empêcher que la méchanceté de ses ennemis et l'incapacité des supérieurs n'y fissent la moindre brèche, il se rendit, malgré sa faible santé et sa vieillesse, au couvent de Ficoneda, qui est à quarante-quatre lieues d'Aquilera, pour s'entretenir avec le vénérable Lupus Salazar, alors gravement malade. Il lui représenta les dangers qui menaçaient leur réforme, la propension naturelle au relâchement, et les qualités que doit avoir un bon supérieur. Après la mort de Villacret, de Pierre de Santoyo et la sienne, il ne voyait plus que le Père Salazar pour continuer son œuvre. Il ajouta encore quelques conseils pleins de sagesse sur les relations des religieux avec les religieuses, et sur les dangers qu'offraient des rapports trop fréquents entre eux.

Il rencontra un jour à Kwintanilla un jeune homme plein de ferveur qui lui demanda l'habit de l'Ordre, et il promit de le satisfaire quand il reviendrait ; puis, comme il insistait pour le recevoir immédiatement : « Je vous
« reçois dès maintenant », lui dit Pierre, « comme mem-
« bre de l'Ordre ; à mon retour je vous donnerai l'habit
« qui vous manque encore. — Et si je venais à mourir
« pendant ce temps ? — La mort ne vous surprendra pas

« sans que vous l'ayez reçu ». En s'éloignant, Régalat dit à son compagnon : « Ce jeune homme a reçu de Dieu une belle arme, et il ne sera point déçu dans son espérance ; vous le verrez quand nous reviendrons ». Or, pendant son absence il mourut, et quand Pierre rentra, les anciens vinrent lui raconter en pleurant que son fils spirituel avait rendu le dernier soupir, et que son plus grand chagrin avait été de n'avoir point reçu le saint habit. « Mais », répondit Pierre, « je l'ai reçu et reconnu comme un de mes religieux ; les mérites et l'habit de l'Ordre ne lui manquent pas devant Dieu ». Alors les Pères dirent à leur supérieur qu'ils l'avaient enterré avec des habits séculiers. « Non », répliqua Régalat, « du jour où il a été admis, je l'ai revêtu de l'habit de l'Ordre d'une manière spirituelle ; vous pourrez en juger en déterrant son cadavre ». Puis ils se rendirent à l'église, et quand on eut retiré le corps du jeune homme, on fut extrêmement surpris de le voir revêtu de ce saint habit.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Sainte mort de Jean Régalat. — Miracles qui la suivirent.

Après avoir séjourné une dernière fois au couvent d'Alzono un peu plus longtemps que de coutume, pour fortifier encore ses religieux par ses leçons, il revint au monastère d'Aguilera pour rendre son âme à Dieu au lieu même où il avait embrassé la réforme ; il était accompagné par le Père Alphonse de Spina, qui fut plus tard professeur à l'Université de Salamanque, puis

évêque, et qui se rendit célèbre par ses ouvrages. Il tomba malade au commencement du Carême, et Dieu l'honora encore de plusieurs miracles. Il manifesta un jour le désir de manger des oiseaux, et au moment où le médecin sortait pour lui en procurer, une caille poursuivie par un griffon vint se jeter dans ses bras. Il la porta aussitôt à Pierre, mais celui-ci se mit à flatter la pauvre bête : « Aimable petite sœur », lui disait-il, « vous n'avez rien à craindre de moi, je ne vous ferai pas de mal. Dieu vous a délivrée des griffes de votre ennemi ; serait-ce pour mourir de ma main ? Non pas, certes ! vivez et louez le Seigneur qui vous a délivrée ». En disant ces paroles, il laissa la caille s'envoler.

Le jour de Pâques il implora, en pleurant, le pardon de ses sujets, se fit placer à terre sur un pauvre vêtement et reçut le saint Viatique ; puis il consola ses frères, les engagea fortement à l'observation de leur règle et leur donna sa dernière bénédiction. On voulait également lui donner l'Extrême-Onction, mais il répondit que l'évêque de Placentia lui rendrait ce service ; et comme on insistait, parce que le danger devenait imminent et que l'évêque demeurait loin de là : « Dieu l'appellera et nous l'amènera », dit-il. A peine avait-il prononcé ces paroles que le prélat entra. « Monseigneur », s'écria-t-il, « pourquoi donc avez-vous tant tardé ? J'allais mourir sans avoir pris congé de vous ; veuillez avoir la bonté de m'administrer les saintes huiles ». L'évêque obtint d'abord la guérison de son neveu et lui donna ensuite l'Extrême-Onction. Un instant après, il leva les yeux au ciel et se mit à chanter d'une voix douce ; enfin, après avoir prononcé ces paro-

les : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », il rendit le dernier soupir le 31 mars 1456, à l'âge de cinquante-six ans. Son corps reprit aussitôt une beauté nouvelle et répandit une odeur céleste : on dut attendre plusieurs jours afin de satisfaire la piété des fidèles.

Parmi les malades qui durent alors leur guérison à la protection du saint religieux, nous citerons les suivants : Marie Sanchez, guérie d'une paralysie qui la forçait de marcher avec des béquilles ; Agnès Gonzalez, délivrée de la peste et d'autres infirmités ; Jeanne Gonzalez, qui, aveugle et muette, fut rendue à la santé en touchant le vêtement du serviteur de Dieu. Ces prodiges et un grand nombre d'autres amenèrent une foule de pèlerins à son tombeau ; les frères n'avaient pas de repos qu'ils ne leur eussent donné quelque relique. Enfin le gardien, n'ayant plus rien à donner, fit ouvrir sa tombe afin de partager encore le vêtement que le saint portait. Il y avait déjà quatorze jours que sa dépouille mortelle était rendue à la terre ; cependant le corps n'offrait encore aucune marque de corruption. Le supérieur garda pour lui quelques morceaux de son manteau, qu'il mit dans sa cellule et qui répandaient un agréable parfum ; mais, comme il ne pouvait dormir, il les enferma dans un autre endroit. Pendant les six mois qui suivirent, les religieux comptèrent cent vingt-huit miracles, dont ils adressèrent un récit détaillé à la cour de Rome, pour obtenir sa béatification. Nous raconterons les plus remarquables.

Un jeune homme de Muriel fut, le jour de la Fête-Dieu, saisi à l'église d'un tremblement nerveux si violent, que les personnes présentes furent saisies d'effroi ; transporté

chez lui, il épuisa les ressources de la médecine, et son père, voyant que tous les remèdes étaient inutiles, promit de le conduire au tombeau du saint. Cependant l'enfant mourut le soir même ; mais le lendemain, quand tout était prêt pour l'enterrer, il se releva devant ses parents, complètement guéri.

Dans un village appelé Gumiel de Mercado, un enfant se trouvait dangereusement malade ; à peine son père se fut-il engagé par vœu à se rendre au couvent d'Aquilera en marchant sur ses genoux, que son fils se leva sans ressentir désormais aucun mal.

A Vilalva, près d'Aquilera, le curé était sur le point d'enterrer son neveu, lorsque sa mère désolée s'y opposa et le fit conduire devant les restes du vénérable Pierre Régalat. Sa confiance ne fut pas trompée, et son fils fut rendu à la vie.

Une femme de Burgos, malade depuis six ans d'un cancer, avait employé toute sorte de remèdes pour obtenir sa guérison ; les médecins avaient déclaré que Dieu seul pouvait la guérir, quand tout à coup son mal disparut après qu'elle eut appliqué sur elle une relique de notre saint.

Garcias de Roa était grièvement blessé à la main, lorsqu'il se rendit au couvent d'Aquilera et fit toucher à son bras malade les restes de Pierre ; deux jours après, sa guérison était complète, et il ne conservait de sa blessure qu'une légère cicatrice.

Boiteux, sourds, muets, aveugles, infirmes de toute sorte, se rendaient au tombeau du saint religieux et recouvraient la santé d'une manière admirable. Nous ne pouvons tout raconter ; citons cependant encore les prodiges suivants :

Martin Ruyz, curé de Munovero, était sujet à des battements de cœur et tremblait si fortement à l'autel, que souvent il se voyait forcé de le quitter sans pouvoir achever la messe. Depuis cinq ans il n'avait pu célébrer le saint sacrifice que trois fois. Il avait consulté les médecins les plus distingués et dépensé beaucoup d'argent pour se procurer des remèdes ; mais tout était inutile. Un dimanche, ne pouvant trouver de prêtre pour le remplacer, il invoqua le secours de notre saint avant de monter à l'autel, et fut complètement guéri, non-seulement de cette maladie, mais encore de tentations très-violentes qui le tourmentaient beaucoup.

Isabelle Rodriguez, qui devait la guérison de son fils Jean Lopez, chanoine de Burgos, à Pierre Régalat, tomba malade elle-même et devint estropiée du bras droit et des jambes. Après trois semaines de souffrances terribles, elle recourut à son céleste protecteur qui lui apparut avec plusieurs autres saints et la rendit à la santé.

Un Français, nommé Michel Dumont, dont le bras était desséché, venait demander sa guérison à Compostelle, lorsqu'il apprit sur son chemin les grâces que saint Pierre Régalat obtenait de Dieu au couvent d'Aguilera : il s'y rendit aussitôt et fut complètement guéri.

Isabelle de Prato, percluse de tous ses membres, fut portée au tombeau du serviteur de Dieu ; pendant que ses parents allaient déjeuner, elle insista pour qu'on lui permit de rester à l'église, sous la garde d'un domestique. Ils étaient encore à table, lorsque leur fille vint les surprendre pleine de force et de santé ; et toute la famille vint remercier le Seigneur de ce bienfait.

Maria Ramos dut également à la protection du saint la guérison de plusieurs maladies qui l'avaient réduite à l'extrémité. Jeanne Herrador recouvra par le même moyen l'usage de ses bras et de ses mains. Jeanne Garcia, qui avait la langue et le côté droit paralysés, fut guérie pendant qu'on la portait en pèlerinage au couvent d'Aguilera. Elle acheva seule le reste du voyage ; mais à son retour elle fut reprise par la même maladie, parce que sa mère avait négligé de visiter le tombeau du saint pendant neuf jours, comme elle l'avait promis. Elle accomplit alors son vœu, et sa fille fut rendue à la santé.

Marie Alvarez souffrait des maux de cœur insupportables, et on était obligé de l'enchaîner, dans la crainte qu'elle ne se fît plus de mal encore. Dans cette extrémité, elle dit qu'elle voyait une grande dame vêtue de noir et les mains garnies d'anneaux précieux ; qu'elle l'engageait à la suivre et lui promettait de grands honneurs et beaucoup de richesses. On vit bien que c'était le démon, car la malade était sourde, muette et aveugle et avait les membres tout disloqués et tordus. Cependant on la porta au tombeau de saint Régalat, et l'esprit de ténèbres lui apparut de nouveau pour l'exciter à n'avoir aucune confiance dans ce saint, mort depuis longtemps : puis il menaça de la jeter, avec sa compagne, dans une rivière qu'elles devaient traverser. La pauvre infirme ne se laissa pas effrayer, et malgré les nouvelles tentatives que fit le démon pour affaiblir sa confiance dans le vénérable religieux, elle persévéra dans la prière et fut entièrement guérie.

Une femme de Torre-Galenda tomba du haut d'un

escalier et vit un monstre affreux devant elle. Aussitôt, elle fut saisie d'un délire tel qu'elle ne reconnaissait plus personne ; mais elle recouvra la raison devant le corps de Pierre Régalat.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Exhumation de Pierre Régalat. — Sa béatification et sa canonisation.

Lorsqu'on eut achevé l'examen de quarante-six miracles, on se contenta d'enregistrer les autres, et même bientôt on abandonna ce soin. Cependant, la renommée du saint grossissait chaque jour, et beaucoup d'autres héros chrétiens, placés sur les autels, n'avaient pas opéré tant de merveilles. Son corps reposait toujours dans la terre ; mais, après la prise de Grenade, le roi et la reine se rendirent au couvent d'Aguilera pour remercier le protecteur qu'ils avaient dans le ciel, et furent très-étonnés de voir que ses restes reposaient encore dans le tombeau. Sur leur demande, et sur le désir des évêques et des ecclésiastiques réunis, le 15 mai on exhuma le cadavre de Pierre Régalat. Il ne portait encore aucune trace de corruption ; les membres avaient gardé leur souplesse et exhalaient une odeur délicieuse qui se répandit même dans les champs. La reine, voulant conserver pour son mari un souvenir de ces merveilles, demandait qu'on lui donnât quatre doigts du saint. Ils furent coupés comme elle le désirait ; un sang pur et vermeil s'échappa de la blessure avec autant d'abondance que si le corps eût été vivant. Les évêques et les religieux présents à cette opération le recueillirent avec

soin sur des étoffes précieuses ; un de ses doigts fut remplacé dans le tombeau ; deux autres déposés dans la sacristie, et le quatrième, donné à la reine, qui fit construire un magnifique monument d'albâtre pour le corps du saint.

Après cette exhumation, les restes du serviteur de Dieu furent souvent visités par des hommes d'un haut rang ; parmi ces personnages, on compte le roi Philippe III, la reine Marguerite d'Autriche, l'archevêque de Tolède, le nonce du pape et une foule d'évêques et de seigneurs de la cour. A l'exemple de ces princes, les fidèles venaient chaque jour vénérer ces précieuses reliques et demander la guérison de leurs infirmités corporelles et spirituelles. Son corps et les objets qui lui avaient appartenu exhalaient une délicieuse odeur. Les murs de la chapelle où il repose sont couverts d'ex-voto qui rappellent les grâces nombreuses dont le saint religieux favorisa ses dévoués serviteurs. Presque toute l'église est ornée de peintures qui représentent le serviteur de Dieu dans les diverses circonstances de sa vie.

Les miracles sont la voie dont le Seigneur se sert pour faire connaître la sainteté de ses serviteurs. Il fit éclater, au commencement du dix-septième siècle, une telle quantité de prodiges, par l'intercession de Pierre Régalat, que le ciel lui-même semblait désirer sa canonisation.

Un comte de Goa, nommé Christophe Velasco, fut guéri complètement d'une maladie mortelle par les reliques du saint religieux, et, en reconnaissance de ce bienfait, il passait chaque année la semaine sainte au couvent d'Aquilera.

Antoine Ortéga, gentilhomme distingué de Placentia,

se trouvait à l'agonie, quand il fut rendu subitement à la santé en priant devant un reliquaire qui renfermait deux côtes du grand réformateur ; une jeune fille d'Aranda fut sauvée de la même manière d'une maladie qui la clouait sur son lit depuis douze ans. Marie Maniera était abandonnée des médecins, quand une prière adressée au pieux serviteur de Dieu la rétablit complètement.

En 1627, à Gumiel de Mercado, un enfant de trois ans était tombé dans un puits, et lorsqu'on le retira, il ne respirait plus. On essaya vainement de lui faire rendre l'eau qu'il avait bue ; ses yeux restaient fermés, et la couleur bleuâtre répandue dans tous ses membres indiquait trop clairement qu'il était mort. En ce moment, le Père Didace Ordonnes, vicaire du couvent d'Aquilera, vint à passer, et, poussé par un mouvement intérieur, il voulut rendre cet enfant à la vie en invoquant les mérites du bienheureux Pierre. Il fit promettre à ses parents de conduire leur fils à l'église de son monastère ; il s'approcha ensuite de son cadavre, fit le signe de la croix sur ses lèvres, en disant : « Daigne le Seigneur vous rendre la vie « par les mérites de son serviteur Régalat, au nom du Père « et du Fils et du Saint-Esprit ». Puis il embrassa le corps inanimé qui commença presque aussitôt à soupirer, à remuer la tête et les bras, et à lever les yeux sur le religieux. Après avoir vomé une grande quantité d'eau, l'enfant se leva plein de santé et vint, le lendemain, remercier son bienfaiteur. Il entra plus tard chez les Frères Mineurs et prit le nom de Régalat, en reconnaissance de ce bienfait.

Pendant l'été de l'année 1610, la cour d'Espagne était plongée dans un profond chagrin, parce que l'héritier

présomptif de la couronne était gravement malade ; le prince souffrait d'une forte fièvre, qui lui avait enlevé le sommeil ; et malgré les soins des médecins les plus distingués, on désespérait de sa guérison. Déjà même on n'attendait plus que son dernier soupir. Le roi Philippe III multipliait ses aumônes et ses prières ; n'espérant plus que le secours du ciel, il envoya deux de ses courtisans au couvent d'Aguilera, pour demander le manteau et les deux doigts du bienheureux Pierre. Le gardien, qui était alors François Borgia, s'empressa d'accéder à ses désirs et se rendit au palais avec les reliques du saint. A peine entra-t-il que déjà l'état du prince semblait s'améliorer ; car il venait de s'endormir, et depuis longtemps il n'avait pas eu un seul instant de repos. On le réveilla, et l'enfant royal saisit avec empressement les restes vénérables du saint religieux. A l'instant même le danger disparut, et deux jours après, il était complètement guéri. Le roi, désirant témoigner sa reconnaissance pour un si grand bienfait, écrivit au pape Paul V, afin de presser la béatification de Pierre ; mais l'Ordre était trop pauvre pour seconder la bonne volonté du prince. Sous Philippe IV et Urbain VIII, en 1627, le procès fut repris, et, grâce aux évêques d'Osma et de Valladolid, terminé en 1629. La congrégation des cardinaux déclara devant le pape que les vertus éminentes de Pierre Régalat étaient suffisamment constatées pour qu'on procédât de suite à sa canonisation ; cependant le décret ne fut pas rendu. En 1648, le roi s'occupait de nouveau de cette affaire, mais sans pouvoir la terminer. Enfin Innocent XI béatifia le serviteur de Dieu en 1684 et fixa sa fête au 13 mai. Benoît XIV fit

examiner avec soin les nouveaux miracles qui s'opéraient chaque jour à son tombeau et le canonisa le 29 juin 1746.

Nous avons déjà dit qu'on représente saint Pierre Régalat porté par des anges, et à quel propos. Mais cette caractéristique plaît peu. Nous proposerions plutôt de le peindre tenant un crucifix d'une main et un pain de l'autre, parce qu'il saisissait l'occasion de prêcher aux indigents en leur faisant l'aumône.

(DAZA et WADDING.)

THOMAS D'ESCLAVONIE

1525. — Pape : Adrien VI. — Roi de France : François 1^{er}.

SOMMAIRE : Il prédit en chaire les maux que l'hérésie doit causer. — Il fonde un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge.

Ce saint homme naquit à Osimo, ville de la province de la Marche, en Italie, de parents originaires d'Esclavonie. Son zèle pour le salut des âmes lui fit parcourir une grande partie de l'Europe, et la sainteté de sa vie donnait une grande force à ses discours. Il demeura longtemps en France où, plus d'une fois, du haut de la chaire, il annonça les malheurs dont l'hérésie menaçait le royaume.

En 1520, il vint à Bordeaux, où ses austérités et les fruits de son zèle pour la conversion des pécheurs lui concilièrent l'estime générale. Ses sermons et ses prédications ont été recueillis par Florimond Raimond, conseiller au parlement de Bordeaux. Dans son discours

d'adieux, il fondit en larmes et s'écria : « O province
 « magnifique, et qu'on n'a jamais assez louée, que de
 « larmes tes habitants auront à verser ! Tu verras le feu
 « ravager tes champs fertiles et des ennemis de la sainte
 « Eglise sortis de ton sein anéantir tes églises, témoins
 « éloquents de la piété de nos ancêtres. Oui, bientôt, ô
 « malheureuse ville de Bordeaux, les loups entreront
 « dans la bergerie et massacreront pasteurs et trou-
 « peaux ; malgré tes murs et tes forteresses, tes citoyens
 « ne seront point à l'abri de leur rage. C'est ainsi que la
 « bonté du Seigneur, trop longtemps offensée, punira la
 « méchanceté des brebis et les péchés des pasteurs. Mais
 « de même que les saints dont les reliques reposent à
 « Toulouse protègent cette cité, ainsi ton apôtre saint
 « Martial sera ton défenseur ».

On regarda ces paroles comme de vaines menaces, bonnes tout au plus à effrayer les fidèles ; et, en effet, qui eût pu croire à cette époque que ces temples merveilleux, construits à grands frais par nos Pères, deviendraient la proie d'hérétiques furieux ? L'historien de ce courageux prédicateur raconte que, en 1570, il vit une vieille femme pleurer quand un secrétaire, nommé Romégon, incendia l'église de Lormont : « C'est là », dit-elle, « l'accomplissement de la prophétie que le Père
 « Thomas a faite il y a cinquante ans ». Cet homme de Dieu prêchait avec une sainte liberté contre la corruption et le désordre, sans ménager personne ; il n'épargnait même pas les ecclésiastiques, parce qu'ils attirent aussi la colère de Dieu sur le peuple, et il disait ouvertement que dans la bergerie on trouve plus de boucs que de brebis, et que les pasteurs ne s'inquiètent pas si

leurs troupeaux se sauvent ou courent à leur perte.

Il se retira dans un endroit écarté d'où il voyait la mer qui, en cet endroit, est très-dangereuse. Il aperçut un jour deux barques que les vagues et les vents menaçaient d'engloutir. A cette vue, il tombe à genoux, trace un signe de croix sur le sable et adresse à Dieu une fervente prière. Aussitôt le calme renaît d'une manière admirable, et, au grand étonnement de tous, les marins abordent au rivage sans difficulté. En même temps la mer rejeta de son sein une image de la très-sainte Vierge. Le Père Thomas la recueillit avec soin et la plaça dans une petite chapelle qu'il construisit lui-même sur une montagne, au milieu d'une forêt de pins. Cette image fut honorée pendant longtemps en cet endroit, et dans le danger les marins faisaient vœu d'aller la vénérer s'ils étaient sauvés. Des Anglais qui abordèrent en ce lieu quelques années après, dépouillèrent cet oratoire de tous ses ornements ; mais ils ne jouirent pas longtemps du fruit de leurs rapines ; car, à peine s'étaient-ils embarqués, que leur vaisseau se brisa contre des rochers, quoique la mer fût très-calme en ce moment.

Le Père Thomas a laissé plusieurs ouvrages contre Luther et le relâchement des chrétiens, sur la puissance du pape et de l'Eglise, et sur les vertus nécessaires à un supérieur. Il mourut vers l'an 1525, à Menton, dans le Piémont, où sa mémoire est encore en vénération.

Vers la même époque vivait à Tanlay, dans le diocèse de Langres, un religieux français d'une grande piété, nommé le Père Gallien. Dieu l'honora du don de pro-

phétie, et il annonça plus d'une fois en chaire les malheurs que les Huguenots causeraient à la France. Ses prédictions, qui datent de l'année 1562, ont été conservées avec soin. En mourant, il défendit qu'on l'enterrât dans l'église, parce que, dit-il, elle sera bientôt changée en étable. L'année suivante, la prédiction était accomplie.

(WADDING.)

ANTOINE DE HONGRIE

DU TIERS ORDRE

1393. — Pape : Boniface XI. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Ses pèlerinages. — Il se consacre au service des malades.

Ce serviteur de Dieu était originaire de Hongrie. Il abandonna, pendant sa jeunesse, ses parents et son pays pour vénérer les saints lieux de Rome et gagner l'indulgence du jubilé en 1350. Après avoir vécu dans cette ville pendant quelques années, dans les exercices de la piété, il reçut l'habit du Tiers Ordre, et se rendit à Notre-Dame-des-Anges pour gagner l'indulgence de la Portioncule et vénérer le tombeau de saint François.

En 1371, il tomba dangereusement malade à Foligno, où il fut traité avec une grande charité dans l'hôpital du Saint-Esprit. Reconnaisant des soins qu'il y recevait, il fit vœu de se consacrer au service des malades, s'il guérissait. Il recouvra la santé et tint sa promesse.

Ses austérités, sa patience, sa douceur et son humilité le faisaient regarder comme un saint dans toute la ville,

et on recourait à lui quand on avait besoin de conseils ou de prières.

Il mourut après une longue maladie, le 13 mai 1393, et fut enterré dans l'église de l'hôpital, au milieu d'un grand concours de peuple. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. En 1608 il fut exhumé, et on trouva son corps entièrement conservé, à l'exception de la chair qui était plus ou moins consumée en plusieurs endroits. Il repose maintenant sous le maître-autel, avec l'habit du Tiers Ordre.

(WADDING.)

PASSIDÉE CROGI

CLARISSE

1554-1615. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sainteté extraordinaire de Passidée pendant ses jeunes années.

Dieu qui voulait donner au monde un miroir de perfection dans cette fille extraordinaire, la combla de faveurs célestes, même avant sa naissance. Pierre Crogi, son père, peintre de Sienne, rencontra, le 16 décembre 1563, un saint prêtre nommé Alphonse Bagnai, qui s'offrit de tenir sur les fonts du baptême la petite fille que son épouse lui donnerait bientôt et de la nommer Passidée.

Etonné de ces paroles, Pierre promet cependant de l'accepter. Dès le commencement de sa grossesse, la mère de notre sainte éprouva un dégoût tel pour la viande et le vin, qu'elle ne pouvait en supporter l'odeur, et vécut pendant tout ce temps de légumes, de pain et d'eau : en même temps elle ressentit un désir si vif d'aller à la messe, que chaque jour elle l'entendit. Passidée commençait ainsi dès le sein de sa mère à jeûner et à prier. Elle vint au monde le 13 septembre 1564, dans la nuit qui précède l'exaltation de la sainte Croix, comme si Dieu voulût annoncer par cette circonstance et par le nom tout nouveau de Passidée, que la souffrance serait sa vie. Dès son enfance la sainte Vierge et les saints lui apparurent souvent d'une manière sensible ; elle commençait ainsi à goûter les consolations célestes dans ses ravissements.

A l'âge de deux ou trois ans, elle tomba dangereusement malade et perdit la vue, l'ouïe et la parole ; on n'attendait plus que son dernier soupir, lorsqu'une dame inconnue se présenta et lui donna un remède qui lui rendit aussitôt la santé.

Il y avait au-dessus de la porte de l'église, vis-à-vis la demeure de ses parents, une statue de sainte Catherine de Sienne, et quand sa mère conduisait sa fille à la messe, la jeune enfant demanda plus d'une fois à ses parents qui était cette personne dont elle voyait l'image. Lorsqu'elle apprit que c'était une sainte qui avait mené une vie angélique dans sa ville natale, elle conçut une telle vénération pour cette statue qu'elle ne pouvait se lasser de la regarder. Passait-elle devant l'église, ses yeux ne se lassaient point de la contempler, et lorsqu'elle était forcée

de s'en éloigner, elle en ressentait un profond chagrin. Sa mère la conduisait quelquefois à une ferme située à deux lieues de la ville ; mais Passidée ne s'éloignait qu'avec peine de sa protectrice, et un jour qu'elle se plaignait de ne pas la voir, sainte Catherine lui apparut et s'entretint pendant longtemps avec elle : elle l'engagea fortement à se soumettre à la volonté de Dieu, parce qu'elle mériterait ainsi les grâces du Seigneur. Passidée aurait désiré la retenir plus longtemps ; mais, sur la promesse de nouvelles visites, elle se consola de son départ. Elle s'efforça dès lors de mériter ses faveurs par une conduite vertueuse et pleine de piété ; guidée par les célestes leçons de sa protectrice, elle promit, dès l'âge de quatre ans, de se consacrer à Dieu seul.

La pieuse enfant apprit de sainte Catherine le *Salve Regina* et d'autres prières, qu'elle entendait réciter à ses compagnes. Son attention et son recueillement dans l'oraison édifiaient ceux qui la voyaient, et déjà le Seigneur lui accordait des grâces nombreuses. On la voyait quelquefois suspendue en l'air ou plongée dans le ravissement. Un jour, sa mère lui ordonna d'aller chercher du linge qu'elle avait laissé dans l'eau pour le laver. Passidée obéit sur-le-champ, et mit une planche sur le réservoir afin de l'atteindre plus facilement. Mais le fardeau, trop lourd pour sa faiblesse, entraîna l'enfant dans l'eau, où elle se serait noyée, si la sainte Vierge ne l'en eût retirée, sans même que ses vêtements fussent mouillés. Marie prit ensuite le linge, le mit dans une corbeille, et quand Passidée l'eut porté à sa mère, elle vint remercier sa bienfaitrice.

Lorsqu'elle fut un peu plus âgée, la pieuse enfant écou-

tait avec un grand plaisir la lecture de la vie des saints ; et, pour satisfaire sa piété plus facilement, elle désirait apprendre à lire ; mais sa mère ne l'aimait pas beaucoup et ne lui donnait aucune instruction. Sainte Catherine et deux Anges vinrent à son secours et la munirent de livres, de papier et d'encre ; en quelques jours, elle acquit la science de la lecture et de l'écriture, et, pour qu'on en ignorât la source, elle feignit de profiter des leçons qu'un professeur donnait à ses frères. Bientôt elle sut réciter le bréviaire, et se levant à l'heure de matines, elle s'unissait aux chants des religieux, dont le couvent n'était pas éloigné de sa demeure. Dieu récompensa la fidélité de sa petite servante par le don des miracles. Quand elle se rendait à l'église, pendant la nuit, pour assister à l'office, elle trouva souvent la porte ouverte par les Anges, afin qu'elle pût satisfaire plus facilement sa piété ; et jamais on ne la vit sortir ni rentrer à cette heure tardive : personne ne l'aurait su, si elle ne l'eût pas révélé.

Une année, le vendredi saint, elle obtint de sa mère la permission d'aller, avec son frère Tullius, à la cathédrale, pour entendre un sermon sur la passion ; mais, comme elle craignait d'être en retard, il la conduisit à l'église longtemps avant l'heure, et ils la trouvèrent fermée. Passidée témoignait son regret, lorsque tout à coup ils furent introduits et menés devant le maître-autel, sans savoir comment ils avaient été introduits. Souvent, elle était aidée dans les travaux du ménage par les Anges ; ainsi quelquefois, à la cuisine, les mets qu'elle devait faire cuire se trouvaient parfaitement préparés, sans qu'elle eût allumé du feu. Un dimanche que le sommeil l'avait surprise, elle craignait les reproches de sa mère ; mais à son

réveil tout était en ordre. Un jour que sa mère devait revenir de la ferme, elle se disposait à nettoyer la maison afin d'éviter ses réprimandes ; mais elle fut saisie par des ravissements pendant toute la nuit et jusqu'au lendemain à midi. La mère rentrait, et sa sœur Marie-Françoise s'empressait de réparer la faute de sa sœur. Tout à coup elle aperçut une grande clarté et vit tous les meubles époussetés, les chambres nettoyées ; pleine de joie, elle courut annoncer cette nouvelle à Passidée, qui lui recommanda le silence et lui révéla plus tard que ce service lui avait été rendu par sainte Ursule.

Cependant la pieuse enfant n'était pas oisive ; sa vie était une prière et un travail continuel. Quand ses parents étaient couchés, elle se rendait dans une petite chambre ou dans la cour, pour y remplir ses exercices de piété et ses mortifications ; puis elle se livrait aux occupations de son sexe jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit. Sa mère la surprit un jour, et, pour l'empêcher de nuire à sa santé, elle enferma l'huile et la lampe. Quelquefois, sa mère, désirant contrarier son goût pour la prière, lui imposait tant de besogne, que deux jours ne lui auraient pas suffi pour l'achever ; mais Passidée priait le Seigneur de venir à son secours et s'acquittait de sa tâche avec tant de rapidité, qu'elle avait encore du temps pour la prière. Lorsqu'elle se mit à travailler pour les pauvres, elle avait un petit métier sur lequel elle tissait jusqu'à quatre-vingt-dix aunes de bordure ou quarante de rubans ; elle filait quelquefois cinq livres de lin en deux heures ; ces faits sont attestés par des témoins dignes de foi, et leur déposition a été consignée dans les actes du procès qu'on instruisit pour sa béatification.

Elle avait un profond dégoût pour les amusements de son âge, et, dès son enfance, elle montra la plus grande modestie. Conduite à une noce malgré son refus, elle se cacha dans un coin et refusa toutes les avances qu'on lui fit pour prendre part aux divertissements. Dans son ardeur pour le travail, elle adressait souvent des reproches à ses sœurs, parce qu'elles perdaient leur temps en conversations inutiles.

Sa mère, qui ne pouvait supporter ses exercices spirituels, l'envoya dans sa ferme et la mit sous la conduite de deux femmes, avec ordre de ne jamais la perdre de vue. Néanmoins Passidée trouvait de temps en temps l'occasion de se retirer dans un bois voisin pour prier. Un jour, elle s'y rendit avec sa sœur Françoise et pria celle-ci de l'attendre dans la cour. Presque en même temps sa mère lui ordonnait d'aller chercher de l'eau. Françoise fut très-étonnée de voir une jeune fille, semblable à sa sœur, s'acquitter de cette commission, puis disparaître. Quand Passidée revint du bois, elle lui demanda ce qui s'était passé ; mais l'humble fille éluda ses questions et ne voulut pas lui faire connaître que son Ange gardien l'avait remplacée.

Quand on prononçait devant elle les mots de *ciel*, d'*Anges*, ou bien les noms de ses saintes patronnes, elle tombait aussitôt dans le ravissement et demeurait insensible ; on la trouva même quelquefois les mains dans l'eau bouillante ou dans le feu, sans qu'elle ressentît aucun mal. Elle changea un jour de l'eau en huile, pour préparer quelques aliments. Une fois, dans la ferme de ses parents, on lui amena une jeune enfant gravement malade. Elle prit l'enfant dans ses bras, puis la rendit à

son père en disant : « Croyez-vous que ce petit Ange aille « si promptement au ciel ? » Au même instant, la petite fille reprit ses forces et fut complètement guérie.

Sa sœur Marie-Françoise ayant avalé une épingle, ressentit aussitôt des douleurs très-vives à l'estomac, et poussa des cris déchirants. Ses parents affligés ne pouvaient la soulager. Mais Passidée, qui l'aimait tendrement, se mit en prières et l'enfant fut bientôt délivrée.

Une autre de ses sœurs, nommée Pétronille, avait mangé, sans le savoir, un insecte venimeux caché dans un navet ; en un instant elle fut réduite à l'agonie ; mais, pendant qu'on cherchait un contre-poison, Passidée lui frottait la poitrine avec l'huile d'une lampe qui brûlait devant Notre-Dame. Bientôt Pétronille s'endormit, et, après quelques instants de sommeil, se vit rendue à la santé.

Ces prodiges et d'autres semblables faisaient dire à une femme, pleine d'admiration pour la pieuse enfant : « Ce « sera un jour une grande sainte ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Austérités de Passidée. — Sa patience dans les persécutions de sa mère.

Dès sa plus tendre jeunesse, Passidée n'avait pas de plus grand plaisir que la souffrance : elle en parlait fréquemment et excitait ses compagnes à mortifier leur chair avec ses convoitises, en leur représentant d'une manière très-vive les dangers de la vie mondaine. Elle avait, pour ainsi dire, commencé à jeûner dès sa naissance ; mais cette ardeur pour la pénitence ne fit que grandir en elle avec les années ; elle ne vivait que de

pain et d'eau les lundis, mercredis, vendredis et samedis de chaque semaine ; les autres jours, elle y ajoutait quelques légumes, des fruits sans saveur et un peu de poisson ; elle préparait, dès la veille, la salade qu'elle devait manger le lendemain, afin qu'elle eût moins de saveur ; elle avait horreur des mets recherchés et délicats ; il fallut même la forcer, au nom de l'obéissance, à manger du poisson. Jamais elle ne goûta de vin ni de viande. Un jour, cependant, elle fut contrainte d'en avaler un peu ; elle fut tellement malade, qu'on dut renoncer à lui faire de nouvelles instances. On essaya encore de lui en faire manger dans une maladie qu'elle eut plus tard, et on le lui commanda au nom de l'obéissance ; au moment où elle mettait cette viande dans sa bouche, elle fut changée en poisson ; son confesseur lui en fit servir de sa table ; mais le même miracle se reproduisit. Le médecin lui avait ordonné du vin : elle adressa une fervente prière à Dieu, et le verre, qu'elle tenait à la main, disparut. Elle passait quelquefois huit jours sans autre nourriture que la sainte communion. Un cocher, qui la conduisit de Sienne à Rome, remarqua que, dans tout le voyage, elle ne mangea que deux onces de pain.

Quelquefois elle se contentait du pain des Anges, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à l'Ascension, comme sa protectrice sainte Catherine de Sienne. Le nom de Passidée lui rappelait continuellement qu'elle devait ressembler à Notre-Seigneur, souffrant ; aussi, dès ses plus jeunes années, elle pratiqua la mortification avec un zèle extraordinaire ; elle se donnait souvent la discipline avec des chaînes de fer, s'agenouillait sur la neige, dans les épines, sur des cailloux ; ses épaules et son dos étaient

souvent couverts de blessures qu'elle faisait panser à sa sœur Marie-Françoise avec du sel et du vinaigre : deux fois même, elle la contraignit à la fouetter avec des épines, jusqu'à ce qu'elle fût tout ensanglantée. Un jour qu'elle se frappait avec des chaînes de fer, quelques chaînes s'échappèrent et furent recueillis par Marie-Françoise, qui les plaça dans un petit coffret dont elle garda la clef. Mais, le soir, ils avaient disparu, et la chaîne était réparée. Que s'était-il passé ? Françoise ne reçut qu'une réponse évasive de sa sœur, parce que Passidée ne voulut pas lui faire connaître que les Anges avaient réparé cet accident.

Quand elle fut un peu plus grande, elle porta sur son corps des chaînes de fer, et même une ceinture de pointes aiguës qui pénétraient dans sa chair. Ensuite elle se fit un vêtement comme une chemise, qu'elle garnit de la même sorte, et qu'elle rendait de jour en jour plus douloureux. Son corps n'était plus qu'une plaie.

Elle dormait peu, encore était-ce sur une planche, et lorsque ses confesseurs lui commandèrent de prendre un sac de paille avec deux coussins, elle fut aussi incommodée que si son lit fût garni d'épines. Elle s'asseyait rarement, marchait nu-pieds ou mettait de petits cailloux dans ses chaussures pour souffrir davantage. Afin de ne pas dormir pendant la prière, elle s'agenouillait sur des épines, des chardons ou des plaques garnies de pointes. Quelquefois elle se brûlait les doigts à la flamme de la lampe. En hiver, elle se roulait dans la neige pendant la nuit, jusqu'à ce qu'elle fût engourdie par le froid ; ses sœurs la grondaient fortement ; mais elle répondait que son plaisir était de souffrir ainsi pour l'amour de Dieu. Elle ne

portait que des habits grossiers et de couleur sombre ; sa mère la grondait souvent de ce qu'elle ne voulait pas accepter des vêtements plus riches. Chaque jour elle inventait de nouveaux moyens de tourmenter son corps délicat, surtout quand elle était à la ferme. Les épines lui rappelaient la couronne de son divin Maître, et souvent elle se roulait dans les buissons ; quand elle revenait à Sienne, elle en rapportait de petits fagots qu'elle mettait dans son lit, et, après s'y être couchée, elle allait se plonger dans une fontaine glacée, afin d'étancher le sang qui coulait de ses blessures. Ces macérations auraient épuisé son faible tempérament, si Dieu ne l'eût fortifiée par une grâce particulière.

Si Passidée mortifiait son corps, elle avait encore plus à souffrir dans son âme des persécutions de sa mère ; car cette femme mondaine, remplie de vanité et d'amour pour la parure, ne pouvait souffrir la conduite vertueuse de sa fille et mettait tout en œuvre pour la détourner de la piété. Sans cesse elle lui adressait des reproches ; vinrent ensuite les mauvais traitements. Sa haine contre la pieuse enfant s'accrut encore lorsqu'elle vit sa fille soulager les pauvres et leur donner des aliments. L'affection que son mari portait à Passidée mit le comble à son irritation. Sa fille devint comme un bouc émissaire, qu'elle chargeait de tous les méfaits afin de la rendre odieuse à son père ; elle l'appelait sorcière et disait que ses révélations étaient l'œuvre du démon : elle reprochait à son époux de ne pas aimer ses autres enfants, parce qu'il chérissait plus tendrement Passidée. Enfin, pour l'éloigner de la maison, elle conçut le projet de la marier. Pierre Crogi se laissa persuader, et la pieuse

enfant fut assiégée par toute sa famille, afin de la faire consentir à ce projet. Fatigué des instances de sa femme, son père la promit à un jeune homme qui la demandait instamment, mais que personne ne connaissait. Informée de cette promesse par saint Jean-Baptiste, l'humble vierge implora le secours de son céleste Epoux, à qui elles s'était depuis longtemps consacrée, et soudain trois vierges saintes, Cécile, Catherine et Ursule, vinrent la consoler et la fortifier. Sa petite sœur Marie-Françoise, qui entendait leur voix sans les apercevoir, s'unit à elles pour l'engager à la persévérance. Quand elle fit connaître son refus, elle eut à subir une grêle de coups ; mais Dieu la soutint d'une manière admirable ; le jeune homme à qui elle était promise fut introduit ; mais le Seigneur sut la dérober à ses regards, et ce fut en vain qu'on la chercha. Pierre Crogi, reconnaissant la main divine, laissa désormais sa fille en paix ; mais son épouse n'en devint que plus aveugle, et, pour allumer dans le cœur de l'innocente le feu de la concupiscence, elle prit à son service une femme débauchée qui mit tout en œuvre pour corrompre Passidée. Celle-ci résista courageusement, et avoua plus tard à son confesseur, que, de toutes les peines que sa mère lui avait causées, la plus pénible pour elle avait été d'entendre les paroles impures de cette indigne créature.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la rage de cette mère inhumaine, quand elle vit l'inutilité de ses efforts. Elle en vint jusqu'à vouloir tuer sa fille, et, à trois reprises, elle essaya de réaliser son coupable projet ; mais Notre-Seigneur couvrit son épouse de sa protection et ne permit pas qu'elle éprouvât aucun mal. La mère de

Passidée, voulant tenter un dernier effort, se trouva tout à coup tellement affaiblie que, pendant plusieurs jours, elle ne put se lever.

Pendant ce temps, le démon, furieux de se voir vaincu par une enfant, la poursuivait de mille manières ; tantôt il lui apparaissait sous un aspect séduisant, et s'efforçait de la pousser aux plaisirs du monde ; tantôt il cherchait à l'effrayer par des visions horribles et des blessures cruelles. Leurs persécutions et leurs mauvais traitements devinrent presque journaliers, et les sœurs de Passidée, Tilaria et Marie-Françoise, ne savaient plus distinguer les coups que s'infligeait la pieuse enfant, de ceux du démon.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Charité de Passidée pour les pauvres.

Passidée avait appris dès son jeune âge à secourir les indigents ; elle mendiait elle-même pour les soulager, et leur partageait les aumônes qu'elle recevait. Elle se rendait souvent, la nuit, dans leurs demeures, pendant que les domestiques se reposaient de leurs fatigues, et, conduite par son Ange gardien, elle venait frapper à la porte de ceux qui étaient dans le plus grand besoin. Pendant deux ans, elle remplit ce devoir de charité sans courir le moindre danger ; cependant, malgré le mystère dont elle s'entourait, ses pieuses visites furent connues ; son père la blâma sévèrement et lui défendit de sortir, parce qu'elle s'exposait aux critiques de la calomnie et de la méchanceté. Cette sévérité l'affligea beaucoup ; mais Dieu la consola et lui apprit bientôt

comment elle pourrait concilier l'obéissance et la charité.

Un jour, Pierre Crogi, rentrant à la maison, surprit sa fille qui était sur le point de porter aux malades du pain et des œufs, et voulut voir ce qu'elle cachait. Passidée, craignant d'être battue, répondit que c'étaient des fleurs, quoique la saison n'en produisît aucune à cette époque : mais le Seigneur opérait en même temps un miracle, et son père ne put rien dire. Sa mère fut témoin d'un prodige semblable.

Quand elle avait peu d'aumônes, elle priait Dieu de venir à son secours ; puis elle emportait de la maison le pain, le vin, l'huile et tout ce qui pouvait servir aux indigents, sans craindre la haine de sa mère. Ses frères, Fortunat et Tullius, pleins d'estime pour sa sainteté, l'aidaient eux-mêmes : les ressources de ses parents ne furent jamais amoindries : les provisions, qui suffisaient à peine pour deux mois, durèrent souvent deux mois de plus, de sorte que personne ne pouvait savoir d'où Passidée tirait tout ce qu'elle donnait.

Sa mère trouva un jour la corbeille au pain complètement vide, tandis qu'il devait suffire pour toute la semaine ; selon son habitude, elle s'emporta contre sa fille, qui la pria humblement de regarder une seconde fois. La corbeille était pleine de pains très-beaux. Un tonneau se trouva rempli de la même manière. Ces miracles surprirent l'admiration de son père, qui fit distribuer aux pauvres ce pain et ce vin qu'elle avait multipliés, lui remit les clefs du garde-manger, en lui permettant de disposer de tout selon son bon plaisir, et défendit de lui faire des reproches sur ce qu'il appelait sa prodigalité : mais il s'opposa fortement à ce qu'elle sortît pendant la

nuit pour visiter les malades, et pour plus de sûreté, il ordonna qu'on fermât la porte à clef, le soir. Mais Dieu sut bien se jouer de cette défense. Passidée demanda une fois, pendant la nuit, à Marie-Françoise de l'aider : après une fervente prière, elle se rendit, avec une corbeille pleine d'aliments, à la porte de la maison qui s'ouvrit d'elle-même, et pria sa sœur de la fermer et d'aller se reposer. Celle-ci obéit, et fut toute surprise de l'entendre rentrer quelques instants après, sans que personne ne fût venu lui ouvrir la porte. Son père apprenant ce nouveau prodige, et comprenant qu'il ne pouvait empêcher l'ordre du Seigneur, laissa toute liberté à sa fille ; quelquefois même il l'accompagnait, avec son fils Fortunat, qui chérissait tendrement sa sœur. Le jour de la fête de saint François, elle partageait aux pauvres du pain et des vivres : en sortant de l'église, après la messe, elle commençait avec une autre jeune fille sa charitable distribution qui durait jusqu'aux vêpres. Un jour, il ne lui restait plus rien, et de nombreux mendiants se présentaient encore. Sa compagne s'en aperçut et lui dit en riant : « Faites un signe de croix sur la corbeille, et le pain sera multiplié ». Passidée, prenant ces paroles au sérieux, donna sa bénédiction sur le seul morceau de pain qui lui restait, et à l'instant même elle se vit en possession d'aliments de toute sorte ; elle put ainsi satisfaire à toutes les demandes. Un jour, elle s'était démis le pied en tombant d'un escalier, mais elle fut aussitôt guérie en invoquant Notre-Seigneur.

Plus tard, lorsqu'elle fut religieuse, elle allait trouver ses amies, et, après leur avoir parlé de choses spirituelles, elle leur représentait vivement que, au jugement de Dieu,

les pauvres seraient nos avocats auprès de Dieu, et qu'il récompenserait très-richement les œuvres de charité ; puis elle leur demandait du pain, du vin, des œufs, de la viande et d'autres aliments, qu'elle plaçait dans la même corbeille, sans jamais briser ou perdre quoi que ce fût. Une femme très-honorable ne put s'empêcher de manifester son étonnement. « Un peu de foi, comme un « grain de sénevé, « répondit-elle », suffit pour obtenir des « miracles de Dieu ». Une autre fois, elle vint passer la nuit chez une de ses amies nommée Silveria Borglesia ; accablée par la fatigue du voyage et par le poids des aumônes qu'elle portait, elle laissa tomber le sac qui les renfermait, et la chute fut si violente que tout semblait écrasé ; mais, en l'ouvrant, Silveria ne trouva rien, pas même un œuf, qui fût endommagé. Ce miracle fut attesté par cette dame, et son témoignage est fortifié par celui de plusieurs autres personnes, qui le certifièrent, lorsqu'on instruisit le procès pour la béatification de Passidée.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Mort de ses parents. — Persécutions du démon.

Passidée fut très-affligée de voir son père changer de domicile, parce que, dans sa simplicité, elle croyait que la sainte Vierge, les Anges, sainte Catherine, et même le Fils de Dieu, cesseraient de lui accorder les faveurs dont elle jouissait depuis longtemps, et, comme elle versait des larmes sur ce sujet, la glorieuse Mère de Dieu vint lui promettre de ne pas l'abandonner, et l'exhorta vivement à la perfection. Un mois après, la Reine des Anges

lui apparut dans sa nouvelle demeure, et lui promit des grâces plus nombreuses que celles dont elle avait été comblée jusqu'alors. Fortifiée par ces paroles, elle s'appliqua de plus en plus à la vertu, et trouva bientôt plus de facilité pour remplir ses exercices de piété et accomplir ses mortifications. Ses frères, Tullius et Fortunat, lui construisirent deux oratoires, l'un sous l'escalier et l'autre au coin d'une grande chambre. Le premier fut récompensé de sa charité ; car, ayant sali un vêtement neuf avec de l'huile, il appela aussitôt sa mère ; mais Passidée l'apaisa : « Ce n'est rien », dit-elle ; puis elle fit disparaître complètement cette tache. Son confesseur, voyant qu'elle était trop attachée à ces petits oratoires, lui défendit d'y mettre le pied. La pieuse enfant obéit aussitôt, et pria sa sœur de lui céder sa chambre. Le démon vint se railler de cette contrariété qu'elle éprouvait ; mais elle le mit en fuite par un signe de croix. Un instant après, Notre-Seigneur la consola par ces douces paroles : « Ne vous affligez pas, ma fille, voici le lieu « où vous habiterez et vous cacherez désormais ». En même temps, il lui montra son côté ouvert, puis il disparut en la laissant remplie d'une joie céleste. Ces visites du divin Sauveur venaient ordinairement la consoler des vexations du démon ; Dieu voulait ainsi produire une impression plus profonde dans son âme.

Les exemples de sa pieuse fille avaient peu à peu changé le cœur de Pierre Crogi, qui ne tarda pas à entrer dans la confrérie des Pénitents : il en observa les règles, les mortifications et les jeûnes avec beaucoup de fidélité. En 1587, il tomba malade et reçut de Passidée les soins les plus pressés. Un jour, qu'elle l'avait quitté pendant

quelques instants, il fit tomber ses couvertures afin de se soulager un peu des ardeurs de la fièvre ; mais, au moment où elle rentra, les draps et les couvertures furent remplacés par une main invisible. Il lui laissa tous ses biens, en lui imposant l'obligation de subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. Il mourut assisté de sa chère enfant, qui accompagna son âme dans l'éternité et qui fut ravie, depuis le matin jusqu'au soir, sur son cadavre. Il fallut l'en arracher, lorsque les Pénitents vinrent enlever son corps pour le porter à l'église.

Passidée ne tarda pas à savoir que son père était délivré des flammes du purgatoire ; car, quelques jours après, elle fut transportée en esprit dans un pays de toute beauté, où se trouvaient réunies des âmes bienheureuses en grand nombre, et, parmi elles se trouvait celle de son père, qui la pressa de supporter courageusement toutes les peines de cette vie mortelle. Elle aurait bien désiré rester avec lui ; mais les Anges lui dirent que son heure n'était pas venue et la ramenèrent à l'église, où elle ne trouva plus ses sœurs qu'elle y avait laissées : celles-ci, l'ayant vu disparaître, l'avaient cherchée partout, mais, après l'avoir attendue longtemps, elles étaient rentrées à la maison.

Deux ans après, sa mère tomba malade et obtint, par les prières de sa fille, la grâce d'une conversion parfaite. Après sa mort, Passidée fut ravie en esprit : il lui semblait qu'elle portait sa mère dans un lieu plein de flammes où elle devait la laisser. Craignant que sa mère n'eût beaucoup à souffrir du purgatoire, elle s'empressa de la soulager par ses prières et ses mortifications : quelques jours après, la sainte Vierge lui apparut avec quelques saintes âmes parmi lesquelles Passidée reconnut sa mère.

Après la mort de ses parents, elle n'eut pas la moindre difficulté avec ses frères et ses sœurs dans l'administration de leurs biens : comme elle était disposée à ne servir que Dieu seul et que ses frères étaient assez âgés et prudents pour diriger leurs affaires, elle les engagea sans peine à un nouvel arrangement. Enfin, après avoir terminé ces affaires temporelles, elle quitta la demeure de son père, à l'âge de vingt-six ans, pour aller, avec sa sœur Marie-Françoise, habiter une maison que lui avait cédée Camilla Bulgarini. D'autres jeunes filles vinrent se ranger sous sa direction ; mais le démon, prévoyant les fruits de salut que devait produire cette congrégation naissante, mit tout en œuvre pour l'empêcher de réussir. Ainsi Passidée fut atteinte d'une maladie de langueur qui l'empêcha de rédiger les règles de sa communauté : le prince des ténèbres lui apparut sous la figure de ses frères et de ses sœurs, pour lui demander de revenir au milieu d'eux afin de les diriger, et, comme la pieuse fille préférait les intérêts de son âme à des avantages temporels, ils levèrent le masque et la frappèrent avec tant de furie, qu'elle fut obligée de rester au lit. L'esprit d'erreur et de mensonge vint encore l'effrayer avec une figure terrible, et, après l'avoir cruellement flagellée, versa sur elle des charbons ardents. Le feu prit à ses couvertures, et, quand ses compagnes accoururent pour lui porter secours, ses vêtements étaient brûlés, mais elle n'avait aucun mal. Ces persécutions infernales furent si violentes et si longues, que Dieu devait, sans aucun doute, la fortifier puissamment, afin qu'elle ne succombât point. Un jour, qu'elle faisait lire, pendant le travail, un livre sur les embûches du démon, elle parut tout à coup

devant la mauvaise volonté de ses adversaires. C'était une preuve que Dieu la destinait à autre chose. Cependant, la renommée de Passidée se répandait dans toute l'Italie, et principalement à Florence ; les princes de la cour, les seigneurs de la ville, l'estimaient beaucoup et lui écrivaient pour se recommander à ses prières. Quelques dames, apprenant son généreux dessein de fonder un couvent à Sienne et les obstacles qu'elle rencontrait, l'appelèrent à Florence et lui promirent leur appui. La pieuse vierge se décida et quitta sa patrie avec ses compagnes. Cependant, malgré la protection qu'on lui avait promise, elles se trouvaient souvent dans le besoin ; mais Passidée les rassurait en leur promettant que Dieu ne les abandonnerait pas. Souvent la porte de la maison s'ouvrait pendant qu'elle était en prières, et on lui apportait des vivres. Quelquefois aussi, le pain se multiplia d'une manière miraculeuse.

Cependant, l'archevêque de Sienne vint à mourir et fut remplacé par le cardinal Tarugi qui, connaissant la sainteté de Passidée, la rappela dans sa ville épiscopale. Quoique les Florentins n'eussent pas montré un grand empressement pour lui construire un monastère, la servante du Seigneur n'osait les quitter de peur de s'attirer la colère des princes de Toscane. Ne sachant que répondre aux instances du cardinal, elle consulta son divin Maître, et, éclairée par une révélation, elle quitta Florence après y avoir séjourné pendant neuf mois. Les habitants de cette ville sentirent vivement la perte qu'ils faisaient, et comprirent qu'il fallait l'attribuer à leur négligence à bâtir un couvent. L'archevêque de Sienne l'établit dans une maison des chevaliers de Malte, en attendant qu'on

lui construisit une autre maison. Sur ces entrefaites, le curé de la paroisse Saint-Egidius vint à mourir, et, comme il y avait là un emplacement convenable pour un monastère, on donna cette église à Passidée ; les murs furent immédiatement commencés ; et, le 13 décembre 1590, les religieuses y entraient. Passidée était au comble de ses vœux.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Miracles de Passidée pendant la construction du couvent.

Nous pouvons regarder la fondation de ce nouveau monastère, entouré de murailles très-élevées, comme un miracle perpétuel. Une fois mise en possession de l'église ; Passidée se mit à bâtir, avec un grand nombre d'ouvriers, et, malgré ses prières et ses méditations, qu'elle n'interrompit jamais, elle faisait l'ouvrage de quatre hommes. Quand le service divin était terminé, elle assignait à chacune de ses filles leur tâche particulière ; elle leur faisait porter le mortier, creuser et transporter la terre, démolir les vieux bâtiments et mettre de côté ce qui pouvait encore servir. Avec les ouvriers, Passidée était d'une modestie telle que jamais elle ne levait les yeux ; on remarqua même qu'en tendant les pierres aux ouvriers, elle ne les regardait pas : et cependant, jamais il n'arriva d'accident.

Lorsqu'il fallut démolir l'autel de la vieille église, la pieuse vierge était malade : elle envoya ses sœurs pour la remplacer ; mais, comme elles ne pouvaient en venir à bout, parce qu'il était formé de grosses pierres, elle se fit transporter sur les lieux et se trouva immédiatement

guérie : puis, à l'aide d'un levier, elle acheva ce que n'avaient pu faire ses compagnes. A peine l'autel était-il renversé qu'elle retomba malade. En creusant les fondements du grand mur, il fallut arracher de grosses pierres, larges de plus de dix pieds, afin de bâtir sur un terrain plus solide ; mais les ouvriers ne purent en venir à bout, parce qu'elles étaient trop lourdes. Passidée se fit aider par une de ses sœurs et plaça ces pierres où elle voulait, au grand étonnement de tout le monde. Un jour, elle en laissa retomber une sur le sol ; mais, dans sa chute, ce bloc énorme fit crouler la voûte d'une cave qu'on ne connaissait pas, et resta suspendu dans l'air sans que rien le soutînt, jusqu'à ce qu'on eût rempli la cave de terre.

Elle eut la jambe brisée par une pierre qui tomba sur elle ; mais elle invoqua Notre-Seigneur et fut guérie sur-le-champ. Pour procurer de l'eau à son couvent, la vénérable fondatrice fit creuser de nouveau un vieux puits qui contenait autrefois de fort bonne eau ; mais, après bien des efforts et une attente de quelques jours, on n'en voyait apparaître aucune goutte. Passidée se mit en prières, et aussitôt une source cachée jaillit et ne tarit plus. Elle rendit la vue à une de ses sœurs qui avait reçu dans l'œil un éclat de pierre et qui semblait devoir être aveugle pour toujours. Elle fit sortir cette même religieuse d'une chambre placée sous le dortoir, et, à peine l'avait-elle quittée, que l'étage supérieur s'écroula. Un ouvrier, qui ne voulait pas se rendre à ses avis, fut puni de son indocilité. Comme il tirait toujours du sable sur le bord d'un précipice, Passidée, connaissant son entêtement, l'envoya travailler à une autre besogne ; mais lorsqu'il l'eut achevée, il revint au même endroit ; il

glissa malheureusement et fut entraîné dans l'abîme.

Malgré les aumônes abondantes qu'elle recevait de Florence et de Rome, la vénérable fondatrice était souvent dans le besoin pour payer et nourrir ses ouvriers et ses religieuses ; mais sa confiance en Dieu ne l'abandonnait pas et lui faisait trouver, par la prière, ce que les hommes ne lui donnaient pas. Un jour, qu'elle n'avait plus d'argent à donner, elle reçut de la portière quarante ducats déposés dans un papier à son adresse. « Je sais bien », dit-elle, « que Dieu prend soin de son œuvre ». Le même prodige se renouvela plusieurs fois. Elle avait fait de grandes dépenses pour l'achèvement de son monastère, et, comme les habitants de Sienne ne pouvaient plus rien lui donner, elle résolut d'aller mendier à Pise. En sortant de la ville, elle entra dans une chapelle pour recommander à Dieu son voyage, et trouva aussitôt la somme dont elle avait besoin.

Lorsque les travaux les plus nécessaires furent achevés, Passidée se revêtit, avec la permission du pape, de l'habit grossier des Clarisses, et fit observer à ses filles spirituelles la règle austère, avec les additions de saint Charles Borromée. Comme les Clarisses réformées de Sainte-Collette sont appelées Capucines en France, ces nouvelles religieuses portèrent aussi ce nom dans quelques villes d'Italie ; mais elles en différaient beaucoup ; car les Capucines du Nord suivent à peine la règle du Tiers Ordre, tandis que notre héroïne observait strictement les observances de Sainte-Claire. Eclairées par cette grande sainte, et par saint François d'Assise, les religieuses de Passidée unissaient la pauvreté à la mortification : elles jeûnaient presque toujours et couchaient sur une planche. Elles

entrèrent dans leur couvent vers l'année 1602 ; mais il fallut un ordre du cardinal-archevêque sous la direction duquel il est établi pour que la clôture ne fût pas complète ; le soin des pauvres, des malades et des prisons, les conversions que procurait la vie sainte de ces pieuses vierges, furent les motifs de cet adoucissement à la Règle. Ce fut pour la vénérable fondatrice un sujet de chagrin ; néanmoins elle se réjouit d'y entrer. Elle enrichit son couvent d'indulgences et de privilèges qu'elle obtint du pape.

Les austérités de ces religieuses frappèrent d'admiration tous les habitants de la ville, et leur renommée s'étendit au loin. Plusieurs princes demandèrent à Passidée de venir fonder d'autres monastères dans leurs Etats ; mais les difficultés qu'elle rencontrait dans ces entreprises, l'empêchaient d'y consentir ; elle en fonda cependant un à Piombino et un autre à Santa-Flora. Des miracles signalèrent son séjour dans ces villes.

A Santa-Flora, un chantier s'écroula et, dans sa chute, entraîna les ouvriers : trois personnes se trouvèrent ensevelies sous les pierres ; mais, grâce aux prières de la sainte religieuse, elles n'eurent aucun mal. Elle se rendait un jour à Piombino, dans un carosse, et on l'engageait à éviter un marais que les eaux de la mer avaient formé sur la route. Le cocher était ébranlé ; mais Passidée le rassura en lui disant qu'il n'y avait pas de danger. Ils passèrent en effet sans difficulté. A son retour, le conducteur s'imaginant qu'on l'avait trompé, reprit le même chemin ; mais il fut sur le point d'y périr. Une religieuse ayant perdu l'appétit, désirait manger des oiseaux : Passidée envoya Marie-Françoise regarder si on avait déposé

quelque chose dans le tour : celui-ci devait nécessairement se trouver vide, puisque le couvent était fermé. Elle obéit et rapporta ce que la malade avait demandé, et bientôt elle était guérie.

Pendant le Carême, une malade refusait de manger de la viande malgré l'ordre du médecin ; mais la pieuse supérieure l'assura qu'elle ne violerait pas la loi de l'Eglise en obéissant, et lui fit porter de la viande qui se changea en poisson devant toutes les religieuses. Passidée profita de cette circonstance pour leur montrer le mérite de l'obéissance et les engager à préférer la soumission à toutes les bonnes œuvres et à toutes les vertus du cloître. Un jour elle était retenue dans son lit par la fièvre, et ses sœurs ne pouvaient aller chercher de melons sans sa permission, lorsqu'un jeune inconnu leur en apporta deux. Quoique les crudités ne conviennent pas aux malades, la servante de Dieu en mangea et fut guérie. Souvent elle ralluma par une prière la lampe qui brûle devant le saint Sacrement.

Ces miracles n'étaient pas renfermés dans l'enceinte du monastère. Un seigneur, nommé Pétrucci, frère de l'archevêque, fut récompensé de sa générosité par ses prières ; elle obtint pour lui qu'un tonneau de vin ne diminuât pas jusqu'à la récolte suivante, quoiqu'on en vînt chercher très-souvent pour les malades.

Elle trouvait un grand charme dans la candeur d'une religieuse appelée Catherine et surnommée la Simple. Son obéissance était parfaite ; sur l'ordre de Passidée, elle porta des charbons ardents dans son vêtement, sans qu'il fût brûlé, et planta en terre un bâton de bois sec qui produisit bientôt des feuilles, des fleurs et des fruits.

Le Seigneur punissait également par des prodiges terribles celles qui se montraient rebelles à la volonté de leur supérieure. Un jour, celle-ci envoya toutes ses religieuses à la prière, et pria une sœur converse, nommée Madeleine, d'achever leur besogne ; mais celle-ci, préférant son goût pour la prière à un travail pénible, se mit à réciter son rosaire et s'endormit bientôt. Quand elle s'éveilla, elle vit le plancher couvert de serpents qui menaçaient de la dévorer. Saisie d'effroi, elle invoque les doux noms de Jésus et de Marie, et aussitôt ils disparaissent. Passidée, qui avait tout appris par une révélation, lui montra que c'était la punition de sa désobéissance. Cette même religieuse se permettait souvent de manger en dehors de ses repas, et, malgré les reproches qu'on lui adressait, elle ne se corrigeait pas. La pieuse supérieure obtint du Seigneur un prodige qui la guérit de cette mauvaise habitude ; elle trouva un jour les mets qu'elle dérobaient changés en serpent, et l'effroi qu'elle en eut éteignit pour toujours en elle la sensualité.

Malgré ces miracles, qui attestaient partout sa sainteté, la vénérable servante de Dieu ne cessait de s'appliquer aux travaux les plus vulgaires du couvent. Rougissant de sa conduite, elle se regardait comme la plus indigne créature que la terre eût portée ; elle grossissait toutes ses fautes, ses négligences et son dégoût pour le bien : elle était à ses propres yeux la cause de tous les malheurs et disait que les habitants de Sienne devaient désirer sa mort ; elle demandait qu'on jetât son corps à la voirie ; elle se réservait la chambre la moins bonne du couvent : quand on l'accusait de quelque imperfection, elle s'en réjouissait et faisait tous ses efforts pour donner à ces

reproches l'apparence de la vérité. Rien ne l'effrayait plus que les louanges, et quand sés sœurs faisaient son éloge, elle leur défendait de continuer ces conversations : elle ne pouvait supporter qu'on gardât son habit ou sa corde comme des reliques, et, plus d'une fois, elle blâma fortement ces témoignages de respect. Une dame de Sienne, qui conduisait au couvent ses deux filles, la pria de les bénir. « Et quelle bénédiction vous donnerai-je ? » répondit-elle. « Suis-je un prêtre ? » Un jour, qu'elle s'entretenait à Florence avec des Carmélites, elle s'aperçut que ces religieuses la traitaient comme une sainte ; elle s'enfuit aussitôt, sans dire adieu, du côté de l'église, dont la porte s'ouvrit d'elle-même ; Dieu voulait montrer, par ce miracle, combien son humilité lui était agréable.

Elle fut très-affligée de ce que son confesseur avait parlé une fois de ses vertus ; elle l'aurait même quitté, si elle n'eût crain de révéler à un autre les faveurs dont Dieu la comblait. Quand elle se voyait forcée de les faire connaître, elle montrait une résistance invincible : cependant, il fallait obéir, et son visage se couvrait de honte comme si elle eût commis quelque grand crime ; mais, en même temps, elle avait soin de dévoiler ses imperfections. Elle confessait plus tard que le Seigneur l'avait sévèrement réprimandée, parce qu'elle avait résisté quelque temps à son confesseur et préféré sa volonté propre à la sienne, sous prétexte d'humilité. Saint François lui apprit aussi qu'il avait voulu cacher à son père spirituel les consolations célestes dont il était favorisé ; mais que, sur l'ordre de Dieu, il les avait déclarées, et que cette confession avait servi à l'édification du prochain. Mais comme elle désirait pratiquer de plus en plus l'humilité, son confes-

seur lui donna pour supérieure une sœur converse très-peu instruite et la plus méprisée du couvent : Passidée se soumit avec reconnaissance et obéit en tout à cette religieuse. Nous voyons par cet exemple quelle estime les saints avaient pour l'humilité. C'est vraiment la première de toutes les vertus et la base de toute perfection. Plus elle est enracinée dans notre âme, plus l'édifice de notre sainteté est solide.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Piété de Passidée envers le très-saint Sacrement. — Ravissements et révélations.

Bien que cette illustre vierge ait vécu, dès sa jeunesse, dans l'union la plus intime avec Dieu, elle désirait cependant avec ardeur se nourrir de la chair sacrée de Notre-Seigneur. Ce bonheur ne lui fut accordé qu'à l'âge de treize ans, quand elle fit sa première communion : elle demeura dans un long ravissement, qui se reproduisit presque aussi souvent qu'elle s'approchait de la sainte table. Cependant, malgré son désir, elle ne pouvait s'asseoir au banquet divin qu'aux principales fêtes ; mais elle demandait souvent à son divin Maître de lui accorder cette faveur plus fréquemment. Jésus-Christ exauça cette prière : deux Anges vinrent, pendant la nuit, la chercher pour la conduire à l'église de l'hospice Sainte-Marie, où le fils de Dieu, revêtu des ornements sacerdotaux, l'attendait pour lui donner son corps sacré et sa bénédiction. Elle fut rapportée par ses célestes protecteurs dans la maison de son père, où elle demeura longtemps enivrée d'une joie divine. Ce prodige se renouvelait presque toutes les nuits

dans les diverses églises de la ville, et souvent sainte Catherine de Sienne, sa protectrice et sa maîtresse, l'accompagnait. Après la mort de ses parents, elle s'approcha plus librement de la table sainte, et, chaque matin, elle recevait la sainte communion. Cette nourriture divine la plongeait dans de douces extases qui duraient quelquefois tout le jour ; ses ravissements étaient presque aussi longs et aussi communs que sa prière, et l'on peut dire avec vérité qu'elle passa la moitié de sa vie dans le ciel.

Chaque jour elle s'enfermait pendant quelque temps dans sa cellule pour prier et méditer sur les souffrances du saint Rédempteur ; elle passait presque toute la nuit dans cet exercice, et c'était pour elle l'occasion d'un ravissement presque continu. Les mots de *ciel, paradis, Jésus, Marie*, la faisaient tomber en extase au milieu des églises, dans les rues, sur les places publiques ; et souvent des personnes du monde, qui recherchaient sa conversation, les prononçaient à dessein, afin de pouvoir être témoins de ces faveurs. Un jour, en servant ses sœurs au réfectoire, elle resta, pendant une demi-heure, tenant une cuiller d'une main et une assiette de l'autre, parce qu'en entendant parler de ravissement, elle était tombée en extase. Le gardien de la prison lui disait une fois qu'il y avait beaucoup de criminels dans le paradis : c'était le nom qu'il donnait à une partie de son habitation ; aussitôt Passidée est ravie, et personne ne peut lui arracher le panier qu'elle porte sur sa tête ; elle reste ainsi sur l'escalier qui est très-élevé, et on entend une voix qui dit : « Je crois que cette sœur nous conduira encore au ciel ».

Pendant ses voyages en France, à Rome, à Lorette, elle

éprouvait de fréquentes extases, et souvent on la crut morte ; car elle était complètement insensible ; son visage brillait d'un éclat surprenant, comme celui d'un Ange. Elle raconta un jour, à une dame nommée Honorée Borglesia , qu'une vierge très-belle lui était apparue avec un vêtement magnifique, blanc comme la neige et orné de pierres précieuses ; elle ajouta que ce vêtement était la figure de la pureté virginale ; que les trous sur lesquels étaient placées les perles désignaient nos fautes quotidiennes ; et que les bijoux représentaient les mortifications et les pénitences par lesquelles nous expions nos péchés. En achevant ces paroles, elle fut saisie d'un ravissement : ses mains devinrent froides comme la glace, et une sueur abondante dégouttait de son visage. Souvent on la voyait élevée en l'air, dans la posture qu'elle occupait avant de jouir des faveurs divines : quelquefois les Anges la transportaient dans ses voyages, et ses pieds ne touchant plus la terre, elle semblait voler.

Dans ses relations avec le ciel, elle avait puisé une profonde connaissance des mystères et l'intelligence des passages les plus obscurs de l'Écriture sainte ; elle avait trouvé dans l'oraison des enseignements que nous ont laissés les saints docteurs, et souvent elle répétait qu'on les découvre bien mieux par la prière que par l'étude. Eclairée par la sagesse divine, elle répondait admirablement aux difficultés qu'on propose dans les écoles de théologie, et, dans les exhortations qu'elle adressait à ses religieuses et aux personnes du monde, elle faisait preuve d'une science extraordinaire, que l'Esprit-Saint pouvait seul lui avoir enseignée.

Parmi les hommes distingués que sa science étonna le

plus, il faut nommer le supérieur général des Capucins, dont la renommée s'étendait dans toute l'Europe et que ses contemporains appelaient le *Théologien*. Après avoir parcouru un grand nombre d'universités, pour trouver une réponse satisfaisante à trois questions de théologie, il vint trouver Passidée, qu'il avait déjà informée du but de sa visite, et fut extrêmement surpris de l'entendre expliquer, avec une clarté merveilleuse, les doutes qu'il lui proposa.

Dans ses ravissements, elle était favorisée de visions magnifiques; ainsi, le jour de l'Assomption, elle vit l'entrée de Marie dans le ciel, entourée d'une foule d'anges et de saintes vierges, parmi lesquelles sa place était réservée. Souvent, pendant la messe, elle avait des révélations sur les mystères, et comme on lui faisait observer qu'elle n'entendait pas la messe, elle répondait que, au milieu de ces consolations célestes, elle était toujours attentive à ce qui se passait à l'autel. Et, en effet, un jour qu'elle était ravie après la communion, le prêtre porta le saint Viatique à une malade, laissa tomber une parcelle consacrée et revint purifier cet endroit comme le prescrivent les rubriques. Passidée avait tout vu, malgré son ravissement, et elle s'écria, quand elle revint à elle-même : « Que de belles étoiles j'aperçois sur le sol !
« Ne les voyez-vous pas briller. Prenez garde de marcher
« dessus ».

Elle aperçut une fois saint Jean-Baptiste accompagné d'une vierge qui portait une magnifique chaîne d'or au cou, et qui semblait avoir de profondes blessures aux pieds, aux mains et au côté. Le saint lui ordonna de dire à son confesseur que c'était une de ses pénitentes et de

lui recommander d'en avoir soin comme de la prunelle de son œil. L'homme de Dieu comprit qu'il s'agissait de Passidée, et, malgré ses interrogations réitérées, il la laissa dans son ignorance. Souvent encore la gloire des saints dans le ciel lui était représentée sous des images sensibles. Le jour de la fête de saint François, elle levait les yeux au ciel, quand elle vit un soleil beaucoup plus beau que celui qui nous éclaire, et dans lequel les Anges se réunissaient pour un festin que Notre-Seigneur offrait à ses élus; la pieuse vierge voulait y prendre part, mais la Mère de Dieu lui dit : « Non, ma fille, votre heure « n'est pas encore venue ».

La veille de l'Exaltation de la sainte Croix, elle vit l'arbre sacré du salut environné d'Anges, pendant que de nombreux chrétiens se reposaient à l'ombre de ses branches. La sainte Vierge la conduisit une autre fois dans un jardin semé de couronnes et orné de pierres précieuses, qu'elle croyait destinées aux saints martyrs; mais Marie lui fit observer que cette gloire n'est pas réservée seulement à ceux qui ont versé leur sang pour l'amour de Dieu; mais, aussi, à ceux qui ont mérité d'être rangés au nombre des confesseurs, par leur obéissance, leur pureté et leur patience : « Je n'ai pas versé « mon sang », ajouta-t-elle; « mais, sur le Calvaire, j'ai « enduré les souffrances des martyrs et j'ai ressenti, « dans mon âme, toutes les tortures que mon Fils éprou- « vait dans son corps. Marchez donc avec courage et vous « jouirez de la même gloire ».

Pendant ces ravissements, elle n'ignorait pas ce qui se passait autour d'elle. Un jour qu'elle était plongée dans une extase, deux religieuses coupèrent un morceau de

son vêtement et de son voile, qu'elles suspendirent à leur cou comme des reliques. Le lendemain elles nièrent leur faute devant Passidée, qui leur en faisait des reproches ; alors la sainte abbesse les humilia devant son confesseur et les autres sœurs, en les forçant à rendre ce qu'elles avaient pris, et en le jetant au feu.

Le démon cherchait à empêcher ces faveurs célestes par toutes sortes de moyens. Dans l'église de Saint-Georges, elle le vit, tenant d'une main un vase rempli d'eau infecte, et, de l'autre, des cordes : c'était pour enchaîner les pécheurs qui cachent leurs péchés et pour inonder ceux qui retombent dans leurs mauvaises habitudes, après en avoir obtenu le pardon. Le saint martyr le mit en fuite. Elle aperçut, une autre fois, dans un monastère, une foule de démons qui cherchaient à séduire les novices et les jeunes religieuses pendant l'office divin ; elle remarqua ensuite que, au réfectoire, les uns mangeaient des mets exquis, et les autres des aliments grossiers, quoique la nourriture préparée fût la même pour tous : la raison de cette différence était que les uns mortifiaient leur appétit, et les autres cédaient à la sensualité.

Dans un voyage qu'elle fit à Rome, le mulet qui la conduisait s'arrêtait à chaque instant, comme si la voiture se fût chargée subitement d'un poids extraordinaire. Plus il s'éloignait de Sienne, plus sa faiblesse augmentait, quoique, cependant, Passidée fût seule avec sa sœur. Mais, à peine la pieuse servante du Seigneur eut-elle invoqué le secours divin, que la bête de somme avança rapidement. L'infatigable ennemi du genre humain la poursuivait ainsi continuellement, et se vengeait, sur son corps, des défaites qu'il essayait dans son

âme. Elle le contraignit, une fois, à sortir d'une femme possédée ; mais, la nuit suivante, elle fut, elle-même, attaquée par les légions infernales, avec une telle furie qu'elle fut obligée de garder le lit pendant deux jours. Ce fait n'a rien qui doive nous étonner ; car, elle s'était offerte à Dieu pour supporter ces mauvais traitements, afin de délivrer cette pauvre infortunée.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Passidée reçoit les sacrés stigmates et d'autres faveurs.

Après avoir crucifié sa chaire innocente avec ses concupiscences par des mortifications austères, Passidée mérita de représenter encore plus parfaitement Notre-Seigneur en recevant l'impression de ses blessures. Depuis longtemps déjà, le divin Maître la préparait à cette grâce : transportée un jour dans le ciel, elle y fut accueillie par sainte Catherine, dont les stigmates brillaient d'un vif éclat : « Ma chère sœur », lui disait l'illustre vierge, « voyez combien il est utile de souffrir ». Puis elle lui montra le Fils de Dieu, revêtu de majesté. Passidée s'agenouilla devant lui et lui demanda de le suivre. « Continuez », lui dit le Seigneur, « de marcher comme vous avez commencé : bientôt je vous donnerai une part de mes souffrances, afin que vous puissiez partager ma gloire ».

Son Ange gardien lui fit voir, quelque temps après, le grand nombre de péchés que commettent les hommes et les peines effrayantes que sa juste colère inflige aux coupables ; puis il la conduisit par divers sentiers rem-

plis de senteurs agréables, semés de pierres précieuses et bordés de quelques croix. La pieuse vierge pria les gardiens de ces arbres sacrés d'avoir pitié des pauvres pécheurs ; elle arriva enfin à un chemin beaucoup plus étroit, éclairé d'une lumière brillante et embaumé des plus suaves odeurs ; elle y aperçut Notre-Seigneur sur une croix plus élevée que les précédentes, et apprit, de sa bouche, qu'après avoir souffert les autres croix, elle devait en porter une dernière bien plus pesante et s'attacher à lui par les liens d'un amour fort et tout à fait désintéressé.

La pieuse vierge avait alors vingt-cinq ans. Elle jeûna le Carême de l'année 1589 avec plus d'austérité que jamais, et demanda plusieurs fois à Notre-Seigneur de lui faire partager ses souffrances. Afin de s'y mieux préparer, elle s'enferma dans sa chambre pendant la semaine sainte, sans recevoir de visites. Cette piété devait avoir sa récompense. Le samedi avant le dimanche des Rameaux, elle fut saisie de douleurs si violentes qu'elle fut obligée de rester au lit ; le lendemain, elle éprouva les plus grandes difficultés pour aller à la sainte table ; mais ses peines augmentèrent tellement qu'on dut la transporter sur son lit, où elle fut prise d'un tremblement tel, que sa chambre elle-même en était ébranlée. Le médecin, qui la vit dans cet état, perdit toute espérance. Le mercredi saint, le Fils de Dieu lui apparut, avec une croix très-lourde, et lui annonça qu'elle allait ressentir ce qu'elle avait souhaité avec tant d'ardeur. Le jeudi saint, son oppression augmenta tellement, qu'on la crut sur le point de mourir. Des personnes pieuses de la ville vinrent la visiter et une d'entre elles, éperdue et hors

d'elle-même, se laissa tomber sur son lit. Elle vit alors la cour céleste descendre sur Passidée, et Notre-Seigneur s'en approcher en lui disant qu'il voulait la favoriser d'une grâce particulière. Elle passa la nuit suivante dans le ravissement. Le vendredi saint, sa chambre trembla, et la pieuse vierge, s'agenouillant sur son lit, aperçut le divin Rédempteur chargé de sa croix, le corps ensanglanté, la tête couronnée d'épines. « Epreuvez-vous », lui dit-il. En même temps, des rayons ardents jaillirent de ses plaies et s'abattirent sur les pieds, les mains, le côté et la tête de Passidée ; le choc fut si violent, qu'elle tomba de faiblesse contre le mur. Ses sœurs Marie-Françoise, âgée de vingt ans, et Tilaria, de quinze, la soignaient en ce moment. Tilaria vit une colombe lancer trois traits de feu sur la vénérable servante de Dieu, et fut jetée hors de la chambre, quoique la porte restât fermée : Marie-Françoise, remarquant que sa sœur était environnée de jets de flammes, et que des flots de sang s'échappaient de ses pieds et de ses mains, lui demanda comment elle pourrait la soulager ; ne recevant pas de réponse et remarquant l'absence de Tilaria, elle éprouva une crainte d'autant plus grande qu'elle ne pouvait sortir pour appeler au secours. Bientôt la porte s'ouvrit d'elle-même : Tilaria rentra avec son frère Tullius, qui crut à la mort de sa sœur en voyant son corps ensanglanté ; mais, en l'essuyant, il pensa que c'était l'œuvre de Dieu, et il exhorta ses jeunes sœurs à garder le secret. Ils appelèrent son confesseur et un autre prêtre qui ordonnèrent, au nom de l'obéissance, à l'humble vierge de leur raconter tout ce qui s'était passé. Ses douleurs furent un peu moins vives le lendemain, et Passi-

dée put recevoir la sainte communion. Mais, aussitôt que les cloches sonnèrent, une joie céleste inonda le cœur de la pieuse vierge, et, le jour de Pâques, elle put se rendre à l'église, non sans éprouver de violentes douleurs aux pieds ; pendant trois ans, elle éprouva beaucoup de peine pour marcher. On remarqua, dans la suite, pendant ses extases, que les blessures de ses pieds et de ses mains avaient la grandeur d'une petite hostie, et que celle du côté était à peine visible. Sa tête était percée de petits trous, et souvent il en sortait du sang. Ces stigmates ont été observés par une multitude de témoins, après sa mort.

Le mercredi suivant, le divin Rédempteur lui dit : « Prenez courage, ma fille, et soyez assurée que vous expierez tous vos péchés ». Passidée reçut ainsi les visites de son Dieu tous les jours, jusqu'à l'Ascension. Sa vie n'était alors qu'une extase continuelle ; son unique nourriture était la sainte communion, qu'elle recevait de la main d'un prêtre ou de Notre-Seigneur lui-même.

Au milieu même des consolations divines, Passidée ressentait souvent de vives souffrances dans ses plaies ; mais elle éprouvait un grand plaisir dans la souffrance et désirait que ses maux augmentassent encore. Son désir fut exaucé et, au commencement de l'année suivante, son Ange gardien lui annonça qu'elle devait se préparer à des peines plus douloureuses. Dans la nuit du premier jour de l'année, elle méditait sur le mystère de la Circoncision : « Donnez votre sang », lui dit une voix, « pour celui qui a versé le sien pour vous » ; et ses plaies saignèrent abondamment. Le mercredi de la semaine sainte, le sang jaillit de la plaie du côté, qui s'agrandit alors

considérablement et lui causa d'horribles souffrances ; mais le samedi suivant, la douleur disparut à peu près complètement. Chaque année, avant et après la mort de ses parents, elle éprouvait le même supplice ; mais lorsqu'elle eut passé quelques années dans sa communauté, elle ne souffrait plus. Elle s'en plaignit à Notre-Seigneur, qui, le mercredi saint lui apparut sous la figure d'un séraphin crucifié et couvert de blessures ; il renouvela les plaies de sa chère épouse, qui suppurèrent jusqu'au samedi saint. Lorsqu'elle revint à elle-même, elle s'empressa de cacher ses pieds et ses mains, et permit à peine à Marie-Françoise de l'aider à les nettoyer. Pendant le reste de l'année il ne restait que les cicatrices bleuâtres de ces blessures, excepté à l'occasion de certaines fêtes. Le sang et le pus qui s'en échappaient répandaient une odeur plus agréable que tous les parfums de la terre.

A partir de ce jour, Passidée médita plus assidûment que jamais les souffrances de l'Homme-Dieu ; elle éprouvait même la sueur de sang et les autres tortures infligées à son divin Maître. Un jour, Jésus lui apparut portant deux couronnes, une de fleurs, l'autre d'épines : La-
« quelle des deux choisissez-vous », lui dit-il, et comme elle préférait la dernière, il la mit sur la tête de sa chère épouse, qui fut aussitôt couverte de sang. Ces souffrances admirables, jointes à tant d'autres mortifications, devaient lui mériter d'autres faveurs plus extraordinaires.

Un jour, saint Jean-Baptiste et sainte Catherine de Sienne vinrent lui annoncer que le Fils de Dieu se préparait à lui accorder une nouvelle grâce. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut, accompagné de sa sainte Mère et d'une foule d'AnGES, qui, par leurs célestes har-

monies, changèrent la chambre en un paradis. Le divin Sauveur prit la main de Passidée et lui dit : « Comme
 « vous m'avez servi par votre simplicité, votre pureté et
 « votre humilité, je fais avec vous une alliance éternelle
 « d'amour », et en prononçant ces mots, il lui mit au doigt un anneau enrichi de bijoux précieux, lui donna sa bénédiction, et disparut avec la cour céleste. Peu après cette union divine, la sainte Vierge vint de nouveau la visiter avec son divin Fils : « Ma fille », disait l'aimable enfant, « donnez-moi votre cœur ». Il sembla dès lors à Passidée que Jésus s'était retiré dans son âme et qu'il y habitait d'une manière permanente. C'était la source de ce parfum agréable qu'elle répandait autour d'elle, et qui souvent la faisait remarquer de ceux qui ne la connaissaient pas. Elle recevait avec un visage ouvert et plein de gaieté tous ceux qui venaient la visiter ; mais elle savait unir la fermeté à la douceur, le calme à la vigilance, et montrait ainsi que l'Esprit-Saint remplissait son cœur.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Double voyage de Passidée en France. — Miracles qu'elle y opère.

Parmi les femmes de haut rang qui honoraient le plus Passidée, Marie de Médicis occupait le premier rang. Dès son jeune âge, elle mettait tout son plaisir dans ses entretiens avec la pieuse vierge ; elle l'honorait comme sa mère, la consultait pour les affaires les plus délicates, lui confiait ses peines et la regardait comme sa directrice spirituelle. Montrant un jour une statuette de l'enfant Jésus, elle disait à sa pieuse amie : « Si la vue de cette

« petite image cause tant de plaisir, que sera-ce quand
« nous verrons Notre-Seigneur lui-même dans le para-
« dis ». A ces mots, notre sainte lève les yeux au ciel et
demeure pendant quatre heures dans le ravissement, les
bras étendus et complètement insensible. La princesse
garda précieusement cette statuette, et s'en servit une fois
pour guérir son maître d'hôtel.

Passidée avait prédit à Marie de Médicis qu'elle serait
reine de France, bien longtemps avant qu'il fût question
de son mariage avec Henri IV. Lorsque cette affaire se
négozia, elle rencontra beaucoup de contradicteurs ;
mais l'humble vierge rassurait sa royale amie, parce
que, disait-elle, cette union est décrétée dans le ciel. En-
fin, Marie de Médicis partit pour la France, et fut accom-
pagnée de toute la cour de Florence jusqu'au port de
Livourne. La grande duchesse apercevant Passidée à
côté de sa fille, ne douta point que ses prières ne lui
eussent obtenu l'honneur de cette alliance, et l'engagea
même à demander que Dieu lui accordât bientôt un pe-
tit-fils, pour resserrer les liens d'amitié qui unissaient
les deux pays : « Dieu », répondit la jeune fille, « vous
« exaucera et vous accordera en outre d'autres faveurs ».
Elle révéla ensuite à sa sœur Marie-Françoise que le Sei-
gneur avait promis de donner un fils à Henri IV ; qu'il
combattrait fortement l'hérésie et soutiendrait les inté-
rêts de la religion.

En quittant l'Italie, la reine fit tous ses efforts pour
emmener avec elle son amie ; mais ce fut en vain. Elle
renouvella ensuite ses instances par lettres, et Passi-
dée consentit enfin à se rendre à ses désirs. Quelque
temps avant son départ, elle s'entretenait avec ses sœurs

dans la cour du monastère, lorsque, prenant une tige de rosier desséché, elle la mit en terre et ajouta qu'avant deux mois elle donnerait des fleurs, et qu'elle-même partirait pour la France. Son confesseur, prenant cette parole en plaisantant, lui dit : « Quand cet arbuste donnera des feuilles, je serai religieux. — Oui, répondit la sainte, il portera des roses, et je ferai mon voyage, et vous serez religieux ». Et, en effet, ce rameau aride se couvrit de fleurs, Passidée se rendit en France, et ce saint prêtre entra en religion, sans avoir jamais à se plaindre de sa mauvaise santé depuis ce jour. Un peu avant son départ, on vint dire un jour, à table, à la sainte religieuse qu'on avait oublié de se pourvoir de pain : elle envoya aussitôt Marie-Françoise en prendre dans la caisse au pain, quoiqu'elle fût vide. Sa sœur obéit et la trouva complètement remplie. Par ce miracle la vénérable supérieure voulait exciter ses sœurs à mettre leur confiance dans la providence divine pendant sa longue absence.

Elle partit au mois de juin 1602, avec son frère Tullius et sa sœur Marie-Françoise. Une chaleur brûlante les fit souffrir jusqu'à Bologne ; mais Passidée leur annonça que le temps changerait et que le soleil ne les incommoderait plus : le lendemain, la pluie tombait. A Pavie, la réputation de la sainte l'avait précédée ; les hommes et les enfants se pressaient autour de leur voiture, en disant : « Voici la sainte ! voici la sainte ! » Son passage en cette ville avait été annoncé par l'illustre Père Barthélémy Salutius, frère mineur non moins remarquable par sa sainteté que par ses miracles.

Dans une autre ville, elle n'éprouva pas son ravisse-

ment habituel après la sainte communion ; mais elle se mit à trembler et à témoigner un profond mécontentement : c'était parce qu'on lui avait donné une hostie non consacrée. A Turin, ils furent obligés de séjourner deux jours, parce que la pluie avait rendu les routes impraticables : elle annonça, en quittant cette ville, la neige qui tomba le lendemain, 25 juillet. On l'accueillit en France avec de grands honneurs, parce que la reine avait fait connaître la sainteté de sa vie et les merveilles qu'elle opérail. Pendant son séjour à Paris, elle se dérobaît aux entretiens et aux fêtes de la cour, afin de visiter les malades et de mendier pour les pauvres. La reine l'avait fait venir afin de l'aider dans ses prières pour obtenir une heureuse délivrance ; car, en accouchant du Dauphin, elle avait couru les plus grands dangers, et concevait encore des craintes très-sérieuses pour son deuxième enfant. Mais, après avoir séjourné quelque temps à Paris, Passidée demanda la permission de retourner en Italie, parce que sa présence y était nécessaire pour remédier à quelques malheurs survenus pendant son absence. La reine objecta qu'elle n'avait reçu aucune lettre de Sienne, et la pria de rester encore au moins trois mois. Pendant que Marie de Médicis insistait, la sainte reçut enfin des lettres qui confirmaient la vérité de ce qu'elle avait annoncé. Elle se rendit alors auprès de la reine et la tranquillisa sur sa délivrance : « Confiez-vous en sainte « Cécile », lui dit-elle, « et récitez chaque jour, en son « honneur, trois *Pater* et trois *Ave*. Je vous laisse entre « les mains de l'illustre martyr, qui vous secourera mieux « que moi ». Et, en effet, Marie de Médicis mit au monde, le jour de la fête de sainte Cécile, la princesse Isabelle,

qui épousa plus tard Philippe IV, roi d'Espagne.

Pendant son séjour en France, Passidée opéra des miracles. Elle guérit Léonore Concini d'une maladie incurable. Un jour la reine promit de lui faire voir et vénérer la sainte couronne d'épines qu'on conserve à Paris ; la sainte lui prédit alors que sa sœur tomberait malade le soir même, mais qu'elle pourrait néanmoins les accompagner. Marie-Françoise fut donc saisie, pendant la nuit, d'une fièvre violente, et reçut de l'illustre vierge les soins les plus empressés. Elle la quitta un instant pour aller recevoir la sainte communion et fut surprise par un ravissement ; alors elle pria ses protectrices célestes, Cécile et Agnès, de la remplacer auprès de la malade : aussitôt Marie-Françoise les aperçut au pied de son lit, et reçut de leurs mains un remède d'une douceur extraordinaire. Quand Passidée rentra, elles disparurent, et sa sœur voulut lui raconter sa vision : « Le Seigneur Jésus vous aime », lui dit-elle, « que cela vous suffise ». Puis elle se mit en prières et obtint sa guérison.

Quoique la pieuse supérieure fût en France, elle s'occupait néanmoins de son couvent. Un jour que les aumônes venaient à manquer, elle apparut à la sœur Félix, qui la remplaçait, et lui dit : « Ne vous affligez pas, je reviendrai bientôt ». Une autre fois, elle vint la consoler dans une circonstance difficile, l'embrassa et lui promit d'être bientôt de retour.

Elle revint en Italie par la voie de mer ; mais, entre Monaco et Villefranche, elle fut surprise par une violente tempête et par des ténèbres si épaisses que le jour et la nuit semblaient se confondre : « Ne vous inquiétez

« pas », dit-elle aux marins, puis elle se mit en prières et le calme reparut.

Passidée fut rappelée en France par la reine, en 1606, et fut accompagnée par son frère Tullius, son confesseur et sœur Dieudonnée. A Mantoue, les princes de la cour la retinrent au milieu d'eux pendant dix-huit jours ; de là, elle se rendit en Lorraine, sur les instances du duc qui l'estimait beaucoup, et qui la fit conduire dans un carosse jusqu'à Paris. Lorsqu'elle quitta Nancy, la foule était si nombreuse, que son frère fut sur le point d'être écrasé, et ne dut son salut qu'à la protection de sa sœur.

En annonçant à Marie de Médicis sa future grandeur, Passidée n'avait cessé de lui prédire que, au milieu des honneurs, elle ne devait pas se séparer de la croix. A son arrivée à la cour, elle vint saluer la reine et lui dit qu'elle voulait faire à Sa Majesté un beau présent ; puis, entr'ouvrant son manteau, elle lui montra une grande croix, faite avec des branches de l'arbre miraculeux que saint François avait planté à Sienne. L'épouse de Henri IV hésitait à se charger d'un morceau de bois grossièrement travaillé. « Prenez-le, prenez-le », ajouta la sainte, « car je vois suspendues sur votre tête des croix beaucoup plus lourdes, auxquelles vous ne vous attendez pas ». La prophétie devait se réaliser bientôt. Le 14 mai 1610, le roi était tué par Ravaillac, et Marie de Médicis, qui gouverna le royaume pendant la minorité de son fils, se créa de continuelles déboires en accordant sa confiance à d'indignes favoris. Devenu majeur, Louis XIII la priva d'abord de ses gardes du corps, puis l'éloigna de la cour, et enfin l'obligea de quitter la

France. Après avoir séjourné à Bruxelles, à Londres, à Cologne, elle mourut dans cette dernière ville, en 1642, plus heureuse alors d'avoir su profiter des instructions de sa pieuse amie, que d'avoir été reine et mère de deux reines et d'un roi.

La vénérable servante de Dieu l'engageait aussi à se séparer de certains petits livres remplis de calomnies contre différentes personnes ; « car », disait-elle, « il viendra « un temps où ces pamphlets pousseront à la révolte et « vous causeront beaucoup d'ennui ». L'avenir devait lui donner raison.

Un jour la reine s'entretenait des prédictions de Passidée avec la maréchale d'Ancre, qui soutenait que ces prophéties pouvaient venir du démon. « Pensez-vous donc », lui dit Marie de Médicis, « qu'une vie si austère soit « inspirée par l'esprit de ténèbres et de mensonge ». La pieuse vierge était absente en ce moment, mais elle connut de suite, par une révélation, ce qui s'était passé. Quelques jours après, elle s'entretenait avec cette dame des obligations qu'imposent les vœux. « Vous devriez bien « vous souvenir », ajouta-t-elle, « de ce que vous avez « promis à Lorette ; vous en riez aujourd'hui ; cependant « songez à vous acquitter bientôt de vos engagements ; « car, dans quelques jours, vous ne le pourrez plus ». Elle indiquait par ces paroles le supplice du maréchal d'Ancre, qui eut lieu peu de temps après.

La marquise de Verneuil étant tombée en disgrâce, pria Passidée de la réconcilier avec la reine, et reçut, pour toute réponse, une tête de mort. Elle renonça d'abord à l'espérance de voir la reine avant sa mort ; mais tel n'était pas le sens de la prophétie : à quelque

temps de là, le roi mourut, et cette dame vint se jeter aux genoux de la reine, qui lui pardonna et oublia tout le passé.

En revenant de France, la servante de Dieu traversa la Bavière, où elle fut reçue avec la plus grande vénération par le peuple et les princes : hérétiques et catholiques se pressaient sur son passage, et souvent les enfants s'écriaient en la voyant : « Voici la sainte ». Pendant qu'elle était en Allemagne, elle apparut à sœur Félix, le visage triste, les bras en croix, et lui dit qu'elle avait un grand besoin du secours divin. A son retour, elle fit connaître qu'elle se trouvait alors au milieu des ennemis de l'Eglise, et que leur société lui causait d'horribles souffrances. Sa présence à la cour de Bavière y causa beaucoup de bien, et l'exemple de ses vertus frappa tellement les pécheurs, que beaucoup d'entre eux se convertirent et changèrent de vie.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Esprit de prophétie, connaissance des cœurs et zèle pour le salut des âmes.

L'union de Passidée avec Dieu lui avait donné, dès son jeune âge, une connaissance admirable de l'avenir, des choses cachées et des consciences. Elle prédit plusieurs fois à sa mère la naissance de Marie-Françoise, que la sainte Vierge, disait-elle, prendrait à son service. Un jour, prenant ses petites mains dans les siennes : « Si ces « mains », s'écria-t-elle, « tombaient dans le feu, comme « elles seraient estropiées ». Sa tante, qui l'entendit, la réprimanda de parler ainsi ; mais Passidée reprit : « Di-

« tes tout ce que vous voudrez, il n'en est pas moins vrai
« que cette enfant tombera dans le feu et se brûlera les
« mains. » Quelques jours après, la prophétie se réalisait.
Une autre fois elle engagea sa mère à ne pas emmener
avec elle son frère Achille à la ferme, parce qu'il ne tar-
derait pas à être malade ; et comme on n'avait pas tenu
compte de ses instances, elle en fut tout affligée. Quel-
ques jours après l'enfant était mort. Elle prédit à sa sœur
Cléopâtre que Dieu lui enverrait une petite fille, et lui fit
promettre de la lui confier pour qu'elle l'élevât ; mais,
comme elle n'était pas fidèle à son engagement : « Puis-
« que vous ne tenez pas votre parole », lui dit-elle, « ni
« vous ni moi nous ne garderons l'enfant ». Trois se-
maines plus tard le ciel comptait un Ange de plus.

Marie-Françoise se trouvant très-fatiguée après la
récitation de l'office des morts, demandait à en être dis-
pensée ; mais sa pieuse sœur l'engageait à persévérer.
Nonobstant cet avis, Françoise cessa d'y assister ; la nuit
suivante, des inconnus la frappèrent avec tant de vio-
lence, que pendant trois jours elle put à peine faire un
mouvement.

Catherine Galli se mit un jour à pleurer en travaillant,
sans qu'elle connût elle-même la cause de ses larmes ; la
servante de Dieu, informée de ce fait, lui ordonna de
prier pour son frère qui venait de périr dans une guerre
contre les Turcs. Peu après arrivèrent des lettres qui
confirmaient cette nouvelle. Elle prédit qu'un figuier,
jusque-là stérile, donnerait des fruits lorsqu'elle ne pour-
rait plus en manger ; il en produisit sept ans après,
l'année même de sa mort. Elle annonça la fin d'une con-
testation qui s'était élevée entre le pape Paul V et les

Vénitiens, et qui menaçait l'Italie d'une guerre sanglante.

Le seigneur Pétrucci apprit de sa bouche qu'il serait nommé archevêque de Sienne; elle prophétisa au seigneur Binchi son élévation au cardinalat; à une sœur, sa mort prochaine; à une mère, la mort de son fils et de sa fille. Elle connut à Rome, par la sainte Vierge, la maladie et la guérison de sœur Félix, qui était à Santa-Flora.

Un jour, elle s'entretenait avec la duchesse Sforce, lorsque tout à coup elle se leva pleine d'anxiété, en disant : « Allons à la chapelle prier pour une personne qui court « un grand danger ». A son retour, le duc raconta qu'il avait été sur le point de périr dans une inondation, mais que Passidée lui avait tendu la main et l'avait sauvé. Elle fit également prier pour cette même duchesse, dont elle venait d'apprendre la maladie par révélation.

Passidée savait aussi lire dans les consciences, et ses sœurs ont assuré plus d'une fois qu'elle connaissait leurs moindres fautes. Elle envoya un jour Marie-Françoise à un prêtre napolitain, nommé Martius Impérati, qui attendait avec impatience des nouvelles de sa sœur malade, pour l'engager à n'avoir plus aucune inquiétude, attendu qu'elle était guérie. Ce même prêtre, chargé du service divin dans une église de Sienne, hésitait à s'engager encore pour sept ans, et il vint demander conseil à Passidée; mais avant qu'il eût parlé, celle-ci lui rappela que le patriarche Jacob ayant servi pendant sept ans chez son oncle Laban, n'avait pas refusé de travailler pendant le même espace de temps. Ces quelques mots répondaient à ses incertitudes.

Dans sa jeunesse, elle éprouvait un dégoût insurmontable en abordant certaines personnes, à cause de l'odeur fétide qu'elles exhalaient. Son confesseur, qu'elle avait consulté, ne lui avait pas répondu ; mais elle découvrit bientôt que c'était la puanteur du péché, et se servit de cette connaissance pour ramener au bien un grand nombre d'âmes égarés.

Un jour, rencontrant sur sa route un libertin, elle leva sur lui les yeux d'un air courroucé. Celui-ci, effrayé et tremblant, s'écria : « Je vais me confesser, et je ne pécherai plus ; mais je fuirai les mauvaises compagnies ». C'est ainsi que plus d'une fois son regard fit rentrer les pécheurs en eux-mêmes et les convertit.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Miracles de Passidée. — Estime que l'on a pour sa sainteté.

Quoique la vie de cette admirable vierge fût, pour ainsi dire, un miracle continu, nous réunirons ici quelques circonstances remarquables de cette belle existence :

Souvent, la grande duchesse de Florence l'appelait dans cette ville pour se recommander à ses prières. Lorsque, sur la fin du seizième siècle, une guerre sanglante divisait l'Espagne et la France, et que les Français s'emparèrent de la ville espagnole de Cales, elle avait perdu presque tout espoir de pacification ; elle recommandait néanmoins à Passidée le rétablissement de la paix et le mariage de sa fille. Quelques jours après, celle-ci apprenait par une révélation que ses prières étaient exaucées, et le fit savoir à la princesse.

Surprise par un terrible orage dans un voyage qu'elle faisait à Florence, elle reçut d'un gentilhomme de San-Cassiano l'invitation de passer la nuit dans son château ; mais comme ce seigneur et son écuyer ne pouvaient allumer leurs torches, afin d'éclairer ses pas au milieu des ténèbres et par un chemin semé de précipices, ils la virent tout à coup s'approcher d'eux avec une petite lampe, que ni le vent ni la pluie ne pouvaient éteindre ; et lorsqu'ils arrivèrent à sa demeure, ils s'aperçurent avec étonnement que ses vêtements n'étaient pas mouillés.

Elle se rendait un jour à Lorette, en méditant sur le mystère de l'Incarnation, lorsqu'elle fut surprise par un ravissement, et, pendant plusieurs milles, on la vit s'avancer sur la route sans toucher la terre du pied, comme si elle eût été transportée par les Anges ; il fallut enfin l'attacher sur un âne, afin de la conduire jusqu'à la ville. A peine fut-elle dans la sainte maison où le Verbe s'est fait chair, qu'elle se vit enlevée de terre par les esprits bienheureux et soutenue dans les airs pendant quelques heures. A son retour, une pluie continuelle la força de chercher un abri avec ses compagnons de voyage. Ils n'avaient rien à manger ; mais Passidée les rassura en leur disant que la sainte Vierge et saint Michel leur tenaient compagnie ; un instant après, elle fut demandée à la porte par des personnes inconnues, qui venaient pourvoir à leurs besoins.

A Rome, elle rendit la santé à Faustine Capricini ; à Florence, elle ressuscita un enfant mort, né d'une de ses amies nommée Camille Bonzi.

Son confesseur, qui assistait les malades dans un

hôpital, fut atteint d'une forte fièvre et perdit bientôt la raison et la parole. Le médecin avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit. Le lendemain, la vénérable religieuse lui apparut, et, le prenant par la main : « Levez-vous, mon Père », lui dit-elle, « vous êtes guéri ; au nom de Dieu, allez à votre confessionnal ». Ce prêtre obéit et se trouva complètement rétabli.

Elle rendit à une de ses compagnes la raison, l'ouïe et la parole, en lui faisant toucher son rosaire ; elle délivra son frère Tullius de la goutte et d'un autre mal à la jambe, en faisant sur lui un signe de croix. La comtesse d'Elei était à l'agonie, lorsque Passidée vint la visiter, et la guérit par ses prières. Quelquefois c'était à ses dépens ; car elle prenait sur elle-même les souffrances des malades, pour les rendre à la santé.

Un gentilhomme prisonnier avait demandé plusieurs fois à sa mère de le recommander aux prières de la pieuse servante de Dieu ; à peine celle-ci eut-elle fait, pour lui, un vœu à Notre-Dame de Lorette, que soudain la porte s'ouvrit : il était libre.

Les miracles qu'elle fit à Sienne sont innombrables, et l'on peut dire, avec les écrivains de sa vie, qu'on pourrait écrire plusieurs volumes, si l'on voulait raconter toutes les merveilles que Notre-Seigneur opérait par ses prières : aussi venait-on de toutes parts se recommander à elle. Les parents donnaient son nom à leurs enfants. Les ducs de Bavière et de Lorraine, saisis d'admiration pour ses vertus, ne se contentèrent pas de l'engager à passer dans leurs pays ; après sa mort, ils écrivirent partout afin de recueillir des détails sur sa vie et les prodiges qui l'avaient illustrée. La cour de Florence,

les cardinaux Baronius, Tarrugi, Bichi et autres, avaient une grande vénération pour elle, et les papes Clément VIII et Paul V, pleins d'estime pour sa sainteté, enrichirent ses couvents de privilèges et d'indulgences.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Sainte mort de Passidée. — Miracles qui la suivent.

Les couvents de Sienne et de Santa-Flora étaient remplis de Clarisses; l'œuvre de Passidée était achevée, et le moment était venu pour elle de jouir de la récompense due à ses travaux. Elle tomba malade au commencement du mois de mai 1615. Après quelques jours de souffrances pénibles, elle apprit à ses sœurs qu'elle ne tarderait pas à mourir. Les religieuses désolées invoquèrent sainte Catherine qui, l'année précédente, avait déjà guéri leur vénérable mère; mais il semblait que leurs prières ne trouvaient pas d'écho : « J'avais encore, à cette époque, à travailler pour Dieu », disait Passidée; « mais aujourd'hui je suis inutile sur la terre ». Elle les engageait à se réjouir de son bonheur futur et à se consoler de sa mort. Le 10 mai, elle demanda les derniers Sacrements et adressa ses dernières instructions à ses sœurs. Le 12, elle prit la main de Marie-Françoise et lui adressa ces paroles : « Ne me demandez-vous rien? Je suis affligée que ma mort vous tienne si fortement au cœur. J'ai encore un jour à rester sur la terre ». En effet, le lendemain, 13 mai 1615, elle s'éteignait doucement, à l'âge de cinquante ans.

La nouvelle de sa mort plongea la ville et les pays voisins dans la désolation. Les rues qui aboutissent au

monastère étaient remplies de monde ; l'archevêque et son clergé eurent peine à se frayer un passage, et pendant trois jours son corps fut exposé dans le chœur de l'église, derrière une grille, afin de satisfaire les désirs de la multitude qui s'empressait de venir le visiter. Des miracles furent la récompense de cette dévotion : on cite entre autres la guérison d'une petite fille hydropique, d'une aveugle, d'une dame atteinte d'une forte fièvre. Jacques Golpaini, qui souffrait d'une maladie honteuse, suite de ses désordres, promit devant son cadavre de se convertir et recouvra la santé.

Le 16 mai, le cadavre de Passidée fut enfermé dans un cercueil et déposé dans la terre. Dieu fit connaître la sainteté de sa servante à plusieurs personnes, par des apparitions. Une religieuse de Lucques reçut d'elle quelques conseils de perfection. Marie-Françoise, qui regrettait beaucoup sa sœur, la vit chaque jour pendant un an. Un jour qu'elle souffrait beaucoup, elle reçut la visite de Passidée, qui lui adressa ces consolantes paroles : « Etes-vous donc malade, ma chère « sœur ? Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée à votre « secours ». En même temps elle la guérit.

Une religieuse était atteinte depuis vingt ans d'une maladie très-pénible, qui lui faisait perdre beaucoup de sang et la forçait à rester au lit depuis sept mois. On lui fit toucher une relique de la sainte, qui lui apparut ; mais la malade s'affaiblissait de plus en plus. Elle vit de nouveau Passidée, le jour de la fête de saint Joseph, et la pria de lui obtenir assez de forces pour aller au chœur : la glorieuse vierge lui dit d'avoir encore un peu de patience. Néanmoins le mal augmenta de telle sorte qu'on croyait

la voir mourir le jour de Pâques, lorsque, le matin de cette fête, elle entendit une voix qui lui ordonnait d'aller au chœur. Sa guérison était complète, et toute la communauté se rendit à l'église pour remercier Dieu et son illustre servante.

Jean Magi, se rendant à Rome par Sienne, recouvra la santé au tombeau de Passidée. Un enfant mort-né fut ressuscité par son intercession en 1626, et reçut au baptême le nom de la sainte. Catherine Matti avait le côté paralysé, et après avoir employé inutilement toutes sortes de remèdes pour se guérir, elle reçut, en présence de plusieurs personnes, la visite de la sainte religieuse, en qui elle avait beaucoup de confiance. Après avoir touché la malade, Passidée se mit à genoux devant un crucifix et pria pour elle. La santé lui fut bientôt rendue. Sœur Hélène Pétrucci, atteinte depuis vingt ans d'une hydropisie incurable, et ensuite d'une grosse tumeur au cou, fut redevable d'une parfaite santé à l'illustre vierge.

Les roses et les fleurs déposées sur son tombeau opérèrent également des merveilles. On cite, entre autres, la guérison d'un jeune homme brisé par une chute et du Père Ignace d'Orviéto, provincial des Capucins, qui était à l'agonie.

Le procès pour sa béatification fut commencé par les soins de l'archevêque de Sienne. En 1657 on ouvrit son tombeau, et on trouva son cadavre encore frais et rosé, sans marque de corruption.

Sa vie a été écrite par Dom Venturi, abbé de l'Ordre des Olivétains, et envoyée à Marie de Médicis, qui la fit traduire et imprimer en français, en 1627.

QUATORZIÈME JOUR DE MAI

FRANÇOIS DE FABRIANO.

1322. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe le Long.

SOMMAIRE : Il entre chez les Frères Mineurs, selon le désir de ses pieux parents, et fonde une bibliothèque pour son couvent. — Sa dévotion pour la Passion ; sa foi est récompensée par un miracle. — Prodiges après sa mort.

Ce saint homme naquit, en 1251, à Fabriano, en Italie. Ses parents étaient l'un et l'autre d'une vertu irréprochable, et joignaient à la charité envers le prochain un grand zèle pour le jeûne, la mortification et la réception des Sacrements ; son père, docteur en médecine, se levait toutes les nuits pour assister à matines avec les chanoines ; Dieu récompensa leur piété en leur donnant un enfant qui se montra bientôt assidu à la prière et à l'étude. A l'âge de dix ans, il était déjà familiarisé avec la langue latine. Pendant une maladie qu'il eut alors à supporter, sa mère promit de le conduire au tombeau de saint François, s'il guérissait. A son retour, elle rencontra le vénérable frère Ange, compagnon du patriarche séraphique, qui lui donna l'assurance que son fils deviendrait frère mineur. C'était son plus grand désir ; aussi, depuis ce jour, les pieux parents multiplièrent leurs exhortations et leurs prières, afin que la prophétie du vénérable religieux se réalisât. Un jour François étudiait seul dans sa chambre, lorsqu'il entendit une voix céleste : « Allez trouver le Père Gratien », disait-elle, « et faites

« ce qu'il vous dira ». Le saint jeune homme, ignorant d'où venaient ces paroles, fut d'abord épouvanté ; et, ne sachant à qui elles s'adressaient, il se remit au travail. Mais la même voix se fit entendre de nouveau : alors, ne doutant plus qu'il s'agissait de lui-même, il se rendit au couvent de Fabriano, hors de la ville, et s'ouvrit de cette exhortation céleste au gardien. Celui-ci le reçut avec bonté et l'engagea à servir Dieu dans son Ordre. François obéit et fut placé sous la conduite du Père Régnier, qui avait entendu la confession de saint François, et qui mourut dans le Seigneur, en 1268. Les instructions de ce digne maître allumèrent dans le cœur du jeune religieux un grand zèle pour la perfection. Après avoir prononcé ses vœux, il se rendit à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, et apprit du Père Léon, secrétaire du patriarche séraphique, des détails intéressants sur ses stigmates. François étudia ensuite la théologie et l'Écriture sainte, et fit de grands progrès dans ces deux sciences. Ses sermons étaient goûtés dans tous les pays, et sa parole vive et saisissante portait les âmes à la piété et au repentir. Il se préparait à la prédication par la prière et la lecture des meilleurs écrivains, et comme son père, en mourant, lui avait laissé une fortune considérable, il s'en servit pour composer, dans le monastère de son pays natal, une bibliothèque composée des Pères les plus renommés, des théologiens et des prédicateurs les plus célèbres. Il disait souvent que la bibliothèque est d'une importance majeure pour un monastère, parce que la paresse y est combattue par un exercice excellent et qu'on y trouve des armes pour combattre les hérétiques et conduire les fidèles dans la voie du salut. Au

milieu de tant d'occupations, il menait une vie très-austère, ne vivait que d'eau et de pain mêlé à de la cendre, portait un rude cilice et se donnait chaque jour la discipline avec tant de violence que ses frères en étaient effrayés.

Au chapitre provincial tenu à Fabriano, il fut élu visiteur de sa province; mais son humilité lui défendait d'accepter cette charge, et il pria les Pères de ne pas imposer ce fardeau à ses faibles épaules. Néanmoins il fut contraint, par obéissance, d'accepter, pendant quatre ans, la charge de gardien au couvent de Fabriano, où il reçut trois de ses neveux, qui firent, sous sa sage direction, de grands progrès dans la vie spirituelle.

La ville de Fabriano l'estimait comme un saint, et résolut, par reconnaissance des services que le serviteur de Dieu lui avait rendus, d'ériger un grand couvent en dehors de la ville. Les Frères Mineurs y furent installés en 1282. Le vénérable François se dévoua de plus en plus au salut du prochain; son zèle était infatigable et ses efforts continuels. Il profitait des grands biens que son père lui avait laissés pour distribuer aux pauvres des aumônes considérables. A ces œuvres de charité il joignait une grande dévotion aux mystères de la Passion; souvent des larmes s'échappaient de ses yeux, lorsqu'il méditait sur les souffrances de Notre-Seigneur. Un jour qu'il était troublé, dans ses réflexions, par des cris d'hirondelles, il leur ordonna de s'éloigner du monastère, et depuis on n'en a jamais revu.

Il célébrait la sainte messe avec une grande piété qui lui mérita des faveurs signalées. Un jour, avant de

prendre le précieux sang, il remarqua qu'un scorpion était tombé dans le calice ; cet animal est très-venimeux en Italie, et atteint quelquefois un pouce de longueur. Le serviteur de Dieu, étonné, hésita un instant ; il pouvait, en suivant les rubriques du Missel, éviter les dangers d'un empoisonnement ; mais, se rappelant les paroles de Notre-Seigneur : « S'il boivent quelque breuvage « mortel, il ne leur nuira point », il but le précieux sang et avala l'insecte en même temps. Il n'en fut point incommodé.

Doux et affable envers tout le monde, il n'était pas moins ferme et dirigeait toutes ses actions pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain. Il n'épargnait pas les reproches à ceux qu'il voyait mal faire ; son obéissance était parfaite, et il exécutait les ordres qu'on lui donnait sans faire aucune réflexion. Dans ses visites aux malades, il les excitait à faire une bonne confession, et souvent le Seigneur récompensa son zèle par des miracles : des aveugles, des sourds, des boiteux, lui durent leur guérison.

Après avoir, par révélation, connu le jour et l'heure de sa mort, il tomba gravement malade, et les personnages les plus remarquables de la ville vinrent le voir et entendre de sa bouche quelques paroles édifiantes. Un gentilhomme malade fut guéri, dans cette circonstance, par un signe de croix que l'homme de Dieu fit sur lui. Enfin, son âme, délivrée de la prison corporelle, s'envola vers la céleste patrie, le 22 avril 1322. Il était âgé de soixante-douze ans. Son corps fut l'objet de la vénération universelle, et des prodiges nombreux vinrent attester sa sainteté.

Une femme avait placé son rosaire dans la main de François et priaît devant son cadavre ; quand elle voulut le reprendre, la main s'était refermée et retint quelque temps ce qui lui avait été confié. Un homme fut guéri d'un rétrécissement du bras, dont il souffrait beaucoup, en faisant toucher à son membre malade la main du saint.

Enfin, trois jours après, le cadavre fut embaumé par quatre pharmaciens qui s'étaient préparés à cette action par la réception des Sacrements, et déposé dans un caveau de l'église. Dix-sept ans après, il fut exhumé et placé sous un petit dôme que soutenaient quatre colonnes et entouré d'un grillage. Les prodiges se renouvelèrent à cette occasion. Un homme des environs d'Assise fut assailli par des brigands qui lui infligèrent treize blessures ; dans cette extrémité, il fit vœu d'aller visiter pieds nus le tombeau du saint : aussitôt les dispositions de ses assassins sont changées, et ils pansent eux-mêmes ses plaies.

François Anselmi, qui menait une vie très-dérégulée, fut mis en prison pour ses crimes et relâché plusieurs fois. Enfin, mis aux fers et abandonné de ses parents, il n'attendait plus qu'un châtiment sévère : il fit alors un retour sur lui-même, invoqua le bienheureux serviteur de Dieu et promit de se corriger et d'aller vénérer ses reliques, s'il était délivré. Aussitôt ses chaînes tombent, il grimpe sur le mur et s'évade, emportant avec lui ses fers qu'il dépose sur le tombeau du saint pour y laisser un témoignage public de sa reconnaissance.

Ces miracles excitèrent les habitants de Fabriano à célébrer chaque année la fête du saint religieux avec beau-

coup de solennité. En 1398, on construisit un nouveau couvent de Franciscains et on consacra l'église sous le nom du bienheureux Père François de Fabriano. Ses reliques y ont été portées solennellement. L'évêque de Camerino obtint des indulgences pour ceux qui viendraient la visiter. En 1614, Jacques de Bagnacavallo, général des Conventuels, fit renouveler la châsse qui contenait les restes du saint.

Le bienheureux Père François a laissé plusieurs ouvrages estimés.

(WADDING.)

BARBARUS, D'ASSISE

SOMMAIRE : Il accompagne saint François en Terre-Sainte.

Le vénérable Père Barbarus fut presque un des premiers compagnons de saint François. Il naquit à Assise et embrassa la vie religieuse en 1209. Il se distingua surtout par son humilité, son amour pour la prière et la mortification, son zèle pour la pauvreté et sa charité pour le prochain. Il fut choisi en 1219 par le patriarche séraphique, pour l'accompagner en Syrie et prêcher la foi au Turcs. Dans l'île de Chypre il donna un bel exemple d'humilité en montrant comment les religieux doivent corriger et réprimer les premiers mouvements de la nature : emporté par sa vivacité, il avait adressé quelques paroles un peu dures à un de ses confrères, en présence d'un gentilhomme, lorsque, s'apercevant qu'il l'avait scandalisé, il se remplit la bouche de boue en

disant : « Ainsi doit être châtiée la langue qui ose offenser un de mes frères ». Cette mortification édifia tellement ce seigneur, qu'il demanda pour lui-même l'habit religieux. L'année suivante Barbarus revint en Italie avec le patriarche séraphique, et s'endormit un peu plus tard dans le Seigneur. Artus du Moustier place sa fête au 14 mai, quoique nous ne connaissions pas la date précise de sa mort.

(WADDING.)

QUINZIÈME JOUR DE MAI

BENVENUTO DE RECINETO

1289. — Pape : Honorius IV. — Roi de France : Philippe le Bel.

Nous empruntons au bréviaire, faute de documents plus complets, la vie de ce serviteur de Dieu, dont la fête se célèbre le 15 mai. Né à Recineto, dans les Etats pontificaux, pendant la première moitié du treizième siècle, il fut élevé avec le plus grand soin par ses parents et quitta le monde pour embrasser la perfection de l'état religieux dans l'Ordre de Saint-François. Il mettait son plaisir dans les travaux les plus vils, et lorsqu'il avait achevé ses fonctions, il se livrait à la prière. Un jour qu'il était chargé du service de la cuisine, il était allé à l'église dès le matin, pour remplir ses exercices de piété ; mais il fut ravi en extase et ne revint à lui qu'à l'heure du dîner. Il se hâta de retourner à la cuisine, désolé de ce que ses frères allaient être privés, par sa faute, des ali-

ments nécessaires. Mais Dieu avait pourvu à leurs besoins : en rentrant, il vit un Ange qui avait préparé tout ce qui leur était nécessaire. Ce prodige le combla de joie, et il s'appliqua de plus en plus à l'oraison. Dans une de ses extases, il eut le bonheur d'embrasser Notre-Seigneur. Il mourut au couvent de Recineto, le 5 mai 1289. Les miracles qui attestèrent sa sainteté après sa mort, décidèrent le pape Pie VII à le placer au rang des bienheureux.

ANTOINE TÉGRIMI

1313. — Pape : Clément V, — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Il abandonne sa famille pour embrasser la vie religieuse.

Ce saint homme, né à Pise, en Italie, de l'illustre famille des Tégrimi, étudiait le droit, lorsque sa mère le promit en mariage à une jeune fille très-riche. A cette nouvelle Antoine abandonne tout : études, mère, fiancée et richesses, pour se consacrer à Dieu seul dans l'Ordre franciscain. Sa vie fut un modèle parfait de pauvreté, d'humilité et d'obéissance. Vers l'an 1295, il fut envoyé au couvent de Monte-Luco, près de Spolète, où il mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1313. Tégrimius Tégrimi, secrétaire de la Congrégation des Rites, évêque d'Assise et patriarche de Jérusalem en 1640, fit des recherches sur la vie de son parent.

(WADDING.)

MARIE DE L'ASSOMPTION

CLARISSE

1653. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Elle s'enfuit de la maison paternelle. — Son humilité. — Elle délivre Lisbonne d'un siège.

Sœur Marie de l'Assomption naquit à Lisbonne, d'une famille distinguée par sa naissance ; mais préférant à une gloire mondaine l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, elle s'enfuit de la maison paternelle sans prévenir ses parents, pour entrer chez les Clarisses-Urbanistes. Pendant qu'elle était en chemin, elle entendit une voix qui lui disait : « Qui cherche Dieu, le trouve ». Elle fut admise, et montra par ses vertus que sa vocation venait réellement du ciel. Elle préférait les occupations les plus rebutantes, et se réjouissait de raccommoder les vêtements et les chaussures des religieuses ; car elle profitait de cette charge pour échanger les vêtements neufs qu'on lui donnait contre des habits déjà usés. Elle fut choisie comme maîtresse des novices, peu après sa profession, puis élue abbesse à trois fois différentes. Elle eut beaucoup à souffrir des scrupules, et ne croyait jamais s'être suffisamment confessée. Souvent elle demandait pardon de ses négligences aux religieuses et aux novices, quoiqu'elle ne les eût offensées en rien. Son union avec Dieu était continuelle, et souvent il lui arrivait de s'évanouir dans la méditation sur les mystères de la Passion. La sainte Vierge lui parla plusieurs fois d'une statue placée

dans le chœur, devant laquelle la pieuse abbesse aimait à prier. Quand on l'interrogeait sur ses révélations, elle répondait qu'elle était une trop grande pécheresse pour mériter de semblables faveurs, et qu'elle était sujette aux songes. Les Anges la transportèrent un jour à Lisbonne, pendant qu'on en faisait le siège. Notre-Seigneur lui apparut alors, et la pieuse servante, s'agenouillant devant lui, le pria de secourir la ville. Elle fut exaucée, et le lendemain les ennemis prenaient honteusement la fuite. Elle mourut saintement, le 15 mai 1653, à l'âge de quatre-vingts ans.

(CARDOSE.)

SEIZIÈME JOUR DE MAI

FRÈRE FRANÇOIS DE DURAZZO

1300. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Il est envoyé à Oria, près de Brindes. — Son amour pour le silence et la pénitence. — Miracles.

François naquit à Durazzo, ville d'Albanie, de parents distingués par leur noblesse et leur fortune, vers le milieu du treizième siècle. Il ne tarda pas à montrer un grand mépris pour les richesses et les honneurs mondains ; après avoir appris à l'école les choses les plus nécessaires, il entra chez les Franciscains, et reçut, en prenant l'habit religieux, le nom du patriarche séraphique, dont il s'efforça d'imiter l'obéissance et l'humilité. Ses supérieurs l'en-

voyèrent à Oria, près de Brindes, dans le royaume de Naples. Le couvent de cette ville avait été fondé par saint François lui-même et était habité par des religieux d'une grande sainteté. Notre frère se réjouissait de vivre dans ce paradis, et demandait à y finir ses jours. Cette grâce lui fut accordée. Il consacrait tout son temps au travail, à la prière et à la mortification ; souvent les religieux se demandaient comment il pouvait résister à ses austérités. Afin de mieux observer le silence, il se mit une petite pierre dans la bouche pendant trois ans ; son amour pour le patriarche séraphique le portait à baiser avec respect le sol du couvent : « O lieux saints », disait-il en pleurant, « lieux que mon père habita ; sol sacré qu'il foula de ses pieds bénis ».

Dieu récompensa la piété de son serviteur par le don des miracles. Un jour que le chapitre provincial était réuni, François était occupé à la cuisine pendant la messe conventuelle, lorsque la cloche annonça la consécration de l'hostie. Le saint religieux tombe à genoux, les yeux tournés vers la chapelle ; mais les trois murs qui l'en séparent s'entr'ouvrent tout à coup, et il peut assister au reste de l'office. Mais le démon jaloux renverse les aliments préparés pour le dîner ; alors le serviteur de Dieu invoque le secours du Seigneur qui envoie ses Anges réparer le dégât.

Il mourut vers l'an 1300 et des miracles nombreux s'opérèrent sur son tombeau : cependant les honneurs qu'on lui rendait avaient diminué peu à peu avec le temps ; lorsque, au commencement du dix-septième siècle, des prodiges se multiplièrent grâce à son intercession. Depuis cette époque on l'invoque comme patron spécial

d'Oria, le troisième jour des fêtes de Pâques ; on porte ses reliques en procession à travers la ville, et une foule immense vient l'honorer. Ses restes reposent dans une belle châsse, sous l'autel qui lui est dédié.

Un voyageur qu'on avait reçu par charité, brisa secrètement cette châsse et enleva une dent du saint, qu'il cacha dans son sac de voyage ; mais, lorsqu'il voulut s'éloigner, son cheval s'affaissa sur lui-même à deux reprises et il fut obligé de revenir au couvent et d'y demander pardon de son larcin.

Dans le même monastère reposent les restes de François de Fabriano, qu'on honore comme un saint ; nous n'avons aucun détail sur sa vie ; mais ce n'est pas le même que celui dont nous avons raconté la vie le 14 mai.

(PAPEBROECK.)

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MAI

SAINT PASCAL BAYLON

1592. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Naissance de Pascal. — Sa pieuse enfance. — Sa vie de berger. — Offres de son maître. — Il refuse. — Il quitte sa patrie. — Il garde les troupeaux près de Montfort. — Il entre chez les Franciscains. — Ses vertus monastiques. — Ses austérités. — Il fait ses vœux. — Ses emplois. — Ses mortifications. — Son voyage périlleux. — Son retour. — Sa science. — Ses miracles. — Don de prophétie. — Combats des démons. — Tentation. — Pascal délivre quelqu'un des illusions du démon. — Il corrige un prédicateur. — Sa dévotion pour l'Eucharistie. — Sa mort. — Son culte.

Pascal Baylon naquit en 1540, à Torre-Hermosa (Belle-Tour), petit bourg du royaume d'Aragon, en Espagne; son père se nommait Martin Baylon, et sa mère Isabelle Joubert, ou Jubera. Notre saint vint au monde le jour de Pâques, et c'est ce qui lui fit donner le n. m de Pascal; ses parents, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, l'occupèrent, dès son enfance, à garder des troupeaux et ne purent lui apprendre autre chose que la vertu et les éléments de la religion. Mais le désir de savoir lire lui fit porter un livre aux champs, et il pria tous ceux qu'il rencontrait de lui enseigner à lire et à écrire; on dit que les Anges furent de ce nombre. Il ne se servit de cet avantage que pour le salut de son âme; fuyant les livres futiles, il ne lisait que ceux qui lui rappelaient les maximes du christianisme, les exemples de Jésus-Christ et de ses saints.

Une de ses prières les plus ordinaires était l'Oraison dominicale. Il se faisait un plaisir singulier de se prosterner fréquemment devant la majesté de Dieu. Il faisait ce qu'il pouvait pour aller souvent dans les églises, et il y demeurait si longtemps, que ses parents étaient obligés de l'aller chercher pour lui faire prendre de la nourriture.

Tout jeune encore, il fut obligé de se louer en qualité de berger. Il ne perdit aucun des moyens que cette profession lui offrait pour se sanctifier. Il avait, à l'égard de son maître Martin Garcia, une docilité, une soumission parfaite, exécutant avec joie et à la lettre tout ce qui lui était ordonné. Lorsqu'il était dans les champs, il méditait sur les merveilles de la création, ou faisait de pieuses lectures. On le voyait souvent prier à genoux, sous quelque arbre à l'écart, sans négliger son troupeau. Il eut plus d'une fois des ravissements, et il ne put pas toujours cacher aux yeux des hommes l'amour de Dieu qui embrasait son cœur. Quoique pauvre, il trouvait le moyen de faire l'aumône, partageant sa nourriture avec ceux qui en manquaient. Plusieurs bergers, appelés comme témoins après sa mort, lorsqu'on s'occupa de sa canonisation, déposèrent qu'il leur parlait souvent avec une éloquence surhumaine, de Dieu, des moyens de le servir et de l'aimer ; qu'il était insensible aux plaisirs, ennemi du jeu et des divertissements, discret en ses paroles et en ses démarches, charitable envers son prochain, toujours prêt à rendre service à tout le monde pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Son maître, ravi de cette conduite si sage et si sainte, lui exprima souvent son contentement ; comme il n'avait

pas d'enfant, il lui proposa de l'adopter pour son fils et son héritier. Mais Pascal craignit que les biens de la terre ne fussent un obstacle à l'acquisition de ceux du ciel ; il refusa les offres de son maître, se rendant par là plus conforme au Sauveur qui est venu sur la terre *non pour être servi, mais pour servir*.

A l'âge de vingt ans, Dieu lui inspira la résolution de quitter son maître, son pays, sa profession, pour embrasser l'état religieux. Un des bergers, ses compagnons, qui l'aimait tendrement, essaya de lui faire abandonner ce projet ; le jeune Pascal lui fit connaître, par un assez long discours, que ce n'était que pour obéir aux ordres de Dieu qu'il voulait se retirer ; mais son ami, persistant à combattre sa résolution, Pascal, animé d'un saint zèle et inspiré de Dieu, lui dit : « Puisque vous doutez de la « vérité de mes paroles, vous en serez persuadé par l'ef-
« fet surprenant que vous allez voir » : il frappa en même temps par trois fois, avec sa houlette, la terre sèche et aride où ils étaient, et il en sortit aussitôt trois belles fontaines qui coulent encore à présent.

Pascal se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de Franciscains Déchaussés, que l'on appelait Soccolans. Ce couvent était situé dans un désert, à quelque distance de la ville de Montfort. Notre saint y vint consulter ces saints religieux. Sans doute d'après leur conseil, ou par défiance de lui-même, avant de se renfermer dans ce cloître, il entra au service des fermiers du voisinage et garda leurs troupeaux. Il venait, les dimanches et les jours de fête, entendre la messe, recevoir les Sacraments et prendre peu à peu l'esprit de Saint-François, chez les Soccolans. Ses vertus l'eurent bientôt

fait connaître dans toute la contrée : on l'appelait le *saint berger*.

Enfin il entra au couvent des Franciscains, l'an 1564. On lui offrit inutilement de faire partie des religieux engagés dans les ordres sacrés : il ne voulut être que frère lai, afin de remplir les offices les plus bas et les plus pénibles, et de se sanctifier dans les humiliations.

Il pratiqua la règle de Saint-François dans toute la rigueur de la lettre et de l'esprit, et il s'avança dans la perfection religieuse de manière à étonner les plus anciens et les plus saints de la communauté. Il ne souffrait aucun vide entre la prière et le travail, dans lequel même on peut dire qu'il continuait la prière. Jamais on ne l'entendait parler de personne ou pour s'en plaindre, ou pour blâmer sa conduite, ou pour donner atteinte à sa réputation. Tous ses mouvements, tous ses discours et toutes ses actions respiraient, dès le commencement, cet air de sainteté à laquelle on le vit arriver dans la suite. Quant à ses austérités, à ses pénitences, il ne se renfermait pas toujours dans les bornes de la règle, ni même dans celles de la prudence humaine. Mais s'il tombait dans l'excès de ce côté-là, c'était sans affectation : et ce qu'on aurait pu y trouver à redire se trouvait suffisamment corrigé par son humilité et le peu d'attache qu'il avait à son sens. Il s'était réduit pour toute sa vie au pain et à l'eau, ou à quelques herbes ; il portait toujours un cilice fait de soies de porc, avec une triple chaîne de fer, très-pesante, dont il se serrait la peau nue, outre deux fers à cheval qu'il avait sous le cilice, l'un sur l'estomac et l'autre sur le dos. Il n'avait pour tout lit que la terre, ou quelquefois des ais, et pour chevet une

bûche. Souvent même, pour se priver du plaisir qu'il pouvait éprouver à se coucher, il dormait assis ou courbé dans une posture très-gênante ; souvent il passait les nuits dans une cellule sans toit, et sans porte. Il n'usait jamais de sa liberté, nécessaire en ces climats, de faire la méridienne durant l'été ; il travaillait tête nue au jardin, dans les plus grandes chaleurs. Il ne prenait que deux ou trois heures de repos la nuit, le reste était pour la prière dans sa cellule ; il se trouvait le premier à matines. Ceux qui le voyaient composé d'un corps comme le leur, et qui étaient les témoins de ses austérités, ne trouvaient plus rien d'incroyable dans tout ce qu'on rapporte de plus inouï touchant les anciens solitaires de l'Égypte et de l'Orient. Mais comme ils se sentaient incapables d'atteindre au même point, ils reconnaissaient dans Pascal, comme dans ces anciens, une grâce extraordinaire de Dieu, qui l'élevait au-dessus des faiblesses attachées à la condition humaine.

Après le temps ordinaire du noviciat, il fit ses vœux solennels le jour de la Purification de la sainte Vierge, l'an 1565, n'ayant pas encore vingt-cinq ans accomplis. Depuis ce temps on le fit passer de couvent en couvent, et on lui fit faire divers voyages : il y trouva une excellente occasion de se regarder comme un étranger sur la terre, et sa vie comme un continuel pèlerinage. Partout où il alla, il porta ses vertus et sa régularité.

On le chargeait ordinairement, dans les différents couvents où on le fit séjourner, de la porte et du réfectoire, parce qu'on le connaissait affable, discret, vigilant, actif, fidèle. Ces offices ne l'empêchaient pas de travailler au jardin, à l'infirmerie, à la salle des hôtes et à la cuisine

même, quand il en trouvait l'occasion. Il s'appliquait à chacune de ces fonctions comme s'il n'avait eu qu'elle seule. Souvent aussi on l'employait à couper du bois, et l'on était surpris qu'un corps aussi macéré que le sien pût résister à des fatigues sous lesquelles on voyait tous les jours succomber ceux qui se nourrissaient le mieux. Il portait un habit usé et rapiécé ; il n'en portait qu'un seul, même dans les lieux où le froid était excessif, comme dans les couvent de Jumilla et d'Almanza, où les autres religieux en ont toujours deux avec un gros manteau ; il ne se servait jamais de sandales pour se garantir de la neige, des cailloux ou des épines, quand il marchait. Il profitait des mortifications que lui offraient les diverses circonstances, souffrant le chaud, le froid, la faim, la soif dans toute leur rigueur ; il saisissait avec empressement celles qui lui rappelaient différentes fêtes. Ainsi, aux jours où l'on faisait l'office de quelque martyr, il redoublait le tourment des disciplines et se mettait le corps tout en sang pour se rendre conforme, en quelque sorte, au saint dont on faisait la fête, priant Dieu que ce sacrifice qu'il lui faisait pût lui tenir lieu du martyr qu'il aurait souhaité souffrir pour sa gloire.

L'Ordre de Saint-François avait alors pour général Christophe de Cheffon, breton de naissance, qui était à Paris. Il était difficile aux couvents étrangers d'avoir des communications avec lui ; à cette époque, pour un religieux espagnol, aller en France c'était à peu près aller à la mort, parce que le royaume de France était presque partout sous la vexation des Huguenots, qui ne faisaient quartier nulle part aux moines ni aux mendiants qui leur tombaient sous la main. Personne ne voulait entre-

prendre un voyage si dangereux : cependant le provincial de Valence, se trouvant obligé d'écrire au général, ne vit que le frère Pascal à qui on pût proposer de porter cette lettre à Paris. En effet, notre saint accepta la commission avec beaucoup de joie, sans raisonnement, sans objection, sans s'inquiéter des moyens de faire un si long voyage. Il partit pieds nus, sans sandales, selon sa coutume. Lorsqu'il eut passé les Pyrénées, il entra dans un couvent de France, où il y avait un grand nombre de religieux savants, ce qui nous fait juger que c'était à Toulouse. Les périls de sa mission inspirèrent une telle pitié, que, avant de le laisser aller plus loin, on examina en plein chapitre s'il est permis de s'exposer à un péril évident de mort en vertu de l'obéissance que l'on a vouée à son supérieur. On conclut enfin que la chose était permise, et on laissa aller le frère Pascal. Joyeux de cette décision, et ne désirant rien tant que d'être martyr de l'obéissance, il ne se fit plus scrupule de marcher en plein jour à travers les villes, même où les Huguenots semblaient être les maîtres. On cria souvent au papiste sur lui ; souvent il fut poursuivi d'un village à l'autre par la populace, à coups de pierre et de bâtons. Il reçut même, à l'épaule gauche, une blessure dont il demeura estropié le reste de sa vie. Etant près d'Orléans, il se vit environné d'une troupe de gens qui le mirent sur la religion et lui demandèrent s'il croyait que le corps de Jésus-Christ était dans le sacrement de l'Eucharistie. Sur la réponse qu'il leur fit, ils voulurent entrer en controverse avec lui, pour se donner le plaisir de l'embarrasser par leurs subtilités. Mais quoiqu'il n'eût de la science théologique qu'autant

qu'il avait plu à Dieu de lui en communiquer par infusion, et qu'il ne sût point d'autre langue que celle de son pays, il les confondit de telle sorte, qu'ils ne purent lui répliquer qu'à coups de pierres. Il en fut quitte pour quelques blessures ; étant heureusement sorti de leurs mains, il passa devant la porte d'un château, où il demanda, par aumône, un morceau de pain, comme il avait coutume de faire lorsqu'il était pressé par la faim. Le maître du lieu était un gentilhomme huguenot, grand ennemi des catholiques, et il était à table lorsqu'on lui dit qu'il y avait à la porte une espèce de moine en fort mauvais équipage qui demandait l'aumône. Il le fit entrer ; et après avoir longtemps contemplé son habit déchiré et son visage basané, il jura que c'était un espion espagnol, et il se préparait à le faire mourir, si sa femme, qui en eut compassion, ne l'eût fait secrètement mettre à la porte, mais sans songer à lui donner un morceau de pain. Une pauvre femme catholique du village voisin lui fit cette charité ; et, lorsqu'après avoir repris ses forces, il se croyait en quelque sûreté, il pensa être sacrifié de nouveau à la fureur de la populace que son habit avait attirée. Un de la bande le saisit, sans s'expliquer sur ce qu'il voulait faire, et le jeta dans une étable qu'il ferma à la clef. Pascal se prépara toute la nuit à mourir le lendemain ; mais, au lieu de la mort qu'il attendait, celui qui l'avait enfermé vint lui apporter l'aumône et le fit sortir deux heures après le lever du soleil. Il arriva enfin à Paris après avoir essuyé mille dangers, et en partit pour retourner en Espagne dès qu'il se fut acquitté de la commission qui l'avait fait venir en France. En chemin, il vit venir à lui un cavalier qui,

sans le saluer lui mit la pointe de la lance contre la poitrine, et lui demanda : *Où est Dieu ?* Pascal, sans s'effrayer, mais aussi sans avoir le temps de réfléchir, lui répondit : *Il est dans le ciel.* Le cavalier retira aussitôt sa lance et s'en retourna sans rien dire de plus. Notre saint, d'abord étonné de cette conduite, la comprit en y réfléchissant davantage ; le soldat l'avait épargné parce qu'il s'était contenté de dire que Dieu est dans le ciel ; s'il avait ajouté qu'il *est aussi dans la sainte Eucharistie*, il l'aurait percé de sa lance. Pascal s'affligea d'avoir ainsi perdu la couronne du martyr, et il crut que Dieu l'en jugeait indigne, puisqu'il ne lui avait pas mis cette réponse dans la pensée. Mais il remporta la couronne de l'obéissance, pour laquelle il avait à toute heure exposé sa vie dans le cours d'un si long voyage.

A son retour en Espagne, il continua de donner à ses frères les exemples de toutes les vertus monastiques. Plus il devenait méprisable à ses propres yeux, plus il s'attirait l'estime et le respect des autres. Ils avaient une si haute opinion de sa sagesse et de sa pénétration dans les choses de Dieu, qu'ils le consultaient plus volontiers que leurs docteurs les plus habiles. Les gardiens des couvents lui confiaient l'inspection de la maison en leur absence, au préjudice des prêtres et des anciens de la communauté. Les maîtres des novices en usaient de même ; ils se déchargeaient quelquefois de leurs emplois sur lui, sachant combien ses instructions étaient capables de faire impression sur l'esprit de leurs élèves. Le Père Ximenès, célèbre professeur de théologie, et le premier biographe de notre saint, assure qu'il trouvait dans ses entretiens, sur les points les plus difficiles de la

science sacrée, des lumières qu'il n'avait point vues dans les livres des plus fameux docteurs.

Le Père Emmanuel Rodriguez, savant renommé, dit avoir éprouvé la même chose. Deux théologiens de la Compagnie de Jésus, ayant causé avec lui sans le connaître, le prirent pour un savant. Ils furent bien étonnés quand ils surent que ce n'était qu'un simple frère, qui n'avait jamais appris la théologie ailleurs que dans l'oraison et devant le crucifix ; ils comprirent que Notre-Seigneur communique quelquefois à ses fidèles disciples plus de science que les études les plus longues.

Pascal Baylon a composé de petits, mais admirables traités sur la nature et les perfections de Dieu, sur le mystère de la sainte Trinité et sur celui de l'Incarnation du Verbe ; il en a aussi fait d'autres sur la manière de faire l'oraison, sur les trois degrés de la perfection chrétienne, sur la grâce, sur les anges, et sur plusieurs autres semblables matières de piété ; ce fut la lecture de ces ouvrages qui fit dire à l'illustre Dom Jean de Ribera, archevêque de Valence et patriarche d'Antioche, parlant au provincial des Frères Mineurs : « Ah ! mon Père, à « quoi nous servent nos études si pénibles, puisque les « simples deviennent bien plus savants par l'exercice « de l'humilité et de l'oraison, que nous en consumant « nos yeux et notre vie sur les livres ; ils s'élèvent au « ciel pendant que nous rampons sur la terre, et ils en « ravissent la possession par leur simplicité, pendant que « notre science, enflée d'orgueil, nous donne un juste « sujet de craindre d'en être bannis éternellement ».

Le don des miracles accompagnait, chez notre saint, celui de la science. Ayant appris, dans un voyage, que

la peste désolait une ville située sur son chemin, loin de s'en détourner, il se hâta d'y aller, exhorta les habitants à se repentir de leurs péchés, pria pour eux, et le fléau disparut aussitôt. Par une prière, il obtint de Dieu la guérison d'un asthmatique qui ne pouvait plus respirer.

Son supérieur lui commanda de faire le signe de la croix sur un religieux qui avait une hémorragie si dangereuse, que les médecins désespéraient de sa vie : le saint n'eut pas plus tôt obéi, que le sang cessa de couler et que le malade recouvra toutes ses forces. Le procès-verbal qui fut fait peu de temps après sa mort, par autorité de l'Eglise, fait mention d'une infinité de personnes qui déclarèrent avec serment qu'elles avaient été guéries de diverses maladies par la vertu du signe de la croix que ce saint religieux avait fait sur elles.

Dieu accorda encore à notre saint le don de prévoir les choses à venir. Etant un jour avec un prédicateur qu'il accompagnait dans la maison d'un homme riche qui était du Tiers Ordre de Saint-François, il pria cet homme, avant de souper, de mettre ordre au plus tôt à sa conscience et à ses affaires domestiques, lui disant qu'il n'avait plus que très-peu de temps à vivre. L'événement vérifia la prédiction du saint, car l'hôte, après s'être confessé et avoir mis ordre aux affaires de sa maison, fut frappé d'apoplexie, et mourut peu de temps après. Il donna un semblable avertissement à un chanoine de ses amis, qu'il fit confesser et auquel il fit recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique; cet homme mourut une heure après. Il en usait de même avec tous les malades qu'il visitait, leur prédisant infail-

liblement l'issue de leur maladie, ou pour la santé ou pour la mort, les exhortant toujours à se confesser et à se mettre bien avec Dieu.

Ces faveurs célestes, ces vertus, le bien que Pascal faisait, rendaient les démons furieux. Ils lui livrèrent les plus rudes combats ; quelquefois ils s'élançaient sur lui en forme de lions et de tigres, comme pour le dévorer ; quelquefois ils tâchaient de l'épouvanter par des figures horribles ; ils le frappaient avec tant de rage, que son corps en devenait tout livide ; ces combats et les coups qu'il y recevait étaient si réels, que les religieux, qui en entendaient le bruit, étaient souvent obligés d'accourir à son secours ; mais le saint, parfaitement aguerri contre ces ennemis du salut et de la perfection des hommes, ne s'effrayait plus de leurs attaques. Changeant alors de tactique, les démons se contentèrent de lui suggérer intérieurement des sentiments de vanité ; ou bien ils lui apparaissaient sous des figures célestes, tantôt de son Ange gardien, tantôt de saint François d'Assise, et même de la sainte Vierge, dans le dessein de réveiller son amour-propre, en lui faisant croire qu'il était un grand saint, étant honoré de la visite des bienheureux esprits. Quand Pascal eut découvert cet artifice, l'ennemi de nos âmes eut recours à un autre : il s'offrait à lui les bras étendus en forme de croix, versant beaucoup de sang de toutes les parties du corps, disant au saint qu'il venait lui donner des marques de son amour et de son estime, de ce qu'il était le seul au monde qui prenait part à ses souffrances et aux opprobres qu'il avait supportés dans sa Passion ; mais le saint, divinement éclairé, découvrant cette nouvelle ruse, dit à cet ange des ténèbres, dont il

méprisait les fausses lumières : « Quoi ! loup ravissant, « oses-tu paraître sous la peau de cet Agneau divin qui « t'a vaincu par sa mort, et qui t'a banni du monde par « le triomphe de sa croix ? Retire-toi d'ici, misérable « orgueilleux, et sache que ceux qui tâchent de devenir « les véritables disciples de sa croix ne craignent pas « plus tes ruses et tes artifices que les vains efforts exté- « rieurs de ta malice ». A ces puissantes paroles, prononcées dans l'esprit d'une foi vive et d'une parfaite confiance en Dieu, le démon se retira tout confus, excitant un bruit si terrible, que tous les religieux du couvent de Villa real, où était alors le bienheureux Pascal, en furent épouvantés. Ce ne fut pas là néanmoins la dernière attaque que Satan livra au saint religieux.

Il y avait en la ville de Valence, où notre saint demeurerait alors, une jeune demoiselle en laquelle tout le monde admirait une haute vertu jointe à une grande beauté ; comme elle savait que le bienheureux Pascal vivait en odeur de sainteté, elle le voyait quelquefois pour lui demander des avis spirituels, et il les lui donnait, par charité, comme à tous les autres qui le consultaient sur l'affaire de leur salut ; cette jeune fille fut charmée des excellentes instructions qu'elle recevait de ce saint religieux, et, comme il était portier, elle forma le dessein de le venir voir plus souvent, ayant une grande facilité pour le trouver quand elle voudrait. Les entrevues furent d'abord toutes spirituelles, comme dit saint Paul, mais le démon en profita pour tendre au saint un piège très-dangereux. Il excita peu à peu dans le cœur de la jeune fille de la passion pour Pascal. Elle lui rendit des visites plus assidues, et, un jour qu'elle savait

que tous les religieux étaient retirés, elle vint sonner à la porte pour parler au frère Pascal, qui était alors devant le saint Sacrement; il vint, et sa modestie, jointe à un discours rempli de piété, rendit d'abord la jeune fille tout interdite; mais, soutenue qu'elle était par le malin esprit, qui la gouvernait en ce moment, elle commença à lui parler d'une manière plus humaine et plus obligeante qu'à l'ordinaire; c'en fut assez pour faire connaître à ce religieux très-éclairé qu'elle servait d'organe au démon dans ce moment pour le tenter; il lui fit aussitôt une très-sévère réprimande, et, la chassant sur-le-champ avec indignation, il retourna en diligence au pied des autels, d'où il était sorti, et il y rendit grâces à Dieu de l'avoir préservé de ce danger, et le pria d'éclairer l'esprit de cette jeune fille, qui s'était laissé surprendre par le démon : c'est ainsi que les vrais amis de la pauvreté triomphent des plus fines adresses de tout l'enfer.

Une de ses plus ordinaires occupations était de donner des avis salutaires à ceux qu'il savait être trompés par les illusions du démon, sous de faux prétextes de piété. Un jeune religieux de Valence se chargeait de très-rudes mortifications, et ne manquait point de se discipliner tous les jours avec une extrême sévérité, quoiqu'il ne laissât pas d'ailleurs d'être fort imparfait et très-négligent dans tous ses devoirs; le Saint, qui le surprit un jour dans le temps qu'il se maltraitait ainsi dans l'église, en ayant compassion, lui découvrit charitablement l'illusion dans laquelle le démon l'entretenait; à peine eut-il éclairé cet aveugle, que le prince des ténèbres, qui en faisait auparavant son jouet, se retira.

Un prédicateur, qui avait une manière de prêcher toute mondaine, et qui ne s'étudiait qu'à la politesse du discours, changea cette manière, suivant les avis du frère Pascal, fit dans la suite des conversions très-admirables et fut infiniment plus estimé qu'auparavant. Il exhortait d'ordinaire tous les prédicateurs à étudier l'Évangile aux pieds du crucifix, plutôt que de chercher des pensées dans les livres, et leur conseillait de méditer, en la présence de Dieu, ce qu'ils désiraient annoncer au peuple, afin d'être eux-mêmes persuadés des vérités qu'ils voulaient enseigner aux autres ; car, disait-il, il est certain que la langue ne parle jamais qu'aux oreilles, et qu'il n'y a que le cœur du prédicateur qui parle au cœur des auditeurs.

Pascal avait une tendre dévotion pour la divine Eucharistie. Il passait des heures entières prosterné devant le tabernacle où résidait Notre-Seigneur, et alors son esprit était ravi en Dieu ; le corps le suivait même, de sorte qu'on le voyait suspendu en l'air par l'effet de l'amour divin.

Lorsqu'il ne pouvait se rendre dans l'église pour contenter sa dévotion envers Jésus-Christ, il s'y transportait en esprit, se prosternant plusieurs fois le jour contre terre pour adorer son Sauveur, avec la même ferveur que s'il avait été au pied de ses autels. Il était merveilleusement soutenu dans cette dévotion par le souvenir d'une grâce singulière qu'il avait reçue autrefois, n'étant encore que berger : gardant un jour son troupeau, il avait entendu une cloche qui lui faisait connaître qu'on élevait la sainte hostie pendant la messe, dans une église voisine ; s'étant prosterné au milieu des

champs pour l'adorer, il arriva que cette hostie lui apparut dans le lieu où il était, soutenue par la main des Anges, qui l'offraient à ses adorations. Cette faveur extraordinaire le remplit toute sa vie d'une si douce consolation, qu'il n'y pensait jamais sans de grands transports de joie et de très-humbles actions de grâces.

Il honorait aussi et aimait singulièrement la Mère de Dieu ; il demandait sans cesse, par son intercession, d'éviter le péché et de faire une sainte mort. Il jouit de cette dernière grâce le 15 mai de l'an 1592, après une maladie de huit jours durant laquelle il reçut tous les Sacraments avec une dévotion très-tendre et très-exemplaire ; il expira paisiblement dans le couvent des Frères Mineurs de Villareal, au royaume de Valence, âgé de cinquante-deux ans. A cause du grand concours de peuple qui venait implorer le secours du saint on ne put faire ses obsèques que trois jours après sa mort ; une infinité de miracles, vérifiés juridiquement, se firent alors à son tombeau. On voit encore, disait le Père Giry au dix-septième siècle, son corps sans marque de corruption, témoignage éclatant de la sainteté de sa vie. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus surprenant, c'est de voir que le corps de ce grand serviteur de Dieu a toujours les yeux ouverts, aussi vifs et aussi brillants que s'il était en vie. Des personnes de grand mérite ont assuré avec serment, dans le procès-verbal dressé par l'évêque diocésain et par les autres commissaires députés du souverain Pontife, qu'ils lui ont vu plusieurs fois fermer les yeux dans le temps de l'élévation de la sainte hostie, à la messe conventuelle, comme si son cœur était encore vivant et animé du même amour,

et touché du même respect qu'il avait pour l'adorable Sacrement de l'autel pendant sa vie. Le pape Paul V ayant fait faire toutes les informations requises pour une telle affaire, permit d'abord aux séculiers et réguliers du royaume de Valence de faire l'office de ce grand serviteur de Dieu comme d'un bienheureux, par un bref donné à Rome l'an 1618, le 29 octobre; il étendit, deux ans après, cette permission à ceux du royaume de Castille et d'Aragon, et Grégoire XV accorda la même grâce à tous les religieux de Saint-François d'Assise, en l'année 1621. Enfin, Alexandre VIII, d'heureuse mémoire, a procédé dans toutes les formes à la solennité de sa canonisation, par une bulle du 1^{er} novembre de l'an 1680, l'inscrivant au Catalogue des saints, avec saint Jean de Capistran, aussi du même Ordre, et dont nous donnerons la vie au 23 octobre.

(Petits Bollandistes.)

DIDACE DE LA SOLIDAD

1642. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son amour pour la solitude et pour l'obéissance. — Ses austérités. — Prophéties. — Ses miracles après sa mort.

Ce vénérable religieux, qui mérita le surnom de la Solidad à cause de son amour pour la solitude, était originaire d'Espagne et entra chez les Frères Mineurs de l'étroite Observance dans la province de Saint-Joseph. Il avait renoncé à toute affection de famille d'une manière

si parfaite, que, pendant quarante ans, il ne visita jamais ses parents. Il disait que le couvent était sa patrie et l'université où il devait apprendre la perfection. Il mettait tous ses soins à connaître la sagesse cachée de Dieu et à s'étudier lui-même, sachant bien que les disciples les plus parfaits d'un maître sont ceux qui excellent à cacher leur science. Ses habits étaient formés de pièces d'étoffe usée, qu'il trouvait sur les chemins ou que ses frères avaient rejetée. Son obéissance aveugle ne raisonnait jamais les ordres qu'il recevait, et quand on lui imposait quelque ouvrage pénible, il ne cherchait point à s'en décharger sous prétexte de vieillesse ou de maladie ; et si on lui faisait remarquer que ses travaux étaient au-dessus de ses forces : « Ce n'est pas à moi », disait-il, « d'examiner la charge de l'obéissance, mais de la porter ; « si nous laissons notre âme s'excuser, bientôt il ne travaillera plus ». Il était soumis aux plus jeunes comme aux plus âgés de ses frères ; le mépris qu'il avait pour lui-même semblait enraciné dans son cœur, et il répétait souvent que l'obéissance rend le travail agréable et la vie tranquille, parce que c'est Dieu lui-même qui nous communique sa volonté par la bouche de nos supérieurs. Il fit preuve d'une patience admirable dans ses relations avec les gens du monde, pendant qu'il était chargé de distribuer les aumônes, et jamais on n'entendit sortir de sa bouche une parole trop vive : deux plaies et une fracture qu'on ne connut qu'à sa mort, le faisaient horriblement souffrir ; mais son visage souriant déguisait la douleur qu'il éprouvait. Un seigneur, irrité de quelques observations que Didace s'était permises pour le rappeler à une vie vertueuse, menaça de le frapper

avec un bâton ; mais le saint religieux, se mettant à genoux devant lui , le pria de faire ce qu'il voulait, et l'apaisa ainsi par son calme. Il trouvait un grand plaisir dans les mépris et s'affligeait des louanges qu'on lui donnait. L'oisiveté lui était inconnue, et quand les frères prenaient leur récréation, il balayait le couvent ou s'occupait d'autres travaux. Non content du cilice, de la discipline et du jeûne, il cherchait sans cesse de nouveaux moyens de tourmenter son corps. Il parlait peu, même quand il allait mendier. L'aliment de ses vertus était la prière, et il méditait au milieu des occupations les plus diverses. Quand le sommeil s'emparait de lui, il se couchait à terre pendant quelques instants. Chaque jour il se confessait, communiait et entendait toutes les messes, à moins que l'obéissance ne lui imposât d'autres travaux. Sa charité pour le prochain le portait souvent à se priver de nourriture pour les pauvres : il préparait lui-même leurs aliments et mendiait pour eux : il avoua même à son confesseur que souvent un grand nombre de pauvres s'étaient présentés au monastère pour recevoir l'aumône et qu'il n'avait jamais rien divisé pour les satisfaire tous, parce que les vivres se multipliaient sous sa main. Les prisonniers avaient également part à ses distributions, et il savait trouver le chemin de leurs cœurs pour les consoler et les changer : quelques-uns furent délivrés sur sa demande. Il visitait aussi les malades, et tout en pourvoyant à leurs besoins, il les exhortait à la patience et à la soumission. Il avait reçu de Dieu une grâce particulière pour apaiser les discordes et réconcilier les ennemis.

Doué du don de prophétie, il découvrit souvent des choses inconnues et prédit des événements à venir. Il

rencontra un jour le supérieur d'un Ordre différent du sien, qui était très-affligé d'une calomnie dont on l'avait chargé. « Mon Père », lui dit-il, « n'ayez pas d'inquiétude et mettez votre confiance en Dieu ». Ces courtes paroles consolèrent le religieux et, peu de jours après, son innocence était reconnue. Innicus Lopez de Mendoza, qui craignait beaucoup l'issue d'un procès, apprit de lui qu'il le gagnerait. Une fois il vint à minuit demander au gardien la permission de sortir, et il courut vers un arbre au haut duquel un homme allait se pendre : « Que faites-vous, malheureux, voulez-vous perdre le ciel et gagner l'enfer ? »

Deux seigneurs avaient résolu de se battre en duel et s'étaient mis en route pour exécuter leur dessein, sans en avoir parlé à personne. Mais Didace, à qui Dieu l'avait révélé, les attendit devant le couvent, et dès qu'il les aperçut, il les appela par leurs noms, quoiqu'il ne les eût jamais connus, et leur demanda s'ils voulaient aller en enfer ; puis, prenant leurs épées, il ajouta que Notre-Seigneur ne voulait pas les damner, et réussit à les réconcilier pour toujours.

Michel de Mosès, que l'on priaît d'aller avec sa voiture chercher des aumônes, pour le couvent de Cuença, dans un village très-éloigné, voulait rendre ce service sans accepter de salaire, disant qu'il se contenterait des prières de frère Didace comme paiement. Mais Dieu multiplia tellement son argent dans sa bourse qu'il en rapporta presque autant qu'il en avait, quoiqu'il eût beaucoup dépensé. Il vint alors raconter ce prodige à l'homme de Dieu qui l'exhorta au silence et lui dit que Dieu avait voulu récompenser sa confiance.

Sa compassion pour les pauvres était surtout généreuse pour ceux qu'il voyait exposés au danger d'offenser Dieu. Un libertin, le voyant entrer chez une jeune veuve à laquelle il portait quelques secours, se mit à le railler et fit entendre que sa charité avait un but coupable : en punition de ce jugement téméraire, il tomba malade et mourut quelques jours après.

Quoiqu'il n'eût jamais étudié, il parlait des choses divines et donnait souvent des réponses pleines de sagesse sur les difficultés qu'on lui soumettait. Les seigneurs de Cuença et les plus illustres prélats de l'Espagne l'honoraient de leur estime. Sa patience brilla surtout pendant sa dernière maladie ; car les souffrances cruelles qu'il avait à supporter ne l'empêchaient pas d'avoir un air souriant. Saint François et saint Antoine de Padoue vinrent le consoler à ses derniers moments. Il mourut le 17 mai 1642, après avoir reçu les derniers Sacraments.

Le couvent où il était mort fut trop petit pour contenir la foule qui vint le visiter ; ses funérailles furent célébrées avec une pompe extraordinaire en présence de l'évêque et des notables de la ville. On se disputait ses vêtements comme des reliques, et son corps n'aurait pas été épargné, si l'on n'eût employé la force armée. Son panégyrique fut prononcé par Jean Pinero, évêque nommé de Calahorra. Le Père Julien Pérez, conseiller au tribunal de l'Inquisition, voulut dire lui-même la messe, quoiqu'il pût à peine se tenir debout. Mais il invoqua le secours de frère Didace et ne ressentit plus aucune douleur.

Des miracles attestèrent sa sainteté après sa mort. Une dame, nommée Catherine de Salcedo, ne pouvait plus ni

manger ni dormir, tant étaient vives les douleurs qu'elle ressentait au ventre et dans tous les membres. Souvent elle avait donné l'aumône à frère Didace ; pleine de confiance en ses mérites, elle se fit porter à son tombeau, fit toucher à son corps malade un morceau de son vêtement et fut complètement guérie. Un homme, qui s'était cassé trois côtes en tombant d'un escalier, et qui ne trouvait aucun soulagement dans les remèdes de la médecine, retrouva la santé en appliquant sur son côté une dent du vénérable religieux.

(Chroniques de la province de Saint-Joseph.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE MAI

FÉLIX DE CANTALICE

CAPUCIN

1513-1587. — Papes : Léon X ; Sixte V.

SOMMAIRE : Famille de Félix. — Sa vie sainte et champêtre. — Ses vertus. — Il veut se faire religieux. — Dieu le délivre d'un accident. — Il entre chez les Capucins. — Comment il y est reçu. — Son noviciat. — Il remplit l'office de quêteur. — Soins des pauvres. — Il arrête un duel. — Il corrige un juge. — Sa repartie à une princesse. — Ses relations avec saint Philippe de Néri. — Son obéissance. — Sa pauvreté. — Ses mortifications. — Sa patience. — Son humilité. — Sa dévotion envers la sainte Vierge ; et le nom de Jésus. — Son recueillement. — Ses exercices de piété. — Ses visites au saint Sacrement. — Ses derniers moments. — Apparition de la sainte Vierge. — Tentation du démon. — Quatre choses remarquables. — Son culte.

Ce bon religieux naquit à Cantalice, au pied du mont Apennin, sur les confins de l'Ombrie ou du duché de Spolète, l'an de grâce 1513. Ses parents étaient pauvres

et laboureurs de profession, mais ils avaient beaucoup de piété ; et, comme le père s'appelait Saint et la mère Sainte, ils ne démentaient pas leur vie et leurs actions, l'excellence de leur nom. Saint en donna un beau témoignage, lorsque, voyant expirer une fille de son fils aîné, il lui dit avec larmes, mais d'un esprit prophétique : « Allez en paix, ma petite sainte, avec la bénédiction de Dieu et la mienne, je vous suivrai de près : samedi prochain j'espère vous voir ». Ce qu'il avait prédit arriva effectivement, bien que, lorsqu'il proféra ces paroles, il fût en pleine santé.

Félix fut le troisième de quatre enfants qu'il eut de son mariage. Elevé fort soigneusement dans cette école domestique, il fit d'abord de si grands progrès dans la vertu qu'on le considérait déjà comme un saint. Les enfants, lorsqu'ils le voyaient approcher, se disaient l'un à l'autre, par respect : « Voici Félix, voici le Saint ». Dès qu'il fut en état de rendre quelque service à sa famille, son père l'employa à garder les bestiaux à la campagne ; et là, tandis que ses compagnons dormaient la nuit, ou que, le jour, ils prenaient quelque divertissement, il se retirait secrètement ; et, se jetant à genoux au pied d'un chêne, devant une croix qu'il y avait gravée, il faisait ses prières et méditait les douleurs de Notre-Seigneur en sa passion ; outre cela, il récitait, le plus souvent qu'il pouvait, le *Pater*, et l'*Ave, Maria*.

A l'âge de douze ans, il se loua en qualité de berger à un seigneur nommé Marc Tulle Pichi ou Picarelli. Alors, il ajouta à ses dévotions ordinaires la sainte communion et l'assistance plus fréquente au saint sacrifice de la messe. Pour l'entendre, il abandonnait quelquefois ses troupeaux

à la Providence, qui envoyait un gardien mystérieux : beaucoup de personnes ont assuré avoir vu ce berger inconnu et extraordinaire. Lorsque Félix fut plus âgé et plus fort, il fut appliqué par son maître à la charrue et aux autres travaux de la vie rustique : il donna partout des preuves de sa vertu. Il était extrêmement sobre, fort exact à observer les jeûnes commandés par l'Eglise ; et bien qu'il travaillât toute la journée, néanmoins, ces jours-là, il ne mangeait qu'une seule fois vers le soir. Il était l'ennemi déclaré du mensonge, des murmures et des mauvais discours, et, pour les mieux éviter, il parlait peu. Il était toujours humble, patient et si plein de douceur, que quand quelqu'un l'offensait, il ne se vengeait point autrement qu'en lui disant : « Allez, puissiez-vous devenir saint ! » Il se plaisait à entendre faire la lecture des bons livres. Un jour, qu'il écoutait attentivement la vie des saints anachorètes d'Egypte, il conçut un si grand désir de les imiter, qu'il se proposait déjà de se faire ermite ; mais, rentrant en lui-même et considérant les périls de la vie solitaire, il résolut de prendre l'habit des Frères Mineurs avec la réforme des Capucins ; un de ses cousins l'en voulant détourner, à cause de la rigueur de leur vie qui est si austère, il lui dit en deux mots « qu'il voulait être « religieux tout de bon, ou ne s'en pas mêler ». Dieu le fortifia dans cette résolution par un accident assez étrange.

Comme il était fort bon laboureur, on lui donna un jour commission de dompter et de dresser au joug deux jeunes taureaux. A peine étaient-ils attelés, que le seigneur Tulle, son maître, s'étant présenté à l'improviste,

vêtu de noir, ces animaux s'épouvantèrent ; furieux, ils se mirent à courir impétueusement. Comme Félix les voulut arrêter, ils le jetèrent par terre, le foulèrent aux pieds et lui passèrent la charrue sur le corps ; il devait mourir mille fois de cet accident ; néanmoins, par une singulière providence de Dieu, il n'en reçut aucun mal, quoique tous ses habits fussent en pièces. Le serviteur et le maître, reconnurent le doigt du Très-Haut, qui n'aime pas qu'on diffère l'exécution des promesses qu'on lui a faites ; Félix n'eut donc pas de peine à obtenir son congé pour se consacrer au service d'un plus grand Maître dans l'Ordre des Capucins : il vint trouver le gardien du couvent de Cività-Ducale, peu éloigné de Cantalice, pour lui demander l'habit de son Ordre. En vain ce Père lui exposa combien la vie d'un capucin est dure et pénible, il ne fit qu'enflammer les désirs de Félix. Il le conduisit alors dans l'église, et, lui montrant sur une croix Notre-Seigneur tout sanglant, tout livide, il dit : « Voici, « jeune homme, ce que Jésus-Christ a souffert pour « nous ». A cette vue et au ton pathétique du religieux, Félix sentit son cœur ému et versa d'abondantes larmes. Ces pieux sentiments semblèrent au Père gardien une nouvelle marque de vocation : il envoya donc le jeune postulant, avec une lettre de recommandation, à Rome, vers le provincial. Il avait alors près de trente ans ; on lui fit faire son noviciat au couvent d'Ascoli. Il y parut, dès le premier jour, tout pénétré de l'esprit de son Ordre. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, le priant de doubler ses mortifications et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui et plus portés à la vertu. Il fit ses

vœux en 1545. Quatre ans après, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome ; là il exerça pendant quarante ans la charge de quêteur, de la manière la plus édifiante. Pendant ses quêtes, il disait de temps en temps à son compagnon : « Allons, mon frère, le chapelet à la main, les yeux « en terre et l'esprit au ciel ». Il observait un silence fort rigoureux, car il ne parlait presque point ; et, quand il le faisait, c'était toujours avec une grande simplicité et une extrême douceur, et ce qui est admirable, quoiqu'en sa jeunesse il eût été élevé dans la rusticité des gens de la campagne, il avait néanmoins des manières très-polies, qui le faisaient aimer autant que sa sainteté le faisait admirer. Sa démarche, son maintien seuls suffisaient pour inspirer de la piété. Comme son office l'empêchait de visiter les malades pendant le jour, il ne manquait pas, la nuit, de les voir l'un après l'autre, et de les soulager en tout ce qui lui était possible. Il ne se contentait pas de ceux du couvent : il en cherchait par toute la ville de Rome, autant que l'obéissance et sa charge le lui pouvaient permettre, et ceux qu'il voyait le plus volontiers, c'étaient les plus nécessiteux et ceux dont les maladies pouvaient donner le plus de répugnance. Il employait les dimanches et les fêtes à la visite des hôpitaux publics, pour y servir les pauvres. Sa charité s'étendait sur tous les affligés, à qui il distribuait non-seulement des consolations, mais des soulagemens. Quand il apercevait quelques pauvres honteux, il les secourait aussitôt ; il quêlait pour leurs nécessités avec plus d'affection que si elles eussent été les siennes propres : c'est ainsi qu'il a sauvé plusieurs personnes du déshonneur et du désespoir.

Il était si zélé pour la gloire de Dieu, qu'il faisait indiffé-

remment la correction fraternelle aux grands et aux petits ; et quand il rencontrait quelque jeune débauché dans la rue, il l'arrêtait tout court pour lui faire une remontrance salutaire. Deux gentilshommes avaient mis l'épée à la main pour vider leur querelle : ils étaient dans la plus grande chaleur du duel, frère Félix survint fort à propos, et, du plus loin qu'il les vit, il leur cria de toutes ses forces : « *Deo gratias*, mes frères ; *Deo gratias* ; dites tous deux : « *Deo gratias !* » Ils n'étaient guère alors en état d'écouter qui que ce fût ; cependant la parole de Félix eut tant de force sur eux, qu'ils s'arrêtèrent tout court et dirent tous deux : *Deo gratias !* Ensuite, ils prirent pour arbitre de leur différend le saint frère, qui les réconcilia et les rendit excellents amis. Il n'avait pas moins de sagesse que de zèle dans les corrections qu'il faisait. Un jour qu'il était chez un juge de la ville, que l'on nommait Bernardin Biscia, on apporta à ce juge un jeune veau avec une lettre pleine de compliments pour lui recommander un procès. Il en fit la lecture, et, pendant ce temps, cet animal fit entendre des mugissements. Le bienheureux Félix en profita pour lui dire : « Seigneur Bernardin, entendez-vous bien le langage de cet animal ? Il vous prie de « donner gain de cause à ceux qui vous l'envoient ; mais, « prenez garde de ne rien faire contre votre conscience, « de crainte qu'au jour du jugement ces dons ne soient à « votre confusion ». Il avait la répartie si prompte et si adroite, qu'il tournait tout à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Ayant une fois promis quelques petites croix à la princesse Colonna, il arriva par hasard qu'il fut obligé de les distribuer à d'autres personnes. La princesse s'en plaignit, et lui dit agréablement : « Voilà

« qui est beau, mon frère, de promettre et de ne pas tenir. — Mais combien de choses », lui répartit frère Félix, « promettons-nous à Dieu, que nous ne lui tenons pas ».

Il contracta une étroite amitié avec saint Philippe de Néri, qui était alors à Rome ; et, toutes les fois qu'ils se rencontraient ensemble, ils se saluaient avec affection, mais d'une façon bien nouvelle : car ils se souhaitaient l'un à l'autre les supplices du fouet, de la roue, du chevalet et toutes sortes d'autres tourments pour Jésus-Christ, et souvent ils demeuraient tous deux bien du temps sans parler, comme saisis et tout transportés de joie.

Que dirai-je après cela des autres vertus de notre bienheureux ? Il avait tant d'estime de l'obéissance, qu'il demeura avec joie toute sa vie dans l'office le plus humiliant. Le cardinal de Sainte-Séverine, protecteur de l'Ordre, lui ayant demandé, dans sa vieillesse, s'il ne voudrait pas bien être déchargé de sa quête, il lui répartit avec humilité : « Monseigneur, un bon soldat doit mourir l'épée à la main, et un âne sous sa charge ».

Il rendait encore plus rigoureux la pauvreté extrême de ce saint Ordre. Jamais il ne porta de tunique ni en hiver ni en été, mais seulement un pauvre habit extrêmement court, étroit et tout rapiécé. Il évitait de voir ses parents, comme une chose indigne d'un bon religieux, et un jour qu'il approcha de Cantalice, il n'y entra pas ; mais comme il fut obligé de loger dehors, chez une de ses cousines, voyant qu'elle lui préparait une paille et une couverture, il s'en alla passer la nuit sous un arbre. Il ne pouvait rien souffrir qui fût contre l'honnêteté ; non-seulement il avait horreur des paroles libres,

mais il ne pouvait même écouter celles qui étaient suspectes.

Quant à ses abstinences et à ses mortifications corporelles, il semble qu'il ait entrepris de renouveler toutes les austérités des anciens Pères de la Thébaïde. Il observait exactement tous les Carêmes de l'Ordre et jeûnait au pain et à l'eau tout le temps qui avait été sanctifié par le jeûne de son saint patriarche. Il avait tant de haine de lui-même, qu'il ne pouvait se traiter assez mal à son gré. Il couchait sur des planches qu'il couvrait d'une vieille natte et n'avait qu'un tronc de bois, ou tout au plus un fagot de sarments pour chevet. Il ne dormait ordinairement que deux heures, et trois quand il était incommodé. Il passait le reste de la nuit en prières, pendant lesquelles il se donnait trois fois la discipline, et souvent autant de fois pendant le jour. Il portait, outre cela, une cotte de mailles sous son habit, particulièrement quand il visitait les sept églises de Rome.

Il fut sujet, sur la fin de sa vie, à une irritation d'entrailles qui lui causait d'extrêmes douleurs ; mais il les souffrait de si bon cœur, qu'il les appelait des faveurs du ciel et des roses du paradis ; et, quand elles étaient plus aiguës, il les charmaït par quelque cantique spirituel qui ravissait même ceux qui le voyaient souffrir. Ces saints transports de joie, au milieu des douleurs les plus cuisantes, font assez voir l'excellence de sa patience. Il fut toujours si éloigné de toute sorte de vanité et de complaisance de lui-même, qu'il se croyait indigne de converser avec les autres frères : c'est pourquoi, lorsqu'il se trouvait avec eux, il parlait peu ou point du tout. Jamais il ne permettait aux séculiers de lui baiser les

mains (comme c'est la coutume en Italie de le faire par respect pour les ecclésiastiques et les religieux), à moins qu'il ne fût surpris. Et quand il prévoyait que cela devait arriver, il faisait rendre cet honneur à son compagnon : Il avait beaucoup de vénération pour les prêtres, et ne leur parlait jamais qu'avec un très-grand respect. Il a toujours fait son possible pour ne paraître qu'un homme fort simple, afin de mieux cacher les grâces particulières qu'il recevait de Dieu. Il ne s'est servi de sandales qu'en son extrême vieillesse, et lorsqu'on lui demandait pourquoi il allait nu-pieds : « Parce que », disait-il, « je marche plus à mon aise ». Il ne pouvait souffrir qu'on dît rien à sa louange, et, quand on le faisait, il prenait aussitôt la fuite.

Il avait une dévotion singulière à la très-sainte Vierge; il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, avec le carême entier que saint François faisait en son honneur, depuis l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à son Assomption. Il récitait son rosaire tous les samedis, et tous les jours le chapelet; mais avec tant de tendresse qu'il était souvent obligé de l'interrompre par l'excès des douceurs qu'il sentait en son âme. Il avait tant d'amour et de respect pour le nom de Jésus, qu'il le proférait en tout lieu et dans toutes les occasions. Lorsqu'il rencontrait des enfants, il leur criait : « Dites : Jésus ! mes enfants ; dites tous : Jésus ! » D'autres fois, il leur faisait dire : « *Deo gratias !* » Aussi les petits enfants, qui savaient sa dévotion, n'attendaient pas qu'il leur commandât; mais dès qu'ils le voyaient de loin, ils criaient : « *Deo gratias, frère Félix; Deo gratias !* » Et lui, ravi et pleurant de joie, leur répondait le plus haut qu'il

pouvait : « *Deo gratias*, mes enfants ; Dieu vous bénisse, « *Deo gratias !* » Quand il servait la messe, il n'y pouvait presque pas répondre à cause des larmes qu'il versait en abondance et des douceurs qui inondaient son cœur. Sa dévotion était aussi fort sensible envers la Passion de Notre-Seigneur : et lorsqu'il en entendait faire la lecture, principalement dans la semaine sainte, il pleurait si amèrement, qu'il arrosait le pavé de ses larmes. Ses méditations continuelles lui acquirent une union habituelle et si intime avec Dieu, qu'il était toujours en contemplation et si fort éloigné de lui-même, que souvent il ne connaissait pas ceux avec qui il conversait, quoique son office de quêteur l'obligeât de traiter avec toutes sortes de personnes. On rapporte qu'un religieux lui demandant un jour comment, parmi l'embarras du monde et une infinité d'objets si différents, il pouvait se tenir toujours en la présence de Dieu, il lui répondit : « Toutes les créatures de la terre sont capables de nous « élever à Dieu, si nous savons les regarder d'un œil « droit » .

Il ne dormait qu'environ deux heures ; ensuite il allait à l'église et y demeurait en prières jusqu'à prime ; puis il servait la première messe, à laquelle ordinairement il communiait tous les jours. Pour les fêtes et les dimanches, il en entendait plusieurs, outre celle qu'il servait. Enfin, le soir, quand il revenait de sa quête, il ne manquait jamais de rentrer dans l'église, où, après une profonde révérence, il baisait la terre devant le très-saint Sacrement.

Ce fut durant ces visites à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie qu'un religieux-prêtre, épiant secrètement ce

qu'il faisait, l'aperçut debout, au milieu de l'église, les bras ouverts et comme en extase, qui s'écriait et disait avec de grands soupirs : « Seigneur, je vous recom-
« mande ce pauvre peuple ; je vous recommande nos
« bienfaiteurs. Miséricorde, grand Dieu, faites-leur misé-
« ricorde ! » Après avoir fait cette prière pendant un quart d'heure, il s'arrêta tout court et demeura deux ou trois heures les bras étendus en croix et immobile, comme s'il eût été mort. Une autre fois il eut un si violent transport d'amour pour son Sauveur, que, courant au maître-autel, il pria et conjura la sainte Vierge de lui donner pendant ce temps son petit Jésus ; en effet, cette bonne Mère lui apparut, et, pour le contenter, lui mit son cher Fils entre les mains.

Toutes ces grâces et ces grandes faveurs du ciel, qui ne purent être cachées, le firent si fort considérer dans Rome, que, durant sa vie même, chacun le regardait comme un saint. Étant âgé de soixante-douze ans, Dieu lui fit savoir, par révélation, qu'il mourrait bientôt. En effet, quelque temps après, il tomba dangereusement malade. Durant sa maladie, il se déroba souvent à l'infirmier pour aller dans l'église, bien qu'il fût si faible, qu'on était obligé de le reporter évanoui et à demi mort en sa cellule. C'était pour lui une croix d'être couché sur un matelas qu'on lui avait donné malgré lui, et il croyait que ce n'était pas là mourir assez pauvrement, ni comme un religieux de Saint-François devait mourir. Lorsqu'il eut reçu les derniers Sacrements, la sainte Vierge lui apparut suivie d'une belle troupe d'Ange, pour le fortifier dans ce dernier passage. Il en fut si ravi de joie, qu'il s'écria de toutes ses forces : « Oh ! oh ! oh ! »

et demeura ensuite près d'un demi-quart d'heure les bras étendus et levés vers le ciel. L'ennemi voulut le tenter de désespoir et d'infidélité; mais l'homme de Dieu l'arrêta tout court, lui disant « que c'était son « Sauveur qui devait le juger, et qu'il ne pouvait se « défler de sa miséricorde; qu'au reste, il croyait tout ce « que la sainte Eglise catholique croit et enseigne ». Enfin, il rendit paisiblement son âme à son Créateur, dans les louanges de son saint nom et dans celles de sa sainte Mère, les finissant en ce monde le 18 mai, pour aller les continuer, durant toute l'éternité, dans le ciel.

Sa sainteté a paru, après sa mort, par quatre choses bien remarquables : 1° par le changement de son corps, qui, de brun qu'il était, devint aussi tendre et aussi blanc que celui d'un enfant; 2° par la célèbre translation que l'on en fit du cimetière commun des religieux, où il avait été enterré, en un tombeau dans l'église, soutenu par des piliers de marbre, qu'il avait lui-même demandés au seigneur Alexandre Poggi, en l'assurant qu'ils seraient employés pour lui; 3° par une liqueur qui distille continuellement de son cercueil, et qui est l'instrument de nombreuses merveilles; 4° enfin, par une vertu miraculeuse que Dieu a communiquée à l'huile de la lampe qui brûle jour et nuit devant son sépulcre.

Félix fut béatifié par Urbain VIII, en 1625; canonisé par Clément XI, en 1712; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724, par Benoît XIII. Son corps repose dans l'église des Capucins de Rome. Il y a indulgence plénière pour ceux qui, ayant rempli les conditions ordinaires, visitent, le jour de sa fête, une église de son Ordre.

(*Petits Bollandistes.*)

PHILIPPE D'AIX

1369. — Pape : Urbain V. — Roi de France : Charles V.

SOMMAIRE : Après un séjour assez long en France, il se rend en Italie. — Il est envoyé à Naples comme confesseur de la reine et des Clarisses. — Miracles et prophéties. — Ses infirmités et sa patience. — Sa mort. — Miracles et guérisons qui la suivirent.

Né en Provence, dans la ville d'Aix, et descendant d'une ancienne et illustre famille, Philippe entra de bonne heure chez les Frères Mineurs. Il s'efforçait de mortifier son corps par des jeûnes austères, de longues veilles, des flagellations sanglantes, et montrait une simplicité et une modestie qui rappelaient l'innocence primitive. Il était proche parent de la bienheureuse Delphine, épouse de saint Elzéar, comte d'Arian, tous deux du Tiers Ordre. Cette vertueuse femme, craignant que son mari ne fût pas assez fort pour garder la chasteté parfaite, et que le désir d'avoir des descendants ne le poussât à user des droits du mariage, eut recours aux conseils du vénérable Philippe. Celui-ci la fortifia dans son amour pour la vertu angélique et l'assura que Dieu viendrait au secours de son mari, pour l'aider à conserver la continence.

Après avoir observé, en France, la règle dans toute son austérité, il vint habiter sur le mont Alverne, en Italie, où son âme s'éleva aux méditations les plus sublimes, grâce au souvenir de son bienheureux Père séraphique : de là il se rendit sur le mont Subasco, près d'Assise, et y vécut

pendant six ans dans les austérités et la pénitence. Mais le bruit de sa sainteté se répandit au loin, et le général lui ordonna, sur la demande de Robert, roi de Naples et de Sicile, d'aller dans cette ville pour être le confesseur de la reine Sancia et des Clarisses que le roi y avait établies en 1310. Cette reine avait fondé un autre couvent pour les pécheresses converties, et comme elles avaient voulu revenir à leur vie déréglée, elle envoya Philippe les exhorter ; ses paroles vives et entraînant les arrêtaient, et quelques-unes profitèrent si bien de ses exhortations, qu'elles moururent en odeur de sainteté. Philippe quitta la ville de Naples après la mort du roi et de la reine ; mais il y fut bientôt rappelé pour diriger les Clarisses ; ses conseils, sa prudence, son amour pour Dieu, son obéissance et sa charité pour le prochain produisirent les plus heureux fruits dans les âmes.

Dieu le récompensa en le favorisant du don des miracles et de prophétie. Il opéra plusieurs guérisons merveilleuses, tira du péché un jeune religieux dont il avait connu les fautes par une révélation. Quand la reine Jeanne lui demanda le secours de ses prières pour son mari malade, il lui annonça qu'il mourrait : il prédit également à Jacques III le malheur qui le menaçait, lorsqu'il alla secourir Pierre, roi de Castille, qui était privé de son royaume par son frère Henri. Après avoir été vainqueur dans le premier combat, il fut fait prisonnier sur le champ de bataille.

Le saint religieux méditait habituellement sur les souffrances de Notre-Seigneur et désirait ardemment participer à ses souffrances. Le Fils de Dieu combla ses désirs d'une manière admirable. Il lui apparut un jour, attaché

à la croix, et fit couler de ses plaies sacrées des flots de sang sur les mains, les pieds et le côté de Philippe. A partir de ce moment, il éprouva dans les membres des douleurs si vives, qu'il croyait sentir la pointe des clous et de la lance. En même temps l'image de son divin Crucifié restait si fortement empreinte dans son cœur, que cette pensée lui causait une profonde douleur. Dieu voulant lui faire acquérir de nouveaux mérites, couvrit son corps de plaies et d'ulcères dans lesquels on pouvait mettre le poing. Pendant trente ans, le serviteur de Dieu fut changé en un autre Job. Six années avant sa mort, la main du Seigneur s'appesantit encore sur lui ; ses plaies devinrent plus grandes, des vers s'y formèrent et le rongèrent tout vivant. Son corps n'était plus qu'un cadavre pourri et disparaissant par morceaux. Au milieu de ces tortures, la patience du saint religieux était invincible. Il répétait souvent : « Le nom du Seigneur soit « béni ! » Cependant les consolations célestes ne lui manquèrent pas ; les visites des Anges, de la sainte Vierge et de son Bien-Aimé le dédommageaient des tourments qu'il ressentait dans son corps.

Depuis longtemps il connaissait le jour et l'heure de sa mort. Enfin, la veille de ce jour béni, deux démons essayèrent de vaincre une dernière fois sa constance ; mais ses prières les mirent en fuite. Après avoir reçu les derniers Sacrements, il remit au gardien son vêtement et sa corde, et remit son âme au Seigneur pendant l'élévation de l'hostie, le 18 mai 1369. Il avait environ cent ans.

Les frères du couvent qui touche à celui des Clarisses désiraient l'enterrer immédiatement : mais avant qu'ils

eussent pu réaliser leur projet, des enfants se mirent à crier dans la ville en disant qu'un saint religieux était mort au monastère des Clarisses. Le peuple accourut aussitôt pour le vénérer et, pendant plusieurs jours, il fut impossible de l'enterrer. La mort lui avait rendu sa beauté ; les cicatrices de ses ulcères exhalaient une suave odeur. On se disputait ses vêtements, et huit fois il fallut les renouveler ; des flots de sang coulèrent lorsqu'on essaya de lui enlever les ongles. Deux filles contrefaites et boiteuses, une femme paralysée, un homme muet et estropié, deux aveugles et un grand nombre d'autres malades furent guéris en cette circonstance. Après ces miracles et beaucoup d'autres, le corps du bienheureux Philippe fut enterré dans la chapelle de Sainte-Claire ; mais les religieuses, craignant qu'on ne l'enlevât, le firent transporter dans leur couvent et le gardèrent dans une belle châsse.

(WADDING et autres.)

FRÈRE DOMINIQUE GUALLARD

1595. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa belle-mère le persécute. — Il entre en religion et se fait remarquer par ses vertus.. — Sa patience dans les maladies.

L'Italie vient de nous offrir un modèle admirable de patience; nous en trouvons un autre en Espagne, pour le même jour. Dominique Guallard naquit dans le royaume d'Aragon et perdit sa mère quand il était encore en bas âge. Son père épousa une autre femme qui avait la réputation d'être une sorcière, et qui conçut pour Dominique une haine profonde. Cédant à une inspiration diabolique, elle l'enferma dans un four pour le brûler tout vivant; mais Dieu conserva son jeune serviteur et le sauva du feu. Dès que son âge le lui permit, il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres et entra chez les Frères Mineurs de l'Observance. Pendant son noviciat, il édifia tellement ses frères par sa vertu, qu'il semblait être plutôt un maître qu'un disciple dans la voie de la perfection. Il accomplissait sans murmure toutes les œuvres d'humilité et de charité que l'obéissance lui imposait. Le démon jaloux de ses qualités le frappait quelquefois et le traînait sur le pavé de l'église. Il entendit une fois, pendant la nuit, un grand tumulte et aperçut un cheval monstrueux qui s'avavançait contre lui. A cette vue le serviteur de Dieu s'arma du signe de la croix et demeura tranquillement à genoux. Le fantôme infernal écumait de rage et semblait vouloir s'élançer contre lui; mais Dominique éleva son

cœur vers Dieu et resta plongé dans la méditation jusqu'à l'heure de matines ; au son de la cloche, le fantôme s'enfuit avec un tel vacarme que l'église semblait s'écrouler.

Le Seigneur éprouva sa patience par des maladies et des plaies de toutes sortes : il avait à la jambe un ulcère que les médecins n'avaient pu guérir, et ils déclarèrent que l'amputation était nécessaire. Déjà les instruments étaient préparés ; mais le serviteur de Dieu fit un signe de croix, mit un linge trempé d'eau bénite sur sa plaie et fut aussitôt guéri. Ensuite un cancer rongea son pied, et il fallut extraire un os et couper des chairs vives. Le médecin qui le visitait n'était pas très-habile et appliquait sur ses plaies des onguents qui augmentaient le mal plutôt que de le diminuer. Enfin Notre-Seigneur lui envoya un homme plus instruit qui le soigna pendant dix ans avec une attention scrupuleuse. Un jour que Dominique demandait à Dieu la patience, il entendit une voix qui lui disait : « Voulez-vous avoir du repos dans « cette vie ou dans l'autre ?— Seigneur Jésus », répondit-il, « brûlez-moi, coupez-moi ici-bas, pourvu que je vous « serve fidèlement et que jamais je ne perde votre grâce ». Dieu lui promit que par son secours il n'en serait jamais privé. La sainte Vierge vint aussi le consoler ; « Courage, « mon fils », lui dit-elle, « votre prière est exaucée ».

Malgré ces maladies, Dominique continuait de mortifier son corps avec le même zèle qu'autrefois ; chaque jour il inventait de nouveaux moyens de se tourmenter : la discipline, le jeûne au pain et à l'eau, même lorsqu'il était au lit, les veilles, les ceintures de pénitence, il essayait tout. Quand la maladie ne lui permettait pas de

rester au lit, il dormait debout ; quelquefois il s'appuyait contre un mur ; à ceux qui lui conseillaient de prendre un peu de repos, il répondait : « Dans cette vie, il n'y a pas à chercher son plaisir ; il faut l'attendre dans le ciel, où le bonheur sera éternel et sans mélange de peines ni de douleurs. L'archevêque de Valence, Jean Ribera, et plusieurs personnages distingués, vinrent le visiter ; mais ces honneurs l'affligeaient : « Mes seigneurs », disait-il, « que venez-vous faire ici ? Voir un sac plein de pourriture et indigne de rester si longtemps sur la terre. Songez que je suis un grand pécheur, incapable de faire le bien, indigne du pain qu'il mange et qu'il vole aux pauvres ». Il réservait pour les indigents les légumes qu'on lui envoyait, se contentant des plus mauvais morceaux de pain. Il prédit plusieurs événements et guérit deux religieux malades en les touchant. Le Seigneur lui envoya enfin un ulcère affreux à la poitrine, et bientôt il reçut les derniers Sacraments. Il demanda pardon à Dieu et à ses frères de toutes ses fautes, et expira le 18 mai 1595, au couvent de Valence, après avoir annoncé à l'avance l'époque précise de sa mort.

Son cadavre reprit aussitôt la souplesse et l'apparence d'un corps vivant. Les fidèles qui venaient vénérer son corps l'appelaient *le Saint*, parce qu'ils ne connaissaient pas son nom, et se disputaient les objets qui lui avaient appartenu. Il fallut l'enfermer dans la sacristie, afin de le dérober à la foule avide de se procurer quelques-uns de ses restes. Son tombeau fut visité par de nombreux pèlerins, et devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. Martin de Almazan, blessé mortellement à la tête, invoqua le secours de Dominique et demanda la corde

dont il se ceignait les reins. Pendant la nuit, le saint religieux lui apparut, le visage rayonnant d'un éclat céleste, et lui dit : « Consolez-vous, mon fils ; il faut « souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu ». En même temps il s'éloigna, et Martin était guéri. Beaucoup d'autres guérisons sont également dues au serviteur de Dieu, et les murs de la chapelle où il repose étaient couverts de peintures et d'offrandes, lorsque Urbain VIII défendit de rendre ces honneurs aux saints, avant que la cour de Rome eût prononcé.

(DAZA.)

VIE DE FRANÇOISE LOPEZ

VIERGE DU TIERS ORDRE

1651. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Pureté angélique et austerités de Françoise. -- Son entrée dans le Tiers Ordre.

Cette digne épouse de Jésus-Christ naquit au village d'Alcoy, près de Valence, en Espagne, de parents honorables, en 1570, le jour de la fête du très-saint Sacrement, et au moment où la procession passait devant la demeure de son père. Elle reçut le nom de Françoise, en reconnaissance de quelque faveur obtenue à sa mère par le patriarche séraphique. Mais ses sœurs, qui deman-

daient un frère pour les aider, furent très-contrariées de sa naissance et s'abstinrent de la caresser ; sa mère était dans les mêmes sentiments : ainsi, dès sa naissance, Françoise fut en butte au mépris. Son intelligence, son jugement, sa force de caractère, se manifestèrent de bonne heure ; mais elle se distinguait surtout par sa piété et son dégoût pour les choses de la terre. A l'âge de douze ans elle recevait déjà souvent la sainte Eucharistie et goûtait dans la prière une grande consolation intérieure. Sa mère voulut alors la placer comme domestique, et, comme Françoise craignait de ne pouvoir dans cette condition servir Dieu à son gré, elle s'en plaignit à Notre-Seigneur qui lui répondit intérieurement : « Ne craignez rien, ma fille, vous ne savez pas quel bonheur je vous prépare ». A l'âge de dix-huit ans elle revint chez sa mère, à Valence. Un soir, pendant qu'elle était à l'église, elle se vit transportée en esprit devant le trône de la très-sainte Trinité ; le Fils de Dieu la choisit pour son épouse et mit sous ses yeux les grandes faveurs dont il voulait la combler. Cette vision laissa dans son âme une impression ineffaçable, et dix ans après elle en ressentait encore la douceur. Un autre jour elle exprimait à Dieu le désir qu'elle avait d'être religieuse, lorsque Notre-Seigneur lui apparut et lui dit de prononcer ses vœux entre ses mains. Quand elle eut obéi, Jésus-Christ lui dit : « Je veux que vous soyez une religieuse cachée, et qu'au jour du jugement vous fassiez rougir bien des âmes qui, après m'avoir tout promis, me donnent si peu et mènent une vie mondaine sous un habit sacré ».

Dès ce jour Françoise mit tous ses soins à fuir les regards des hommes, et sa modestie était telle que, parmi

les jeunes gens dont elle était obligée quelquefois de supporter l'entretien, aucun n'osa lui parler de mariage. « Je ne veux pas », lui disait encore le divin Maître, « que vous soyez un objet de scandale pour ceux qui vous voient ; je vous ai choisie pour mon plaisir et l'utilité des âmes ». Loin de porter au péché, la vue de son visage excitait à la vertu ; grâce à la protection divine, jamais elle n'eut de mauvaise pensée ; tous les samedis, elle renouvelait ses vœux et se disposait à mourir mille fois et à fouler aux pieds toutes les couronnes de la terre, plutôt que de souiller sa pureté virginale. Une parole légère lui causait de vives souffrances, et comme la rue qu'elle habitait était le rendez-vous de la jeunesse légère, elle gémissait souvent sur les danses dont elle entendait le bruit.

Un confesseur qui ne la connaissait pas, s'apercevant après plusieurs interrogations qu'elle ne trouvait en elle aucune pensée mauvaise, lui dit que la pureté est fragile et qu'on pouvait souvent la blesser ; puis, après lui avoir donné sa bénédiction, il la congédia. Cependant Françoise fit la sainte communion. Elle craignit ensuite de n'être pas aussi pure qu'elle le pensait : « Oui, ma fille », lui dit la Mère de Dieu qui lui apparut en ce moment, « la pureté est délicate et fragile comme un verre ; mais par la grâce de mon Fils et ma protection, ce verre se change en un diamant très-dur et très-brillant ».

Elle ne parlait jamais sans nécessité, et souvent bien des personnes essayèrent de s'entretenir avec elle sans pouvoir y parvenir : pendant les trente années qu'elle se confessa aux religieux franciscains, elle ne les vit qu'au saint tribunal. Quand elle marchait, elle ne détournait

jamais les yeux ni à droite ni à gauche, afin de ne pas perdre de vue son divin Epoux.

Notre-Seigneur lui montra un jour cinq agneaux très-blancs qui portaient le nom de Jésus imprimé sur leur toison : c'était la figure des cinq sens de l'homme qui se changent en lions dévorants quand on ne veille pas sur eux avec soin ; Françoise les avait attachés avec de petites chaînes, pour montrer par là qu'elle était maîtresse d'elle-même. Pour mieux éviter les mauvaises pensées, elle méditait constamment sur la Passion sanglante de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Fils de Dieu lui apparut un jour avec un vêtement d'une blancheur éclatante, garni de pierres précieuses et enfermé dans un vase de cristal : « Ce vêtement », lui dit-il, « est l'image de votre pureté ; les pierres précieuses sont le symbole de l'amour que vous avez pour cette belle vertu, et le cristal vous rappelle ma grâce qui vous empêche de ternir l'éclat de votre chasteté ». La vertu angélique l'enchaînait et le forçait d'être favorable aux vierges, ajoutait-il, et sa glorieuse Mère leur préparait des couronnes magnifiques. Françoise offrait souvent sa pureté pour ceux qui sont consacrés à Dieu, afin que leur âme fût un séjour agréable pour lui, et ses prières obtinrent pour plusieurs la grâce d'une chasteté parfaite. Le divin Sauveur lui révéla encore que l'âme d'une vierge sans humilité ressemble à un beau jardin la nuit : les fleurs et les eaux peuvent être magnifiques ; mais on n'éprouve aucun plaisir à contempler ce jardin, parce qu'on est dans les ténèbres ; il l'engageait donc à éclairer le jardin de son âme par la lumière de l'humilité. Les Anges étaient en relations intimes avec

elle, et les princes de la cour céleste venaient souvent la réjouir de leurs harmonies divines. Elle apprit dans ces révélations que les hommes ne peuvent imaginer le nombre immense de ces esprits bienheureux, qu'ils ont chacun leur perfection et leur nom particulier, et que les Anges gardiens impriment leur propre vertu dans les âmes dont ils sont chargés. Françoise savait reconnaître par l'odorat ceux qui étaient atteints du vice impur, et souvent elle en éprouvait un si profond dégoût, qu'elle tombait évanouie. Ses regards, ses manières et ses paroles poussaient à la vertu tous ceux qui l'approchaient. Le bienheureux frère Loup, qui fuyait avec tant de soin la rencontre des personnes du sexe, et plusieurs autres saints religieux, ont témoigné qu'en parlant à cette sainte fille ils croyaient s'entretenir avec un Ange. Le Père Didace Maçon a certifié que beaucoup d'hommes ont été délivrés de violentes tentations parce qu'il avait prié Dieu de les secourir au nom de sa chère épouse. Le Seigneur lui révéla que le démon, jaloux de sa pureté, lui avait souvent demandé de la tenter par l'impureté, et qu'il n'avait jamais voulu le permettre, non parce qu'elle aurait été vaincue, mais pour qu'elle ressemblât plus parfaitement au divin Maître, que Lucifer n'attaqua point par les séductions de la chair.

Après avoir promis obéissance à son divin Epoux, elle ne commençait rien sans lui avoir demandé conseil, et Dieu lui indiquait par une inspiration intérieure ce qu'elle avait à dire, faire ou permettre. Désirait-elle suivre son inclination, le Seigneur n'y consentait pas. Un jour, en allant visiter un malade, elle rencontra une procession qu'on faisait en l'honneur de saint Vincent, et, comme

elle hésitait à la suivre : « Allez, ma fille », lui dit le divin Sauveur, « voyez comment j'honore mes amis sur la terre ». Son confesseur a témoigné qu'elle ne répondait pas de suite aux questions délicates, parce qu'elle cherchait dans la prière à connaître la volonté divine. Elle était entièrement soumise à son père spirituel et à sa mère. Afin d'observer plus strictement la pauvreté, elle se contentait d'une nourriture grossière : son confesseur disposait de tout, comme s'il eût été le maître. De longues maladies l'empêchaient de s'appliquer fortement au travail, et, pour vivre, elle était obligée de recourir à l'aumône. Le mépris des biens du monde éclatait en elle d'une manière admirable, et souvent le Fils de Dieu lui conseillait cette vertu. Il lui disait encore que la perfection consiste à être éloigné des créatures, à chercher Dieu en toutes choses et à se remettre entre ses mains avec une entière confiance.

Quoique ses méditations prolongées la fatiguassent beaucoup, elle y joignait encore de grandes austérités. Après quatre heures de sommeil sur le plancher, elle se relevait pour se donner la discipline et prier : le matin, elle faisait encore oraison à l'église, et quand elle s'appliquait au travail, elle ne cessait d'être unie à Dieu. Elle jeûnait presque toujours et se contentait d'un morceau de pain, d'un œuf ou d'une salade et de quelques fruits : jamais elle ne mangea de viande ni de poisson, excepté dans sa vieillesse, sur l'ordre du médecin. Sa nourriture ne dépassait pas quatre onces, et l'on s'étonnait qu'elle pût vivre avec un régime si austère. Un jour, ayant accepté un peu de poisson, elle crut qu'elle avait la bouche remplie de boue, et, comme elle s'en étonnait : « Ne vous

« rappelez-vous pas », lui dit Notre-Seigneur, « que vous m'avez fait le sacrifice de votre goût ? »

Elle fut une fois favorisée d'un ravissement dans l'église franciscaine : le bienheureux frère Loup lui apporta des aliments ; mais Françoise craignait de manger, parce qu'elle se serait séparée de son Sauveur. Le divin Maître l'assura qu'il resterait auprès d'elle et lui ordonna de prendre son repas. Le Père Ximénès vint sur ces entrefaites, et Françoise lui dit que sa nourriture la plus agréable était la présence de Dieu. Comme le jeûne ne lui causait aucune peine, vu que c'était pour elle un supplice de manger, elle croyait ne rien faire pour son Bien-Aimé ; mais son céleste Epoux la consola en lui disant que le véritable jeûne est le jeûne du péché : jeûne des yeux, en se privant de la vue des choses permises ; jeûne des oreilles, en fuyant les récits de nouveautés curieuses ; jeûne de la langue, en évitant les paroles inutiles ; ensuite, pour lui montrer combien cette pénitence lui est agréable et combien les plaisirs de l'âme diffèrent de ceux du corps, il lui ordonna d'approcher sa bouche des plaies de son côté : sa joie fut si grande qu'elle se crut au ciel. Il ajouta qu'il aimait surtout la mortification des dons de la nature, et que par là on mérite une couronne de martyr d'autant plus belle que notre amour est plus ardent. Après avoir eu pendant sept ans le Père Sobrino pour directeur, Dieu lui commanda d'entrer dans le Tiers Ordre : saint François et saint Ignace la pressèrent d'obéir à cet ordre, et, le 14 mai 1612, elle fit ses vœux selon les règles de l'étroite Observance, dans la province de Saint-Jean-Baptiste.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Humilité et patience de Françoise. — Ses luttes contre le démon.

Lorsque le Seigneur lui eut appris que l'humilité est la gardienne de la pureté, Françoise s'efforça d'acquérir cette vertu. Elle était intimement persuadée de son néant, et rougissait de sa tiédeur dans la voie de la perfection ; sa vie n'était, à ses propres yeux, qu'une indignité continue, et souvent il fallait un ordre de son confesseur pour qu'elle s'approchât de la sainte table. Les lumières dont elle était éclairée lui faisaient voir clairement que, sans le secours de la grâce, elle ne pouvait former aucune bonne pensée ni résister aux tentations. Ainsi pénétrée du sentiment de sa bassesse, elle n'osait lever les yeux au ciel, et ses moindres imperfections étaient à ses yeux de grandes fautes. Souvent elle croyait entendre ces paroles de Notre-Seigneur à la Chananéenne : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens ». Son confesseur était obligé de lui rappeler les faveurs divines dont elle était comblée, pour l'empêcher de tomber dans le désespoir. Au milieu de tant de merveilles, elle grandissait chaque jour dans la connaissance d'elle-même, et ne pouvait comprendre qu'on lui permit d'entrer à l'église ; elle répétait souvent au Père Sobrino : « Ne commencerai-je jamais à être vertueuse et à bien servir Dieu ? »

Quand elle était obligée de parler de ses ravissements, elle tremblait, s'excusait et parlait d'autre chose ; son confesseur était obligé de lui rappeler que le Seigneur lui avait ordonné de tout révéler : alors seulement elle

obéissait ; mais elle parlait d'elle-même à la troisième personne et rougissait plus de ces faveurs que des plus grands péchés. Cependant, loin d'être entraînée à la vanité par ces révélations, elle ne pouvait comprendre qu'on pût y céder, quand on connaît sa faiblesse et qu'on sait que tout vient de Dieu. Aussi n'avait-elle de repos qu'en se jetant avec confiance dans les bras de son Rédempteur. Elle fuyait la louange et les honneurs qui commençaient à la poursuivre. La réputation de sa sainteté augmenta beaucoup après la mort du grand serviteur de Dieu, Moïse-Jérôme Simon, qui l'avait établie héritière de tous ses biens par son testament. La vertu de Françoise fut connue de tous, dès qu'on apprit ses relations intimes avec ce saint prêtre qui l'appelait sa mère, et les habitants de la ville s'empressèrent de la visiter et de lui demander conseil. Mais les entretiens avec les personnes du monde lui étaient excessivement pénibles, et chaque jour elle cherchait à les éviter.

Les instructions du divin Maître l'affermisssaient dans l'humilité. Il lui dit un jour que cette vertu consiste surtout dans le mépris de soi-même au milieu des plus grandes faveurs : des révélations lui rendirent évidente cette vérité. Elle se vit un jour revêtue d'une robe éclatante et transportée par les Anges devant le trône de Dieu ; mais elle aperçut en même temps Lucifer sous ses pieds, et cette vue lui fit comprendre dans quel abîme elle tomberait sans la grâce de Dieu. Une autre fois Notre-Seigneur lui montra un large escalier en or qui s'élevait jusqu'à lui, et dont les degrés étaient garnis de personnes de toute condition qui montaient vers le ciel avec une rapidité plus ou moins grande, selon leurs vertus. Parmi

ces âmes, elle remarqua des enfants que les Anges soutenaient et qui semblaient voler, tant leur marche était rapide : c'était la figure de ces pauvres qui, méprisés, mais contents de leur sort, souffrent par amour pour Dieu les peines de leur état. Elle apprit encore de la très-sainte Mère de Dieu que l'humilité est la racine, la source et le fondement de toute perfection. La crainte de Dieu, qui en est la gardienne, ne lui est pas moins chère. Non-seulement elle fuyait le péché mortel, mais elle évitait avec le plus grand soin les moindres fautes. Quand elle craignait d'avoir offensé son céleste Epoux, elle se mettait à trembler et à changer de couleur : ceux qui s'entretenaient avec elle devaient s'abstenir de toute parole légère ou médisante ; elle s'accusait des fautes involontaires comme si elles eussent été graves. Elle demanda un jour à Notre-Seigneur comment il se faisait qu'au milieu de tant de faveurs elle craignait tellement de l'offenser, et, sur l'ordre du Seigneur, elle se fit éclairer par le Père Sobrino : « Rien n'est plus utile que cette crainte », lui dit-il, « car elle est la compagne de l'amour : celui-là craint beaucoup, qui a beaucoup à perdre ». La crainte, ajoutait Notre-Seigneur, est comme une croix ou une borne placée entre l'âme et lui, pour lui permettre de goûter ses consolations, sans courir le danger de la vaine gloire ; elle doit grandir avec les bienfaits.

Le Père Sobrino l'avait engagée à prier Dieu de le délivrer de ses fautes : « De même », répondit le Seigneur à Françoise, « qu'un vase plein de miel et placé sur le feu laisse échapper de l'écume sur les charbons ardents, et répand partout une odeur agréable, ainsi les faiblesses involontaires de la nature déçue servent à déposer

« dans les âmes une confusion salutaire qui consume ces
 « fautes et repand le parfum délicieux de la charité et de
 « l'humilité ».

Affligée de son ingratitude et de ses imperfections, Françoise ne pouvait comprendre que son divin Epoux cachât ses faveurs dans une créature aussi méprisabile qu'elle-même. « C'est parce que », répondit le Seigneur, « elles y sont en sûreté, attendu que vous vivez toujours « dans ma crainte et que vous mettez votre confiance « en moi seul ». Ses confesseurs l'engagèrent à ne pas mettre obstacle à la grâce divine par une timidité excessive. « Il vaut mieux », disaient-ils, « découvrir nos misères « au Seigneur et lui en demander pardon avec confiance, « que de nous éloigner de lui, comme s'il était irrité « contre nous, et sous prétexte que nous sommes indi- « gnes de paraître en sa présence; car, bien que ce soit « vrai, Dieu prend plaisir à nous voir prosternés devant le « trône de sa miséricorde ». « Si un homme qui aime son « épouse », ajoutait le divin Maître, « la retrouvait, après « une longue absence, affligée pour des riens et peu satis- « faite de son retour, n'aurait-il pas raison d'être mécon- « tent; de même, quand une âme se voit humiliée par une « chute, j'aime mieux qu'elle avoue simplement sa fai- « blesse et mette sa confiance en moi, que de la voir « me refuser une place en elle, sous prétexte d'humi- « lité ».

En l'appelant à la perfection, Dieu lui avait révélé qu'elle aurait beaucoup à souffrir. Un jour, dans un ravissement, il parut creuser dans son cœur un trou profond, afin d'y planter la croix et d'élever ensuite l'édifice qu'il voulait y construire. Son amour pour la solitude

et son dégoût pour les choses terrestres lui attirèrent la haine de ses sœurs et de ses amies ; et comme elle passait la plus grande partie de la journée dans la prière, on lui reprochait de ne pas assez travailler. Mais le vrai motif de leur aversion était qu'elles ne pouvaient souffrir sa vertu ; cependant, grâce à ses privations, sa mère n'avait pas beaucoup à souffrir, puisqu'elle avait la plus grande part des aumônes que sa fille recevait.

Depuis longtemps déjà le Seigneur la préparait à la souffrance ; elle se trouva un jour transportée en extase sur un sentier difficile, bordé de précipices et qui conduisait à une montagne très-élevée : le divin Sauveur portait sa croix devant elle, et Françoise s'efforçait de marcher sur ses traces ; mais les forces lui manquèrent et Notre-Seigneur vint à son secours. Arrivés sur le sommet du Calvaire, il lui offrit le choix, entre deux couronnes, une d'épines et une autre de roses, et comme elle prit la première, il la félicita de ce choix et lui prédit qu'elle arriverait à la gloire par les ennuis et les persécutions.

Ces paroles et d'autres du même genre fortifièrent son courage. Elle avait quarante ans, quand un bourgeois de la ville engagea sa mère et ses sœurs à bien veiller sur elle, parce qu'il l'avait vue hors de la ville s'entretenir seule avec un homme. La victime de cette calomnie fut accablée de reproches à son retour. On l'accusa également d'avoir passé la nuit dans un couvent d'hommes ; mais Dieu fit connaître son innocence et mit fin à ces faux bruits. Une personne considérable de la ville vint un jour trouver sa mère et lui dire qu'un riche marchand demandait Françoise en mariage, et que, n'osant

lui en parler, il l'avait chargé de cette mission ; mais comme l'humble vierge ne voulait pas y consentir, elle eut à supporter des assauts de toutes sortes de la part de ses parents, jusqu'à ce que la ruse infernale fût découverte : on apprit que ce marchand était un démon qui avait essayé de troubler son repos par les instances de sa mère et de ses sœurs.

Le Père Michel de Fuentes, jésuite, remarquable par la sainteté de sa vie, et qui fut le confesseur de Françoise pendant plusieurs années, apprit dans une révélation que tout l'enfer allait se déchaîner contre elle, et comme il pria le Seigneur de ne pas l'abandonner, le Fils de Dieu lui dit : « Ne la délivreriez-vous pas de cette épreuve, si vous pouviez. — Certainement, même aux dépens de ma vie », répondit-il. — « Que ne ferai-je donc pas pour une âme que j'aime tant », reprit le Seigneur. Le saint religieux la prévint de l'orage qui la menaçait et qu'elle supporta courageusement.

Des hommes remarquables regardaient ses visions comme une supercherie, et le Père Sobrino eut beaucoup à faire pour la fortifier contre ces fausses suppositions. Françoise souffrait encore plus des calomnies répandues sur ses relations avec le saint prêtre Moïse-Jérôme Simon ; mais, instruite à l'école du divin Maître, elle savait que la règle de notre perfection est la croix et que le témoignage de la fidélité consiste dans la patience au milieu des persécutions. Exposée ainsi à ces épreuves, elle était comme un vaisseau battu par les vagues et les vents, et qui ne peut trouver le calme : elle ne savait plus à qui se confier, surtout après la mort de ce jésuite et de ce prêtre. Elle avait encore le Père Sobrino ; mais

ses absences étaient nombreuses, et il fut même envoyé à Valence à cause de ses relations avec elle et du scandale que les libertins y prenaient. Un excellent religieux qui la confessait depuis plusieurs années, refusa de l'entendre à cause des calomnies qu'on commençait à répandre contre lui. Françoise endurait tout sans se plaindre. Un jour que Jérôme Simon s'entretenait avec le Seigneur de ces faussetés répandues contre elle, le Fils de Dieu lui montra une belle croix garnie de pierres précieuses, et lui dit que c'était la figure des persécutions dont la pieuse fille avait été victime. Afin qu'elle fût de plus en plus persuadée que tout notre bonheur en cette vie et dans l'autre vient de la souffrance, elle reçut du divin Crucifié une petite croix en cristal, sur laquelle étaient gravés les principaux mystères de sa vie, les faveurs qu'il lui avait accordées et les grâces dont il enrichissait les hommes.

Ses maladies lui fournissaient encore une nouvelle occasion de pratiquer la patience : « Ma fille », lui disait son céleste Epoux du haut de sa croix, « voici un nouveau motif de méditer sur mes souffrances ; si vous voulez jouir de moi dans la gloire, goûtez les peines de ma passion ; voyez avec quel amour j'ai souffert pour vous et montrez-moi votre tendresse en partageant mes douleurs. Si vous avez soif, désaltérez-vous à cette source d'eaux vives ». Notre-Seigneur l'éprouva encore par des peines intérieures et des ténèbres, pendant ses exercices de piété ; souvent elle ne pouvait plus élever son âme vers Dieu ; elle s'imaginait alors que ses visions étaient des songes. Elle fut victime de ces angoisses pendant longtemps, et comme elle s'en plaignait à Jésus-

Christ : « Lorsqu'on possède un bel oiseau », lui répondit-il, « on lui rogne les ailes, afin qu'il ne s'enfuie pas ; de même l'âme que j'ai embellie par mon sang est tout mon plaisir, et afin qu'elle ne m'échappe pas en s'attachant aux biens de la terre, je lie les pieds de ses facultés avec ma crainte. La pluie », ajoutait-il encore, « rend les hommes pesants et fertilise la terre ; ainsi les ténèbres intérieures sont la pluie de ma grâce pour une âme et l'enrichissent de mérites ». Mais quand les heures de découragement étaient passées, personne au monde ne pouvait lui inspirer le moindre doute sur la réalité de ces apparitions. Dans son abandon, elle restait soumise à la volonté divine et faisait le sacrifice de toutes ses jouissances, même pour l'éternité, si tel était le bon plaisir de Dieu. Comme les tentations charnelles ne l'atteignaient pas, elle avait besoin de ces peines intérieures pour être préservée de la vaine gloire. « Quand un roi », lui disait le Seigneur, « choisit pour épouse une fille des champs, il laisse devant elle les vêtements de sa pauvreté, afin qu'elle n'oublie pas son premier état et qu'elle se reconnaisse pendant toute sa vie redevable de sa grandeur à la générosité du prince ; ainsi le Roi céleste qui choisit une âme pour épouse, et l'enrichit de ses grâces, ne veut pas qu'elle perde de vue les faiblesses de la nature, afin qu'elle soit garantie contre la vanité et que ses mérites soient augmentés ».

Le démon n'était pas satisfait des persécutions qu'il suscitait à Françoise de la part des hommes ; il la poursuivait directement en se montrant à elle sous la forme d'un chien effrayant ; mais il ne pouvait troubler le calme intérieur dont elle jouissait ; il menaçait quelquefois de

la frapper d'un coup d'épée, la saisissait et la frappait dans la rue. Elle vit une fois, pendant la nuit, un monstre horrible qui plaça ses griffes autour de son cou et menaça de la dévorer. Pleine d'effroi, Françoise s'écrie : « Je crois à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge ». A l'instant, revêtue d'une force surhumaine, elle saisit le spectre par la mâchoire et le met en pièces. Un jour, entourée de lions, de tigres et d'autres bêtes sauvages, elle invoqua le secours du Très-Haut. « Que craignez-vous, ma fille », lui dit Notre-Seigneur, « ne suis-je pas à côté de vous ? » Puis il essuya ses larmes et chassa l'ennemi. C'est ainsi que le Seigneur fortifiait sa servante contre les assauts de l'enfer.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Union de Françoise avec Dieu par la prière et la sainte communion.

« Ma fille », disait un jour le Seigneur à la pieuse servante, « une âme qui désire me plaire doit connaître cinq choses : suivre l'inspiration de ma grâce, ne pas se relâcher dans ce qu'elle a bien commencé, se confier en moi, s'éloigner de toutes les créatures et chérir la solitude. Voulez-vous ne jamais vous séparer de moi, considérez-moi dans la gloire avec votre âme ou bien au fond de votre âme ». Son détachement était si parfait, qu'elle s'élevait sans difficulté jusqu'au ravissement ; son cœur était doucement attiré vers le Seigneur, qui l'instruisait d'une manière admirable. « Un quart d'heure d'oraison mentale », disait-il, « avec toutes les puissances de votre âme et une soumission parfaite à

« ma volonté, est plus utile que cinq jours d'austérités.
 « Une heure de prière silencieuse, même sans parole, est
 « si agréable à mon cœur que jamais les hommes ne
 « pourront en comprendre le prix. Il vaut mieux élever
 « votre cœur vers moi par les dispositions et les puis-
 « sances de la volonté que par l'imagination et l'intelli-
 « gence ». Il ajoutait que chaque jour on doit marcher
 dans la voie de la perfection avec une ferveur nouvelle,
 et comme si on n'avait encore fait aucun progrès. Il lui
 représentait la prière sous la figure du combat que Jacob
 soutient contre l'Ange, jusqu'à ce qu'il lui ait donné sa
 bénédiction ; que l'âme persévère et lutte contre le dé-
 goût, et la lumière de la grâce brillera en elle, et le
 Seigneur la bénira. La paix intérieure est nécessaire
 pour sentir l'action divine : un petit oiseau qui veut
 s'élancer de son nid dans une cour, afin d'y prendre ses
 ébats, ne sort pas s'il entend du bruit, mais seulement
 lorsque tout est en repos. De même l'Esprit-Saint,
 qui se plait dans les âmes, attend, pour y descendre,
 qu'elles soient tranquilles et libres de toute préoccu-
 pation.

Elle commença dès lors à comparer la vie et les souffrances de l'Homme-Dieu avec sa propre bassesse, et à produire souvent des actes de foi et de soumission à la volonté divine. Purifiée de ses fautes par d'amères souffrances, elle sentait au fond de son cœur des flots de grâce qui faisaient croître ses vertus : elle faisait du Calvaire sa demeure privilégiée, et souvent Notre-Seigneur lui apparaissait tel qu'il fut aux jours les plus douloureux de sa vie ; et comme il lui demandait un jour si elle voulait goûter les joies de sa Transfiguration ou les

peines de sa Passion, elle se soumit humblement à sa volonté; mais le divin Maître lui dit que l'éternité serait assez longue pour jouir de sa gloire, et qu'elle aurait plus de mérites à le suivre dans ses humiliations. Une religieuse lui disait un jour que la méditation des perfections divines était beaucoup plus parfaite que la contemplation des mystères douloureux; mais Notre-Seigneur vint fortifier en elle les enseignements qu'il lui avait donnés : « Quelques esprits s'égarerent », dit-il, « parce qu'ils ne me prennent pas pour guide : une « âme doit d'abord se purifier dans mon sang et s'en- « richir du mérite de mes souffrances, afin de s'unir à « ma divinité par le moyen de ma sainte humanité ».

Un jour elle remerciait Dieu de la gloire dont il couronne ses amis dans le ciel, lorsqu'elle aperçut le divin Rédempteur au jardin des Olives. L'Archange saint Michel se tenait devant lui, une balance à la main, et plaçait sur l'un des plateaux tous les mérites des saints, et sur l'autre une goutte de sang de Jésus-Christ, et cette goutte l'emportait sur toutes les couronnes célestes. Une autre fois elle aperçut une colombe qui, volant autour du divin Crucifié, venait se cacher dans les plaies de ses pieds et de ses mains; puis elle entendit une voix qui disait : « Venez vous réfugier dans les cavernes du ro- « cher »; ensuite le cœur de Jésus s'ouvrit et la colombe y entra précipitamment. Quelques jours après, Françoise méditait sur Notre-Seigneur au tombeau, et le divin Maître lui annonça qu'il voulait l'ensevelir dans la blessure de son côté, afin de la dérober aux regards du monde, en même temps que les Anges chantèrent le cantique de la sépulture spirituelle. Souvent ses extases

duraient jour et nuit, et il fallait lui faire violence pour obtenir d'elle une réponse ; elle voyait presque continuellement son Bien-Aimé à côté d'elle ; il s'asseyait à sa table, bénissait les aliments qu'elle devait prendre et la consolait dans toutes ses peines.

Le jour de la fête de saint François, elle eut une belle vision pendant laquelle lui furent montrés les mystères de la foi et l'union des âmes avec Dieu. Souvent la sainte Vierge lui apparaissait environnée d'Ange et de saints qui lui montraient d'avance le trône qu'elle devait occuper dans le ciel.

Elle recevait la sainte communion tous les jours, et avec une telle ardeur, qu'elle semblait ne vivre que par cette nourriture angélique. Elle s'y préparait deux ou trois heures avant l'aurore par la mortification et la prière. Après une courte confession, elle entendait plusieurs messes, s'approchait de la sainte table et passait ensuite de longues heures dans un coin de l'église, plongée dans la méditation, où elle jouissait souvent des consolations célestes. Quoique ses imperfections méritassent à peine le nom de fautes, elle s'en accusait néanmoins, parce que le Seigneur lui avait révélé que la confession humble et pénitente de ces misères lui obtenait beaucoup de mérites ; et comme elle demandait à son directeur s'il remarquait en elle des péchés qu'elle omettait de confesser sans le savoir, il lui fit remarquer qu'elle n'était pas assez reconnaissante des grâces divines, qu'elle abandonnait trop facilement l'oraison lorsqu'elle était distraite, et qu'elle résistait aux inspirations de la grâce. Se plaçant un jour par la pensée dans la plaie sacrée du côté, elle pria Notre-Seigneur de

lui pardonner ses péchés : « Ma fille », lui répondit le divin Maître, « un vase grossier et sale n'est-il pas nettoyé dans une source d'eau pure ? Que deviendra donc une âme qui se place dans la fontaine de mon cœur ? » Plus Françoise s'efforçait de purifier sa conscience, plus aussi sa faim du banquet céleste augmentait : la nuit n'était pour elle qu'une longue aspiration vers la sainte Eucharistie : « Permettez-moi », s'écriait-elle en soupirant, « de vous recevoir spirituellement autant de fois que mon cœur bat. Que n'ai-je, ô Père céleste, vos perfectiones infinies, pour préparer à votre Fils une demeure aussi agréable que celle que vous lui offrez dans votre sein paternel ». Souvent, dans ses communions spirituelles, elle éprouvait les mêmes consolations que si elle eût reçu réellement son divin Epoux. Lorsque la maladie l'empêchait de s'approcher de la table sainte, Jésus venait s'unir à elle entouré d'Anges nombreux : une fois il parut changer son cœur en une rose magnifique dont le parfum se répandit dans toute la maison et attira l'attention des autres religieuses ; quelquefois son ardeur pour le banquet eucharistique la délivrait de pénibles maladies et lui donnait la force de se rendre à l'église. Souvent, lorsqu'on la contraignait de manger au couvent, elle voyait son Bien-Aimé sortir de son tabernacle dans la plénitude de sa gloire, et oubliait devant lui toutes les créatures. Notre-Seigneur prévenait ses demandes : « Je lis dans votre cœur », lui disait-il, « quel est l'objet de vos désirs ; il n'est donc pas nécessaire que vous vous fatigiez à parler ». Souvent il se plaignait à sa chaste épouse des mauvais chrétiens qui le reçoivent dans l'état de péché, et l'attachent, lui vivant,

à un cadavre. « Leur crime », disait-il, « est plus grand
« que celui des soldats qui ont répandu mon sang dans
« la flagellation ». Puis les séraphins l'entouraient et
chantaient ces paroles du *Gloria in Excelsis* : « Car vous
« êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut,
« Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu
« le Père. Amen ».

« Si un homme », lui disait encore le divin Maître,
« se rendait prisonnier pour son prochain et que ce-
« lui-ci s'inquiétât de sa liberté et cherchât à briser
« ses chaînes, ne serait-il pas bien consolé ? Moi aussi,
« je suis captif dans le saint Sacrement, à cause des
« âmes qui, me recevant avec une préparation con-
« venable, me délivrent du cachot pour m'introduire
« dans leur demeure. Ceux qui m'aiment et me reçoivent
« avec ferveur, me retiennent avec des chaînes
« d'or ; mais ceux qui communient à peine une fois
« par an me gardent avec des chaînes de fer ». Il se
plaignait encore de ceux qui consacrent peu de temps
à l'action de grâces : « Si un roi », disait-il, « quit-
« lait sa cour pour s'entretenir familièrement avec le
« dernier de ses sujets, et que celui-ci le laissât seul
« pour des intérêts de minime importance, ne serait-ce
« point la marque d'un esprit grossier ; et si le prince lui
« accordait souvent cette faveur, sans rencontrer un
« accueil plus flatteur, n'aurait-il pas raison de le priver
« de sa confiance ? Telle est cependant la conduite de
« ceux qui me reçoivent et m'abandonnent aussitôt, pour
« se jeter dans la dissipation, au grand étonnement de
« mes Anges qui voient mon amour méprisé ». Il ad-
mettait cependant une exception pour ceux que leur

position force d'abrégé ce saint exercice pour s'appliquer à des œuvres de charité. Notre-Seigneur lui apprit encore que, pendant toute sa vie, il avait désiré souffrir par amour pour nous, et fixer sa demeure dans l'âme des élus par le saint Sacrement; n'ayant pas où reposer sa tête, il songeait au repos dont il jouirait dans l'âme de ses élus : depuis sa conception miraculeuse jusqu'à la croix, chaque péché lui avait causé une souffrance telle que, partagée entre tous les hommes, elle aurait suffi pour les faire mourir. « Maintenant encore », ajoutait-il, « si l'on pouvait éprouver pour moi l'amertume que je ressens lorsque je vois mon amour méprisé, ce serait assez pour enlever la vie. J'aime donc surtout une âme qui, après la sainte communion, sépare toutes ses facultés des choses de la terre, afin de ne s'unir qu'à moi seul et de prêter une oreille attentive à ce que je lui dirai ».

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes. —
Sa réputation et sa mort.

L'amour divin avait changé le cœur de cette chaste vierge, ainsi que le feu métamorphose le fer; son âme se reposait dans celle de Jésus comme dans une fournaise ardente, et souvent l'ardeur qui la consumait menaçait de lui faire perdre la vie. Un jour elle vit un aigle aux ailes enflammées, qui descendit du ciel, lui arracha violemment le cœur et s'enfuit vers la cour céleste : un instant après, il reparaisait avec un autre cœur ardent, qui portait le nom de Jésus, et le remplaça dans sa poi-

trine. Par cette vision, l'Esprit-Saint voulait lui montrer la puissance insurmontable avec laquelle il unit les chrétiens fervents à l'Époux Bien-Aimé et les élève à la contemplation des choses célestes. Sainte Marie-Madeleine lui apparut aussi avec un cœur ardent, et lui fit partager la ferveur qu'elle avait conçue pour Jésus-Christ. Ces grâces extraordinaires lui causèrent de vives souffrances qui lui enlevèrent la force de manger, et qui augmentèrent encore lorsque le Fils de Dieu vint percer son cœur avec un trait d'or. Il lui sembla qu'il buvait le sang de sa blessure, puis Notre-Seigneur, la plaçant contre sa poitrine, d'où s'échappait un fleuve de lumière, la plongea dans un océan de délices. Il est impossible de raconter tous les témoignages d'amour qu'il donnait à sa fidèle épouse. Françoise lui demandait un jour s'il aimait son âme malgré son indignité : « Quand même », lui répondit-il, « tous les grains de sable, les gouttes d'eau de la mer et les feuilles des arbres seraient des cœurs et uniraient leur amour en un seul faisceau, ils n'atteindraient point le degré de tendresse que j'ai pour vous. Car l'amour d'un Dieu est infini ». Quoique la charité divine soit immense dans son sujet, pour chacun des élus, cependant elle varie dans son action selon les grâces plus ou moins nombreuses qu'elle leur accorde. Le Fils de Dieu demandait ensuite à son tour à Françoise si elle l'aimait : « Si je pouvais, ô mon Dieu », dit-elle, « vous offrir l'amour de tous les Anges et de tous les hommes que vous pourriez créer, mon âme ne serait pas encore satisfaite ; car je voudrais pouvoir vous aimer d'un amour infini comme celui que vous avez pour moi ».

Notre-Seigneur se plaisait à répéter fréquemment à son épouse cette demande : « Françoise, m'aimez-vous ? » parce qu'il aimait à entendre sa réponse : « Seigneur, « vous savez mieux que moi combien je vous aime ». Il lui disait souvent qu'il trouvait son plaisir dans cette réponse, et que, par amour pour elle, il était prêt à supporter toutes les peines qu'il avait déjà souffertes dans sa passion, et même à délivrer les damnés de l'enfer, si sa justice pouvait le permettre. Nous pouvons remarquer ici que ces sortes de demandes peuvent être très-méritoires ou agréables à Dieu, pourvu que nous agissions avec un esprit soumis à sa sainte volonté ; car, selon l'enseignement de Platon, répété par saint Bonaventure, « l'amour veut faire l'impossible ». Mais les désirs de Françoise n'avaient pas pour objet des choses irréalisables ; elle recommandait chaque jour à Dieu les pécheurs, les âmes du purgatoire et les chrétiens fidèles : « Je veux », lui disait le Seigneur, « que vous m'aidiez à conduire « les âmes au ciel ; car c'est pour ce motif que je vous « ai accordé tant de grâces. Ma plus grande consolation « est dans le soulagement du prochain ».

Cependant son zèle à procurer le salut des pécheurs n'était point sa seule étude : elle ne pouvait s'empêcher de pleurer amèrement quand elle méditait sur les souffrances de l'Homme-Dieu, et lorsque, dans ses visions, elle lui voyait verser des larmes, elle lui demandait si ses propres péchés n'en étaient point la cause. « Lorsqu'on « souffre », lui répondit le Seigneur », on ne va pas chercher « des consolations chez ceux qui vous affligent, mais dans « le sein d'un ami fidèle ». Puis, s'armant d'un fouet, il sembla vouloir punir les ingrats qui l'offensaient ; mais

Françoise, se jetant à ses pieds, retint par ses prières et ses larmes le bras irrité de son divin Maître. C'est ainsi que plusieurs fois la ville de Valence fut épargnée, grâce aux instances de la pieuse vierge.

Le Sauveur la pria un jour de délier ses mains que la malice des pécheurs enchaînait, et d'étancher sa soif en l'abreuvant de son précieux sang; puis il lui montra les diverses souffrances qu'ils avait endurées pour certains péchés : « On est surpris », disait-il, « que j'accorde tant « de grâces à une âme; on devrait au contraire s'étonner « bien davantage de ce que si peu d'hommes veuillent re- « cevoir mes faveurs. Si l'on voulait venir à moi, que de « bienfaits et de lumières seraient la récompense de cette « bonne volonté ».

Un jour, après la sainte communion, Notre-Seigneur lui fit conclure une alliance avec l'Eglise souffrante, et promit de donner, aux bonnes œuvres de son épouse unies à ses propres mérites, une grande efficacité pour délivrer les âmes du purgatoire. Depuis ce jour elle vit souvent en esprit quelle était la force que Dieu lui avait confiée; plusieurs de ces captives qui lui devaient leur salut vinrent la consoler et la remercier.

« Ma fille », disait encore le divin Sauveur à Françoise, « vous savez combien j'accorde de grâces aux « pécheurs pour qu'ils fassent leur salut; mais s'ils se « damnent par leur faute, que voulez-vous donc que je « fasse? » — « Seigneur », répondait la pieuse vierge, « puisque vous savez le mauvais usage qu'ils feront de « vos bienfaits, vous pouvez les rappeler à vous avant « qu'ils n'aient pu vous offenser ». Elle renouvelait souvent cette demande pour les petits enfants baptisés, et

particulièrement pour ceux que les Maures, chassés d'Espagne, avaient emmenés avec eux pour en faire des mahométans.

Souvent elle se rendait chez les pauvres malades pour les aider, les soulager et les consoler ; quelquefois elle leur rendait la santé en faisant un signe de croix sur leurs membres souffrants. Quoiqu'elle fût infirme, elle poussait la charité jusqu'à demander à Dieu qu'il lui accordât les douleurs des autres, afin qu'ils en fussent délivrés. En 1611, une sécheresse affreuse ravageait le pays ; les puits et les sources étaient taris ; depuis quelque temps déjà on faisait des prières publiques pour obtenir du Seigneur la cessation du fléau : « Est-il donc possible, ô mon Dieu », s'écria Françoise, « que vous n'ayez aucune pitié de votre troupeau ? » Puis elle se mit en prières, et une pluie abondante qui tomba pendant deux jours fut la récompense de sa foi.

Ses exhortations n'étaient pas moins puissantes [pour amener les âmes à la perfection et les fortifier dans le service de Dieu. Quand elle allait consoler quelque personne affligée, elle priait le Seigneur de diriger sa langue, et aussitôt qu'elle était arrivée, elle voyait le Fils de Dieu à côté d'elle qui parlait par sa bouche. Il lui dit un jour qu'il voulait se servir d'elle pour instruire les ignorants et diriger les chrétiens dans la voie de la perfection. Le Père Antoine Sobrino assurait que ses instructions le remplissaient d'une consolation céleste et lui inspiraient un profond dégoût pour les conversations frivoles : ses paroles allumaient le feu de l'amour divin dans tous les cœurs, et les larmes qu'elle versait presque continuellement le préparaient à célébrer la sainte messe

avec plus de ferveur que les méditations les plus attentives. Aussi remerciait-il souvent le Seigneur d'avoir uni une si belle âme à un corps rempli de charmes, et quand il lui parlait, il croyait converser avec un séraphin. Il a écrit trois gros volumes sur les révélations de cette chaste épouse de Notre-Seigneur, et il l'appelait une colonne de l'Eglise, un miroir de vertu, et une maîtresse dans la voie de la perfection. Il disait que Dieu lui avait ordonné de ne jamais l'abandonner, et que, parmi les âmes parfaites dont il avait pu connaître la sainteté, il n'en avait pas rencontré de plus vertueuse. Le Père Didace Maçon, dont le mérite est incontestable, avoue que ses relations avec elle ont été très-utiles à ses progrès dans la vie spirituelle, et que la sagesse céleste dont sa conversation était remplie lui avait donné l'intelligence des mystères de la foi et de l'Evangile. Ses paroles avaient une puissance irrésistible pour porter les cœurs droits à une oraison élevée, et souvent il s'étonnait des lumières abondantes qu'il recevait dans ses entretiens avec elle. Le Père Jérôme Mur, jésuite distingué par sa science et sa piété, répétait souvent qu'il aurait renoncé aux audiences des rois et des grands du monde, pour entendre la confession de Françoise. Le Père Michel Fuentes, également jésuite, qui la dirigea pendant quatorze ans, avait une si grande estime de sa sainteté, qu'il l'écoutait à genoux ; aussi ne devons-nous pas nous étonner si les religieux de la Compagnie de Jésus paraissaient jaloux de sa confiance. Ils eurent même la permission de l'enterrer dans leur église, et ils travaillèrent de toutes leurs forces pour établir son innocence dans les persécutions qu'elle eut à souffrir. Trois Hiérony-

mites, pleins de vénération pour sa vertu, ne passaient jamais à Valence sans venir lui demander quelques instants d'entretien. Le Père Dominique Anedon, dominicain, qui est mort en odeur de sainteté, confessait que ses révélations venaient de Dieu, et souvent lui envoyait des hommes affligés pour qu'elle les consolât. Un carme, nommé Carranza, qui lui avait parlé une fois, ne put jamais oublier cette visite, à cause des consolations qu'elle lui procura. Un docteur en théologie du même Ordre, appelé Roca, se disait prêt à mourir pour affirmer la réalité de ses révélations : souvent même il recevait sa bénédiction à genoux ; des ecclésiastiques séculiers de tout rang venaient la consulter dans les affaires les plus délicates et se recommander à ses prières. Jean de Ribera, archevêque de Valence, et Jean Garcia, évêque d'Orihuela, suivaient ses avis et avaient pour elle la plus grande estime.

Mais, de tous ceux qui profitèrent de ses conseils, le plus connu a été le saint prêtre Moïse-Jérôme Simon, qui la regardait comme sa mère et qui écrivit le récit de ses révélations célestes. Comme Françoise le soignait pendant sa dernière maladie, elle désirait entendre la messe le mardi de la semaine sainte ; mais Jérôme la pria de rester auprès de lui parce que, pendant ses absences, il se sentait très-fatigué. Françoise y consentit ; mais Dieu la récompensa de cette œuvre de charité en lui apparaissant avec sa croix brillante comme un soleil, et sous l'apparence d'un prêtre qui célèbre le saint sacrifice ; puis il lui donna la communion et disparut, laissant son âme enivrée d'une joie divine. Après sa mort, ce vénérable prêtre vint la remercier des bienfaits dont il se

croyait redevable à Françoise, et lui raconta comment les saints étaient venus à sa rencontre dans le ciel, pour le féliciter de son triomphe et principalement de sa pureté virginale. Il lui annonça également le jour de sa mort et lui donna l'assurance que Dieu la récompenserait des soins qu'elle avait pris de son âme.

Jérôme Sanchez, mort en odeur de sainteté, le 12 mai 1650, lui apparut trois jours après sa mort. Mais ces visions fréquentes de la gloire céleste enflammaient son ardeur, et souvent elle s'écriait, en poussant de profonds soupirs : « Mon Dieu, il y a déjà si longtemps que vous
« me promettez de mettre fin à mon exil ! Si vous
« voulez que je vive plus longtemps, pourquoi donc
« allumez-vous en moi un si vif désir d'être avec vous ? »
Le Seigneur lui répondit que c'était pour la combler de grâces plus nombreuses et pour l'avantage de l'Eglise militante. « Souvent », disait-il, « les Anges gardiens
« s'opposaient, par leurs prières, à ce que les saints ne
« mourussent pas de suite, afin que par leurs souffran-
« ces et leurs bonnes œuvres ils pussent être utiles aux
« vivants et aux morts ».

Après avoir contemplé la gloire du Père Michel Fuentes et de plusieurs autres saints qu'elle avait connus, elle apprit de son céleste Epoux qu'elle ne passerait point par le purgatoire et qu'elle aurait une place au milieu des séraphins. Enfin, le 18 mai, après une apparition de Notre-Seigneur ressuscité, elle tomba mortellement atteinte, et le médecin ne put lui rendre sa raison. Elle avait communiqué le matin et s'était confessée la veille. On lui donna l'Extrême-Onction, et elle mourut le même jour, en 1651, à l'âge de quatre-vingts ans. Son visage brilla

d'une beauté surnaturelle ; ses membres gardèrent leur souplesse comme s'ils eussent été vivants. Les fidèles et les religieux s'empressèrent de vénérer son corps qui fut porté par douze gentilshommes : l'affluence était telle que le vice-roi fut obligé de recourir à la force, afin de pouvoir atteindre la châsse. Il se traîna sur ses genoux pendant un long espace de temps, pour honorer la servante de Dieu. Le corps de la sainte fut enveloppé dans une étoffe précieuse et déposé dans la fosse commune. L'âme de Françoise se montra plusieurs fois à différentes personnes. Un frère mineur, guéri d'une tumeur au côté, avait cru que sa guérison venait de Françoise, puis il l'attribua également à la sainte Vierge qu'il avait invoquée ; mais à l'instant ses douleurs le reprirent, et il confessa que Dieu voulait honorer sa servante par ce miracle. On cite aussi plusieurs cures subites d'un religieux de Beniganim et d'une sœur de Valence. Le nombre de ces merveilles n'est pas connu, mais ce que nous en avons dit suffit bien pour augmenter la réputation de sainteté de Françoise Lopez.

(Chron. de la prov. de St-Joseph.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MAI

VIE DE SAINT YVES

PRÊTRE DU TIERS ORDRE

1258-1303. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe le Bel.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses vertus et ses austérités dans l'exercice de ses charges d'official et de curé.

Ce saint pasteur et cet avocat des pauvres naquit en 1258, ou, selon d'autres écrivains, en 1253, au village de Kermartin, en Bretagne, dans l'évêché de Tréguier, dont ses parents étaient seigneurs. Sa mère, à qui Dieu avait révélé sa sainteté future, éleva ce cher fils dans la piété et la crainte de Dieu, et il ne tarda pas à montrer les plus heureuses dispositions. Modeste et réservé, il fuyait les plaisirs et se plaisait à visiter les églises, à entendre des sermons et à lire la vie des saints. A l'âge de quatorze ans, il avait terminé ses études de latin, et il se rendit à Paris puis à Orléans, pour s'appliquer à la philosophie, à la théologie et au droit. Il devint bientôt un avocat célèbre. Il consacrait presque tout son temps à la prière et à l'étude, dormait trois ou quatre heures sur la paille ou sur la planche, jeûnait souvent et dis-

tribuait aux pauvres le vin et la viande qui lui étaient réservés. Il conservait avec le plus grand soin la pureté virginale, qui le rendait cher à ses maîtres et à ses condisciples : chaque jour il récitait le petit office de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une tendre dévotion. Sa vertu ne tarda pas à être connue, et l'archidiacre de Rennes le demanda dans cette ville pour lui confier la charge d'official. Quelques années se passèrent dans l'exercice de cette fonction, et il fut réclamé par l'évêque de Tréguier, afin d'y occuper le même poste. Sa justice ne connaissait pas de délais et ne faisait aucune acception de personnes : il s'efforçait toujours d'accommoder les parties, et quand il ne pouvait y parvenir, il étudiait avec une attention scrupuleuse leurs différends. On ne le vit jamais témoigner d'indignation que contre ceux qui cherchaient à le gagner par des flatteries ou de belles paroles. Ne pouvant un jour terminer à l'amiable une contestation qui s'était élevée entre des parents, il les pria de venir entendre avec lui une messe dite en l'honneur du Saint-Esprit, et les trouva ensuite disposés à un accommodement. Il se servait contre les récalcitrants des peines de l'Eglise, afin de les guérir et de prévenir des fautes nouvelles. Son zèle réussit à corriger bien des abus dans le diocèse de Tréguier. Un grand nombre d'usuriers, de voleurs, de brigands et de libertins, se rendirent à ses exhortations ; quelques-uns entrèrent dans des couvents, d'autres allèrent à Rome, ou en d'autres lieux, pour faire pénitence. Il montrait la plus grande bonté pour les pauvres, les veuves et les orphelins, soutenait leur cause quand il la croyait juste, sans vouloir exiger aucun salaire, et engageait les notaires et les avocats de la

cour à suivre son exemple. Souvent, pour soutenir les droits des innocents, il se rendait dans les villes voisines, et quand il s'entendait appeler vagabond ou mendiant à cause de ses courses, il souriait et répondait avec douceur qu'il était chargé de protéger les innocents et principalement les pauvres.

Un jour il avait rendu un jugement en faveur d'un homme qui soutenait qu'il était marié à une certaine femme ; celle-ci en appela à l'official de Tours, et il fut obligé de s'y rendre avec les parties. Cet official ne trouvant pas que le mariage fût suffisamment prouvé, demanda pourquoi notre saint avait prononcé son décret. Yves répondit que la femme elle-même avait avoué son union ; Mais elle nia le fait devant le juge ecclésiastique de Tours, puis le confessa devant celui de Tréguier. Enfin, après une nouvelle dénégation, Yves lui demanda, en présence de l'official de Tours, si elle n'avait pas reconnu devant lui que cet homme fût son mari : alors cette femme répondit qu'il l'était effectivement et qu'elle ne voulait jamais en avoir d'autre. L'official de Tours confirma le jugement déjà rendu par le serviteur de Dieu.

Yves habitait, à Tours, la maison d'une riche veuve qui se plaignait d'être condamnée à une amende de douze mille couronnes. Elle avait reçu dans sa demeure, il y avait environ deux mois, deux marchands qui lui avaient confié la garde d'un sac fermé, avec recommandation de ne le remettre qu'à eux-mêmes. Quelques jours après, ils revinrent avec trois autres compagnons et se firent servir à souper : deux ou trois jours s'écoulaient et l'un des deux marchands vint lui réclamer le dépôt qui lui a été confié ; cette dame le lui remet sans rien soup-

çonner : le lendemain son associé revient et apprend qu'elle l'a rendu à son compagnon ; il l'assigne alors en justice et affirme par serment que ce sac renfermait douze mille couronnes et plusieurs papiers de grande importance : le juge condamne cette dame à rendre cette somme. Yves s'occupa aussitôt de faire réviser les actes du procès, et fit casser le jugement en faisant condamner le premier marchand à rendre à son compagnon la part qui lui revenait dans ce dépôt. Le juge remarqua bientôt l'air embarrassé de celui qui avait poursuivi cette dame, et le fit enfermer. Il découvrit que c'était un voleur, qui avait déjà commis un grand nombre d'autres méfaits.

C'est ainsi que le sage official se conduisait partout avec prudence. Jamais il ne rendait une décision sans verser des larmes, parce qu'il craignait le compte rigoureux qu'il aurait à rendre au jour du jugement. Aussi acceptait-on ses décrets comme une réponse venue du ciel.

Cependant le désir d'une perfection plus élevée grandissait de plus en plus dans son cœur ; mais il avait à combattre fortement les inclinations de sa nature ; jeune, noble, avantageusement doué sous le rapport de l'intelligence, estimé du monde, il trouvait autour de lui de quoi nourrir sa vanité ; mais la reconnaissance qu'il croyait devoir à Dieu l'empêcha de faire un mauvais usage de ses grâces et lui fit surmonter les attaques de la chair. Après avoir soutenu les assauts du démon de la vaine gloire et des plaisirs pendant huit ans, il voulut assurer le repos de son âme en changeant de manière de vivre. L'évêque de Tréguier lui avait déjà donné la

cure de Frerdretz, et quand celle de Lohaner vint à vaquer, il voulut encore la lui réserver. Yves se démit de la charge d'official. Afin de porter ses ouailles à la vertu, autant par ses exemples que par ses paroles, il se revêtit d'habillements pauvres, et du jour où il eut embrassé la règle du Tiers Ordre, il ne marcha plus que nu-pieds. Il passait presque toutes ses nuits en veilles, en prières et en études, prenant un peu de repos sur la paille, avec quelques mauvaises couvertures, quelquefois sur un siège, ou bien appuyé contre un pilier de l'église. Il portait sur ses vêtements un rude cilice qu'il ne quittait jamais, pas même dans les plus grandes maladies. Sa vie était un jeûne continuel au pain et à l'eau ; jamais il ne mangeait de viande ni de poisson ; il s'interdisait même le laitage ; il se contentait de pain et d'eau ; quelquefois cependant, lorsqu'il était forcé de s'asseoir à la table des évêques ou de grands personnages, il buvait un peu de vin et goûtait les mets qu'on lui servait ; mais il en réservait la plus grande part pour les pauvres. Souvent il s'enfermait dans sa chambre pendant une semaine entière : l'évêque de Tréguier, le croyant mort, vint le visiter avec ses chanoines, pour lui rendre les derniers devoirs, et fut tout surpris de le trouver en bonne santé. Un jour, qu'il servait des mendiants à sa table, un petit oiseau, d'une blancheur éclatante, vint se poser sur ses épaules, le caressa et partit un instant après avoir reçu sa bénédiction. Dans ses relations avec les hommes, il se montrait plein de condescendance et d'humilité ; il préférait la société des plus méprisés à celle des riches ; sa démarche était grave et modeste ; jamais il ne recherchait les honneurs, et quand on l'invitait à prêcher, il

n'acceptait qu'après des instances réitérées, et il ne parlait que lorsqu'il voyait l'honneur de Dieu et le salut des âmes intéressés.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Zèle d'Yves pour le salut des âmes. — Sa charité pour les pauvres.

Ce pasteur vigilant célébrait la sainte messe de bonne heure, puis expliquait les divines Ecritures à plusieurs prêtres de sa paroisse ; ensuite il adressait quelques exhortations à ses ouailles. Après son repas, il se renfermait dans sa chambre pour prier et étudier. Vers le soir, il récitait les heures canoniales avec ses prêtres, et les congédiait après une instruction. Il faisait ses délices de converser avec les personnes chastes, et jamais on ne put surprendre en lui la moindre parole légère. Son zèle tira du vice de la chair un grand nombre de débauchés, et entre autres un gentilhomme sans foi et sans honneur, qui passait même pour meurtrier, et qu'il envoya en pèlerinage à Rome, où il mourut saintement. Sa vie édifiante attirait autour de lui une foule d'hommes qui cherchaient à prolonger leur conversation avec lui. Il était infatigable pour annoncer la parole de Dieu, non-seulement dans sa paroisse, mais encore dans les villes où il était demandé ; il profitait des moindres réunions pour prêcher, et souvent même, sur la place publique, il se laissait entraîner par son ardeur ; une fois, le vendredi saint, il prêcha dans sept paroisses différentes. Ces travaux continuels épuisaient ses forces, et on fut obligé de le ramener dans sa demeure. Avant le sermon, il s'agenouillait pendant quelque temps et demandait à

Dieu, avec des larmes abondantes, de préparer les cœurs à recevoir ses instructions. Quelquefois les évêques voisins, désirant l'entendre dans leurs visites pastorales, lui envoyaient un cheval pour qu'il se rendît plus facilement à leur invitation ; mais il refusait ce secours qui lui était offert, et les fidèles le suivaient dans les bourgs où il devait prêcher, pour l'entendre de nouveau.

Les travaux de ce zélé serviteur de Dieu ne furent pas inutiles à la sanctification des âmes : en peu d'années, il fit disparaître de sa paroisse l'impureté, le vol et un grand nombre d'autres abus. Un jour qu'il prêchait dans la rue, deux gentilshommes à cheval vinrent à passer ; l'un d'eux s'arrêta et descendit pour l'entendre, et l'autre continua sa route par mépris pour la parole de Dieu : « Si cet homme », s'écria le bienheureux Yves, « avait trouvé ici quelques filles légères, il n'aurait pas continué sa route ; prions Dieu pour qu'il puisse faire pénitence avant sa mort ». Quelque temps après ce seigneur fut atteint d'une infirmité qui le cloua sur son lit pendant plus d'un an ; il ne recouvra la santé qu'après avoir invoqué le serviteur de Dieu après sa mort, et il consacra le reste de sa vie à la pénitence. Souvent Yves allait visiter les paysans dans leurs travaux à la campagne et les exhortait à sanctifier leurs peines par la prière et la patience ; les malades surtout étaient l'objet de sa sollicitude, et il les nourrissait des Sacrements de l'Eglise, toutes les fois qu'il le jugeait utile. Il était infatigable au confessionnal, et les larmes qu'il versait engageaient les pécheurs les plus endurcis à changer de conduite. Sa piété envers le très-saint Sacrement de l'autel éclatait surtout pendant le sacrifice de la messe, et sou-

vent il fut ravi en extase après la consécration. Il passait la nuit presque tout entière dans la méditation ; mais tant de soin et de vigilance ne l'empêchaient point d'être effrayé du compte terrible qu'il devait rendre au vrai Pasteur.

La compassion qu'il avait montrée pour les malheureux dans sa jeunesse, grandit d'un nouveau degré lorsqu'il fut élevé à la charge de pasteur : sa maison était le refuge ordinaire des indigents, et il semblait qu'il ne pouvait vivre sans eux. Il les saluait avec respect lorsqu'il les rencontrait ; souvent il leur portait des aumônes dans leurs maisons. Quand il n'avait plus rien à leur donner, il les envoyait dans sa ferme et leur abandonnait les fruits des arbres ou de la terre ; il vendit également le cheval qui servait à la cultiver et leur en distribua le prix ; il se priva même de ses vêtements pour les donner. Il avait établi à Kermartin, son village natal, un refuge pour les pauvres, et il en recueillit quelquefois jusqu'à trente qu'il nourrissait et réchauffait de ses propres deniers. Souvent il venait les visiter et leur rendait tous les services matériels dont il était capable ; mais il n'oubliait jamais, dans ces circonstances, de pourvoir aux besoins de leurs âmes et de les exhorter à souffrir patiemment les peines de la vie présente dans l'espérance de la gloire éternelle. Il ne rougissait pas de les déchausser, de leur laver les pieds et de les servir à table. Quand ils étaient malades, il les soignait avec un soin tout maternel, les consolait et pourvoyait à leurs besoins avec les ressources de sa cure et de son patrimoine. Son presbytère de Lohanec était le passage habituel de tous les mendiants de la contrée, et quand il les

rencontrait dans les rues, il les y amenait lui-même, et, après les avoir nourris, leur offrait l'hospitalité pour la nuit. Il entretint de la sorte, pendant douze ans, un vieillard pauvre, sa femme et quatre enfants.

Très-souvent il faisait acheter des vêtements et du linge pour les partager aux nécessiteux : rencontrait-il dans les rues des pauvres à demi nus et tremblants de froid, il leur donnait son manteau et ses habits, et se contentait d'une grossière couverture, jusqu'à ce qu'il en eût d'autres. Un jour qu'un tailleur lui avait apporté un vêtement neuf, il appela un mendiant de sa paroisse et lui dit : « Vous êtes à peu près de la même taille que moi : je veux voir sur votre personne comment cet habit me va ». Cet homme obéit en rougissant : « Il vous convient mieux qu'à moi », dit Yves, quand il fut habillé : « gardez-le ». C'est ainsi que le généreux pasteur se sacrifiait pour ses brebis, et les invitait, par son exemple, à ne pas offenser Dieu. Pendant l'hiver, il permettait aux pauvres de couper dans ses bois ce qui leur était nécessaire, mais il avait soin qu'ils n'excédassent point la limite de leurs besoins, parce qu'il ne voulait pas que d'autres fussent privés de ce que leur position pouvait réclamer. Pendant qu'il était officiel à Rennes, il pourvoyait aux besoins de deux pauvres étudiants qu'il entretenait à ses frais ; il recevait souvent et traitait avec une grande bonté les Frères Mineurs et les Dominicains qui s'arrêtaient chez lui : il envoyait à l'école les enfants de sa paroisse qui, manifestant quelques dispositions pour l'étude, ne pouvaient réaliser leurs désirs à cause de leur pauvreté ; il dotait les jeunes filles que le besoin pouvait pousser au désordre, et il avait soin d'ensevelir

les morts délaissés, même ceux qui étaient atteints de maladies repoussantes. Ce zèle qu'il témoignait devant les grands seigneurs et pour les pauvres de sa paroisse, sa vie édifiante, et ses exhortations pleines de piété, lui conciliaient l'estime générale, et partout on l'appelait le saint prêtre. Plusieurs miracles furent la récompense de sa charité.

Un jour on vint lui dire qu'un grand coffre de blé avait été vidé en très-peu de temps par sa générosité : « Ne vous inquiétez pas », répondit-il, « nous pouvons compter sur le secours de Dieu ». Il se rendit alors auprès de cette caisse et la trouva complètement remplie ; quelques jours après, il était volé et réduit à la dernière extrémité : « Soyez en paix », dit-il, « Dieu corrigera ces voleurs, je suis plus riche qu'eux ».

Une autre fois il recevait à sa table son chapelain et quelques autres personnes ; mais il n'avait plus de pain, et ses convives se plaignaient de ce qu'il les avait invités, sans savoir s'il avait quelque chose à leur offrir ; tout à coup une femme inconnue se présente, et après lui avoir laissé les aliments nécessaires, elle disparaît sans laisser aucun vestige de son passage. L'homme de Dieu remercia le ciel de ce secours inattendu et comprit quelle en était la source.

Un mendiant lui demandait une aumône devant quelques autres personnes ; le saint n'ayant rien sur lui, donna son chapeau et continua sa route en récitant le saint office, lorsqu'une main invisible le lui rendit : « Soyez toujours généreux envers les pauvres », dit-il, « lorsqu'il s'aperçut de ce prodige, vous voyez que le

« Seigneur ne tarde pas à récompenser les plus petites œuvres de miséricorde ».

Un autre jour il avait distribué une grande quantité de pain aux malheureux, et il prenait son repas avec quelques autres personnes, lorsqu'un pauvre couvert de haillons et de plaies repoussantes vint frapper à sa porte; le saint le fit asseoir à côté de lui et manger à sa table; mais cet homme se contenta de goûter aux mets qu'on lui offrait et s'évanouit, laissant le serviteur de Dieu persuadé qu'il avait reçu le Roi des Anges ou un prince de la cour céleste. Cette apparition augmenta dans son cœur le désir qu'il avait de servir Notre-Seigneur dans la personne de ses membres souffrants.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Miracles et bienheureuse mort de saint Yves.

Ce saint pasteur obtenait par ses prières tout ce qu'il demandait à Dieu, et souvent même des miracles furent la récompense de sa foi et de sa piété. Lorsqu'il vit que la cathédrale de Tréguier menaçait de tomber, il demanda des secours à un puissant seigneur, qui, non content de lui donner d'abondantes aumônes, lui permit de prendre dans ses bois tout ce dont il pourrait se servir. Le serviteur de Dieu fit couper un grand nombre d'arbres; mais le Seigneur, voulant récompenser la générosité de ce seigneur et la foi d'Yves, fit repousser si rapidement de nouveaux arbres que, cinq ans après, ils étaient plus gros et plus élevés que ceux qu'on avait abattus. Pendant la construction de cette église un charpentier ne pouvait

trouver aucune pièce de bois assez longue pour une charpente qu'il avait à faire ; désolé, et ne sachant que faire, il se jeta aux pieds d'Yves en lui exposant son embarras. Le saint homme vint avec lui au chantier, adressa au ciel une courte prière et ordonna de mesurer une poutre qu'il aperçut devant lui : un peu auparavant, elle était trop courte de deux pieds ; maintenant elle en avait deux de plus que la mesure nécessaire. Le serviteur de Dieu opéra encore un prodige semblable pour la construction d'un pont sur une rivière. Un jour il avait besoin de passer par un autre pont que les eaux de la rivière couvraient, et pour y arriver, comme pour en sortir, il fallait marcher dans un contre-bas que l'inondation rendait également infranchissable. Le serviteur de Dieu prit son domestique par la main, fit un signe de croix et traversa le fleuve dont les flots s'étaient séparés. Il éteignit un incendie à Lohanec et guérit une femme à l'agonie par ses prières. Il y avait dans sa paroisse un possédé du démon, qui déchirait ses vêtements, poussait de grands cris, frappait tous ceux qui l'approchaient ; ses souffrances étaient horribles, et l'on fut même obligé de l'enfermer dans un cachot pour éviter ses violences. Yves le fit venir chez lui, obtint qu'il se confessât, et, après l'avoir exorcisé, lui commanda de se coucher dans un lit à côté du sien, pendant que, de son côté, il passerait la nuit en prières. Le lendemain cet homme était guéri.

Il était également doué du don de prophétie. Un jour qu'on l'engageait à demander quelques indulgences pour un ermite qui habitait auprès de sa demeure : « Cet homme », répondit-il, « se perdra par son avarice », et en

effet, après la mort d'Yves ce solitaire quitta sa retraite et suivit la voie large qui conduit à l'enfer.

Pendant qu'il était official de Tréguier, le roi de France demanda des subsides au clergé, et un de ses agents s'empara par force d'un cheval de l'évêque. Saint Yves, rencontrant le ravisseur, lui adressa des reproches sévères, parce qu'il violait les immunités ecclésiastiques et donna un coup avec la main sur la bouche du cheval. Cet homme essaya d'avancer, mais il tomba et se brisa le bras. Aussitôt les serviteurs du roi vinrent à son secours et menacèrent l'official de la colère de leur maître : la ville et les ecclésiastiques eux-mêmes partagèrent leurs sentiments : ils appelaient Yves un mendiant qui, n'ayant rien à perdre, se souciait peu que les autres eussent à souffrir. Pendant ce temps le saint homme guérissait le blessé et obtenait qu'il demandât pardon de son vol sacrilège ; puis il se montra prêt à perdre la vie pour défendre les droits de l'Eglise ; il coucha même dans la sacristie, pour garder les vases sacrés et les biens de la cathédrale. Il entendit une fois un grand bruit dans l'église, pendant la nuit : les murs semblaient s'écrouler. Il se releva aussitôt, croyant à une attaque, et se glissa derrière la châsse de saint Tugdual, évêque et protecteur de la ville, où il entendait parler ; mais il ne put distinguer aucune parole. Cependant il dit à son domestique qui l'accompagnait : « Allons nous reposer, la paix est faite ». Et il ajouta que le saint lui avait apparu et qu'il avait accepté la défense de son église. Le lendemain il vint trouver les serviteurs du roi et leur montra que les anciens rois de France avaient confié à saint Tugdual les intérêts de son évêché. Puis il conclut la paix, et la

ville fut délivrée des craintes que son zèle avait fait concevoir. Le sacristain vit une colombe blanche s'abattre sur lui et disparaître avec une céleste clarté. Pendant que sa mère était atteinte d'une maladie mortelle, Yves sortit de sa chambre et aperçut le démon devant la maison, assis sur un gros chêne. « Que faites-vous ici », lui dit-il. — « J'attends », répondit l'esprit de ténèbres, « l'âme d'une femme qui va mourir et qui m'appartient parce qu'elle n'a point payé le lin qu'elle a fait filer ». Le serviteur de Dieu rentre aussitôt et jette au feu le fil qu'il trouve : celui qui est payé n'est point consumé par les flammes, tandis que l'autre est immédiatement brûlé. La malade reconnut ses fautes, répara ces injustices et mourut après avoir reçu les derniers Sacraments avec une grande piété. Le lendemain le démon se montra encore une fois, mais apprenant cette mort chrétienne, il disparut avec un grand bruit pendant que l'arbre sur lequel il était assis se fendait jusqu'à la racine. Il vit encore, et on l'appelle dans le pays le chêne du diable.

Yves connut longtemps à l'avance le jour de sa mort et la révéla trois semaines auparavant à une pieuse dame : celle-ci apprit cette nouvelle avec beaucoup de peine, parce qu'elle craignait de ne plus profiter de ses conseils et de ses exemples : « De même », lui dit-il, « que les hommes se réjouissent d'avoir vaincu leur ennemi, ainsi je me félicite de ma dernière heure, parce que j'espère triompher du démon par la grâce de Dieu ». Quatre jours avant sa mort, il put encore célébrer la sainte messe en s'appuyant sur le bras d'un abbé et de l'archidiacre de Tréguier ; puis, après avoir confessé quelques personnes, il se coucha tout habillé sur la terre,

malgré les instances qu'on lui fit pour accepter un lit.

Le jour de l'Ascension, il adressa une touchante exhortation aux personnes qui étaient venues le visiter et se confessa une dernière fois. Il refusa de faire appeler un médecin, disant qu'il n'en voulait pas d'autre que Jésus-Christ. Sa faiblesse et ses souffrances augmentaient de plus en plus ; mais il endurait tout avec patience et ne goûtait de repos que dans la méditation des choses célestes. Le samedi soir, il reçut les derniers Sacrements en présence de plusieurs chanoines et d'autres personnes considérables, puis il récita avec eux les psaumes de la Pénitence et les litanies. Lorsqu'on eut fait sur lui les dernières onctions, il perdit la parole et passa le reste de la nuit dans une prière muette ; il ne cessait de baiser le crucifix qu'il tenait à la main. Enfin, le dimanche matin, 19 mai 1303, il rendit le dernier soupir dans la cinquante et unième année de sa vie. Sa figure ne fut point changée par la mort.

On porta son cadavre dans la cathédrale de Tréguier, au milieu d'un nombreux concours de fidèles qui venaient baiser ses pieds et se disputaient quelques lambeaux de son vêtement ; la désolation de ses paroissiens et surtout des pauvres se trahissait par des larmes abondantes : c'était la plus belle oraison funèbre qu'il pût recevoir. Il fut enterré dans l'église à la construction de laquelle il avait tant travaillé. On lui disait un jour qu'il ne l'achèverait pas pendant sa vie : « Ce que je ne pourrai faire, moi vivant », répondit-il, « je le ferai après ma mort. Et en effet les aumônes affluèrent tellement sur son tombeau, qu'en très-peu de temps cette cathédrale put être complètement terminée ».

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Miracles et canonisation de saint Yves.

Les merveilles par lesquelles le Seigneur fit connaître la sainteté de son serviteur sont presque innombrables ; nous allons en mentionner quelques-unes. Un jeune homme de quatorze ans, qui était tombé dans le canal d'un moulin, fut retiré de l'eau complètement mort ; mais il recouvra la vie lorsque le meunier eut invoqué saint Yves. Une veuve qui venait de perdre son fils unique, promit de jeûner trois fois par semaine en l'honneur du vénérable curé, et son enfant lui fut rendu. Un jeune gentilhomme s'étant noyé en nageant dans la mer, fut porté au tombeau du saint par ses parents et se leva plein de santé et de force. Plusieurs autres enfants furent également ressuscités, grâce à son intercession. Une jeune fille était atteinte d'une folie furieuse depuis un an, et on avait été obligé de lui lier les pieds et les mains. Après l'avoir conduite en pèlerinage dans plusieurs églises, ses parents l'amenèrent au tombeau de saint Yves, où elle resta enchaînée pendant huit jours ; enfin, le samedi, elle mourut. Le lendemain, son père désolé pria le grand serviteur de Dieu et se plaignit en soupirant de ce qu'il l'avait abandonné dans son malheur ; aussitôt son enfant s'agita dans son cercueil et finit par en sortir : elle courut aussitôt se prosterner devant le tombeau du saint, et se releva parfaitement guérie. Plusieurs enfants morts-nés furent également rendus à la vie par sa protection. Un homme avait été pendu trois fois dans un jour ; mais chaque fois la corde se rompit, parce qu'il avait invoqué

son secours. Un aveugle de cinquante ans, qui était tombé dans un puits profond, se recommanda au saint dans sa chute et n'eut aucun mal. Un prêtre entraîné par les eaux lui dut également son salut. Un gentilhomme voulant traverser un bras de mer avec sa famille, avait envoyé devant lui son valet et son cheval ; mais à peine le bateau avait-il quitté la terre qu'ils disparurent dans les flots. Ce seigneur désolé invoqua saint Yves, et aussitôt le domestique apparut sur les eaux, saisit une rame et revint au port malgré le vent et la marée descendante. Un marchand de Tréguier se rendait au port de Rochelle, lorsqu'il fut surpris par une violente tempête : des ténèbres épaisses l'enveloppaient, et les vagues menaçaient de faire sombrer son vaisseau. A peine eut-il invoqué le serviteur de Dieu, qu'une grande lumière parut dans le ciel, et le calme se rétablit.

Quinze jeunes gens du pays s'étaient rendus dans une île pour y chasser ; mais, à leur retour, ils coururent les plus grands dangers : ils ne durent leur salut qu'à la protection de saint Yves. Beaucoup d'autres personnes eurent également à remercier le vénérable curé des secours qu'il leur avait obtenus au milieu des dangers de la mer ; aussi sa chapelle est-elle ornée d'une foule de petits vaisseaux en argent et en cuivre, que la reconnaissance des fidèles y a déposés comme ex-voto.

Sa puissance n'était pas moins grande contre le feu. Une dame de Peveritz avait laissé son jeune enfant à la garde d'une autre femme ; mais elle était à peine sortie de sa demeure, qu'elle conçut pour lui de grandes inquiétudes sans savoir pourquoi ; elle s'empressa de retourner sur ses pas en invoquant le serviteur de Dieu.

Sur sa route elle aperçut une fumée très-épaisse au-dessus de sa demeure, et quand elle rentra, elle trouva les couvertures de sa petite fille consumées par les flammes ; mais son enfant n'avait aucun mal. Un certain Olivier de Plugiel avait été laissé par ses parents dans leur maison ; mais un incendie se déclara pendant leur absence, et on le trouva sain et sauf au milieu des décombres : son père l'avait recommandé à saint Yves.

Une jeune fille de quinze ans, nommée Catherine Ganets, avait les mains et les pieds estropiés par une maladie, et déjà depuis un an elle ne pouvait faire aucun mouvement. On la porta au tombeau du saint, et pendant sept semaines elle demanda sa guérison : enfin, voyant qu'elle ne pouvait l'obtenir, elle fut ramenée chez elle. Mais à une lieue de la ville, elle aperçut la cathédrale et se plaignit au serviteur de Dieu de ce qu'il ne lui avait procuré aucun soulagement, tandis que beaucoup d'autres malades avaient été guéris à côté d'elle : tout à coup elle se vit environnée d'une lumière céleste, et ses membres paralysés reprirent leur ancienne vigueur. Elle rappela ses parents, et revint avec eux remercier son bienfaiteur.

Nicolas Guerranda, dont les bras et les jambes étaient estropiés depuis quatre ans, fut porté à Tréguier, et pendant cinq semaines implora sa guérison. Voyant que le saint paraissait être sourd à ses prières, il résolut de partir et paya son hôte. La veille de son départ l'hôtelier aperçut une grande lumière dans sa chambre et y accourut précipitamment pour éteindre ce qu'il croyait être un incendie. Lorsqu'il se fut approché, il ne vit plus rien et revint prendre son repos. A peine avait-il regagné son

lit, que le même phénomène se reproduisit : il se hâta de réveiller sa sœur et de retourner auprès du malade ; celui-ci leur dit de n'avoir aucune inquiétude : le saint lui avait apparu et l'avait complètement guéri.

Un boiteux fut rendu à la santé en faisant brûler deux cierges devant son tombeau ; une femme qui ne pouvait plus marcher ni porter la nourriture à sa bouche, fut guérie en faisant vœu de jeûner tous les vendredis ; une petite fille de trois ans, qui souffrait d'un rétrécissement des nerfs au côté, et qui ne pouvait parler, fut guérie pendant que ses parents la portaient en pèlerinage à Tréguier ; une aveugle, qui venait mendier dans cette ville, recouvra la vue en priant devant les restes sacrés du serviteur de Dieu. Une femme, frappée de cécité, demandait sa guérison depuis longtemps ; sa fille, qui la conduisait chaque jour au tombeau du vénérable curé, s'écria un jour à haute voix devant tous les fidèles : « Saint Yves, qui opérez tant de merveilles, pourquoi ne montrez-vous pas votre puissance sur ma pauvre mère ? » Cette plainte fut entendue, et la malade fut rendue à la santé. Un jeune homme qui avait eu l'œil écrasé dans un moulin, et qui était grièvement blessé à la tête, fut sauvé parce qu'une femme, témoin de son malheur, avait invoqué la protection du saint. Un marin espagnol ayant craché dans la main d'un mendiant qui lui demandait l'aumône en l'honneur de saint Yves, tomba aussitôt à terre en criant que le serviteur de Dieu le frappait cruellement : il revint à lui lorsqu'on l'eut transporté au tombeau du saint curé.

Un grand nombre d'autres miracles sont consignés dans les actes du procès qu'on instruisit pour sa canoni-

sation. Aussi le roi Philippe VI demanda-t-il avec instance aux papes Clément V, Jean XXII et Benoît XII, que cet illustre serviteur de Dieu fût mis au nombre des saints. Des évêques et des seigneurs de France, mais surtout de la Bretagne, joignirent leurs efforts à ceux du monarque. Le cardinal-archevêque de Rouen, Pierre Roger, avança beaucoup cette affaire. Il avait eu une vision dans laquelle le saint lui apparut et lui commanda de la terminer. Devenu pape, sous le nom de Clément VI, il fit examiner de nouveau la vie et les miracles du vénérable curé, et comme il ne se hâtait point de prononcer son jugement, il reçut des reproches du saint. Le duc de Bretagne se rendit lui-même au consistoire et raconta devant les cardinaux la guérison subite d'un enfant atteint d'une maladie mortelle et la délivrance d'un vaisseau qui, après avoir erré pendant trois jours sur la mer, s'était rendu au port de lui-même, grâce à la protection du serviteur de Dieu. Ces deux miracles furent attestés par serment devant le pape par les seigneurs qui avaient accompagné le duc. Enfin, quarante-quatre ans après la mort de saint Yves, en 1347, Clément VI le plaça solennellement au rang des saints. L'archevêque de Narbonne, neveu du pape, qui était alors dangereusement malade, fit un vœu en l'honneur du glorieux curé et fut aussitôt rendu à la santé. Un grand nombre d'églises lui ont été dédiées : c'est le patron des avocats, et on pourrait également le choisir comme le protecteur spécial des curés, puisque durant dix-huit ans il a exercé le ministère pastoral. Innocent XII a fixé sa fête au 19 mai pour l'Ordre franciscain. Auparavant on célébrait simplement sa mémoire le

27 octobre, jour auquel on fixa la fête de sa translation au chapitre général de Lyon, en 1351.

JEAN DE CÉTINE ET PIERRE DE DUÉNOS

MARTYRS EN ESPAGNE

1397. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Son ardeur pour le martyre. — Il s'y prépare dans le silence et la retraite; il se rend, avec Pierre de Duénos, à Grenade. — Leur glorieuse mort.

Quand le royaume de Grenade gémissait sous la tyrannie des Maures, ces deux confesseurs de la foi gagnèrent la couronne du martyre. Le vénérable Jean était né à Cétine, en Aragon. Dans sa jeunesse l'ambition l'avait attaché comme écuyer à un puissant seigneur. Mais bientôt l'appel du Seigneur se fit entendre, et il se retira dans les environs de Murcie, où il passa quelques années dans l'exercice de la piété et de la pénitence. De là il revint en Aragon et entra chez les Frères Mineurs. Ses supérieurs, prévoyant les grands fruits de salut que son zèle produirait dans les âmes, l'envoyèrent étudier la théologie à Barcelone; peu après il se livra à la prédication et produisit de grands fruits de salut dans les âmes, non-seulement chez les catholiques, mais encore parmi les Juifs et les Maures. Au couvent de Chelvas, à Valence, il était un modèle de pauvreté, de pénitence et de soumission. Vers cette époque il apprit le martyre des vénérables Nicolas, Donat, Pierre et Etienne, qui avaient,

le 11 novembre 1391, versé leur sang pour la foi. Jean, saisi d'ardeur à cette nouvelle, se rendit à Rome pour demander au pape Boniface IX la permission de se rendre à Jérusalem, où ces héros avaient transporté leur couronne. Le souverain Pontife l'envoya en Asie, mais lui défendit d'aller à Jérusalem ; parce qu'il craignait que les Franciscains, chargés de garder le saint sépulcre, n'eussent à souffrir de son zèle. Le serviteur de Dieu, pensant qu'il n'avait pas besoin de faire un si long voyage pour l'accomplissement de ses désirs, revint en Andalousie et demanda la permission de se rendre dans le royaume de Grenade ; mais, après lui avoir représenté les dangers de son entreprise, son supérieur l'envoya dans un couvent de Sierra-Morena pour se préparer, dans la solitude et la prière, à recevoir la grâce divine. Bientôt le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre autour de son ermitage, et les merveilles qu'il opérait donnèrent à penser que Dieu avait de grands desseins sur lui. Il éteignit, par ses prières, un incendie qui menaçait de dévorer le couvent tout entier ; il guérit Martin Fernandez d'une maladie très-grave ; il plaça une pierre énorme, que les maçons ne pouvaient remuer, à l'endroit qui lui était assigné. Mais son désir de prêcher la foi chez les Maures augmentait de jour en jour. Enfin, après avoir écrit deux fois à son provincial, il obtint la permission qu'il sollicitait.

Dans le couvent qu'il habitait, il y avait alors un frère nommé Pierre de Duénos, qui venait de faire profession. Né de parents illustres, il avait su garder sa pureté à la cour : pendant qu'il y séjournait, il avait de fréquentes relations avec des hommes éclairés à Cordoue,

et il suivait leurs avis avec une grande soumission. Un jour on le conduisit au monastère de Sierra-Morena, et il conçut un si vif désir de vivre dans la solitude qu'il demanda immédiatement l'habit religieux. Il avait alors dix-huit ans. Mais bientôt ses progrès dans la vie spirituelle furent si grands que le Père Jean jeta les yeux sur lui pour l'accompagner dans son voyage. Le provincial craignait que sa jeunesse ne sût pas résister aux artifices des infidèles ; mais le serviteur de Dieu insista, parce que le Seigneur lui avait choisi ce frère pour compagnon : et en effet, pendant qu'il était au couvent de Chelvas, il avait appris, par une révélation, qu'un jeune gentilhomme, encore dans le monde, serait bientôt frère mineur et le suivrait au martyre.

Les deux champions de la foi chrétienne se rendirent au camp de Grenade, armés d'humilité, de patience et de zèle. Sur la route, Jean donna son manteau à un pauvre, afin de combattre, disait-il, avec plus de facilité. A son arrivée dans le pays, une foule d'infidèles vinrent lui demander quel était le but de son voyage. La réponse de Jean ne manquait pas de courage et aurait dû les irriter ; mais personne n'osa lui faire le moindre mal. Ils entrèrent à Grenade, le 8 janvier 1397, en priant Dieu de les bénir, et en s'armant du signe de la croix ; puis ils cherchèrent une place convenable afin de prêcher le lendemain. Les Maures prévinrent le cadi de leur arrivée, et les conduisirent à son tribunal. Sommés de faire connaître pourquoi ils venaient à Grenade, ils répondirent qu'ils voulaient montrer la fausseté de la doctrine musulmane et engager les habitants à embrasser la foi de Jésus-Christ. — « Ces prédications », reprit le cadi,

« conviennent aux chrétiens et non aux Mahométans, « qui s'en moquent. Vous allez donc partir de suite, et « vous devez vous estimer heureux de n'être pas mis à « mort ». Le serviteur de Dieu lui fit voir la fausseté de sa croyance, parce qu'il était obligé de la défendre par les armes. Comme le monde avait été tiré de l'idolâtrie par les prodiges qu'il avait vus dans les premiers prédicateurs de la foi, il lui proposa de faire allumer un grand feu et s'engagea à y descendre avec un musulman, pour montrer, par l'exemple de celui qui n'aurait pas souffert, quelle était la vraie religion. Le cadi n'osa tenter cette épreuve et fit reconduire les saints religieux chez un marchand chrétien.

Les Maures, furieux contre le cadi qui n'avait point puni les missionnaires, se soulevèrent contre eux parce qu'ils osaient prêcher la foi chrétienne. Le cadi les rappela.

Croyant leur dernière heure arrivée, ils se confessèrent à un frère mineur qui remplissait les fonctions de chapelain auprès des commerçants chrétiens, et se présentèrent remplis d'une sainte joie devant leur juge. Celui-ci, entouré de Maures, leur demanda ce qu'ils comptaient faire dans la ville : « Nous voulons », disent-ils, « travailler au salut de ses habitants ». Cette réponse leur valut l'honneur d'être mis en prison, et ils furent mis aux fers jusqu'au 17 février, et condamnés à de rudes travaux qu'ils supportèrent avec une patience inaltérable ; puis ils furent enfermés dans une tour très-élevée, avec les autres prisonniers chrétiens. Jean obtint la permission de leur dire la sainte messe le dimanche. Mais le lieu choisi pour cette réunion était trop étroit et pouvait à peine contenir cent personnes ; le serviteur de

Dieu obtint par ses prières que les murs s'entr'ouvrissent, et, par ce miracle aussi bien que par ses instructions, fortifia la foi des fidèles, qui, soit ignorance, soit faiblesse, étaient sur le point d'apostasier.

Pendant deux mois ils partagèrent les souffrances de ces pauvres esclaves pendant le jour et passèrent presque toutes les nuits en prières. Ces privations les réduisirent l'un et l'autre à l'extrémité ; mais le Père Jean, dont l'ardeur pour le martyr ne faisait que grandir, et qui craignait d'être privé de cette gloire par une mort commune, supplia le Seigneur d'exaucer ses désirs. Sa foi fut récompensée, et ils recouvrèrent l'un et l'autre la santé. Le zèle du saint religieux redoubla dès ce jour, et il s'efforça de plus en plus de fortifier et d'instruire ses compagnons de captivité dans les mystères de la foi. Le deuxième dimanche après Pâques, en expliquant l'Évangile, il assura que Notre-Seigneur est en vérité le bon Pasteur et que Mahomet était le loup et le mercenaire qui ruine son troupeau et conduit ses brebis aux portes de l'enfer. Ces paroles excitèrent la fureur des infidèles, et leur rage parut avec une telle violence que les captifs crurent leur dernière heure arrivée.

Lorsque le roi fut de retour, les saints religieux comparurent devant lui et démontrèrent la fausseté du mahométisme. Le prince, ivre de fureur, frappa Jean d'un coup de bâton sur la tête, et comme le serviteur de Dieu semblait mépriser ses menaces : « Si vous ne changez de « langage », lui dit-il, « vous verrez bientôt où vous conduira « votre folie. Je fais un traité avec vous, et je vous garde « jusqu'à ce que vous ayez fait un miracle devant moi : « je ferai décapiter votre compagnon, et si vous replacez

« sa tête sur ses épaules, je croirai que vos instructions sont vraies ; sinon, vous embrasserez ma religion ou vous mourrez comme un imposteur ». Mais les Maures, qui l'entendirent, s'opposèrent à ce qu'on conclût une convention qui pouvait compromettre les croyances mahométanes, et le tyran, renonçant à son projet, accabla Jean d'une grêle de coups, puis il le fit dépouiller de ses habits et battre de verges jusqu'à ce que le sang ruisse-lât de toutes parts. Au milieu de ces tortures, le courageux héros remerciait Dieu de voir ses désirs accomplis et priait pour ses persécuteurs. Pendant que Pierre, témoin de sa constance, voyait en tremblant ces cruels traitements, le saint martyr lui demanda s'il était prêt à souffrir pour Notre-Seigneur : « Mon Père », répondit-il, « vous savez que c'est là ma seule ambition, je désire que votre combat finisse, afin de commencer le mien ». Jean lui donna sa bénédiction et le pria de s'approcher de lui afin de l'embrasser une dernière fois ; mais les barbares s'y opposèrent et le roi, remplissant en même temps les fonctions de juge et de bourreau, lui trancha la tête, puis montrant à Pierre ce cadavre sanglant, il lui conseilla de réfléchir sur les suites d'une folie qui le priverait des plaisirs, et lui promit des richesses et des honneurs, s'il voulait être musulman, « Périront vos biens avec vous », s'écria le courageux confesseur, « je préfère la torture à des jouissances que je méprise depuis longtemps, l'âme de mon compagnon est déjà dans la gloire et jouit de son triomphe ; hâtez-vous de nous réunir ». Le roi se mit à rire en entendant parler du ciel, et lui dit que Dieu devrait le ressusciter, pour montrer qu'il y était réellement : « Ce n'est pas impossible à Dieu, et

« celui qui a créé l'homme avec un peu de terre
« pourrait lui rendre la vie. Le vénérable Pierre était
« beaucoup plus saint que moi et a fait plusieurs miracles,
« mais jamais pour satisfaire le caprice d'un particulier » .
Le tyran, ne pouvant vaincre sa constance, le remit entre
les mains de quelques apostats qui lui firent en son nom
les promesses les plus séduisantes ; mais le saint jeune
homme refusa d'échanger quelques instants d'une vie
périssable pour un enfer éternel, et préféra les joies du
ciel aux plaisirs grossiers qui conduisent à une perte irré-
parable. Il fut ensuite ramené devant le roi, frappé à
coups de bâton et cruellement flagellé. Le courageux
martyr chantait les louanges de Dieu, et sa joie faisait
l'étonnement des spectateurs. « Je demande à mon Sei-
« gneur Jésus-Christ » , répondait-il à ceux qui lui
faisaient de nouvelles instances pour le séduire , « je
« demande la grâce de finir ma vie dans la foi catholique,
« et je préfère mourir comme mon compagnon, plutôt
« que de vivre avec des hommes aussi grossiers » . Le
tyran furieux le décapita de sa propre main. C'était le
19 mai 1397.

Les cadavres de ces deux victimes furent traînés dans
les rues de la ville, outragés par les enfants et jetés à
la voirie en dehors de Grenade. Ils furent enterrés
trois jours après par les chrétiens, puis apportés plus
tard en Catalogne. La plus grande partie de leurs osse-
ments repose dans la cathédrale de Vich : on en donna
quelques-uns à Marie, reine d'Aragon, en 1457. La tête
de l'un est honorée au monastère de Grenade, et celle de
l'autre dans celui de Séville. Plusieurs couvents d'Espa-
gne conservent également quelques reliques des saints

martyrs, et souvent des miracles ont attesté leur puissance dans le ciel.

Nous trouvons au 19 mai, dans le livre des Saints de l'Ordre; la mémoire de frère Lupus, disciple de saint François, qui mourut saintement au couvent de Burgos, en Espagne, où le patriarche séraphique l'avait laissé en se rendant à Compostelle. En 1604 on exhuma ses restes pour les placer dans un endroit plus convenable. Ils reposent maintenant dans une belle châsse, dans la grande chapelle.

Mentionnons encore le vénérable frère Martin, qui est enterré dans la même chapelle et qui fit des miracles avant et après sa mort. Lorsqu'on retira son corps du tombeau pour le replacer dans un autre, un ouvrier maladroit atteignit le pied du serviteur de Dieu avec sa bêche, et il en jaillit du sang en abondance. Ce prodige augmenta la vénération qu'on avait déjà pour lui, et ses restes furent conservés avec le plus grand soin.

(WADDING, MARC et GONZAGUE.)

VINGTIÈME JOUR DE MAI

SAINT BERNARDIN DE SIENNE

CONFESSEUR

1444. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Sa modestie. — Ses vertus. — Sa vocation. — Son éloquence. — Ses miracles. — Sa régularité. — Il apaise des troubles dans la ville d'Aquila, après sa mort. — Saint Jean de Capistran excite les habitants de cette ville à lui bâtir une église où il est transféré. — Louis XI offre une châsse en vermeil pour y mettre ses reliques. — Punition du vice-roi de Naples qui s'en empare.

L'an 1380, le 8 septembre, saint Bernardin naquit à Massa, petite ville fort peu éloignée de Sienne. Ayant perdu, à l'âge de trois ans, Néra, sa mère, fille de Bindus, le plus considérable de Massa, et à l'âge de six ans, Tolle, son père, noble siennois, de l'illustre famille des Albizeschi, il demeura sous la tutelle d'une de ses tantes appelée Diane. Cette femme très-pieuse eut soin de lui inspirer de bonne heure la piété envers Dieu et la dévotion à la très-sainte Vierge. Il en donna bientôt des marques éclatantes ; car, dès ses plus jeunes années, il prenait plaisir à visiter les églises, à parer les autels, à entendre les messes et les prédicateurs ; il contre-faisait si bien leurs gestes, et racontait avec tant de grâce ce qu'il avait retenu de leurs sermons, qu'il était aisé de prévoir ce qu'il serait un jour. Etant plus avancé en âge, et étant venu demeurer chez ses oncles à Sienne, il ne manquait point chaque jour d'aller hors de la porte appelée Camoline, qui conduit à Florence, pour prier devant une image de la Vierge.

Il se comportait avec tant de modestie dans l'école, qu'il ne disait jamais de paroles inutiles ; il avait surtout horreur de celles qui étaient contraires à la chasteté ; et, quand il en échappait quelqu'une à ses compagnons, Bernardin en rougissait pour eux ; sa présence les obligeait de se tenir dans le devoir et dans l'honnêteté, et dès qu'ils le voyaient venir, ils se disaient l'un à l'autre : « Taisons-nous, voici Bernardin qui vient ». Ce zèle l'emporta même une fois à quelque excès : car un homme de famille noble ayant proféré une parole déshonorable en sa présence, Bernardin l'en reprit avec une sévérité au-dessus de son âge, et cet homme, néanmoins tout confus, en fit son profit ; car depuis, toutes les fois qu'il entendait prêcher Bernardin, le souvenir de cette réprimande le faisait fondre en larmes.

Je rapporterai encore une action de ce saint enfant, qui mérite d'être sué : comme il était très-beau de visage et d'un air fort agréable, il se trouva un homme assez misérable pour le solliciter à des actions que l'on n'oserait écrire ; il n'avait encore que treize ans : mais son amour de la pureté lui donna le courage d'animer ses compagnons contre ce corrupteur ; lorsqu'il vint, à son ordinaire, presser Bernardin de ses coupables sollicitations, tous les enfants se précipitèrent sur lui et le poursuivirent à coups de pierres.

Bernardin, après avoir fait son cours de philosophie, étudia le droit civil et canonique, et ensuite la sainte Ecriture, à laquelle il s'appliqua avec tant de zèle, que, faisant pour ainsi dire divorce avec toutes les autres sciences, il n'épousa que celle-ci. Il n'eut pas moins d'ardeur pour la pratique des vertus ; car il voulut être

religieux par les œuvres avant d'en porter l'habit. A cet effet, il se mit de la confrérie des Disciplinés de la Vierge, établie dans la maison hospitalière de la Scala, à Sienne, dans laquelle on ne recevait personne qui ne fût d'une vie irréprochable. Ce fut là qu'il commença à mortifier ses passions par les jeûnes, les veilles, les disciplines et les autres austérités que sa ferveur lui inspirait et que l'obéissance lui permettait, sans rien perdre néanmoins de cette grande douceur et de cette aimable affabilité qu'il avait dans la conversation, de cette paix, de cette tranquillité d'esprit et de cette parfaite possession de lui-même dont Dieu l'avait favorisé.

En 1400, la peste, qui déjà avait désolé une partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne, et particulièrement l'hôpital de la Scala; et comme elle n'emportait pas moins de dix-huit ou vingt personnes par jour, cette maison fut bientôt destituée de tous les secours nécessaires pour le soulagement des malades. Ce fut en cette occasion que Bernardin fit paraître admirablement sa charité: non-seulement il s'exposa lui-même pour l'assistance des pestiférés; mais il fit tant, par ses exhortations, que douze autres s'exposèrent avec lui, certains que Dieu les récompenserait s'ils mouraient dans une action si pleine de miséricorde et qui approche si fort du martyre. Ils s'y employèrent tous avec un si heureux succès, qu'en moins de quatre mois la peste cessa. Bernardin échappa à la contagion; mais, épuisé de fatigues, il tomba dans une fièvre violente qui le retint au lit pendant quatre mois. Il supporta cette maladie avec résignation et en bénissant Dieu. Etant guéri, il assista avec beaucoup de charité une de ses tantes, appelée

Barthélemie , femme très-vertueuse, qui était aveugle et paralytique et avait près de quatre-vingt-dix ans. Il lui rendit tous les services imaginables jusqu'à la mort, avec une patience que rien ne rebutait.

Lorsqu'il eut fermé les yeux à sa tante, Bernardin se retira chez un de ses amis, aux extrémités de la ville de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin. Là, redoublant de ferveur, il s'appliqua extraordinairement à l'oraison et à la pénitence, pour connaître la volonté de Dieu sur lui. Un jour donc qu'il répandait son cœur devant un crucifix, il entendit une voix qui lui disait : « Bernardin, tu me vois dépouillé de tout et « attaché à une croix pour ton amour ; il faut donc aussi, « si tu m'aimes , que tu te dépouilles de tout et que tu « mènes une vie crucifiée ». Pour suivre ces conseils, il résolut d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il prit l'habit au couvent solitaire de Colombière, à quelques milles de Sienne, la vingt-deuxième année de son âge et le jour de la Nativité de Notre-Dame, qui était aussi celui de sa naissance. Ce fut encore en cette solennité qu'il fit profession, l'année suivante ; que, quelque temps après, il offrit son premier sacrifice, et enfin qu'il fit sa première prédication : circonstances très-remarquables, et dont il se servait pour s'animer à servir avec plus de ferveur une si bonne Maîtresse.

On ne saurait assez admirer avec quelle sévérité il traitait son corps dans le cloître, bien qu'il ne l'eût pas épargné dans le monde : il ne se contentait pas des austérités de la règle, mais il en ajoutait tous les jours de nouvelles, comme des jeûnes, des veilles, des disciplines et autres mortifications très-pénibles ; en la

sainte cruauté qu'il exerçait contre lui-même, on eût plutôt dit que son corps était de bronze que composé de chair et d'os. Son humilité était si profonde, qu'il ne s'estimait lui-même et ne voulait être estimé que le dernier de tous. Le mépris et les mauvais traitements lui donnaient une joie extrême; et parce que les enfants, qui le voyaient aller dans les rues avec un habit pauvre et écourté, les jambes et les pieds nus, couraient après lui et lui jetaient des pierres, il en ressentait une satisfaction qu'il ne pouvait s'empêcher d'exprimer à ceux qui l'accompagnaient : « Laissons-les faire », disait-il, « ils nous donnent matière de mérite et occasion de gagner le ciel ».

Ses supérieurs, après qu'il eut fait profession et qu'il fut prêtre, l'ayant destiné à la prédication, pour laquelle il semblait avoir beaucoup de talent, il pria Notre-Seigneur, par les mérites de sa très-sainte Mère, de daigner adoucir sa voix, qui était naturellement rude et comme enrouée. Sa prière fut exaucée; sa voix devint si belle et si avantageuse pour parler en public, qu'il n'y en avait point de semblable. Il reçut aussi de Dieu, en même temps, toutes les autres qualités nécessaires à un prédicateur : l'intelligence des saintes lettres et des belles vérités de la théologie, la connaissance des services du monde et des remèdes qu'il y fallait appliquer, l'élégance de la composition, l'usage prompt et aisé de tout ce qu'il savait, la beauté des gestes et surtout un feu et un zèle admirables pour la conversion des âmes. Aussi on ne saurait exprimer les grands fruits qu'il a produits pendant plus de trente ans qu'il a prêché de tous côtés, en Italie. Les

hommes venaient déposer entre ses main ses dés, ses cartes et les autres instruments des jeux défendus, et les femmes apportaient à ses pieds leurs dorures, leurs cheveux, leurs fards, leurs parfums et les autres drogues que la vanité de ce sexe a inventées pour perdre les âmes en voulant trop embellir les corps. Les Guelfes et les Gibelins, comme des furies sorties de l'enfer, mettaient alors tout à feu et à sang ; mais le saint fit si bien, par ses sermons et ses entretiens , qu'il arrêta le cours de leurs fureurs martiales, adoucit leurs esprits et les réconcilia.

Il n'avait pas moins le don des miracles que celui de l'éloquence. Par le signe de la croix, il a guéri plusieurs maladies que les médecins avaient jugées incurables. Une petite fille étant venue au monde avec deux ulcères, l'un sur la poitrine, par où sortait le souffle de ses poumons , et l'autre sur le ventre , qui découvrait ses entrailles, elle fut guérie par une bénédiction qu'il lui donna. Un autre enfant, qui était presque mort, fut rendu à la santé de la même manière , et un troisième fut délivré du mal caduc par la force de ses prières. Ses ennemis mêmes n'ont pas été privés du bénéfice de ses miracles : un couvreur se moquant de lui comme il passait dans la rue, tomba du toit sur lequel il était monté et se brisa tout le corps ; mais, ayant reconnu sa faute, il fut aussitôt guéri par la bénédiction du saint. Une femme se trouva guérie d'une plaie incurable, après avoir touché le bord de ses habits par dévotion. Un pauvre lépreux, à qui il avait donné ses souliers par aumône, ne les eut pas plus tôt chaussés, qu'il se sentit soulagé, et il fut bientôt aussi sain que

s'il n'eût jamais été incommodé. Etant un jour obligé de passer un bras d'eau pour se rendre dans Mantoue, où il devait prêcher, et le batelier lui ayant refusé le passage, parce qu'il n'avait point d'argent, il le traversa sur son manteau, sans qu'il se trouvât même mouillé quand il fut à l'autre bord. Prêchant sur Notre-Dame, il lui appliqua ces paroles de l'Apocalypse : « Un grand signe est apparu au ciel » ; au même instant tout l'auditoire vit en plein jour, sur sa tête, une étoile d'une admirable clarté. Une autre fois, prêchant devant des Grecs qui ne savaient pas l'italien, il se fit entendre par eux aussi parfaitement que s'il leur eût parlé en leur langue.

Ces miracles donnaient de l'autorité à ses paroles, qui n'en recevaient pas moins de l'exemple de ses vertus ; car il pratiquait lui-même, à l'imitation de Jésus-Christ, tout ce qu'il enseignait aux autres. En effet, parmi ses prédications, qu'il n'a presque pas discontinuées un seul jour pendant seize ans, il n'a jamais rien omis de ses autres fonctions religieuses : il assistait à matines, il disait la messe tous les jours, il donnait, le matin, une heure entière à l'oraison, durant laquelle personne ne pouvait lui parler. Il tenait si peu à son propre jugement, qu'il consultait en toutes choses les sentiments des autres, et quoiqu'il fût en grande estime et d'une famille fort considérable, il allait néanmoins toujours la tête baissée, et d'une manière si simple, que ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient pour un homme de rien, en qui la grâce ne brillait pas plus que la science.

Il eut souvent des combats à soutenir pour la chasteté ;

mais il en sortit toujours victorieux. Un jour, faisant la quête, il fut prié par une dame d'entrer chez elle, pour y recevoir l'aumône ; mais lorsqu'il y fut entré, elle lui découvrit effrontément la passion qu'elle avait depuis longtemps pour lui, et lui déclara que, s'il n'y consentait, elle allait appeler au secours comme s'il lui faisait violence, et le couvrir ainsi de honte. Un accident si imprévu embarrassa d'abord saint Bernardin, mais, ayant invoqué la sainte Vierge, il reçut subitement l'esprit de conseil : et non-seulement il se tira avec une prudence admirable de ce danger, mais aussi il excita un vif repentir dans le cœur de cette dame, et lui fit promettre de garder dans la suite une fidélité inviolable à son mari ; ce qu'elle exécuta. Ce ne sont pas encore là toutes ses épreuves : le duc de Milan, étant irrité contre lui, entreprit de le surprendre et de faire voir publiquement qu'il n'avait pas si peu d'affection pour l'or et pour l'argent qu'il le faisait paraître dans ses prédications. A cet effet, il lui envoya, par aumône, une bourse de cinq cents ducats, le priant de s'en servir pour ses besoins ; mais le saint, reconnaissant son artifice, ne les voulut pas recevoir et lui manda courageusement qu'il n'avait que faire de son or. Le duc les lui fit reporter et lui fit dire que, s'il n'en voulait pas pour lui, il en fît part à qui il voudrait. « Si cela est », dit le saint aux trésoriers qui le pressaient extrêmement de ne les pas renvoyer, « suivez-moi jusqu'aux prisons ». Il y alla avec eux, et, au moyen de cette somme, il délivra plusieurs prisonniers que l'on y détenait pour leurs dettes. Le duc fut si satisfait de cette belle conduite, qu'il déposa l'aversion qu'il avait contre lui et eut dès lors une haute estime

pour sa personne. Enfin, quelques malintentionnés rapportèrent au pape Martin V qu'il était un prédicateur téméraire et amateur de nouveautés, sous prétexte qu'il portait un petit tableau où le nom de Jésus était écrit en lettres d'or entourées de rayons, et qu'en prêchant il le montrait au peuple. Mais ces accusations n'eurent aucun effet, parce que le Saint-Père, qui le manda à Rome, ayant entendu ses raisons, approuva son procédé et l'exhorta à poursuivre ce qu'il avait commencé. En effet, ses prédications faisaient de si grands fruits, qu'elles lui acquirent, par toute l'Italie, le titre glorieux de *Trompette du ciel* et de *Prédicateur évangélique*.

Notre saint ne se contenta pas d'être utile aux séculiers, il travailla aussi à la perfection de ses frères ; car il rétablit l'observance dans plusieurs couvents de son Ordre, et il en fit bâtir un grand nombre de nouveaux, à la plupart desquels il donna le titre de *Sainte-Marie-de-Jésus*, car il avait une singulière dévotion pour ces saints noms. Quand il prit l'habit, il n'y avait pas plus de vingt monastères de l'étroite Observance dans toute l'Italie, et environ deux cents religieux ; lorsqu'il mourut, il y avait plus de trois cents couvents et au moins cinq mille religieux. C'est à cause de ce zèle pour son Ordre, que le pape Eugène IV l'avait établi vicaire général de toutes les maisons d'Italie. Il lui avait offert successivement les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbain ; une fois même il lui mit de ses propres mains la mitre sur la tête, mais Bernardin l'ôta par humilité, suppliant très-humblement Sa Sainteté de ne point le charger d'un diocèse et de le laisser dans son état de pauvreté, dans lequel il espérait beaucoup plus servir l'Eglise en prê-

chant indifféremment pour toute l'Italie, que s'il était attaché à un seul diocèse.

Ce grand saint, continuant ainsi ses travaux pour le bien de l'Eglise et pour celui de son Ordre, arriva enfin au terme heureux qui lui était marqué de toute éternité; il en fut averti par saint Pierre Célestin, qui lui apparut auprès de la ville d'Aquila, dans l'Abruzze, au royaume de Naples, où il avait été porté malade; il se disposa à la mort par la réception des sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction; puis, sentant ses forces diminuer de plus en plus, il pria ses frères de le mettre à terre, afin d'y rendre le dernier soupir de la même manière qu'avait fait son père saint François. C'est ainsi qu'il passa de cette vie à une meilleure, l'an de grâce 1444, la veille de l'Ascension, à l'heure de vêpres, comme l'on chantait au chœur cette antienne : « Mon Père, j'ai fait
« connaître votre nom aux hommes que vous m'avez
« donnés; maintenant je prie pour eux, et non pour le
« monde, parce que je viens à vous » ; il était âgé de soixante-quatre ans.

(Extrait des *Petits Bollandistes.*)

Après la mort de ce grand saint au couvent d'Aquila, dans le royaume de Naples, son corps fut porté solennellement dans la ville et ramené de la cathédrale dans l'église des Conventuels, où il fut exposé à la vénération publique pendant vingt-six jours; enfin, il fut mis dans un cercueil en fer à douze serrures. Pendant ce temps la joie la plus vive régnait dans la ville : les boutiques étaient fermées, les travaux suspendus. L'église du cou-

vent était nuit et jour remplie de pèlerins qui venaient avec des flambeaux et des torches remercier le saint religieux de sa protection. Les habitants, divisés jusque-là, se réconcilièrent et rendirent grâces à Dieu de ce qu'il leur avait donné un nouveau patron. Mais tout à coup le feu de la discorde se ralluma et menaça la cité d'une ruine complète. Quelque temps auparavant, on avait exécuté quatre notables de la ville dont les menées séditieuses semaient partout la division; mais leur supplice ne fit qu'irriter leurs partisans, qui levèrent bientôt la tête et s'emparèrent du pouvoir. Pour se venger, ils condamnèrent à mort sept conseillers. Déjà ils n'attendaient plus que le dernier coup du bourreau sur la place du marché, quand une voix se fit entendre dans le ciel : « Ne versez pas le sang innocent ; allez à l'église des Frères Mineurs , vous en trouverez beaucoup. Les habitants effrayés s'empressent d'y courir et voient avec étonnement que le cercueil de Bernardin est inondé du sang qui sort par le nez du cadavre. Bientôt il déborde et coule sur le tapis placé au pied de la châsse. On le recueillit précieusement dans des vases ou sur des linges, et il servit plus tard à guérir un grand nombre de malades. Saint Jean de Capistran en garda sur lui un flacon pendant plusieurs années et l'employait fréquemment pour opérer des miracles. La ville d'Aquila fut calmée par ce prodige et la paix rentra dans ses murs.

Le bruit de la mort de Bernardin se répandit rapidement dans toute l'Italie, et on célébra un service pour lui dans les villes où il avait prêché ; mais c'était plutôt une fête qu'une cérémonie funèbre, et les fidèles qui venaient y assister cherchaient moins à le délivrer du purgatoire

par leurs prières qu'à l'invoquer comme un protecteur. Jamais tant d'honneurs ne furent rendus à un homme après sa mort. Après avoir obtenu, en 1450, la canonisation de ce saint religieux, Jean de Capistran se rendit en Allemagne sur la demande de l'empereur Frédéric III et s'efforça de répandre le culte de son glorieux ami ; il écrivit en particulier aux habitants d'Aquila une lettre dans laquelle il raconte en détail tout ce qu'il a fait pour l'honneur de leur nouveau patron en Allemagne, en Hongrie et en Bohême ; il se plaint de ce que son corps repose encore dans une pauvre chapelle, et il les exhorte à lui élever une église. Il affirme enfin que sept cents miracles dus à son intercession ont été enregistrés par ses compagnons et par lui-même, sans compter ceux qui n'ont pas été recueillis.

Cependant le corps du saint reposait dans l'église des Conventuels, sous la garde des Observantins ; mais ceux-ci, craignant le relâchement à cause de leurs relations continuelles avec les Conventuels, étaient sur le point de renoncer à cette charge. Les habitants s'étaient enfin décidés à construire une grande chapelle en l'honneur de Bernardin, dans l'église où étaient déposés ses restes, lorsqu'ils reçurent de Pologne une nouvelle lettre de Jean de Capistran : il leur reprochait d'estimer fort peu le précieux dépôt dont ils étaient favorisés ; il était temps, ajoutait-il, de construire une nouvelle église : le pape l'avait permis ; le roi de Naples donnait cinq mille couronnes, ils devaient se procurer immédiatement d'autres ressources, ou bien s'attendre à de grands malheurs. Cette lettre effraya les habitants, qui se rendirent aussitôt chez les Conventuels pour leur en donner lecture. Le

Père Jacques de la Marche fit ensuite un sermon qui tira les larmes de tous les auditeurs. En quelques jours on réunit de grandes aumônes et on commença la construction demandée. Le général de l'Ordre étant venu voir cette église, fit bâtir à côté un petit couvent qui fut bientôt un des plus beaux d'Italie. On transporta solennellement les restes de saint Bernardin dans cette église, le 17 mai 1472, vingt-huit ans après sa mort. Le pape Sixte IV avait accordé une indulgence plénière aux fidèles qui assisteraient à cette cérémonie. On célèbre maintenant cette translation le 18 mai, parce que la fête de saint Pascal Baylon tombe le 17. Le corps du saint religieux fut revêtu d'un habit de soie, ceint d'une corde en or, et placé dans une châsse en verre ornée de barreaux dorés et argentés.

En 1481, Louis XI, roi de France, envoya au couvent d'Aquila une magnifique châsse en vermeil, du poids de 1,200 livres et qui avait coûté 2,200 couronnes d'or. Le prince témoigne, dans une lettre, qu'il envoie ce présent pour s'acquitter d'un vœu, probablement pour avoir été guéri de l'épilepsie et de la lèpre. Le pape ordonna par une bulle de déposer le corps de Bernardin dans cette châsse et défendit, sous peine d'excommunication, de l'employer à un autre usage. La cérémonie se fit au milieu d'un concours immense de peuple, et les habitants de la ville reconnaissants envoyèrent au roi le cordon d'or qui ceignait le corps du saint, avec son image garnie de perles d'or.

En 1529, Philibert Chalon, prince d'Orange, et vice-roi de Naples, enleva cette châsse pour payer ses soldats ; mais ce sacrilège lui coûta cher : car étant sorti avec ses

troupes pendant l'hiver, il fut surpris par une grosse tempête ; plusieurs de ses hommes y périrent, et il n'échappa au danger qu'avec de très-grandes peines. Comme on lui faisait remarquer que c'était le châtement de son crime, il se moqua de l'observation et répondit que Dieu l'avait puni parce qu'il n'avait point fait décapiter cinq bourgeois d'Aquila avant de quitter cette ville. Mais quelques jours après, il subit la peine de ce blasphème ; il fut percé de deux balles et foulé aux pieds de ses chevaux, de telle sorte que son cadavre était méconnaissable.

Vers l'an 1505, on construisit une magnifique chapelle longue de vingt et un pieds et large de quinze. Les murs sont recouverts de plaques de marbre dont les inscriptions rappellent sa canonisation, sa translation et ses principaux miracles. C'est là que fut déposée la nouvelle châsse que la ville fit exécuter pour remplacer celle qui avait été volée. Le corps de saint Bernardin y repose sans montrer aucune marque de corruption. Le pape défendit de l'exposer continuellement à la vénération publique ; on ne le découvre plus que le 20 mai et le 28 août, jours pendant lesquels une foule nombreuse se presse dans la ville.

(WADDING.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE MAI

LE VÉNÉRABLE JEAN BONVISIO

1473. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa vertu dans le monde et son amour pour les humiliations dans l'Ordre.

Jean Bonvisio naquit en 1409, à Lucques, d'une famille établie dans cette ville dès l'année 984, et qui compte parmi ses membres des cardinaux et d'autres hommes remarquables. Dès sa plus tendre enfance, il avait horreur des jeux et des spectacles auxquels ses parents le faisaient assister quelquefois ; il fuyait la société, afin de ne pas encourir le danger d'offenser Dieu. Cependant il aimait à se promener avec son frère aîné qui partageait ses goûts. Il aurait voulu jeûner trois jours par semaine au pain et à l'eau ; mais ses parents, voyant qu'il était très-maigre, obtinrent de lui qu'il ne jeûnât que deux jours : il se dédommagea de cette privation, en ne faisant chaque soir qu'une légère collation, et en ne mangeant que des aliments communs et grossiers.

A l'âge de seize ans, il fut envoyé, avec quelques jeunes gentilshommes, dans la ville voisine, parce que la peste faisait alors de grands ravages à Lucques. Il y fut témoin

de grands scandales qui le mirent en danger de perdre sa pureté. Jean redoubla de vigilance sur ses sens, et combattit par la prière et la mortification les ennemis qui attaquaient son innocence. Dieu l'exauça, et il conserva jusqu'à la mort le précieux trésor de la vertu angélique. En même temps il lisait souvent des livres spirituels, et lorsqu'il en trouvait l'occasion, il se faisait expliquer par des religieux les passages qu'il n'avait pas compris.

Quand il revint à Lucques, il dut, pour plaire à son frère, se livrer au commerce, ce qui était alors de coutume parmi les nobles d'Italie. Il y réussit beaucoup, et dans la crainte que le démon ne le retînt dans le monde avec des chaînes d'or, il redoubla ses prières et ses bonnes œuvres. Dans un voyage qu'il fit en Espagne, il établit ses courtiers en Aragon et en Portugal avec tant de succès, que son nom se répandit au loin et que des princes recherchèrent son amitié ; mais c'était plutôt sa vertu que son nom et ses richesses qui lui conciliait leur estime. Son attrait pour la piété lui rendait le commerce désagréable : il fuyait de son mieux la rencontre des grands, portait des habillements simples et ne rougissait pas de se présenter ainsi à la cour lorsqu'il avait quelque affaire à traiter avec les princes. Craignant que la prospérité ne perdît son âme, il pria le Seigneur de le tirer de cet état, et il fit vœu d'entrer chez les Frères Mineurs comme religieux. Mais comme il retardait l'accomplissement de sa promesse, il tomba malade de la peste. Sa douleur fut très-grande, non pas qu'il tremblât devant la mort, ou que ses affaires temporelles ne prospérassent pas ; mais il crut que Dieu le punissait d'a-

voir retardé son entrée en religion. Aussi, dès qu'il fut guéri, il mit ordre à son commerce et prit l'habit religieux en Aragon. Ses parents furent très-affligés de sa décision ; mais ni leurs regrets ni leur reproches ne purent la changer.

Il s'aperçut bientôt qu'il aurait de nombreuses humiliations à essayer dans l'Ordre, et loin de chercher à les éviter, il semblait au contraire se plaire à les provoquer : il paraissait goûter un véritable plaisir dans les mépris et les contradictions ; il avait complètement renoncé à sa volonté, et on pouvait croire qu'il n'en avait pas. Mais sa vertu ne tarda pas à briller d'un vif éclat, et ses frères songeaient à lui pour les charges importantes du monastère. Jean ne voulut accepter que celle de réfectoier, afin de s'exercer plus facilement à l'humilité et à l'oubli de lui-même. Il passa trois ans dans l'exercice de cette fonction ; puis, craignant qu'on ne voulût l'élever à un emploi plus considérable, il demanda et obtint la permission de passer dans un autre couvent. Il fut envoyé à Biscaye, mais, quoique la règle y fût observée avec fidélité, le froid et le voisinage de la mer forçaient les religieux à porter des habits plus chauds. Jean dut se conformer à l'observance commune ; cependant, il lui répugnait de porter ces vêtements, et après quelques mois, il obtint encore de changer de résidence, afin de satisfaire son goût pour la mortification. Cette fois il fut servi à souhait ; car le gardien du monastère où il se rendit était un homme austère qui le traita sans ménagement.

Plus tard il fut placé sous la direction d'un Père qui, obligé de s'absenter souvent, laissait le couvent à la garde d'un frère lai très-sévère. Celui-ci, qui regar-

dait Jean comme un sot, lui imposait des pénitences très-pénibles ; quelquefois il lui commandait de venir au réfectoire, de se jeter à genoux devant lui et de manger tout ce qu'il voulait. Le serviteur de Dieu passa trois années dans divers couvents de l'Espagne et fut traité partout comme un insensé ; il parcourait le pays avec un habit court et rapiécé, les pieds nus, même pendant l'hiver, et souvent blessés par les cailloux et le froid. Il couchait à l'endroit où la nuit le surprenait, sans jamais emporter avec lui de provisions. La crainte qu'il avait d'offenser Dieu lorsqu'il se trouvait en dehors du monastère, lui donnait la fièvre, parce qu'il craignait d'agir contre l'obéissance. Lorsque la fatigue le contraignait de s'arrêter dans une hôtellerie, il allait mendier de porte en porte et se joignait aux pauvres qu'il rencontrait, sans craindre de s'humilier dans leur société. Il visitait les pèlerinages les plus célèbres de l'Espagne ; mais il garda toujours le silence sur les faveurs célestes qu'il y reçut, quoique, plus tard, le désir qu'il avait de retourner dans ce pays ait pu faire comprendre de quelles consolations il y avait été inondé. Le peuple commençait cependant à soupçonner sa sainteté ; mais à peine s'apercevait-il que les fidèles le poursuivaient de leur vénération, qu'il s'enfuyait, par crainte de la vaine gloire.

Après trois ans de séjour en Espagne, il demanda plusieurs fois la permission de retourner en Italie ; mais pendant quelque temps il ne reçut que des paroles dures, et il les acceptait à genoux jusqu'à ce qu'on lui commandât de se relever. Cependant le provincial soupçonna bientôt qu'il était le Père Jean de Lucques, dont il avait entendu

vanter la sainteté, et lui demanda s'il le connaissait. Le saint religieux éluda ses questions en répondant qu'il n'y avait rien de si difficile que de connaître un homme. Le supérieur insista, finit par apprendre la vérité et lui accorda l'autorisation qu'il sollicitait. Jean revint donc en Italie, traversa la ville de Lucques sans visiter ses parents, et obtint à Florence la permission de se fixer parmi les Observantins de la province de Saint-François. Il vint habiter un couvent près de Pérouse, où sa sainteté fit bientôt l'admiration des religieux : on lui offrit des sandales parce que ses pieds étaient blessés ; mais il refusa, dans la crainte que la sensualité ne se glissât sous l'apparence de la nécessité ; cependant il était prêt à faire ce que l'obéissance lui conseillera. Son silence était parfait, et on pouvait croire que sa conversation était dans le ciel. Alphonse, roi de Naples et d'Aragon, qui l'avait connu en Espagne, lorsqu'il y faisait le commerce, obtint de ses supérieurs qu'il vînt à la cour ; mais les honneurs qu'on lui rendait à chaque instant blessaient sa modestie ; et il voulut se retirer. Le prince ne pouvant le retenir, lui donna une mission en Aragon, afin que du moins ses sujets pussent profiter de ses exemples. Jean y resta quelque temps inconnu, et revint ensuite dans sa province.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pauvreté et humilité du vénérable Jean.

Lorsque l'Ordre reprit son premier lustre par l'observation de la pauvreté la plus austère sous la règle de l'Observance, Jean s'appliqua fortement à la pratique cette

vertu. A peine eut-il fait profession, qu'il écrivit à son frère de vendre tous ses biens et de les donner aux pauvres. Un marchand ne put jamais lui faire accepter un magnifique bréviaire dont il lui faisait cadeau, et il se contenta d'un autre beaucoup plus simple dont il se servit jusqu'à ce qu'il fut complètement usé. Lui donnait-on quelque chose lorsqu'il était gardien, il demandait la permission de partager avec ses frères ; jamais il ne demandait rien pour lui-même , et il se contentait de ce qu'on voulait bien lui donner. Lorsque, en changeant de monastère, il ne pouvait emporter avec lui sa discipline, il en trouvait une semblable dans la maison où il se rendait. Dieu pourvoyait lui-même à ses besoins dans ses voyages. Un jour il se trouvait en route avec un frère qui souffrait de la faim, et il lui dit de mettre sa confiance dans le Seigneur, qui leur envoya aussitôt une nourriture abondante : la foi, ajouta-t-il, est le moyen par lequel nous méritons d'être secourus par la divine Providence.

Il estimait par-dessus tout la pauvreté parfaite, qui manque volontiers du nécessaire et qui ne cherche pas à sortir du besoin ; il méprisait l'ardeur excessive qui pousse à mendier, et il répétait souvent que ce soin nous portait à la sensualité, lorsqu'on est dans l'abondance, et à la tristesse lorsqu'on se trouve dans la disette. Bien qu'il approuvât comme nécessaires certaines précautions pour entretenir la santé, il réprouvait comme des actes d'intempérance un grand nombre de dispenses de la vie commune ; il appelait un frère qui se plaignait continuellement de ses infirmités, l'avocat de ses ennemis, c'est-à-dire, de ses péchés. Son compagnon parlait

souvent avec amertume de ses douleurs aux yeux et à l'estomac : « Je vous crois », dit-il, « mais à demi ; car « l'amour que vous avez pour vous-même est plus grand « que votre mal et doit l'augmenter ». A son avis, la pauvreté devait paraître non-seulement dans les habits, mais encore dans les églises et les sacristies, et quand on voulut reconstruire et agrandir le couvent de la Portioncule, il s'y opposa, parce qu'il voulait conserver à la vénération des fidèles les vieux débris qui témoignaient de la pauvreté primitive. Comme on hésitait à enlever un magnifique autel donné par une personne riche, dans la crainte de la blesser, il dit aux religieux assemblés : « Un tel scandale passera bientôt ; mais le relâchement « persévéra ». Si nous avons plus de soucis de notre salut que de celui des personnes du monde, nous faisons une œuvre utile à la gloire de Dieu et aux âmes ; mais si nous nous occupons des autres au détriment de notre perfection, nous ne faisons du bien à personne, ni à eux, ni à nous.

Il vit avec peine le supérieur des Conventuels bâtir de grands couvents, parce que ces maisons étaient la ruine de la pauvreté et du recueillement ; jamais il ne voulait donner son avis sur les réparations nécessaires, parce qu'il se rangeait toujours à celui du provincial, qui avait, disait-il, un Ange gardien pour l'assister. Cependant, lorsque l'obéissance l'y forçait, il habitait ces grands monastères ; parce que la pauvreté est dans le cœur, et non dans la maison où l'on séjourne.

Il se plaignait quelquefois des infractions qu'on se permettait contre cette vertu, principalement dans les repas : jamais il ne se servait de lampe pendant la nuit, et il

préférerait employer ce temps à la méditation plutôt qu'à l'étude.

Il n'était pas moins zélé pour l'humilité, et il faisait consister cette vertu dans la défiance de nous-mêmes et dans la confiance en Dieu. Il se regardait comme la créature la plus abjecte que la terre eût portée, et il cherchait mille moyens de se faire mépriser, principalement de ceux qui paraissaient avoir confiance en lui. Quelquefois, la pensée de sa misère l'accablait tellement qu'il tremblait de tous ses membres, et il serait tombé dans le désespoir si le Seigneur ne l'eût soutenu ; il disait aussi que nous devons le remercier s'il ne nous donnait pas une connaissance complète et entière de notre néant, parce que cette idée nous plongerait dans le découragement et nous deviendrait très-nuisible. Un religieux étranger l'ayant salué d'un nom respectueux, il se mit à pleurer amèrement, parce qu'il craignait les jugements de Dieu. Pour se guérir de la vaine gloire, il considérait sa propre abjection et regardait comme une politesse mondaine tous les honneurs que les hommes lui rendaient. Laisait-on voir qu'on mettait une grande confiance dans ses prières, il répondait qu'on était aveugle, si on ne le priait en même temps de pratiquer d'autres vertus.

Le démon, qui cherche surtout à empêcher l'épanouissement de la perfection, lui suggérait souvent la pensée qu'il serait un jour un grand saint, parce qu'en peu de temps il avait fait de rapides progrès dans la voie étroite que Notre-Seigneur a le premier parcourue ; mais le serviteur de Dieu rejetait aussitôt cette tentation en mettant devant ses yeux ses infirmités : aussi ne rougissait-il

pas d'avouer devant ses frères les premiers mouvements des mauvaises pensées, afin qu'on le méprisât ; mais, remarquant que ses frères l'en estimaient davantage, à cause de son humilité, il se vanta lui-même, et parut rechercher les honneurs. Le souvenir de ses mortifications, pendant qu'il était séculier, le couvrait de confusion : « Que fais-je maintenant », disait-il, « à côté de mes efforts pour la vertu quand j'étais dans le monde. J'agis par routine, et je n'ai gagné, en entrant dans l'Ordre, que le saint habit ». Il cherchait par tous les moyens possibles à diminuer la bonne opinion qu'on avait de lui : un jour qu'en demandant l'aumône, on lui avait donné un mouton écorché, il le porta sur ses épaules au milieu des rues ; une autre fois, il laissa tomber dans une rue rapide une corbeille pleine de têtes de moutons, et les ramassa lui-même. « Soyons humbles », disait-il aux frères qu'il était forcé d'humilier, « parce que, sans cette vertu, il n'y a pas de perfection ; mais, avec elle, nous pouvons avancer dans la connaissance de Dieu beaucoup plus que par trente années de méditation ; sans elle nous avons beau élever nos yeux vers le Seigneur, nous sommes aveuglés ». On lui racontait un jour qu'un religieux très-distingué de l'Ordre s'était exercé pendant douze ans dans la prière et l'humilité, avant d'être maître : « Très-bien », dit-il, « il avait bâti sur un fondement solide ». Il attribuait également à cette vertu la faveur dont saint François avait été honoré, lorsqu'il reçut l'impression des stigmates. « C'est une présomption », répétait-il encore, « de s'exercer de préférence aux autres vertus ; car le moyen d'arriver à la vie éternelle, c'est la connaissance de

« notre abjection ; nous devenons des démons par la
« présomption, et des Anges par le mépris de nous-mêmes.
« Un homme qui se défie de ses forces, cherche le secours
« de Dieu ; nous avançons d'autant moins que nous faisons
« nos bonnes œuvres sans humilité : lorsque nous
« sommes fiers de nos travaux, nous ressemblons à une
« mouche qui, après s'être reposée tout le jour sur les
« cornes d'un bœuf, se vanterait d'avoir labouré la terre.
« Sommes-nous meilleurs que les autres, montrons-le
« par nos actions ; mais que l'amour-propre ne nous
« empêche pas de voir les vertus des autres. C'est un
« grand orgueil de remarquer les défauts du prochain et
« de ne pas reconnaître les nôtres ». Un jeune Père lui
dit un jour qu'il désespérait de vaincre sa vanité, et que
si le Seigneur ne lui donnait l'humilité, il ne l'acquerrait
jamais. Jean lui répondit : « Vous pensez sagement ». Un
frère prétendait ne pas se fier à lui-même : « Mais
« vos paroles », lui répondit le serviteur de Dieu, « témoi-
« gnent que vous avez une haute opinion de vos forces.
« — Mais je ne me connais pas. — Connaissez-vous
« mieux ». Il appelait les jugements téméraires la
cuvée de l'orgueil et de l'ambition ; « c'est encore »,
disait-il, « un signe d'amour-propre, de n'être jamais
« tranquille ; car le Fils de Dieu a promis le repos à
« ceux qui sont doux et humbles de cœur ». Il savait
réprimer les moindres mouvements de l'orgueil, même
dans les jeunes religieux qui se livraient à des études
relevées, et il leur apprenait que le meilleur livre est la
prière intérieure, et que si on étudie les auteurs, c'est
pour faire des progrès dans la science de la vertu. Quand
on se plaignait devant lui de faire peu de progrès :

« Pensez-vous donc », disait-il, « être sitôt parfait ? Je suis « déjà vieux, et je ne fais que tomber par ma faiblesse ».

Quelques semaines avant sa mort, il disait qu'il avait étudié quarante ans pour se connaître lui-même, et qu'il n'avait pu y parvenir.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Obéissance, mortification et patience de Jean.

La soumission de Jean était telle qu'il obéissait, non-seulement à ses supérieurs, mais encore à tous ses frères ; il fallait un ordre pour qu'il consentît à répondre lorsqu'on venait demander ses avis ; mais il regardait comme un ordre les conseils qu'on lui donnait quelquefois de rester dans la solitude. Un jour il fut surpris par un orage, et son compagnon lui demanda s'ils ne feraient pas mieux de s'arrêter : « Ordonnez, mon Père », lui dit-il, et il se mit entièrement à sa disposition. Quoiqu'il fût habitué à une nourriture grossière, il fut obligé par ses supérieurs d'accepter des aliments plus délicats. C'était encore l'obéissance qui réglait ses mortifications ; car il pensait que rien n'est plus agréable à Dieu que de mettre notre volonté, c'est-à-dire la plus noble puissance de notre âme, sous l'autorité d'un autre, et que l'humilité et l'obéissance nourrissent et gardent les autres vertus. Il comparait le Seigneur à un maître très-bon, qui, voyant ses serviteurs rentrer à la maison tout trempés et tout crottés d'obéissance, n'attend pas qu'ils lui adressent quelques demandes, mais leur donne aussitôt tout ce qui leur est nécessaire.

Le soir , il ne prenait de nourriture que sur l'ordre de son supérieur, et quand il fut contraint d'accepter des mets délicats, sa répugnance était devenue telle qu'il eût préféré mourir plutôt que d'en manger, et que quelquefois il s'affaissait sur lui-même. Lorsque, pendant sa dernière maladie, on lui envoyait quelques fruits, il n'osait en goûter sans la permission de l'infirmier. « L'obéissance », disait-il, « est un bouclier solide pour les inférieurs, et Dieu permet souvent qu'on leur impose des choses très-« opposées à leur goût, afin qu'ils s'exercent à l'humilité et à la patience. C'est par cette vertu que nous devenons maîtres de nous-mêmes, que nous devons obéir simplement « aux ignorants comme aux savants, et même aux démons, si Dieu nous les donnait pour supérieurs ». Son zèle pour l'obéissance était si parfait, que, de l'aveu de son supérieur, jamais saint n'avait montré une soumission plus grande.

Bien qu'il fût délicat et presque toujours malade, il ne portait qu'un simple vêtement, se donnait la discipline jusqu'au sang, dormait sur une planche et jeûnait souvent au pain et à l'eau. Il préférait les aliments qui commençaient à se gâter; il recherchait le pain le plus dur et le mettait dans l'eau pour le manger. Il aimait beaucoup ses maladies, parce qu'elles lui fournissaient l'occasion de jeûner plus facilement. Il reconnaissait que jamais il n'avait pu vaincre la gourmandise, quoiqu'il l'ait toujours vaillamment combattue; car il n'ignorait pas qu'elle est un obstacle continuel au progrès dans la vie spirituelle. Aussi exhortait-il ses frères à se contenter de légumes, à ne rien manger le soir; il condamnait l'usage qui s'était introduit de donner de la viande trois

fois par semaine, parce que ce superflu servait les intérêts du démon.

Les consolations célestes qu'il recevait dans ses entretiens avec Dieu ne lui permettaient pas de songer aux nécessités de la vie, et il avait demandé au Seigneur de le priver du goût de toutes choses, excepté du bon plaisir de ses supérieurs. Cette prière fut exaucée, car bientôt manger devint pour lui un supplice insupportable. Il disait souvent que le corps demande beaucoup, quand on lui donne beaucoup, qu'il préférerait imiter les saints du ciel en jeûnant et en se mortifiant comme eux, afin d'avoir part à leur bonheur, et que ceux qui s'accordaient toutes sortes de satisfactions se portaient mal et étaient relâchés dans la vie religieuse. Il exhortait les malades à garder un juste milieu entre le relâchement et l'austérité ; car la perfection, à ses yeux, consistait moins dans l'abstinence que dans la mortification de la volonté ; il répétait souvent que ceux qui jeûnent et veillent sans discrétion sont orgueilleux, remplis d'impatience ; et que, dans l'exercice de toutes les vertus, le démon tend des pièges dont l'obéissance aveugle peut seule nous tirer.

Notre saint religieux, qui avait toujours désiré mourir pour la foi, versa son sang d'une autre manière ; car il pratiqua un long martyre par des maladies presque continuelles et des douleurs très-vives à la tête et aux dents. Néanmoins son ardeur pour la souffrance n'était point éteinte ; il saisissait toutes les occasions de se mortifier. Avait-il à subir des pénitences qu'il n'avait pas méritées, il se disait à lui-même : « Allons, Jean, prends cette médecine qui fera du bien à ton âme ». Il pensait qu'en supportant le mépris pour l'amour de Dieu, on

édifiait le prochain, et que la honte dont nous pouvons être affligés devant les hommes est plus agréable au Seigneur, si nous la supportons bien, que de longues prières et de rudes pénitences. Les railleries dont on le couvrait ne pouvaient troubler le repos de son cœur : quelques personnes essayèrent même plusieurs fois, en diverses circonstances, de vaincre sa patience en lui adressant des paroles pleines d'aigreur ; mais Jean reconnaissait toujours sa faute en se mettant à genoux, et sa patience inaltérable réduisait au silence ses ennemis et lui conciliait leur estime. Le mépris et les contradictions étaient pour lui la pierre de touche à laquelle on reconnaît les vrais chrétiens et le livre dans lequel un religieux doit surtout étudier. « Pensez », disait-il à ceux qu'il voyait plongés dans l'affliction, « que ces « épreuves vous arrivent par la volonté de Dieu, et vous « serez consolés ». Quand un frère, accusé faussement, venait lui demander conseil, « Examinez », répondait-il, « quelle voie conduit plus sûrement au ciel, du silence « de la patience, ou de la vengeance ». Ses supérieurs se plaignaient-ils devant lui des difficultés de leurs charges : « Souffrez, mes Pères », disait-il, « Dieu veut que « nous ayons toujours à souffrir dans cette vallée de « larmes ». Il engageait à la patience un frère qui souffrait beaucoup, par ces paroles : « Si vous voulez garantir « du naufrage la nacelle de votre âme, déployez la voile « de ses facultés, pour qu'elle se laisse conduire par le « souffle du Saint-Esprit, n'abandonnez pas le gouvernail « de la crainte de Dieu, fixez vos regards sur l'étoile de « de votre indignité, et vous aborderez au port du « salut ». Il ne supportait pas qu'on désirât les chapitres

provinciaux par ambition ou par le désir de satisfaire sa nonchalance. Le zèle qu'il mettait à conserver la pureté lui faisait fuir les personnes du sexe ; cependant, malgré ses précautions, il ressentit encore dans sa vieillesse les assauts de la chair, et il redoublait ses mortifications, afin de rester victorieux de ces attaques.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Fonctions diverses dont Jean fut chargé et dont il s'acquitta saintement.

La sainteté de Jean excita ses supérieurs à le nommer maître des novices au couvent de Cési. Bien qu'il fût venu d'Espagne pour éviter ces honneurs, il fut obligé d'accepter cette charge, et il s'acquitta de ses devoirs avec zèle et succès. Il avait soin de donner l'exemple lui-même, et lorsqu'il occupait ses élèves à des travaux manuels, il s'y appliquait lui-même. Afin de vaincre l'amour-propre, il leur imposait souvent des choses contraires à leur inclination, et ne permettait pas qu'ils fissent rien sans sa permission. Pendant l'été, quand ils demandaient à boire de l'eau, il disait qu'il avait soif lui-même, et il faisait prier le gardien de leur en donner la permission ; il voulait que tous se conformassent à la vie commune. Il ne se hâtait pas de leur apprendre à méditer, mais il leur faisait réciter des prières, et les conduisait par la voie de l'humilité et de la mortification, espérant que Dieu les élèverait à une oraison plus élevée ; et comme on lui faisait observer que, dans les autres provinces, les maîtres des novices leur apprenaient de bonne heure la manière de méditer,

il répondit que seul le Seigneur pouvait nous guider dans une science si difficile. Jamais il n'usait de flatteries pour conserver les vocations chancelantes ; il espérait beaucoup de ceux qui, au commencement, étaient grossiers et embarrassés, parce qu'il était plus facile de les former à la vie religieuse que ceux qui, dès le début, se montraient dociles et empressés ; car il craignait l'orgueil ou le relâchement de ces derniers. Souvent ses prières obtenaient du Seigneur des grâces particulières pour les novices qu'il voyait remplis de bonne volonté. Un jeune homme qui avait occupé un certain rang dans le monde, désirait être prêtre dans le couvent où on l'avait reçu comme frère lai : « Mon fils », lui dit Jean, « ne vous suffit-il pas d'être attaché à la croix de votre Sauveur et compagnon de son abjection ? » Ces paroles enflammèrent tellement le pieux novice qu'il s'écria : « Oui, mon Père ! Oui ! ô croix abandonnée ! ô croix méprisée ! » Un autre faisait parade de sa force en portant un très-gros morceau de bois ; mais le saint lui ordonna de le déposer et d'en prendre un qui était deux fois plus petit, et qu'il ne put porter. C'est ainsi qu'il fut puni de sa vanité. Rien n'était préférable, à ses yeux, comme le renoncement à la volonté propre pour former les novices, et il se plaignait quelquefois de ce que l'on avait un peu négligé depuis quelque temps d'y exercer les jeunes religieux. Il conseillait principalement trois choses, savoir : ne jamais suivre sa volonté, voir Dieu présent partout et éviter les conversations inutiles. Il se déflait beaucoup de la ferveur du noviciat, qui est souvent une passion de la jeunesse et procède de l'ambition, et il engageait ses inférieurs à la simplicité et à la

docilité. Il savait corriger, par quelques paroles pleines d'à-propos, les saillies de l'amour-propre et les vivacités de caractère.

Jean fut ensuite nommé gardien du couvent de la Grotte, au milieu des montagnes de Narni, où se trouve la grotte dans laquelle saint François fut stigmatisé, et vécut dans une grande tranquillité avec ses frères. Large et facile quand il s'agissait de légères infractions à la règle, il veillait avec un soin extrême à ce que les pratiques de la stricte Observance fussent gardées. Le gardien du couvent de Narni voulait empêcher les religieux de la Grotte de mendier dans la ville, quoique ce fût une ancienne coutume ; Jean y alla lui-même, afin de prévenir ses menaces, et le gardien de Narni, confondu par tant d'humilité, se jeta dans ses bras et lui témoigna les marques d'un profond respect. Deux prêtres venaient souvent chasser sur les propriétés du monastère, et personne n'osait le leur défendre, parce qu'ils faisaient beaucoup de bien aux religieux. L'homme de Dieu leur parla un jour avec tant de force sur les obligations de leur état, qu'ils rougirent et changèrent de conduite.

Plein de douceur pour ses frères, il s'efforçait de gagner leur obéissance par l'amour plutôt que par la crainte : il étudiait le caractère de chacun, afin de les diriger plus sûrement ; mais loin de se faire illusion sur son mérite, il recourait sans cesse à la prière, afin de recevoir les grâces dont il avait besoin, soit pour parler à la communauté, soit pour adresser quelques réprimandes à ceux qui en méritaient. Ses reproches étaient quelquefois sévères, surtout quand il s'agissait de fautes contraires à l'honneur de Dieu et au salut du prochain ; mais

jamais ils ne respiraient l'amertume ou la colère.

Pendant qu'il était gardien du couvent de Pérouse, il refusa de rendre visite au maire de la ville, quoiqu'il fût un des bienfaiteurs des religieux, parce que, disait-il, il ne convenait pas à un disciple de saint François de perdre son temps en politesses. Il ne pouvait souffrir qu'on eût des égards pour lui au réfectoire ou ailleurs, et il blâmait les frères qui lui servaient des aliments plus délicats. Comme on lui demandait un jour ce qui l'avait le plus fait souffrir dans l'Ordre, il répondit que c'étaient les charges de supérieurs, parce qu'il n'avait jamais pu bien gouverner ses sujets ; il avouait que l'affection et la vénération de ses frères pour sa personne ne lui avaient pas été moins pénibles, parce qu'il s'en croyait indigne. Un Père le consultait pour savoir s'il devait accepter une charge de supérieur qu'on lui offrait : « N'acceptez pas », dit-il, « ce que vous croyez nuisible à votre salut ». Mais ce religieux lui répondit qu'en refusant, il se mettait dans la nécessité d'entendre les confessions et de prêcher, ce qu'il redoutait également : « Vous n'éviterez le danger », lui dit le saint homme, « qu'en confessant et en prêchant simplement ». Il recommandait aux supérieurs la patience, et il répétait souvent qu'un gardien susceptible et impatient devait s'attendre à de grandes difficultés. Il ne faut pas, disait-il, permettre tout, et si l'on a des sujets timides ou troublés, on doit attendre, pour leur adresser des réprimandes, que le calme renaisse dans leur esprit. Cherchons à les amener doucement à l'obéissance avant de songer aux punitions, et sachons souffrir avec patience leurs faiblesses.

Pendant qu'il était définitiveur de sa province, il unit

la simplicité de la colombe à la prudence du serpent ; ses décisions étaient claires et empreintes d'un grand zèle pour faire observer les ordonnances du chapitre provincial. Lorsqu'il était confesseur de religieuses, il refusait de prendre en main leurs intérêts temporels. Il fut chargé de diriger les Clarisses de Pérouse, qui étaient tombées dans un grand relâchement, et il s'acquitta de cette fonction à la satisfaction de tous.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Son amour pour la solitude, son oraison et ses ravissements.

Afin de garder son cœur en la présence de Dieu, il fuyait la rencontre des personnes séculières autant qu'il pouvait, et supportait avec peine qu'on les introduisît dans les couvents sous des prétextes plus ou moins spécieux. Il réprimanda un jour fortement un religieux qui recherchait la société des gentilshommes, « parce que », disait-il, « nous n'avons pas abandonné le monde pour y rentrer ; et que plus nous le fuyons, plus il nous estime ». Il n'aimait pas non plus que les religieux essayassent de gagner la confiance en donnant leur rosaire ou d'autres objets de piété, et préférait prier pour les personnes pieuses. Sa conduite, sous ce rapport, méritait d'être suivie comme exemple. Car deux de ses neveux vinrent lui rendre visite, et bien qu'ils fussent très-considerés l'un et l'autre, il se contenta de leur dire quelques mots et les congédia sans vouloir même lever les yeux pour les regarder. Les religieux, qui furent témoins de sa conduite, en furent scandalisés ; mais Jean les apaisa

en leur disant que Dieu nous ordonne de mortifier la chair et le sang. « Lorsque je vois », ajouta-t-il, « que le monde me poursuit sur le sommet de cette montagne sauvage, pour me saisir par les liens du sang, ne voulez-vous pas que je me sauve et que je ferme les portes de la maison, afin qu'il n'entre pas ». Son frère aîné, qui était parvenu à une très-grande vieillesse, et qui l'avait toujours tendrement aimé, désirait qu'il vînt le préparer à la mort : la permission était donnée ; mais le serviteur de Dieu refusa, parce qu'il craignait sa faiblesse et se rappelait avec crainte que deux excellents religieux, ayant voulu s'occuper de leurs proches sous prétexte de charité, avaient fini par vivre dans la tiédeur.

Il n'évitait pas avec moins de zèle les amitiés particulières dans ses rapports avec les religieux. Un jeune frère, qui avait beaucoup profité de ses conseils, désirait l'avoir pour père spirituel ; mais il refusa en lui disant de chercher un meilleur guide, c'est-à-dire Dieu ; et comme ce jeune homme insistait en lui faisant remarquer qu'il répondrait du préjudice porté à son âme par ce refus, Jean lui répondit : « Le Seigneur vous appartient comme à moi ; il sera votre Maître ; demandez-lui ce qui est nécessaire à votre avancement spirituel, et vous l'obtiendrez ». Il évitait même la rencontre des religieux, et ne leur parlait qu'autant que la charité ou la nécessité l'exigeaient. Lorsque les maladies le contraignaient à rester à l'infirmerie, il se condamnait au silence. Un Père, qui l'aimait beaucoup, s'étonnait de ce qu'il ne lui adressait presque jamais la parole : « C'est pour vous que j'agis ainsi », répondit l'homme de Dieu ; « car mes prières sont d'autant plus efficaces que j'évite avec plus de soin votre

« rencontre ; car votre vue me détournerait du Seigneur.
« Si je vous témoignais beaucoup d'amitié, vous devriez
« m'aimer beaucoup et prendre à Dieu la part que vous
« me donneriez ; rappelez-vous que nous ne pouvons
« regarder en même temps le ciel et la terre ». Quand il
quittait un couvent où il avait été en relations intimes
avec quelque Père, elles cessaient aussitôt, et jamais il ne
cherchait à les renouveler. « Fuyez-vous les uns les au-
« tres », disait-il souvent aux jeunes religieux, « si vous
« voulez trouver le Seigneur. La véritable solitude ne
« consiste pas dans l'isolement au milieu des bois, mais
« dans l'union de notre âme avec le Seigneur, de sorte
« que, au milieu du monde, nous pouvons la conserver » :
Il disait encore que celui-là vit en paix, qui garde bien sa
langue ; et que la langue profite plus du silence que de
la parole. « C'est pour cela », ajoutait-il, « que Dieu l'a
« enfermée derrière une haie de dents et de lèvres ». En
préférant les consolations humaines à celles du Seigneur,
on ne trouve ni les unes ni les autres ; mais, en fuyant
les hommes pour le ciel, nous sommes beaucoup plus
utiles à Dieu et à nos frères.

Il était presque toujours plongé dans la méditation, et
répondait aux moindres communications célestes, sans
s'inquiéter qu'on fût scandalisé, s'il ne répondait pas aux
questions qu'on lui faisait. « Dieu ne nous visiterait pas »,
disait-il, « s'il voulait que nous le quittassions pour servir
« le prochain ». La vue du ciel, des fleurs, de la nature,
le plongeait dans le ravissement : pendant la récitation
du saint office, il versait presque toujours des larmes de
joie ; quelquefois même son visage pâlisait, et une clarté
céleste l'entourait. Mais sa ferveur éclatait surtout pen-

dant la célébration de la sainte messe : il était pour ainsi dire transfiguré. A ses yeux les jours de fête étaient comme de grands marchés dans lesquels le Seigneur faisait un grand débit de ses grâces, comme les marchands portent aux foires leurs meilleures marchandises. Après les matines, il restait au chœur, plongé dans la méditation pendant deux heures ; souvent il était ravi en extase ; mais jamais il ne voulut faire connaître ses révélations. Pendant une longue maladie, le Seigneur l'éprouva par de grandes sécheresses et des ténèbres intérieures qui lui faisaient craindre d'être abandonné de Dieu.

Il semblait tombé du ciel en enfer, et il regrettait amèrement d'avoir autrefois refusé les consolations célestes. Il s'examinait pour savoir s'il n'avait point donné lieu par quelque faute à cet abandon du Seigneur ; mais, ne trouvant rien, il se consolait en considérant le délaissement de Jésus-Christ sur la croix. Néanmoins il ne pouvait se défendre de la crainte de sa damnation. Dieu mit enfin un terme à cette épreuve, et lui donna un avant-goût de la félicité éternelle. Il dit alors à un frère tourmenté par une sécheresse semblable à la sienne : « Vous avez trop
« de confiance dans votre application, avancez avec crainte
« et humilité ; l'esprit de Dieu ne repose que sur les âmes
« qui sont humbles ». Ce frère lui confessa qu'il n'avait aucun goût pour la prière : « Ne cherchez pas », lui dit-il, « votre satisfaction, mais l'amour ; aimez le Seigneur,
« laissez-vous vous-même, et vous trouverez du goût dans
« vos exercices de piété ». — « Persévérez », disait-il à un autre, « dans votre projet de ne rien chercher en dehors
« de Dieu, et vous obtiendrez tout ce qui vous est nécessaire. Notre prière n'est pas moins efficace dans la

« sécheresse, ni plus agréable à Dieu dans la consolation ;
« le divin Maître nous enlève la ferveur sensible quand
« cela nous est utile ». Il engageait à suivre dans la prière
les instructions des saints, non d'une manière absolue,
parce qu'ils n'ont pas tous suivi la même voie, mais de
telle sorte qu'on se les appliquât selon ses dispositions et
son caractère. Il répétait souvent que nous devons prendre
des leçons d'amour auprès des courtisans, qui servent
leur roi, non-seulement dans la tranquillité de son palais,
mais encore quand il part pour la guerre ; ils offrent leur
vie pour son salut, et nous oublions que nous sommes
des ingrats, si nous ne servons Dieu que dans la prospé-
rité, et si nous l'abandonnons quand il nous impose sa
croix à porter.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Faveurs célestes et mort bienheureuse du Père Jean.

Le vénérable serviteur de Dieu avait opéré de nombreux miracles pendant sa vie ; mais ses historiens ne nous en ont pas conservé le souvenir. Souvent il promettait les grâces qu'on le priait de demander à Dieu, avec tant d'assurance, qu'on pouvait croire à une révélation. Un jour deux religieux étrangers vinrent lui demander l'hospitalité, et il n'avait que trois œufs à leur offrir ; mais ils semblèrent se multiplier pour apaiser leur faim. Pendant qu'il les faisait cuire, une personne inconnue le fit appeler pour lui donner un agneau ; il ne douta point que le Seigneur ne fût venu au secours de sa misère, et il le remercia de sa bonté pour ses hôtes. Il lisait dans les cœurs, et annonça plusieurs événements

futurs, entre autres la défection d'un frère qu'il avait essayé plusieurs fois de corriger, la conversion d'un autre qui avait donné dans le scandale. Souvent il connaissait par Dieu les doutes et les pensées légères qui tourmentaient ses frères, et il les guérissait par ses prières. Pendant qu'il était au couvent de Pérouse, il vit en esprit un religieux d'un autre Ordre, qui, voulant se tuer de désespoir, s'était fait au cou une profonde blessure ; aussitôt il accourt, console ce malheureux en lui rappelant la miséricorde divine, l'engage à combattre son orgueil et le laisse affermi dans sa vocation.

Un jour il fut transporté miraculeusement à Rome devant le portrait de la sainte Vierge, peint par saint Luc, et la sainte Face de Notre-Seigneur. Pendant qu'il les considérait attentivement, il remarqua entre eux une grande ressemblance, et il en fut grandement consolé.

Dans un voyage, il fut rencontré par un habitant de la campagne qui l'emmena chez lui et le pressa d'assister à un repas de noces. Jean n'osa refuser ; mais, lorsque les danses commencèrent, il se mit à prier et vit tout à coup une lumière céleste. Notre-Seigneur présidait lui-même cette fête de famille avec une multitude d'AnGES. Cette vue le combla d'une joie extraordinaire qui attira l'attention des assistants, et il fit connaître ce que Dieu lui avait révélé pour lui montrer comment il bénit les unions chastes.

Bien qu'il s'appliquât beaucoup plus à la prière qu'à l'étude, il était cependant très-versé dans la sainte Ecriture et la théologie, et il en expliquait les passages les plus difficiles avec une clarté et une précision qui faisaient l'admiration des savants. Ils préféraient ses paroles aux livres les plus éloquents, pour s'exciter à l'amour de Dieu,

et on venait des provinces lointaines pour s'entretenir avec lui de choses spirituelles. Le Père Chérubin de Spolète, dans sa jeunesse, prêchait avec une éloquence mondaine ; il vint un jour demander au Père Jean sa bénédiction avant de monter en chaire : « Etes-vous », lui dit-il, « le prédicateur illustre qui veut orner la parole divine de fleurs terrestres ? ne cherchez pas les louanges des hommes, mais leur conversion ». Ces paroles entrèrent si profondément dans le cœur du jeune religieux, qu'il prit désormais la manière de saint Bernardin de Sienne et produisit de grands fruits dans les âmes.

Il dit encore à un frère qui enseignait la musique : « Veillez à ce que vous ne pleuriez pas après avoir chanté : la meilleure musique est la conformité de nos œuvres, de nos paroles et de nos pensées, avec la volonté de Dieu ».

Il estimait beaucoup la vie commune, parce que ceux qui veulent suivre une voie particulière se laissent souvent séduire par le démon, et qu'il vaut mieux se laisser conduire par l'obéissance. Il condamnait comme dangereuse une application trop soutenue au travail, parce que le goût que nous y trouvons nous enlève la paix du cœur. « Nous pouvons », disait-il, « reconnaître une intention droite dans nos actions, si nous souffrons patiemment dans ces œuvres le dégoût, la contradiction ou les reproches ».

Pendant qu'il était gardien du couvent de Cési, il eut un long ravissement la veille de l'Ascension, et il ne put faire préparer pour cette fête aucune viande. Les religieux étaient mécontents : il leur fit alors une si belle instruction sur la sainte pauvreté, qu'ils ne voulurent pas d'autres mets que des légumes.

Saint Bernardin, saint Jean de Capistran, Jacques de la Marche, François de Pavie, l'estimaient beaucoup.

Cependant il soupirait après la fin de sa carrière ; le soir il s'endormait dans la pensée qu'il ne verrait pas le lendemain ; le matin, il se hâtait de réciter ses heures, afin de ne pas être prévenu par la mort. Quand la toux déchirait sa poitrine, il s'écriait : « Dieu soit béni, parce qu'il ne tardera pas longtemps ». Dans ses voyages, il se figurait toujours qu'il ne les achèverait pas, ou qu'il ne reverrait jamais le couvent qu'il venait de quitter. Et cependant il ne mourait pas ; attribuant alors ce délai à ses fautes, il s'examinait sérieusement, faisait sa préparation à la mort et se mettait au lit une croix de bois à la main. Enfin, à force de jeûnes et d'austérités, il tomba gravement malade et se réjouit de sa délivrance prochaine. Il reçut les derniers Sacrements avec une foi très-vive, demanda pardon à ses frères et les exhorta vivement à observer la règle. Il se tut pendant quelques instants : « O jugements de Dieu », s'écria-t-il tout à coup, « je ne puis expliquer ce que je vois maintenant, cela surpasse l'intelligence humaine. Le Seigneur me fait voir comment il éprouve les âmes fortes en cette vie et de quelle manière il distribue à chacun selon ses forces les peines et les afflictions. Il est impossible que celui qui souffre vaillamment la contradiction par amour pour Dieu ne soit pas reçu dans sa gloire ». — « Adieu », ajouta-t-il en s'adressant à un frère qui soutenait sa tête, « adieu, mon cher ami, je m'en vais auprès de Dieu ». Il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 21 mai, à l'âge de soixante-quatre ans. Son corps se revêtit d'une beauté extraordinaire et fut inhumé dans la chapelle de saint

François. En 1638, il fut exhumé avec celui du vénérable Chérubin de Spolète, et placé dans les murs de cette chapelle par Tégrimius Tégrimi, qui envoya son bras droit et plusieurs dents à Lucques, sa patrie.

(MARIEN DE FLORENCE et FRANÇOIS DE LUNE.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MAI

LA VÉNÉRABLE HUMILIENNE

VEUVE DU TIERS ORDRE

1246. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa plété, sa charité et sa mortification.

Cette sainte veuve, dont le nom d'Emilienne fut changé en celui d'Humilienne, à cause de sa grande humilité, naquit à Florence en 1219, de parents nobles et riches, qui étaient restés fidèles à l'Eglise sous l'empereur Frédéric II. Olivier Cerchi, son père, qui avait de deux mariages six filles et douze garçons, avait uni sa famille aux maisons les plus considérables de la ville. Humilienne, prévenue par la grâce, montrait un profond dégoût pour la vanité et la légèreté, et un grand zèle pour la prière et la mortification ; mais, forcée par l'obéissance, elle épousa un gentilhomme de même rang qu'elle,

mais qui avait la réputation d'être un usurier. Elle méprisait de plus en plus la parure, et ressentait une peine très-vive quand, pour plaire à son mari, elle se voyait obligée de porter de riches vêtements. Elle mettait tous ses soins à plaire à Dieu, se levait de bonne heure pour entendre la messe avec sa belle-sœur nommée Ravenna, qui habitait la même maison qu'elle, et se félicitait de son amitié. Chaque jour elle faisait célébrer le saint sacrifice pour l'expiation de ses péchés et la conversion de son mari. Après midi elle s'occupait de travaux domestiques, soit pour sa maison, soit pour les pauvres. Elle leur donnait tous les vêtements qu'elle ne portait plus et ce qu'elle pouvait épargner sur ses dépenses personnelles : elle enleva même la plume de son lit pour une sœur malade. A table, elle cachait les mets qu'elle semblait manger, et les portait ensuite aux indigents. Souvent elle décousait les riches vêtements que lui achetait son mari, et les raccourcissait, afin d'en tirer quelque chose pour les malheureux. Elle ne rougissait pas de travailler de ses propres mains pour leur préparer des habits. Elle préparait souvent des aliments particuliers pour les couvents et les malades, et gardait les restes de sa table pour les mendiants ordinaires. Quand les soins de sa maison l'empêchaient de s'occuper des malheureux pendant le jour, elle y consacrait la nuit, et portait le lendemain aux pauvres et aux malades ce qu'elle avait détourné pour eux. Elle n'était pas moins attentive à pourvoir les églises et les autels de linges, de vases sacrés et d'ornements pour célébrer les saints mystères. Mais sa générosité fit éclater contre elle une violente tempête et de nombreuses contradictions ; son mari l'accablait de

reproches et s'emportait même jusqu'à la frapper et à lui dire des injures. A l'exemple de leur maître, les domestiques se moquaient d'elle et la regardaient comme l'opprobre de sa maison. Humilienne supportait tout avec une patience inaltérable et persévérait dans ses œuvres de miséricorde et de charité, dans l'espérance que Dieu lui donnerait le moyen de le servir plus librement. Elle avait toujours eu les plus grandes inquiétudes pour le salut de son mari ; mais son zèle éclata surtout quand elle le vit dangereusement malade, et non contente de le soigner avec un dévouement parfait, elle offrit ses propres biens, afin qu'il pût restituer le fruit de ses rapines, préférant vivre pauvre plutôt que de voir son âme menacée de l'enfer.

Elle resta veuve après cinq ans de mariage : sa charité pour les pauvres ne connaissant alors plus d'entraves, elle se mit à les servir avec un nouveau zèle : souvent elle les servait à sa table et ne gardait pour elle que les aliments les plus grossiers. Dieu l'avait déjà fortifiée par des apparitions célestes, et l'avait assurée qu'elle ne vivrait pas longtemps. Elle revint bientôt chez son père avec ses deux petites filles qui étaient d'une constitution malade et délicate ; mais elle ne s'en inquiétait pas outre mesure, parce qu'elle aimait mieux les voir mourir dans un âge encore tendre que de les savoir exposées à perdre l'innocence et le ciel au contact du monde. Ses parents lui conseillaient un second mariage, et leurs instances furent si vives, qu'elle y aurait cédé, si le Seigneur ne l'eût revêtue d'une force invincible. Se défiant d'elle-même, elle invoqua les lumières de l'Esprit-Saint et la protection de la très-sainte Vierge, et fut inondée

de consolations célestes. « Amenez-moi », répondit-elle à ceux qui lui parlaient d'une nouvelle union, « amenez-moi l'époux que vous me destinez, et mettez-nous devant une fournaise ardente ; vous verrez ce que je choisirai ». Cette énergie effraya ceux qui l'entendirent, et on lui laissa une servante et quelques ressources, afin qu'elle pût vivre à sa guise ; mais, pour se venger de ce refus, son père vint lui dire que les parents de son mari cherchaient à réclamer sa dot, et la pria de lui céder tous ses droits. Humilienne y consentit ; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était indignement trompée : cette injustice ne la troubla point ; la seule peine qu'elle ressentit fut de ne pouvoir plus soulager les indigents comme elle le désirait. Elle s'abandonna entièrement à la divine Providence, et travailla désormais avec une application plus soutenue, afin de venir en aide aux malheureux. Elle ne rougissait même pas de mendier pour les religieuses cloîtrées et les malades : rien ne pouvait comprimer l'essor de son zèle ; ni la pluie, ni le froid ne l'arrêtaient, et quand sa belle-sœur se plaignait de la chaleur, elle répondait que Dieu les rafraîchirait bientôt.

Lorsque Dieu l'eut élevée à une oraison plus sublime, elle se contenta de quelques instants de repos le soir, et consacra le reste de la nuit à la prière et à la méditation. Comme elle était très-pauvre, et qu'elle se trouvait souvent distraite, en parcourant la ville, pour demander l'aumône, elle s'écria un jour avec amertume : « Mon Dieu, vous savez que je vous sers depuis longtemps avec compassion pour vos membres souffrants ; maintenant que je suis privée de tout, je remets mon âme et

« mon corps entre vos mains ». Dès ce jour son cœur fut embrasé du feu de l'amour divin et attiré vers la solitude ; elle avait d'abord désiré être clarisse ; mais, par une inspiration intérieure , elle prit l'habit du Tiers Ordre, et vint habiter dans une tour voisine de la maison de son père, afin d'y vivre dans la retraite et le recueillement. Dès le matin elle se rendait à l'église, puis elle allait porter quelques aumônes aux pauvres. Elle se mit sous la direction du Père Michel Alberti, homme recommandable par ses lumières et sa sainteté, et qui la fit avancer beaucoup dans la perfection. Voyant qu'elle ne ressentait plus de dévotion sensible, et qu'elle ne versait plus de larmes dans la prière, elle se mit de la chaux sur les yeux, risquant ainsi de devenir aveugle ; mais elle craignit dans la suite d'avoir offensé Notre-Seigneur par cette mortification imprudente et s'en repentit amèrement.

Elle était en toutes choses un modèle d'humilité, elle portait des habits grossiers, marchait les yeux modestement baissés ; elle parlait peu et se regardait comme la plus indigne des créatures. Le jeudi saint, elle lavait les pieds, avec un grand respect, à d'autres femmes pieuses, et leur montrait ainsi à établir le fondement de leur perfection sur l'humilité. Elle attribuait à cette vertu toutes les faveurs dont elle jouissait. Son zèle pour la mortification n'était pas moins ardent : le cilice, la discipline jusqu'au sang, les veilles, le jeûne au pain et à l'eau, lui étaient familiers. Son confesseur fut même obligé de modérer son ardeur, Dieu la contraignit aussi quelquefois à se montrer plus réservée. Un jour de jeûne, elle trouva changée en vin l'eau que lui apportait sa do-

mestique, et voyant le même prodige se renouveler, elle remercia son divin Maître et garda ce vin pour elle et pour les malades.

Une autre servante grossière lui tendait un jour le sceau pour qu'elle bût, et, par une méchanceté inouïe, elle le poussa violemment contre son front. Le sang jaillit ; mais Humilienne, craignant que cette pauvre fille ne fût sévèrement punie de ce mauvais traitement, pensa elle-même sa blessure. Le sang qui restait dans la plaie se corrompit et augmenta beaucoup ses souffrances. Elle fit alors un signe de croix qu'une main invisible répéta aussitôt sur son front ; elle était guérie.

Comme elle souffrait de la soif pendant une nuit, et que sa domestique ne s'éveillait pas pour lui apporter de l'eau, elle invoqua le secours divin et vit une très-belle vierge entourée d'anges, qui lui présentait à boire et disparut après l'avoir rendue à la santé. Ces grâces ne faisaient qu'augmenter son humilité, et quand elle s'en voyait privée, elle répétait souvent qu'elle était une véritable veuve, abandonnée de Dieu et des hommes. Ses jeûnes l'affaiblirent beaucoup ; mais elle était heureuse de souffrir et ne demandait que la patience. Pendant les jours consacrés à la pénitence, elle observait un silence rigoureux ; car elle savait que le jeûne ne consiste pas seulement dans la privation de nourriture, mais aussi dans la mortification de la langue et des autres sens.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Ravissements et faveurs célestes d'Humilienne.

Afin de s'entretenir continuellement avec son divin Maître, elle ne parlait pas à sa compagne, lorsqu'elle

remplissait quelque devoir de piété. « Dieu », disait-elle, « est présent partout et s'unit à notre âme lorsqu'il la trouve calme et préparée, même dans les rues et sur les places publiques ». Après la sainte communion, elle rentrait aussitôt dans sa chambre, afin de jouir des faveurs divines dans le silence et la retraite ; venait-elle à lever les yeux sans y penser, elle s'affligeait de n'être pas aveugle, pour n'être jamais distraite par les choses de la terre. Un jour on lui demanda, dans la rue, comment il se faisait que, si jeune et si belle, elle n'avait pas contracté un second mariage ; cette question lui fut excessivement pénible, et dès ce jour elle se boucha les oreilles avec du coton, afin de ne plus entendre de semblables propositions. Elle désirait que son père l'enfermât dans sa tour, espérant ainsi n'avoir plus de communications qu'avec le ciel. Grâce à son silence, ses méditations étaient presque continuelles, et les gémissements qui s'échappaient de sa poitrine, lorsqu'elle considérait les souffrances du Sauveur, attirèrent plus d'une fois l'attention des domestiques de la maison. Les clameurs de la foule n'empêchaient point son recueillement ; car elle avait toujours devant les yeux les tourments de son Bien-Aimé. Quelquefois elle demeurait trois jours entiers dans l'immobilité la plus complète ; et ses frères, la croyant morte, lui ouvrirent les yeux avec un couteau, sans que cette violence la fit revenir à elle. Plusieurs fois on la vit élevée dans l'air, le visage étincelant et le corps exhalant un parfum céleste ; sa chambre était souvent éclairée, pendant la nuit, par une lumière brillante. Ces faveurs la faisaient soupirer après la fin de son exil : « O mon Dieu, ô mon amour », s'écriait-elle, « quand me

« délivrerez-vous de ce corps et de ces aliments grossiers, « pour me rassasier à votre table de votre vue bienheu- « reuse ». L'extase la nourrissait, et souvent elle passa plusieurs jours sans manger. Un jeudi matin, elle tomba dans un ravissement et ne revint à elle que le samedi. Après avoir pris un peu de nourriture et quelques instants de repos, elle fut réveillée le dimanche matin par son Ange gardien qui lui apportait un demi-pain : elle le mangea et passa le reste de la semaine dans un jeûne absolu. Dieu lui envoya encore une autre fois un pain et un petit flacon de vin, qui lui suffirent pour plusieurs jours. Un lampe qu'elle entretenait devant une image de la sainte Vierge étant venue à s'éteindre pendant la nuit, elle n'osait point réveiller sa servante pour la rallumer ; mais une colombe lui apparut, portant au bec une belle rose qui éclairait toute sa chambre ; puis, comme Humilienne cherchait à la prendre, elle s'envola devant l'image de Marie, se changea en un soleil brillant et disparut. Cette même lampe fut rallumée plusieurs fois par une main brillante. Un jour elle fut surprise de voir sa chambre illuminée et un globe de feu s'élever vers le plafond. Croyant que son lit brûlait, elle s'efforça de détourner ses rideaux de la flamme ; mais bientôt, ne sentant aucune chaleur, elle comprit que Dieu la favorisait d'une apparition céleste, et qu'elle devait demander le feu de la piété par l'intercession de la Mère du bel amour. Une fois elle avait fait l'aumône à une pauvre fille atteinte de la lèpre, et comme elle remerciait le Seigneur de lui avoir donné la santé, tout à coup sa chambre fut remplie de trois globes de feu, qui s'unirent en un seul et disparurent après avoir laissé les traces de leur passage sur sa poi-

trine. Elle ressentit longtemps l'ardeur de cette flamme.

Depuis longtemps, elle désirait voir le divin Enfant tel qu'on le représente à l'âge de deux ou trois ans. En visitant un malade, elle lui dit que, pour l'amour de Dieu, elle était prête à se charger de ses souffrances; mais le jeune homme répondit qu'il ne voulait pas être privé du bénéfice de ses peines, et qu'il lui céderait seulement la douleur qu'il ressentait au côté : aussitôt l'échange s'opéra et Humilienne éprouva de violentes tortures dans cette partie de son corps. Un peu après elle tomba dans le feu ; mais Dieu la préserva de la flamme. Elle retourna ensuite auprès de son malade et le pria de lui abandonner le reste de ses souffrances : il y consentit, et la pieuse veuve se vit obligée de garder le lit. Pendant qu'elle supportait son mal avec patience, un enfant de toute beauté parut dans sa chambre et sembla vouloir y rester pour jouer. Humilienne, croyant que c'était un Ange, le pria de lui parler de Dieu ; mais l'enfant lui demanda s'il convenait à quelqu'un de faire son propre éloge, puis il disparut, laissant notre sainte guérie et consolée.

Ces visions avaient allumé dans son cœur un désir ardent du martyre, et quelquefois elle disait en soupirant : « Ah ! pourquoi n'y a-t-il pas à Florence un persécuteur « qui me brise en morceaux, me coupe la tête ou me « brûle toute vive ! » Et comme le tyran n'existait pas, elle aurait voulu souffrir toutes sortes de peines et de maladies. Le Seigneur l'exauça, et non-seulement elle eut à endurer des douleurs physiques, mais elle fut encore en butte à des contradictions de toutes sortes. Les instances qu'on lui fit pour la décider à un second mariage, les reproches qu'on lui adressa sur son genre de vie, les

railleries dont on couvrit ses révélations, furent une rude épreuve pour elle. Elle eut encore à supporter de nouvelles contradictions lorsque son père, changeant d'habitation, voulut l'emmener avec lui. Son neveu, qui voulait rester dans la tour et qui en chassait Humilienne, ne tarda pas à être puni : il mourut peu après ; mais, avant de rendre le dernier soupir, il fit pénitence de sa dureté. Son père eut également beaucoup à souffrir durant sa dernière maladie et expia ainsi les vexations qu'il avait fait endurer à sa fille.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Persécutions du démon. — Miracles et prophéties d'Humilienne.

La tour dans laquelle la sainte veuve habitait ne fut pas seulement un paradis de consolations célestes, mais encore une arène où les puissances infernales combattaient contre elle. Rien ne parut les irriter plus que son silence, et pour la contraindre à parler, elles lui apparaissaient sous la figure de ses parents morts, et lui demandaient si elle pouvait supporter leur perte sans pleurer ; mais Humilienne persévérait dans la prière, sans s'inquiéter de ces fausses visions. Quelquefois le démon cherchait à l'éblouir par des apparitions brillantes ; il prenait la figure de l'enfant Jésus, de la sainte Vierge, et lui reprochait son mutisme, lorsqu'elle recevait ces visites sans ouvrir la bouche. Un jour il vint à elle sous l'apparence d'un vénérable abbé qu'elle connaissait bien, et lui dit que, banni de son couvent, il venait chercher des consolations auprès d'elle. La pieuse veuve ne répondit pas. Le démon ajouta que son confesseur était à la porte, mais, comme

elle continuait de s'appliquer au travail : « Regardez du « moins », lui dit le faux religieux, « la glorieuse Vierge « Marie qui vient à vous avec son divin Fils, et dont vous « désirez la visite depuis si longtemps ». Mais Humilienne persévéra dans son silence et mit en fuite le fantôme diabolique.

Les légions infernales se transformaient aussi en prêtres qui avaient demandé ses prières pour le soulagement de leur âme ; ils venaient lui raconter que toute la ville de Florence était incendiée, et que sa tour seule était épargnée : furieux de son silence, le démon la saisissait quelquefois à la gorge pour l'effrayer ; mais Humilienne le mettait en fuite aussitôt par un signe de croix. Il la frappait également avec rage, et ses membres épuisés ne pouvaient plus faire aucun mouvement : la prière était toujours son refuge contre ces violences.

Voyant toutes ces ruses épuisées, l'esprit d'erreur et de mensonge prit la figure du serpent qui avait trompé la première femme et lui causa une telle frayeur qu'elle ne pouvait ni prier, ni dormir, ni travailler. Pendant plusieurs jours le fantôme resta dans sa chambre : enfin, réfléchissant que s'il était réellement un être vivant, il se serait éloigné, elle lui ordonna de se retirer. Le démon disparut aussitôt en laissant dans sa chambre une fumée si épaisse que la pieuse veuve craignit d'étouffer. « Serpent infernal », lui dit-elle, « quels moyens honteux tu « emploies pour tromper les hommes ? Ton orgueil se « change en puanteur ; mais de mon Dieu seul viennent « les parfums délicieux et la véritable pureté ». Quelques jours après le démon apporta dans sa chambre un serpent véritable, qui s'efforça continuellement de lui inspi-

rer de l'effroi : quand elle priait, il rampait devant ses yeux ; lorsqu'elle prenait son repos, il plaçait sa tête sur son visage et sa queue sur ses pieds, de sorte qu'elle était obligée de serrer ses vêtements avec une corde, afin qu'il ne se glissât point sur sa chair nue. Enfin, fatiguée de cette société, elle lui commanda de disparaître au nom de Jésus. Le monstre recourba sa tête et enrroula son corps comme un globe. Humilienne le prit alors et le jeta par la fenêtre.

Dieu honora sa servante par le don des miracles : entre autres guérisons, on cite celle d'un religieux dont le bras était fracassé, d'une dame que la pieuse veuve avait visitée, qui retomba malade parce que sa fille attribuait ce prodige à la sainte Vierge, et qui recouvra la santé lorsqu'elle eut reconnu son erreur ; d'un neveu d'Humilienne, que sa mère avait apporté près de sa tante, et qui était tombé comme frappé de mort devant elle. Ajoutons à ces merveilles la délivrance d'une dame qui, troublée dans ses exercices de piété par le tracas de sa maison, voulait se retirer dans un désert, et d'un frère mineur qui était tourmenté par des apparitions du démon.

Egalement douée du don de prophétie, elle prédit plusieurs événements futurs. En quittant une malade, elle lui dit : « Nous ne nous verrons plus ici-bàs : priez Dieu que nous soyons réunies au ciel », et comme on la priait de venir la revoir, elle répondit : « Je suis certaine que je ne la verrai plus en cette vie ». Quelques jours après cette dame était morte. Elle annonça pareillement à sa belle-sœur Ravenna la mort de son mari et de son fils.

Son confesseur l'exhortant un jour à prier pour une jeune fille qu'il avait engagée à demeurer vierge, et qu'il estimait beaucoup à cause de son zèle pour la pureté, Humilienne lui répondit qu'il ne fallait pas prendre les fleurs pour les fruits, et que cette jeune fille ne persévérerait pas dans son généreux dessein. Peu après elle était mariée.

Une dame étant venue se plaindre à elle de ce que son fils avait renoncé à la vie religieuse avant la fin de son noviciat, la pieuse veuve lui annonça qu'il rentrerait dans l'Ordre, mais qu'il n'y resterait pas ; et en effet, ce jeune homme reprit le saint habit, le quitta, puis enfin, après avoir prononcé ses vœux, fit lâchement défection.

Elle prédit encore les troubles de l'Italie, et annonça que la crainte fermerait la bouche à un grand nombre de prédicateurs.

Ses leçons produisaient des fruits de salut dans les âmes. Un frère mineur qui l'avait priée de demander à Dieu une plus grande piété pour lui-même, ressentit bientôt dans l'oraison une telle douceur, qu'il était souvent ravi. Son confesseur éprouvait la même chose lorsqu'il réclamait ses prières dans ses peines intérieures. Des dames du monde lui devaient leur avancement dans la vertu : aux unes, elle reprochait les pertes de temps ; aux autres, elle donnait des conseils utiles. Elle les engageait surtout à l'amour de la solitude, en leur disant de considérer leur demeure comme un désert et leurs domestiques comme des bêtes sauvages, de parler peu et de fixer les regards de leur esprit sur Dieu. « Pleurez le passé », disait-elle à l'une d'entre elles, « remerciez le Seigneur » du présent, prévoyez l'avenir et exercez-vous à l'humili-

« lité : car c'est grâce à cette vertu et à l'aumône, que
« j'ai reçu de Dieu de si nombreuses faveurs ».

Sa sainteté était si bien connue à Florence que souvent, du haut de la chaire, l'archevêque la proposait comme un modèle de perfection.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Sainte mort d'Humilienne. — Ses miracles et sa béatification.

Sa piété pour la très-sainte Vierge l'avait souvent portée à demander de mourir le samedi, sans que ses parents l'assistassent dans ses derniers instants, parce qu'ils l'auraient troublée dans ses ravissements. Sa prière fut exaucée. Au mois de janvier, elle fut saisie d'une fièvre lente, qu'elle s'efforça de cacher pendant deux mois ; mais au commencement du Carême, ses souffrances augmentèrent ; la toux, des douleurs aux reins et à la poitrine et une paralysie du côté droit la forcèrent de rester au lit. Mais elle supportait tout sans jamais se plaindre ; elle remerciait le Seigneur, qu'elle semblait presser sur son cœur. Pendant dix-huit jours, elle prit à peine quelques aliments très-légers ; il fallut enfin se contenter de lui donner de l'eau pure. Elle pria presque toujours, et souvent elle était plongée dans le ravissement : elle n'ignorait pas que sa maladie était mortelle. Le Père Michel Alberti lui demanda de venir la visiter après sa mort : « Que demandez-vous ? » lui dit-elle, « vous ne tarderez pas à mourir, et vous « souffrirez beaucoup en peu de temps ». Elle lui prédit également qu'il serait éloigné de la ville et qu'il ren-

drait le dernier soupir dans un couvent près de Florence. Elle annonça encore au Père Bonamico sa fin prochaine. Elle demanda qu'on la revêtît, après sa mort, d'une longue robe, et de bien couvrir ses pieds. Le démon essaya encore de l'attaquer d'une manière sensible : « Que faites-vous ici », lui dit-elle ; « retournez en enfer, « bête cruelle , vous ne me posséderez pas. Jésus et sa « sainte Mère sont à côté de moi pour déjouer vos ruses « et me conduire dans la gloire ». Et comme l'esprit d'erreur s'efforçait de lui persuader qu'elle serait damnée, elle ajouta : « Si les Anges me disent le contraire, ne « dois-je pas les croire plutôt que vous ? Je suis assurée « que mon Dieu me fera miséricorde, parce que j'ai « pleuré pendant longtemps mes péchés ». Son confesseur lui donna un cierge béni, le crucifix et une image de la sainte Vierge ; munie de ces armes, elle força l'ennemi de disparaître. Avant de mourir, elle guérit un frère mineur qui souffrait d'une tumeur affreuse à la tête. Enfin, le 19 mai 1246, elle s'endormit pieusement dans le Seigneur, à l'âge de vingt-sept ans. Elle fut enterrée dans l'église franciscaine de Sainte-Croix, au milieu d'une foule nombreuse et, dès ce jour, des miracles fréquents s'opérèrent à son tombeau.

Un enfant de quatre ans, dont le corps n'était qu'une plaie, une femme estropiée du bras, y reçurent une guérison complète. La pieuse servante de Dieu apparut quelques jours après à une religieuse, son amie, et lui révéla qu'elle n'avait point passé par le purgatoire et que le Père Alberti la suivrait bientôt. Une autre sœur l'aperçut aussi, la tête entourée d'une double couronne de pierreries et de fleurs, et vêtue d'habits blancs, roses

et empourprés. Son visage était brillant comme le soleil. Une dame reçut d'elle une invitation pressante de se livrer à la mortification ; un autre la vit monter au ciel avec Notre-Seigneur. Un frère mineur l'aperçut assise sur un trône, au milieu d'une multitude considérable de saints. Une personne de Florence s'entretenant un jour avec ses amies des vertus d'Humilienne, vit tout à coup le ciel s'ouvrir et la sainte veuve à genoux devant le Fils de Dieu et sa sainte Mère. Cette apparition l'impressionna tellement, que pendant cinq mois elle l'eut continuellement devant les yeux. Une religieuse avancée dans la vie intérieure se trouvait dans une grande sécheresse : Humilienne vint la rassurer sur son état et la guérit de ses inquiétudes.

Comme le Père Alberti avait à Florence une grande réputation de sainteté, un grand nombre de personnes s'étaient placées sous sa direction. La sainte veuve fit connaître à beaucoup d'entre elles sa mort prochaine.

Une dame d'un haut rang, qui s'était peu inquiétée du salut de ses enfants, était tombée dans une grande pauvreté ; un de ses amis voulut venir à son secours, mais dans le dessein de l'attirer à l'adultère. La servante de Dieu lui apparut, et, la prenant dans ses bras : « Ne craignez rien », lui dit-elle, « et soyez forte, allez visiter mon tombeau et vous serez secourue ». Trois jours après, Humilienne vint encore la prévenir que l'échevin de la ville l'appellerait auprès de lui, mais qu'elle se gardât bien d'y aller, parce que c'était un piège tendu à sa vertu. C'est ainsi qu'elle pourvut aux soins de son corps et de son âme.

Dieu fit également éclater sa puissance contre les mau-

vaises langues qui cherchaient à ternir la réputation de sa servante, non-seulement par les châtimens qu'il leur infligea, mais encore par les miracles sans nombre qu'il opéra sur son tombeau. Des aveugles, des boiteux, des possédés, des infirmes et des malades de toute sorte recouvrèrent la santé en invoquant la protection d'Humilienne ; aussi, trois mois après sa mort, on exhuma son cadavre pour le placer dans un endroit plus honorable, sous l'autel d'une chapelle, dans une église bâtie en 1314. Plus tard, sa tête, ses bras et ses pieds furent placés dans trois châsses en argent, et les restes de ses ossements dans une autre châsse dorée, qu'on expose à la vénération publique le jour de sa fête et aux principales solennités. Le grand-duc de Toscane possède aussi, dans la chapelle de son palais, quelques-unes de ses reliques. De tout temps sa fête avait été célébrée avec une grande solennité ; mais pour que son culte fût légitimé par la cour de Rome, les membres de sa famille se rendirent à Rome sur les instances du grand-duc ; enfin, en 1694, la Congrégation des Rites l'approuva et le pape Innocent XII permit d'honorer la mémoire d'Humilienne, dans l'archevêché de Florence et dans l'Ordre de Saint-François, le 19 mai. De nouvelles merveilles vinrent encore augmenter le respect qu'on avait pour la sainte veuve. Le Père Sixte de Circulis, dominicain et docteur en théologie, répandait partout la dévotion à la bienheureuse Humilienne, et, sur ses instances, Dominique Vasalli, avocat fiscal au tribunal de l'inquisition, imita son exemple après avoir été guéri miraculeusement par la glorieuse thaumaturge. Sa fête est fixée au 22 mai, à cause de celle de saint Yves, qu'on honore le 19. (PAPEBROECK.)

PÈRE PIERRE DE L'ASSOMPTION

MARTYR AU JAPON

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Après la persécution de Taiko-Sama, les chrétiens respirent pendant quelque temps ; mais l'empereur, excité par les bonzes et les hollandais, persécute de nouveau les fidèles. — Pierre, trahi par un aristocrate, est traîné en prison. — Lettre qu'il écrit dans les fers. — Il prêche ses gardiens. — On lui donne pour compagnon un religieux de la compagnie de Jésus. — Ils se fortifient mutuellement et meurent ensemble. — Malgré le tyran, leurs corps sont retrouvés.

Après avoir persécuté les chrétiens pendant treize ans et fait mettre à mort saint Pierre-Baptiste et ses compagnons, Taiko-Sama, empereur du Japon, confia en mourant son fils, âgé de six ans, aux soins de Goïo-Sama, roi de Bandou et de sept autres royaumes, qui était très-aimé de ses sujets. Celui-ci s'empara du gouvernement en qualité de tuteur, et les chrétiens commencèrent à respirer, parce que ce roi avait toujours été favorable à la liberté de conscience. Le Père Jérôme de Jésus, poursuivi par Taiko-Sama, était resté dans ses Etats, pour fortifier les fidèles et leur administrer les Sacraments. Goïo-Sama, devenu empereur, voulut tirer parti des mines d'argent qu'il possédait dans le royaume de Quanto, et fit venir ce saint religieux pour l'envoyer à Manille demander des ouvriers espagnols afin d'enseigner aux Japonais la science de cette exploitation. Mais, en même temps, il lui permit de bâtir une église nouvelle dans la capitale de Yeddo et de baptiser les habitants de son empire, les nobles exceptés. Après avoir célébré la sainte messe dans cette église, le Père Jérôme

chassa le démon du corps d'un seigneur de la cour, et se rendit aux îles Philippines, pour répondre à la demande de l'empereur. Il réussit dans sa mission et reçut l'autorisation de fonder d'autres monastères pour répandre la religion chrétienne.

Bientôt, cependant, les dispositions de Goïo-Sama changèrent, et, sur l'instigation des bonzes, il persécuta les chrétiens du pays. Il y avait alors six cent mille chrétiens au Japon. Les Hollandais, jaloux des progrès du catholicisme dans ces contrées, persuadèrent au prince que les missionnaires étaient des officiers de l'armée déguisés, et que, après avoir baptisé un grand nombre d'indigènes, ils forceraient les nouveaux chrétiens à se révolter contre lui pour soumettre son empire au roi d'Espagne, comme ils l'avaient déjà fait dans les Indes. L'empereur prêta l'oreille à ces insinuations calomnieuses, et bannit les religieux et les nobles chrétiens de Nangasaki, en 1613. La plus grande partie de ces victimes se réfugia en Chine et dans les îles Philippines, et un grand nombre de soldats quittèrent la cour et le service du monarque. Malgré cet ordre d'exil, les Frères Mineurs persistèrent à rester au Japon, et parmi eux on compte le Père Pierre de l'Assomption. La persécution commença, en 1615, à Yedo, contre vingt-six chrétiens qui avaient aidé le Père Louis Sotelo à bâtir trois églises dans la ville. Ce religieux avait été enfermé pour être brûlé vif avec ses disciples ; mais Moza-munez, roi de Voxu, qui chérissait tendrement ce Père, fit retarder l'exécution de cette sentence, dans l'espérance qu'il pourrait le délivrer. Ses compagnons ne tardèrent pas à conquérir la couronne du martyr et à fortifier, par l'exemple de leur courage, la foi des autres chrétiens.

Le premier religieux qui, à cette époque, versa son sang pour défendre la religion, fut le Père Pierre de l'Assomption, né à Cuerba, près de Tolède, en Espagne, et qui avait fait profession dans la province de Saint-Paul, sous la règle austère de la Réforme de saint Pierre d'Alcantara.

C'était un observateur zélé de la règle ; une heure avant matines, il se levait et passait le reste de la nuit en prières. Il portait sur son corps un rude cilice et se mortifiait par le jeûne ; quelquefois il se roulait aux pieds de ses frères pour les baiser et pour en être maltraité. Dieu lui révéla plusieurs fois l'avenir. Pendant qu'il était maître des novices, il imposait souvent des pénitences très-fortes à un frère, sans raison apparente. Celui-ci, après avoir supporté pendant longtemps ces mauvaistraillements sans se plaindre, finit par lui en demander la raison : « Mon fils », lui dit Pierre, « vous serez bientôt prêtre, et dans un an maître des novices, vous avez donc besoin de vous exercer à cette vertu pour l'enseigner aux autres ».

Il était gardien du couvent de Nunoz lorsqu'il fut envoyé aux îles Philippines et de là au Japon, pendant que la persécution sévissait le plus fortement. Il apprit en peu de temps la langue japonaise et devint bientôt un des ouvriers les plus distingués qui travaillèrent dans ce pays. Il parcourut les royaumes d'Omura et de Figen avec une ardeur tout apostolique et tira un grand nombre de païens de l'idolâtrie ; son zèle ne connaissait pas de bornes ; souvent il oubliait de prendre sa nourriture pendant qu'il travaillait à convertir les infidèles ou à réconcilier avec l'Eglise les chrétiens que la crainte avait fait tomber.

Durant la persécution de Hogunsama, qui succéda à son

père en 1616, le Père Pierre allait de ville en ville fortifier les chrétiens : les uns s'exilèrent, d'autres se cachèrent dans les cavernes des rochers ou demandèrent un asile aux habitants des campagnes. L'empereur ayant appris par les bonzes, qu'il y avait encore des religieux cachés dans ses Etats, donna l'ordre au vice-roi d'Omura, qui était un apostat, de les poursuivre ; celui-ci s'acquitta de cette mission avec zèle, et promit une grande récompense à quiconque découvrirait un prêtre chrétien. A cette nouvelle, le Père Apollinaire Franco écrivit à Pierre de quitter le royaume d'Omura et de venir à Nangasaki. Celui-ci se trouvait alors à Nangaïa, et était l'objet d'une recherche active de la part du gouverneur, qui avait également renié la religion chrétienne. Cet apostat chargea un japonais converti de faire passer quelques sommes d'argent au saint religieux pour dire des messes, et apprit de sa bouche que Pierre n'était pas au lieu où il le soupçonnait de se réfugier. Le gouverneur feignit alors de vouloir se convertir, et fit demander à Pierre une entrevue. Les chrétiens, craignant un piège, engagèrent l'homme de Dieu à ne pas s'y rendre ; mais le saint missionnaire répondit qu'il ne craignait rien, et qu'il était entre les mains de la Providence : il se rendit donc à Nangaïa. Avant d'arriver dans cette ville, on vint le prévenir qu'une bande de soldats venaient s'emparer de lui : il était alors occupé à confesser, et les chrétiens, craignant pour sa vie, l'engagèrent à s'enfuir. Pierre se mit en prières pour connaître la volonté de Dieu. Le Seigneur lui révéla que les Japonais se plaignaient entre eux de ce que les missionnaires les engageaient au martyre et savaient échapper eux-mêmes à la mort : « Le bon pasteur », ajouta le divin

Maître, « donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire « prend la fuite lorsqu'il voit le loup approcher ». Le saint religieux réunit alors ses chers néophytes : « Mes enfants », leur dit-il, « le démon veut nous troubler dans « l'œuvre de votre salut ; faites votre confession, et s'il « arrive que je sois traîné en prison, quel plus grand « bonheur puis-je avoir que de souffrir et de verser mon « sang pour mon Dieu et le bien de vos âmes ? Vous savez « que nous venons de contrées lointaines pour vous « montrer la voie du ciel et chercher la mort afin de « répandre notre sainte religion. Nous nous cachons quel- « quefois, parce que nous ne sommes pas assez nombreux ; « mais, puisque le Seigneur m'envoie l'occasion de mou- « rir sans que je l'aie cherchée, il ne convient pas que je « l'évite, et je dois vous donner l'exemple du courage ». Il fit savoir à son supérieur qu'il se préparait à lui obéir lorsque Notre-Seigneur l'avait engagé à rester. Les soldats ne tardèrent pas à l'entourer, et il leur demanda en souriant ce qu'ils cherchaient. Ils lui répondirent qu'ils venaient l'arrêter parce qu'il était prédicateur. Pierre se mit à genoux pour remercier son divin Maître de cette faveur, et se remit entre les mains de ses gardes, pendant que les chrétiens fondaient en larmes. C'est ainsi que saint Paul quitta les Ephésiens, quand il leur dit adieu et leur donna ses derniers avis sur les persécutions qui l'attendaient. Trois disciples du vénérable religieux demandèrent la permission de l'accompagner, parce qu'ils professaient la même foi ; mais ils ne purent obtenir cette faveur. Le saint martyr pleurant de joie, et offrant à son Sauveur sang pour sang, vie pour vie, embrassa son crucifix : « O mon Dieu », disait-il, « comment ai-je mérité,

« moi, pauvre pécheur, d'être enchaîné pour votre amour, « vous qui avez refusé ce bonheur à notre Père saint « François ». Puis, prenant une image de Marie qu'il portait toujours sur lui, il demanda sa protection pour le jour du combat, et partit avec les soldats, après avoir béni une dernière fois ses bien-aimés chrétiens qui ne pouvaient se séparer de lui et le suivirent des yeux tant qu'ils purent l'apercevoir. Le tono, ou gouverneur d'Omura, fit éclater sa joie à cette nouvelle et fit enfermer son captif dans une noire prison. Malgré la vigilance de ses gardes, Pierre reçut une lettre du Père Apollinaire Franco et lui fit passer la réponse suivante : « Votre honneur est inquiet, « parce que vous ne pouvez m'envoyer des adoucisse- « ments, vous croyez que je souffre beaucoup et vous « pensez qu'il est de votre devoir de me consoler et de « me fortifier. Dieu vous récompense de ce charitable « désir ! Je suis surveillé d'une manière très-sévère, et « c'est pour ce motif que je n'ai pu vous écrire plus tôt ; « mais une femme chrétienne de Cipier m'a promis de « vous envoyer cette lettre et de m'apporter votre ré- « ponse. Ne soyez pas inquiets de moi, car il n'y a personne « au monde qui soit plus heureux que moi. Les jours et « les nuits sont trop courts pour remercier Dieu du grand « bienfait qu'il m'accorde. Venez à mon secours avec « frère Gabriel, pour chanter ses louanges. Je n'ai pour « nourriture qu'un peu de riz, d'eau et de jus de légu- « mes ; mais ne m'envoyez rien ; car je ne veux ni viande, « ni poisson, ni œufs, ni vin, tant que je serai en prison. « Demandez pour moi au Seigneur que nous ne soyons « jamais séparés de son amour. Omura, le 18 avril 1617 ».

Cependant sa charité pour le prochain n'était point

oisive : il prêchait ses geôliers et les engageait à embrasser la foi chrétienne. Quelques jours après, le Père Jean-Baptiste Tavara, de la Compagnie de Jésus, fut trahi par un mauvais chrétien et enfermé dans le même cachot. Quelle fut la joie de ces deux confesseurs, lorsqu'ils se virent réunis ! Le Père Jean se jeta aux pieds de Pierre, pour les baiser ; mais celui-ci ne voulut pas y consentir, et ils s'embrassèrent tendrement, pleurèrent de joie et remercièrent Dieu de leur bonheur. Ils purent célébrer chaque jour la sainte messe, et ils passèrent le reste du temps dans l'oraison et les exercices de pénitence. Le 21 mai, c'est-à-dire le jour de la sainte Trinité, le Père Pierre apprit de Dieu qu'ils n'avaient plus que peu de jours à offrir le saint sacrifice, et le fit connaître à son compagnon. Celui-ci, attribuant à la sainteté du vénérable frère mineur les grâces que le Seigneur lui avait accordées, le remercia et l'engagea à ne pas cesser de prier pour lui tant qu'il serait en vie. Le lendemain Pierre lui dit : « Nous allons dire une dernière fois la sainte messe, « célébrons-la pieusement et avec ferveur ». Vers midi, le gouverneur apporta d'une ville voisine la sentence de mort : « Mon Dieu », s'écria Pierre, « vous savez que, dans « toutes mes messes et mes prières, je ne vous ai pas de- « mandé d'autre faveur que celle de mourir pour la foi ». Le Père Jean n'était pas moins joyeux et, pleins de reconnaissance, ils chantèrent le *Te Deum*. Puis ils se donnèrent la discipline jusqu'au sang, se confessèrent et passèrent la soirée dans la méditation. Au coucher du soleil, les païens vinrent les chercher pour les conduire au lieu du supplice, à une heure de la ville, pour éviter l'affluence des chrétiens. Ils s'avancèrent ensemble avec

un visage souriant, et, sur la route, ils ne cessèrent d'engager les chrétiens à persévérer et les infidèles à se convertir. Un coup de sabre trancha la tête de Pierre. Il fallut trois coups pour celle de Jean. C'était le 22 mai 1617. La Providence divine unit dans ce second martyr la Compagnie de Jésus et l'Ordre de Saint-François, comme aux jours de la première persécution, afin de les récompenser du zèle qu'ils avaient déployé les premiers pour convertir le Japon.

Les corps des martyrs furent enterrés au même endroit. Le bruit de leur triomphe se répandit rapidement dans les villes voisines, et de nombreux fidèles vinrent prier sur leur tombeau. Le gouverneur, irrité de ces démonstrations de la piété chrétienne, fit mettre des gardes pour empêcher qu'on enlevât leurs restes vénérés ; mais Dieu fit connaître la sainteté de ses serviteurs par deux étoiles merveilleuses qui parurent au-dessus de l'endroit où ils étaient enterrés, et l'affluence des pèlerins s'accrut de jour en jour. Irrité au plus haut point, le tono d'O-mura fit exhumer leurs cadavres et ordonna de les jeter à la mer avec ceux d'Alphonse de Navarette, dominicain, et de Ferdinand d'Ayala, augustin, qu'il venait de faire décapiter dans une île voisine. Les efforts des chrétiens pour les retrouver furent inutiles ; mais, deux mois après, un païen trouva le corps et la tête du Père Pierre et de Ferdinand déposés dans une caisse, sur le rivage, et les emporta dans sa maison : ils étaient encore frais et vermeils. Les chrétiens les rachetèrent à prix d'or et les placèrent dans un endroit honorable, où le Seigneur opéra de nombreuses merveilles par l'intercession des saints martyrs. Une lumière brillante pendant la nuit et une

odeur agréable pendant le jour attirèrent l'attention des fidèles que ce prodige fortifia dans la foi et des païens qui se convertirent. On recueillit également une foule de guérisons miraculeuses, qu'on envoya à Rome pour le procès de leur béatification.

Après avoir raconté dans son histoire ecclésiastique le triomphe de ces glorieux martyrs, le Père Corneille Hazart ajoute le récit d'un autre combat soutenu par un religieux franciscain : nous ne connaissons ni son nom ni le lieu où il souffrit ; mais son courage mérite de trouver place ici. Il fut condamné à être brûlé vif avec plusieurs autres chrétiens, dans une fournaise qui avait plus de vingt pieds ; et on les attacha solidement à des pieux. Mais la flamme brûla seulement leurs liens, sans attaquer leurs corps. Ce saint héros se voyant libre, et brûlant du feu de l'amour divin, parcourut les rangs de ses compagnons et les fortifia par ses paroles, au milieu de la fumée et de l'incendie. D'un mot, il arrêtait les âmes chancelantes, il leur représentait les souffrances du divin Sauveur et leur faisait baiser son crucifix. Puis, se tournant vers les païens, il leur reprochait leurs impiétés. Il marchait sur les charbons ardents, les pieds à demi brûlés, les vêtements en feu. Enfin, les flammes s'emparèrent de son corps et l'étouffèrent. Ce supplice étonna les païens et augmenta l'ardeur des fidèles, qui, dès ce jour, s'empressèrent de courir au martyre. « Les « vieux Romains », dit le Père Corneille, « admirent leur « Scévola, qui se laissa brûler la main sans laisser échapper une plainte, ou leur Curtius qui, pour délivrer sa

« patrie de la peste, se jeta dans un brasier ardent avec son cheval ; mais je soutiens que le Japon et même la chrétienté tout entière et l'Ordre Séraphique sont mille fois plus honorés par cet héroïque athlète, que Rome ne le fut jamais par Scévola ou Curtius ».

Il ne faut donc pas s'étonner si les Japonais, formés à l'école de ces courageux missionnaires, se hâtèrent de se confesser et d'abandonner tout, parents, amis, fortune, honneurs, afin de verser leur sang pour la défense de la religion. Le nombre de ces nobles victimes fut immense, et chaque jour l'Eglise comptait de nouveaux néophytes, en sorte que l'on put répéter pour ce pays la parole de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ».

(MAZZARA, CARDOSE, *Chron. de la prov. de St-Joseph.*)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MAI

PÈRE JEAN FOREST

MARTYR EN ANGLETERRE

1538. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Commencements de l'anglicanisme. — Arrestation de Jean comme confesseur de la reine. — On essaie de le gagner à la cause du roi. — Il est condamné à mort après deux ans de prison. — Lettre de la reine. — Réponse du religieux. — Mort de la reine. — Jean reste encore deux ans en prison ; enfin il est brûlé. — Châtiment de Cromwel et de Henri VIII.

Après avoir vu le martyr du Père Pierre de l'Assomption et les progrès de la foi dont il fut suivi au Japon, nous allons raconter, dans le récit que nous ferons du triomphe de Jean Forest, la chute lamentable de l'Eglise

d'Angleterre, sous Henri VIII. Ce prince avait gouverné son royaume avec sagesse pendant de longues années, et avait mérité, par son zèle contre l'hérésie luthérienne, le titre glorieux de défenseur de la foi. Il était marié à Catherine, fille de Ferdinand et d'Isabelle et tante de Charles-Quint, comme nous l'avons vu le 6 janvier. Elle avait été d'abord unie au prince Albert, frère aîné de Henri, qui mourut à l'âge de quinze ans, avant d'avoir consommé son mariage. Le pape Jules II permit à Henri d'épouser cette princesse, après avoir consulté les cardinaux et une foule d'hommes remarquables par leur science et leurs lumières. Il y avait déjà vingt-quatre ans qu'ils vivaient ensemble, et cinq enfants étaient nés de cette union, lorsque, poussé par une passion coupable pour Anne de Boulen et par les intrigues du cardinal Wolsey, son ministre, le roi rejeta sa femme légitime pour épouser une courtisane, ou même, s'il faut en croire des écrivains éclairés, sa propre fille. Après ce forfait, il s'empara des biens ecclésiastiques, déclara une haine mortelle aux prêtres et aux religieux, se sépara de Rome et se fit appeler le chef de l'Eglise anglicane.

Le pape avait essayé, mais en vain, de ramener le roi à de meilleurs sentiments : Henri VIII n'en devint que plus pervers. Enfin, pressé par les fidèles d'Angleterre et par les réclamations de l'empereur, de François I^{er} et de beaucoup d'autres catholiques, Clément VII fit examiner cette affaire par les cardinaux, et, en 1533, confirma le premier mariage du roi, annula le second, rendit à Catherine son titre de reine et frappa le prince adultère d'excommunication, s'il persévérait dans sa révolte. Mais l'impie méprise tout, quand il est arrivé au fond de

l'abîme, et Henri VIII ne songea qu'à se venger. Sa colère tomba d'abord sur son épouse légitime, et il défendit sous des peines très-sévères qu'on lui donnât le nom de reine; elle n'était plus que la veuve d'Arthur. Sa fille Marie, alors âgée de dix-sept ans, fut séparée de sa mère et déclarée illégitime : des espions entourèrent Catherine, pour surveiller ceux qui venaient la visiter, et surprendre leurs paroles. Pour effrayer les autres, Henri commença par le Père Jean Forest, confesseur de la reine, grand prédicateur distingué par sa science et sa vertu. Ce saint religieux avait composé un livre sur la puissance du pape et renversé les prétentions du roi qui se faisait appeler chef de l'Eglise anglicane. Henri VIII, désirant connaître ce que contenait cet ouvrage, engagea un de ses chambellans à feindre de la haine contre lui, afin de surprendre, par ce moyen, la bonne foi de Jean. La fourberie eut un plein succès, et le serviteur de Dieu fut saisi, enchaîné et conduit à la prison de Nee-e-gata, avec des malfaiteurs et des assassins. Quelques jours après il fut amené devant le roi et sommé de renier ce qu'il avait dit et écrit contre l'autorité qu'Henri VIII s'attribuait sur l'Eglise anglicane. Jean refusa de se séparer de l'Eglise romaine. Ramené dans sa prison, il reçut la visite de quelques courtisans qui vinrent l'exhorter, au nom du roi, à se soumettre à sa volonté, et lui firent les promesses les plus belles pour le séduire. Le saint religieux leur dit qu'il était prêt à tout souffrir plutôt que de renoncer à la sainte Eglise, que le roi était sur le chemin de l'enfer, et que, pour son propre compte, il ne craignait pas une mort passagère qui le mettrait en possession de la vie éternelle. En apprenant cette réponse, Henri VIII

le fit rappeler devant son tribunal, et sur la lecture qu'on lui fit des paroles de Jean, il l'accusa du crime de lèse-majesté et de rébellion. Le juge essaya encore de l'amener à une abjuration ; mais ses efforts furent inutiles, et le confesseur de la foi rentra dans sa prison. Quelque temps après, le monarque adultère fit enfermer trois prêtres distingués par leur piété et leurs lumières, parce qu'ils avaient soutenu la légitimité de son mariage avec Catherine, et s'étaient entretenus plusieurs fois avec une sainte clarisse nommée Elisabeth Bartona, qui, connue de toute l'Angleterre pour son esprit de prophétie, soutenait qu'Henri n'était plus roi légitime, et qui fut pendue peu après, comme nous l'avons vu le 19 avril. Thomas Morus et Jean Fisher, évêque de Rochester, avaient cherché à la voir pour examiner si elle était possédée du démon, et, après une étude attentive, ils avaient déclaré qu'il n'en était rien : aussi encoururent-ils la disgrâce du roi, et bientôt ils furent décapités.

Pendant qu'Henri, semblable à un autre Hérode, exerçait sa fureur sur tout ce qui l'entourait, Anne de Boulen avait mis au monde une fille qu'elle nomma Elisabeth et qu'on appela l'enfant du sang, à cause des nombreux martyrs qu'elle fit mettre à mort. On hésitait à croire qu'elle fût la fille du roi, non-seulement parce que sa mère était à peine mariée depuis cinq mois, mais encore parce qu'elle avait eu des relations coupables avec d'autres princes de la cour. Néanmoins, Henri la fit baptiser solennellement à Greenwich, dans l'église des Frères Mineurs. Ce fut pour l'Ordre un jour malheureux ; car, bien que le roi fût irrité contre tous les religieux, il exerça d'abord sa fureur contre les Franciscains et les

bannit onze mois après de son royaume, parce que, plus que les autres, ils soutenaient et défendaient le mariage de Catherine. Deux pères très-distingués, Eston et Païton, et deux cents autres frères mineurs furent emprisonnés dans différentes villes : la belle province d'Angleterre, qui comptait plus de cinquante monastères et qui avait donné à l'Eglise des hommes remarquables par leur science et leurs vertus, fut tellement désolée qu'on pouvait lui appliquer ces paroles du prophète Jérémie : « La « maîtresse des peuples est semblable à une veuve dé-
« solée, et, de tous ses amis, il n'en est pas un qui la
« console ».

Henri, qui désirait attirer à son parti le Père Jean, afin d'entraîner à sa suite le reste des Frères Mineurs, le fit de nouveau comparaître devant son tribunal, devant Thomas Cromwell, son ministre pour les affaires ecclésiastiques ; mais il refusa constamment de reconnaître au roi le titre de chef de l'Eglise anglicane. Cranmer, archevêque de Cantorbéry et hérétique obstiné, qui, plus tard, fut brûlé vif en punition de ses crimes, essaya, de concert avec d'autres luthériens, de surprendre la bonne foi du saint religieux ; mais il leur ferma la bouche par ses réponses sages et prudentes. Il fut alors condamné à être brûlé comme traître et ennemi du roi. Le serviteur de Dieu s'écria, en apprenant cette nouvelle : « Je vous re-
« mercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'appelez au
« martyr, malgré mes péchés, et de ce que vous me
« donnez la force de souffrir pour votre sainte Eglise et
« de mépriser les menaces d'un monarque impie ». Les seigneurs du pays cherchèrent encore à ébranler sa constance ; mais leurs efforts n'aboutirent qu'à un échec et,

après deux ans de prison, le confesseur de la foi dut se préparer à son dernier combat.

Cependant la reine Catherine, qui souffrait les mauvais traitements de son mari et de sa compagne adultère, songeait aux peines de son confesseur. Elle lui écrivit la lettre suivante : « Mon révérend Père, qui m'avez donné
« si souvent de bons conseils, vous savez le sort qui vous
« attend ; les tourments que vous aurez à endurer vous
« assurent la récompense éternelle. O mon bienheureux
« Père, quelle faveur vous accorde le divin Maître, en
« vous appelant à finir par une mort violente pour son
« amour la vie et les travaux que vous lui avez consacrés.
« Malheur à moi, votre fille malheureuse, qui vais être
« privée d'un père et d'un consolateur si précieux. Je
« vous ai ouvert mon cœur dans ma détresse, et vous
« n'ignorez pas que je voudrais mourir avec vous et pour
« vous ; car il m'est pénible de vivre encore, quand je
« me vois privée de mes plus fidèles serviteurs ; mais
« puisque telle n'est pas la volonté divine, marchez cou-
« rageusement, ô mon Père, et priez le Seigneur afin
« que je suive sans crainte la voie que me tracent votre
« vie et votre martyre. Je vous prie de me donner votre
« dernière bénédiction et de vous souvenir de moi lors-
« que vous aurez triomphé de vos ennemis. Il est inutile
« que je vous exhorte à combattre généreusement, car
« votre noblesse et votre foi vous suffisent ; cependant,
« comme souffrir pour Dieu est la plus grande faveur
« qu'un homme puisse ambitionner, je ne cesserai pas par
« mes prières, mes larmes et mes pénitences, de lui de-
« mander pour vous la grâce d'achever heureusement
« votre course et de gagner la gloire éternelle. Adieu,

« mon révérend Père, souvenez-vous de moi devant Dieu,
 « sur la terre et dans le ciel. Votre fille affligée, Cathe-
 « rine ».

Le Père Forest lui répondit par la lettre que nous citons ici : « Ma reine, et ma très-chère fille en Jésus-Christ, au
 « milieu des souffrances de ma prison et dans l'attente de
 « la mort, vos paroles ne m'ont pas seulement réjoui et
 « consolé, mais elles ont fortifié ma patience et mon
 « courage ; car bien que j'aie appris à mépriser les biens
 « de la terre et les ennuis du monde, pour mériter la gloire
 « de la vie future, mon âme affligée et craignant sa fai-
 « blesse a reçu de nouvelles forces dans la lecture de votre
 « lettre. Que Dieu vous en récompense. Aidez-moi de vos
 « prières et ne soyez pas inquiète des tourments qui m'at-
 « tendent ; car il ne convient pas à mes cheveux blancs
 « de craindre les menaces d'un enfant, ni à un homme
 « de soixante-quatre ans de fuir honteusement la mort,
 « ni à un religieux qui a porté pendant quarante-trois
 « ans l'habit de Saint-François, d'échanger les biens cé-
 « lestes contre quelques jouissances terrestres. Je me sou-
 « viendrai de vous devant Dieu et je le prierai de vous
 « accorder sa grâce et de vous consoler. Je vous envoie
 « mon rosaire, car on m'apprend que je n'ai plus que
 « trois jours à vivre ».

A la lecture de cette lettre la reine ressentit un profond chagrin, et elle fit savoir au saint religieux dans quelle amertume elle était plongée. Elle l'engageait à éviter la mort, s'il le pouvait, par l'entremise de quelques amis, parce que la colère du roi augmentait de jour en jour contre elle, et que la privation d'un conseiller si prudent lui serait excessivement pénible dans des circonstances si difficiles.

Le Père Forest répondit qu'il était très-sensible à sa douleur, mais qu'il ne pouvait échapper au supplice qu'en reniant sa foi, qu'il préférerait souffrir et mourir pour la sainte Eglise et pour l'édification des fidèles.

Thomas Abélus, prêtre et docteur en théologie, qui était enfermé depuis trente-sept jours, lui fit connaître combien il désirait mourir pour Jésus-Christ ; Jean lui écrivit pour l'engager à persévérer dans son généreux dessein : « Pensez-vous », lui disait-il, « que nous ayons « la même mort à subir et le même calice à boire ? Je « dois soutenir un assaut plus violent, et votre supplice « sera moins rigoureux que le mien ». Le Père Forest espérait que Catherine le suivrait dans la gloire ; mais la reine succomba plus tôt que lui, et son confesseur resta encore deux ans au milieu des voleurs et des assassins, pour acquérir de nouveaux mérites.

Cependant le roi, voyant que les honnêtes gens, et surtout les religieux, avaient horreur de sa conduite s'attacha principalement à gagner les Frères Mineurs, les Chartreux et les Brigittines, parce que leur régularité faisait l'édification du peuple, et il espérait qu'en les attirant à sa cause, il triompherait plus facilement des autres. Dans l'année qui suivit la mort de Catherine, il fit mettre à mort un grand nombre de Chartreux ; il épargnait cependant encore les Franciscains, quoiqu'il y en eût environ deux à trois cents enfermés dans diverses prisons. La raison de cette clémence apparente était qu'il n'avait aucun profit à tirer de leur supplice, parce qu'il avait ravi leurs couvents, et que Thomas Vrisley, son conseiller et l'ami de ces saints religieux, lui faisait espérer leur défection, afin de gagner du temps. Mais tous demeurè-

rent fidèles à leurs vœux et à leur foi, et c'est un grand honneur pour l'Ordre Séraphique de ne compter aucun de ses membres parmi les apostats que la persécution fit tomber.

Henri, excité par Thomas Cromwell, se décida enfin à faire exécuter quelques frères mineurs ; il lui répugnait de les condamner tous à la fois. Il tourna d'abord sa rage contre Jean, aux efforts duquel il attribuait la fermeté de Catherine. Ce saint religieux était depuis quatre ans en prison, lorsqu'on vint le prendre et le conduire sur la place Smidveld, où il devait être mis à mort. En voyant les préparatifs de son supplice, il s'écria d'une voix forte : « Ni le feu, ni l'échafaud, ni les tortures du monde ou de l'enfer ne pourront me séparer de mon Dieu ». Les bourreaux le dépouillèrent de ses vêtements et le suspendirent par les bras au-dessus d'un brasier ardent. Le courageux martyr ne cessait d'exhorter les assistants à demeurer fidèles à la foi et de chanter les louanges de Dieu. Mais le vent écartait la flamme de la plante de ses pieds, et l'ordre fut donné de le faire tomber sur le bûcher. Il y resta deux heures sans donner le moindre signe d'impatience, et priant le Seigneur pour la conversion du roi. Lorsqu'il sentit la mort approcher, il récita à haute voix le psaume de David : « Seigneur, c'est en vous que j'espère, je ne serai point confondu dans l'éternité ». Il mourut en prononçant ces mots : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains » ; et son âme alla recevoir au ciel la couronne des martyrs, le 23 mai 1538. L'impie Cromwell avait fait brûler avec lui une ancienne statue de la sainte Vierge, qu'on vénérât depuis des siècles dans le pays de Galles. On avait affiché sur la place

et dans les rues un placard qui faisait connaître le nom du serviteur de Dieu et le motif de sa condamnation ; il était ainsi conçu : « Frère Forest, père du mensonge, qui « est l'auteur de sa mort pour avoir méprisé honteuse-
« ment l'Évangile et refusé d'avouer que le roi est chef
« de l'Église ». Mais Dieu protégea l'innocence du saint religieux contre cette calomnie : une colombe d'une blancheur éclatante voltigeait autour du bûcher, et vint se reposer sur sa tête pendant qu'il était au milieu des flammes. Le feu respecta également sa main droite, sa langue et sa bouche, comme pour témoigner qu'il avait défendu la vérité par ses paroles et ses écrits.

Dans cette même année, vingt-quatre frères mineurs moururent de faim et de vermine dans les prisons de Londres ; trente-deux autres, attachés deux à deux, furent traînés de ville en ville et succombèrent sous les mauvais traitements des hérétiques. Le principal instigateur de cette persécution, Thomas Cromwell, tomba lui-même dans le piège qu'il avait tendu à ses ennemis ; il avait conseillé au roi de rendre une loi par laquelle tout homme accusé du crime de lèse-majesté pût être condamné sans être même entendu : quelque temps après, il fut accusé de vol, de rébellion et d'assassinat, et pendu sur la place du marché, à Londres, sans pouvoir se justifier. Henri VIII ne tarda pas à sentir la main de Dieu s'appesantir sur lui : atteint d'une maladie mortelle, il fut saisi par le remords et demanda qu'on fit venir des évêques pour le réconcilier avec Rome. Mais, comme il s'était souvent servi de ce prétexte pour mettre à mort les catholiques, il ne trouva personne qui osât lui dire la vérité. Vingt-cinq jours avant sa mort, il ordonna qu'on ouvrît l'église

des Frères Mineurs, qu'on y célébrât la sainte messe et qu'on en fit une paroisse. Dans ses derniers instants, il disait à ses amis : « Nous avons tout perdu. — Moines ! « moines ! » s'écriait-il encore, « épargnez-moi. Père « Forest, ne soyez pas si sévère ». Il mourut au milieu de ses remords et vérifia une fois de plus cette parole de saint Augustin : « Celui qui oublie Dieu pendant sa vie, « s'oublie lui-même au moment de la mort ».

(F^x WADDINGO, BAREZZO, BRUODUNO, HAZART.)

BARTHÉLEMY AGRICOLA

1612. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Le 23 mai 1612 mourut à Naples le Père Barthélemy Agricola, né à Amberg, dans le Palatinat, de parents hérétiques ; mais il abandonna ses parents dans sa jeunesse et se convertit à la foi catholique. Il embrassa la vie religieuse chez les Conventuels, et se fit remarquer par la sainteté de sa vie, par son zèle pour l'observation de sa règle, son amour pour la pauvreté et sa charité envers les pauvres. Des miracles avant et après sa mort firent connaître au monde les mérites de ce saint religieux. Ses restes reposent dans l'église du couvent des Conventuels, à Naples, et sont honorés par de nombreux pèlerins. On travaille à sa béatification.

(WADDING, GRAVINA.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MAI

STANISLAS DE CRACOVIE
ET AUTRES, MARTYRS EN POLOGNE

1340. — Pape : Benoît XI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Martyrs nombreux de l'Ordre Franciscain, en Lithuanie, en Pologne.

Au quatorzième siècle, la foi fut prêchée dans le grand-duché de Lithuanie par les Frères Mineurs, et un grand nombre d'entre eux y souffrirent le martyre. Lorsque Casimir, roi de Pologne, se fut emparé de ce pays, il voulut anéantir le paganisme; mais les habitants résistèrent avec opiniâtreté à l'exécution de ce dessein, et ils se saisirent du Père Stanislas de Brescia et de treize autres religieux. Trois de ceux qui avaient montré le plus de zèle furent crucifiés, et les autres jetés dans la Vélia, après avoir été torturés de mille manières. Cela arriva vers l'an 1340.

Les Russes, qui, depuis plusieurs années, avaient été soumis par les Polonais, secouèrent le joug et appelèrent les Tartares à leur secours: d'ailleurs, le nombre des chrétiens augmentait chaque jour, grâce au zèle des Frères Mineurs et des Dominicains, et ils craignaient la ruine complète de leur fausse religion. Les barbares accoururent avec empressement et tombèrent sur la Lithuanie. Parmi les victimes de leur fureur, on compte le vénérable Stanislas de Cracovie, docteur en théologie, et trente-six autres franciscains. Quelques-uns d'entre eux

reposent dans l'église du couvent de Saint-François, à Vilna ; les autres, à l'entrée de l'église de Sainte-Croix. Ils moururent glorieusement le 24 mai ; un évêque polonais, qui écrivit l'histoire de leur martyre en latin, assure que des miracles nombreux s'opérèrent sur leur tombeau.

Le monastère de Plosko, en Lithuanie, fondé par le vénérable Ladislas Gilnovius, fut brûlé trois ou quatre fois par les Moscovites. En 1514, le Père Bonaventure et, en 1563, le Père Paul furent victimes de leur férocité et remportèrent la couronne du martyre par une mort glorieuse.

(WADDING.)

FRANÇOIS MONÉE

1528. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Son zèle pour la perfection religieuse. — Il va au Maroc pour gagner le martyre, mais on ne lui fait aucun mal.

Né en Espagne, le Père François Monée embrassa la vie religieuse dans la province de Saint-Gabriel, sous l'observation de la Réforme de saint Pierre d'Alcantara, et donna, dès son noviciat, les plus belles espérances. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, il redoubla ses austérités : ses supérieurs imposèrent les fonctions sacerdotales à son humilité, et, grâce à ses lumières, il devint bientôt un excellent confesseur. Il remplit les fonctions de gardien dans plusieurs couvents avec une grande prudence, et, tout en veillant avec soin à l'observation parfaite du règlement, il sut, par des manières aimables, adoucir ce que son

zèle pouvait avoir de trop amer. Il était plein de charité pour les pauvres, et souvent Dieu vint à son secours par des miracles, pour les soulager. Apprenait-il qu'une personne vivait dans le péché, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût ramenée au bien, et, pour arriver à son but, il n'épargnait ni prières ni mortifications. Entraîné par son zèle, il partit pour le Maroc dans l'espérance qu'il y gagnerait la couronne du martyr; mais les Maures, qui étaient alors en paix avec les chrétiens, le renvoyèrent sans lui faire aucun mal. Il se dédommagea de cet échec par des austérités extraordinaires. Il prédit à l'avance le jour et le genre de sa mort. Il mourut au couvent de Rocamadour, non loin de Villa-Neuva de Barcarota, en 1528, et fut enterré dans son couvent. Les assistants remarquèrent qu'une odeur délicieuse s'échappait de son cadavre, et conçurent une estime plus grande de sa vertu.

(Chron. de la prov. de St-Gabriel.)

LE PÈRE RODRIGUE DE BELVIS

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Ses austérités.

Le Père Rodrigue, né à Belvis, se distingua, dès son enfance, par sa vertu et entra de bonne heure chez les Franciscains. Il fit de grands progrès dans la vie intérieure, la mortification et l'humilité : même pendant ses maladies, il trouvait le moyen d'augmenter ses souffrances en tourmentant son corps de toutes sortes de manières. On put voir sur son corps, pendant qu'il changeait de

linge, des plaies larges comme la main, qu'il s'était faites lui-même. Peu après avoir dit sa première messe, il fut envoyé au couvent de Rocamadour ; mais le Seigneur ne tarda pas à le rappeler à lui : il mourut en 1580, rempli d'une joie céleste et laissant une réputation méritée de sainteté.

Nous mentionnerons également ici un frère de la même province, qui mourut en odeur de sainteté vers l'an 1540. Trois prêtres passaient la nuit devant son cadavre, lorsque, vers onze heures, ils virent entrer un religieux, qui, les bras croisés sur sa poitrine, regarda longtemps le corps du défunt, puis disparut après l'avoir béni ; en même temps la cloche du monastère se fit entendre, quoique l'heure des matines n'eût pas encore sonné, et personne ne put savoir quelle était la main inconnue qui causait ce bruit. Les religieux se réunirent au chœur et furent surpris par un concert de voix célestes et d'instruments de musique ; une clarté merveilleuse éclairait l'église. Les frères comprirent alors que leur compagnon décédé avait reçu la bénédiction de saint François. Ils entonnèrent le *Te Deum*, pour remercier le Seigneur, et lorsqu'ils eurent chanté matines, tout rentra dans le calme et la tranquillité.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

MARIE D'AGREDA, DITE MARIE DE JÉSUS

CONCEPTIONNISTE

1665. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa perfection dans le monde.

Dieu, qui est admirable dans ses saints, voulut, au dix-septième siècle, faire connaître la vie de sa très-sainte Mère par une religieuse sans éducation. Ses parents, nommés François Coronel et Catherine d'Aran, étaient pauvres, mais vertueux et dévots à Marie, qui semblait avoir elle-même formé leur union. Ils étaient venus l'un et l'autre, sans se connaître, prier devant une madone, pour demander au ciel un mariage chrétien : c'est là qu'ils se rencontrèrent, et il leur sembla que la sainte Vierge les avait appelés elle-même pour les unir l'un à l'autre. Leur travail et leur probité leur conquit l'estime générale. Ils eurent six enfants, dont deux garçons et deux filles seulement vécurent. Marie, l'aînée, vint au monde le 2 avril 1602, dans la ville d'Agreda, sur les frontières d'Aragon et de Castille, et fut baptisée dans une église dédiée à la Mère de Dieu. Lorsque sa mère, après ses relevailles, la portait à l'église, elle ressentait une joie intérieure qui

semblait présager les grandeurs futures de sa fille. Ce fut le Seigneur qui se chargea de la former à la science et à la piété : dès l'âge de trois ans, une vision céleste l'initiait à la connaissance des mystères divins, et déjà elle établissait sur l'humilité le fondement de sa perfection. Fortifiée par ces enseignements, elle commença dès lors à produire des actes de foi, d'espérance et de charité ; elle goûtait un grand plaisir à considérer le ciel, et trouvait dans la beauté des créatures un motif de louer la magnificence du Créateur. Ses premières années se passèrent dans une grande tranquillité d'esprit ; mais bientôt de rudes épreuves vinrent l'assaillir ; car Dieu se cachait d'elle quelquefois, et cette épreuve lui était d'autant plus pénible qu'elle avait éprouvé de plus grandes consolations. Ces aridités durèrent jusqu'à son entrée en religion, et la firent beaucoup souffrir ; car elle craignait que ce ne fût une punition de ses péchés. Aussi ne trouvait-elle de repos que dans la solitude ; au milieu du monde, elle restait muette ; les ris et les amusements lui semblaient déraisonnables, et ses manières peu expansives la faisaient regarder comme dépourvue d'intelligence. Ses parents voyaient avec peine cet éloignement des plaisirs de son âge, et ils essayèrent toutes sortes de moyens pour la corriger. Croyant qu'elle était paresseuse, ils lui adressaient de fréquents reproches, de sorte que la pauvre enfant ne recevait jamais la moindre caresse. Dieu permettait ces épreuves pour l'humilier ; car, alors qu'elle portait au plus haut point la soumission, le respect et l'amour pour ses parents, elle s'affligeait de n'entendre jamais que des paroles vives et dures. « Que ferons-nous de notre fille ? » disaient-ils

souvent, « elle ne peut être utile, ni dans le monde, ni dans « le cloître ». Marie se plaignait à son divin Maître de cet abandon, et le priait de la prendre sous sa protection ; mais le ciel semblait être d'airain, et des larmes amères coulaient presque continuellement de ses yeux. Elle fut d'ailleurs sujette à des maladies pénibles depuis l'âge de huit ans, et sa faible constitution ne faisait qu'augmenter l'indisposition qu'on avait contre elle. La pauvre enfant trouvait que c'était justice, et acceptait ses souffrances, non-seulement avec patience, mais encore avec joie ; car elle savait déjà que Notre-Seigneur lui avait donné l'exemple d'une vie pénitente, et le souvenir des peines endurées par son divin Maître la remplissait d'une ardeur nouvelle. Cependant un jour, oppressée par la douleur, elle se plaignit à Dieu ; une voix lui répondit : « J'ai souffert beaucoup plus pour vous ». Marie chercha dès lors sa consolation sur le Calvaire.

Sa mère, néanmoins, ne négligeait pas son instruction religieuse ; mais elle fut bien surprise, quand elle remarqua que sa fille comprenait avec beaucoup de facilité les enseignements de la piété, et soupçonna bientôt quelque chose de divin sous les dehors de cette faiblesse apparente. Elle continua cependant de se montrer aussi sévère et poursuivit avec le plus grand soin son éducation religieuse. Elle lui apprit à prier intérieurement lorsqu'elle était déjà très-avancée dans l'oraison ; elle demanda pour elle la sainte Eucharistie, bien qu'elle fût encore très-jeune. Marie recherchait déjà la solitude, et se retirait dans une petite chambre où elle avait élevé un petit autel, qu'elle ornait de fleurs et d'images. Les enseignements qu'elle recevait du Seigneur faisaient le

sujet habituel de ses méditations. Dieu la fortifiait dans ses souffrances, la corrigeait de ses fautes et lui montrait ses imperfections : « Ma fiancée », lui disait-il, « tournez-vous vers moi ; abandonnez ce qui passe pour marcher sur mes traces. Levez-vous et venez, car je vous attends ». Lorsqu'elle accordait à son corps malade quelque satisfaction, ou qu'elle tombait dans quelque faute légère, elle ressentait aussitôt une confusion telle, que des larmes ruisselaient sur ses joues. Ces chutes lui inspiraient une vigilance plus grande et un profond dégoût pour les vanités de la terre. Vers l'âge de huit ans, elle se sentit portée à témoigner sa reconnaissance à son divin Maître pour l'amour dont il nous a donné une preuve si éclatante par son incarnation ; prenant à témoin la Mère de Dieu, saint Joseph et toute la cour céleste, elle se consacra au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle ; les consolations ineffables qu'elle goûta en ce moment lui montrèrent combien cette promesse était agréable à Dieu.

Lorsqu'elle fut âgée de douze ans, elle pria son confesseur de lui apprendre à mieux servir le Seigneur, et grâce à ses leçons, elle fit de grands progrès dans la vie intérieure. Elle comprit mieux l'utilité du mépris et de la patience ; mais ceux qui l'entouraient, ne connaissant pas les trésors de grâce dont cette jeune enfant était favorisée, attribuaient sa patience à une insensibilité complète. Cependant son intelligence précoce, qui saisissait rapidement tout ce qu'elle apprenait, ses dispositions extraordinaires pour la vertu, ne tardèrent pas à lui concilier l'estime générale. Chaque jour elle récitait l'office de la sainte Vierge, s'exerçait à la mortification et sou-

vent se privait de nourriture pour soulager les pauvres. Sa mère, désirant sonder cette inclination généreuse, l'envoyait visiter des malades, qu'elle consolait par ses exhortations et ses aumônes. Un jour elle demandait à son père de lui donner un peu d'argent pour un malheureux qui passait, et comme la clef de l'armoire était égarée : « Que ferons-nous », dit-elle, « il faut donc que nous renvoyions ce pauvre sans le secourir, ou que nous brisons la serrure ». Elle prit alors une épingle, et s'en servit pour l'ouvrir. Quelquefois on la surveillait pendant qu'elle se cachait dans quelque coin obscur, et on la trouvait plongée dans la méditation, ou pratiquant sur elle-même d'austères pénitences. Son confesseur, témoin de sa piété pour recevoir le saint Sacrement, la fit remarquer à quelques personnes, et bientôt elle se vit entourée de l'admiration des fidèles. Un prêtre, qui venait souvent rendre visite à ses parents, disait d'elle que, dès sa naissance, elle avait été parfaite.

Depuis longtemps déjà Marie désirait être religieuse, et quoiqu'elle n'eût que treize ans, elle demanda la permission d'entrer dans un couvent. Ses parents, qui marchaient eux-mêmes dans la voie de la perfection, ne s'opposèrent pas à son pieux désir. La pieuse enfant voulait se consacrer à Dieu chez les Carmélites Déchaussées de Tarragone ; mais la divine Providence disposa d'elle d'une autre manière. Sa mère, qui se livrait à la prière pendant deux ou trois heures chaque jour, eut une révélation du Seigneur qui lui commandait de changer sa maison en un monastère, où elle ferait profession avec ses deux filles, pendant que son mari entrerait chez les Frères Mineurs, où déjà ses deux fils l'avaient

précédé. La pieuse femme craignait de n'avoir pas les ressources suffisantes pour réaliser ce projet ; mais Notre-Seigneur la rassura. Son confesseur avait eu la même révélation, et malgré les possibilités apparentes, ils se préparèrent à obéir aux ordres du ciel. François Coronel, père de Marie, n'hésita pas à répondre à cet appel du Seigneur, et ses filles se préparèrent à seconder leur mère dans l'accomplissement de son dessein.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Maladies de Marie. — Persécutions du démon et des hommes. — Consolations célestes.

Après trois ans d'oppositions, l'évêque et les autorités de Tarragone permirent l'établissement d'un nouveau monastère dans la maison de François Coronel. Les constructions furent commencées le lendemain de l'Assomption, en 1618, et menées avec tant d'activité, qu'on y chanta la première messe le jour de l'Immaculée-Conception de la même année. Catherine d'Aran voulait y mettre des Clarisses, mais Dieu changea ses dispositions en faveur de l'Ordre de l'Immaculée-Conception. Trois religieuses de cet Ordre vinrent de Burgos, et la pieuse mère entra dans le couvent le 13 janvier 1619. Elle prit le nom de Catherine du Saint-Sacrement, et ses deux filles furent appelées Marie de Jésus et Hiéronyma de la Très-Sainte-Trinité. On vit bientôt que cette fondation était l'œuvre du Tout-Puissant ; car, peu après, quelques jeunes filles distinguées par leur naissance se sentirent poussées à y prendre l'habit religieux. Leur vie sainte excita quelques jeunes gens à une vie meilleure et à

entrer en religion. Quatre gentilshommes abandonnèrent leurs parents et leurs biens pour entrer dans le couvent où François Coronel faisait son noviciat.

Marie de Jésus avait alors seize ans. Pendant la construction du monastère, ses relations fréquentes et forcées avec le monde l'avaient un peu relâchée dans ses exercices de piété ; mais lorsqu'elle fut religieuse, elle pleura ses fautes avec autant d'amertume que si elle eût commis de grands péchés. Pour réparer le temps perdu, elle s'appliqua de toutes ses forces à l'étude de la perfection : son ardeur grandissait avec la crainte de perdre la grâce, et plus elle recevait de faveurs célestes, plus elle redoutait le danger de les perdre. S'appuyant fortement sur l'obéissance, elle suivait aveuglément les avis de sa supérieure et de son confesseur, à qui elle ouvrait entièrement son âme et ses moindres imperfections. Après une confession générale, elle s'adonna beaucoup plus à la prière : Dieu lui avait reproché sa tiédeur pour ce saint exercice, et l'avait exhortée à s'en corriger. Pendant tout son noviciat, elle ne perdit jamais de vue son Fiancé couronné d'épines, et dans cette union avec Notre-Seigneur souffrant, elle apprit à modérer sa langue, à mortifier ses sens et à pratiquer l'humilité ; cependant jamais elle ne se livrait à une austérité sans la permission de son confesseur, qui souvent, pour l'éprouver, lui défendait ce qu'elle désirait et lui imposait ce qu'elle semblait fuir.

Après un an de noviciat, elle prononça ses vœux devant son père, qui portait alors le nom de François du Saint-Sacrement. La profession de sa sœur fut retardée parce qu'elle était encore trop jeune. Lorsque Marie se vit liée

par ses engagements, elle obtint après beaucoup de demandes une cellule dans un endroit écarté du monastère, afin de se dérober à tous les regards et d'accomplir plus librement ses exercices de piété : c'est cette petite chambre qui a été son champ de bataille et de victoire.

Lorsque Dieu voulait lui accorder quelques faveurs particulières, il la préparait à ces grâces par des maladies. Le démon, qui, depuis longtemps, voyait d'un œil jaloux ses progrès, la persécuta bientôt d'une manière effrayante : les visions terribles et affreuses, un vacarme épouvantable, les apparitions de cadavres, les paroles déshonnêtes, les violences corporelles, il employait tout pour la détourner de la perfection. Au début de ces persécutions, la jeune vierge tremblait d'effroi ; mais bientôt, fortifiée par une grâce divine, elle supporta ces épreuves diaboliques avec une patience admirable.

Pendant que l'enfer se déchaînait contre elle, le Seigneur la comblait de ses douceurs. Un jour elle invoquait le secours de Dieu pour supporter une maladie violente, lorsque la sainte Vierge lui apparut sous la figure d'une ancienne madone vénérée chez les Franciscains d'Agreda sous le nom de Notre-Dame des Martyrs. A cette vue la jeune vierge se jette à genoux ; mais la Mère de Dieu la relève avec douceur, pendant que l'enfant Jésus l'embrasse tendrement et l'exhorte à souffrir par amour pour lui. Elle vit encore le Saint-Esprit sous la figure d'une belle colombe qui lançait sur son cœur des rayons ardents, et le divin Sauveur couvert de sang et de blessures, qui lui apprit combien le chemin du Calvaire lui était agréable. Le prince des ténèbres redoublait ses violences contre elle ; il aggravait ses souffrances, tirait

ses membres avec une telle violence que ses os étaient disloqués, remplissait son imagination d'images impures et cherchait à lui persuader qu'elle était dans une mauvaise voie. Cette crainte était pour elle un martyre invisible, parce qu'elle n'avait pas d'autre désir que celui de servir Dieu ; et elle reconnaît dans ses écrits que le Seigneur seul savait combien ces persécutions étaient pénibles. Elle était d'autant plus affligée qu'elle ne trouvait aucune lumière auprès de son confesseur, parce qu'on ne lui laissait pas le temps de s'entretenir avec lui. L'abbesse, croyant qu'elle était toujours malade, lui ordonnait de suivre la vie commune, et lui donnait à chaque instant une tâche à remplir, afin qu'elle ne pût s'appliquer à la prière ; pendant la nuit des religieuses veillaient à côté d'elle, jusqu'à ce qu'elle parût endormie, pour l'empêcher de se livrer aux exercices de la pénitence. Lorsqu'on remarquait qu'elle s'était levée, on la privait de la sainte communion, et on attribuait sa manière de prier à un orgueil secret qui la portait à se faire croire meilleure que les autres. Laisait-elle échapper un soupir, on disait que c'était une joie ; quand elle supportait patiemment les reproches, on s'élevait contre sa hauteur ; de sorte que, malgré sa patience et son humilité, elle ne pouvait avoir de repos.

En même temps, Dieu semblait l'abandonner, et le démon se servait de toutes ses persécutions pour lui persuader qu'elle suivait une mauvaise voie. Cependant elle persévérât avec une fermeté inébranlable : elle assistait au chœur, sans jamais prétexter ses infirmités pour s'en dispenser ; jamais elle ne se plaignait. Lorsque l'abbesse la contraignait à rester sous ses yeux, pour l'empêcher de

prier, elle voyait en elle la personne de son Dieu, et restait plongée dans une profonde méditation. Elle s'élevait ainsi au plus haut degré d'oraison, et apprenait à connaître les dangers de la voie mystérieuse dans laquelle le Seigneur la conduisait. Aussi plus tard elle écrivit un beau livre sur ce sujet, par l'ordre de ses supérieurs. Néanmoins, plus sa ferveur grandissait, plus l'animosité de ses sœurs augmentait ; on l'appelait une illuminée, une hypocrite, et on en vint à demander qu'elle fût privée de la sainte communion. Elle cherchait cependant tous les moyens de comprimer son ardeur et de modérer son enthousiasme ; mais elle ne pouvait y parvenir.

Un jour la sainte Vierge lui apparut avec son divin Fils dans les bras, telle qu'elle le reçut lorsqu'il fut descendu de la croix ; puis, prenant son cœur, elle sembla l'échanger contre celui de la pieuse enfant. Cette vision la transporta de telle sorte qu'elle paraissait à peine savoir ce qu'elle faisait, et dès ce jour ses ravissements devinrent presque continuels : elle avait beau chercher à s'en défendre, afin d'éviter la vaine gloire et l'estime des hommes, ses efforts étaient inutiles. « Ces bienfaits extérieurs », dit-elle dans ses écrits, « ne sont pas à envier ; car une âme peut être agréable à Dieu sans cela. Je ne les aurais pas cherchés, si sa majesté ne s'était pluë à m'en combler ; mais je suis sa créature et je dois suivre la voie par laquelle il veut me conduire ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ses ravissements continuels. — L'obéissance y met un terme.

La diversité de jugements qu'on portait sur ces faveurs

célestes força le confesseur de Marie et le gardien des Franciscains à les examiner attentivement. Le Père Antoine de Villalacre, provincial, se rendit au couvent d'Agreda et organisa une enquête. Le corps de la pieuse vierge tombait inanimé; quelquefois elle se levait sur l'extrémité des orteils et restait un peu élevée au-dessus de terre; un souffle l'agitait même de loin. Son visage, ordinairement brun, se revêtait d'un éclat extraordinaire, et dans cet état elle ressemblait à un Ange. Le ravissement s'emparait d'elle principalement après la sainte communion, ou quand elle entendait parler de Dieu et des mystères de la foi. Le provincial s'informa également de ses débuts et de ses progrès dans la vie spirituelle, et il en fut satisfait; mais, pour mieux s'assurer que ces extases étaient divines, il lui commanda un jour intérieurement de se rendre au parloir. Marie jouissait en ce moment de la visite de Notre-Seigneur; mais, avertie par son divin Maître de ce que réclamait d'elle l'obéissance, elle se soumit aussitôt. L'épreuve était complète et fut renouvelée plusieurs fois par l'abbesse elle-même. Le Père Antoine de Villalacre déclara que ces visions venaient de Dieu, rassura la pieuse vierge sur la voie qu'elle suivait et partit après lui avoir laissé un confesseur qui sût se servir de ces révélations pour la faire avancer dans la vertu. Marie ressentit une grande joie lorsqu'elle apprit cette décision; mais les honneurs que ses compagnes lui rendirent ne furent pas une moindre souffrance que les mépris dont elle avait été accablée. Des merveilles sensibles augmentèrent la réputation de sainteté qu'elle avait déjà, et on pourrait écrire un gros livre des révélations et des faveurs célestes qu'elle reçut depuis

cette époque. En même temps son corps devint si faible et si débile, qu'on dut la porter dans un fauteuil à la sainte table. Il semblait impossible qu'elle guérît ou qu'elle pût vivre longtemps ; mais Dieu fortifiait son corps afin qu'elle souffrît. Ses peines intérieures augmentèrent en même temps, et quand elle se voyait privée des consolations célestes, elle croyait que le démon l'avait trompée ou que c'était une punition de ses péchés. Le Seigneur voulait ainsi la préserver de la vaine gloire et la pénétrer du sentiment de sa faiblesse.

Lorsque Dieu vint la visiter de nouveau avec l'abondance de ses faveurs, elle craignit encore que les honneurs ne vinsent la troubler et lui enlever le repos ; aussi demandait-elle avec larmes à son divin Maître de lui accorder un amour pur, sans l'exposer à ces preuves sensibles qui lui attireraient la vénération publique. Les religieuses la montrèrent à quelques-unes de leurs amies à travers la grille, pendant qu'elle était plongée dans le ravissement, après la sainte communion, et bientôt on accourut de toutes parts afin de jouir de cette faveur. La servante de Dieu ignorait qu'elle fût ainsi exposée aux regards du monde, lorsqu'un pauvre fou, qui avait assisté à une de ses extases, vint le lui raconter sans savoir qui elle était. Son chagrin fut indicible, et pour éviter d'être ainsi donnée en spectacle, elle résolut de communier dans le bas-chœur, ainsi qu'elle en avait la permission, parce qu'elle était malade, et elle s'y enfermait afin que les religieuses ne pussent la voir. La supérieure lui enleva la clef. Elle chercha encore un nouveau moyen d'être à l'abri de ces importunités : elle prenait dès le matin les remèdes que le médecin lui ordonnait, préfé-

rant se priver de la communion plutôt que d'être vue dans ses extases ; mais cette ruse fut bientôt inutile, car on lui commandait, dès la veille, de s'approcher de la sainte table le lendemain, et, par obéissance, elle était obligée de rester à jeun. Cependant elle obtint, à force d'instances, qu'on lui permit de communier dans un lieu tout à fait renfermé. Elle ne jouit pas longtemps de sa tranquillité ; car, pour plaire aux personnes du monde, les religieuses enlevèrent une planche du bas-cœur et l'exposèrent ainsi aux regards des fidèles. Puis elles la ramenaient dans sa place, après avoir refermé l'ouverture qu'elles avaient pratiquée. Marie finit par en être informée et supporta ce supplice sans se plaindre.

Il y avait déjà trois ans que durait cet état, et Marie, craignant que son genre de vie ne fût mauvais ou périlleux, pria sans cesse le Seigneur de la délivrer du trouble que lui causaient ses extases ; mais il semblait être sourd à ses prières. Elle voulait contrefaire le mutisme ou la folie, et cependant il fallut renoncer à ce projet ; car elle avait besoin de se confesser et de demander conseil. Dans cet embarras, Dieu lui envoya le Père Antoine de Villalacre, qui avait autrefois examiné sa conduite ; elle lui fit connaître ses inquiétudes et le pria d'y mettre fin. Le provincial lui ordonna, au nom de l'obéissance, de prier son divin Maître qu'il la privât de ces extases : elle s'empressa d'obéir et révéla dans la suite que jamais elle n'avait adressé au ciel de demande plus fervente : elle fut exaucée. Les religieuses voyant cesser tout à coup les faveurs célestes dont le Seigneur comblait Marie, furent très-inquiètes, parce qu'elle avait reçu l'ordre de ne point faire connaître ce qui s'était passé :

son confesseur, qui avait été blâmé d'avoir souffert le passé, ne voulut pas en entendre parler ; aussi bien les opinions les plus diverses se firent entendre. Les unes prétendaient que ces grâces prétendues étaient l'œuvre du démon, d'autres ajoutaient que c'était une honte pour le monastère de les voir cesser, et attribuaient aux péchés de la pieuse vierge ce qu'elle avait obtenu par ses prières. Marie entendait tout sans mot dire ; mais elle souffrait beaucoup parce que sa mère partageait les sentiments de ses sœurs. Le démon profita de sa tristesse pour essayer de la surprendre : il lui apparut et sembla prendre part à son affliction ; il lui promit que ses extases lui seraient rendues, pourvu qu'elle changeât sa manière de vivre ; mais la servante de Dieu le mit en fuite avec ses ruses et pria le Seigneur de ne pas l'abandonner. Le divin Sauveur vint la consoler intérieurement, et lui adressa ces douces paroles : « Ma fille, consolez-vous, je
« vous conduirai désormais par une voie secrète, sans
« que vous ayez à craindre de dangers. Gardez fidèle-
« ment cette faveur et faites-la connaître à votre supé-
« rieur et à votre confesseur ».

Son esprit fut aussitôt changé et éclairé de vives lumières, mais sans qu'elle fût ravie hors d'elle-même. Elle reçut ainsi dans son âme des révélations et des enseignements très-relevés, et son cœur brûlait d'un amour pur qui n'empêchait point ses travaux ordinaires. Elle parvint de la sorte à un très-haut degré de perfection. Afin de répondre à ces grâces, elle écrivit trente-trois règles en l'honneur des trente-trois années que Notre-Seigneur passa sur la terre, et les observa chaque jour ; mais comme elle s'était prescrit certaines œuvres extérieures

de méditation ou de pénitence, les religieuses qui l'observaient reconnurent bientôt la main de Dieu, parce qu'elles ne remarquaient pas en elle la moindre imperfection, et la regardèrent avec admiration. Au milieu des occupations journalières, elle était plongée dans la considération des divins mystères ; quoique la plus grande partie de ces visions fût intellectuelle, elle les recevait aussi quelquefois sous des apparences sensibles, qui l'inquiétaient parce que le démon pouvait s'en revêtir. Elle s'opposait même aux révélations de ce genre, et ne voulait jamais prier le Fils de Dieu en le représentant aux yeux de son âme sous une forme corporelle, afin de ne pas être trompée. Elle résistait au plaisir que la nature pouvait ressentir, et s'exerçait courageusement aux vertus divines. Le démon, ne pouvant l'atteindre dans les puissances intimes de son âme, saisissait l'instant où le Seigneur semblait l'abandonner, pour lui persuader que sa conduite était blâmable et lui faire croire que, ses plus petites imperfections étant de grosses fautes, elle ne pouvait mériter les faveurs célestes avec tant d'ingratitude. Ses extases n'étaient donc que le fruit d'une imagination exaltée ; elle avait trompé tout le monde, et ses craintes étaient un avis par lequel le Seigneur l'engageait à changer de vie ; pourquoi entretiendrait-elle ses confesseurs de ses inquiétudes, puisqu'ils ne comprenaient rien à son esprit. Tels étaient les enseignements du prince des ténèbres. Aussi Marie ne goûtait aucun repos dans ce trouble : l'ombre et l'apparence du péché la tourmentaient tellement que toutes les puissances de son âme étaient dans l'inquiétude. Mais lorsque le jour de la grâce brillait, elle s'étonnait de ce que ces perfides insinuations

eussent pénétré dans son âme ; elle s'armait alors de patience, de contrition et d'un ardent désir de servir Dieu ; alors seulement elle était tranquille. Ces suggestions diaboliques lui furent beaucoup plus pénibles que les apparitions corporelles de l'enfer, parce qu'elles l'atteignaient dans les profondeurs de son âme.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Pauvreté, obéissance, humilité et mortification de sœur Marie de Jésus.

Cette illustre vierge fit paraître une grande perfection dans toutes les vertus qui sont l'essence de la vie religieuse. Son amour pour la sainte pauvreté était si grand que jamais elle n'usait que du nécessaire, et encore demandait-elle la permission de s'en servir. Pendant qu'elle était abbesse, elle trouvait le moyen de ne pas manquer à l'observation de cette vertu ; car, réfléchissant que les biens du monastère appartiennent à la communauté, elle se faisait donner par les religieuses, réunies en chapitre, l'autorisation d'en disposer soit pour elle-même, soit pour les pauvres. Il fallut un ordre pour la contraindre à habiter une cellule séparée, qui avait vue sur l'église et où elle pouvait écrire ses livres et s'exercer à la mortification. Son vêtement était toujours le plus pauvre et le plus déchiré ; son cœur était tellement détaché des créatures, qu'elle n'osait même pas considérer la beauté des bois et des prairies, lorsque Dieu la comblait de ses faveurs. Dans ses peines, elle ne trouvait de repos que dans la soumission à ses supérieurs ; car elle croyait toujours entendre ces paroles de l'Apôtre : « Qui vous écoute

« m'écoute ». Elle ne faisait rien sans l'avis ou la permission de son confesseur, et lorsqu'elle était obligée de changer, elle faisait une confession générale et priait son père spirituel de la tirer de sa tiédeur. La charge de supérieure était pour elle un martyre, et pour se soulager, elle obéissait à ses inférieures. Enfin, après trois ans, elle en fut délivrée et se soumit comme une enfant à sa nouvelle abbesse. Elle la soignait dans ses maladies, lui demandait sa bénédiction avant de travailler, et avouait ses fautes avec plus d'humilité qu'une novice. Elle était constamment prête à s'offrir pour tous les travaux que réclamait l'obéissance.

La pureté virginale, qu'elle avait offerte à Dieu dès sa jeunesse, fut l'objet de son zèle, et elle la garda sans tache pendant toute sa vie. Elle s'accuse, dans ses écrits, d'avoir entendu avec un certain plaisir quelques paroles légères, pendant qu'on changeait la maison de sa mère en monastère, quoiqu'à cette époque elle ne soupçonnât aucun danger. Jamais elle ne regarda le visage d'un homme ; elle évitait même de fixer les yeux sur les femmes, et quand elle leur parlait, elle les tenait attachés sur leur poitrine, en pensant que Dieu habitait dans leur cœur. Lorsqu'elle était obligée de relever son voile devant des personnages considérables, elle rougissait de honte et les portait ainsi à la vertu. Des dames prononçaient-elles quelques paroles à la louange de leurs maris, la pieuse abbesse prenait une image du Sauveur et mettait fin à ces conversations en s'écriant : « Mon Dieu, « vous êtes le plus beau des enfants des hommes ; en « dehors de vous, il n'y a que laideur ». Elle réprimandait les religieuses qui se permettaient de parler des

charmes que pouvaient offrir certaines personnes, et leur disait que les épouses de Jésus-Christ ne devaient considérer que la beauté de leur divin Epoux. Elle fuyait avec horreur toute parole légère, et dans ses instructions sur la belle vertu, elle se servait d'expressions chastes et réservées. Jamais elle ne voulut permettre qu'on lui baisât les mains, et quoiqu'elle admirât dans les enfants l'innocence de Jésus, elle ne se permettait jamais de les caresser. Dieu fit connaître, par plusieurs miracles, combien la pureté de sa servante lui était agréable.

On fit remarquer à un gentilhomme de Navarre, qui visitait l'église du couvent, les barreaux de fer qui séparaient du chœur la chambre de Marie, et on lui dit que c'était la cellule de la sainte mère d'Agreda : « Quelle « sainte mère », dit-il en lui-même, « c'est une femme « comme les autres ; si elle en avait l'occasion, elle montrerait ce qu'elle est ». Aussitôt il fut saisi de douleurs très-violentes, et, pendant trois quarts d'heure, il demeura immobile comme un marbre. Il reconnut alors que Dieu le punissait de sa légèreté, demanda pardon et fut guéri.

L'humilité de Marie la portait à cacher soigneusement les faveurs qu'elle recevait de Dieu, et elle n'en parlait qu'à son confesseur et à ses supérieurs ; ses imperfections étaient, à ses yeux, une preuve de son ingratitude, et elle demandait les prières de tous les hommes. Quand le roi Philippe venait la visiter et demander ses conseils, loin de s'enorgueillir de cet honneur, elle montrait un profond respect pour sa majesté et répondait avec prudence, mais sans flatterie.

Pendant qu'elle était abbesse, elle se réservait les

fonctions les plus viles du monastère ; elle était soumise à ses inférieures, comme si elle eût été la dernière d'entre elles ; jamais elle ne se servait du commandement , excepté pour empêcher qu'on parlât d'elle-même avec éloge. Ses yeux étaient toujours fixés à terre, son visage modeste, ses paroles mesurées et pleines d'à-propos, selon les besoins du prochain.

Jamais elle ne dit un mensonge, et on la vit toujours opposée à la duplicité. Quoiqu'elle fût très-sensible, elle ne donnait pas le moindre signe d'impatience. Les maladies et les peines que lui causait le démon étaient à ses yeux des présents que lui envoyait son divin Maître, et lorsque ses sœurs lui faisaient endurer de vives persécutions, elle ne cessait de leur montrer la plus tendre charité, parce qu'elle regardait leur mépris comme très-utile à son âme. Le Seigneur lui avait appris à le servir avec une intention droite, et à ne pas rechercher l'estime des hommes ; il lui découvrit les artifices de l'amour-propre qui se glisse dans les exercices de la mortification et nous fait croire que nous faisons quelque chose. Il l'exhortait à ne rien choisir que par obéissance ; aussi montrait-elle la plus grande docilité pour son confesseur qui lui permettait ou lui défendait, selon son bon plaisir, telle ou telle mortification. Elle portait sur son corps un rude cilice armé de pointes de fer et de nœuds ; mais, sur l'ordre de son Père spirituel, elle fut obligée de le quitter. Lorsqu'elle jeûnait au pain et à l'eau, elle savait envoyer adroitement à la cuisine la portion qui lui était réservée, afin que ses sœurs ne se doutassent de rien. Lorsque ses supérieurs l'eurent examinée, ils jugèrent qu'elle ne devait pas manger de

viande, parce qu'ils avaient reconnu que telle était la volonté de Dieu, et, pendant de longues années, elle fut fidèle à ce régime. Elle dormait à peine deux heures sur une planche ou sur des morceaux de bois entre-croisés qui la faisaient horriblement souffrir ; puis elle consacrait trois heures à la méditation, tantôt à genoux, tantôt les bras étendus en croix ; mais les faveurs dont Dieu la comblait alors étaient telles que ce temps ne lui paraissait être qu'un instant. A deux heures, elle éveillait la communauté pour matines, et restait au chœur jusqu'à quatre heures ; elle rentrait ensuite dans sa cellule et y endurait les attaques du démon, qui cherchait à l'anéantir. Tous les jours elle se confessait et communiait, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, et passait encore une demi-heure dans la méditation. Elle consacrait le reste de la journée aux œuvres de charité ou d'obéissance, ou à écrire ses livres. Sur le soir elle priait encore pendant une heure, prenait son repos, et, après complies, elle commençait à châtier son corps et à examiner sa conscience. Un jour que, sur l'ordre de l'infirmière, elle avait mangé un peu de poulet, Notre-Seigneur lui en fit des reproches sévères : « Je ne veux pas », lui dit-il, « que mon épouse soit si délicate ». Trois fois par semaine elle ne prenait que du pain et de l'eau, et même, le vendredi, elle ne buvait pas, pour honorer la soif que Jésus-Christ avait endurée sur la croix. Cinq fois par jour elle se donnait la discipline, et souvent jusqu'au sang, pour obtenir le pardon de ses péchés et la conversion des pécheurs. Souvent elle s'étendait à terre pour se rappeler qu'elle n'était qu'un verre de terre, et cette pensée lui inspirait un vif désir d'être méprisée. Sa chair était

excessivement délicate, et ses mains étaient couvertes d'ampoules et de pustules qui se déchiraient, lorsqu'elle s'essuyait les mains.

Sachant que Dieu se trouve au milieu des assemblées religieuses, elle ne s'en dispensait jamais que lorsque la maladie la contraignait à rester dans sa chambre, et il fallait que l'obéissance la forçât à d'autres occupations pour qu'elle ne parût pas au chœur. Ce zèle pour la récitation du bréviaire en commun lui mérita des grâces extraordinaires. Lorsqu'elle se voyait privée de chanter les louanges de Dieu avec ses sœurs, elle s'humiliait en confessant qu'elle ne méritait pas ce bonheur ; la sainte Mère de Jésus la guérit même, sur sa demande, des infirmités qui l'empêchaient d'assister aux réunions de la communauté. On vénère, dans l'église des Frères Mineurs d'Agreda, une image de la sainte Vierge qu'on dit avoir été apportée de Saragosse par des martyrs, et qu'on appelle, pour ce motif, Notre-Dame des Martyrs. Un jour, pendant une grande sécheresse, on l'apporta en procession au couvent des Conceptionnistes. Marie, qui était alors malade, obtint qu'on la laissât dans sa chambre pendant la nuit, et pria de toutes ses forces sa céleste Protectrice de vouloir bien la guérir. Sa prière fut exaucée, et la vénération qu'on avait pour cette image augmenta dans le cœur des fidèles.

Bien qu'elle fût délivrée de ses infirmités, le démon ne cessait de tomber sur elle avec une rage inouïe ; mais la pieuse servante de Dieu persévéra dans l'obéissance et l'assistance au chœur, où elle tomba en défaillance. Craignant alors que ses supérieurs ne lui défendissent de s'y rendre, elle pria le Seigneur de ne pas permettre qu'elle

fût privée de ce bonheur. Dieu défendit alors au démon de la tourmenter pendant le jour, et malgré les tortures dont l'esprit de ténèbres l'accablait pendant la nuit, Marie avait encore assez de courage pour venir réciter le saint office avec ses compagnes. Elle appelait le chœur le lieu de son repos ; jamais elle ne s'y asseyait, malgré sa faiblesse. Pendant la messe elle était presque continuellement à genoux et plongée dans la contemplation des divins mystères. Elle se préparait à la réception des Sacrements comme si elle devait mourir aussitôt après ; son confesseur s'étonnait souvent des pénitences austères qu'elle s'imposait pour de petites fautes qui méritaient à peine le nom de péchés. Les Anges eux-mêmes témoignaient quelquefois leur admiration pour les faveurs célestes qu'elle recevait de Dieu lorsqu'elle faisait la sainte communion. Sa piété apparente, sa posture recueillie, son visage angélique, excitaient à la ferveur les religieuses qui la voyaient. Les jours de fête surtout, sa dévotion semblait grandir, et elle s'y préparait plusieurs jours à l'avance.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Perfection de Marie dans l'exercice de sa charge d'abbesse.

Afin de mieux préparer son épouse à écrire les merveilles cachées de sa très-sainte Mère, Notre-Seigneur avait donné à Marie six Anges gardiens qui avaient auprès d'elle chacun une mission particulière ; savoir : demander les grâces dont elle avait besoin, offrir à Dieu ses prières, l'éclairer des lumières célestes, la protéger contre le démon, lui enseigner la perfection et lui révéler les mer-

veilles que le Seigneur opérait en elle. Ils se montraient souvent à elle avec un visage radieux et lui donnaient des preuves d'affection : ils lui suggéraient les expressions dont elle devait se servir pour faire connaître à son confesseur les faveurs dont elle était comblée ; quand le Seigneur semblait s'éloigner, ils la consolait et la fortifiaient contre ses craintes ; ils chantaient avec elle ses louanges et ses bienfaits. Grâce à leurs leçons, elle écrivit un livre qui renferme en abrégé toutes les règles de la perfection.

Non content de lui donner ces princes célestes comme gardiens, son divin Maître lui apparut et, après l'avoir engagée à le servir avec fidélité, il la confia encore à deux saintes : « Mes chères épouses », dit-il à sainte Agnès et à sainte Ursule, « désormais vous tiendrez compagnie à ma bien-aimée Marie, et vous fortifierez son courage, afin qu'elle reste toujours mon épouse ». A partir de ce jour, la pieuse vierge se vit accompagnée par ses Anges et ses nouvelles protectrices, principalement lorsqu'elle priaît dans sa cellule, qui était ainsi devenue pour elle un petit paradis.

Les supérieurs de l'Ordre s'intéressaient au plus haut point à ce nouveau monastère d'Agreda, qui débutait par des fruits si admirables de perfection. Mais comme les fondatrices de ce couvent n'observaient pas la règle de Saint-François dans toute sa rigueur primitive, ils les rappelèrent à Burgos et les remplacèrent par des Récollettes de Madrid. Lorsque celles-ci eurent implanté à Agreda leur manière de vivre, elles retournèrent à leur monastère, et les supérieurs songèrent à Marie de Jésus pour la nommer abbesse. Dieu lui avait déjà révélé

qu'elle devait accepter cette charge par obéissance ; mais sa jeunesse et le sentiment de son indignité la faisaient trembler. Bien que le Seigneur lui ait dit que telle était sa volonté, il lui permettait cependant de s'y opposer de toutes ses forces. Ses supérieurs repoussèrent durement ses instances ; son divin Epoux semblait être sourd à sa demande. Se voyant à bout de ressources, elle recourut à Marie qui vint la consoler : « Ma chère « fille », lui dit-elle, « préparez-vous à accepter ce far- « deau : c'est moi qui serai votre mère et votre abbesse ; « vous m'obéirez et vous tiendrez ma place : Dans vos « peines et vos embarras, vous me consulterez et me « trouverez toujours prête à vous secourir ». La servante de Dieu se soumit et fit une nouvelle profession entre les mains de la sainte Vierge, et le jour de la fête de saint Joseph, en l'année 1627, elle fut désignée pour cette lourde charge, bien qu'elle eût à peine vingt-cinq ans. Le même jour, Notre-Seigneur lui apparut avec sa sainte Mère et confirma ses promesses. A partir de cet instant, la glorieuse Vierge parut entourer sa protégée des soins les plus tendres, et, grâce à ses conseils, la pieuse enfant avança rapidement dans la vertu. Marie fit placer un beau tableau de l'Immaculée Conception dans le chœur, et mit à ses pieds la règle et le sceau du monastère ; puis, avouant son incapacité pour diriger la communauté, elle dit à ses religieuses qu'elles devraient considérer la Mère de Dieu comme leur abbesse, et qu'elle n'était plus que son vicaire. Ensuite, d'une commune voix, la sainte Vierge fut déclarée protectrice du monastère sous le titre de l'Immaculée Conception ; toutes lui promirent obéissance et s'engagèrent par un vœu à célébrer ses

neuf fêtes avec une grande solennité, et à jeûner la veille de chacune d'elles, pour s'y préparer. Marie de Jésus attribuait plus tard à cette céleste abbesse tous les biens dont le couvent avait été comblé, et engagea les rois d'Espagne à la choisir pour patronne, et à faire tous leurs efforts pour obtenir de Rome que l'immaculée conception fût érigée en dogme de foi. Elle demanda encore à la sainte Vierge que saint Michel, prince des Anges, et saint François, fondateur de l'Ordre, fussent reconnus comme seconds protecteurs du couvent.

La Mère de Dieu montrait clairement quel soin elle avait de ce nouveau monastère ; car, sous la conduite de Marie de Jésus, les exemples de perfection religieuse devinrent très-fréquents : elle savait tenir un juste milieu entre la ferveur et le relâchement ; elle considérait attentivement ce qui était le plus agréable à Dieu et le plus utile aux âmes. Lorsqu'elle avait des reproches à faire, elle montrait un tel chagrin que les coupables étaient forcées de se corriger et de l'aimer. Pendant quelques années elle fut abbesse de sa propre mère, et elle sut admirablement unir les devoirs de supérieure et de fille. Durant l'exercice de cette charge, elle reçut l'ordre de suivre la vie commune pour la nourriture ; mais elle se contentait des aliments les plus grossiers, et cherchait au réfectoire toutes sortes d'occasions pour s'humilier. Pleine de déférence pour les conseils de ses sœurs, elle demandait leur avis et les traitait avec une tendresse de mère. Elle leur rappelait souvent la pensée de la mort et de la passion douloureuse de notre divin Sauveur. Ses prières obtinrent des grâces nombreuses de perfection pour ses inférieures : comme elle avait obtenu de nom-

breuses faveurs en vénérant une image de Jésus crucifié, elle commanda qu'on en fit de semblables et les donna à ses religieuses qui furent ainsi excitées à une grande dévotion.

La très-sainte Vierge montrait bien, par la protection dont elle couvrait ce monastère, qu'elle en était l'abbesse. Car il avait été fondé avec des revenus très-faibles ; mais du jour où Marie de Jésus en prit la direction, la bénédiction de Dieu sembla y descendre. Dès le commencement de son entrée en charge, elle entreprit de bâtir un grand couvent en dehors de la ville, avec une belle église et un grand chœur. Elle n'avait que deux cents guldens pour commencer ; mais elle ne s'inquiéta point des dépenses, et recourut à Dieu lorsque le besoin se faisait sentir : elle pourvoyait en même temps aux besoins de ses sœurs, sans jamais craindre d'être privée du nécessaire. Lorsque la construction du monastère fut achevée, l'évêque de Tarragone vint à Agreda avec tout son chapitre, et conduisit les religieuses, en procession, de leur ancienne demeure dans la nouvelle. Cette cérémonie attira une foule de fidèles et d'ecclésiastiques qui désiraient voir Marie de Jésus. L'évêque célébra la première messe dans l'église, le 10 juin 1633. La servante de Dieu gouverna pendant trente-cinq ans les deux monastères, comme abbesse ; car les religieuses obtenaient toujours la permission de la choisir de nouveau. C'était comme un duel entre l'humilité de Marie et l'affection que lui portaient ses sœurs. La servante de Dieu avait beau protester contre ce choix devant le général de l'Ordre ou le nonce du Saint-Siège, son mérite était connu, et il lui fallait accepter cette charge. Cependant, en 1652,

Jules Rospigliosi, alors chargé de la nonciature en Espagne, et plus tard pape sous le nom de Clément IX, écouta ses réclamations, et Marie put de nouveau goûter le plaisir de l'obéissance; mais, en 1654, elle fut de nouveau élue, et géra cette charge jusqu'à sa mort. L'accroissement de ce monastère fut vraiment admirable; car en peu d'années des jeunes filles de haut rang, des dames du monde avec l'agrément de leur mari, vinrent y demander la paix et la voie de la perfection; un grand nombre de religieuses y moururent en odeur de sainteté. La réforme des Conceptionnistes s'étendit à d'autres couvents, et bientôt l'Amérique et les Indes comptèrent des monastères fondés avec les règles de celui d'Agreda.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Elle écrit, sur l'ordre de Dieu, la vie de la sainte Vierge et la brûle sur les injonctions de son confesseur.

Marie de Jésus avait choisi la Mère de Dieu pour sa patronne spéciale, et en avait reçu des grâces nombreuses, par lesquelles Dieu la préparait au grand œuvre qu'il se proposait d'accomplir par le moyen de sa servante, c'est-à-dire d'exciter les hommes à une piété plus grande envers la sainte Vierge. Déjà elle connaissait une foule de merveilles cachées de sa vie, et la Reine des Anges lui avait ordonné de les écrire, en lui promettant qu'elle les lirait. Le Fils de Dieu lui apparut et lui dit qu'il l'avait choisie pour révéler au monde la vie de sa Mère. Marie se mit à l'œuvre, et en une nuit elle composa une litanie avec des explications sur chacun de ses titres d'honneur. Son confesseur, à qui elle la confia,

ne put la tenir cachée, il la fit lire par quelques personnes, et ordonna qu'elle lui expliquât les choses qu'il ne comprenait pas. Ses réponses furent claires et précises, et il fut facile de constater qu'une sagesse divine l'inspirait. C'est alors que le Père François André de la Torre fut nommé confesseur des religieuses. Après avoir éprouvé Marie, il reconnut qu'il ne pouvait rendre à Dieu de plus grand service qu'en la confessant, et il resta pendant vingt ans à Agreda, pour la diriger.

Pour la prémunir contre la vaine gloire, le Seigneur la laissa dans de profondes ténèbres pendant quatre-vingts jours : l'enfer sembla se déchaîner contre elle, et les légions infernales étaient d'autant plus furieuses que le courage de Marie augmentait. Les démons lui apparaissaient sous un aspect horrible et avec des figures repoussantes ; ils mettaient devant ses yeux des spectacles immondes et prononçaient des blasphèmes épouvantables contre Dieu et la sainte Vierge ; ils remplissaient son esprit de pensées hérétiques et se transformaient en Anges de lumière. Marie avait beau les chasser avec de l'eau bénite ; ils ne disparaissaient pas. Ce fut une des plus violentes tentations qu'elle eut à endurer ; mais Jésus la fortifiait par sa grâce, et en s'armant du bouclier de la foi, elle repoussait les suggestions du prince des ténèbres. Quelques jours après, elle tomba gravement malade et fut transportée en esprit dans l'enfer, où elle vit les tourments qui attendent les pécheurs. Ce spectacle et les cris désespérés des damnés la frappèrent de terreur : les démons la menacèrent de cette fin malheureuse et lui reprochèrent son ingratitude ; mais Dieu voulait seulement l'entretenir dans la crainte et la

préparer à d'autres prodiges qu'il voulait opérer par sa main.

Après cette longue nuit de ténèbres spirituelles, le jour des consolations célestes reparut, et le Seigneur la combla de faveurs. Elle comprenait le latin et la sainte Ecriture et savait les traduire en espagnol; mais ces grâces lui donnaient une connaissance plus parfaite de son néant et l'excitaient à un plus grand zèle pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes. Elle reçut de nouveau l'ordre d'écrire la vie de la Mère de Jésus; affligée de cette demande, elle pria ses Anges de lui donner quelques conseils. Ceux-ci reconnurent que le motif de son chagrin était juste et qu'elle était réellement incapable: mais le monde, qui a été perdu par la désobéissance d'Adam, sera sauvé par les œuvres d'obéissance que nous accomplirons.

L'archange saint Michel lui répétait souvent que telle était la volonté divine; il lui découvrit ensuite les secrets de la vie du Sauveur et de la Vierge Marie: « Ma fille », lui dit un jour le Fils de Dieu, « je veux révéler par vous les grâces cachées, surtout les grâces intérieures de ma sainte Mère; vous les écrirez comme je vous les montrerai; voici que le moment est arrivé de les faire connaître ». Mais quoique le Seigneur lui intimât fréquemment cet ordre, elle craignait de se tromper, parce que cette entreprise était au-dessus de ses forces; d'ailleurs, le démon s'efforçait de l'en détourner: depuis dix ans elle résistait aux instances des habitants du ciel et aux exhortations de ses supérieurs, qu'elle avait consultés: la force lui manquait aussitôt qu'elle prenait la plume pour écrire. Enfin elle pria la sainte Vierge de la rendre moins

incapable, afin que ces révélations fussent utiles au peuple chrétien. En 1637, elle écrivit trois livres sur la vie de la très-sainte Vierge. Lorsqu'elle eut achevé le premier, le démon demanda la permission de la persécuter de nouveau ; car il frémissait de rage en voyant que la dévotion à Marie allait s'accroître et que beaucoup d'âmes y trouveraient leur salut. Il réussit à lui enlever le temps nécessaire pour écrire, et lui inspira la crainte d'offenser Dieu en écrivant des choses si relevées, parce que les lumières célestes étaient inconciliables avec son ingratitude.

Ces suggestions diaboliques l'avaient tellement troublée, que le Fils de Dieu lui reprocha sévèrement de prêter l'oreille au démon. Pour expier cette imperfection, elle passa quelques jours sans écrire ; mais le Seigneur, qui avait permis cette épreuve pour l'humilier, lui ordonna de continuer son œuvre. Lorsqu'elle eut achevé le troisième volume, un Ange brillant de clarté descendit du ciel et anéantit en elle tous les restes du vieil Adam ; l'exhorta à une vie parfaite et à suivre les enseignements et les exemples de Marie. Puis Jésus-Christ lui apparut et lui dit qu'il voulait la purifier dans son sang et l'orner de vertus ; ensuite il la conduisit devant son Père et lui dit qu'elle était prête à exécuter sa volonté, mais qu'avant de continuer l'histoire de sa glorieuse Mère, elle devait d'abord observer ses enseignements, afin qu'on ajoutât foi à ses paroles. Il demanda également que la très-sainte Vierge lui servît de mère et de maîtresse. Le Père céleste y consentit. Le feu de l'amour divin s'alluma dans le cœur de Marie, et ses progrès dans la perfection devinrent de plus en plus rapides, sous la conduite d'un guide si précieux.

Le Seigneur lui avait accordé la grâce de sentir si vivement ses moindres fautes, que son cœur se serait brisé si Dieu ne l'eût fortifié ; et elle puisait dans cette contrition un ardent amour pour son divin Epoux et une connaissance nouvelle de son néant. Aussi se plaignait-elle souvent à ses confesseurs de ce qu'elle ne faisait rien pour plaire au divin Maître ; son visage était brûlant et enflammé ; son cœur ressemblait à un foyer où quelquefois ses habits étaient consumés. Pendant les récréations, son unique plaisir était de parler des perfections divines, et sa conversation allumait de célestes ardeurs dans les âmes de ses religieuses. Son zèle pour le salut du prochain ne connaissait ni limites ni fatigues ; les pauvres recevaient de sa main toutes les aumônes qu'elle avait pu recueillir ; mais comme elle ne pouvait pas toujours se charger de les soulager, elle avait donné cette fonction à celles de ses religieuses dont la charité était bien connue, et avec défense de renvoyer aucun pauvre sans le secourir, même aux dépens de la communauté. Mais le Seigneur pourvoyait à ses besoins, et il lui arriva souvent de donner aux indigents plus qu'elle n'avait de revenus pour sa maison. Elle s'efforçait également de soulager et de délivrer les âmes du purgatoire par ses prières, ses austérités et les indulgences qu'elle pouvait gagner.

Le roi Philippe IV, apprenant qu'elle avait écrit la vie de la sainte Vierge, en demanda une copie ; on ne put la lui refuser, quoique Marie s'y opposât. Ces admirables écrits ne pouvaient rester longtemps cachés, et bientôt, dans l'Espagne tout entière, on s'entretint des choses merveilleuses qu'ils contenaient. Les hommes les plus remarquables vinrent l'examiner, et elle répondit avec

précision et clarté à toutes les questions qu'on lui posa. Les passages les plus obscurs de la sainte Ecriture, les difficultés les plus sérieuses de la théologie, étaient traités avec facilité et justesse, de sorte que ceux qui l'interrogeaient par curiosité se voyaient confondus par une pauvre femme. Le Père Jean de Saint-Thomas, dominicain et confesseur du roi, l'ayant vue et questionnée, ne craignait pas d'assurer que Marie de Jésus était éclairée de lumières surnaturelles. Cette sagesse dont elle donnait des preuves dans ses livres, fut encore surpassée par son humilité ; car son confesseur, qui était alors provincial, fut appelé, en 1654, au chapitre général, et fut remplacé pendant son absence par un vieux Père qui ordonna à la pieuse servante de Dieu de brûler tous ses écrits, parce qu'il ne convenait pas, à ses yeux, à une femme d'écrire sur des sujets si relevés.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Marie écrit de nouveau la vie de la très-sainte Vierge. — Eloge de ce livre.

Le Père de la Torre fut très-affligé lorsqu'il apprit que Marie avait brûlé ses écrits, et la gronda fortement comme si elle eût été coupable ; mais la pieuse servante de Dieu ne chercha point à s'excuser sur l'ordre qui lui avait été donné. Le roi possédait une copie de ces livres ; mais le provincial ne voyait aucun moyen de se la procurer. Cependant il pensa qu'il était d'une grande importance que ces révélations fussent écrites de la propre main de notre bienheureuse, et il lui commanda de nouveau d'y travailler. Marie fut, pendant dix-huit mois, en butte aux persécutions du démon

et continuellement malade, de sorte qu'elle se vit incapable de commencer. Pendant ce temps, le Père de la Torre vint à mourir, et la sainte abbesse se fit remettre tous les écrits qui lui appartenaient et qu'il avait remis à un de ses compagnons. Le religieux qui lui avait déjà commandé de les brûler fut de nouveau chargé de la confesser, et sachant qu'elle avait ses livres, il lui ordonna encore une fois de les jeter au feu. Marie obéit aussitôt. La plus grande partie de ces écrits avait été copiée par un autre Père ; le Père Jean de Naples, général de l'Ordre, et Jean de Palma, son commissaire en Espagne, avaient pris sur eux de la pourvoir d'un confesseur ; mais ils moururent l'un et l'autre quelque temps après, de sorte que ce religieux resta chargé de sa conscience jusqu'à sa mort. Marie espérait vivre désormais dans l'oubli du monde et avec Dieu seul.

En 1650, le Père André de Fuenmajor la dirigea pendant quelque temps ; puis le Père Michel Gutierrez, conseiller au tribunal de l'Inquisition, lui succéda, et après avoir demandé l'avis de ses supérieurs, il lui ordonna de reprendre la vie de la très-sainte Vierge, et de lui donner chaque jour connaissance, par écrit, de toutes les faveurs dont Dieu la comblait. Il garda ainsi la copie de ses livres et l'interrogea sur les passages qu'il ne comprenait pas. La sainte abbesse se prépara à ce travail par une confession générale et par une grande humilité. Eclairée sur les embûches du démon, elle obtint de nouvelles forces contre leurs persécutions et un plus grand zèle pour le salut du prochain. Elle renouvela entre les mains de la Mère de Dieu sa profession : « Hâtez-vous », lui disait le divin Maître, « venez à moi qui suis la lumière

« et la vie. Celui qui me suit ne marche point dans les « ténèbres : quoique déjà vous ayez été comblée de fa- « veurs, recevez aujourd'hui le vêtement de mon amitié « et l'anneau de mon union avec vous ». En même temps il lui donna deux séraphins pour l'éclairer sur les mystères de la foi et sur la vie cachée de la sainte Vierge. La joie de la sainte religieuse fut si grande, qu'elle faillit en mourir. La Reine des Anges lui apparut ensuite, la tête couronnée d'étoiles, revêtue du soleil et la lune à ses pieds. Puis le Seigneur lui montra l'échelle de Jacob, et lui révéla que cette maison de Dieu, que cette porte du ciel était sa très-sainte Mère par laquelle elle devait s'élever jusqu'à lui. Il lui ordonna encore d'écrire sa vie et lui dit que, malgré la méchanceté du monde, il voulait encore faire éclater sa miséricorde en révélant les merveilles de sa Mère, et que, s'il les avait tenues secrètes jusqu'à ce jour, c'était parce que les premiers chrétiens, encore peu éclairés sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, se seraient scandalisés.

Marie reprit son livre le jour de la fête de l'Immaculée Conception, en 1655. Le Seigneur lui révéla le sens caché des Ecritures et lui suggéra les expressions précises de l'école, qu'elle rendait en espagnol avec tant d'habileté, que les hommes les plus instruits ne trouvèrent rien à y corriger. Le serpent infernal la voyant de nouveau occupée à raconter la vie de celle qui lui avait écrasé la tête, la poursuivit de sa haine pendant qu'elle écrivait le premier livre : elle fit connaître qu'elle n'avait pas fait un seul chapitre sans que l'enfer ne se déchaînât contre elle avec toute sa rage ; elle y aurait même succombé, si Dieu ne l'avait fortifiée par un secours spécial de sa grâce. Le Sei-

gneur l'engageait de plus en plus à le suivre dans la voie douloureuse ; et Marie, docile à ses exhortations, lui demanda la permission d'être exposée à toute la fureur du démon, afin de l'imiter d'une manière plus parfaite. Elle se trouva encore une fois exposée aux ténèbres intérieures et aux persécutions des légions infernales : ce fut au milieu de ces souffrances qu'elle composa son premier livre. Elle y raconte la vie de la sainte Vierge jusqu'à son mariage avec saint Joseph. Elle emploie les textes de la sainte Ecriture avec tant d'adresse et d'intelligence, que, sans une grâce particulière de Dieu, elle n'aurait pu y parvenir. Après avoir écrit ce premier livre, elle pria le Seigneur de la dispenser du reste ; mais le divin Sauveur lui répondit qu'elle avait répondu à son attente, et qu'elle devait se préparer, par une mort spirituelle, à comprendre les autres mystères de la vie de sa sainte Mère.

La perfection nouvelle que le Seigneur lui demandait l'effraya beaucoup, parce qu'elle se défiait de ses forces ; elle ressentit alors un violent combat entre la chair et l'esprit, et se figurant qu'il ne convenait pas à une femme d'écrire sur des sujets si relevés, elle résolut d'y renoncer. Le démon, se transformant alors en Ange de lumières, lui représenta le danger qu'elle courait d'être damnée, parce qu'elle avait entrepris ce travail par présomption. Bien des âmes, lui disait-il, se sont trompées, parce qu'elles ont entrepris de fonder des mystères très-élevés ; d'ailleurs, le moment n'était pas venu de révéler ces secrets. Il lui faisait encore écrire par des personnes qui lui étaient chères, afin de la détourner peu à peu de son genre de vie. Ainsi pressée de toutes parts, Marie croyait

que la vie commune était plus tranquille, et la crainte qu'elle avait d'être trompée s'augmentait encore parce que, son confesseur et ses supérieurs étant absents, elle ne pouvait demander conseil. D'ailleurs, un violent mal de tête et des maladies continuelles lui enlevaient la force de faire acte d'intelligence. Elle tomba ainsi dans quelques fautes légères, que le père du mensonge grossissait à ses yeux, et plus tard elle reconnut que, sans une miséricorde particulière de Dieu, elle serait tombée dans le désespoir. Elle voulait même brûler son premier livre, et le prince des ténèbres profita de ces dispositions pour l'engager à quitter ses exercices ordinaires, à mépriser tout ce qui l'entourait et à se renfermer dans le silence pour expier ses péchés ; il essaya encore de lui faire promettre de ne plus écrire, afin de ne plus s'exposer à être trompée. Séduite par le masque de la piété dont le démon s'était revêtu, Marie n'avait plus devant les yeux que la mort et le danger de sa damnation ; cependant, malgré toutes les tentatives de l'enfer pour la précipiter dans le désespoir, elle avait soin de demander conseil, et l'obéissance qui l'avait forcée à écrire lui donnait le courage de résister aux suggestions du démon. Elle assure qu'aucune parole ne saurait exprimer tout ce qu'elle eut à souffrir, et que son âme était comme plongée dans l'enfer. « Malheur à moi », s'écriait-elle, « où irai-je, puis-je que toutes les portes de mon salut sont fermées?... » Elle entendit alors une voix qui lui disait : « Que cherchez-vous en dehors de Dieu ? » En même temps une lumière céleste éclaira son esprit, et elle sortit de l'abîme d'afflictions où elle était tombée. Elle s'humilia, pleura ses fautes et vit Notre-Seigneur qui souriait doucement.

Après l'avoir grondée d'avoir manqué de confiance, il la prémunit contre les ruses du démon par des instructions très-relevées ; mais comme il lui enjoignait de continuer l'histoire de sa Mère : « Mon Dieu », s'écria-t-elle, « que voulez-vous encore faire de moi ? » Tout à coup elle fut transportée devant le trône de la sainte Trinité et sévèrement réprimandée ; mais la sainte Vierge prit sa défense et promit qu'elle se soumettrait à sa volonté. Marie de Jésus se sentit aussitôt changée : elle reçut la bénédiction de la très-sainte Trinité et revint à elle-même. A partir de ce jour, elle fut presque continuellement ravie et écrivit sur la vie de la Mère de Dieu un second livre qui va jusqu'à l'Ascension.

Le jour de l'Immaculée-Conception , Marie se vit transportée devant le trône de Dieu, et entendit une voix forte qui invitait tous les hommes à prendre la sainte Vierge pour leur avocate ; ensuite elle aperçut quatre globes de feu qui se répandirent sur le monde entier : c'était l'emblème de la gloire que la Mère de Dieu allait conquérir sur la terre pendant ces derniers temps. Puis elle vit un dragon à plusieurs têtes, qui volait dans l'air et le remplissait de fumée, afin d'aveugler les chrétiens et d'empêcher l'œuvre du Très-Haut ; mais saint Michel et ses Anges repoussèrent les légions infernales. Une autre fois, elle fut transportée devant le trône de la très-sainte Trinité : la Mère de Dieu était assise à la droite de son Fils, et la cour céleste lui offrait ses hommages. Le Père céleste donna un livre merveilleux à son Fils, qui le tendit à sa Mère, après que les trois personnes divines l'eurent approuvé. Puis il fut présenté à la pieuse abbesse, qui reconnut son ouvrage. La glorieuse Vierge

Marie la rassura contre ses craintes et lui fit connaître que le Seigneur ratifiait ce qu'elle avait écrit.

Cependant le démon ne cessait de lui persuader qu'elle était trompée, et quoiqu'elle eût reçu de Dieu, de la sainte Vierge et des Anges, l'ordre de composer son troisième livre, elle craignait de céder à la présomption, et ne pouvait trouver de repos. La résistance de la nature au dessein que le Seigneur avait de l'élever encore à une perfection plus grande, la conviction de son impuissance, le sentiment de ses fautes, tout concourait à augmenter sa timidité ; d'ailleurs, elle était si faible et si délicate, qu'elle ne pouvait réunir ses mains et que le sang jaillissait de ses ongles ; mais le divin Maître lui dit : « Mon épouse, ne vous affligez pas, je veux détruire en vous les derniers restes du péché et vous mériter une vie nouvelle et plus parfaite : il le faut pour achever la vie de ma très-sainte Mère ». La glorieuse Vierge Marie la fortifia également et l'exhorta à graver sa vie dans son cœur plutôt que sur le papier, et à n'avoir plus de conversation qu'avec Dieu et les Anges ; elle lui fit également remarquer que le démon avait d'autant plus de force contre elle, qu'elle donnait plus de place à des craintes frivoles. Ces conseils l'humilièrent tellement qu'elle vivait au milieu des hommes comme si elle eût été dans un désert, et qu'elle avait toujours présente à l'esprit la pensée de Dieu et de la cour céleste. Au moment où elle se préparait à écrire son dernier livre, les légions de l'enfer se déchaînèrent encore une fois contre elle avec une telle fureur, qu'elle se vit incapable de le commencer ; mais, le jour de la fête des saints Anges, elle entendit un grand bruit dans le chœur pendant les

matines et aperçut un grand nombre d'esprits bienheureux dans les airs : saint Michel lui reprocha son infidélité et sa résistance aux ordres divins. Sœur Marie reçut ces réprimandes avec une grande humilité, et se montra prête à tout souffrir. Comme elle désirait avoir un sage conseiller qui l'avertît de ses moindres fautes, son Ange gardien lui rendit ce service. Il lui révéla qu'il était un des mille Anges que la Reine des cieux avait sur la terre pour la protéger, et il portait sur sa poitrine le nom de Marie gravé en caractères de feu. Il ajouta que les âmes confiées aux soins de ces illustres gardiens s'étaient toutes élevées à une haute perfection, et que Dieu lui avait accordé une grande faveur en la choisissant pour écrire la vie de sa Mère. Marie éprouva un grand soulagement après cette révélation, et malgré les persécutions diaboliques qui l'assaillirent pendant qu'elle achevait son ouvrage, elle y travailla sans relâche. Ce dernier livre renferme la vie de la sainte Vierge, depuis la Pentecôte jusqu'à son couronnement dans le ciel. Marie de Jésus soumet son livre au jugement de la sainte Eglise et confesse qu'elle ne veut rien croire que selon les enseignements du Saint-Siège apostolique. Son travail terminé, elle eut une vision et fut transportée au ciel en esprit. Elle aperçut un bel arbre qui sortait du Père éternel et s'élevait entre le Fils de Dieu et sa Mère. Les Anges et les saints mangeaient les fruits de cet arbre mystérieux, et ils engagèrent Marie à en cueillir abondamment pour se dédommager de sa fatigue. Ces révélations ne l'excitaient pas seulement à la reconnaissance envers la bonté divine, mais elles étaient pour elle une école d'humilité ; car elle voyait plus clairement

sa misère et son néant à la lumière du soleil de justice. Car c'est l'enseignement de saint Grégoire le Grand : plus une âme est éclairée par Dieu, plus elle reconnaît qu'elle mérite d'être oubliée, et les saints font des progrès d'autant plus grands dans la connaissance du Seigneur, qu'ils se méprisent davantage.

Le roi Philippe IV, qui avait goûté un grand plaisir dans la lecture du premier livre, le fit examiner par des hommes pieux et instruits, qui ne trouvèrent rien à y corriger. Le général Alphonse Salizanes, qui assista la pieuse abbesse à ses derniers instants, s'empara de ses autres écrits, et, après en avoir lu la majeure partie avec une grande édification, les fit examiner par Jean de Muniesa, conseiller au tribunal de l'Inquisition, André de Guadalupe, confesseur des princesses royales, Jean de Molino, confesseur de l'impératrice, et plusieurs autres personnages distingués par leur science et leurs lumières, qui consacrèrent plusieurs mois à peser attentivement chacune des pensées et des expressions. Ils n'y trouvèrent rien de contraire à l'enseignement de la sainte Eglise, et le Père Joseph Ximénès Samaniego, qui, plus tard, fut nommé général de l'Ordre, fut chargé d'y ajouter quelques explications afin d'éclaircir le sens des passages les plus difficiles. Michel Escartin, évêque de Tarragone, autrefois professeur de théologie à l'université d'Huesca, et plusieurs autres hommes distingués, les relurent encore avant qu'on les imprimât. Ils témoignent tous, dans leur approbation, que la lecture de ces livres a excité leur admiration par la profondeur des doctrines qu'ils renferment, la précision des paroles et la sagesse de leurs enseignements : qu'ils viennent évidemment d'une révéla-

tion divine et qu'on peut dire de ces écrits ce que le pape disait autrefois de saint Thomas d'Aquin, que chaque article ou chapitre est un article de foi. Ils ne pouvaient assez s'étonner qu'une femme sans instruction eût expliqué si clairement les passages les plus difficiles de la sainte Ecriture et de la théologie, et donné de si beaux enseignements sur les moyens d'atteindre la perfection : ils reconnaissaient que la sainte Vierge avait dû l'instruire elle-même, que les Anges avaient guidé sa plume, principalement sur le mystère de l'Immaculée Conception, et que son impuissance naturelle pour un si grand travail était certainement une preuve de leur céleste origine. Ils se répandirent dans toute la chrétienté et produisirent partout des fruits admirables de vertu. Ainsi se vérifia cette parole du saint évêque Amédée : « Nous devons être assurés », dit-il, « que les merveilles et les « révélations de la Mère de Dieu deviendront de plus en « plus connues, au fur à mesure que le monde avan- « cera ».

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Son zèle pour le salut des âmes. — Estime des fidèles pour sa sainteté.

Le Seigneur, qui était en relations si intimes avec sa pieuse servante, lui révélait souvent les besoins de la sainte Eglise et lui commandait d'être zélée pour sa gloire et le salut des âmes : aussi pria-t-elle sans relâche pour les pécheurs qui étaient en danger de tomber dans l'enfer ; chaque nuit elle se jetait à terre et répandait des larmes amères sur l'aveuglement des hommes : elle aurait désiré ouvrir les portes de l'enfer et souffrir les tourments des damnés pour en arracher les malheu-

reuses victimes. Souvent Notre-Seigneur lui montrait combien il avait aimé les hommes et quelles souffrances il avait endurées pour les sauver. Les Anges réveillaient sans cesse son ardeur, et quand Marie prétextait son impuissance, ils la fortifiaient et lui recommandaient les âmes dont ils étaient chargés ; ils l'exhortaient à supporter les visites des personnes du monde et lui suggéraient les avis qu'elle devait leur adresser. Vers l'année 1630, Dieu lui révéla combien les péchés des hommes avaient excité sa colère, et comme ils ne se corrigeaient pas, il lui dit qu'il avait permis au démon de combattre fortement la sainte Eglise, en punition des crimes du monde. En 1637, elle connut par une vision les artifices dont Satan se servait pour attaquer la chrétienté : leur rage semblait s'attaquer surtout à l'Espagne, afin d'y ruiner la foi : ils poussaient les princes chrétiens à se faire la guerre, afin d'assurer les succès de l'hérésie. En voyant les légions infernales se répandre sur le monde entier, Marie se jetait à genoux devant le trône de la miséricorde divine et demandait grâce ; mais le Seigneur lui répondait que c'était un châtiment de sa justice. Quelquefois, dans ses visions, elle voyait la sainte Eglise comme une fragile nacelle, exposée à la tempête sur les vagues de la mer en courroux ; les fidèles qui s'y trouvaient semblaient oublier le péril en se divertissant, pendant que les Turcs et les protestants s'efforçaient de la submerger. Sa douleur augmenta en 1645, quand elle apprit que le Croissant déclarait la guerre aux chrétiens, et il fallait que la sainte Vierge la fortifiât pour qu'elle continuât de prier ; elle dut faire violence à son humilité pour écrire au pape Alexandre VII, afin de lui repré-

senter les grands maux que causait à l'Eglise la guerre entre la France et l'Espagne, et de le prier qu'il fit tous ses efforts pour les pacifier.

Comme elle voyait souvent le démon chercher à répandre l'hérésie dans son pays, qui jusque-là, grâce au zèle des rois catholiques, était resté fidèle à la foi, elle pria et souffrait continuellement, afin de l'empêcher de réussir ; elle exhortait les prédicateurs à travailler à la conversion des pécheurs, parce qu'elle n'ignorait pas que le péché était la cause de ces dangers. C'est pour ce motif que Philippe IV l'estimait beaucoup. En 1643, il vint tenir sa cour à Saragosse, et souvent il se rendait au couvent d'Agreda pour recommander le succès de ses armes à Marie de Jésus, dont la sainteté lui était connue. Dès qu'elle lui adressait la parole, il se sentait consolé, et non-seulement il lui demandait de prier pour son royaume, mais il invoquait ses conseils dans les affaires les plus importantes. Elle l'exhortait, dans ses lettres, à bien régler sa conduite et à corriger les mauvaises habitudes de ses sujets. Le roi entretint avec elle un commerce épistolaire pendant vingt-deux ans, et en retira le plus grand profit pour son âme. Il ne laissait partir aucun courrier sans lui écrire ; et l'importance des affaires soit personnelles, soit communes à son royaume, qu'il traita avec la pieuse abbesse, fait assez connaître quelle estime il avait conçue pour sa sainteté et ses lumières. Comme son confesseur lui avait commandé de prendre copie des lettres du roi et de ses réponses, Philippe gardait également avec un grand soin ces écrits, et après sa mort, les plus grands seigneurs de l'Espagne se les partagèrent et les conservèrent avec respect. Ces lettres ont

été réunies en un volume et pourraient servir de modèle aux princes chrétiens ; car ce monarque sut allier à une rare perfection les obligations de son état et les devoirs de la piété. Lorsque sœur Marie ne pouvait lui répondre immédiatement, il était attristé ; car, au milieu des soucis innombrables de la royauté, il ne trouvait de lumières que dans les conseils de la pieuse abbesse. Elle se servait de son crédit pour en faire un prince selon le cœur de Dieu, et pour l'exhorter à s'entourer d'hommes sages et prudents, surtout d'évêques, parce que les intérêts de la religion étaient assurés dans tout le royaume ; mais jamais elle ne voulut user de son pouvoir sur le roi pour l'utilité de ses parents ou de ses amis : elle se contentait de lui recommander les pauvres et les communautés qui se trouvaient dans le besoin.

Elle convertit un grand nombre de pécheurs par ses exhortations ; tous ceux qui, dans la ville, avaient à supporter quelque contrariété, demandaient ses avis et ne se retiraient jamais sans être consolés. On venait même d'Aragon, de Navarre et d'autres pays lointains. Trois généraux de l'Ordre, qui l'avaient examinée, des évêques, le nonce du pape et beaucoup d'autres, avaient un profond respect pour elle. Jules Rospigliosi, qui, après avoir été chargé de la nonciature en Espagne, devint pape sous le nom de Clément IX, témoignait souvent qu'il ne l'avait pas oubliée. Des religieux de tous les Ordres, qui s'étaient entretenus avec elle, exaltaient sa perfection, et quoique souvent, dans l'appréciation des choses spirituelles, les avis soient très-différents, néanmoins les hommes les plus instruits reconnaissaient tous sa sainteté. Cependant elle préférait s'entretenir avec les fidèles les moins

considérables, et quand un pauvre la demandait, elle semblait avoir des ailes pour venir le consoler et le secourir. Les conseillers et les juges au tribunal de l'inquisition, les courtisans et les ministres, respectaient ses décisions comme si elles eussent été dictées par la prudence elle-même; elle terminait les procès, réglait les différends. Elle avait horreur des différends qui s'élevaient, et souvent elle prédisait l'issue heureuse ou malheureuse de certaines déterminations : ses paroles douces et modestes lui conciliaient tous les cœurs, et elle se servait de son ascendant sur les âmes pour les tirer du péché et les exciter à la vertu.

Elle donnait presque toujours à ses visiteurs des rosaires, des médailles, ou des scapulaires de l'Immaculée-Conception, et elle avait obtenu que tous ceux qui les porteraient pieusement sur eux fussent soulagés et aidés, surtout à l'heure de leur dernier soupir. Souvent elle lisait dans les consciences; mais quelque horrible et repoussante que pût être une âme à cause du péché, elle ne montrait aucune répugnance, à moins que Dieu ne lui en donnât l'ordre pour convertir ces pauvres pécheurs : elle se contentait alors de les exhorter à la vertu par quelques paroles vives et entraînantes; mais lorsque le Seigneur lui commandait de montrer qu'elle connaissait le fond des cœurs, elle adressait de sévères reproches aux pécheurs et les faisait aussitôt se confesser. On pourrait écrire un livre avec les noms des pécheurs qu'elle corrigea, des gentilshommes qu'elle retira de l'attachement aux richesses et aux plaisirs de la terre; des malheureux qu'elle consola, des affligés qu'elle empêcha de tomber dans le désespoir. La renommée de ces merveilles se répandit au

loin, et chaque jour grandissait l'affluence des personnes embarrassées par mille inquiétudes, qui venaient la consulter.

Parmi les conversions qu'elle opéra, nous citerons la suivante. Un Maure qui était esclave à Pampelune, réussit à s'échapper ; Marie lui apparut deux fois et l'engagea à retourner auprès de son maître et à se faire chrétien. Il revint donc et raconta ce qui lui était arrivé. Le seigneur, voulant s'en assurer, le conduisit au couvent d'Agreda, où ce Maure reconnut celle qui s'était montrée à lui deux fois. Il demanda et reçut alors le baptême.

Elle savait aussi connaître les chagrins secrets de ses religieuses ; souvent elle venait les trouver à l'improviste, et leur montrait combien notre timidité déplait à Dieu : un grand nombre de sœurs durent leur guérison à ses prières ; quand leurs maladies étaient dangereuses, elle se montrait souvent favorisée du don de prophétie, et leur faisait donner les derniers Sacrements avant que le péril parût sérieux, parce qu'elle connaissait à l'avance leur mort prochaine. Des religieux et des personnes du monde révélèrent après sa mort qu'elle leur avait découvert leurs plus secrètes pensées. Elle fit également plusieurs prédictions qui se sont accomplies.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Elle convertit un grand nombre de païens en Amérique et au Mexique.

Le feu de l'amour divin avait allumé, dès sa jeunesse, dans le cœur de cette sainte âme un ardent désir de faire connaître Dieu à tous les hommes, et elle regret-

taît amèrement de voir que tant de païens fussent encore privés de l'Évangile. Sa pieuse ardeur se trahissait par des soupirs et des larmes ; son cœur semblait se rompre, tant était vive l'ardeur qui la consumait. Les ravissements dont elle jouissait lui montraient clairement combien le divin Sauveur avait souffert pour le salut des âmes, et cette vue augmentait de jour en jour son zèle ; elle offrait à Dieu ses maladies et ses peines, afin d'obtenir des conversions. Quelquefois Notre-Seigneur lui faisait voir, après la sainte communion, le monde entier avec ses erreurs et ses ténèbres : il lui révéla encore que, parmi tant de païens, les mieux préparés à la foi étaient ceux du Nouveau-Mexique et d'autres pays éloignés de l'Amérique. A partir de ce jour, elle redoubla ses prières pour ces pauvres peuples, et souvent elle voyait en esprit les royaumes et les provinces que Dieu voulait convertir.

Un jour, pendant qu'elle priait avec ferveur pour ces pauvres âmes, elle se vit tout à coup transportée dans un pays inconnu, dont les habitants portaient un vêtement semblable à ce qu'elle avait déjà vu dans ses visions ; en même temps elle ressentit dans son corps la chaleur extraordinaire du climat. Le divin Maître lui ordonna de lui témoigner son zèle en leur parlant des mystères de la foi. Marie obéit et s'exprima en espagnol ; mais, par un nouveau prodige , ils comprirent cette langue qu'ils n'avaient jamais entendue ; elle entendait la leur, et il lui semblait que Dieu faisait des miracles par sa main, afin de faciliter les progrès de la foi. Après avoir passé quelques heures dans cette mission, elle se retrouva dans sa cellule ; mais, dans la suite, elle se vit transportée de la sorte plus de cinq cents fois en Améri-

que, et gagna, par ses instructions, un grand royaume et son roi à la religion; elle engagea ensuite ses chers Indiens à envoyer des ambassadeurs dans un lieu qu'elle leur indiqua, pour demander aux Frères Mineurs, qui prêchaient dans ce pays, de venir leur donner le baptême. Elle doutait cependant si elle était transportée avec son corps; mais son confesseur, à qui elle découvrait tout, et d'autres personnes éclairées, pensèrent que ce prodige n'était point un fruit de son imagination, d'autant plus qu'elle connaissait ces peuples par leur nom, qu'elle voyait leurs villes et leurs demeures, qu'elle assistait à leurs combats. Elle les entendait et ressentait les intempéries des saisons de la même manière que si elle y eût habité. Le Seigneur la rassura également et lui dit qu'elle n'était pas trompée par le démon. D'ailleurs, les rosaires qu'elle distribuait aux Indiens pendant ses prédications disparaissaient de sa chambre. Bientôt le bruit de ses merveilles se répandit, et personne ne douta que Marie de Jésus, ou un Ange qui avait pris ses traits, ne travaillât à la conversion des infidèles, comme nous allons le voir.

Vers l'an 1596, les Frères Mineurs du Mexique découvrirent la province du Nouveau-Mexique; mais, pendant plus de douze ans, leurs travaux avaient été stériles. De nouveaux ouvriers y furent envoyés, et bientôt cinq cent mille païens demandèrent le baptême, des églises et des couvents furent fondés, et, en 1620, on formait dans ce pays une nouvelle custodie. En 1627, le roi Philippe IV demanda que la province de Mexico envoyât trente missionnaires dans le Nouveau-Mexique, et pendant trente ans ils y travaillèrent sans être aidés par aucun

autre ecclésiastique. Pendant que le Père Jean de Salas était occupé à convertir les Indiens de Tompires et Salmeros, il allait souvent sur les côtes du royaume de Xumanas, où jamais aucun missionnaire n'avait pénétré. Les habitants le prièrent de rester avec eux, mais, comme sa présence était nécessaire ailleurs, il les quitta en leur faisant espérer qu'il reviendrait. Lorsqu'il eut raconté à ses supérieurs avec quelle ardeur les Indiens de ce pays avaient demandé le baptême, on y envoya le Père Didace Lopez avec trois soldats espagnols pour l'accompagner. Quand il arriva, les habitants vinrent le prier à genoux de les baptiser. A sa grande surprise, il trouva qu'ils étaient instruits des mystères de la foi par une dame inconnue qui ressemblait, quant à l'habillement, à la vénérable mère Louise de Carrion, mais qui était beaucoup plus jeune. Ils lui racontèrent que depuis longtemps elle venait dans leur pays et qu'elle les avait exhortés à demander des missionnaires ; ils avaient au milieu d'eux des croix de bois devant lesquelles ils se prosternaient, et montraient le plus grand respect pour les images de l'enfant Jésus. Le Père Didace Lopez, surpris, consulta Jean de Salas qui vint à son secours. Voyant l'un et l'autre l'œuvre de Dieu dans cette affaire, ils réunirent dix mille Indiens et leur déclarèrent que ceux qui désiraient le baptême n'avaient qu'à lever la main : tous s'empressèrent de répondre à cet appel. Le roi fut baptisé le premier, avec toute sa famille ; ensuite tous ses sujets reçurent ce Sacrement. Les religieux n'avaient pas autre chose à faire, car l'instruction que les Indiens avaient reçue de Marie de Jésus était complète. Quand les Pères eurent bâti quelques églises et pourvu aux

besoins les plus nécessaires, ils exhortèrent leurs néophytes à prier devant une grande croix pendant leur absence ; mais le roi leur répondit qu'avant leur départ, ils devaient guérir tous les malades ; on les amena devant eux, depuis le soir jusqu'au lendemain à midi, et tous recouvrèrent la santé par leurs prières.

Pendant que ces deux religieux opéraient des fruits si merveilleux de salut dans les royaumes de Xumanas, de Japies et de Xabatoas, il arriva des Indiens des royaumes de Quivira et d'Aixais, qui venaient les chercher sur les indications que leur avait données une femme inconnue. Les religieux promirent de leur envoyer bientôt des missionnaires. Le gardien du Nouveau-Mexique tint fidèlement ses engagements, et quelque temps après, les ouvriers évangéliques désignés pour ces contrées baptisèrent un nombre incalculable de païens qu'ils trouvèrent parfaitement instruits. Le Père Alphonse de Benavidès, qui fut le premier chargé de cette custodie, cherchait par tous les moyens possibles à connaître quelle était cette femme mystérieuse à laquelle tant d'Indiens devaient leur salut ; pendant quelque temps, il fut obligé de garder ce désir dans son cœur à cause des devoirs de sa charge. En 1630, il se rendit à Madrid pour les besoins de sa mission, et il raconta au roi les progrès de l'Évangile dans ses nouveaux États, et la conversion miraculeuse de plusieurs royaumes opérée par son inconnue. Le général de l'Ordre, Bernardin de Sienne, se trouvait alors à la cour, et en entendant parler de ces prodiges, il ne douta point que Marie d'Agreda ne fût l'instrument dont Dieu s'était servi. Il envoya aussitôt le Père Benavidès au couvent de cette ville, pour l'interroger au nom de la sainte obéis-

sance. La servante de Dieu ne put cacher les faveurs célestes dont elle avait été honorée; elle répondit avec précision aux questions qu'on lui adressa sur ces pays lointains, et entra même dans des détails intimes sur la vie des missionnaires. Benavidès, surpris et plein d'admiration, profita de son séjour en Espagne pour s'entretenir avec elle et demander ses conseils; il la pria même d'écrire une lettre à ses religieux qu'il avait laissés dans le Nouveau-Mexique. Quand il fut de retour, il fit connaître aux Indiens qu'il avait vu en Espagne la religieuse qui les avait instruits, et son récit fortifia la foi des néophytes. On écrivit plusieurs relations de ce prodige en Espagne et en Amérique et, en 1668, on s'en servit au conseil royal pour fermer la bouche à ceux qui attaquaient l'Ordre Séraphique.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Sa sainte mort. — Procès de sa béatification.

La crainte que Marie avait de perdre la grâce de Dieu lui faisait dire avec le roi-prophète que les larmes étaient sa nourriture jour et nuit. C'était pour elle un trait qui lui perçait le cœur et qui lui causait des souffrances plus amères que toutes les maladies. En vain ses confesseurs, les Anges, la sainte Vierge et le Fils de Dieu avaient essayé de la guérir de sa terreur : plus elle recevait de faveurs célestes, plus elle tremblait à la pensée des jugements divins. Cependant Notre-Seigneur lui avait promis de lui faire goûter la paix intérieure avant sa mort : « Mon épouse et mon amie », lui disait-il, « reposez-vous avec assurance sur ma parole et sur la douceur de

« mon amour ; car c'est moi qui vous parle, je ne veux plus
« vous traiter comme une esclave, et vous n'aurez plus à
« souffrir ». Malgré cette assurance, elle ne cessait de
craindre de lui déplaire ; le Fils de Dieu lui reprochait
ces frayeurs excessives, parce qu'elles troublaient l'action
de sa charité. Ses moindres fautes augmentaient la dé-
fiance qu'elle avait conçue de ses forces, et le repentir
qu'elle en concevait la plongeait dans la douleur. Toutes
les nuits elle méditait sur la mort, afin de ne jamais être
surprise par l'arrivée de l'Époux céleste ; la cloche des
matines était pour elle la voix des Anges qui l'appelaient
au tribunal de Dieu, et le compte redoutable qu'elle
devait rendre au souverain Juge la pénétrait d'une ter-
reur extrême. Chaque jour elle priait le Seigneur de ne
pas l'appeler à lui sans qu'elle eût reçu les derniers Sacre-
ments. Les écrits qu'elle a laissés sur ce sujet ne peuvent
être lus sans jeter dans l'âme un sentiment d'effroi insur-
montable. Elle conservait dans un coffret déposé dans sa
chambre les ossements de ses parents, et souvent elle
l'ouvrait afin de se préparer par ce spectacle aux combats
de l'agonie. Elle priait toute la cour céleste de l'aider
pour cet instant redoutable, et récitait les prières pour
les agonisants. C'était en tremblant qu'elle méditait ces
paroles : La colère de Dieu s'enflamme lentement pour la
vengeance, mais plus elle tarde, plus elle est terrible.
Chaque semaine elle se préparait à la mort, et souvent elle
faisait une confession générale.

Cependant elle connaissait depuis longtemps déjà
l'heure de sa mort. Quelques jours après Pâques
de l'année 1665, elle pria son confesseur de lui per-
mettre de passer quelques jours dans une solitude com-

plète, et comme il avait refusé d'écouter sa demande, elle insista et finit par l'obtenir. En y entrant, elle fit connaître à ses religieuses que c'était pour se disposer à bien mourir. Elle régla les comptes du monastère, et comme elles lui parlaient de quelques difficultés nouvelles, elle répondit que Dieu pourvoierait désormais à leurs besoins. Après trente-trois jours de réclusion, elle réunit ses religieuses en chapitre, le mardi avant l'Ascension, au grand étonnement des sœurs, qui n'avaient jamais eu de réunion que le vendredi. Après leur avoir adressé une touchante exhortation, elle leur dit qu'elle ne paraîtrait plus au chapitre. Le lendemain elle tomba malade, et le jour de l'Ascension elle se fit laver les pieds, afin de recevoir les saintes huiles avec plus de respect. Elle avait souvent demandé à Dieu que des prêtres l'assistassent dans ses derniers instants. Dieu l'exauça : le général de l'Ordre, qui était à Madrid pour le chapitre de la province, ayant appris sa maladie, suspendit cette réunion pour se rendre au couvent d'Agreda avec le provincial, et ne quitta presque pas le lit de la sainte abbesse. Sa visite la combla de joie, et elle le reçut avec autant de respect que saint François lui-même.

Lorsque le bruit de sa maladie se fut répandu, la désolation fut générale, et on fit dans plusieurs paroisses des prières publiques pour obtenir la guérison de la sainte mère, comme on l'appelait. Les religieux et les séculiers de la ville se rendirent en procession au couvent, avec les images de Notre-Dame des Martyrs, des Miracles et du Conseil ; une foule nombreuse les accompagnait en pleurant et en priant Dieu de leur conserver la pieuse

abbesse ; on eût pu croire à une calamité publique. Pendant sa maladie, qui dura douze jours, elle se confessa et communia tous les jours. Lorsque le provincial lui donna le saint Viatique, il lui ordonna, au nom de l'obéissance, de demander au Seigneur une prolongation de vie, ou du moins, si telle n'était pas la volonté divine, de se souvenir dans le ciel de son couvent et de l'Ordre Séraphique. Cependant ses souffrances augmentaient de plus en plus, et les remèdes, au lieu d'adoucir son mal, ne faisaient que le rendre plus cuisant ; mais elle ne laissait échapper aucune plainte, aucun soupir. En même temps son âme était plongée dans de profondes ténèbres et ne pouvait trouver de repos ; souvent elle paraissait hors d'elle-même et privée de ses sens ; pour s'en assurer, le provincial lui demanda si elle le reconnaissait : « La petite brebis », répondit-elle, « ne connaît-elle pas son pasteur ». Au milieu de cette sécheresse spirituelle, elle n'éprouvait de consolation qu'en méditant cette parole du Sauveur : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ». Elle faisait presque continuellement des actes de foi, d'espérance et de charité, de contrition et de soumission à la volonté divine : elle invitait ceux qui l'assistaient à invoquer la miséricorde divine en sa faveur.

Après quatre jours de souffrances, elle reçut, d'après l'avis des médecins, l'Extrême-Onction. Sa joie était extrême, et, dans l'excès de son ravissement, elle adressa ses dernières exhortations à ses religieuses. Le jour de la Pentecôte, le général lui donna l'absolution générale avec l'indulgence plénière que le pape Alexandre VII lui avait accordée pour ce moment. Quelques instants après, elle

rendait son âme à son Créateur, le 24 mai 1665, à l'âge de soixante-trois ans. Un grand nombre de personnes pieuses la virent s'envoler vers le ciel, entourée de lumières, et une foule immense accourut au couvent pour vénérer sa dépouille mortelle. Il fallut même que le gouverneur de la ville empêchât l'encombrement en employant la force militaire. Le service fut célébré le lundi par le général, assisté du secrétaire général et du provincial : son corps fut déposé dans le cimetière commun et scellé du sceau du général, afin qu'on ne l'exhumât pas sans sa permission. Le mardi, les chanoines d'Agreda vinrent avec leurs musiciens chanter un service dans l'église des Conceptionnistes. Des cérémonies semblables eurent lieu dans un grand nombre de paroisses et de villes. La réputation de sainteté que notre bienheureuse s'était acquise pendant sa vie ne fit que grandir après sa mort, et les miracles nombreux opérés par sa médiation ont été soigneusement recueillis et examinés par l'évêque de Tarragone, qui en envoya copie à la Congrégation des Rites. Le roi Charles II, et une foule de seigneurs et de princes, écrivirent à Rome pour obtenir sa béatification et sa canonisation. Sur la fin de ses jours, Marie avait reçu l'ordre d'écrire sa vie ; mais ses infirmités l'empêchèrent de continuer : son récit se borne à la fondation du couvent et à son enfance. Le Père Joseph Samaniego Ximénès publia un abrégé de sa vie, en promettant de la compléter plus tard ; mais cette œuvre n'a jamais été achevée.

Nous ne devons pas terminer cette biographie sans avertir le lecteur que la « *Cité mystique de Dieu, ou vie* » de la très-sainte Vierge Marie, révélée à la vénérable

« Marie d'Agreda », publiée en 1670 à Madrid, avant la réponse du Saint-Siège, consulté à ce sujet par l'ordinaire, comme c'est de règle pour ces sortes d'ouvrages, fut condamnée par le pape Innocent XI, le 4 août 1681. Nous ne sachions pas que ce décret de condamnation ait jamais été révoqué, malgré les instances faites auprès du Saint-Siège. Les rois d'Espagne obtinrent seulement que l'effet en fût suspendu pour leurs Etats : ainsi la lecture du livre était tolérée, par faveur spéciale du Saint-Siège, en Espagne, quoiqu'elle fût défendue dans tout le reste de l'univers catholique. La *Cité mystique*, dont la lecture était permise *quelque part*, ne figura donc point dans le catalogue de l'*index*, contenant les livres dont la lecture est défendue *partout*.

En 1241, lorsque les Tartares envahirent la Pologne, ils martyrisèrent le vénérable Stanislas de Przemysl, gardien du couvent de Léopoldstadt, avec un grand nombre de religieux et de chrétiens qui s'étaient réfugiés dans l'église des Frères Mineurs, et s'étaient préparés à la mort par la réception de la sainte Eucharistie. Martin Baronius place ce martyr dans sa liste des patrons de la Pologne.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MAI

TRANSLATION DE SAINT FRANÇOIS.

SOMMAIRE : Le corps du saint est déposé dans l'église Saint-Georges. — Miracles nombreux. — Canonisation. — On construit une église en son honneur, et ses reliques y sont transportées. — Conservation miraculeuse de son corps.

Après la mort de saint François au couvent de la Portioncule, le 4 octobre 1226, son corps fut porté solennellement au monastère dont sainte Claire était abbesse, afin que ces vénérables religieuses pussent avoir la consolation de voir et de baiser les stigmates de ses pieds et de ses mains ; de là on le conduisit dans l'église paroissiale de Saint-Georges, où le patriarche séraphique avait étudié, prêché son premier sermon et fait un grand nombre de miracles. L'année suivante, le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie et premier protecteur de l'Ordre, fut élevé au souverain pontificat, ainsi que saint François le lui avait prédit, et les Frères Mineurs s'empressèrent de lui demander la canonisation de leur glorieux Père. Le pape s'empressa de répondre à leurs désirs, et dès l'année 1228, il se rendit à Assise. Après une longue entrevue avec sainte Claire, il alla au tombeau de son saint ami et lui recommanda les besoins de l'Eglise, que l'empereur Frédéric II persécutait alors ; puis il chargea les cardinaux d'instruire un procès sur les miracles que le pieux fondateur opérait après sa mort : Les membres du sacré collège auraient désiré qu'on mît un peu moins de pré-

cipitation dans cette affaire, mais le pape leur déclara, dans une assemblée à Pérouse, qu'il avait résolu de mettre le patriarche séraphique au rang des saints ; il se rendit dans ce but à Assise et choisit l'église de Saint-Georges pour cette cérémonie. L'affluence des fidèles était nombreuse. Le souverain Pontife prononça lui-même le panégyrique du vénérable patriarche et se fit rendre compte de toutes les merveilles accomplies par son intercession. Nous indiquerons seulement les principales, et nous réserverons les autres pour le jour de sa fête. Le cardinal chargé du rapport rappela les guérisons suivantes : Une jeune fille dont la tête était recourbée sur l'épaule, deux enfants qui ne pouvaient marcher, une femme paralysée de tous ses membres, une fille estropiée des pieds et des mains, un bourgeois d'Assise, qui avait perdu la vue depuis cinq ans, cinq autres aveugles, un bourgeois de Foligno possédé du démon, une femme atteinte de folie furieuse, un enfant abandonné comme mort, un jeune homme horriblement blessé par une chute, un enfant couvert de tumeurs cancéreuses, un lépreux, un jeune homme boîteux et muet, et une foule d'autres malades, avaient recouvré la santé par la protection du saint. Terminons cette nomenclature par le récit de deux miracles qui ont principalement fixé notre attention : Un frère mineur de la Marche, étant atteint d'une colique et d'une tumeur très-pénibles, s'affligeait beaucoup de ce que son supérieur ne lui avait pas permis d'aller vénérer les reliques de son saint patriarche ; mais celui-ci lui apparut et lui ordonna de se soumettre à la volonté du gardien ; il ajouta que sa maladie était la punition de quelques

infractions à la règle, et, après l'avoir exhorté à mener une vie plus vertueuse, il le guérit.

Un enfant qui ne pouvait parler parce qu'il avait la langue trop courte, vint à Castro-della-Pieve, et demanda par signes à un bourgeois de la ville l'hospitalité pour la nuit. Cet homme, frappé de son intelligence, le fit asseoir à sa table et dit à sa femme : « Saint François pourrait bien venir au secours de ce pauvre jeune homme : ce ne serait pas le moindre de ses miracles ; s'il lui accorde cette faveur, je promets de le conduire à son tombeau et de l'adopter pour mon fils ». A peine avait-il prononcé ces paroles que l'enfant s'écria : « Vive saint François. Le voilà qui retourne au ciel, d'où il était descendu pour me rendre la parole ». Le bourgeois reconnaissant exécuta fidèlement sa promesse.

Lorsque le rapport sur ces miracles fut achevé, le cardinal Raynier Capoccio donna une instruction très-solide sur ces nombreux prodiges, pendant que le pape montrait par ses soupirs et ses larmes la tendre affection qui l'unissait au saint patriarche ; puis, après une courte prière, il rendit le décret de canonisation et fixa le jour de sa fête au 4 octobre, anniversaire de sa mort. Aussitôt les cardinaux entonnèrent le *Te Deum*, et pendant qu'on achevait le chant de ce cantique, le souverain Pontife se rendit au tombeau du glorieux serviteur de Dieu avec les membres du sacré collège et une foule de prélats. Cette fête se célébra le 16 juillet 1628, vingt et un mois après la mort de saint François. Cette canonisation fut une des plus solennelles qu'on vît jamais, tant à cause de la solennité avec laquelle le pape la prononça, que des nombreux miracles dont elle avait été précédée en si peu

de temps. L'année suivante, le souverain Pontife rendit une bulle par laquelle il étendait le culte de son saint ami à toute l'Europe, et il travailla lui-même avec quelques cardinaux à rédiger l'office du patriarche séraphique. De plus, il résolut de construire une belle église pour y déposer son corps sacré et pour le confier à la garde de ses frères. On ne trouva pas d'emplacement plus convenable qu'une petite colline située en dehors d'Assise, près d'un précipice très-profond, et qu'on appelait *Col d'Enfer*, parce qu'on y exécutait les criminels : le saint religieux avait d'ailleurs demandé lui-même qu'on l'y enterrât. Le précipice fut comblé, et le pape vint lui-même poser la première pierre. Lorsque la construction de cet édifice fut avancée, on transporta les saintes reliques dans le temple qui leur était destiné, au milieu d'un concours immense de pèlerins et de frères mineurs réunis pour le chapitre général : le souverain Pontife, ne pouvant présider cette cérémonie, envoya des cardinaux pour le représenter et pour offrir ses présents, parmi lesquels on remarquait surtout une grande croix d'or fin, ornée de perles et de diamants, et enrichie d'une parcelle du bois sacré sur lequel mourut notre divin Sauveur, et des sommes d'argent considérables pour achever cet édifice : il adressait en même temps aux Franciscains une bulle dans laquelle il indiquait son ardent amour pour le patriarche séraphique, racontait la résurrection d'un mort due à son intercession, et exhortait ses religieux à marcher sur ses traces. Il enrichissait également la nouvelle église d'indulgences, et la prenait sous la protection spéciale du Siège romain. Cette translation eut lieu le 25 mai 1230, le soir de la Pente-

côte. Bien que le pape eût nommé le général de l'Ordre et plusieurs autres Pères pour le représenter, quelques bourgeois d'Assise troublèrent cette fête en prenant les armes, afin qu'on ne leur ravît point ce trésor. Cependant le corps du saint fut porté dans la nouvelle église ; mais à peine y fut-il déposé, que le maire de la ville et ses affidés le reprirent et empêchèrent indignement les témoignages de la vénération publique. A cette nouvelle, le pape ordonna que tous les frères mineurs de la ville s'éloignassent, et fit prononcer une sentence d'excommunication contre les ravisseurs, à moins qu'ils ne vinssent, dans un délai de cinq jours, confesser leur faute à Rome. Les coupables se soumirent, et l'église fut replacée sous l'autorité pontificale. Le pape en fit la consécration en 1253. Ce monument n'a rien de commun avec les constructions ordinaires : la voûte, avec ses étoiles d'or et ses riches peintures, les stalles du chœur, ornées d'étoffes précieuses et de sculptures, le pavé en mosaïque, deux tours élevées et majestueuses, en font une des plus belles églises de l'univers. Le service divin y est célébré avec une pompe extraordinaire. Elle est enrichie de reliques nombreuses, entre autres d'un clou avec lequel Notre-Seigneur fut attaché à la croix ; d'un linge qui servait à la sainte Vierge pour l'envelopper dans la crèche, d'un doigt de saint Pierre et de saint Paul, et de beaucoup d'autres. Le monastère qu'on construisit ensuite à côté de l'église est également un des plus merveilleux qu'on puisse voir, tant pour la hauteur des murs, que pour les marbres et les objets précieux dont il est orné. Les offrandes les plus riches affluèrent dans ce couvent, et le pape Innocent IV permit, en 1253, de se servir des vases

sacrés et des ornements précieux qu'on enverrait à l'église, en défendant de les changer ou de les vendre sans la permission du Siège romain.

Dans le récit de cette translation, nous ne trouvons nulle part qu'il soit fait mention du lieu où fut placée la dépouille mortelle du saint, quoique nous ayons un grand nombre de relations écrites sur cette cérémonie. Le premier écrivain qui en parle est le cardinal Gilles Albornos, archevêque de Tolède, qui rendit au pape de grands services pendant les guerres d'Italie. En 1355, plus d'un siècle après la mort du patriarche séraphique, il obtint du pape la permission de voir son corps vénéré, et le trouva intact : « Quand même », s'écria-t-il, « l'Eglise n'aurait pas d'autres preuves de sa divinité, saint François suffirait à lui seul pour confirmer la foi ». Son amour pour les Frères Mineurs grandit dès ce jour, et il leur laissa tout son mobilier et de grandes sommes d'argent quand il mourut.

Le pape Nicolas V, se trouvant à Assise en 1446, voulut également contempler de ses yeux les restes du saint fondateur. Le gardien ne pouvant s'opposer à son désir et craignant que son précieux trésor ne lui fût enlevé, demanda au pape qu'il n'amènât avec lui que trois personnes. Le souverain Pontife y consentit, et, prenant avec lui le cardinal Astorgius, archevêque de Bénévent, son secrétaire et un évêque français, il se rendit à l'église souterraine pendant la nuit. Après avoir descendu un escalier de marbre qui comptait dix-sept marches, ils arrivèrent par un long couloir à une porte en fer, garnie de trois serrures différentes, que leur conducteur ouvrit devant eux. Le pape entra seul d'abord, et son émotion

fut telle qu'on l'entendait pleurer du dehors. Ensuite il appela ses compagnons, qui furent saisis d'une crainte céleste, en voyant le corps de saint François debout sur un piédestal de marbre, les pieds nus, le visage tourné vers l'ouest, les yeux levés vers le ciel et les mains croisées dans les manches de son vêtement. A côté de lui se tenait également debout un autre cadavre revêtu de l'habit des Dominicains, les mains jointes comme un homme qui prie et les yeux fixés sur les pieds du patriarche séraphique. Ce caveau avait trois voûtes, et le corps de saint François reposait sous celle du milieu. A côté de lui reposaient les restes de trois de ses compagnons, des vénérables Ange et Léon : le troisième est inconnu. Le pape ne cessait de fondre en larmes ; il baisa respectueusement ses pieds, ses mains et son visage : les prélats qui l'avaient accompagné se contentèrent d'embrasser les blessures de ses pieds. Une odeur céleste s'était répandue partout, et les pieux visiteurs ne se lassaient point d'admirer et de prier ; mais après avoir passé cinq heures dans ce caveau, le jour était venu, et il fallut en sortir à leur grand regret. Quelque temps après, François Sforce, duc de Milan, obtint du pape Nicolas V le même bonheur, et en 1457, au chapitre général de l'Ordre, il avoua devant les Pères assemblés que c'était à cette faveur qu'il devait son grand amour pour les Frères Mineurs. Un riche habitant d'Assise, qui avait joui avec lui du privilège de vénérer ces précieuses reliques, nous a laissé l'épithaphe que Grégoire IX avait composée en l'honneur du saint, après l'avoir canonisé : il y rappelle son humilité profonde, sa soumission au Siège de Rome, ses miracles et ses stigmates. Sixte IV, autrefois général

de l'Ordre, avait résolu de l'exposer à la vénération publique ; mais saint Jacques de la Marche, qu'il consulta sur ce projet, lui répondit que le moment n'était pas venu , et que Dieu voulait encore tenir ce précieux trésor caché, afin de le montrer lorsque ce serait utile à la sainte Eglise. Ce pape avait conçu de bonne heure une tendre piété pour saint François, parce que sa mère, ayant eu un songe pendant sa grossesse, avait vu ce vénérable patriarche et saint Antoine de Padoue revêtir son enfant de l'habit de l'Ordre. Il avait, en naissant, les deux petits doigts de la main droite repliés sur eux-mêmes, comme s'il eût donné sa bénédiction. Peu après il tomba malade ; mais sa mère ayant promis de lui faire porter l'habit religieux, six mois après il recouvra la santé, et comme elle retardait l'exécution de sa promesse, le mal reprit son enfant, qui ne fut guéri qu'après un nouveau vœu. La précocité de son intelligence et ses heureuses facultés engagèrent ses parents à lui faire quitter ce saint habit ; mais saint François réclamait ce jeune enfant : il fut atteint d'une nouvelle maladie qui cessa comme les précédentes. Sa mère le conduisit alors dans un couvent de Frères Mineurs, où il fit ses vœux, après y avoir attendu l'âge canonique. Devenu pape, il garda toujours l'habit religieux sous ses vêtements pontificaux. En 1476, il se rendit à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, et quelques jours après, il se faisait ouvrir le caveau de son saint protecteur. Il visita et vénéra sa dépouille mortelle, en compagnie de Jean Arcimbold, archevêque de Milan, et du capitaine de ses gardes. Il coupa quelques cheveux de saint François, qu'il conserva toujours sur lui avec le plus grand soin. Ce

capitaine conçut dès ce jour une telle vénération pour le patriarche séraphique, qu'il ne pouvait s'empêcher de pleurer lorsqu'il voyait un frère mineur.

Le 18 novembre 1509, le seigneur Galeottus de Bis-
tochio obtint la permission de vénérer ces saintes
reliques, et fut frappé d'étonnement lorsqu'il ressentit
l'odeur délicieuse qui s'échappait du caveau.

Le saint pape Pie V, de l'Ordre des Dominicains, avait
ordonné au général des Conventuels de faire ouvrir
l'entrée de l'église souterraine ; mais, après plusieurs
tentatives, on ne put la trouver. Les Pères Capucins ont
fait imprimer, en 1698, un récit abrégé de tout ce que
nous avons raconté sur le corps de saint François, et ils
ajoutent que, pendant le jubilé de 1650, deux cardinaux,
le général des Conventuels et son assistant, et deux
capucins, obtinrent d'Innocent X la permission de vénérer
cette inestimable relique, et qu'ils la virent encore dans
le même état.

Barthélemy de Pise, mort en 1401, prétend, dans son
Parallèle de saint François avec le divin Sauveur, que le
cœur du glorieux fondateur repose dans une petite
chapelle de l'église de la Portioncule ; mais le Père
Wadding affirme le contraire, sur l'autorité d'une tra-
dition constante dans la ville d'Assise. L'origine de cette
assertion du Père Barthélemy viendrait de ce que saint
François avait dit que son cœur resterait dans cette
église ; mais il faut comprendre sous ce mot l'amour que
le patriarche séraphique portait à ce lieu où il avait posé
les fondements de son Ordre. La translation de saint
François se célèbre le 25 mai ; les papes Alexandre IV et
Martin V ont accordé cinquante jours d'indulgences à

ceux qui visitent une église de l'Ordre pendant cette fête.

Comme nous aurons beaucoup de miracles à relater lorsque nous raconterons la vie de notre saint, nous plaçons ici le récit de quelques merveilles :

En 1343 un seigneur nommé Pierre Diaz vivait dans la ville de Ciudad, en Espagne. Ce gentilhomme était plongé dans le vice et ne songeait nullement à se convertir ; mais il se montrait toujours très-généreux envers l'Ordre de Saint-François. Il tomba malade : son domestique eut une vision dans laquelle le patriarche séraphique lui ordonnait d'engager son maître à se confesser ; mais celui-ci accueillit ce conseil avec des railleries. Son valet de chambre vit de nouveau en songe le démon qui s'efforçait d'entraîner en enfer l'âme de ce gentilhomme, pendant que saint François lui réitérait l'ordre qu'il lui avait donné. Le domestique répondit que son avis avait été méprisé et demanda un signe qui pût convaincre son maître. Le saint lui ordonna de mettre son doigt dans une chaudière de poix bouillante, et il l'en retira tout brûlé. Ce prodige décida ce seigneur à se confesser, et peu après il mourut. Le quatrième jour on porta son cadavre à l'église pour l'enterrer : une grande partie de la ville assistait à son convoi ; tout à coup le mort lève la tête et demande le silence : « Vous tous qui « êtes venus me rendre les derniers devoirs », s'écria-t-il, « ne soyez pas effrayés et écoutez mes paroles avec « attention. J'étais mort et je suis ressuscité : mon âme, « en comparaisant devant le souverain Juge, était con- « damnée aux flammes de l'enfer, parce que, dans ma « dernière confession que j'avais faite par crainte de la

« mort, je n'avais aucun repentir des fautes que j'avais
« commises ; mais saint François, que j'ai toujours
« honoré d'une piété particulière, a eu compassion de
« mon sort et a obtenu que mon âme revînt dans son
« corps pendant vingt jours, afin que je puisse faire péni-
« tence de mes péchés ; ensuite je mourrai de nouveau ». En disant ces mots, il se leva, distribua ses biens aux pauvres et pratiqua de telles austérités, que personne ne douta de son salut. On grava sur son tombeau ces paroles : « Ici repose Pierre Diaz, qui a été ressuscité par
« saint François » .

Amanier de Lebret, gentilhomme de Gascogne et ami intime d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, mérita par sa piété envers le patriarche séraphique d'être guéri de ses blessures à la bataille de Leuven. Pendant que le monarque anglais pleurait, dans une hutte où il s'était réfugié, sa honte et la perte de ses plus fidèles soldats, ce gentilhomme vint le trouver, guidé par saint François, et le consola par le récit de sa guérison miraculeuse. Quelques années plus tard, ce seigneur était rentré dans sa patrie ; un matin qu'il s'était recommandé à la protection du saint fondateur, il dit à son épouse qu'il voulait aller habiter une ferme près du couvent des Frères Mineurs. A peine était-il arrivé avec sa femme et ses enfants dans le voisinage de ce monastère, qu'on vint lui annoncer la destruction entière de son château : c'était une nouvelle preuve de la protection du saint, et sa dévotion envers lui ne fit que grandir avec le temps.

Un gentilhomme d'Anagni, en Italie, qui avait perdu la vue, reçut un jour deux frères mineurs et leur donna l'hospitalité. Le lendemain, un de ces religieux reçut de

saint François l'ordre de retourner auprès de lui et de l'engager à confesser un péché qu'il avait caché en confession. Ce seigneur fut très-étonné, mais se rendit au conseil qui lui était donné, et recouvra la santé.

A Massa, en Toscane, une femme vit son vin augmenté en invoquant l'illustre serviteur de Dieu. Une autre dame, punie de sa dureté envers les Frères Mineurs, fut récompensée de son repentir en voyant du vin changé en vinaigre reprendre son ancien état. Quelques bourgeois de Forano qui ne pouvaient passer une rivière, trouvèrent une barque conduite par une main invisible qui les conduisit sur l'autre rive.

Un gentilhomme d'Arevalo, en Espagne, très-dévoth envers le patriarche séraphique, ayant appris que son gendre maltraitait sa fille, le tua et s'enfuit pour éviter les poursuites des parents de sa victime. Mais quelques jours après ils le surprirent au moment où il allait se laver à une fontaine ; tout à coup il disparut, et ils ne virent plus devant eux qu'un frère mineur. Effrayés et croyant qu'il était vraiment un religieux, ils lui demandèrent s'il avait vu passer Nunnus Verdugo : il leur répondit qu'il n'avait rencontré personne autre que lui-même. Reconnaisant alors la protection dont saint François couvrait leur ennemi, ils firent la paix et s'embrassèrent.

Vers l'an 1350, un marchand d'Assise, atteint de la lèpre, fut chassé de la ville ; dans son malheur, il demanda un abri à deux de ses amis de Foligno et de Pérouse ; mais ceux-ci, tout en promettant de pourvoir à ses besoins, refusèrent de lui donner l'hospitalité. Désespéré, cet homme résolut de mettre fin à ses jours, et se pendit

dans la cour du grand couvent des Franciscains. Le patriarche séraphique lui apparut alors et le gronda d'avoir voulu souiller son monastère par une mort si honteuse ; puis il le guérit et l'exhorta à mieux vivre à l'avenir. Cet événement fit beaucoup de bruit dans la ville, et le lépreux consacra le reste de ses jours au service des religieux.

Dans le courant du même siècle, le margrave de Malaspina, en Italie, avait été mis à mort avec ses frères, dans son château ; mais les meurtriers, non contents de ce forfait, s'acharnèrent encore sur son fils qui n'avait que cinq ans et le précipitèrent du haut d'une tour très-élevée. La mère désolée le recommanda à saint François. Lorsque la nuit fut arrivée, son enfant revint à la maison sain et sauf et raconta que le glorieux patriarche l'avait pris dans sa chute et déposé doucement à terre. Il devint plus tard religieux dans l'Ordre des Frères Mineurs.

Le saint fondateur ne récompensait pas seulement les amis de son Ordre, mais il punissait aussi quelquefois ses persécuteurs. En 1376, quelques prélats s'étaient ligués pour anéantir les religieux franciscains : dans la cathédrale d'un de ces prélats se trouvaient représentés sur les vitraux saint Paul avec un glaive, et saint François avec une croix. Le sacristain eut un songe pendant une certaine nuit, et entendit ces paroles sortir de la bouche de l'Apôtre des nations : « Que faites-vous donc, François ? « Pourquoi ne protégez-vous pas votre Ordre ? — Et que « puis-je faire ? » répondit-il, « je n'ai qu'une croix et elle « m'enseigne la patience ». L'Apôtre, lui donnant alors son glaive, exhorta le patriarche séraphique à ne point tolérer plus longtemps les persécutions de ses ennemis.

Le sacristain se réveilla tout effrayé et courut à l'église, où il fut très-étonné de voir saint Paul tenant une croix à la main, et saint François armé d'une épée couverte de sang. Il fut encore bien plus surpris d'apprendre que l'évêque avait été tué cette même nuit dans son lit. Il raconta le songe qu'il avait eu, et tout le monde put constater comme lui l'échange que les deux saints avaient fait de leurs armes.

(Tout cet article relatif aux reliques de saint François d'Assise est de Wadding ; nous le compléterons dans la biographie du saint, au 4 octobre.)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MAI

ANDRÉ DE MODÈNE

1455. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Les vertus du vénérable André de Modène sont plus connues dans le ciel que sur la terre : les écrivains qui nous rappellent sa mémoire nous disent seulement que Dieu l'honora du don des miracles, et qu'il mourut le 26 mai 1455. Son corps repose sous l'autel de Saint-Antoine de Padoue, à Modène. (PAPEBROECK.)

LIBÉRATUS DE CIVITELLA

1479. — Page : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le vénérable Libératus, né à Civitella, dans le royaume de Naples, acquit beaucoup de mérites en soignant les malades avec un dévouement admirable ; mais le temps

qu'il consacrait à cette œuvre de charité ne l'empêchait pas de s'adonner à la prière et à la méditation ; et souvent on le surprit dans de profonds ravissements et élevé dans l'air. Il guérit par ses prières un jeune homme à l'agonie, un enfant estropié des mains et une femme possédée du démon. Il s'endormit dans le Seigneur au couvent de Tocco, dans la province de Saint-Bernardin, en l'année 1479, et on aperçut son âme s'envoler vers le ciel au milieu d'un grand nombre d'Anges. Son corps repose sous un autel, dans l'église de ce monastère.

(WADDING.)

ANTONIA DE JÉSUS

CLARISSE

1568. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Elle embrasse la vie religieuse chez les Clarisses, à quarante et un ans, et exerce pendant longtemps la fonction de portière avec une modestie admirable.

Sœur Antonia de Jésus appartenait à une des premières familles de Portugal, et était liée d'amitié avec la princesse Jeanne, fille de Charles-Quint, et mère de Sébastien, roi de Portugal. Mais elle renonça aux honneurs du monde pour entrer, à l'âge de quarante et un ans, dans un couvent de Clarisses, à Madrid. Elle exerça pendant trente-huit ans la fonction de portière, et fit paraître dans cette charge un grand amour du silence ; elle disait souvent qu'une fois le tour fermé, elle oubliait tout ce qu'on lui avait dit. Elle donnait aux pauvres tout ce qui lui tombait sous la main, sans craindre que ses sœurs manquassent du né-

cessaire. Un jour, il ne restait que deux petits pains pour toute la communauté ; elle en prit un pour le confesseur et les serviteurs de la maison, et l'autre se multiplia tellement, que toutes les religieuses furent rassasiées, et qu'il en resta pour les personnes à qui elle devait donner à manger. Dieu récompensa encore sa charité par plusieurs autres merveilles. Elle fut presque continuellement malade pendant les dix années qui précédèrent sa mort ; mais elle ne cessa point pour cela de remplir sa charge avec son zèle ordinaire ; jamais on n'entendit une plainte sortir de sa bouche. Après avoir reçu les derniers Sacrements avec une grande piété, elle se réunit à son céleste Epoux le 26 mai 1568. Dix-neuf ans après, on trouva sa langue parfaitement conservée, comme si elle eût encore vécu. Dieu voulait montrer ainsi le bon usage que sa pieuse servante en avait fait.

(CARDOSE.)

Nous trouvons encore, le 26 mai, la mémoire de Madeleine de Constantio. Robert, roi de Naples, en fondant un couvent de Clarisses dans sa capitale, avait engagé quelques dames de sa cour, et entre autres Madeleine, de se réunir dans une maison vis-à-vis ce monastère, et les avait chargées de distribuer ses aumônes. A la mort du roi, elles fondèrent un couvent et vécurent ensemble en observant la règle du Tiers Ordre. Madeleine y mourut saintement vers l'an 1330, et fut honorée de plusieurs miracles après sa mort.

(GONZAGUE.)

 VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MAI

VINCENT OLIVARÈS

1626. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son zèle pour la sainte messe. — Il prédit sa mort.

Le Père Vincent, né en Espagne, embrassa la vie religieuse sous la réforme de saint Pierre d'Alcantara, dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Malgré sa faiblesse et ses maladies continuelles, jamais il ne voulut être dispensé des exercices de la communauté. Son silence était presque continuel, et il semblait n'avoir de conversation qu'avec le ciel. Il entendait chaque jour autant de messes qu'il pouvait ; il célébrait ensuite le saint sacrifice avec une grande ferveur, et consacrait le temps de la grand'messe à son action de grâces. Enfin, ses infirmités augmentèrent. Le jour de la fête de saint Pascal, on vint lui annoncer qu'il était nommé confesseur. « Je n'exercerai pas cette charge », répondit-il, « parlons plutôt de la gloire de notre saint frère ». Il fut dès lors plongé dans la méditation des choses célestes ; quelques jours après, on vint lui demander comment il se trouvait : « Très-bien », dit-il, « car nous allons chanter le *Gloria* ». On lui fit observer que, le lendemain étant un lundi, on disait la grand'messe pour les défunts. Il répondit alors : « Lorsqu'on éveillera la communauté pour prime, on chantera le *Gloria* pour moi et deux autres religieux

« qui n'habitent pas ici, et nous échangerons ces habits « pour des vêtements blancs ». On vint redire ces paroles au gardien, qui était alors le Père Jean Mancebon. Celui-ci comprit que le saint religieux parlait de sa mort ; il fit aussitôt éveiller les frères, et vint dans la chambre du malade pour lui faire prononcer une dernière profession de foi. Il mourut presque immédiatement, après avoir passé cinquante ans dans l'Ordre. C'était le 27 mai 1626. Son corps repose au couvent de Loxa, et ne donnait encore aucun signe de corruption deux ans après.

(Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.)

ANTOINE DE PORTUGAL

1590. — Pape : Grégoire XIV. — Roi de France : Henri IV.

Frère Antoine, surnommé le Discals, parce qu'il marchait toujours pieds nus, était né en Portugal à habita longtemps dans un couvent de l'île de Madère. Il était d'une grande simplicité, et unissait la prière à la mortification. Dieu lui révéla le terme de son exil, et quoiqu'il parût encore plein de santé, il demanda et reçut les derniers Sacrements. Il mourut le 27 mai, vers l'an 1590. Il fut enterré dans la grande chapelle de l'église : on y remarqua pendant plusieurs jours une vive lumière, le bruit d'une musique céleste et une odeur délicieuse. Témoin de ces merveilles, le gardien voulut faire exhumer ses restes ; mais la terre trembla, et il se vit obligé de renoncer à son projet.

(CARDOSE.)

LA VÉNÉRABLE JEANNE

REINE D'ESPAGNE

1381. — Pape : Urbain VI. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Elle embrasse la vie religieuse chez les Clarisses, après la mort de son mari.

Le 27 mai 1381 mourut Jeanne, épouse de Henri II, roi d'Espagne, et mère de Jean I^{er}, qui lui succéda sur le trône. Elle observait, au milieu des splendeurs de la cour, la règle du Tiers Ordre ; après la mort de son mari, elle se revêtit de l'habit des Clarisses, et se distingua par son humilité et sa mortification. Sa charité pour le prochain lui mérita le surnom de *mère des pauvres*. Leurs larmes et leurs regrets après sa mort formèrent son plus bel éloge.

(WADDING.)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MAI

LA VÉNÉRABLE JUTTA

VEUVE DU TIERS ORDRE

1261 — Pape : Urbain IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Ses vertus dans le mariage. — Elle reste veuve après quelques années d'union, embrasse la règle du Tiers Ordre, et lorsque ses enfants sont devenus religieux, elle quitte sa patrie en mendiante. — Elle se consacre au service des lépreux et à la méditation. — Elle va travailler en Prusse à la conversion des habitants de ce pays.

La vénérable Jutta, ou Judith, naquit en Thuringe, et descendait de la noble famille des Sangerhausen, issue des ducs de Brunswick. Dieu l'éclaira de bonne heure sur la vanité du monde ; elle puisait dans la lecture de la vie des Saints un grand désir d'embrasser la vie religieuse, et elle ne cessait de demander au Seigneur qu'il l'éclairât sur sa vocation. Elle apprit par une révélation qu'elle était appelée au mariage et que tous ses enfants seraient religieux. Unie à un gentilhomme distingué par sa naissance, elle fut un modèle de piété, d'obéissance à son mari et de charité pour les pauvres. Jamais elle ne voulut consentir à porter de riches vêtements ; car, disait-elle, c'est une folie d'orner un corps qui tombera bientôt en poussière. Elle consacrait à la prière le temps qui lui restait après avoir pourvu aux besoins de sa maison. Elle n'était pas moins attentive à imprimer dans le cœur de ses serviteurs un grand zèle pour la

piété ; le Seigneur l'assura de nouveau que tous ses enfants embrasseraient la vie religieuse : cette promesse la confirma dans son désir de vivre elle-même dans la pauvreté volontaire ; et un jour qu'elle demandait à Dieu de l'exaucer, le divin Sauveur lui apparut et lui dit : « Sui-
« vez-moi maintenant ». Ces paroles la ravirent hors d'elle-même, et on la crut sur le point de mourir. Elle reprit ses forces après avoir reçu l'Extrême-Onction.

Son mari ne pouvait supporter qu'elle fût toujours dans les églises, et comme il lui en faisait des reproches, Jutta, sans s'émouvoir, prit sur le feu un vase en fer où cuisaient des poissons. Son époux, surpris de les voir si bien préparés, et remarquant que sa pieuse femme n'avait pas les mains brûlées, reconnut ses torts, et, plein d'estime pour sa sainteté, s'efforça de marcher sur ses traces. Quelque temps après, il se rendit en pèlerinage aux Saints Lieux, où il mourut. Jutta reçut cette nouvelle avec patience, et consacra dès lors tous ses soins à vivre saintement dans son veuvage. Lorsque ses enfants furent entrés en religion, elle vendit ses biens et en distribua l'argent aux indigents, sans se réserver une place où elle pût reposer sa tête ; puis elle revêtit l'habit du Tiers Ordre et se mit à mendier dans les rues pour les boiteux et les aveugles, qu'elle conduisait elle-même. Ce changement la fit estimer des uns et mépriser des autres ; mais, pour mieux éviter la vaine gloire, elle quitta son pays et vécut d'aumônes : un peu de pain, de l'eau, quelques racines lui suffisaient ; et quand elle rencontrait des personnes charitables qui lui donnaient abondamment, elle partageait ses ressources à ceux qui ne pouvaient sortir. Notre-Seigneur, voulant la fortifier de plus en plus dans

ce genre de vie pauvre et humiliée, lui dit un jour : « Tous mes biens sont à vous, et les vôtres à moi ». Encouragée par ces douces paroles, elle se consacra au service des lépreux : elle pansait leurs blessures et pourvoyait à leurs besoins. Elle soignait une fois une femme dont les joues étaient rongées par la lèpre, et qui n'avait pu avaler le saint Viatique ; surmontant les répugnances de la nature, elle mit sa langue dans la bouche de la malade et en retira le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En récompense de cette action héroïque, le divin Sauveur lui fit baiser ses plaies sacrées et la combla de consolations célestes. La sainte Vierge lui apparut aussi plusieurs fois et lui fit partager les peines qu'elle avait ressenties au pied de la croix. Comme le Fils de Dieu avait pris lui-même la figure d'un lépreux, elle leur donnait ses soins avec un zèle tout à fait désintéressé, sans jamais demander aucun salaire. Un jour, voyageant avec quelques femmes qui l'accompagnaient, elle fut surprise par la nuit dans un pays bien éloigné du lieu où elles devaient se rendre. Jutta se mit à genoux et pria Notre-Seigneur de venir à son secours : tout à coup un soleil brillant parut devant elle et éclaira sa marche jusqu'au terme de son voyage. Ce prodige attira sur elle de nombreuses démonstrations de respect et alluma dans son cœur un désir ardent de jouir de la gloire éternelle. Mais notre Sauveur, voulant mettre sa fidélité à l'épreuve, vint lui proposer le ciel ou bien une prolongation de souffrances. La pieuse veuve préféra le dernier lot et se prépara par la prière, la mortification et le jeûne, à se rendre digne de cette faveur. Quoique le soin des lépreux fût très-agréable à Dieu, cependant le divin Maître lui

conseilla de s'appliquer davantage à la méditation.

Les Tartares firent à cette époque une grande invasion en Russie, en Pologne et en Prusse, et mirent tous ces pays à feu et à sang. Les habitants de ces régions désolées retombèrent dans l'idolâtrie dont ils venaient à peine de sortir, et persécutèrent les prêtres et les chrétiens. Jutta, qui se voyait poursuivie par la vénération publique, se rendit en Prusse, un bâton à la main et en mendiant sa nourriture, et y arriva en 1260. Elle choisit pour sa demeure une maison abandonnée, près de Culm, et malgré ses efforts pour rester cachée, elle ne tarda pas à être l'objet d'une estime générale. Son premier confesseur fut un frère mineur nommé Jean de Prusse, dont nous raconterons la vie le 9 octobre ; elle s'adressa ensuite à l'évêque de Culm, qui pourvoyait à tous ses besoins. Elle comprenait bien dans quel but le Seigneur l'avait appelée dans ce pays ; car, non contente de prier continuellement pour la conversion de ses habitants, elle ne cessait de porter secours aux pauvres et aux lépreux, et de les exhorter à mériter le ciel. Ses exemples et ses miracles étaient encore plus éloquents que ses paroles, et souvent elle montrait, dans ses rapports avec les pécheurs, qu'elle connaissait le secret de leurs consciences. Ils rougissaient alors et changeaient de conduite. Elle annonça le jour de sa mort. Enfin, pleine du désir de se réunir à son Dieu, elle fut saisie d'une fièvre violente et s'étendit à terre, la tête appuyée sur une pierre : « Il y a trois choses », disait-elle, « qui conduisent certainement à Dieu : une maladie pénible, l'exil sur une terre étrangère et la pauvreté volontaire ». Elle se confessa et reçut les derniers Sacrements de la main de l'évêque ; ensuite

l'enfant Jésus lui apparut avec une multitude d'Ange et de saints. Quelques instants avant sa mort, elle donna une belle instruction sur les sept dernières paroles de Notre-Seigneur mourant ; puis le prélat lut le récit de la Passion depuis l'institution de la cène jusqu'à l'arrivée de Jésus au jardin des Olives ; alors Jutta, levant les yeux et les mains vers le ciel, expira doucement. C'était le 28 mai, ou, suivant d'autres historiens, le 5 mai 1264. Suivant son désir, son cadavre fut porté dans la chapelle des pauvres, qui fut aussitôt remplie d'une odeur céleste. Une pieuse fille qui aimait à l'aider dans les services qu'elle rendait aux malades, s'écria en le voyant : « Chère « mère, je vous en prie, que l'exemple de vos vertus « tourne au profit de mon âme ». Au même instant Jutta ouvrit les yeux, les fixa sur elle, puis, après les avoir levés vers le ciel, les referma. Une foule nombreuse se pressa autour de ses restes vénérés et put jouir de l'odeur céleste qu'ils exhalaient. Ils furent enterrés dans l'église cathédrale de Culm, et plus tard on érigea en cet endroit une chapelle en son honneur. Des aveugles, des boiteux, des lépreux et des malades de toutes sortes ont recouvré la santé par son intercession. Quinze ans après sa mort, les évêques de Prusse et les chevaliers de l'Ordre teuto-nique recueillirent ces merveilles pour obtenir sa béatification. Sigismond III et Uladislas IV, rois de Pologne, vinrent en pèlerinage à son tombeau.

PIERRE, DE COLLE

DU TIERS ORDRE

SOMMAIRE : Miracles qui attestent sa sainteté après sa mort.

Parmi les premiers confesseurs de l'Ordre, on compte Pierre, de Colle, petite ville de Toscane, qui reçut l'habit religieux des mains de saint François, et qui vécut dans une grande pauvreté et dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il mourut le 28 mai, dans le premier siècle de l'Ordre. A sa mort, les cloches de la ville s'ébranlèrent d'elles-mêmes, et de nombreux fidèles se rendirent au couvent pour vénérer ses restes. Un essaim de papillons s'abattit pendant quelque temps sur son corps, et se dirigea ensuite vers l'église paroissiale : c'était indiquer le lieu où Dieu voulait qu'il fût enterré. Des guérisons nombreuses obtenues par son intercession augmentèrent l'estime qu'on avait pour sa sainteté, et les habitants de la ville célébrèrent sa fête chaque année, le jour de la Sainte-Trinité. Le pape Urbain VIII reconnut la légitimité de son culte. Son vêtement, sa corde et ses sandales sont exposés chaque année à la vénération publique, le jour de sa fête, qui est fixé maintenant au 28 mai.

(WADDING et PAPERBROECK.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MAI

VIE DU B. HERCULANUS DE PLAGARIO

1451. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Entrée en religion à douze ans. — Il fortifie les Lucquois, pendant que les Florentins les attaquent. — Ses voyages en Terre-Sainte et en Orient. — Sa mort et sa béatification.

A l'époque où l'Ordre de Saint-François brillait de la double auréole de la science et de la vertu, et offrait au monde des saints, comme Bernardin de Sienne et Jean de Capistran, l'Eglise lui dut encore le bienheureux Herculanus de Plagario, qui réunissait en lui la perfection religieuse et les miracles. Ces faveurs nous expliquent comment, depuis sa mort, il fut l'objet de la vénération générale. Né, en 1390, à Plagario, village situé non loin de Pérouse, il appartenait à une des familles les plus illustres du pays. Son intelligence, sa sagesse, son goût pour l'étude le firent remarquer de bonne heure ; mais il grandissait encore plus selon l'esprit de l'Evangile que dans les sciences humaines. Il conçut bientôt le projet de quitter le monde et de dire adieu à ses proches pour entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il n'avait que douze ans lorsqu'il exécuta son généreux dessein. Placé sous la conduite du vénérable Albert Sartiana, il fit de grands progrès dans la science surnaturelle. Il prononça ses vœux à l'âge de vingt-six ans, quand il fut ordonné prêtre. Dès son début dans la prédication, il s'acquit une grande réputation

d'éloquence et produisit des fruits admirables de conversion. Son zèle et sa charité rappelaient le grand Apôtre. Il excellait surtout à expliquer le grand mystère de la rédemption : sa parole vive et entraînant, les larmes qu'il versait du haut de la chaire, touchaient les cœurs les plus endurcis et affermissaient partout le règne de la croix. En 1430, il prêchait le Carême à Lucques, pendant la guerre que cette ville soutenait depuis trois ans contre Florence. Déjà les habitants de Lucques, pressés par l'ennemi et par la famine dans leurs murailles, se trouvent réduits à l'extrémité et parlent de capituler. Mais le serviteur de Dieu, éclairé par une lumière divine, s'efforce de relever leur courage. Il se prive de sa propre nourriture pour la partager à ceux qui vont mourir de faim ; il exhorte ses confrères à suivre son exemple et engage ceux qui ont caché leur blé à le vendre sans délai ; il promet que, le jour de Pâques, la ville sera pourvue de vivres. Sa prédiction se réalise, car quelques Florentins, touchés de compassion pour les malheureux assiégés, leur envoient des aliments. Enfin l'ennemi, renonçant à l'espérance de la victoire, se retire et conclut un traité de paix avec les habitants de Lucques. En reconnaissance de ce bienfait, ceux-ci permirent au bienheureux Herculanus de construire autant de couvents qu'il voudrait sur leur territoire, et obtinrent d'Eugène IV des lettres apostoliques qui l'autorisaient à fonder deux monastères, l'un près de la ville de Lucques, au lieu dit Pozzuolo ; l'autre à Castro novo, où ses prières obtinrent de Dieu une source abondante pour les besoins des religieux.

Peu après, de concert avec le vénérable Albert de

Pavie, que le pape avait chargé d'une mission en Orient, il se rendit en Terre-Sainte pour y prendre possession, au nom des Observantins, de tous les couvents et de toutes les résidences de l'Ordre en Palestine.

De là ils se rendirent, avec quelques autres religieux, en Egypte. Une maladie pénible retint Albert dans ce pays, pendant que ses compagnons pénétrèrent dans les Indes, où leurs travaux produisirent de grands fruits de salut.

Revenu dans sa patrie, Herculanus redoubla ses austérités et ses prières, sans cesser de s'appliquer aux travaux du saint ministère ; son zèle apostolique produisit le plus grand bien dans les âmes, et les fidèles le vénéraient comme un saint ; mais le serviteur de Dieu, méprisant ces honneurs, rapportait tout à son divin Maître et se méprisait comme un grand pécheur.

Enfin, riche en mérites et accablé de travaux, il tomba dangereusement malade, et, après avoir soutenu courageusement les derniers assauts du démon, il rendit son âme à son Créateur, le 28 mai 1451.

Il mourut au couvent de Carfaniano ; mais comme l'église de ce monastère était en construction, on déposa son corps dans un des murs du réfectoire. Cinq ans après, on l'exhuma pour le transporter dans une chapelle de la nouvelle église. Il ne portait aucune trace de corruption. Plus tard, ses chairs se réduisirent en cendres, et ses ossements furent déposés sous le grand-autel. Les habitants du pays n'ont pas cessé de l'invoquer comme leur protecteur, et de nombreux prodiges attestèrent sa sainteté. Ces miracles, consignés dans les *Annalecta juris pontificii*, ont été acceptés par la sacrée congrégation des Rites, et le

24 mai 1860, Pie IX le mit au rang des bienheureux. Sa fête est fixée maintenant au 29 mai.

(WADDING, PAPEBROECK, *Annal. juris pont.*)

JACQUES DE PAVIE

1488. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Il est converti par Herculanus, et devient un modèle de perfection religieuse.

Le vénérable frère Jacques de Pavie avait été soldat ; mais les conseils du bienheureux Herculanus le poussèrent à embrasser la règle du Tiers Ordre. Il ne savait ni lire ni écrire ; mais il acquit dans la méditation une connaissance si profonde des mystères divins, que les professeurs de Pérouse ne rougissaient pas de le consulter sur les questions les plus ardues de la sainte Ecriture et de la théologie. Il portait un vêtement grossier, se donnait la discipline jusqu'au sang, passait quelquefois quatre ou cinq jours sans boire ni manger. Entre autres miracles, il opéra le suivant : Le vénérable frère François de Barga était à l'agonie quand le serviteur de Dieu vint le visiter. Il fit un signe de croix sur les lèvres du mourant : « Seigneur », dit-il en même temps, « ce frère peut encore rendre de grands services, prolongez sa vie » ; et aussitôt le malade fut guéri.

Il vécut longtemps dans un châtaignier creux qui lui servait de cellule. Il mourut saintement vers l'an 1488.

(MARC et WADDING.)

ÉTIENNE DE NARBONNE

RAYMOND CHARBONNIER ET PLUSIEURS AUTRES

MARTYRS

1242. — Pape : Célestin IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Hérésie des Albigeois et établissement de l'inquisition. — Raymond annonce leur mort glorieuse. — Victimes de Frédéric II en Allemagne.

A l'époque où l'hérésie des Albigeois se répandait dans le Languedoc, le pape Grégoire IX établit le tribunal de l'Inquisition, et parmi les membres qu'il nomma pour y siéger, on compte le vénérable Etienne de Narbonne et Raymond Charbonnier, frères mineurs. Le Père Etienne était un homme d'une grande sainteté et d'une prudence consommée, et avait été abbé dans l'Ordre de Saint-Benoît. Les sectaires, ne pouvant supporter son zèle ardent, résolurent sa mort. En 1242, les inquisiteurs se trouvaient au village de Vignonet, chez le comte de Toulouse. Le Père Raymond vit un jour en songe une couronne d'or descendre du ciel au milieu d'une grande lumière : « Qu'ils sont aveugles », s'écria-t-il, « les hommes de ce pays qui refusent de se convertir en voyant « de si belles couronnes destinées à ceux qui combattent « pour la foi catholique ! » Il fit part de cette révélation à ses compagnons, et ils pensèrent tous qu'ils ne tarderaient pas à être mis à mort. Et, en effet, les principaux habitants du pays les trahirent et les livrèrent à leurs bourreaux. Ils moururent dans les supplices en chantant le

Te Deum, le 29 mai, dans la nuit de l'Ascension. Dieu fit connaître leur glorieux triomphe par un globe de feu qui brilla au-dessus du palais du comte. Une malade d'un village voisin vit en esprit une échelle brillante qui s'élevait de la terre au ciel, et que les illustres martyrs montaient avec allégresse, après avoir versé leur sang. Cette vision la consola et la guérit. Des bergers aperçurent également, cette même nuit, une flamme brillante au-dessus du couvent des Dominicains, à Barcelone. Jacques, roi d'Aragon, qui assiégeait alors la ville de Xativa, fut témoin d'un semblable prodige, et fit connaître à ses soldats que le Seigneur venait d'être glorifié par un succès merveilleux. Un habitant de Carcassonne et la fille du maréchal de Mirepoix furent guéris en voyant les saints martyrs.

Les restes du vénérable Etienne et de Raymond reposent dans l'église d'un couvent franciscain, à Toulouse, sous un autel supporté par des colonnes de marbre.

Après que l'empereur Frédéric II eut été déposé au Concile général de Lyon, en 1244, et dépouillé de la couronne de Naples et de Sicile, il tourna sa fureur principalement contre les Frères Mineurs qui publiaient partout sa déchéance et la bulle du pape. Non content de les expulser de ses Etats, il faisait mettre à mort tous ceux qu'il pouvait saisir. Parmi les victimes de son impiété, on compte le Père Simon de Monte-Sarchio, dont le zèle ardent et l'éloquence entraînant excitaient le peuple à se séparer de l'empereur, et qui, après avoir enduré dix-huit tortures différentes, paya de sa vie, en 1248, sa noble

et généreuse ardeur. Il mourut en chantant les louanges du Seigneur. Enselin, gouverneur de Lombardie au nom de l'empereur, fit mettre à mort soixante Frères Mineurs dans ce pays.

(WADDING.)

MARQUARD WEISMALER

1327. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe le Long.

SOMMAIRE : Sa patience et ses miracles.

Le vénérable Marquard Weismaler se fit remarquer surtout par son humilité et sa patience. Pendant les seize années qu'il passa cloué sur son lit sans pouvoir remuer ni bras ni jambes, jamais on ne l'entendit se plaindre. Il mourut en 1327, au couvent des Frères Mineurs, à Munich, en Bavière. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Une aveugle-née, trois boiteux et beaucoup d'autres malades furent guéris par son intercession. Ses restes ont été placés dans une châsse de cuivre doré et déposés sous le grand-autel avec d'autres reliques.

On honore au couvent de Breslau, en Moravie, un autre vénérable serviteur de Dieu, nommé Marquard, qui a fait plusieurs miracles.

(WADDING.)

PIERRE DE PADULIS

1540.— Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

Nous trouvons dans le livre des saints de l'Ordre, au 29 mai, la mémoire du vénérable Pierre de Padulis, qui annonça le jour de sa mort. A peine eut-il rendu le dernier soupir, en 1540, au couvent de Rossano, en Calabre, le gouverneur de la ville et plusieurs personnages d'un haut rang virent son âme s'envoler au ciel sous la forme d'une brillante étoile. Son corps fut retrouvé longtemps après sa mort, parfaitement conservé et sans aucune trace de corruption.

(WADDING.)

MATTHIEU RÉGINUS

Dans cette même église reposent les restes de Matthieu Réginus, disciple de saint Bernardin. Il était provincial de Calabre, lorsque le pape le chargea de prêcher la croisade contre le sultan du Caire qui menaçait Rhodes ; puis il fut nommé inquisiteur dans le royaume de Naples, commissaire de l'Ordre à la cour de Rome et renvoyé par le pape Nicolas V en Calabre, pour y éteindre l'hérésie naissante de néo-chrétiens qui comptaient déjà beaucoup de partisans. Il mourut archevêque de Rossano, laissant une réputation méritée de vertus et de sainteté.

(WADDING.)

TRENTIÈME JOUR DE MAI**JEAN DE PRADO****MARTYR EN AFRIQUE**

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.**SOMMAIRE : Perfection du bienheureux Jean.**

Le royaume et la ville de Maroc, où les premiers martyrs de l'Ordre versèrent leur sang, furent également le théâtre du glorieux combat du Père Jean. Ce héros était né en 1560, à Mogroveso, dans le royaume de Léon, et était fils de Sancius de Prado, dont la famille était connue dans toute l'Espagne. Il n'avait que cinq ans lorsque ses parents moururent : un prêtre eut pitié de son malheur et le fit élever à Salamanque ; mais privé de ses biens par l'incurie de son tuteur, il ne tarda pas à concevoir un profond dégoût pour le monde, et en 1584 il embrassait la vie religieuse dans la province de Saint-Gabriel, sous la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Il se fit remarquer dès lors par son zèle pour la perfection, et après avoir étudié avec succès la théologie pendant quelques années, il fut chargé de prêcher et de confesser. Sa voix claire et sonore, son geste animé, ses paroles entraînantes, secondèrent admirablement son ardeur pour le salut des âmes. Mais ces occupations ne pouvaient dis-

traire son esprit de la présence de Dieu, et il s'efforçait d'avancer de plus en plus dans la connaissance des choses célestes. Il ressentait depuis longtemps déjà un grand désir de prêcher la foi aux infidèles, et souvent il pleurait amèrement sur la perte de tant de païens qui tombent dans l'enfer, faute d'ouvriers évangéliques. Aussi demandait-il instamment à Notre-Seigneur de le rendre capable de faire connaître la vérité à ces pauvres peuples qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'erreur. Dieu sembla lui donner intérieurement l'assurance qu'il l'exaucerait ; mais, dans la crainte que ce ne fût une inspiration du démon, il révéla ce désir au Père Didace Milanus : « Mon fils », lui répondit le saint religieux, « le temps n'est pas encore arrivé pour que le Seigneur se serve de votre vie pour sa plus grande gloire ; calmez votre impatience, et soyez persuadé que votre désir sera satisfait ».

En attendant, pour satisfaire son désir de mourir pour Jésus-Christ, il s'appliquait à la pénitence et à la pauvreté. Il ne portait qu'un habit, marchait pieds nus, dormait sur une planche ou une natte, buvait de l'eau et jeûnait presque toute l'année ; à ce régime déjà si austère, il ajoutait la discipline et le cilice et commençait l'apprentissage du martyr en versant déjà son sang par la mortification. Il n'avait dans sa cellule qu'une grande croix de bois et quelques images de papier. Quand il était supérieur, il refusait les aumônes qu'on lui envoyait, lorsqu'elles n'étaient pas absolument nécessaires. Il apportait un grand soin à l'entretien des églises et des ornements. Son obéissance était parfaite, et jamais on ne put remarquer en lui le moindre accès d'attachement à

sa volonté, même dans les affaires dont l'issue fâcheuse pouvait le couvrir de honte devant le monde. Privé de la charge de gardien par un ordre du commissaire général, il se démit aussitôt de ses fonctions, sans chercher à s'excuser. Malgré son zèle pour la pureté, il ne put être à l'abri d'une calomnie infâme qui le déshonora pendant quelque temps : « Je ne ressens point cette honte », disait-il, « puisque Dieu veut que j'aie à en souffrir, que sa sainte volonté soit faite ; mais ce qui m'afflige, c'est le déshonneur qui peut rejaillir sur notre Ordre et le scandale qui fera tomber quelques âmes faibles ». Cependant, après avoir examiné cette affaire, le provincial reconnut et proclama hautement son innocence. Dieu permit encore que la patience de son serviteur fût mise à l'épreuve par d'autres persécutions ; mais son courage pour les supporter fut inébranlable ; et au milieu de ces tracasseries, le calme de son âme ne fut jamais troublé. Chaque jour il célébrait le saint sacrifice de la messe avec une attention profonde et souvent en versant des larmes. Les jours de fête, mais surtout ceux de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Fête-Dieu, il ne pouvait contenir sa joie en méditant sur ces saints mystères. Sa piété pour la très-sainte Vierge lui mérita souvent de grandes faveurs. Il puisait dans l'oraison ce goût pour les choses saintes, et cet amour de la vertu et de la perfection. Après matines, il restait à l'église pour méditer jusqu'au point du jour, et des soupirs enflammés sortaient à chaque instant de son cœur brûlant ; quelquefois, en parlant à ses frères, il tombait dans le ravissement, et sur son visage en feu on pouvait lire l'émotion profonde que lui causait la contemplation des vérités célestes

Lorsqu'il était gardien du couvent de Séville, il s'appliquait aux travaux les plus grossiers, se joignait même aux ouvriers qui travaillaient à construire ou à réparer le couvent, afin d'édifier les novices. Il ne rougissait pas de s'accuser au réfectoire de ses moindres fautes, de baiser les pieds de ses frères et de les servir à table. Il était plein de bonté pour ses inférieurs, et traitait le moindre frère comme s'il eût été son supérieur. En voyage, il promettait obéissance à son compagnon. Son humilité le portait à fuir toute distinction, et il ne pouvait supporter qu'on parlât devant lui de la noblesse de sa famille. La charge de maître des novices lui souriait beaucoup, parce qu'elle lui procurait l'occasion de s'humilier plus souvent, afin de donner l'exemple aux jeunes religieux ; mais il n'occupa cette charge que pendant six mois, parce que la province avait besoin de ses services pour un autre emploi.

Il était gardien du couvent de Badochoz, lorsqu'en 1610, de tous les monastères que la province de Saint-Gabriel comptait dans l'Andalousie, on forma la nouvelle province de Saint-Didace. Le Père Bénigne de Gênes, qui présida le premier chapitre provincial, demanda aux pères assemblés lequel d'entre eux ils jugeaient le plus capable de gouverner cette province. Les religieux donnèrent tous leurs voix à Jean de Prado, comme à un homme prudent pour la direction, sévère pour lui-même, zélé pour la réforme et estimé de toute la ville. Le général le nomma aussitôt provincial ; mais le saint religieux vint se jeter à ses genoux et le supplia de ne pas lui imposer ce fardeau. Ses instances furent si vives que les assistants pleuraient d'émotion ; mais le Père Bénigne

refusa de se rendre à ses larmes et obligea le Père Jean à se soumettre, au nom de l'obéissance. Il s'acquitta de cette charge avec le plus grand zèle, et mit tous ses soins à faire observer les règles austères de la réforme entreprise par saint Pierre d'Alcantara.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père Jean se rend au Maroc pour secourir les chrétiens esclaves.

Après avoir gouverné la province de Saint-Didace pendant trois ans, il sentit se ranimer en lui le désir de prêcher la foi aux infidèles lorsqu'il se vit nommé gardien du couvent de Cadix. Se trouvant alors dans le voisinage de l'Afrique, il songeait à l'accomplissement de son dessein, et le fit connaître au Père Matthias de San-Francisco, qui avait conduit deux fois des frères mineurs en Amérique. Ils résolurent l'un et l'autre de demander la permission de partir pour les Indes Orientales ; et comme le Père Matthias se rendit à Madrid quelque temps après pour les affaires de sa province, il s'adressa au commissaire général et au conseil royal pour obtenir cette autorisation. Malgré les efforts du démon pour empêcher cette mission, le saint religieux réussit et obtint ce qu'il demandait. Il revint aussitôt à Séville pour faire, avec le Père Jean, ses préparatifs de départ ; mais la flotte espagnole venait d'être capturée par les Hollandais, et il fut contraint d'attendre l'année suivante. Pendant ce temps, le Père Jean apprit qu'à Maroc la peste faisait de grands ravages parmi les Maures et parmi les chrétiens esclaves, et que sept religieux venaient d'y succomber, laissant pri-

vés de tous secours spirituels les fidèles de cette ville. Jean conçut aussitôt le désir de les soulager, et écrivit plusieurs lettres à François Rocco Bonnet, marchand, de Catalogne, qui habitait sur la côte africaine, dans la ville espagnole de Mazagan , et qui se rendait souvent à Maroc. Celui-ci s'efforça de faire renoncer le saint religieux à son projet, en lui représentant la férocité du roi Muley-Abdel-Mélek ; mais, comme il ne pouvait y parvenir, il promit de l'aider.

Le Père Jean s'efforçait en même temps de gagner à son dessein le Père Matthias, qui attendait l'armement d'une nouvelle flotte afin de partir pour l'Amérique. Ne pouvant le convaincre, le Père Jean sortit avec son compagnon dans la ville, sans savoir où il le conduisait. Tout à coup il se souvint qu'il y avait à Cadix un riche marchand nommé Alphonse Herrera, qui faisait un grand commerce avec le Maroc. Il se rendit aussitôt chez lui, afin de le prier de lui obtenir un passeport pour l'amour de Dieu. Herrera lui répondit que c'était impossible, parce que les Maures étaient irrités au plus haut point contre les chrétiens ; mais comme l'homme de Dieu insistait, le marchand écrivit à François Rocco, son principal correspondant, qui confia cette affaire au médecin du roi. Celui-ci était un esclave chrétien, mais jouissait d'un grand crédit auprès du prince. Le roi était autrefois animé des sentiments les plus hostiles contre les chrétiens, et grâce aux instigations de quelques renégats, il avait fait trancher la tête à un religieux de Saint-Augustin. Mais peu après il tomba malade, et fut guéri par les soins de cet esclave chrétien, qui saisit cette occasion pour le menacer d'un châtement plus terrible s'il

continuait à persécuter les chrétiens. Le médecin, apprenant le projet du Père Jean, s'empressa de demander au roi un passeport pour deux ou trois religieux espagnols dont l'intention était de secourir les pauvres esclaves de son royaume. Il l'obtint sans difficulté, et un mois après Herrera recevait, à sa grande surprise, la permission demandée. La rapidité avec laquelle cette affaire avait été conduite le fit crier au miracle, et d'ailleurs la cour de Rome le reconnut elle-même plus tard, lorsqu'on instruisit le procès de béatification du bienheureux Jean.

Le saint religieux remercia le marchand du service qu'il avait rendu à la foi, et pendant qu'il demandait à ses supérieurs la permission d'entreprendre ce voyage, il commença l'étude de la langue arabe. Ils reçurent bientôt du pape Urbain VIII des lettres qui les nommaient, avec le Père Matthias, missionnaires apostoliques et leur conféraient une foule de privilèges réservés aux évêques, et le droit d'emmener avec eux quatre religieux à leur choix. Mais lorsque Jean montra ces lettres au provincial, celui-ci lui répondit sévèrement et s'entendit secrètement avec le duc de Medina-Sidonia, gouverneur des côtes d'Afrique, afin que son départ fût retardé de trois ou quatre mois. Le Père Jean vint plusieurs fois demander la permission de partir à ce seigneur qui, fidèle à l'engagement pris avec le provincial, refusait toujours de la lui accorder ; il lui conseilla de retarder son départ jusqu'au printemps, parce que la mer était mauvaise pendant l'hiver, et qu'on pouvait craindre un naufrage. « Votre excellence peut-elle », répondit le saint, « me garantir la vie jusqu'au printemps ? Savez-

« vous ce que Dieu fera pendant tout ce temps de ce mi-
« sérable ouvrier ? En quel état se trouvent ces pauvres
« chrétiens sans prêtres ? Le Seigneur apaisera la tem-
« pête ; ou bien j'invoquerai sa protection et je m'em-
« barquerai sur mon manteau ». Le duc, entraîné par
ces paroles, pria lui-même le provincial de ne plus em-
pêcher l'exécution d'un projet aussi saint, et comme il
s'y refusait encore, le Père Jean se mit à genoux devant
lui et lui demanda en pleurant la permission qu'il solli-
citait. Le supérieur se laissa fléchir, et le gouverneur fit
aussitôt équiper un vaisseau à ses frais pour transporter
en Afrique les Pères Jean et Matthias et le frère Ginésius
d'Orana. En vingt-quatre heures, ils atteignirent la côte
du Maroc, mais tout à coup le vent changea, la tempête
s'éleva, et ils furent contraints de revenir en Espagne.
En même temps ils aperçurent deux vaisseaux de pirates
qui les poursuivaient, et bientôt ils furent à portée de
canon. Toute espérance était perdue pour les chrétiens.
Mais Jean les rassura et leur recommanda de se confier à
la sainte Vierge et à saint Antoine de Padoue. A peine
eut-il commencé de prier, que les cordages du grand et
du petit mât se rompirent sur le vaisseau ennemi ; en
même temps un vent favorable les emporta rapidement
au port de Cadix et les arracha des mains de leurs ravis-
seurs. Six jours après, ils s'embarquèrent de nouveau et
abordèrent, le 8 décembre, au port de Mazagan, petite
ville qui appartient aux Espagnols et qui se trouve sur la
côte d'Afrique.

Le gouverneur, nommé François d'Alméida, reçut dans
son palais les missionnaires, qui auraient préféré passer
la nuit dans une petite chapelle en dehors de la ville.

Mais à peine eurent-ils demandé à pénétrer dans le royaume de Maroc, que François d'Alméida se mit à les en détourner sous prétexte que leur passeport ne les mettait point à l'abri de la férocité de ces barbares, et qu'il fallait écrire afin que le roi les envoyât chercher avec une escorte. Mais trois mois s'écoulèrent sans qu'il arrivât personne. Pendant ce temps le Père Jean prêchait aux soldats de la garnison et opérait dans leurs âmes des fruits merveilleux de salut. Le premier vendredi de Carême, il vit en extase Notre-Seigneur en croix, au commencement d'une procession solennelle dans l'église paroissiale ; soudain il s'écria, les bras étendus : « Pour-
« quoi, ô mon Dieu, êtes-vous si accablé du poids de mes
« péchés ? » Puis il suivit la procession et se mit à prêcher avec une ardeur étonnante. Une main cachée et mystérieuse le soutenait dans les airs, et les fidèles témoins de ce spectacle fondaient en larmes. Cependant le serviteur de Dieu craignait qu'on ne s'opposât encore à son voyage ; car les Pères de la compagnie de Jésus, qui étaient chargés du service divin pour la garnison, lui avaient dit que la mission du Maroc n'appartenait pas à la cour d'Espagne, mais aux Portugais, et que ceux-ci ne supportaient pas d'autres missionnaires que ceux de leur pays. Le Père Jean s'en plaignit au gouverneur, qui l'ajourna de nouveau en lui disant qu'il attendait l'escorte qu'on lui avait promise pour lui et ses compagnons. Alors le serviteur de Dieu résolut de quitter secrètement la ville, et après avoir recommandé son projet à Notre-Seigneur, il sortit avec le Père Matthias, en chargeant le frère Ginésius de prévenir le gouverneur, lorsqu'ils seraient déjà loin. Mais à peine François d'Alméida eut-il

connaissance de cette fuite, que, comprenant sa responsabilité, il donna l'ordre de tirer le canon et de poursuivre les fugitifs. Il se mit lui-même à la tête de trois cents cavaliers, et se dirigea sur la route d'Azamor. En même temps le gouverneur de cette ville avait résolu de faire une sortie pour piller les chrétiens ; mais, lorsqu'il fut arrivé à une heure de Mazagan, il entendit le canon et fit arrêter ses troupes. Il reconnut parfaitement le bruit que faisaient les cavaliers de François d'Alméida, mais, ne pouvant croire que c'étaient des chrétiens, il rentra dans la ville. Pendant ce temps les missionnaires s'étaient cachés dans une caverne, et échappaient, grâce à la protection divine, aux poursuites des Espagnols et aux Maures, qui n'eussent pas manqué de les mettre à mort comme espions. Le lendemain ils se dirigèrent du côté d'Azamor, mais reconnus par des cavaliers espagnols, ils furent contraints de rentrer dans la ville de Mazagan. Le gouverneur vint au-devant d'eux et les supplia de ne plus s'exposer au danger de perdre la vie et de compromettre le succès de leur mission ; il leur promit que, dans deux jours, leur voyage serait moins dangereux. Le surlendemain le Père Jean célébra de bonne heure le saint sacrifice de la messe, et après avoir exhorté les chrétiens au courage et à la patience, ils se rendirent à la ville d'Azamor, escortés par deux cavaliers maures. Le gouverneur de cette ville les accueillit avec froideur, mais sans leur faire de mal, sur la recommandation de François d'Alméida, et les fit loger chez un juif. Il leur fit connaître la mort du roi qui avait signé leur passeport, et leur apprit que son successeur était très-hostile aux chrétiens. Ils restèrent treize jours dans cette ville, exposés aux insultes

et aux moqueries des juifs et des Maures ; car le Père Jean ne négligeait aucune occasion de confondre les sectateurs de Mahomet et les descendants d'Abraham, en leur montrant la fausseté de leurs religions. Ils partirent ensuite d'Azamor, escortés de quelques soldats qui devaient les protéger contre les assassins dont les routes sont remplies. Enfin, après cinq jours de marche, ils arrivèrent à une demi-heure de Maroc. Le Père Jean, apercevant des esclaves chrétiens, courut les embrasser, en leur disant : « Venez, mes enfants, je viens vous soulager ». Il leur adressa quelques paroles de consolation et les quitta en pleurant.

Le serviteur de Dieu fit aussitôt connaître son arrivée au roi de Maroc, qui l'envoya chez le surveillant des esclaves chrétiens avec ses deux compagnons. Celui-ci, voyant l'ardeur et le zèle des missionnaires, les engagea au nom des souffrances du divin Sauveur à se modérer, parce que le prince, ennemi juré des chrétiens, ne tarderait pas à les faire mourir. Deux jours après ils furent reçus par le roi. Le Père Jean lui dit qu'ils étaient venus dans son royaume pour consoler les esclaves chrétiens et les instruire de leur foi. Le prince répondit qu'il s'opposait à leur pieux dessein, qu'il devaient quitter immédiatement ses Etats ; qu'il les retenait comme esclaves, parce qu'ils n'avaient pas de passeport signé de sa main. Cette parole fut un coup de foudre pour les missionnaires ; mais grâce au crédit de quelques courtisans, ils obtinrent quelques jours de délai avant de retourner en Espagne. Ils se mirent aussitôt à prêcher et à célébrer les saints mystères pour les pauvres chrétiens réduits en esclavage : à cette nouvelle le tyran les fit enfermer

dans le quartier des juifs, en attendant qu'il eût une occasion de les rendre à leur patrie; parce qu'il avait résolu de faire apostasier tous les chrétiens, et il craignait que les religieux ne les détournassent de l'apostasie. Cependant ils réussirent à se construire un autel dans la demeure du médecin royal et dans une maison juive, et pendant treize jours ils distribuèrent les consolations de l'Eglise et les sacrements à plus de cinq cents esclaves : ils en marièrent quelques-uns et convertirent quelques apostats. La nuit tout entière se passait au milieu de ces pieux exercices, et les saints religieux se réjouissaient de ces fatigues qui leur permettaient de consoler tant d'affligés.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le Père Jean est mis en prison. — Ses souffrances et sa mort.

Le jour des Rameaux, nos zélés missionnaires célébrèrent du mieux qu'ils purent l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem. Le roi vint dans la maison où travaillaient ses esclaves, pendant que le Père Matthias chantait la passion, et on remarqua, comme un miracle, que ce prince n'entendit pas sa voix. Mais le lendemain ils étaient tous les trois mis aux fers et envoyés en prison. Leur joie fut grande lorsqu'ils se virent en butte aux mauvais traitements des ennemis de la foi. Le Père Jean surtout ne se lassait pas de baiser ses chaînes et de remercier Dieu qui leur accordait la grâce de commencer la semaine sainte dans les souffrances. On les conduisit à travers la ville, au milieu des insultes de la populace, chez un juge qui refusa de les recevoir et les renvoya dans

une autre prison ; mais le geôlier ne voulut pas se charger de cette affaire, et ils furent contraints de revenir au palais. Les serviteurs de Dieu virent dans ces affronts une grâce particulière du Seigneur, qui voulait ainsi leur faire imiter plus parfaitement les souffrances du divin Rédempteur. Enfin ils furent enfermés dans un cachot qui servait de prison pour les Maures du palais : c'était un réduit infect et humide, sans toit, et cependant peu éclairé, parce que des constructions beaucoup plus élevées n'y laissaient pénétrer que très-peu de lumière. En même temps François Rocco, qui avait envoyé aux religieux, à Cadix, le passeport qu'il avait obtenu, fut également mis en prison. Le roi vint les visiter et leur annonça que quatre de ses sujets révoltés venaient de s'enfuir à Mazagan, et que s'ils ne voulaient pas écrire au gouverneur de cette ville pour qu'il les renvoyât, ils devaient s'attendre à mourir dans leur cachot. Un autre jour, il les pria de demander au roi d'Espagne des livres mahométans qu'il avait dans sa bibliothèque ; mais toutes ces propositions n'étaient que des ruses imaginées par le tyran qui avait résolu de les garder en esclavage.

Le Père Jean ne pouvait assez remercier le Seigneur des chaînes qui le retenaient en prison : « C'est maintenant », s'écriait-il, « ô mon Dieu, que je vois combien vous m'aimez : que ce présent de vos divines mains est cher à mon cœur ! qu'ils sont doux, ces fers attachés à mes pieds ! » — « Mes enfants », disait-il aux chrétiens qui venaient le consoler, « Dieu ne montrerait point qu'il me chérit, s'il ne m'avait mis dans l'état où je suis » ; et il leur défendait de travailler à sa délivrance, parce qu'ils le priveraient du fruit de ses travaux ; la seule

peine qu'il ressentit était de ne pouvoir plus leur administrer les Sacrements. Dès les premiers jours de leur captivité, nos prisonniers s'étaient procuré les objets nécessaires pour dire la messe, et avant le jour, pendant que tout dormait autour d'eux, ils célébraient le saint sacrifice, auquel assistaient quelquefois de pauvres esclaves. Ils passaient le reste de leur temps dans la méditation et les exercices de pénitence. Le jeudi saint, apprenant que cinq esclaves chrétiens étaient sur le point de renoncer à leur foi, Jean de Prado en fit venir un près de lui et l'exhorta vivement à persévérer; mais un instant après le roi les demanda et réussit à les faire apostasier en les menaçant de la mort. Cette faiblesse fut la peine la plus vive que le saint missionnaire ressentit dans sa prison. Peu après, les missionnaires furent attachés deux à deux par un pied et condamnés à broyer du salpêtre dans un grand mortier; chaque jour ils avaient quatorze ou quinze livres de poudre à fabriquer. Le Père Jean se mit aussitôt à la besogne avec une grande gaieté, et prenant un pilon de douze livres: « Frappons
« d'abord », dit-il à ses compagnons, « tant de coups en
« l'honneur des trente-trois années que Notre-Seigneur
« a passées sur la terre, autant d'autres en l'honneur de
« sa passion douloureuse; ceux-ci pour honorer sa sainte
« Mère, ceux-là pour la conversion du roi et de ses su-
« jets ». Malgré leur activité, ils ne laissaient pas d'être en butte aux mauvais traitements de leur gardien, qui les accablait de coups, et souvent ils tombaient à terre sans connaissance. Le Père Jean était surtout l'objet de sa fureur, mais rien ne pouvait abattre son courage ni altérer sa patience. Quelquefois le geôlier permettait à quelques jeunes Maures de pénétrer dans leur prison,

mais c'était pour les insulter et les tourmenter. Les habitants de la ville, témoins des tortures qu'on leur infligeait, se demandaient avec étonnement comment ils pouvaient y survivre. Un jour que le bourreau frappait le Père Jean à coups de bâton, François Rocco ne put se contenir, et lui arracha des mains son instrument de supplice. En punition de son courage, il fut condamné à être foulé aux pieds par deux Maures, devant la prison. Le serviteur de Dieu, voyant son ami traité avec une cruauté inouïe, s'élança sur le seuil : « Pays sans Dieu, « ni foi, ni loi », s'écria-t-il d'une voix tonnante, « pour-
« quoi mets-tu ainsi à mort d'innocents chrétiens ? » Ces paroles tombèrent comme un coup de foudre sur les bourreaux, qui abandonnèrent aussitôt leur victime. Les chrétiens avaient gagné le geôlier à force de présents et réussissaient à faire passer des vivres aux missionnaires ; mais le bourreau se fit donner la clef de leur cachot et les laissa quelquefois deux ou trois jours sans manger. Les réclamations furent inutiles, et le tyran, qu'on priaît de laisser pénétrer quelques aliments pour les pauvres captifs, répondit qu'ils devaient manger du venin.

Les religieux montraient, par leur fermeté et leur patience, qu'en dehors de la foi catholique il n'y a point de salut ; le Père Jean confondait ses ennemis, entre autres le monarque, par des réponses solides. Celui-ci résolut d'en finir, et, le 23 mai, il fit comparaître les prisonniers devant lui et un grand nombre de chrétiens qui avaient renoncé à la foi. Un de ces derniers, Portugais apostat, reprocha aux missionnaires de tromper le peuple catholique et de s'enivrer eux-mêmes avec un calice plein de vin, en disant que c'était leur Dieu. « menteur », lui

répondit le Père Jean, « après avoir renié ton divin Maître, oses-tu donc soutenir ces calomnies ? Mais au jugement dernier le Seigneur confondra ton imposture et l'erreur de ceux qui soutiennent la religion du faux prophète Mahomet ». Le roi, voyant que ces paroles ébranlaient les apostats, donna l'ordre de reconduire les prisonniers dans leur cachot. Le vénérable serviteur de Dieu, prévoyant le sort qui leur était réservé, exhorta ses compagnons à se confesser et à se préparer au martyre. Ils passèrent la nuit dans la prière et les exercices de mortification. A deux heures, entendant la voix du crieur public qui invitait les Musulmans à la prière, le Père Jean dit aux autres prisonniers : « Chantons les louanges du vrai Dieu, pendant que les Turcs se prosternent devant le démon ». Puis il célébra la sainte messe et donna la sainte communion à ses compagnons. Le matin, on leur apporta leur tâche ordinaire, et ils s'appliquèrent au travail avec une ardeur nouvelle. Vers huit heures du matin, un Maure vint leur annoncer que le roi demandait le plus âgé d'entre eux : « C'est moi », s'écria le Père Jean. — « Et vous, mes enfants », dit-il à ses amis, « rendez-moi à Dieu ». Le monarque lui ayant demandé si son travail avançait : « Oui », répondit-il, « parce que le Seigneur le veut ainsi ». — « Et comment savez-vous », lui dit le tyran, « que c'est la volonté de Dieu ». — « Tous les princes », reprit Jean, « reçoivent du Seigneur leur puissance, qu'ils soient Maures ou chrétiens. Vous m'avez fait votre prisonnier, et vous me commandez de travailler ; c'est donc la volonté de Dieu que j'obéisse ». — « Mais ne me souhaitez-vous pas du mal, parce que je vous fais travailler ainsi ? » —

« Le Seigneur ne veut pas que je désire votre malheur, « et c'est parce que je désire votre bien que j'ai quitté ma « patrie et que je me suis exposé à tant de dangers pour « vous annoncer une chose au nom de Dieu ». — « Mais « c'est la mort », reprit le roi, « que vous êtes venu cher- « cher ». Le Père Jean lui répondit alors que l'affaire qu'il avait à négocier concernait le monarque, et il demanda un autre interprète pour s'expliquer, parce que l'apostat dont il se servait ne lui semblait point assez capable. « Voilà trois mois que je suis dans votre royaume », dit-il alors ; « croyant que vous n'êtes pas éloigné de « connaître la voie de votre salut, je vous dis au nom de « Dieu qu'il n'y a qu'un seul baptême, une seule foi, « une seule loi, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « que tous les chrétiens reconnaissent et qui rend les « hommes bienheureux ; par conséquent, ceux qui sui- « vent Mahomet ne peuvent compter que sur l'enfer ». Le tyran, surpris de cette liberté courageuse, fit attacher le confesseur de la foi à une colonne et donna l'ordre de le frapper de verges. Après ce supplice, il lui demanda s'il ne croyait pas à la religion de Mahomet, la meilleure. « Et comment serait-elle bonne », répondit le martyr, « puisque ses sectateurs brûleront éternellement dans « l'enfer ? » Le monarque, de plus en plus irrité, commanda qu'on le flagellât de nouveau. Quatre Maures exerçaient tour à tour leur fureur ; le sang ruisselait sur les membres déchirés du saint religieux, et chacun des assistants croyait qu'il allait expirer sous les coups. Pendant ce temps on amenait les autres captifs. Du plus loin qu'il les aperçut, il s'écria : « Maintenant, mes enfants, « nous sommes dans la lice ; supportez courageusement

« les peines de cette vie, qui passent comme une fumée.
« Offrez votre vie au Seigneur pour la confirmation de
« notre sainte foi, car la couronne du martyr nous est
« préparée ». Un seigneur de la cour leur dit alors que
le Père Jean avait mérité ce supplice pour avoir blas-
phémé contre Mahomet : « Mon compagnon a bien parlé »,
répondit le Père Matthias. Le tyran donna aussitôt l'ordre
de les décapiter ; mais, sur les instances de quelques cour-
tisans, leur exécution fut retardée : on se contenta de
frapper de verges le Père Matthias et le frère Ginésius,
puis on les reconduisit en prison au milieu des railleries
et des insultes de la foule. Le Père Jean consola ses com-
pagnons et leur partagea les quelques aliments qu'on
leur avait envoyés. Un peu après midi, le roi le demanda
une seconde fois : « Adieu, mes bien-aimés », dit-il en
quittant ses frères, « voici l'heure de ma mort, persé-
« vérez courageusement dans la foi ». Et après les avoir
tendrement embrassés, il se rendit au palais, où le prince
l'attendait avec un grand nombre d'apostats et de Maures,
pour le percer de flèches. Mais avant de consommer son
forfait, il essaya de vaincre la constance du martyr par
des flatteries et des promesses brillantes. « J'ai servi mon
« Dieu crucifié pendant plus de soixante ans », répondit
le généreux confesseur de la foi, « l'abandonnerais-je
« maintenant pour une religion aussi vile que la vôtre ?
« N'y comptez pas, je vous le répète au nom de Dieu,
« puisque vous n'avez pas voulu croire à mes paroles et
« que vous avez perdu par vos perfidies un grand nom-
« bre de chrétiens, vous aurez à souffrir d'horribles
« tourments dans l'enfer ». Hors de lui, le tyran
déchargea sur la tête du martyr un violent coup de sabre,

et le sang s'échappa avec force de sa blessure. Mais Jean, levant les yeux au ciel, se mit à expliquer à haute voix les mystères de la foi, puis il s'affaissa sur lui-même pendant que l'on amenait le Père Matthias et le frère Ginésius. Cependant le martyr, s'apercevant que le roi voulait le percer d'une flèche, s'efforça de se mettre à genoux, mais il retomba aussitôt ; on essaya de le relever, mais inutilement. Alors le monarque lança un trait, qui passa au-dessus du saint religieux, qui fit un effort sur lui-même afin de se tourner du côté de son bourreau ; une flèche l'atteignit en pleine poitrine, et fut aussitôt arrachée par les Maures ; il en reçut encore deux autres, qu'il arracha lui-même de sa propre main, puis, apercevant autour de lui un grand nombre d'apostats, il s'écria : « Cruel tyran, n'est-ce point assez de faire mourir les corps ? pourquoi donc tuez-vous encore les âmes ? » Ensuite, comme il continuait de réfuter les faussetés du mahométisme, un renégat lui déchargea un coup de sabre sur la bouche ; son exemple fut aussitôt suivi, et bientôt le corps du martyr fut couvert de blessures. Pendant ce temps, on ramenait en prison ses deux compagnons de captivité, et son visage resplendissait d'une lumière céleste. Les Maures et les apostats s'enfuirent effrayés, et le roi rentra dans sa demeure le visage couvert d'une pâleur mortelle. Quelques chrétiens qui avaient eu la faiblesse de succomber, confessèrent leur faute en pleurant.

Cependant le prince avait donné l'ordre de brûler le martyr : il fit allumer un grand feu dans la cour de son palais, et quatre esclaves furent chargés d'y porter le corps du Père Jean qu'on croyait mort. Mais le courageux

confesseur vivait encore ; un seigneur de la cour lui conseillait d'embrasser la religion de Mahomet ; Jean lui répondit qu'il ferait bien mieux de se faire chrétien et d'éviter l'enfer. Enfin, malgré ses longues souffrances dans la prison, et pendant sa double flagellation, malgré les blessures qui avaient affaibli ses forces, il eut encore assez d'énergie pour se lever au milieu des flammes et pour prêcher la foi devant le roi qui le regardait du haut d'un balcon. Les barbares, voyant que le feu du bûcher n'arrêtait point son zèle, l'accablèrent sous une grêle de pierres et le firent tomber au milieu du foyer ardent. Alors le glorieux martyr, élevant ses yeux vers le ciel, s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et il alla recevoir au ciel la couronne que lui avaient méritée ses travaux. C'était le 24 mai 1631 : il était âgé de soixante-neuf ans. Un globe de feu s'éleva au dessus de son corps et frappa le peuple de la ville d'étonnement et d'épouvante.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Le tyran est puni, la foi prêchée au Maroc, et les restes du bienheureux Jean sont ramenés en Espagne.

Le cruel persécuteur ne tarda pas à recevoir du ciel le châtiment de son crime ; car, comme un autre Caïn, il éprouvait une crainte continuelle qui ne lui laissait aucun repos. « Ce prêtre », disait-il à ses amis, « que j'ai fait mettre à mort, me poursuit et m'effraie tellement que je ne suis plus maître de moi ». Il n'osa point mettre à exécution le dessein qu'il avait conçu d'enlever la vie au Père Matthias et à ses compagnons ; mais il

ordonna qu'on mît le feu à l'église chrétienne et qu'on n'y laissât pas pierre sur pierre. Mais son ordre ne fut pas exécuté, parce que personne n'osa s'en charger. Il se vengea de cet échec en persécutant ses sujets : ses neveux, ses amis et tous ceux qu'il soupçonnait furent mis à mort, et il fit enfermer son frère dans une prison. Les chrétiens apostats qui remplissaient son palais furent également l'objet de sa fureur ; enfin, fatigués de sa tyrannie, ils l'accablèrent de coups et le firent mourir le jour même où il avait commandé le supplice de son frère. Celui-ci, fils d'une mère catholique, que son père avait épousée à cause de sa grande beauté, prit en mains les rênes du gouvernement, et les habitants du pays saluèrent avec joie son avènement au trône.

Comme le sang de nos premiers martyrs, la mort glorieuse du Père Jean fut, pour le Maroc, une source de bénédictions et de salut. Le nouveau roi, d'un caractère doux, aimable et vertueux, s'appliqua de toutes ses forces à faire le bonheur de son peuple. La pureté de ses mœurs aurait pu faire rougir un grand nombre de princes chrétiens ; car il ne voulut jamais avoir qu'une seule femme, quoique la loi de Mahomet lui permit d'en avoir plusieurs. Dès le début de son règne, il abolit les lois iniques portées par son prédécesseur contre les chrétiens, et ordonna qu'on leur rendît tous leurs biens. Le Père Matthias et ses compagnons furent mis en liberté, et un grand nombre d'esclaves espagnols purent retourner dans leur pays sans avoir à payer aucune rançon. Le frère Ginésius, épuisé par les fatigues qu'il avait endurées, revint à Mazagan avec François Rocco. Ainsi se vérifia la prophétie du Père Jean, qui avait dit

à ce dernier, en allant au martyr : « Ayez confiance, « vous serez mis en liberté ». Le Père Matthias resta dans la ville pour consoler les esclaves chrétiens et leur administrer les Sacrements. A cette nouvelle le roi lui fit demander pourquoi il ne partait pas, et lui dit de venir lui parler. Les chrétiens, craignant un piège, le détournèrent de cette entrevue ; mais quelques jours après, il se rendit au palais, parce que le monarque l'avait demandé une seconde fois, et fit connaître à ce prince le désir qu'il avait de rester dans son royaume ; et comme le roi s'étonnait de ce qu'il ne cherchait point à se reposer de ses fatigues en retournant en Espagne, il lui répondit que c'était pour lui une faveur très-grande de pouvoir rester au Maroc. Le prince objecta que les rois de ce pays ne vivaient pas longtemps, et qu'il pourrait avoir à souffrir plus tard de nouvelles persécutions. Le Père Matthias répondit qu'il ne craignait rien et qu'il mettait en Dieu sa confiance, et comme il remarquait une certaine défiance dans le monarque, il ajouta que les chrétiens mettent leur bonheur à servir le Seigneur et à souffrir pour lui, qu'il n'était pas venu pour espionner le pays, que si son frère avait voulu le recevoir comme envoyé du duc de Medina-Sidonia, il aurait rendu de grands services au Maroc, et que sa conduite sans reproche était bien une preuve de la pureté de ses intentions.

Le roi, satisfait de ces réponses, n'insista plus pour le décider à partir ; il lui offrit même de pourvoir à ses besoins, et comme le saint religieux le remerciait de sa générosité, en disant qu'il ne manquait de rien, le prince parut vivement contrarié. Il ne pouvait croire qu'un étranger si mal vêtu et si pauvre n'eût aucune demande

à lui adresser. En vain l'homme de Dieu lui répondit qu'il était obligé par état de mépriser les biens de la terre ; le prince, élevé dans l'erreur, ne pouvait croire à ce désintéressement. Enfin le Père Matthias, voulant satisfaire les désirs du monarque, le pria de mettre son Ordre en possession de la vieille église des chrétiens. Le roi demanda aussitôt son secrétaire, et lui fit rédiger l'acte de cette donation. Un mois après il permettait au confesseur de la foi d'appeler d'autres religieux à son secours.

Le Père Matthias écrivit alors à son provincial et au duc de Medina-Sidonia, et aussitôt le Père Nicolas de Velasco partit pour le Maroc avec trois autres prêtres. Ils arrivèrent à Mazagandans le courant de l'année 1637, où le roi lui envoya un juif pour saluer de sa part le Père Nicolas ; quelques jours après, une escorte de cavaliers choisis venaient chercher les religieux pour les conduire à la capitale. Le lendemain de leur arrivée, le monarque leur donna une audience et leur confirma par lettres royales la possession de l'église chrétienne qu'il avait déjà concédée au Père Matthias. Ce dernier obtint également la permission de retourner en Espagne pour y transporter les précieux restes du martyr. Son corps avait été enterré sur le lieu même du supplice et recouvert de terre, afin que les chrétiens ne pussent l'enlever. Pendant plusieurs nuits on avait remarqué en cet endroit une lumière céleste qui avait jeté la terreur dans l'âme des apostats et du tyran : des merveilles opérées, grâce à son intercession, par le Père Matthias et le frère Ginésius, augmentèrent leurs craintes. Deux ans et neuf mois après, ces précieux restes furent placés près d'une

gouttière, parce qu'on n'avait pu trouver d'emplacement plus convenable. Enfin, sur l'ordre du roi, le mur fut abattu, et les religieux saisirent l'occasion qui se présentait pour recueillir ses ossements, sa corde et son rosaire, que le feu avait respectés ; et le Père de Velasco les emporta à Mazagan, où le gouverneur les reçut avec le plus grand respect ; des salves d'artillerie et le bruit des cloches annoncèrent à la ville l'arrivée de ce précieux trésor. Quelques jours après le Père Nicolas de Velasco abordait au port de San-Lucar, en Espagne, et le duc de Medina-Sidonia, gouverneur de la ville, accourait au-devant de ces reliques sacrées. Les gentilshommes et leurs écuyers l'accompagnaient avec des flambeaux pour honorer le saint martyr, dont les restes furent déposés dans la chapelle du gouverneur. Celui-ci bâtit à ses frais un couvent et une église pour les y garder plus tard, lorsque sa béatification fut prononcée par la cour de Rome. L'archevêque de Tuam et quatre chanoines, docteurs en droit et en théologie, furent chargés par le pape de constater l'état de ses reliques, et dans le rapport qu'ils adressèrent, en 1683, à la cour de Rome, ils témoignèrent qu'un parfum céleste s'échappait de ses ossements et des cendres qui les entouraient.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Miracles opérés par le Père Jean après sa mort. — Instruction du procès pour sa béatification.

Dieu fit connaître la sainteté du glorieux martyr par de nombreux miracles en Afrique et en Espagne. Lorsque le gouverneur de Mazagan accompagna le Père Jean

avec ses officiers pour le conduire hors de la ville, un capitaine d'infanterie, nommé Gaspard Rodriguez della Torre, s'approcha du saint missionnaire et lui demanda sa bénédiction à genoux : en remontant à cheval, il laissa tomber sa lance, et comme il voulait descendre pour la ramasser, le Père Jean la lui remit entre les mains en lui disant : « Le Seigneur vous rendra heureux avec cette lance. Le jour où la nouvelle du glorieux triomphe du saint religieux arriva dans la ville de Mazagan, le gouverneur donna des réjouissances publiques. Le capitaine Gaspard Rodriguez atteignit malheureusement en pleine poitrine un jeune homme avec sa lance, pendant que son cheval courait à toute vitesse. Le choc fut si violent que l'arme meurtrière se brisa en trois ou quatre morceaux. L'infortuné tomba, et chacun s'empressa de le relever, croyant qu'il était mortellement blessé ; mais il n'avait aucun mal. Personne ne douta qu'il ne dût son salut à la protection du saint martyr.

Une enfant de cinq ans, dans la même ville, étant tombée dans un puits profond, en fut retirée saine et sauve parce que sa mère avait invoqué le Père Jean. Jean Miranda, esclave à Maroc, fut guéri d'une fièvre mortelle en buvant un peu d'eau dans laquelle il avait déposé un petit os du vénérable serviteur de Dieu. Son rosaire et son cordon, que les flammes avaient respectés, opérèrent également des miracles : on cite entre autres la guérison d'une esclave chrétienne et d'une femme de Porto di Santa Maria, qui, se trouvant presque à l'agonie, recouvrèrent la santé en vénérant ces précieux objets. Les esclaves chrétiens qui avaient enterré le corps du Père Jean, gardèrent précieusement quelques-uns de ses osse-

ments, et un grand nombre de malades furent délivrés de leurs maux en buvant de l'eau qui les avait touchés. Mais ces guérisons ne purent être insérées dans les actes du procès qu'on instruisit pour sa béatification, parce qu'on ne put faire des recherches suffisantes à cause des Turcs. Un religieux du couvent de Cagnete della Torre, dans le diocèse de Cordoue, avait reçu d'un esclave nommé Balthasar Fernandez un petit os dont il se servit pour guérir une femme à l'agonie.

Le duc de Medina-Sidonia, qui avait une grande dévotion pour le saint martyr, avait obtenu un peu de paille sur laquelle son sang avait coulé, et conservait ce précieux dépôt dans un petit reliquaire, avec un morceau de la vraie croix. Un jour il vint dans l'église des Augustins, où l'on exorcisait une femme possédée du démon, et tendit au prieur la bourse qui renfermait ces reliques. Le religieux les fit toucher à la malade, qui se mit aussitôt à témoigner un profond dégoût. Sommé de déclarer ce que contenait le reliquaire, l'esprit malin déclara qu'une parcelle de la vraie croix s'y trouvait ; puis, sur les instances qu'on lui adressa pour le forcer à dire ce qui s'y trouvait encore, il fit connaître que c'étaient les restes d'un saint religieux martyrisé au Maroc et appelé Jean de Prado.

Le Père Didace du Saint-Esprit, gardien du couvent de Xérez, fut saisi d'une maladie violente qui avait déjà fait de nombreuses victimes dans le pays : ses souffrances augmentèrent rapidement, et dès le lendemain les médecins l'engagèrent à se préparer à la mort ; mais, pendant la nuit, le malade se souvint qu'il avait un ossement du bienheureux Jean de Prado ; il le mit dans un

verre d'eau et le but avec confiance ; aussitôt la douleur disparut, il s'endormit pendant le reste de la nuit, et le lendemain il était entièrement guéri.

Un miracle semblable arriva, en l'année 1687, à Rome. Le Père Gabriel Telles, espagnol de naissance et compagnon du procureur chargé de travailler à la béatification du bienheureux Jean, tomba malade d'une fièvre violente. Après trente-trois jours de souffrances, il était si épuisé qu'il ne pouvait remuer ni les bras ni les jambes : il fallait même lui donner à manger ; en même temps il ressentit de vives douleurs à la tête, aux oreilles et aux dents. Deux médecins des plus distingués de la ville commandèrent qu'on le portât en ville afin de lui faire prendre des bains chauds ; mais le mal ne faisait qu'empirer, et il fallut le ramener dans son couvent. Les soins et les remèdes paraissant inutiles, on n'essaya plus de le guérir, et on se contenta de lui chercher quelque soulagement. Le jour de l'Assomption, on le porta tout habillé à l'église, où il communia, puis il perdit entièrement l'appétit, et pendant plusieurs jours il ne prit aucune nourriture. Le 25 août, il demanda un peu d'eau à l'infirmier, qui fut obligé de lui soulever la tête d'une main pendant que de l'autre il lui tendait le vase. Un instant après, le Père Emmanuel de Saint-Clément vint le visiter et l'engagea vivement à se recommander au saint martyr, à la béatification duquel il travaillait. Pendant que le Père Emmanuel disait sa messe, le malade invoqua le secours du bienheureux Jean ; il se rappela qu'il avait sous son oreiller un petit morceau de son vêtement, et il se sentit assez fort pour le prendre lui-même ; il le baisa ensuite avec respect et le fit toucher à tous ses membres ma-

lades ; puis, se sentant complètement rétabli, il descendit de son lit, s'habilla et vint demander à manger dans la cuisine de l'infirmerie. Cette guérison surprit tout le monde et surtout les médecins qui le voyaient chaque jour et qui avaient cru sa maladie incurable.

En l'année 1631, on avait fait une enquête sur les souffrances et la mort du bienheureux Jean parmi les esclaves de Maroc. En 1641, César Facchinetti, archevêque de Damiette et nonce du pape Urbain VIII à la cour d'Espagne, ordonna au Père Matthias, qui était revenu de sa mission, de recueillir tous les faits qui intéressaient le saint martyr, et d'en envoyer une relation détaillée à la cour de Rome ; puis on fit une nouvelle enquête, à Madrid et à Marseille, parmi les esclaves rendus à la liberté ; les cardinaux de la congrégation des rites examinèrent ce triple procès et déclarèrent, le 29 mai 1688, que la mort du Père Jean était un vrai martyre et qu'on pouvait procéder à l'examen des miracles opérés par son intercession. Le pape Innocent XI, qui prenait un grand intérêt à cette affaire, et qui avait reçu un grand nombre de lettres de la cour d'Espagne qui lui demandait la béatification de l'illustre serviteur de Dieu, fit examiner avec le plus grand soin la guérison du Père Gabriel della Torre. Enfin, le pape Benoît XIII mit solennellement Jean de Prado au rang des bienheureux, pour la gloire de Dieu et de son Eglise.

(Chron. de la Prov. St-Gabriel et Actes de canon. imprimés à Rome.)

JEAN LOMBARD ET AUTRES

RELIGIEUX DE LA PROVINCE DE SAINT-BERNARDIN

1461. — Pape : Pie II. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Il apprend à lire d'une manière miraculeuse. — Sa charité pour les pauvres.

Le vénérable Jean Lombard fut formé à la vie religieuse par le vénérable Thomas de Florence. Pendant son noviciat, il se trouvait si incapable pour apprendre à lire, qu'il avait résolu de quitter le monastère jusqu'à ce qu'il se fût formé à cette science ; mais, avant de partir, il se rendit à l'église et entendit une voix qui lui disait : « N'abandonnez pas l'Ordre, mais retournez dans votre cellule et vous verrez vos désirs accomplis ». Le serviteur de Dieu obéit, expia ce moment de faiblesse par d'austères pénitences, et se trouva éclairé par une lumière céleste telle que bientôt les plus grandes difficultés de la sainte Ecriture s'aplanirent devant lui. Ne sachant pas encore de quelle manière il devait servir le Seigneur, il entendit une voix du ciel qui lui recommandait les œuvres de miséricorde et le chant sacré. Dès ce jour, il se livra tout entier à l'exercice de la charité. Pendant qu'il était portier du couvent de Monte-Plano, il oublia une fois, dans ses aumônes, un pauvre lépreux qui venait chaque jour lui demander la charité. La nuit suivante le Fils de Dieu lui apparut avec ce malade et lui reprocha de ne l'avoir point assisté. Le saint pleura sa faute amèrement et redoubla d'attention et d'activité pour soula-

ger les malheureux. Le démon s'efforça de le détourner de la méditation, et se montra quelquefois à lui sous un aspect effrayant ; mais le vénérable religieux persévéra courageusement dans ses exercices de piété et mourut pieusement vers l'an 1464, au couvent de Monte-Plano.

Nous ajoutons ici les noms de quelques saints religieux qui se distinguèrent par leur perfection dans la province de Saint-Bernardin de Sienne :

Au couvent d'Adria reposent les restes du vénérable frère André, qui entendit une fois pendant la nuit une voix qui lui disait : « Pourquoi vous fatiguer par des prières, des jeûnes et des mortifications continues, puisque vous serez certainement damné ? » Effrayé, mais non découragé, il redoubla de vigilance sur lui-même et mérita ainsi d'entendre quelques jours après une autre voix qui l'assurait de son salut et lui annonçait le jour de sa mort. Il s'y prépara par la réception des Sacraments, et s'endormit dans le Seigneur à la fin du premier siècle de l'Ordre.

Au couvent de Campli, le vénérable Père Baptiste de Florence se fit remarquer par une grande piété envers le mystère de l'incarnation, et souvent il était obligé de se faire violence à la messe pour prononcer les paroles du Credo et de l'Évangile selon saint Jean, qui rappellent ce bienfait ineffable du Seigneur. On le vit quelquefois élevé dans les airs et plongé dans le ravissement.

Au couvent de Chieti reposent les restes du vénérable Père Baptiste de Caniano. Pendant qu'il était dans le monde, il se sentait entraîné à renoncer à ses richesses

pour se faire religieux ; mais le démon le retenait par un sot attachement pour son cheval. La foudre tomba un jour sur son château et tua cet animal. Alors ce seigneur se rendit en pèlerinage à Compostelle et reçut de la sainte Vierge l'ordre d'entrer au couvent d'Aquila. Ses vertus lui méritèrent la grâce de connaître d'avance l'heure et le jour de sa mort.

Le vénérable Père Laurent de Villa-Magna fut enfermé par son père dans une tour, parce qu'il voulait entrer chez les Frères Mineurs ; mais il triompha de tous les obstacles et devint un saint religieux. Il se fit remarquer par son éloquence et produisit de grands fruits dans les âmes. Dieu l'honora du don des miracles et lui prédit sa mort cinq jours à l'avance. Il mourut très-jeune, en 1536. Trente ans après sa mort, on retrouva son corps parfaitement conservé ; il fut déposé dans une châsse, à la sacristie du couvent d'Ortona.

Près de ces restes vénérés, on garde aussi la dépouille mortelle du vénérable Père Blaise d'Aquila, compagnon de saint Jean de Capistran, et qui était presque toujours plongé dans la méditation des choses célestes.

Citons encore le Père Christophe de Penna, qui guérit un grand nombre de malades par ses prières et qui finit ses jours au monastère d'Orsonia ; le vénérable frère Onuphre, dont Dieu honora les mérites par un grand nombre de miracles au couvent d'Adria, après sa mort, et le vénérable frère Dominique de Terris, du Tiers Ordre, qui conserva la chasteté virginale d'un commun accord avec son épouse, et qui consacra tous ses biens au soulagement des pauvres et des malades.

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE MAI

GÉRARD DE VILLA-MAGNA

DU TIERS ORDRE

1267. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Ses deux voyages en Terre-Sainte. — A son retour il embrasse la règle du Tiers Ordre. — Ses vertus. — Ses miracles. — Ses prophéties. — Sa sainte mort.

Ce saint homme naquit en 1174, à Villa-Magna, près de Florence, de parents pauvres : il avait douze ans lorsque la perte de ses parents le rendit orphelin, et il fut élevé dans la piété par le maître de la ferme que ses parents cultivaient. Il partit avec lui pour la croisade ; mais ils eurent beaucoup à souffrir dans la Terre-Sainte, furent pris par les Turcs et relâchés après avoir eu toutes sortes de mauvais traitements à endurer. Gérard avait prédit à son maître qu'il ne reverrait pas sa patrie et que l'empereur Frédéric serait cruellement puni pour avoir fait la guerre au pape et à l'Eglise. Ces prophéties se réalisèrent. Gérard perdit son seigneur en Palestine, et après avoir satisfait sa piété en visitant le tombeau de notre divin Sauveur, il revint habiter une petite hutte près de Florence. Deux ans après, un chevalier de la famille de son ancien maître réussit à l'emmenner à la croisade, espérant que ses prières ne lui seraient pas inutiles. Il commandait un vaisseau et vingt soldats, et il se

dirigeait sur la Syrie, lorsqu'il rencontra des pirates turcs au nombre de deux cents. Le capitaine voulait fuir; mais Gérard lui conseilla d'engager le combat et lui promit la victoire. Cinquante infidèles furent tués dans cette bataille. Les conseils du serviteur de Dieu furent désormais suivis avec un grand respect. Il demeura sept ans en Syrie ; mais, ne pouvant souffrir les honneurs qu'on lui rendait, il obtint la permission de revenir en Italie. A son retour il se rendit au tombeau de saint François d'Assise, et reçut l'habit du Tiers Ordre, puis il vint habiter son ermitage de Villa-Magna. Il aimait le recueillement, la solitude, le silence, fuyait les fêtes religieuses qui attiraient beaucoup de pèlerins, et répondait en quelques mots à ceux qui venaient demander ses avis. Il répétait souvent que la langue est la mort de l'âme, et afin d'éviter la rencontre de ceux qui le cherchaient, il se cachait dans les broussailles et les endroits les plus déserts et s'y livrait à la prière et à la méditation. Son voisin, sortant un matin avant le jour, vit une grande flamme s'élever au-dessus d'un champ, et voulut voir de ses yeux ce qui brûlait. Il s'approcha donc, mais la lumière disparut, et il ne vit plus que le serviteur de Dieu à genoux et pleurant sur les péchés des hommes. Souvent il visitait les pauvres et s'efforçait de les soulager par toutes sortes de moyens ; il lui arrivait fréquemment de recueillir d'abondantes aumônes qu'il distribuait aussitôt aux indigents. Quand ses œuvres de charité ne lui permettaient pas de remplir ses exercices de piété pendant le jour, il y consacrait la nuit. Trois fois la semaine, il se traînait à genoux vers trois églises éloignées et d'un accès difficile, afin d'obtenir la délivrance des âmes du

purgatoire, le pardon de ses péchés et la conversion des pécheurs.

Il se fit donner un tombeau de marbre magnifique, qu'il transporta auprès de sa cabane avec un jeune attelage d'un de ses amis, malgré les difficultés de la route et au grand étonnement des paysans qui réclamaient trois paires de bœufs pour ce travail.

Il vint un jour assister un mourant qu'il aimait beaucoup : pendant qu'il l'accompagnait au cimetière, un enfant de cinq ans fit une chute et se blessa grièvement à la tête. Affligé de ce double malheur, Gérard prit l'enfant avec lui et passa la nuit en prières ; le lendemain il était complètement guéri. Une jeune fille était depuis deux ans dans son lit, atteinte d'une faiblesse si grande, qu'elle ne pouvait remuer les bras ; son père se procura le bâton du saint et le fit toucher à son enfant qui recouvra aussitôt la santé. Gérard envoya un jour sa sœur chercher des cerises sur un arbre, au mois de janvier ; cet ordre la surprit, mais elle obéit, et fut étonnée d'en trouver. Les bêtes elles-mêmes obéissaient à la voix du pieux solitaire : il contraignit un renard à reporter une poule qu'il avait tuée, à l'endroit où il l'avait prise.

Egalement doué du don de prophétie, il annonça plusieurs événements à l'avance. Il avait exhorté une veuve à vivre saintement, parce qu'elle était en danger de mourir sans confession. Mais elle méprisa cet avertissement et refusa le prêtre qu'il lui avait envoyé. A peine celui-ci était-il rentré chez lui, qu'on lui annonça la mort de cette femme. Il engagea un de ses amis à se tenir en garde contre ses ennemis, et promit de prier

pour lui : quelques jours après il tombait entre leurs mains ; mais, plein de confiance dans la protection de Gérard, il soutint courageusement leur attaque et ne tarda pas à les mettre en fuite. Un jour, il exhortait un voiturier, qui conduisait du bois à Florence, à ne pas blasphémer, et il lui annonça qu'il se noierait dans l'Arno, s'il ne se corrigeait ; mais ses avis furent inutiles, et le châtement prédit vint surprendre le coupable. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise lui attirait beaucoup de visites qui le fatiguaient. Cependant elles n'étaient pas inutiles au salut des âmes, et ses paroles conciliantes terminèrent bien des contestations et mirent fin à des inimitiés enracinées.

A Florence il travailla, de concert avec saint Philippe Beniti, à l'établissement d'une confrérie en l'honneur de la sainte Vierge, dans l'église de l'Annonciation. Après deux maladies mortelles, dont il avait annoncé la guérison, il fut atteint une troisième fois, et, comme son confesseur l'engageait à ne pas désespérer, il prédit qu'il mourrait le vendredi suivant. Il reçut avec foi et piété les derniers Sacrements, demanda pardon de ses péchés à ceux qui vinrent le consoler, et après quelques instants d'entretien avec la Mère de Dieu, il s'endormit pour la bienheureuse éternité, le 30 mai 1267, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

Les fidèles s'empressèrent de venir contempler une dernière fois ses traits, et il fallut mettre une garde de soldats pour empêcher que son corps ne fût mis en pièces. Les aumônes qu'on offrit à l'occasion de sa mort furent tellement abondantes, que l'on put, l'année même de sa mort, construire une belle église, où ses restes

furent transportés avec le tombeau de marbre qu'il avait choisi pour sa sépulture. Vers l'an 1360, cet édifice fut entièrement brûlé par les habitants de Sienne, qui étaient en guerre avec les habitants de Florence ; mais le corps du saint fut caché et préservé de l'incendie. Quelques années après l'église fut reconstruite, et les pèlerins y accoururent comme par le passé. En 1531, la peste ravageait l'Italie ; les habitants de Villa-Magna invoquèrent leur céleste protecteur : son corps fut porté en procession et exposé à la vénération publique pendant trois jours. Le pays fut préservé de la contagion. Le bienheureux serviteur de Dieu faisait surtout éclater sa puissance pendant les orages, et la grêle, qui ravageait les villages voisins, épargnait souvent Villa-Magna.

Vers l'an 1670, son corps fut déposé dans une belle châsse, sous l'autel ; plus tard on enferma cette même châsse dans le monument de marbre qui sert maintenant d'autel. On célèbre sa fête le lundi de la Pentecôte, et l'affluence y était autrefois si considérable, qu'on compta quelquefois dix mille pèlerins. Peu à peu cependant la foi s'affaiblit, et le culte du bienheureux Gérard devint moins solennel. Il a été béatifié, en 1833, par Grégoire XVI.

ANTOINE DU CHRIST

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses vertus. — Zèle qu'il déploie pour diriger les novices et maintenir les religieux dans la perfection de leur état. — Ses mortifications.

Le Père Antoine naquit en 1575, à Massada, petit village de Portugal, de parents honorables mais peu fortunés. Nommé chanoine de l'église principale de Lamego, à l'âge de cinq ans, il servit au chœur pendant quelques années et apprit en même temps le latin. Il était modeste, sobre et réservé : il entra chez les Frères Mineurs à l'âge de vingt-deux ans ; mais il eut beaucoup à souffrir pendant son noviciat, parce qu'il était peu mortifié dans ses regards et que son maître le traitait durement. Cependant, après sa profession, il devint un modèle de vertu, et fit paraître dès lors une grande simplicité dans ses paroles, un zèle ardent pour la mortification, la pauvreté et la patience. Après avoir célébré sa première messe, il fut envoyé dans l'île de Madère, pour y travailler par la prédication au salut des pécheurs, puis rappelé à Lisbonne pour remplir les fonctions de maître des novices. Cette charge le mit à même de montrer son humilité ; car il ne donnait aucun ordre sans s'y soumettre lui-même ; il s'avouait coupable lui-même quand on s'accusait de quelque faute. Porter l'eau et le bois à la cuisine, balayer, faire le lit des malades, les offices les plus méprisables n'avaient rien qui l'arrêtât. Nommé gardien du même couvent, il continua de s'appliquer aux mêmes fonctions, disant que Dieu exige surtout des supérieurs la vertu

d'humilité. Etait-il tombé dans quelque faute de fragilité, il s'en accusait au réfectoire, pour recevoir une pénitence. Lorsqu'il avait fait quelque démarche trop précipitée, ou qu'il laissait échapper une parole un peu vive, il se mettait un frein à la bouche, ou portait une grosse pierre sur ses épaules pour se punir. Il suspendait à son cou les débris des vases qu'il avait brisés par maladresse, et montrait ainsi aux jeunes religieux à ne jamais rougir de ces mortifications.

Il jeûnait presque toute l'année au pain et à l'eau ; le vendredi saint, il ne prenait que du fiel ; dans sa vieillesse, ses supérieurs le forcèrent à prendre une nourriture un peu plus substantielle et à manger du poisson ; mais il voulait l'assaisonner lui-même, et il le mélangeait à des herbes si amères, qu'on aurait préféré le jeûne à un repas semblable. Pendant dix-sept ans il coucha sur la terre en été et sur un manteau usé en hiver, avec une croix de bois pour oreiller. Toutes les nuits il se donnait la discipline d'une manière sanglante, avec des cordes armées de gros nœuds et de morceaux de verre ; son cilice était garni de pointes de fer qu'il faisait entrer dans sa chair ; ses bras et ses jambes entourés d'épines : « Puisque je ne puis ni prier, ni aimer », disait-il, « il faut bien que je souffre ». Il se brûla quelquefois les doigts avec de la cire ou de la poix, mais il abandonna cette mortification, parce qu'il ne pouvait cacher les plaies qu'il se causait ainsi, et il se perça la tête avec une épingle, en souvenir de la sainte couronne d'épines. Il inventait chaque jour quelque torture nouvelle, et il aurait tourmenté son corps plus durement encore, si la maladie ne l'en eût empêché.

L'amour divin avait allumé dans son cœur le feu d'une tendre compassion pour les pécheurs, et il s'efforçait d'inspirer partout la crainte du Seigneur : il excellait à consoler les âmes inquiètes et troublées qui venaient demander ses conseils et recevaient ses paroles comme une réponse du ciel. Les pauvres étaient l'objet de sa prédilection, et il avait toujours sur lui quelque chose à leur donner. Malgré la répugnance que lui inspiraient les honneurs, il fut nommé définitif de son couvent et gardien du monastère d'Alanquer, où il resta jusqu'à sa mort. C'était dans la prière et la méditation qu'il puisait les admirables enseignements dont ses instructions étaient remplies : son union avec Notre-Seigneur était continuelle et se trahissait souvent par des soupirs quand il conversait avec d'autres personnes. On le surprit quelquefois plongé dans de profonds ravissements, le visage éclairé par d'éclatants rayons. Cet avant-goût de la céleste béatitude le faisait gémir sur son exil, et il demandait instamment à Dieu d'en voir la fin. Il fut exaucé. Il tomba malade la veille de la Pentecôte et fut transporté à l'infirmerie le vendredi suivant. Le médecin, ne voyant aucun remède, lui fit administrer les derniers Sacrements. Quelques instants avant sa mort il ressentait une crainte très-vive, dont les plus grands saints ne sont pas toujours à l'abri ; mais cette épreuve ne fut pas longue, et son âme, consolée par une joie céleste, s'envola bientôt dans le sein de Dieu. C'était le 31 mai 1636. Son convoi fut suivi par une foule immense qui le regardait comme un saint. En 1653, on exhuma ses ossements pour les placer auprès de l'autel, dans le caveau des religieux.

(CARDOSE.)

ALPHONSE CAVALLERO

1648. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Sa charité pour les pauvres. — Ses miracles et ses prophéties. — Il meurt victime de son dévouement pendant la peste.

Ce serviteur de Dieu naquit à Mula, dans le royaume de Murcie, en Espagne, et fit profession en 1604, à l'âge de vingt-sept ans, dans la province de l'étroite observance de Saint-Jean-Baptiste. Il mérita par son zèle le surnom de Cavallero, ou de chevalier ; car il soutenait courageusement le combat contre lui-même. Il avait la réputation d'un homme apostolique, et bientôt il fut choisi comme gardien d'un monastère, malgré ses instances pour décliner cet honneur. Sa charité pour les pauvres était ingénieuse et lui faisait trouver mille moyens de les soulager : il leur distribuait ce qu'on lui donnait, dans sa vieillesse, pour réparer ses forces affaiblies, et se privait souvent de sa propre nourriture pour augmenter ses aumônes. Ses exhortations décidèrent plusieurs gentilshommes de la ville à s'occuper des mendiants et à les pourvoir de linge et de vêtements. Quiconque se trouvait dans l'embarras, recourait au serviteur de Dieu et en recevait des consolations ; car il n'épargnait rien pour leur être utile. La ville de Carthagène, qui eut le bonheur de le posséder pendant quarante ans, mettait chaque année une forte somme à sa disposition pour les malades et les pauvres, et les principaux citoyens l'aidaient encore de leurs aumônes.

Des miracles récompensèrent le zèle du saint religieux. Une paysanne, qui n'avait pas mangé depuis trois jours, vint lui demander la charité, et comme il n'y avait plus de pain au monastère, le Père Alphonse en obtint par ses prières. Une femme d'un rang honorable, mais pauvre, était venue au couvent pour demander l'aumône, mais elle restait à la porte parce qu'elle n'osait sonner. Le serviteur de Dieu l'aperçut, l'appela par son nom, quoiqu'il ne l'eût jamais vue, et lui donna un pain en promettant de lui procurer d'autres secours. Et en effet, cette chétive offrande suffit pour sa nombreuse famille, et les restes surpassèrent même ce qu'elle avait reçu. Il visitait un jour une femme et ses deux filles malades de la peste, et comme cette mère infortunée lui criait de ne pas entrer : « Mettez votre confiance en Dieu, « ma sœur », lui dit-il, « vous aurez bientôt des preuves « de sa bonté ». Il lui donna un morceau de pain dont la couleur et le goût indiquaient la source céleste ; le lendemain elles étaient guéries toutes trois. Dans un voyage qu'il fit hors de Carthagène avec un habitant de la ville, il pria celui-ci de l'attendre un peu, parce qu'il avait besoin de quelques aliments pour les malades, et un instant après il sortit d'un buisson avec deux gros pains sous le bras : « Gardez le silence », dit-il à son compagnon étonné, « et remerciez Dieu ». Pendant qu'il était gardien du couvent de Torrente, il avait ordonné au portier de donner du pain à tous les pauvres, quand même la part des frères en serait diminuée ; et comme il s'aperçut un jour qu'un mendiant n'avait rien reçu, il le ramena au couvent et commanda au portier de lui donner un pain. Celui-ci protesta qu'il n'y en avait plus, et comme

Alphonse insistait, il se rendit au réfectoire et vit avec étonnement que le panier au pain était rempli.

Les frères d'un couvent où le Père Alphonse n'était que simple religieux supportaient avec peine sa générosité. Ils lui firent défendre, par une lettre du provincial, de toucher aux biens de la communauté. Ne pouvant soulager un pauvre réduit à la dernière extrémité, parce que l'obéissance le lui interdisait, il jeta cette lettre à terre pendant que la pluie tombait avec abondance : « Si elle n'est pas mouillée », dit-il, « c'est un signe que la charité doit passer avant l'obéissance ». Et de fait, elle ne porta pas la moindre trace d'humidité.

Ces merveilles étaient le fruit de sa charité et de sa foi, qu'il nourrissait par la prière. Souvent on le vit plongé dans le ravissement et élevé au-dessus de terre. Un jour qu'il était prosterné devant un crucifix, Notre-Seigneur détacha ses bras de la croix et l'embrassa tendrement. Pendant quelque temps il s'abstint de dire la sainte messe par scrupule ; mais lorsque ses supérieurs le contraignirent à célébrer de nouveau, son visage resplendit d'une lumière céleste, et l'on vit saint Joseph et sainte Thérèse à ses côtés. Ses prières obtenaient ce qu'il demandait. On vint lui annoncer une fois, pendant qu'il était à table, que le feu venait de prendre à la récolte et que tous les efforts pour l'éteindre étaient inutiles. Alphonse se leva aussitôt et l'éteignit par un signe de croix. Il procura une récolte abondante à deux pauvres femmes dont les blés avaient été rongés par les sauterelles.

Une femme qui vivait dans l'adultère pendant l'absence de son mari redoutait beaucoup le déshonneur, et fit

connaître son embarras à une de ses amies qui connaissait le Père Alphonse. Sur sa demande, celle-ci écrivit au saint religieux pour la recommander à ses prières. Le serviteur de Dieu répondit que le Seigneur viendrait au secours de cette femme, et, en effet, sa faute ne fut pas connue. Cependant cette pécheresse n'était pas corrigée, elle retomba dans le désordre et fut sur le point d'y perdre la vie. Pendant que son mari était en Catalogne, elle se mit en relations intimes avec un gentilhomme de Murcie. Un jour elle écrivit deux lettres, une à son mari et l'autre à son complice ; mais elle se trompa en mettant l'adresse. Peu après le départ du courrier, elle s'aperçut de sa méprise et en conçut une frayeur terrible. Elle fit aussitôt connaître sa situation au Père Alphonse, qui lui dit de ne rien craindre et lui annonça un châtement terrible si elle ne se corrigeait. Cette femme changea de vie, et quand le messenger arriva en Catalogne, il ne retrouva plus la lettre qu'on lui avait confiée. Le mari de cette dame était d'un caractère violent, et il est probable que, s'il eût appris l'inconduite de son épouse, il se serait porté contre elle à de dures extrémités.

Il annonça un an à l'avance que la peste ravagerait les villes de Carthagène et de Murcie, et il prédit à plusieurs personnes qu'elles en mourraient ou qu'elles n'en seraient pas atteintes. Il porta un jour l'habit de l'Ordre à une dame nommée Anna Jorquera, pour qu'elle l'envoyât à sa sœur, à Murcie, ajoutant qu'elle en aurait bientôt besoin. En effet, quatre jours après on l'enterrait avec ce saint habit. Il dit à une autre femme très-vertueuse de bien élever ses enfants, parce qu'elle perdrait bientôt son mari ; mais que Dieu viendrait à son secours et que

ses enfants feraient sa consolation dans sa vieillesse.

Pendant que la flotte du roi de Naples était au port de Carthagène, il engagea Joseph Sanchez à bien prier, parce que, le soir, il s'élèverait un conflit entre les soldats et les habitants de la ville. Le calme était cependant complet ; mais au commencement de la nuit la querelle annoncée se produisit, et il y eut plusieurs hommes blessés ou tués. Il prédit à une jeune dame, fière de sa beauté et de sa richesse, qu'elle serait un jour réduite à une extrême misère ; il annonça la mort imminente d'un maire de Carthagène qui venait le consulter.

Pierre-Antoine Madona, riche habitant de cette ville, était sur le point d'aborder au port, lorsqu'il fut jeté sur les côtes de Barbarie par une violente tempête. Les voiles du vaisseau étaient déchirées et les efforts des rameurs échouaient devant la violence des vents et des vagues ; sa perte était imminente. Mais le Père Alphonse rassura son épouse alarmée, en lui disant que le lendemain son mari serait chez elle ; et, en effet, il arrivait chez lui à onze heures du soir, après avoir échappé au danger.

Le serviteur de Dieu était parvenu à une grande vieillesse, quand la peste vint lui fournir l'occasion d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne. Pendant que le fléau sévissait, le serviteur n'épargna ni son temps, ni ses fatigues pour soigner et administrer les malades. Il mourut lui-même au milieu de ces travaux, le 31 mai 1648. Une femme à l'agonie s'écria, en apprenant sa mort : « Je suis persuadée que vous êtes avec Dieu dans la gloire ; « vous savez quelle estime j'ai toujours eue pour vous : « si vous me rendez la santé, je croirai plus fortement « encore à votre bonheur éternel ». Après avoir

dit ces paroles, elle se trouva complètement guérie.

Plusieurs miracles firent connaître au monde la sainteté du Père Alphonse ; mais ils sont restés dans l'oubli, parce que les témoins de ces merveilles furent enlevés par la peste.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.)

VITALIS DE BASTIA

DU TIERS ORDRE

1491. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Son zèle pour la perfection religieuse.

Ce saint ermite, né à Bastia, dans l'évêché d'Assise, abandonna tous ses biens pour embrasser la pauvreté dans le Tiers Ordre de Saint-François. En 1470, il vint habiter à une demi-lieue d'Assise, près d'une église dédiée à la sainte Vierge. Il mortifiait son corps par des jeûnes, portait de vieux habits, marchait pieds nus et se contentait d'eau et de quelques légumes pour toute nourriture. Sa conversation était avec Dieu, et il goûtait les consolations célestes dans la méditation. Enfin, riche en vertus et en mérites, il mourut saintement, le 31 mai 1491, après avoir passé vingt et un ans dans la solitude. Il fut enterré dans sa chapelle, sur l'emplacement de laquelle on érigea plus tard une église, lorsque le Seigneur eut fait connaître sa sainteté par de nombreux miracles. On cite entre autres la résurrection d'un enfant, la guérison d'un homme qui avait perdu la parole et la

raison, la délivrance d'un seigneur de Todi, qui avait été mis en prison.

Les habitants d'Assise, témoins de ces merveilles, transportèrent ses reliques dans leur principale église, en 1509; une chapelle lui est consacrée, et on célèbre chaque année sa fête le 31 mai, et la translation de ses reliques le 22 septembre.

(*Acta Sanctorum* du mois de mai.)

LE VÉNÉRABLE FÉLIX DE NICOSIE

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DES CAPUCINS

1787. — Pape : Pie VI. — Roi de France : Louis XVI.

SOMMAIRE : Naissance et jeunesse du frère Félix. — Ses vertus précoces. — Après la mort de ses parents, il prend l'habit de l'Ordre des Capucins. — Ses vœux. — Epreuves qu'on lui fait subir. — Il est envoyé à Nicosie. — Il se sépare de sa famille. — Piété et extases. — Obéissance à ses supérieurs. — Humilité et joie dans l'épreuve. — Charité. — Visite aux pauvres et aux prisonniers. — Mort et miracles de Félix.

Frère Félix naquit à Nicosie, dans le diocèse de Messine, en Sicile, et il reçut au baptême le nom de Jacques. Son père, Philippe Amoroso, et sa mère, Carmélite, étaient pieux et craignant le Seigneur, et ils élevaient leurs enfants dans le respect de la religion et l'amour du Très-Haut. Comme ses frères, le petit Jacques croissait en sagesse à mesure qu'il avançait en âge, et doué qu'il était d'excellentes qualités naturelles, il ne tarda pas à être proposé comme modèle à tous les enfants de son âge. Ses vertus annonçaient déjà ce qu'il serait un jour. Timide et doux, il obéissait au moindre signe et faisait

en toute occasion preuve d'une modestie qui n'est pas ordinaire aux jeunes gens. Sa démarche était humble ; ses beaux yeux ombragés par de longs cils, souvent baissés, quelquefois tout ouverts, révélèrent une âme pure et sans tache. Au lieu de prendre part aux amusements de ses camarades, quand il avait un peu de liberté, il courait s'agenouiller dans une église et priait. Il aimait à parer de fleurs nouvelles l'autel de la sainte Vierge, et son bonheur ne connaissait plus de bornes, quand le sacristain lui permettait de l'aider dans sa pieuse besogne.

Comme les religieux de l'Ordre où il devait un jour entrer, il pratiquait déjà le jeûne et les veilles ; et en souvenir de la passion de Notre-Seigneur, il vivait de pain et d'eau, quand il pouvait le faire à l'insu de ses parents.

Il avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge Marie, et pour rien au monde il ne se fût couché sans réciter son rosaire. Ses hommages et ses prières s'adressaient aussi à l'archange saint Michel et à saint François d'Assise qu'il avait choisi pour son patron.

Devenu plus grand, et forcé de travailler pour subvenir aux besoins de son existence et de celle de sa famille, il fut le modèle des jeunes gens de son atelier. Tous les jours le premier et le dernier à l'ouvrage, offrant à Dieu, le matin, son travail de la journée, et lui rendant grâces, le soir, de lui avoir donné les forces qui lui étaient nécessaires, il rapportait scrupuleusement à ses parents tout l'argent qu'il avait gagné. Son occupation journalière ne lui faisait pas oublier ses devoirs religieux ; il continuait à fréquenter les églises et à s'approcher

des Sacrements le plus souvent possible , conservant ainsi le précieux dépôt de piété et de vertu que sa mère avait mis en lui.

Il n'avait pas encore atteint sa quinzième année, quand une grande affliction le frappa : il perdit presque coup sur coup son père et sa mère. Bon fils autant que bon chrétien, il supporta ce terrible malheur avec un courage extraordinaire ; il pleura ses parents sans doute, mais il pria bien plus encore pour eux, persuadé, et avec raison, que dans l'autre monde ses prières leur seraient plus utiles que ses larmes.

Puis resté seul sur la terre, il songea à mettre à exécution un projet qu'il avait formé depuis longtemps, et qu'il mûrissait en secret dans l'ombre et la solitude. Tout enfant encore, il aimait à entendre la messe dans le couvent des Capucins, et les mœurs austères et humbles, les vertus modestes et secrètes des bons religieux avaient vivement frappé sa jeune imagination. Il s'était maintes fois promis que, tôt ou tard, il revêtirait ce froc d'étoffe grossière, qu'il marcherait nu-pieds, qu'il se consacrerait sans réserve au service de Dieu et du prochain. C'est peut-être ce qui l'aïda à supporter aussi courageusement la mort de ses parents : il vit là le doigt du Tout-Puissant, qui le dégagait de toute entrave terrestre, pour lui ouvrir largement ses voies bénies, et après avoir longtemps prié, il se décida à aller frapper à la porte d'un couvent.

C'est le 19 octobre 1743 seulement, après avoir imploré longtemps la faveur, qu'il sollicitait avec ardeur, d'être admis au nombre des plus austères serviteurs de Dieu, qu'il reçut enfin l'habit des mains du Père Michel

Ange, gardien du couvent de Mistretta : il était alors âgé de vingt-huit ans. Habitué à s'imposer des privations et des austérités, son noviciat ne lui fut pas pénible : il se montra détaché des biens de la terre, humble, sévère à lui-même et charitable aux autres, soumis à ses supérieurs et fidèle à la règle, et, le 17 octobre 1744, il put à sa grande joie prononcer ses vœux : il avait atteint le but de son ambition.

Presque aussitôt, et comme pour l'éprouver, son provincial l'envoya au couvent de Nicosie, sa ville natale, avec les fonctions de frère quêteur. Frère Félix y avait encore des parents, des cousins, des oncles, une sœur : c'était un danger, il sut l'éviter. Son cœur tout rempli de Dieu ne laissait plus place aux affections mondaines ; il ne mit pas même une fois le pied dans la maison de sa sœur. Ce qu'il aimait, ce qu'il recherchait, c'était la solitude et le silence. Quand il pouvait s'enfermer dans sa cellule et méditer, au pied de son crucifix, sur les douleurs de la Passion du Sauveur et l'ingratitude des hommes, quand il contemplait avec les yeux de la pensée la divine Mère prosternée sur le Calvaire, il était heureux. Et certes, quelles amours terrestres peuvent être comparées à celles-là ?

Sans cesse, jour et nuit, la pensée du frère Félix est avec Dieu. Il parle si peu que ceux qui ne le connaissent pas le croient muet ; à l'exemple du bienheureux Bernard de Corléon, il porte continuellement un petit caillou dans sa bouche, pour se défendre par avance contre les tentations. Quand on lui adresse la parole, il ne répond que par monosyllabes ; quelquefois même il n'entend pas : il ne vit pas, à ce qu'il semble, de la vie de ce

monde ; mais il habite déjà dans le ciel et se mêle aux chœurs des Anges.

Cependant, chose merveilleuse, jamais un de ses supérieurs ne lui donna un ordre, sans qu'aussitôt il l'entendît et l'exécutât. Si abîmé qu'il fût dans son extase, et absorbé par sa prière, il devinait au moindre geste l'intention du gardien, et comme mu par un ressort, il se levait et marchait. C'est qu'il avait au plus haut degré le culte de la sainte obéissance, qui est la première vertu des parfaits religieux ; comme le saint patriarche d'Assise, il était convaincu que c'est l'une des conditions sans lesquelles on n'obtient rien de durable, on ne fonde rien de solide.

Il avait aussi, si l'on peut ainsi parler, le culte de l'humilité. Ses supérieurs, ses frères eux-mêmes se plaisaient à lui imposer des mortifications continuelles ; il les subissait sans murmure, je dirai plus, il s'y offrait avec joie. Pour lui tous les ouvrages pénibles et rebutants, pour lui les longues courses dans les villages voisins, les corvées, les quêtes. Il rapporta un jour sur son dos cent quarante-quatre livres pesant.

C'était encore lui qui était chargé de porter aux pauvres et aux prisonniers les aumônes des religieux, et il s'en acquittait avec un zèle infatigable. Durant des années entières, il soigna une vieille femme infirme qui habitait près du couvent : il lui faisait son lit, lui préparait sa nourriture, et allait jusqu'à prendre soin que ses vêtements fussent en bon état.

Dieu récompensa ce pieux serviteur dès cette terre en lui accordant les grâces toutes spéciales de l'extase, de la prophétie et de la guérison des malades. Plus d'une fois

ses frères le virent dans la chapelle, absorbé, l'air inspiré et la tête environnée de rayons, et son biographe lui attribue un certain nombre de miracles. C'est ainsi qu'il annonça à Sigismond Ferro de Nicosie que dans quelques jours son enfant serait un ange au ciel, et l'enfant mourait huit jours après. Il guérit dans la même ville Martini Calzetta, Ignace Ferro, Nympha Ficarra, etc., tous gravement atteints et abandonnés par les médecins.

Donnant ainsi l'exemple des plus belles vertus, accomplissant des prodiges au nom du Seigneur, aimé et respecté de tous, ce saint homme s'acheminait lentement, à travers les ronces et les broussailles de cette terre d'exil, jusqu'au céleste royaume qui l'attendait. Il y entra le 31 mai 1787, après avoir couronné, par une sainte mort, une vie exemplaire. Une foule immense se pressa à ses funérailles et des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(LECHNER.)

SUPPLÉMENT

TROISIÈME JOUR DE MAI

THOMAS DE BERGAME

CAPUCIN

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Origine inconnue de Thomas de Bergame. — Ses bonnes dispositions et ses vertus précoces. — Il entre dans l'Ordre des Capucins. — Le parfait chrétien et le parfait religieux. — Humilité. — Obéissance. — Soumission à la règle. — Charité chrétienne. — Il a le don de prophétie et de guérison. — Il annonce la victoire de Prague, en 1620. — Honneurs dont il est l'objet. — Sa dernière maladie. — Célestes apparitions. — Sa mort et ses funérailles.

Thomas naquit dans un faubourg de Bergame, en Lombardie, en 1563, l'année même où se fermait le Concile de Trente. On ne connaît pas le nom de son père ni celui de sa mère, qui paraissent d'ailleurs avoir été tous les deux de pauvres paysans. Ce qui est certain, c'est qu'ils craignaient le Seigneur ; car ils élevèrent leur fils dans le respect de la religion, à l'ombre des saints autels.

Dieu leur avait rendu cette tâche facile. Si Thomas n'était pas né dans un palais, au milieu de la pompe mondaine, il avait reçu, en apparaissant sur la terre, un don plus précieux que toutes les richesses, je veux dire l'amour de la vertu. L'âge ne fit que développer les heureux

germes que la nature avait déposés dans son cœur comme dans une terre fertile, et Thomas devint le modèle des enfants, puis des jeunes gens du voisinage ; il n'allait pas tarder à être proposé comme exemple aux religieux de son couvent et de l'Ordre des Capucins tout entier.

C'est le 12 septembre 1580, qu'après des instances réitérées, il reçut enfin l'habit des mains du Père François, gardien du couvent de Messine. Placé d'abord sous la direction du frère Boniface d'Udine, il étonna les novices, les religieux et son directeur lui-même, par son zèle ardent, sa piété extraordinaire, sa charité sans limites, son excessive humilité. Les espérances qu'on avait fondées sur sa jeunesse commençaient déjà à se réaliser.

Ce fut bien autre chose encore quand il eut prononcé ses vœux. Séparé maintenant du monde pour toujours, il marchait dans les sentiers du Seigneur d'un pas ferme et sûr, sans regarder derrière lui, ne regrettant pas ce qu'il avait abandonné, brûlant du désir d'atteindre vite et sûrement le noble but qu'il s'était proposé. S'il est ici-bas un grand spectacle, c'est celui de l'homme qui a placé sa confiance en Dieu, sans souci des événements, ne songeant qu'au ciel, n'aimant que le Seigneur, regardant la vie comme un temps d'exil et non comme une occasion de plaisirs, et traversant ce trop long passage les yeux levés au ciel : tel fut Thomas, le modèle du parfait chrétien et du religieux accompli.

Humble et modeste au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, ne parlant de lui que pour s'abaisser au dessous des plus grands criminels, il se désignait lui-même dans ses lettres par ces mots : « Frère Thomas de Ber-

« game, la souillure de la terre, le dernier des pécheurs ».

Sa pensée s'élevait sans cesse vers Dieu, et l'on eût dit qu'il ne vivait pas de la vie des hommes, mais de celle des Anges, tant il s'inquiétait peu de son corps et de ses besoins physiques pour ne penser qu'à son âme et à sa perfection spirituelle. Il priait tout le jour ; et, la nuit venue, au lieu de songer au repos, rentré dans sa cellule, il se mettait à genoux et priait encore jusqu'au matin. Quand il interrompait son oraison, c'était pour se donner la discipline et se livrer à ces terribles mortifications qui sont une autre manière d'adorer le Seigneur. C'est ainsi qu'il luttait victorieusement contre l'esprit malin, dont pendant plus de vingt années les attaques sans cesse renouvelées et toujours repoussées ne lui laissèrent pas un instant de répit.

On n'aime pas Dieu sans aimer son prochain, dans lequel, malgré ses imperfections, on trouve un pâle reflet des perfections infinies du Créateur. Thomas eut donc la passion de la charité. On peut dire qu'il fit deux parts de sa vie : l'une consacrée à la prière, l'autre aux bonnes œuvres ; ou , plutôt , qu'il ne s'occupa que d'une chose, servir son Dieu ; car faire le bien, c'est prier Dieu.

Le Seigneur le récompensa de son zèle par des dons précieux, le don de lire dans les cœurs et de connaître l'avenir, et le don de guérison. Les premiers biographes du saint homme citent bon nombre de preuves miraculeuses à l'appui de cette assertion ; nous n'en rapportons que quelques-unes.

Il y avait à Trente un étudiant tapageur et débauché, riche et de noble famille, dont les orgies nocturnes, les

scandales et les duels occupaient toute la ville. Impie et ne respectant ni Dieu ni ceux qui le représentent sur la terre, il passait tête haute devant la porte des églises et ne prononçait le nom du Seigneur que pour blasphémer. Un jour il rencontra sur son chemin Thomas de Bergame : « Mon fils », lui dit le saint homme, « tu n'es pas fait pour le monde, Dieu t'a choisi et t'a « marqué au front du signe de ses élus ; pourquoi as-tu « résisté jusqu'à présent à l'action de la grâce ? Pourquoi « travailles-tu pour l'enfer, quand le ciel réclame tes « soins. Le temps approche, ô mon fils, où ta vie passée te « pèsera comme un lourd fardeau, et où tu ne trouveras « pas d'assez rudes mortifications pour te punir toi- « même d'avoir méconnu Dieu ». Le jeune homme poussa un éclat de rire et continua son chemin : la prédiction du religieux lui paraissait une mauvaise plaisanterie. Quelques mois plus tard, cependant, il renonçait tout à coup à la vie mondaine et entra dans un couvent pour y commencer cette longue série de mortifications et d'austérités qui devaient, selon la parole du frère Thomas, expier ses fautes et lui ouvrir les portes du ciel.

Ainsi le bon religieux lisait dans l'avenir comme dans un livre ouvert. Les cœurs n'avaient pas de secrets pour lui. « Voici », disait-il aux pénitents, « des péchés « que vous n'avez pas avoués ; retournez au saint tribunal « et mettez-vous en état de grâce ». Et quand de jeunes pécheresses s'imaginaient, en cachant leurs fautes, échapper au mépris public, frère Thomas, sans pitié pour l'hypocrisie et la luxure, les montrait du doigt et les signalait à tous : « Car il faut », répétait-il souvent,

« que l'on sépare les brebis galeuses du reste du troupeau ».

D'ailleurs, s'il se montrait sévère pour les pécheurs et surtout pour les pécheurs hypocrites, il était compatissant aux coupables repentants, et il leur facilitait les voies de la pénitence. Il fut le médecin des âmes, et le grand nombre des égarés qu'il ramena au bercail est attesté par une foule de témoignages. Il fut aussi le médecin des corps. Avec un signe de croix et une prière, il rappelait à la santé des malades dont on désespérait. On cite, entre autres guérisons miraculeuses accomplies par son intercession, celles de Cornelia Scudelari et de son frère Joseph, à Roveredo.

Il y avait déjà quarante ans que le saint religieux servait Dieu par ses prières et ses bonnes œuvres, quand il fut appelé dans le Tyrol par le grand-duc Léopold V, frère de l'empereur Ferdinand II. Bien que la langue allemande ne lui fût pas familière, il se rendit à cette invitation, parcourut le Haut et le Bas-Tyrol, semant sur son chemin les miracles, convertissant les pécheurs, rappelant les moribonds à la vie, gagnant des âmes au ciel. Il passa même en Bavière, où il fut reçu à la cour de l'électeur Maximilien I^{er}, et de là en Autriche. Il se trouvait à Vienne, le 8 novembre 1620, au moment où se livrait la bataille de Prague entre les ennemis de la foi et les soldats de la ligue catholique. A l'heure où la bataille se décidait en faveur des défenseurs de la religion, frère Thomas, qui priait dans la chapelle du palais impérial, fut tout à coup éclairé de l'Esprit-Saint : « Jésus ! Marie ! » s'écria-t-il, « grâces vous soient rendues, l'empereur a vaincu, les infidèles sont en fuite ». Quel-

ques jours après, en effet, un courrier venait confirmer la bonne nouvelle.

On devine que ce saint homme, si humble, si pieux, si favorisé de Dieu, fut honoré de l'amitié des grands de la terre, qui l'appelaient auprès d'eux. En effet, l'empereur, l'électeur de Bavière, le gouverneur du Tyrol, les grandes-duchesses Marie, Christiern et Léonora se firent une gloire de son affection, et leur correspondance atteste l'estime et le respect qu'ils professaient hautement pour le modeste et obscur serviteur de Dieu.

Cependant, la fin du saint homme approchait. Ses voyages, ses prédications, ses austérités, avaient aidé à la lente action du temps ; les infirmités de la vieillesse devancèrent pour lui l'heure où elles ont coutume d'apparaître. Il vit venir la mort sans trouble. C'est, qu'en effet, elle n'était pas pour lui une fin, mais bien un commencement. Ce n'était pas sa vie mortelle qui se terminait, c'était sa vie éternelle qui s'ouvrait.

Aussi, en 1629, quand ses douleurs, toujours croissantes, lui annoncèrent que le moment était proche, il remercia Dieu du plus profond de son cœur. Sa piété ne fit que s'accroître ; il passait au chœur, à genoux, sur la pierre de l'autel, les heures de répit que lui laissaient ses souffrances. Les deux dernières années de sa vie, de 1629 à 1631, ne furent, pour ainsi parler, qu'une longue mortification : ses frères étaient édifiés de sa constance dans l'épreuve et de son courage dans la douleur.

Pendant cette période, il reçut plusieurs fois la visite des habitants du ciel. C'est ainsi que Laurent de Brindes vint un jour lui annoncer que les portes du paradis allaient bientôt s'ouvrir devant lui. En effet, au mois d'a-

vril 1631, il fut pris tout à coup d'une fièvre violente qui présageait sa fin prochaine. « Mon frère », lui dit le gardien, « il faut vous préparer au voyage de l'éternité ». — « Eh quoi », reprit-il, « tant de bonheur m'est-il bien « réservé ? Je vais donc, moi pécheur, contempler mon « Dieu face à face et jouir à jamais de sa présence ! J'en- « tends déjà les chœurs des Anges, je les vois : ils se « tiennent debout autour du trône du Très-Haut et « chantent sans fin ses louanges ».

Quelques jours après on lui administra les Sacrements des mourants. C'est le provincial, le Père Séraphin de Bruneck, dont il avait lui-même annoncé l'arrivée, qui remplit ce pieux et doux ministère, et qui reçut le dernier soupir du serviteur de Dieu.

Une foule immense se pressa à ses funérailles, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau. De puissants personnages, entre autres la comtesse Regina de Wolkenstein et l'empereur Ferdinand II, tinrent à honneur de conserver, comme de précieuses reliques, des morceaux de ses vêtements. Enfin, la chapelle où il fut enseveli fut longtemps un lieu de pèlerinage.

(LECHNER.)

ONZIÈME JOUR DE MAI

LE VÉNÉRABLE IGNACE DE LAKONI

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DES CAPUCINS

1781. — Pape : Pie VI. — Roi de France : Louis XVI.

SOMMAIRE : Naissance et premières années du vénérable Ignace. — Sa maladie et son vœu à la sainte Vierge. — Il entre au couvent de Cagliari. — Son noviciat exemplaire. — Tentations ; assistance qu'il trouve dans la sainte Vierge. — Vertus monacales de frère Ignace. — Son humilité et son obéissance. — Amour du silence et de la solitude. — Don de prière. — Extases. — Don de prophétie et de guérison. — Il annonce sa mort à ses frères. — Sa dernière maladie. — Son épitaphe.

Frère Ignace, issu d'une famille de paysans, naquit le 10 décembre 1701, au village de Lakoni, de deux pauvres et braves campagnards, Matthieu Peis et Lucie Sanna, qui lui donnèrent au baptême le nom de Vincent. La piété était la seule richesse de sa famille ; l'une de ses sœurs entra dans un couvent de Clarisses, l'autre et son frère aîné, qui restèrent dans le monde, y donnèrent l'exemple des plus belles vertus chrétiennes.

Devenu grand, Vincent tomba gravement malade, et comme son état paraissait désespéré, il fit vœu de prendre, s'il guérissait, la robe des Capucins. Il guérit, en effet, tint sa promesse, et le 10 novembre 1721, il fut admis comme novice au couvent de Saint-Benoît, dans la ville de Cagliari : il était alors âgé de vingt ans.

Tout d'abord il étonna les vieux religieux, et en particulier son directeur, par son ardeur et son zèle. Soumis

à la règle, il la pratiquait jusque dans ses prescriptions les plus rudes avec autant de facilité que s'il eût été élevé au milieu des austérités et des mortifications : « Ce n'est pas un novice », disait-on, « mais un ange du ciel qui vient d'entrer au couvent ». Les tentations, cependant, ne lui firent pas défaut ; comme les plus grands serviteurs de Dieu, il eut ses heures d'abattement et de désespoir, et une nuit, on l'entendit s'écrier : « O Marie, sainte Mère de Dieu, venez à mon aide, ou je succombe ; car le fardeau est trop lourd pour moi ». Celle qu'on n'invoque jamais en vain entendit cet appel suprême ; aussitôt la pauvre cellule du novice s'illumina d'une clarté éblouissante et se remplit d'un parfum céleste ; en même temps une voix se fit entendre : « Mon fils », disait la Vierge immaculée, « espère et console-toi ; Jésus, le divin Jésus n'est-il pas mort pour toi sur une croix ? »

Quelque temps après, frère Ignace prononça ses vœux et se trouva pour toujours séparé du monde. Ses vertus allèrent croissant jusqu'à la fin de sa vie ; humble, modeste, austère, se regardant comme le serviteur de tous et le dernier des hommes, il gardait, pour la distribuer aux pauvres, la meilleure part de ses repas, et ses supérieurs étaient parfois obligés de lui ordonner de manger pour réparer ses forces et conserver sa santé.

Son obéissance ne connaissait pas de bornes, et sa volonté pliait au moindre signe de son gardien. Il eût désiré ne jamais revoir ses parents, pour ne pas distraire de Dieu, son unique objet, la moindre partie de son amour. Sa sœur voulut avoir avec lui une entrevue, et

s'adressa, à cet effet, au supérieur de frère Ignace, qui ordonna au bon religieux d'accéder à cette prière. Ignace se mit en route sans mot dire, se rendit à Lākoni, fit une visite à sa sœur et revint le même jour, sans avoir voulu coucher sous le toit paternel.

La solitude et le silence, voilà ce qu'il fallait à cette âme détachée de tout lien terrestre. Il aimait à passer de longues heures au pied des autels ou dans son humble cellule, seul en présence de Dieu ; et là, à genoux, il méditait sur les divins mystères de notre sainte religion. C'était l'occupation de toutes ses nuits, et pendant le jour, quand les travaux manuels du couvent lui laissaient quelque répit, il en profitait pour prier encore et s'absorber en Dieu. Le Seigneur l'en récompensa par des faveurs toutes particulières. Une nuit qu'il méditait dans la chapelle de la très-sainte Vierge, il se trouva tout à coup soulevé de terre par une force surhumaine, en même temps qu'une auréole de lumière brillait autour de sa tête comme une couronne étincelante. Le frère Louis Cagliari, premier témoin du prodige, courut appeler les autres religieux, qui tous contemplèrent avec admiration les miraculeux effets des complaisances célestes à l'égard du bon frère Ignace.

Le vénérable religieux reçut aussi, dès cette vie, la récompense d'une autre grande vertu, la charité chrétienne. Il aimait son prochain d'un ardent amour, parce qu'il voyait dans toutes les créatures une image vivante du Créateur ; il visitait les pauvres et prenait soin des orphelins, consolait les affligés, passait de longues heures au chevet des malades. Dieu lui fit la grâce de lire dans les cœurs et lui accorda le don de guérison :

dès cette vie, il était descendu dans l'âme de son serviteur et habitait avec lui.

Les biographes du frère Ignace rapportent tout au long un certain nombre de cures merveilleuses accomplies par son intercession. Nous citerons seulement quelques noms : la marquise Françoise d'Albe, dont le fils était gravement malade, demandait au capucin l'assistance de ses prières : « Madame », lui répondit-il, « votre fils sera guéri ; mais il ne sera jamais marquis d'Albe ». La chose arriva comme il l'avait annoncée. — François Bacca, conseiller de la ville ; Madeleine Arésu ; le président don Cabras Vincent, etc., etc., durent aux prières du saint homme leur guérison ou celle des membres de leur famille.

Cependant ce grand médecin des corps et des âmes tomba malade à son tour. Les veilles, les fatigues, les mortifications avaient peu à peu épuisé ses forces, qu'il ne prenait d'ailleurs aucun soin de réparer, et un jour vint où il fut obligé de garder le lit : « Mon Père », dit-il à Boniface Frau, vicaire du couvent et confesseur d'Ignace, « je vais vous quitter pour retourner auprès de Dieu ». Son agonie fut douce, ou plutôt il mourut sans lutte et sans douleur, comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Il conserva jusqu'au dernier moment la plus parfaite lucidité d'esprit, et annonça lui-même l'heure exacte de sa mort : elle arriva le 11 mai 1781.

Le vénérable religieux fut enseveli sous l'autel de Sainte-Marie-des-Anges, au milieu d'un grand concours de peuple. Des miracles s'accomplirent à son tombeau, sur lequel se lisait l'inscription suivante : « Gloire à Dieu ! Ici repose le frère capucin Ignace de Lakoni,

« célèbre par son innocence, son humilité et son austérité extraordinaires. Il mourut plein de confiance et de joie, le 11 mai 1781, à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir, pendant soixante années, édifié ses compagnons par ses vertus ».

(LECHNER.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MAI

LE BIENHEUREUX CRISPIN DE VITERBE

1750. — Pape : Benoît XIV. — Roi de France : Louis XV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille du bienheureux Crispin. — Sa naissance et ses premières années. — Qualités précoces. — Education pieuse qu'il reçoit de sa mère. — Pèlerinage à Notre-Dame du Chêne. — Vœu qu'il fait à la sainte Vierge. — Son adolescence. — Il entre dans un collège de Pères Jésuites. — Ses progrès rapides. — Travaux manuels. — Il reste fidèle aux bons enseignements qu'il a reçus de sa mère. — Il désire se faire Capucin. — Difficultés qu'il éprouve de la part d'un gardien de l'Ordre. — On lui donne enfin l'habit.

Sous le pontificat de Clément IX vivaient à Viterbe, l'une des villes principales du patrimoine de saint Pierre, deux pauvres gens sans nom et sans fortune, Ubaldo Fioretti et sa femme Marthe. Ils avaient pour tout bien leur amitié mutuelle et leur confiance en Dieu, qui les en récompensa magnifiquement dès cette vie ; car il leur donna un fils qui devait être l'une des lumières de l'Eglise.

C'est le 13 novembre de l'an de grâce 1668 que naquit

le bienheureux Crispin de Viterbe ; il reçut au baptême le nom de Pierre, que portait déjà son grand-père. Dès sa plus tendre enfance apparurent en lui les germes de vertus qui devaient un jour prendre un si vigoureux et si riche développement : doux, aimant, pieux, soumis, il ne songeait qu'à plaire à ses parents et à leur obéir en toutes choses. Ceux-ci, de leur côté, s'efforcèrent de lui donner une éducation chrétienne ; ils lui enseignèrent ce qu'ils connaissaient eux-mêmes des vérités de la religion et allumèrent dans sa jeune âme le feu sacré de la foi et de l'amour dont ils étaient consumés. Sa mère en particulier lui apprit à aimer la Reine glorieuse des Anges. Il y avait, à une petite demi-lieue de Viterbe, un pèlerinage fameux, consacré sous le nom de Notre-Dame du Chêne ; elle l'y conduisit un jour, et après avoir prié au pied de l'autel de la Vierge : « Voilà ta mère », mon fils, lui dit-elle ; « c'est celle qui a engendré le Sauveur commun des hommes ; honore-la toujours ; s'il t'arrive jamais malheur, adresse-toi à elle, et elle te secourra ; si tu te sens pris de découragement et de désespoir, invoque son assistance, elle te rendra la confiance et la force ». Ces paroles restèrent profondément gravées dans le cœur de l'enfant, et durant toute sa vie il professa pour la Mère de Dieu un culte tout particulier.

Il était encore tout jeune, quand, de sa propre initiative, il fit le vœu de ne se nourrir que de pain et d'eau, aux jours de fêtes de la Vierge, et il y resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie, même pendant ses plus graves maladies ; plus tard, il étendit cette pieuse pratique à la veille et à l'avant-veille des fêtes de Marie.

Cependant, sous la direction de sa mère, il croissait

peu à peu en sagesse et en vertu, et on commençait à le recommander dans les environs comme un modèle de piété. Les religieuses du couvent de Sainte-Rose, où il allait quelquefois, l'appelaient « notre petit saint ». C'est qu'en effet, il paraissait marqué au front du sceau des élus. Les belles qualités dont il était orné se lisaient sur son visage candide, illuminé par deux yeux bleus comme l'azur du ciel. Ses longs cils presque toujours baissés révélaient sa modestie, et sa démarche timide et calme, son humilité. Qui le croirait ? A un âge où l'on ne songe guère qu'à jouir de la vie sous toutes ses formes, il recherchait la solitude et priait, et, la nuit, il se levait pour se donner la discipline et méditer sur les souffrances de Jésus crucifié.

Un bon Père carmélite se chargea de l'instruction première du pieux enfant ; puis, quand il le jugea suffisamment préparé, il le fit recevoir dans un collège de Pères Jésuites. Pierre s'y montra tel qu'on pouvait l'espérer, ardent au travail, excellent condisciple, élève obéissant, et il y avança rapidement dans la connaissance de la langue latine.

Malheureusement ses parents étaient trop pauvres pour qu'il lui fût possible de s'adonner exclusivement aux livres et à l'étude ; un jour vint, où, à son grand regret, il fut forcé de quitter le collège et d'apprendre un métier manuel. Il s'y résigna et se consola du malheur inévitable qui lui arrivait par un redoublement de piété. Il assistait régulièrement à une messe tous les jours, et aux offices du matin et du soir tous les dimanches ; on le voyait à toutes les processions et à toutes les cérémonies religieuses. Un jour il aperçut à l'une de ces pieuses

fêtes les novices de l'Ordre des Capucins, et sur-le-champ, comme éclairé d'un rayon d'en haut, il résolut de servir Dieu sous leurs pauvres habits.

Dès lors on le rencontra tous les dimanches sur le chemin du couvent de Paranzana, situé au pied du mont Saint-Ange, à une heure de distance de la ville ; il allait prier dans la chapelle, et étudier la règle de Saint-François, qu'il désirait si ardemment pratiquer. Il ne cessa de solliciter de ses parents la permission de se consacrer au Seigneur ; et enfin, le 4 juillet 1693, il l'obtint, prit congé de sa famille et marcha d'un pas joyeux vers le couvent.

Tout n'était pas fini cependant ; il fallait maintenant se faire accepter du gardien. Il se présenta humblement, muni d'une lettre du provincial qui le recommandait à la bienveillance de ses futurs supérieurs : « Mon fils », lui dit le bon Père qui dirigeait le couvent, « avez-vous « bien réfléchi à ce que vous voulez faire ? Savez-vous « combien est pénible et rude le genre de vie que vous « choisissez ? et croyez-vous être doué d'une constitu- « tion assez robuste pour y résister ? Restez au milieu « du monde, vous pouvez y servir Dieu comme dans un « couvent ; même parmi les impies, les élus du Seigneur « conservent leur innocence et leur pureté ».

Grande fut la déception du pauvre Pierre ; car il ne s'attendait pas à un refus aussi formel. Il se jette aux pieds du gardien, lui embrasse les genoux, verse un torrent de larmes : « Mon corps est faible », dit-il, « il est vrai, « mais mon âme est forte ; par pitié, recevez-moi ». Il n'en put dire davantage ; les sanglots étouffaient sa voix. Sur ces entrefaites arrivèrent le vicaire du couvent et un

vieux religieux, qui, à la vue d'une si profonde douleur, eurent pitié de lui, plaidèrent sa cause et décidèrent le gardien à recevoir le pieux jeune homme.

C'est le 22 juillet 1693, le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, que Pierre reçut l'habit de novice au couvent des Capucins ; il porta dès lors le nom de Crispin.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vertus extraordinaires de Crispin pendant son noviciat. — Il fait l'admiration de ses frères et de ses directeurs. — Tentations et victoires. — Il prononce ses vœux. — Piété, amour pour Dieu. — Dévotion à Marie. — Charité évangélique et humilité. — Soins touchants aux malades. — Conversions. — Visites aux prisonniers. — Aumônes. — Obéissance à la règle et vertus monacales.

Le nouveau religieux ne tarda pas à montrer qu'il cachait, selon sa parole, une âme vigoureuse dans un faible corps. Tous les jours, dès le grand matin, on le voyait le premier à l'ouvrage, et lui, le plus chétif en apparence de tous les novices, travaillait encore quand déjà ses frères exténués demandaient au repos de réparer leurs forces épuisées. S'agissait-il de recueillir des aumônes, il se réservait les tournées les plus longues et les plus pénibles ; nu-pieds, la tête exposée aux intempéries de l'air, il parcourait des cantons entiers sans s'arrêter aux obstacles du chemin, heureux de rentrer au couvent surchargé et rompu, pliant sous le poids des aumônes qu'il rapportait.

Il s'était fait le serviteur des malades, et, ses travaux manuels terminés, il allait passer à l'infirmerie le reste de son temps, plus doux pour les religieux souffrants qu'une mère pour son fils, plus caressant et plus dévoué qu'une sœur pour son frère.

Les vieux religieux regardaient déjà avec une sorte de respect ce jeune novice, si ardent de charité, si plein d'amour pour Dieu, si détaché de lui-même et de la terre, véritable bénédiction céleste descendue sur le couvent ; et lui, toujours plus humble à mesure qu'on lui témoignait plus d'égards, se défiant de lui-même, craignant une chute, il appelait à grands cris l'épreuve et la souffrance.

Elles vinrent sous forme de tentations ; le démon, furieux de tant de vertus et pressentant bien qu'un jour ce novice arracherait à sa puissance des milliers d'âmes, s'acharna contre lui, et, durant plusieurs mois, il ne lui laissa pas un instant de repos. Mais Crispin, semblable à une forte citadelle, recevait sans faiblir toutes ses attaques, et soutenu par la grâce d'en haut, il les repoussait victorieusement. Il gagnait ainsi le titre si longtemps ambitionné de frère lai, et le droit de prononcer ses vœux.

Quand vint enfin ce jour si impatiemment attendu, frère Crispin réunit tous les suffrages. Pas une voix dans le chapitre ne s'éleva contre lui, et d'un commun accord il fut déclaré digne de se consacrer au Seigneur. Dès lors, son zèle ne fit plus que s'accroître. C'était merveille de voir avec quelle vigueur de volonté il forçait son pauvre corps débile à se plier aux ordres de son âme. Après de pénibles journées de travail, à peine reposé par quelques instants de sommeil, aussitôt que sonnait l'heure des matines, il se levait, courait plutôt qu'il ne se rendait au chœur, et souvent il y restait jusqu'à l'aube, plongé dans de profondes méditations.

Il avait réclamé et obtenu l'honneur fatigant de servir

la première messe ; avec quelle dévotion, avec quel respect, il n'est pas besoin de le dire. Quand le prêtre élevait entre ses mains l'hostie consacrée, frère Crispin, la face prosternée contre terre, versait des torrents de larmes, et s'il ouvrait les yeux, croyant voir et voyant en effet sous les apparences du pain et du vin le Dieu fait homme pour nous sauver, comme ébloui par une splendeur visible pour lui seul, il se voilait la face et s'humiliait devant la majesté et la puissance infinies du Très-Haut.

Son seul bonheur, c'était de pouvoir penser à Dieu, seul, sans témoin, caché au fond de sa cellule. C'est là que le soir, ses travaux terminés, il se renfermait, et à genoux devant un crucifix de bois, la tête dans les mains, il méditait. Toute la vie du Sauveur des hommes lui passait devant les yeux : il le voyait à Bethléem, dans son étable pauvre, à peine vêtu, réchauffé par l'humide haleine d'un bœuf ou d'un âne, et en même temps adoré par trois puissants rois ; il fuyait en Egypte avec lui, sa divine Mère et saint Joseph ; il l'écoutait avec admiration, comme les docteurs et les scribes, parler dans le temple de Jérusalem ; plus tard, il parcourait la Judée à sa suite, en compagnie des apôtres et des disciples fidèles ; il voyait Lazare sortir du tombeau, les boiteux courir, les sourds entendre ; il priait au Jardin des Oliviers, il gravissait sur ses genoux le dur chemin de la croix, il pleurait au sommet du Calvaire, à côté de la Mère des douleurs.

De quel amour pour Dieu s'enflammait alors son âme ! et combien il avait en horreur les athées et les impies : « Dieu est là », disait-il souvent, « dans ce ciel immense « qui couvre la terre d'un dôme d'azur, dans cette pluie

« bienfaisante qui fait croître nos moissons, dans l'oiseau
 « qui chante, dans l'herbe qui pousse, dans les hommes
 « surtout qu'il a créés à son image, et les malheureux ne
 « le voient pas ! Ils ont des yeux, et ils ne regardent pas ;
 « ils ont des mains, et ils ne touchent pas ; ils ont des
 « oreilles, et ils n'entendent pas ! Infortunés, qui se plon-
 « gent volontairement dans un abîme insondable de
 « ténèbres et d'horreur ! » D'autres fois, il était plus sé-
 vère encore : « Celui qui n'aime pas Dieu », disait-il, « ce
 « n'est pas un homme, c'est un monstre ».

Il n'était assurément pas de ceux-là. Sa vie n'avait qu'un objet, Dieu ; se rendre digne, autant que cela est donné à un misérable mortel, des bienfaits dont le Créateur comble ses créatures, tel était le but de toute son existence. Il se serait reproché comme un crime, non pas une action, mais une pensée qui eût eu un autre mobile. Et comme il était persuadé que Dieu ne se plaît qu'avec ceux qui ont le cœur pur et l'âme sans tache, il veillait sur lui-même avec un soin jaloux ; et pour plus de garanties encore, il s'approchait presque tous les jours du tribunal de la pénitence ; et, certes, les Anges eussent pu entendre sa confession sans rougir ; car il demandait à son directeur plutôt des avis et des conseils que le châ-timent et l'absolution.

L'amour de Dieu et de son divin Fils ne va guère sans la dévotion à Marie. C'est en effet ainsi que l'entendait Crispin. Dans sa cellule, à côté et au-dessous de la croix du Sauveur, il y avait une petite statue de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Tous les jours, il s'agenouillait devant l'image de la Mère de Dieu, et, le cœur plein de vénération et d'amour, il récitait

pendant des heures entières cette admirable prière qui s'appelle la Salutation angélique. Il avait la plus grande confiance dans sa toute-puissante intercession. Persuadé que la plupart des pécheurs qui reviennent au bien lui doivent leur salut, il enseignait tout d'abord à aimer Marie : « Si votre prière passe par les lèvres de « Marie », disait-il, « elle est d'avance exaucée ». Et pour exciter les hommes au culte de la sainte Vierge, il allait distribuant des images et des chapelets, et quand il rencontrait des enfants sur la route, il leur apprenait ses litanies.

Il est presque inutile maintenant de faire la longue énumération des vertus du frère Crispin. Quand on a mis comme lui sa confiance en Marie, et qu'on aime Dieu d'un aussi brûlant amour, on ne peut être qu'un chrétien modèle et un religieux parfait : le contraire est impossible.

En effet, notre bienheureux fut un modèle vivant de charité évangélique et d'austère humilité. Ses amis, ce sont les pauvres, les malades et les prisonniers ; c'est pour eux qu'il témoigne un respect qui va presque à l'adoration. C'est qu'en effet il voit en eux, avec les yeux de la foi, non pas des misérables que le monde rebute et dédaigne, mais des élus que Jésus a appelés ses frères ; non pas les derniers et les plus vils habitants de cette terre, mais les privilégiés qui seront un jour assis dans le ciel à la droite du Père ; ceux, en un mot, dont le Sauveur a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés ».

Aussi, de quelle pieuse tendresse il les entoure, avec quelle affection il veille sur eux, avec quelle sollicitude

il prévoit leurs besoins. Voyez-le au chevet de ce malade : une mère serait-elle capable de plus de patience et de douceur ? On le rebute, qu'importe, il est si bon qu'il triomphera des plus âpres caractères ; il y passera plusieurs jours et plusieurs nuits s'il le faut, mais il saura faire accepter à l'agonisant la boisson amère qui doit le sauver.

En même temps qu'il panse les plaies du corps, il n'oublie pas celles de l'âme. Doué comme il l'est d'une éloquence persuasive, sans lettres, mais enflammé par la charité, il touche les cœurs les plus endurcis et provoque de merveilleuses conversions. Rien ne résiste à l'entraînement de sa parole ; on le suit, malgré soi, jusqu'au tribunal de la pénitence, et le cœur pénétré de remords, on confesse ses fautes, on promet de n'y plus retomber, on regagne la grâce qu'on avait perdue.

Du chevet des malades, le bienheureux Crispin passe dans les chaumières des pauvres, des chaumières des pauvres dans les cellules des prisonniers, et partout il dépense le même dévouement et montre la même charité. Il recueille pour eux des aumônes dans les maisons des riches, et, tout chargé de provisions, il apporte avec lui la joie et un peu de bien-être. Quand il ouvre la porte, les visages s'illuminent ; car on sait qu'il amène le bonheur, et parfois on se demande s'il ne cache pas dans sa pauvre robe de moine mendiant des ailes de séraphin.

Aussi le monde chérit et respecte cet humble religieux ; au couvent, ses frères l'admirent et se le proposent pour modèle. C'est que, là encore, il est le type du parfait serviteur de Dieu. Autant nous l'avons vu compatissant aux souffrances du prochain, autant il est sévère pour lui-

même. Pendant qu'il veille aux besoins des indigents, il vit de pain et d'eau et prend à peine assez de nourriture pour réparer ses forces et conserver une existence si précieuse. Il a soin que ses malades soient bien couverts et bien couchés ; pour lui, ses vêtements usés, rapiécés, troués, laissent passer le vent et le froid, il marche pieds nus, tête découverte ; il couche sur une planche, avec une pierre pour oreiller, et comme si son travail de tous les jours et ses longues courses au dehors ne l'épuisaient pas assez, la nuit, il fait couler son sang sous les coups de discipline. Toutes les occasions qui se présentent à lui de s'imposer des privations, il les saisit : il jeûne aux fêtes de la Vierge et des saints, il veille dans la chapelle du couvent ou dans sa cellule aux fêtes du Sauveur et de la sainte Trinité.

Que dire de son humilité, de son obéissance, de sa soumission à la règle ? Au moindre mot, au moindre geste de ses supérieurs, sans hésitation, sans réplique, il marche ; si on lui avait ordonné de faire à pied le tour du monde, il aurait pris son bâton de voyage et se serait mis en route. L'obéissance, voilà son grand moyen de gagner le ciel : c'est le secret de ses plus admirables vertus. Quand son provincial l'enverra à Bracciamo pour soigner et guérir les pestiférés : « J'emporte avec moi », dira-t-il, « un merveilleux remède, inventé par saint François, l'obéissance ! » Merveilleux, en effet, puisque le bienheureux frère a pu rendre ainsi la santé à des milliers de moribonds.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Voyages du bienheureux Crispin à travers l'Italie. — Son séjour à Tolfa. — Conduite de Crispin pendant une épidémie. — Guérisons miraculeuses. — Fruits merveilleux du pauvre frère capucin. — Reconnaissance des populations. — Départ pour Rome. — Miracle pendant le voyage. — Visite au tombeau de saint Pierre et de saint Paul. — Séjour à Albano. — Guérison du cardinal La Trémouille. — Séjour à Monte-Rotondo et à Orviéto.

Nous connaissons à présent le vénérable religieux ; tel nous l'avons vu pendant son noviciat et l'année qui suivit la profession de ses vœux, tel il restera jusqu'à sa mort. Suivons-le maintenant dans ses pérégrinations, et admirons en lui, comme ses contemporains, les prodigieux effets de la puissance et de la bonté de Dieu.

On le rencontre d'abord à Tolfa, petite ville située au pied de la montagne du même nom, à deux lieues de Civita-Vecchia. Envoyé là par son provincial, il fut reçu à bras ouverts par le gardien, le Père Ange de Ronciglione, qui avait entendu parler de ses vertus. C'est dans ce modeste couvent, où il remplissait les fonctions de cuisinier, que se manifestèrent pour la première fois d'une manière éclatante les faveurs dont il plaisait à Dieu de combler son pieux serviteur.

En effet, quelque temps après l'arrivée du saint homme, une peste terrible se déclara dans l'Italie tout entière ; à Tolfa, à Naples, à Rome, à Florence, le fléau fit de nombreuses victimes ; il franchit même les portes du couvent et s'abattit sur les religieux avec une violence incroyable. Mais Dieu veille sur ses fidèles ; son élu est là, au milieu des victimes ; il les soigne, il les encourage, et en leur faisant baiser une médaille miraculeuse, présent de la Vierge, il leur rend

la vie. Il semblait que pas un des moines ne dût échapper à la mort ; le contraire eut lieu : pas un ne succomba.

Frère Crispin cependant pense aux malheureux qui souffrent dans la ville et dans les environs ; il court, il vole, il est partout, il accomplit des prodiges de charité ; ceux qu'il sauve se comptent par milliers : c'est le Père Augustin Celli, théologien distingué et prédicateur célèbre ; le Père Pierre de Toscane, prieur d'un couvent voisin, et son vicaire ; le maire de la ville, puis le Père Pierre des Grottes, saint missionnaire, et tant d'autres dont les noms sont demeurés inconnus.

On voyait par les rues le saint frère, les épaules chargées d'une corbeille de fruits ; il en distribuait aux malades accourus sur son passage, et ceux qui en mangeaient étaient guéris : « Une olive du frère Crispin », disait-on, « vaut mieux pour rendre la santé que tout l'art des plus savants médecins ».

Quel amour il inspirait, je dirai plus, de quelle vénération, de quel culte il était l'objet, on le comprend facilement. On se faisait une gloire de l'approcher et de lui parler ; on se croyait transporté au paradis quand on recevait de ses mains une médaille ou un objet béni. Aussi, quand un ordre de son provincial l'appela à Rome pour y prodiguer ses soins aux malades, il fut obligé de partir la nuit, en secret, comme un voleur qui fuit devant les gendarmes ; toute la ville de Tolfa se fût opposée à son voyage, si elle l'avait connu ; on l'aurait fait garder à vue, si elle l'avait seulement soupçonné.

Le bienheureux frère fit la route à pied, selon son habitude, et tête nue, bien que la saison fût encore peu

avancée et le froid assez vif. Ce trajet de Tolfa à Rome fut signalé par un miracle dû à l'intervention de la bienheureuse Vierge Marie. Crispin était accompagné de deux jeunes prêtres que la fatigue n'avait pas tardé à atteindre et à briser. L'un d'eux, en particulier, éprouvait aux pieds une si vive douleur, qu'après avoir lutté pendant quelque temps contre le mal, il lui devint impossible de faire un pas. Il s'assit sur le bord de la route, décidé à mourir : « Adieu », dit-il à ses compagnons, « je ne puis aller plus loin, laissez-moi périr ici, ou du moins y attendre le secours de Dieu ». — « Il ne s'agit pas de mourir », reprit Crispin, « mais de prier ; invoquons Marie, elle nous sauvera ». Tous trois se mirent à genoux, puis le pieux capucin, faisant le signe de la croix sur la tête du malade, appela sur lui la bénédiction du ciel. Aussitôt celui-ci sent la force lui revenir, le sang circule rapidement dans ses veines, une vie nouvelle semble l'animer ; il se lève et se remet en route, en rendant grâces à Dieu.

Le reste du chemin s'acheva sans encombre. En arrivant près de la Ville éternelle, Crispin, avant de prendre aucun repos ni aucune nourriture, voulut aller faire une visite au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, et c'est seulement après s'être acquitté de ce pieux devoir qu'il se rendit au couvent des Capucins. Il ne resta pas longtemps à Rome. On arrivait à la fin du mois d'avril, et, le printemps et le soleil aidant, la contagion commençait à perdre de sa violence. Les services de frère Crispin étaient donc moins utiles ; ses supérieurs l'envoyèrent à Albano, où la peste semblait vouloir persister.

Le bienheureux remplit là les fonctions de cuisinier,

emploi modeste qui convenait à son humilité, et dont, disait-il pourtant, il était encore indigne. Cela n'empêchait pas ses frères de lui témoigner le respect qu'on doit aux élus du Seigneur, et les mondains de montrer pour lui la plus grande vénération. Cela n'empêchait pas non plus le Tout-Puissant de verser sur Crispin le torrent de ses complaisances, et de lui continuer le pouvoir dont il l'avait investi, d'accomplir des miracles en son nom.

En effet, de nouveaux prodiges signalent le passage de l'humble capucin à Albano. Nous rappellerons seulement la guérison du cardinal La Trémouille, ambassadeur de France, dont les plus grands médecins avaient déclaré la vie compromise, et que les prières de Crispin rappelèrent à la santé.

Il y a longtemps, à cette époque de la vie du saint homme, que d'éminents personnages s'honorent de son amitié et professent pour lui une véritable vénération. Alexandre Guidi, l'un des plus célèbres poètes du temps, ne le quittait, pour ainsi dire, pas un seul instant; un théologien distingué, Ange de Zagarola, venait éclairer, à la lumière de son esprit, ses plus sublimes idées; le cardinal François-Marie Casini et le cardinal Pamphile étaient avec lui en relations intimes.

Nous ne suivrons pas le bienheureux Crispin dans ses pérégrinations à travers l'Italie. On le trouve successivement à Monte-Rotondo, où il est à la fois jardinier, cuisinier et frère-quêteur; à Bracciano, dont il guérit miraculeusement tous les religieux malades; à Orviété, puis une seconde fois à Rome, d'où il repart ensuite pour Orviété. On l'envoie partout où il y a des mourants à

rappeler à la vie, des plaies à panser, des misères à consoler, et partout il s'acquitte de sa mission avec le même bonheur. Il est le grand guérisseur de son époque, le grand consolateur, le grand thaumaturge. En même temps il reste l'humble frère capucin pour qui les honneurs sont un lourd fardeau, qui a honte de la vénération dont il est l'objet, qui ne recherche que la solitude, l'ombre et le silence, donnant ainsi au monde le plus noble et le plus touchant des spectacles, celui de la vertu portée au dernier point, qui s'ignore elle-même et ne comprend pas qu'on la respecte et qu'on l'admire !

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Dernières années du bienheureux Crispin. — Il fait ses adieux à ses amis et leur annonce sa mort prochaine. — Avec quelle joie il voit arriver le moment du grand voyage. — Constance dans les souffrances. — Ses entretiens sur son lit de mort. — Visites qu'il reçoit. — Sa mort. — Ses funérailles. — Des miracles s'accomplissent sur son tombeau qui devient un lieu de pèlerinage. — Procès de la béatification. — Béatification.

Il y avait plus de quatre-vingts ans déjà que Crispin donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et monacales, quand, au commencement du mois de mai 1750, il sentit les forces lui manquer tout à coup, et comprit que sa dernière heure était venue. Il commença par faire ses adieux à ses amis, à ses frères, à tous ceux qui le connaissaient, puis il attendit la volonté du Seigneur. Ceux qui l'approchaient à ses derniers moments essayaient encore de lui donner quelque espoir de guérison : « En « effet », répondait-il en souriant doucement, « je gué-
« rai bientôt, puisque dans quelques jours je vais quitter
« cette misérable guenille qu'on appelle le corps, pour
« vivre, libre enfin d'entraves, de la vie des Anges ».

Frère Crispin ne se trompait pas ; son heure arrivait. Dès le premier jour où il prit le lit, les médecins ne donnèrent que peu d'espoir à ses amis ; ils ne tardèrent pas à déclarer que tout était fini et que le saint homme n'avait plus qu'à se préparer à la mort. Sa joie fut grande ; il entonna à pleine voix le psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.* « J'ai frémi de bonheur en entendant ces paroles ; « je vais entrer dans la maison du Seigneur ».

Il demandait avec instance à se confesser et à communier ; on ne le lui permit pas encore. Cependant il donnait à ses visiteurs, dans d'admirables allocutions qui respiraient l'amour de Dieu et la charité la plus ardente, de salutaires conseils ; il trouvait encore assez de lucidité et de force d'esprit pour s'entretenir, sur la vie future, avec des théologiens et des docteurs. Il parlait du bonheur qui l'attendait, de l'éternelle félicité des justes, de la vie des habitants du ciel, avec tant de précision et de netteté, qu'il paraissait, non pas être sur le point d'y aller, mais en revenir.

La maladie, cependant, s'aggravait toujours ; les forces diminuaient, le pouls devenait plus faible et plus irrégulier, la voix s'entendait à peine ; on sentait que la vie physique allait s'éteindre. Crispin se confessa et reçut le saint viatique avec une tendre piété. Le 18 mai au matin, on percevait à peine sa respiration, et les assistants s'attendaient à chaque instant à le voir mourir ; mais lui, se tournant vers eux avec un sourire : « Ce n'est pas pour aujourd'hui », dit-il, « mais pour demain ».

Le lendemain une foule considérable se pressait autour de son lit ; tous les religieux du couvent, des supérieurs

de divers Ordres, des laïques aussi, en très-grand nombre. On voulait baiser ses pieds et ses mains, emporter un morceau de ses vêtements, pour le conserver avec un soin jaloux ; car déjà on regardait le mourant comme un saint. Tout à coup des convulsions assez violentes le saisirent ; son corps se tordait, mais sa figure conservait sa sérénité. On récita les prières des agonisants ; il suivait et répondait à voix basse. Bientôt il lui fut impossible d'articuler une seule parole ; il fixa les yeux sur son crucifix, et les mains croisées sur sa poitrine, murmurant les doux noms de Jésus et de Marie, il rendit l'âme sans effort, le 19 mai 1750. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans et portait, depuis cinquante-sept ans, la robe des Capucins.

Frère Crispin était petit, maigre, d'un teint olivâtre ; il avait la figure expressive, des yeux petits, mais très-vifs, la barbe noire, les cheveux gris. Sa voix était claire et élevée, sa démarche pleine de noblesse et en même temps d'humilité. On peut lui appliquer cette parole de l'Écclésiaste : « Il fut aimé de Dieu et des hommes ; son souvenir est une bénédiction ».

A peine le bienheureux eut-il expiré, qu'il se produisit en lui un éclatant miracle, preuve manifeste des complaisances de Dieu à son égard. Les rides de sa figure s'effacèrent comme par enchantement ; ses joues pâles se colorèrent, sa maigreur disparut. Il semblait que le sang circulât encore dans ses veines et qu'il dormît d'un sommeil léger, tout prêt à s'éveiller.

Le bruit de sa mort se répandit bientôt dans toute la ville, et presque au même instant une foule immense se porta vers le couvent des Capucins : les rues et les places

étaient pleines d'hommes, de femmes et d'enfants, comme en un jour d'émotion publique ; il fallut ouvrir toutes les portes du couvent, même celles du jardin, pour donner un libre accès à toute cette multitude. On défilait l'un après l'autre devant le cadavre du bienheureux ; on baisait ses mains et ses pieds, on essayait d'enlever un lambeau de ses vêtements. Les religieux du couvent durent, à six reprises différentes, le couvrir d'une robe nouvelle, tant, malgré leurs efforts, on s'acharnait sur ces précieuses reliques. Le lendemain, même multitude ; on craignait un moment de voir diviser le corps en morceaux, et l'on dut faire venir un poste de vingt soldats ; encore leur fut-il difficile de maintenir l'ordre. La cérémonie des funérailles s'accomplit dans la nuit, pour éviter une trop grande affluence de peuple ; et le bienheureux fut enseveli dans la chapelle souterraine au-dessous du grand-autel.

Des miracles avaient signalé la vie de Crispin, des miracles devaient aussi signaler sa mort. Une foule de malades furent en effet rendus à la santé, grâce à l'intercession du bienheureux : c'est Octavie Rubetta, guérie d'un rhumatisme dont elle souffrait depuis trois ans ; c'est Jean Mattei de Nursie, qui avait perdu la parole par suite d'un accident et qui la recouvra tout à coup après avoir prié sur le tombeau de Crispin ; c'est Philippe Gianneri, un phthisique ; le Père Paul Abondance, un hydropique ; Thérèse Todini, Marguerite Belloni, etc., etc., des boiteux, des sourds, des paralytiques que la toute-puissante intervention d'un pauvre frère capucin rend à la vie et à la santé.

De quelle vénération ses reliques étaient l'objet, il

n'est pas besoin de le dire : on venait à son tombeau non-seulement de Rome, mais de l'Italie entière ; et longtemps après sa mort, il était encore un lieu de pèlerinage fréquenté.

Aussi de toutes parts pressait-on la cour pontificale de placer Crispin au rang des bienheureux. Le clergé, les Ordres religieux, la noblesse, envoyaient à cet effet de fréquentes députations au Saint-Père ; et à la suite de trois délibérations de la Congrégation des Rites, le 1^{er} mars 1791, le 14 janvier 1794, et le 14 juin 1796, le pape Pie VI ordonna une enquête sur la vie et les miracles du saint frère capucin, et le 7 juillet 1796, jour de la fête de saint Laurent de Brindes, il permit de célébrer chaque année son souvenir par une messe solennelle. La béatification ne fut décrétée que le 7 septembre 1806, sous le pontificat du pape Pie VII, et la fête fixée au 23 mai.

Un grand nombre d'églises de l'Italie s'honorent de posséder sur la toile ou en marbre l'image du bienheureux Crispin.

(LECHNER.)

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

M A I

I^{er} JOUR.

	Pages.
Le vénérable Vivaldus, ermite du Tiers Ordre.....	1
Le vénérable Bonamicus et frère Benoît de San-Laurino.....	2
Père Jacques Schuermans, frère Félimée O' Hara et autres martyrs en Irlande	3
Catherine de Saint-François, du Tiers Ordre.....	4
Elisabeth Ricœur, du Tiers Ordre.....	6

II^e JOUR.

Le vénérable frère Jean Simplex et Marc de Hongrie	8
Pierre de Xérès	10
Père Jean Chaves.....	16
Frère Jean Gomez.....	18
Jean Estévan.....	21
Pierre Palacios	22
Constance de Jésus, clarisse.....	24

III^e JOUR.

Le vénérable Alexandre Vincioli, évêque de Nocera.....	26
Zacharias de Rome.....	27
Martin Martini.....	30
La vénérable Jeanne de la Croix, du Tiers Ordre.....	32
Frère Christophe de Gambolato.....	102
Père Jean Mancebon.....	109
Thomas de Bergame, capucin.....	617

IV^e JOUR.

Martyre du Père Jacques, gardien de Syrie, et de plusieurs frères mineurs et clarisses.....	136
Philippe d'Aquila	138

V^e JOUR.

Gonzalve Mendez.....	142
----------------------	-----

VI^e JOUR.

	Pages.
Père Barthélemy Genectar et autres religieux martyrisés par les Turcs.	146

VII^e JOUR.

Frère Bonaventure Venieri, ermite du Tiers Ordre	148
--	-----

VIII^e JOUR.

Jean de Stroncône et François de Stroncône	158
Sœur Diomira Bini, du Tiers Ordre.....	161
Sœur Benoîte Nastasi, vierge du Tiers Ordre.....	164

IX^e JOUR.

Père Louis de Breno	166
Sœur Olalia Gomez, veuve du Tiers Ordre.....	168

X^e JOUR.

Translation de saint Didace.....	169
Père Pierre-Jean Calafat.....	175

XI^e JOUR.

Le vénérable Ignace de Lakoni, frère lai de l'Ordre des Capucins.....	174
Jean de la Puebla	176
Frère Jean Clément.....	180
Benoît de Cogolludo.....	184
Marie des Cinq Plaies, clarisse.....	187

XII^e JOUR.

Madeleine Budrisig, comtesse de Citena, du Tiers Ordre.....	191
---	-----

XIII^e JOUR.

Saint Pierre Régalat	203
Thomas d'Esclavonie.....	226
Antoine de Hongrie, du Tiers Ordre.....	229
Passidée Crogi, clarisse.....	230

XIV^e JOUR.

François de Fabriano	285
Barbarus d'Assise.....	290

XV^e JOUR.

Benvenuto de Recineto.....	291
Antoine Tégrimi.....	292
Marie de l'Assomption, clarisse.....	293

XVI^e JOUR.

	Pages.
Frère François de Durazzo	294

XVII^e JOUR.

Saint Pascal Baylon	297
Didace de la Solidar	313

XVIII^e JOUR.

Félix de Cantalice, capucin.....	318
Philippe d'Aix.....	330
Frère Dominique Guallard.....	334
Vie de Françoise Lopez, vierge du Tiers Ordre.....	337

XIX^e JOUR.

Vie de saint Yves, prêtre du Tiers Ordre	367
Jean de Céline et Pierre de Duénos, martyrs en Espagne.....	387
Le bienheureux Crispin de Viterbe.....	628

XX^e JOUR.

Saint Bernardin de Sienne.....	395
--------------------------------	-----

XXI^e JOUR.

Le vénérable Jean Bonvisio.....	409
---------------------------------	-----

XXII^e JOUR.

La vénérable Humilienne, veuve du Tiers Ordre	435
Père Pierre de l'Assomption, martyr au Japon.....	452

XXIII^e JOUR.

Père Jean Forest, martyr en Angleterre	461
Barthélemy Agricola.....	471

XXIV^e JOUR.

Stanislas de Cracovie et autres, martyrs en Pologne.....	472
François Monée.....	473
Le Père Rodrigue de Belvis.....	474
Marie d'Agreda, dite Marie de Jésus, conceptionniste	476

XXV^e JOUR.

Translation de saint François	532
-------------------------------------	-----

XXVI^e JOUR.

André de Modène	545
-----------------------	-----

	Pages.
Libératus de Civitella.....	545
Antonia de Jésus, clarisse....	546

XXVII^e JOUR.

Vincent Olivarès.....	548
Antoine de Portugal.....	549
La vénérable Jeanne, reine d'Espagne.....	550

XXVIII^e JOUR.

La vénérable Jutta, veuve du Tiers Ordre.....	551
Pierre, de Colle, du Tiers Ordre.....	556

XXIX^e JOUR.

Vie du bienheureux Herculanus de Plagaris.....	557
Jacques de Pavie.....	560
Etienne de Narbonne, Raymond Charbonnier et plusieurs autres, martyrs.....	561
Marquard Weismaler.....	563
Pierre de Padulis.....	564
Matthieu Reginus.....	564

XXX^e JOUR.

Jean de Prado, martyr en Afrique.....	565
Jean Lombard et autres religieux de la province de Saint-Bernardin....	593

XXXI^e JOUR.

Gérard de Villa-Magna, du Tiers Ordre.....	596
Antoine du Christ.....	601
Alphonse Cavallero.....	604
Vitalis de Bastia, du Tiers Ordre.....	609
Le vénérable Félix de Nicosie, frère lai de l'Ordre des Capucins....	610



TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

		Pages
Alexandre Vincioli.....	3	mai 26
Alphonse Cavallero.....	31	— 604
André de Modène.....	26	— 545
Antoine de Hongrie.....	13	— 229
Antoine de Portugal.....	27	— 549
Antoine du Christ.....	31	— 601
Antoine Tégrimi..	15	— 292
Antonia de Jésus.....	26	— 546

B

Barbarus, d'Assise.....	14	— 290
Barthélemy Agricola..	23	— 471
Barthélemy Geneetar.....	6	— 146
Benoît de Gogolludo.....	41	— 184
Benoît de San-Laurino.....	1	— 2
Benoîte Nastasi.....	8	— 164
Benvenuto de Recineti.....	15	— 291
Bernardin de Sienne.....	20	— 395
Bonamicus.....	1	— 2
Bonaventure Venieri.....	7	— 148

C

Catherine de Saint-François.....	1	— 4
Constance de Jésus.....	2	— 24
Christophe de Gambolato	3	— 102
Crispin de Viterbe.....	19	— 628

D

Didace de la Solidad.....	17	— 313
Diomira Bini.....	8	— 161
Dominique Guallard.....	18	— 334

E

Elisabeth Ricœur.....	1	— 6
Etienne de Narbonne.....	29	— 561

F

	Pages.	
Félimée.....	1	mai 3
Félix de Cantalice.....	18	— 318
Félix de Nicosie.....	31	— 610
François de Durazzo.....	16	— 294
François de Fabriano.....	14	— 285
François de Stronccone.....	8	— 158
Françoise Lopez.....	18	— 337
François Monée.....	24	— 473

G

Gérard de Villa-Magna.....	31	— 596
Gonzalve Mendez.....	5	— 142

H

Herculannus de Plagario.....	29	— 557
Humilienne.....	22	— 435

I

Ignace de Lakoni.....	11	— 624
-----------------------	----	-------

J

Jacques, gardien de Syrie.....	4	— 136
Jacques de Pavie.....	29	— 560
Jacques Schuermans.....	1	— 3
Jean Bonvisio.....	21	— 409
Jean Chaves.....	2	— 16
Jean Clement.....	11	— 180
Jean de Céline.....	19	— 387
Jean de la Puebla.....	11	— 176
Jean de Prado.....	30	— 565
Jean de Stronccone.....	8	— 158
Jean Estévan.....	2	— 21
Jean Forest.....	23	— 461
Jean Gomez.....	2	— 18
Jean Lombard.....	30	— 593
Jean Mancebon.....	3	— 109
Jean Simplex.....	2	— 8
Jeanne de la Croix.....	3	— 32
Jeanne, reine d'Espagne.....	27	— 550
Jutta.....	28	— 551

L

		Pages.
Libératus de Civitella.....	26	mai 545
Louis de Breno.....	9	— 166

M

Marc de Hongrie.....	2	— 8
Madeleine Budrisig.....	12	— 191
Marie d'Agreda, dite Marie de Jésus.....	24	— 476
Marie de l'Assomption.....	15	— 293
Marie des Cinq Plaies.....	11	— 187
Marquard Weismaler.....	29	— 563
Martin Martini.....	3	— 30
Matthieu Reginus.....	29	— 564

O

Olalia Gomez.....	9	— 168
-------------------	---	-------

P

Passidée Crogi.....	13	— 230
Philippe d'Aix.....	18	— 330
Philippe d'Aquila.....	4	— 138
Pierre de Colle.....	28	— 556
Pierre de Duénos.....	19	— 387
Pierre de l'Assomption.....	22	— 452
Pierre de Padulis.....	29	— 564
Pierre de Xérès.....	2	— 10
Pierre-Jean Calafat.....	10	— 175
Pierre Régalat.....	13	— 203
Pierre Palacios.....	2	— 22

R

Raymond Charbonnier.....	29	— 561
Rodrigue de Belvis.....	24	— 474

S

Stanislas de Cracovie.....	24	— 472
----------------------------	----	-------

T

Thomas d'Esclavonie.....	13	— 226
--------------------------	----	-------

	Pages.	
Thomas de Bergame.....	3	mai 647
Translation de saint Didace.....	10	— 169
Translation de saint François.....	25	— 532

V

Vivaldus.....	4	— 4
Vincent Olivarès.....	27	— 548
Vitalis de Bastia.....	31	— 609

Y

Yves.....	19	— 367
-----------	----	-------

Z

Zacharias de Rome.....	3	— 27
------------------------	---	------

FIN DES TABLES.